Andreas Eschbach

EN PANNE SÈCHE



L'ATALANTE

Andreas Eschbach

En panne sèche

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR FRÉDÉRIC WEINMANN



L'ATALANTE
Nantes

ISBN 978-2-84172-420-8

Librairie L'Atalante, 11 & 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Des milliards de tapis de cheveux
Station solaire
Jésus vidéo
Kwest
Le dernier de son espèce

JEUNESSE

Le projet Mars
Les tours bleues
Les grottes de verre

AVERTISSEMENT

Tous les chiffres cités dans cet ouvrage au sujet des nouvelles nappes, des stocks, des réserves et des exploitations de pétrole proviennent de publications officielles, notamment du *Oil & Gas Journal*, de la *BP Statistical Review of World Energy* et d'études du United States Geological Survey (USGS).

La Society of Petroleum Engineers existe. Il s'agit d'une organisation internationale qui compte 65 000 membres représentant tous les secteurs de l'industrie pétrolière et dont le siège se trouve à Richardson, au Texas.

La loi relative aux stocks obligatoires d'énergie et les installations correspondantes sont conformes à la description faite dans ce livre.

L'OPEP ne publie effectivement plus aucun chiffre concernant les quantités produites dans les différentes zones d'exploitation depuis 1982.

Enfin, c'est un fait qu'on a découvert et qu'on exploite du pétrole en Autriche.

PROLOGUE

Même la dernière goutte d'essence permet encore d'accélérer. Évidemment, Markus Westermann ne pouvait pas savoir qu'il était sur le point d'en faire l'expérience. Il se trouvait sur l'Interstate 80, juste derrière le pont qui enjambe la Susquehanna, et désirait seulement doubler ce putain de camion qui faisait du quarante-sept milles à l'heure avec une constance désespérante.

Il s'engagea donc sur la voie de gauche. Il pleuvait. Et il tenait son portable contre son oreille.

— Attendez, attendez ! Écoutez-moi, cria-t-il. Ne raccrochez pas ! Croyez-moi, *mister* Taggard attend mon coup de téléphone.

— C'est possible, dit une voix de femme à l'autre bout du fil. Seulement, comme je vous ai dit, il n'est pas dans nos bureaux pour le moment.

Les essuie-glaces luttaient contre les trombes d'eau projetées par les pneus imposants du camion. Le regard de Markus tomba sur l'aiguille du compteur. Doucement, se rappela-t-il à l'ordre. La vitesse était limitée à cinquante-cinq milles à l'heure. La police le recherchait. Ce n'était vraiment pas la peine de se faire remarquer en roulant trop vite.

— Écoutez, dit-il, je sais bien que vous n'êtes pas une vraie société américaine de fruits et légumes. Et que *mister* Taggard n'est pas non plus directeur des ventes. Cependant, il a très certainement un portable dans sa poche…

— Son numéro de portable est confidentiel et…

— Oui, oui, bien sûr. Mais je vous en prie, *ma'am.* Je parie que mon nom figure dans son répertoire. Avec un commentaire du genre « à me passer à tout moment ».

Le camion semblait interminable. Est-ce qu'il accélérait pour l'empêcher de doubler ? Pourquoi ça ? Markus appuya plus fort sur la pédale.

— Vérifiez une dernière fois. S'il vous plaît. C'est très, très important.

Elle marmonna quelques mots puis il l'entendit tapoter sur un

clavier. Ah, quand même ! Dans le rétroviseur, il aperçut un malade qui fonçait sur la voie de gauche en lui adressant de loin des appels de phare. Markus Westermann appuya sur le champignon.

Mais la voiture ne réagit pas. Aucune pression du dos contre le siège. Aucune réponse, même quand il eut le pied au plancher. Et, d'une certaine manière, la voiture ne produisait pas le son qu'elle aurait dû…

Markus comprit avec un soudain effroi qu'il entendait seulement les pneus rouler sur le revêtement humide, qu'il n'entendait plus le moteur.

— *Mister* Westman ? dit la voix dans l'écouteur. Je vous passe maintenant *mister* Taggard.

— Je le rappelle !

Markus jeta son portable sur le siège du passager, serra à toute vitesse la clé entre ses doigts, la tourna, entendit le démarreur. Mais le moteur ne se mit pas en marche.

La jauge. Putain de merde ! Il avait toujours su qu'elle était cassée, qu'elle affichait n'importe quoi. Bref, que c'était une cochonnerie électronique. Mais elle indiquait à moitié plein. À moitié plein, nom d'un chien ! Elle ne pouvait pas indiquer à moitié plein et après…

Est-ce qu'il avait bien remis le compteur à zéro à la station-service ?

Non. Merde ! Le réservoir était tout bonnement vide.

Un moment génial. Le camion à côté de lui, d'un blanc luisant, interminable et grand comme une montagne, poursuivait imperturbablement sa trajectoire, telle la lune dans le ciel. Normal, le chauffeur ne se doutait même pas d'un problème. Comment l'aurait-il pu d'ailleurs ?

Et la voiture derrière lui, de plus en plus proche, lui tapait sur le système. Il s'agissait d'un gros 4 × 4 rouge avec toute une batterie de phares sur le pare-buffle. Et un chauffeur qui savait s'en servir. Le pur bonheur quoi.

— Mark ! cria une voix dans le téléphone. Vous êtes là ?

Franchement génial.

— *Yes, shit !* hurla Markus en freinant.

Il aurait encore eu des tonnes de choses à dire, par exemple qu'il se trouvait en ce moment dans une situation franchement merdique et qu'il ne savait plus où donner de la tête, mais, sur le coup, pas moyen de retrouver comment on disait ça en anglais.

Freiner ! Il serra si fort le volant dans ses mains qu'il en eut mal. Pas de panique, se dit-il. Exactement comme on le fait quand on est justement pris de panique. Il suffisait de ralentir, de se ranger à nouveau derrière le camion, de profiter d'un reste d'élan pour rouler

sur la bande d'arrêt d'urgence et de s'arrêter. Pas de problème. Au bout du compte, les freins marchaient encore.

— Mark ? Que se passe-t-il ? Je vous écoute, où êtes-vous ?

Ou plutôt, si. Problème. Le camion s'éloignait en vrombissant, mais Markus avait perdu tellement d'élan qu'il était déjà presque à l'arrêt. Il avait freiné trop fort sous le coup de la frayeur, c'est ça ?

Et l'autre imbécile derrière ne savait apparemment se servir que de son klaxon, pas de ses freins.

Markus donna des coups sur le volant, le frappa du poing en criant *« Shit, shit, shit ! »* et balança le buste d'avant en arrière comme si on pouvait faire avancer un véhicule de cette manière.

— Mark ? Que se passe-t-il ?

L'idiot dans le 4 × 4 rouge allait bien finir par freiner, non ? Bon sang, c'était vrai, maintenant ça lui revenait ! Il y avait un truc dans une pareille situation. C'était quoi, déjà ? Ah oui, avec le démarreur ! Il fallait actionner le démarreur puis embrayer. Markus saisit la clé de contact.

À cet instant, il ressentit un choc d'une violence plus meurtrière que tout ce qu'il avait connu jusque-là. Le monde se désintégra en tourbillons, en douleurs, en une cacophonie de crissements et de bruits métalliques. Il comprit vaguement qu'il était en train de faire un tonneau puis il plongea dans l'obscurité.

Les deux minarets de la grande mosquée se dressaient dans le ciel, projetant une ombre courte. Comme des doigts levés, pensa le vieil homme.

Il se tenait à la fenêtre et regardait la vaste cour où un homme était agenouillé par terre, les yeux bandés, les mains attachées dans le dos. Il haletait de panique. Même d'en haut, ça se voyait.

La prière du vendredi était finie. Les croyants quittaient peu à peu la grande mosquée pour vaquer à leurs occupations. Sauf ceux qui voulaient assister à l'exécution.

Ils étaient plus nombreux que d'habitude. Comme s'ils se doutaient que ce jour-là on ne décapitait pas un assassin ou un violeur ordinaire.

— Je préférerais qu'ils renvoient leurs enfants, marmonna le prince d'un âge vénérable. Ce n'est pas un spectacle pour eux.

L'homme à ses côtés, le chef de la police de Riyad, se caressa la barbe en toussotant.

— Certains érudits ne sont pas de cet avis.

— Vous parlez d'al-Chammari, je suppose. Al-Chammari est un vieil homme.

— Il dit que connaître l'horreur d'une exécution peut leur ôter l'envie de devenir plus tard eux-mêmes des criminels.

Le chef de la police partageait manifestement cette opinion.

— C'est possible. Mais j'en doute.

— Cheik ! ne put s'empêcher de protester l'autre. Cet homme revendait de la drogue. Vous n'allez tout de même pas éprouver de la pitié pour lui ?

L'espace d'un instant, le prince Abu Jabr Faruq Ibn Abd al-Aziz al-Saoud eut le vague sentiment que le chef de la police lui mentait. Ce qui était bien entendu impensable.

Il secoua la tête malgré lui.

— Je songe à l'âme des enfants, c'est tout. Les enfants sont notre avenir.

Dans la cour, en bas, le bourreau s'avança derrière le criminel. Il portait des courroies croisées sur la poitrine. La lame de son épée luisait dans la lumière du soleil.

— D'où vient-il, dites-vous ? De Chypre ?

— Oui, répondit le chef de la police d'un air sombre. Un Chypriote. Il était étudiant à l'université du roi Fahd. Il a séjourné assez longtemps dans notre pays pour connaître les lois de Dieu.

Un coup d'épée, presque trop rapide pour l'œil, puis le corps du condamné bascula vers l'avant tandis que sa tête roulait par terre jusqu'à un mur en béton. Un soupir collectif se fit entendre. Du sang gicla du col et s'infiltra dans le sable pendant quelques instants, jusqu'à ce que le cœur s'arrête de battre.

Le Jet Rock, dans le terminal central de l'aéroport LaGuardia, présentait, côté rue, de grandes fenêtres en verre marron. Ça sentait la friture et les oignons, les clients grouillaient devant la caisse. Personne ne prêtait attention aux deux hommes, très différents l'un de l'autre, assis sur des tabourets de bar face à la baie vitrée, un plateau couvert d'un menu cheeseburger devant eux.

Le premier, un homme maigre et bronzé d'une cinquantaine d'années, dévorait son hamburger en parlant à mi-voix, avec une douleur dans le regard. Ses propos, étouffés par une musique insignifiante, interrompus par les annonces et les derniers appels, restaient incompréhensibles pour la table voisine.

L'autre l'écoutait sans toucher à son plateau. On aurait dit un ancien footballeur professionnel. Seul le col romain qui dépassait de sa parka détonnait.

— Cette partie de cache-cache ne peut pas durer bien longtemps, dit-il quand le premier se tut enfin.

— Bien sûr que non. Ça ne peut pas marcher.

— Combien de temps, croyez-vous ?

Le maigre prit sa serviette en papier pour s'essuyer la bouche et les doigts.

— Deux semaines. À tout casser. Plutôt moins.

— Cela veut dire que le moment pour lequel nous nous sommes préparés est arrivé, dit l'homme large d'épaules en hochant la tête. Merci de m'avoir appelé. Même si c'était d'aussi bonne heure.

— Je n'avais pas le choix.

— Vous n'avez pas à vous excuser.

— Je ne m'attendais pas à vous rencontrer. Je ne savais pas que vous étiez justement à New York.

— La main de Dieu, mon fils. C'est la dernière étape de ma tournée.

Le maigre chercha ses mots.

— Révérend… Pour être honnête, je ne voulais pas y croire à l'époque. Mais vous aviez raison.

Il sortit une enveloppe de la poche de son manteau.

— Voici ma démission. Je vais la poster une fois à Washington. Puis je ferai mes valises. Je pars dès ce soir.

— Nous vous attendons.

— C'est pour cela que je voulais vous parler. Vous courez un risque en m'acceptant. Vous devez en avoir conscience.

— On n'aura plus le temps de vous rechercher sérieusement, dit l'homme que l'autre avait appelé révérend. Pas quand la fin du monde sera imminente.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

PASSÉ

New York ! C'était comme arriver dans un nouveau monde, un monde plus rayonnant, plus grand et animé d'une énergie plus forte que la sombre Europe étroite et lasse d'où Markus venait. Il se réveilla quand on le secoua doucement par le bras et qu'on répéta à plusieurs reprises :

— Markus, nous sommes arrivés !

Il se redressa, vit la lumière éblouissante du jour par le hublot à côté de lui, baissa le regard vers l'eau bleue qui scintillait et devina la silhouette d'une ville à l'horizon, d'une ville incroyable. New York.

— Pas tout à fait… ! lâcha-t-il d'une voix encore baignée de sommeil.

Dès l'instant suivant, un tel sentiment de bonheur l'envahit qu'il aurait pu crier de jubilation.

— Mais presque ! ajouta-t-il en souriant à son voisin.

C'était l'italien de leur équipe, un homme maigre et sympathique, à peu près de son âge, qui parlait couramment l'anglais quoique avec un drôle d'accent.

L'hôtesse distribua d'étroites fiches vertes. Il s'agissait des formulaires d'entrée aux États-Unis sur lesquels il fallait certifier, en apposant sa signature, qu'on n'introduisait pas de drogue en fraude, qu'on ne voulait pas assassiner le président, etc. Rien que des crimes que personne au monde n'avouerait de plein gré, surtout si l'on s'apprêtait effectivement à commettre l'un d'entre eux.

Markus avait à peine terminé de cocher « non » partout que l'avion amorça un atterrissage en douceur ; on aurait dit un couteau chaud qui rentrait dans du beurre. Tandis que tout le monde se préparait à descendre, il aperçut autour de lui des visages blêmes et fatigués. Lui-même se sentait reposé et en pleine forme ; cela faisait longtemps qu'il n'avait pas aussi bien dormi.

Ils s'engagèrent sur une passerelle qui avait connu des jours meilleurs ; les soudures des parois étaient rouillées et le revêtement sous leurs pieds laissait voir le métal. Quelle importance ? Après tout, on utilisait déjà ces installations à JFK à une époque où partout ailleurs au monde il fallait encore traverser la piste, qu'il pleuve ou qu'il vente.

À une articulation de la passerelle, une porte grande ouverte

laissait filtrer une intense odeur d'essence (de kérosène, corrigea-t-il mentalement), le bruit nasillard des réacteurs au ralenti et une chaleur pénétrante, écrasante ! Après la nuit passée à bord de l'avion, dans l'air frais à l'odeur synthétique, il eut l'impression à ce moment-là de sentir le souffle du pays dont il venait entreprendre la conquête. Et, surprise, c'était le souffle enflammé d'un dragon !

Ils firent ensuite la queue devant la police des frontières et observèrent les agents en uniforme qui manipulaient des détecteurs de métaux. Les formalités avançaient tout doucement et même traînaient de manière carrément insupportable. Il devait arrêter de consulter sa montre. Les guérites en acier et en verre se rapprochaient pas à pas. Leur tour allait bien finir par arriver, c'était inévitable. À quoi bon s'inquiéter du moment ?

C'est au cours de ces minutes ou de ces heures que le miracle se produisit. Quel instant magique quand le regard de Markus tomba sur le passeport bordeaux qu'il tenait dans les mains, sur l'étroite fiche verte à l'intérieur et sur la première ligne en capitales d'imprimerie.

UNITED STATES OF AMERICA

Ce coup d'œil lui fit l'effet d'une décharge électrique. L'espace d'un instant, il eut l'impression que tous les mystères et les secrets du monde s'étalaient sous ses yeux et qu'un de ces mystères était qu'aucun alignement de lettres ne traduisait plus de force, plus de pouvoir que celui-ci. Alors le dos devant lui s'avança d'un pas, il fallut boucher le trou et le moment magique s'évanouit.

Mais les mots figuraient toujours sur le papier, ils n'en finissaient pas de briller.

Devant l'entrée principale, quatre hommes en livrée affrontaient la marée humaine, tenant à bout de bras des panneaux où il était écrit « Lakeside & Rowe ». Il fallut patienter jusqu'à ce que tout le monde ait franchi les contrôles et que l'équipe soit au complet. Non loin de là, quatre longues limousines noires attendaient sur un parking ; un des membres du groupe lâcha une plaisanterie sans vraiment croire que c'était pour eux. Les hommes en livrée l'écoutèrent sans sourciller ; il avait pourtant raison. L'équipe comprenait seize hommes, pile le nombre de places.

On se serait cru dans un film. Ils roulèrent vers les silhouettes grises qui s'élevaient à l'horizon, traversèrent un pont et pénétrèrent enfin dans Manhattan, entre des rangées d'immeubles effectivement aussi hauts qu'il se l'était toujours imaginé, frôlant des passants pressés à l'air furibond, de toutes les couleurs de peau qu'offre la planète. Partout des vélos et les taxis jaunes qu'il avait vus dans un

millier de films. Et des bus. Au-dessus de tout cela, une vapeur aux reflets argentés, irréelle, les gaz d'échappement peut-être ou de la vapeur brillant dans les rayons du soleil étonnamment clairs, chauds et intenses. New York. Bon sang, il avait réussi ! Il était à sa place : dans la capitale du monde, au cœur de l'univers, là où battait le pouls de la civilisation humaine.

Les gratte-ciel devinrent plus hauts, les rues plus étroites : Upper Manhattan. Le siège de la société, un bâtiment gris et anguleux datant de l'époque du grand boom, faisait plus petit en vrai que sur les photos des prospectus. En revanche, il possédait bien un accès privé : les limousines s'arrêtèrent sous un auvent chic en toile et on leur ouvrit les portières.

En matière de show, les Amerloques savaient s'y prendre. Quand il s'agissait de réussir son entrée et de calculer son effet au millimètre, ils étaient imbattables.

On les invita à monter avec une courtoisie qui les fit se sentir comme des hôtes de marque en visite d'État. Une fois en haut, Irving Young, le directeur des ressources humaines, les accueillit en personne devant la porte de l'ascenseur. Quelques chefs de régions ou de marchés lui tenaient compagnie. Par des portes restées ouvertes, Markus risqua un coup d'œil dans les bureaux : le rêve. Réussirait-il d'ailleurs à travailler face à un tel panorama ? La silhouette de Manhattan, un fleuve luisant comme du mercure dans la lumière du soleil… Il brûlait d'impatience.

Là, je suis à ma place, songea-t-il. Impossible d'écouter ce que racontait Young, d'autant que celui-ci parlait de façon extrêmement ennuyeuse.

Quand il eut enfin terminé, ils montèrent un escalier et arrivèrent dans une salle de réception où les attendaient du champagne et des amuse-gueule. Des illustrations extraites du dernier rapport d'activités étaient accrochées aux murs. On avait installé un pupitre. Il fallait donc prévoir d'autres discours.

À la grande surprise de Markus, le vieux Simon Rowe, dernier représentant de la génération des fondateurs, quatre-vingt-dix ans bien sonnés mais toujours président du conseil de surveillance, apparut quelques instants plus tard. Il tint absolument à serrer la main à chacun d'entre eux. On racontait qu'il arrivait au bureau tellement tôt le matin qu'il pouvait dire au revoir au gardien de nuit. Le travail le maintient en vie, avait-on l'habitude d'expliquer. Quant aux médias, ils manquaient rarement d'évoquer le partenaire de Rowe, Eric W. Lakeside, qui s'était autrefois retiré des affaires à l'âge tendre de cinquante-sept ans pour jouer au golf, cultiver ses roses et faire du voilier sur la côte de Floride, et qui était mort à soixante-trois ans.

Rowe en revanche, qui avait conçu – en cobol à l'époque – les

premiers modules du logiciel dont ils firent profiter le monde de la finance, vivait encore. Il gravit non sans mal le podium à peine plus haut que sa cheville, sur lequel se dressait le pupitre. Une fois là-haut, il observa l'assemblée en clignant des yeux, déplia une feuille de papier aussi chiffonnée que s'il la portait constamment sur lui depuis des décennies et tint un discours qui consistait pour l'essentiel à rappeler avec insistance à ses hôtes qu'ils pouvaient s'estimer heureux de travailler pour la meilleure firme du monde. Ça dégoulinait de bons sentiments, à l'américaine quoi – Markus vit le Français de l'équipe froncer le nez –, mais le geste en soi faisait son effet.

Alors que tous pensaient qu'il avait fini – une erreur pardonnable vu qu'il avait replié avec nonchalance et rangé dans sa veste le texte de son discours –, le vieil homme se pencha vers le microphone et dit :

— Et n'oubliez pas, mesdames et messieurs, l'argent gouverne le monde. Aujourd'hui plus que jamais. Les instituts financiers, les banques, les fonds d'investissement, etc. – bref nos clients – détiennent entre leurs mains un pouvoir incomparable. Ce n'est pas le pouvoir des baïonnettes, c'est un pouvoir non sanguinaire, subtil, mais d'autant plus efficace. Seulement le pouvoir veut aussi dire la responsabilité. Les décisions prises par nos clients influencent la vie de millions d'individus. Et nombre de leurs décisions reposent sur des données fournies par nos logiciels. Ces données doivent donc présenter un degré de précision et d'exactitude aussi grand qu'il est humainement possible. Voilà notre responsabilité et, dans le cas de votre projet, votre responsabilité. Gardez cela, s'il vous plaît, toujours présent à l'esprit.

Il hocha sa tête largement dégarnie où ne restait plus qu'une couronne de cheveux blancs.

— Je vous remercie.

Le vieux patron se retira sous les applaudissements. L'atmosphère officielle et festive retomba alors rapidement. On reposa sur les tables les coupes de champagne à moitié vides, on délaissa les canapés, les cubes de fromage et les boulettes de viande. Au bout d'un moment, Markus n'y tint plus. Il demanda sans ambages où se trouvait son bureau.

— Oh, dit Young avec ses yeux couleur lavande et son sourire vissé sur le visage, pas ici !

Le département recherche et développement, apprit Markus à sa plus grande déception, ne se trouvait plus dans le Lakeside & Rowe Building. Pour des raisons financières, on l'avait transféré – depuis un semestre – dans le bâtiment du service technique de l'est des États-Unis, en Pennsylvanie, sur un site au nom invraisemblable de Paradise Valley. Mais le cadre était magnifique et les développeurs, tous autant qu'ils étaient, ravis. Pocono Mountains, un rêve ! En plus, seulement à

cent milles de New York.

— Cent milles ? s'entendit répéter Markus.

— À peu près, confirma le directeur des ressources humaines en hochant la tête. Peut-être un peu plus.

Ils reprirent alors l'ascenseur pour descendre. Et de fait : presque à côté de chaque bouton figurait le nom d'une autre société. Ce détail avait échappé à Markus à l'aller. Lakeside & Rowe n'occupait plus que les deux derniers étages.

Quand ils sortirent de l'immeuble, les limousines avaient disparu ; à la place, un car gris attendait à l'entrée. Des employés noirs en salopette bleue étaient en train de charger leurs valises.

— À New York, les loyers sont de toute façon inaccessibles, lâcha l'italien en montant dans le car.

Il s'appelait Silvio, Silvio Damiano. On voyait bien qu'il cherchait à minimiser sa déception.

— J'ai entendu dire que certains payaient pour un studio avec toilettes sur le palier autant que pour un quatre pièces à Rome. À Rome !

— Oui, mais s'ils ne trouvaient pas génial de vivre à New York, répliqua Markus d'un ton rageur, ils se débrouilleraient autrement.

Silvio se laissa tomber sur une banquette encore libre ; il n'avait apparemment pas d'objection à ce que Markus s'assoie à ses côtés.

— Paradise Valley, dit l'italien maigrichon. Ça sonne comme « bout du monde ».

Leur projet consistait tout simplement à « régionaliser » LR-8, le nouveau logiciel qui devait être commercialisé à la fin de l'année.

Régionaliser signifiait adapter tous les programmes de manière qu'ils puissent servir dans chaque pays. C'est-à-dire par exemple qu'il fallait introduire les concepts allemands, italiens, français, etc. dans l'ensemble des masques de saisie, des menus et des rapports de sortie. Il fallait vérifier qu'on utilisait les bons formats de données et les bonnes représentations numériques. Il fallait traduire les guides de l'utilisateur et les outils d'aide, concevoir des documents de formation et ainsi de suite. Mais, avant tout, il fallait adapter le logiciel à la législation en vigueur. Comme la version 8 comprenait de nombreux modules nouveaux, cette activité représentait la majeure partie de leur travail. Pour ce faire, ils devraient se tourner régulièrement vers des juristes et des conseillers fiscaux de leurs pays, transformer leurs renseignements en demandes de modification, en discuter avec les développeurs à proprement parler et finalement vérifier le résultat auquel ils étaient arrivés. Toutes les modifications devaient être intégrées dans les manuels du pays concerné et bien entendu aussi dans la documentation générale.

La régionalisation d'un logiciel constituait un travail coûteux et lourd de responsabilités dont la qualité se révélait déterminante pour les débouchés sur les différents marchés. Par principe, la société Lakeside & Rowe, Inc. avait coutume de confier ce travail non à des programmeurs mais uniquement à des commerciaux qui connaissaient les souhaits et les besoins des utilisateurs.

Six mois, cela faisait plutôt juste pour un tel projet. Ils allaient devoir bosser comme des malades s'ils voulaient avoir fini le jour prévu pour leur retour. On savait bien que les régionalisations supposaient un travail énorme. Pourtant, c'était un job convoité : du fait qu'on devenait par la force des choses le spécialiste incontesté de la nouvelle version, on gravissait ensuite les échelons à toute vitesse.

Cela dit, Markus Westermann avait d'autres projets. Il était arrivé au pays de ses rêves et il n'avait pas l'intention d'en repartir. Pas à la fin des six mois et surtout pas pour rentrer en Allemagne.

PRÉSENT

Il revint à lui, perçut de la lumière, entendit des voix et replongea dans la délicieuse obscurité. Au bout d'un moment pourtant, il fut en mesure d'ouvrir les paupières et d'observer les alentours. Il enregistra de manière confuse un lit d'hôpital blanc et une odeur d'antiseptiques. Il se rappela alors pourquoi il était là et ce qui s'était passé. Il n'éprouvait aucune douleur.

Il leva les mains. Elles étaient intactes. Il avait un avant-bras bandé ; un tuyau transparent disparaissait entre des couches de gaze. Il tâta son visage avec précaution. Des bandages, du pansement. Il devait avoir une sale tête. Mais apparemment il était encore entier. Une chance dans son malheur.

Une infirmière entra en souriant, sans un mot, et contrôla le niveau du liquide contenu dans un sachet transparent au-dessus de lui. Il lui demanda péniblement depuis quand il était là et elle lui répondit avec un accent teinté de russe ou de polonais :

— *Sorry, I don't speak English.*

Il la regarda sans comprendre. Il y avait une erreur.

Elle portait un badge bleu sur la poitrine. Dessus, il était écrit : Sœur Malgorzata.

Sœur. Il s'éclaircit la gorge et fit une tentative en allemand.

— Depuis quand suis-je ici ?

Elle sourit d'un air désolé.

— Je ne sais pas. Je ne suis dans le service que depuis une semaine…

— Quel jour sommes-nous ?

— Mercredi, répondit la femme mince vêtue de blanc avant de

disparaître.

Il regarda autour de lui, à la recherche de points de repère. Le deuxième lit dans la chambre était vide. Devant la fenêtre, un arbre maigrelet se balançait dans le vent. Ses feuilles avaient pris une teinte brune ; quelques-unes tombèrent pendant que Markus le fixait et comprenait lentement.

L'automne. C'était l'automne. Non seulement il était de retour en Allemagne, mais une éternité s'était écoulée depuis l'accident.

CHAPITRE 2

PASSÉ

L'agent immobilier semblait s'être promis de ne pas les laisser seuls ne serait-ce qu'une seconde pendant toute la durée de la visite. Il vanta les mérites de la maison comme si elle en avait eu besoin, jusqu'au moment où son téléphone sonna ; un appel important apparemment. Ainsi, ils eurent enfin un moment de libre.

— Quelle baraque ! murmura Werner. Surtout à ce prix ! On serait bêtes de ne pas la prendre.

Dorothea avait la tête qui lui tournait. À cause de la vue panoramique grandiose depuis la terrasse ? Ou parce que ses rêves de maison individuelle semblaient sur le point de se réaliser de manière si brutale et si spectaculaire ?

— Qui peut bien vendre une maison pareille ? Je serais curieuse de le savoir.

— On n'a qu'à lui demander, répondit Werner, un sourire radieux sur le visage. Une maison avec piscine ! Eh bien, mon vieux ! Je n'aurais même pas eu l'idée de l'espérer. Et ici, on nous la donne en prime ! Regarde-moi ça ! Rien que la salle de séjour. Avec cheminée. La mezzanine. Les chambres à l'étage, le rez-de-chaussée, la cave… et le terrain gigantesque… Même sans piscine, le prix serait parfaitement correct.

— Tu ne crois pas qu'il y a un hic ?

Dorothea ne pouvait pas s'empêcher de douter. Quand ça paraissait trop beau pour être vrai, ça ne l'était en effet généralement pas. Du moins à en juger par son expérience. Werner, lui, débordait d'enthousiasme.

— Le seul hic que je vois, c'est qu'on n'aura plus jamais envie de partir en voyage si jamais on habite ici.

Il se frotta le menton.

— Cela dit, ce n'est pas donné. Sans ton héritage, ce ne serait même pas la peine d'y penser.

Son héritage, oui… Dorothea eut un pincement au cœur. C'était peut-être ça, le hic. La petite douleur propre aux moments les plus beaux comme l'épine à la rose.

Quoi qu'il en soit, c'était une maison de rêve. Elle dominait un versant rocheux en lisière de forêt à l'extrémité nord-est du Jura souabe, et depuis la grande terrasse on pouvait laisser son regard errer

à perte de vue sur une plaine aux douces ondulations, sur des bois, des fermes et des hameaux, sur des méandres du fleuve, des ruisseaux et des étangs. En dessous de la terrasse se trouvait la piscine d'où l'on jouissait du même panorama. La maison elle-même, spacieuse, élégante et de bon goût, offrait de la place pour au moins quatre enfants, pour l'atelier de Werner… Bref, elle présentait tous les avantages auxquels on pouvait aspirer. Certes, elle était à l'écart et assez isolée, mais il ne se passait rien de grave dans la région. Et Werner devrait faire un peu plus de route que prévu pour se rendre au travail. Mais cela en valait la peine.

— L'ancien propriétaire, expliqua l'agent immobilier une fois qu'il fut de retour parmi eux et que Werner lui eut posé la question, a trouvé une belle propriété par l'intermédiaire de notre agence, une sorte de métairie – une ferme historique, une occasion unique.

Il sourit, manifestement empli de satisfaction professionnelle.

— On dirait qu'il a ainsi réalisé une sorte de rêve de jeunesse.

Dorothea fut soulagé d'entendre cette explication. Elle n'aurait pas aimé qu'une faillite fût à l'origine de cette vente.

— Tant mieux pour lui, conclut Werner.

Il pensait bien entendu : « Tant mieux pour nous. » Cela se voyait.

Même dans ses rêves les plus fous, Dorothea n'avait jamais imaginé vivre un jour dans un tel cadre. Les stars de cinéma et les millionnaires seraient blêmes de jalousie en voyant cette maison.

Or c'était à eux qu'on la proposait ! Il leur suffisait de dire oui ! Et cela uniquement parce que Werner faisait partie du même club de 4 × 4 que le propriétaire de l'agence immobilière, le chef de cet homme-là.

L'agent sortait justement de sa mallette pleine à craquer une feuille à petits carreaux où étaient écrites quelques lignes.

— L'ancien propriétaire a noté plusieurs points sur lesquels nous devons attirer l'attention des acheteurs potentiels. Les inconvénients de la maison, si l'on veut, ajouta-t-il sur un ton qui laissait entendre qu'à ses yeux les produits vendus par son agence ne pouvaient pas présenter le plus petit inconvénient. Il y tenait beaucoup.

Dorothea inspira profondément.

— C'est louable de sa part.

L'agent lui adressa un sourire forcé.

— Oui. Il s'agit d'un homme très correct.

Il consulta la liste qui ne semblait pas bien longue, par bonheur.

— Bien. Le plus important : vous devez savoir que les frais de chauffage sont élevés. La maison a été construite dans les années 1960. L'isolation ne correspond pas au standard actuel. Si l'on ajoute à cela le nombre de grandes pièces, la hauteur de plafond… Il faut compter le double de fioul par rapport à la consommation normale

dans une maison de cette taille.

Werner hocha la tête avec calme.

— Plus la piscine.

— Oui. Et à cause de l'exposition. En hiver, des vents froids qui descendent du nord viennent frapper la maison à deux cents kilomètres-heure. Ça coûte.

Werner et Dorothea échangèrent un regard. Un regard qui disait : on peut encore se payer ce luxe. Werner avait une bonne situation, sûre, et il venait d'obtenir une promotion.

— Bien. Quoi d'autre ? voulut-il savoir.

— Vous aurez besoin de deux autos si vous habitez ici. Le supermarché le plus proche se trouve à Duffendorf, soit à près de vingt kilomètres.

Il agita la feuille.

— Ce n'est pas tout à fait exact, d'ailleurs : il y a une petite épicerie dans le village en bas. Pas très grande et pas très bon marché non plus, mais si vous tombez à court de beurre ou que vous avez besoin de quelques œufs en vitesse, vous pourrez vous les y procurer n'importe quand.

— Pas de problème. Nous avons deux autos.

Même si la première était le 4 × 4 de Werner, la prunelle de ses yeux en quelque sorte. Et que l'autre appartenait à la société. Il allait devoir laisser l'une des deux à Dorothea, et elle se réhabituer à conduire.

Mais bon, on s'habitue à tout quand il le faut.

— Le ramassage scolaire ne passe également que dans le village. L'arrêt du bus se trouve devant la mairie.

Dorothea hocha la tête. Son fils était en CM1, il fallait en tenir compte. Et ils n'allaient pas se contenter d'un seul enfant. Surtout dans une si grande maison.

— On va se débrouiller.

Elle jeta un coup d'œil à Werner, craignant tout à coup qu'il ne se ravise.

— Irene et Ruth doivent aussi conduire leurs enfants tous les matins à l'arrêt du bus ou à l'école. Et pourtant elles habitent Stuttgart.

Werner acquiesça d'un mouvement de la tête.

— Quoi d'autre ?

— C'est tout, répondit l'agent immobilier avec soulagement.

Paradise Valley correspondait parfaitement à son nom : une agglomération répartie sur plusieurs vallées idylliques, couvertes de forêts denses, à l'entrée de la chaîne montagneuse des Appalaches, où sans véhicule personnel on était mort et enterré. L'équipe de

régionalisation était logée dans un hôtel situé au bord de la nationale 940. Celui qui ne voulait pas manger au restaurant de l'hôtel devait se contenter des hamburgers pas très alléchants de la station-service de l'autre côté de la route. Pour le reste, on ne voyait que des forêts et des prairies. Toutes les chambres étaient câblées, avec une centaine de chaînes ; le car viendrait les chercher le matin et les ramènerait le soir.

Dès le premier jour, ils purent constater que le trajet de plusieurs dizaines de milles leur donnerait amplement l'occasion d'admirer tous les matins, disséminés un peu partout dans le paysage, les grandes villas et les domaines étendus des gens du pays. En outre, les enfants qui attendaient le car scolaire leur adressaient d'affreuses grimaces quand ils passaient ou leur jetaient de petites pierres par-derrière.

— C'est parce que nous avons des numéros d'immatriculation de New York, dit le chauffeur comme si cela expliquait tout.

Le centre de recherche et développement était abrité dans un bâtiment moderne à deux étages, aux couleurs de la société, destiné principalement au service technique, c'est-à-dire au département qui installait les logiciels chez les clients, effectuait les mises à jour et répondait au téléphone en cas de problème. La hauteur sur laquelle il se trouvait offrait une vue digne des stations thermales les plus chic. Et à New York, le terrain et le parking auraient coûté à eux seuls plus que Paradise Valley tout entier.

L'impression d'espace s'évanouissait dès qu'on pénétrait à l'intérieur du bâtiment. Les couloirs étroits et sombres sentaient le renfermé. Le bureau qui leur était réservé, au premier étage, ressemblait à ceux qu'on voit dans les films américains : chacun d'eux disposait d'un box délimité par des cloisons amovibles, contenant un bureau, une chaise, un classeur à tiroirs et un ordinateur, juste assez grand pour leur permettre d'atteindre le matériel en tendant le bras. En dehors de l'ordinateur, tout bringuebalait bien que le bâtiment n'eût pas encore deux ans. Tout cela rappelait bizarrement l'élevage en batterie.

Du moins au premier étage. À l'échelon supérieur dans la hiérarchie interne, les bureaux avaient nettement plus fière allure. Le directeur du projet de régionalisation, un Noir aux mains fines et aux doigts longs, qui ne souriait jamais, s'appelait John Murray. Son bureau possédait une porte qu'il pouvait fermer derrière lui, ce dont il ne se privait pas, une grande fenêtre donnant sur les forêts environnantes et un mobilier solide.

Un bureau comme celui-là, décida Markus, voilà la prochaine étape.

Le lendemain, ils se mirent au travail. Markus s'attaqua aux

formulaires de saisie. En arrivant le matin, il avait trouvé sur son bureau un tirage de l'ensemble des masques ; les transposer en allemand était une vraie partie de plaisir. À certains endroits, ce serait un peu serré sur l'écran, mais c'était le problème des programmeurs, pas le sien. En début d'après-midi, il avait terminé tous les masques et traité la moitié des rapports ; il commença à se demander ce qu'il allait bien pouvoir faire au cours des six prochains mois.

Il obtint la réponse à cette question le lendemain matin lorsqu'il appela pour la première fois l'Europe et plus exactement un cabinet spécialisé en droit fiscal à Vienne avec lequel la société avait signé un contrat de coopération. Il était 8 heures du matin à Paradise Valley, soit 14 heures en Autriche, et son interlocuteur, un certain Beisswenger, l'informa d'emblée qu'il avait l'habitude de s'arrêter à 16 heures 30 précises.

— Nous n'en avons pas pour bien longtemps, répliqua Markus, interloqué.

L'homme à l'autre bout du fil éclata d'un rire condescendant.

— Croyez-moi, jeune homme, nous allons passer beaucoup plus de temps ensemble que vous ne pouvez l'imaginer dans vos pires cauchemars.

— Que voulez-vous dire ? demanda ingénument Markus.

Une demi-heure plus tard, il commençait à entrevoir qu'il aurait mieux fait de ne pas poser cette question.

Lakeside & Rowe avait acheté, en même temps que la société qui l'avait conçu, un module devant servir aux banques à analyser les mouvements sur les comptes de leurs clients et à établir ainsi des profils leur permettant d'évaluer l'évolution future de leurs liquidités, leurs habitudes de consommation ainsi que leur goût pour l'investissement. Il s'agissait de pouvoir proposer de manière ciblée des produits financiers à ceux qui avaient le plus de chances de s'y intéresser. Et le tout reposait sur un nouveau procédé d'analyse, breveté, qui recourait d'une certaine manière aux réseaux neuronaux. Markus avait lu plusieurs articles consacrés à ce sujet et fini par renoncer à comprendre les dessous de la découverte.

Aux États-Unis, un pays où il n'existait pour ainsi dire pas de secret bancaire, l'utilisation d'outils de ce genre ne présentait aucun problème. Maître Beisswenger, au contraire, lui tint un discours de presque deux heures sur les principes et les subtilités – essentielles dans le cas présent – du système bancaire en Autriche, non sans attirer son attention sur les directives de l'Union européenne dont il fallait également tenir compte. Après coup, Markus eut mal au bras à cause des tonnes de notes qu'il avait prises à toute vitesse : un carnet complet.

Et ce n'était que l'Autriche ! Il avait encore devant lui l'Allemagne

et la Suisse.

— Qui vous conseille en matière de droit allemand ? voulut savoir Beisswenger.

Markus se massa le poignet.

— Un certain professeur Müller de l'université de Cologne. Mais il ne revient de congé que début juin.

— Il peut prendre son temps. Écoutez-moi, jeune homme, voici ce que je vous propose : vous étudiez vos textes, traduisez un passage, me l'envoyez par mail, et ensuite nous en discutons. Qu'en dites-vous ? Par bonheur, vous êtes en Amérique. Vous avez donc l'après-midi pour travailler et moi la matinée pour vous lire. On ne peut pas rêver mieux.

— D'accord, répondit Markus d'un ton las. On n'a qu'à faire comme ça.

— Eh bien, à demain alors ! Dieu vous garde.

De cette manière, un rythme se mit en place. L'après-midi, Markus traduisait autant qu'il pouvait, et le soir il envoyait le résultat de ses efforts à Vienne. Le lendemain matin, ils discutaient par téléphone des modifications nécessaires jusqu'au moment où maître Beisswenger finissait par lui dicter une liste de points à aborder avec l'équipe des programmeurs.

Il y avait à présent bien longtemps que Markus ne se demandait plus ce qu'il allait faire au cours des six prochains mois. Il se demandait plutôt comment s'y prendre, au nom du ciel, pour boucler le travail dans le temps imparti.

Les autres avaient la vie nettement plus belle. Le Suédois par exemple commençait tous les matins par lire longuement le journal ou tailler tranquillement une bavette avec le Danois. Le Slovène ne semblait même pas comprendre ce qu'il pouvait y avoir de compliqué dans les directives bancaires et les lois fiscales.

Markus guetta le Français, un certain Jean-Marc, qui se rendait régulièrement à la cuisine pour se faire un café digne de ce nom, et lui proposa de collaborer en ce qui concernait la Suisse.

— Bien sûr, accepta celui-ci en fermant les paupières de fatigue. Mais je n'en ai pas fini avec la Belgique.

Apparemment, ils butaient sur les mêmes difficultés.

Le soir, ils étaient coincés à l'hôtel. Le car les y déposait après le travail, en général vers six heures et demie, et alors plus question de bouger. À cette heure-là, le parking de la station-service était déjà rempli d'une foule de camions monstrueux et les chauffeurs, pour la plupart des types qui ne pouvaient inspirer que de la peur à de jeunes commerciaux en informatique venus d'Europe, occupaient le snack-bar. Il n'y avait pas de ligne de bus, du moins sur cette route, et pas de

taxi non plus. De toute façon, ça ne servirait à rien, avait dit l'hôtelière, qui affichait tous les jours le même sourire rayonnant, il n'y avait pas l'ombre d'un centre-ville à Paradise Valley. Un cinéma peut-être ? Le dernier avait fermé deux ans auparavant ; à présent, les rats couraient sur les banquettes. Et puis qu'est-ce qu'ils auraient fait au cinéma alors qu'ils avaient dans leurs chambres des téléviseurs à écran géant reliés au câble ? Leur boîte payait tout.

Donc ils restaient à l'hôtel, tout simplement. Le dîner était servi à huit heures : c'était soit des hamburgers avec de la salade, soit mexicain, soit chinois. Ensuite, on pouvait jouer au billard dans le bar du fond, de style texan, qui comprenait quatre tables, jusqu'à ce qu'on ait perdu tous ses *quarters,* ou bien on s'asseyait pour discuter en buvant une bière. Certains se retiraient de bonne heure. Jean-Marc par exemple. Il avait expliqué qu'il avait chargé *La Comédie humaine* de Balzac sur son *ebook* et qu'il avait l'intention de lire l'ensemble des quatre-vingt-onze volumes avant son retour.

Markus restait avec ceux qui se contentaient de bavarder. La plupart du temps, ils parlaient boulot. Comme ils avaient presque tous le même cursus, ils n'avaient aucun mal à trouver des sujets de conversation et les différences de mentalité fournissaient la matière de nombreuses anecdotes amusantes. Sans mentir, c'était globalement assez intéressant.

Seulement, Markus en avait bien conscience, ça n'allait pas rester intéressant pendant six mois.

En d'autres termes : il devait se casser d'ici.

Un matin, il trouva sur son bureau un formulaire où il était écrit en lettres capitales et en gras : urgent.

Le document émanait des services d'intendance et concernait le sujet rien moins que dramatique des cartes de visite qu'on devait leur fabriquer pour la durée de leur séjour. En quelques phrases simples, apparemment conçues pour des idiots complets, on les priait d'inscrire leur nom, leur numéro de poste, leur adresse électronique et éventuellement leur numéro de portable dans les cases prévues à cet effet, et d'avoir terminé le tout – urgent ! – à dix heures du matin. Un coursier viendrait récupérer les imprimés.

Markus sortit un stylo de son tiroir. Au moment de commencer à écrire, une idée lui traversa la tête. Stupide, puérile, mais irrésistible.

Dans la case « *First Name* », il écrivit : Mark.

Dans la case « *Last Name* » : Westman.

Dans la case « *Middle Initial* » : S.

Il prononça le tout à voix basse : « Mark S. Westman. » Est-ce que cela ne sonnait pas juste ? Merveilleusement américain ? Est-ce qu'on n'avait pas l'impression de parler anglais avec un chewing-gum dans

la bouche à la lecture de ce nom ?

C'étaient des gamineries. Sans doute lui retournerait-on l'imprimé au plus tard le lendemain matin en le priant de bien vouloir corriger. Qu'importe. Il remplit le reste des cases – de manière assez brouillonne afin de prétexter une inadvertance si nécessaire –, déposa la feuille de papier dans la corbeille et se mit au travail.

Le coursier, un adolescent boutonneux, crasseux et puant, n'arriva qu'à onze heures. Alors seulement, Markus parvint à se concentrer de nouveau sur les subtilités des formulaires de rapport annuel pour les comptes du marché monétaire.

Or, le lendemain matin, il découvrit sur son bureau non pas l'imprimé, mais une pile de cent cartes de visite au nom de Mark S. Westman, employé de Lakeside & Rowe, Inc., New York, NY, USA ainsi qu'un badge à clip dans lequel on pouvait insérer une carte pour l'accrocher sur sa poitrine.

C'était peut-être absurde, mais cela lui parut tout de même un signe de bon augure. Oui, te voici arrivé au pays de tous les possibles, semblaient lui lancer les petites cartes blanches.

Presque personne ne remarqua l'erreur. Seul Jean-Marc attira son attention dessus et le poussa à déposer une réclamation.

— Eux ne nous feront pas de cadeaux.

Markus fit non de la main.

— Bah… qu'est-ce qu'un nom après tout ? Du vent !

Surtout ne pas la ramener, se dit-il. Et, bien entendu, il ne croyait pas du tout que les noms n'étaient que du vent. Au contraire, les noms étaient des formules magiques. Tous ceux qui avaient déjà eu affaire à des clients le savaient.

Lorsqu'il rencontra les programmeurs pour la première fois, à la fin de la semaine, il se présenta d'emblée comme « Mark », ce que tous autour de la table acceptèrent sans sourciller. Ils discutèrent ensuite les modifications nécessaires jusqu'à la fin de la journée. L'échange se déroulait de manière sobre, efficace, merveilleusement pragmatique. Le soir, Markus planait carrément. Voilà donc comment on travaillait dans cette nation qui avait envoyé des hommes sur la Lune !

Mais la véritable victoire fut que les autres membres de l'équipe de régionalisation se mirent également à l'appeler « Mark ». La magie opérait. Et elle allait faire des miracles, il en était sûr.

PRÉSENT

Il se réveilla en sursaut quand quelqu'un entra dans la chambre. Un médecin. Une femme mince, mais aux tempes grises. Étrange. Elle portait un stéthoscope dans sa poche de poitrine et, sur le nez, des lunettes à fine monture et aux verres remarquablement petits. Elle

s'approcha du bout du lit sans le regarder et sortit une épaisse chemise en carton vert d'une boîte de rangement apparemment fixée de l'autre côté du montant.

Elle lut. Feuilleta le dossier à plusieurs reprises, bruyamment, avec un froissement de papier qui lui faisait mal aux oreilles et à la tête.

Est-ce que je suis vraiment là ? se demanda-t-il. Il commençait à en douter.

Mais soudain le médecin s'adressa à lui :

— Nous avons dû vous plonger dans un coma artificiel. C'est pourquoi vous vous sentez encore un peu bizarre.

Il lui retourna son regard, ravala sa salive, hocha la tête.

— C'était nécessaire le temps d'éliminer tous les poisons que vous aviez dans le corps. Je vous expliquerai tout cela plus longuement un jour, le moment n'est pas encore venu. Mais ne vous faites pas de souci, vous êtes en voie de convalescence.

Bien. Très bien même. Il s'en doutait, le pressentait, mais c'était bien de se l'entendre confirmer.

Le médecin referma la chemise verte, s'approcha de lui et le regarda droit dans les yeux.

— Vous me comprenez, monsieur Pohl ?

Pohl ? Comment ça, Pohl ? Il ne s'appelait pas Pohl. Il y avait erreur sur la personne.

Pourtant, maintenant il pouvait lire. Sur le recto de la chemise, il était écrit en grosses lettres majuscules noires : Matthias Pohl.

Il aurait pu jurer qu'il s'appelait Mark. Mark S. Westman. Ou quelque chose dans le genre.

Comme on peut se tromper parfois !

— Oui, parvint-il à répondre, je vous comprends.

— Bien ! Comme je vous disais, vous n'avez aucun souci à vous faire. Demain, vous irez déjà beaucoup, beaucoup mieux. Nous pourrons même tout de suite commencer la rééducation.

— D'accord.

— Parfait.

Elle se retourna, rangea la chemise et sortit. La porte claqua et un silence assourdissant emplit la chambre.

CHAPITRE 3

PASSÉ

L'ancien propriétaire, Achim Anstätter, était un homme fort et bronzé à la démarche chaloupée, aux mains calleuses, aux phrases brèves et concises. Sa femme l'avait accompagné avec une de leurs filles. Ils avaient quatre enfants en tout, expliqua-t-elle, deux garçons et deux filles, dans une alternance parfaite. La jeune fille en pantalon d'équitation moulant était l'aînée. Elle avait une queue de cheval impertinente et l'expression de son visage reflétait une puberté tout juste amorcée.

Anstätter donna les informations techniques relatives au fonctionnement de la piscine.

— Voici le filtre, dit-il en désignant un cylindre bleu de la taille d'un panier à linge. Vous coupez le courant ici puis vous actionnez ce levier. De cette façon, vous voyez ? Ensuite vous rallumez.

Il montra une jauge.

— Regardez, vous voyez l'eau marron qui monte ? C'est le filtre qui se rince. Faites cela une fois par semaine, ça suffit. Cinq minutes, dix au maximum. Jusqu'à ce que l'eau devienne claire.

— Et il ne faut pas oublier d'éteindre, n'est-ce pas ? insista l'agent immobilier qui ne les lâchait pas d'une semelle, sans doute pour les empêcher de convenir en secret de clauses annexes qui se traduiraient négativement sur sa commission.

— Parfaitement, approuva Anstätter d'un air sérieux. Sinon, vous aurez vidé la moitié du bassin avant d'avoir eu le temps de vous retourner. Et l'eau est chère.

Werner était dans son élément. Dorothea le laissait bien volontiers s'initier aux leviers, aux vannes, aux boutons et aux tableaux de commande ; après tout, c'était lui l'ingénieur. Elle faisait semblant de les écouter avec intérêt mais, en réalité, elle observait la mère et sa fille.

La femme avait l'air triste. Elle avait sans doute du mal à se séparer de cette belle maison. Cependant, ce n'était pas tout, se dit Dorothea après avoir jeté pour la troisième fois un bref coup d'œil de biais. Sa tristesse cachait autre chose. De la peur. Elle avait le regard de quelqu'un qui se demande ce qui va arriver.

Dorothea capta le regard de Werner, haussa les sourcils de façon éloquente et, ô miracle, Werner se souvint effectivement de la

discussion qu'ils avaient eue en voiture. Il s'éclaircit la gorge, se frotta les mains d'un air embarrassé et finit par demander :

— Hum… À ce sujet, monsieur Anstätter, il reste une question tout à fait différente qui me préoccupe…

— Oui ?

Le propriétaire le fixa de ses yeux vifs mais étonnamment fuyants.

— Pourquoi vendez-vous cette maison ?

L'agent immobilier fut tout à coup pris d'une quinte de toux. Anstätter détourna le regard, dévisagea rapidement sa femme et sa fille puis répondit avec un fin sourire sans joie :

— Monsieur Oswald a dû vous dire que nous avons acheté une vieille métairie. Une belle ferme, un domaine tout à fait magnifique. Une propriété, voyez-vous, monsieur… euh… ?

— Utz, dit Werner.

— Monsieur Utz. Excusez-moi, j'ai une mémoire catastrophique des noms. En tout cas, j'ai toujours rêvé de ce genre de propriété, depuis mon plus jeune âge. Et voilà, c'est arrivé. Nous avons deux poneys. Les enfants peuvent les monter et, de manière générale, vivre en contact avec la nature… C'est important, vous comprenez ? Le retour à la nature.

— Oui, je comprends.

Werner hocha la tête avec un sourire satisfait. L'agent immobilier aussi souriait, mais on aurait plutôt dit du soulagement.

Les yeux de la femme au contraire exprimaient la souffrance. Le mari évita son regard, consulta sa montre et conclut :

— Pardonnez-moi de devoir vous presser un peu, mais nous avons encore un rendez-vous.

— Il nous cache quelque chose, déclara Dorothea sur le chemin du retour.

— Qui ? Anstätter ? (Werner l'examina d'un air étonné.) Que veux-tu qu'il nous cache ?

— Je ne sais pas. Mais tu as vu ses yeux ? Incapable de soutenir ton regard plus de deux secondes. Il a mauvaise conscience. J'aimerais bien savoir pourquoi.

Werner accéléra et doubla un camion trop lent à l'enseigne d'un supermarché.

— N'y accorde pas trop d'importance. Chez nous, il y en a un du même tonneau dans le département d'à côté. Docteur en physique, terriblement intelligent et tout le bazar, mais il ne te regarde jamais droit dans les yeux. C'est très déconcertant. Et on a du mal à s'y faire.

— Oui, mais celui-ci n'est pas docteur en physique. C'est un manuel.

— Oui, d'accord. Tu as raison. Une fois, l'agent a laissé entendre quelque chose là-dessus au téléphone. Si j'ai bien compris, cet

Anstätter passe beaucoup de temps sur des chantiers à l'étranger. Ou bien y a passé beaucoup de temps : apparemment il s'est arrêté récemment. C'est sans doute pourquoi il est si bronzé. Travailler sous le soleil du Sud, ça marque.

— Je crois que sa femme n'est pas d'accord pour vendre la maison.

Werner ricana.

— Oui, même moi, j'ai remarqué. Cet Anstätter est un macho, si tu veux mon avis. Il fait quatre gosses et, après, il faut que toute la famille lui obéisse au doigt et à l'œil. Si l'envie lui prend de réaliser un rêve de jeunesse, ils n'ont rien à dire.

— Ne va pas si vite.

— Mais je ne vais pas vite, répliqua Werner en levant le pied. Sa fille aussi bouillait intérieurement. Le retour à la nature, tu parles ! Comme si cette maison se trouvait en plein centre-ville. On ne peut pas être plus en contact avec la nature, il me semble, non ?

Ils approchaient de la station-service à l'entrée de Duffendorf où il fallait tourner pour monter sur l'autoroute – un vrai piège ; ils s'étaient déjà trompés deux fois. Dorothea secoua la tête.

— J'ai le sentiment qu'il nous cache un élément important et que c'est pour ça qu'il a mauvaise conscience.

À présent même Werner, qui la rendait folle parfois à cause de son insouciance, se montra songeur.

— Tu crois ? demanda-t-il. Mais de quoi peut-il s'agir ?

— Aucune idée.

— Des vices cachés ? Pourtant, ils l'ont fait expertiser : Volker n'irait pas me rouler là-dessus. Je veux dire, il me l'aurait dit s'il fallait prévoir des réparations importantes ou que la maison ne correspondait pas à une nouvelle norme à venir. Tu sais ce qu'il m'a avoué ? Volker, ce salaud ? Qu'au début il s'est efforcé de convaincre les Anstätter de demander davantage, de leur expliquer que leur prix était quasiment le plus bas dans cette gamme de produits. Il pensait naturellement à sa commission, c'est clair, et il l'a bouclé dès qu'il a su que ça nous intéressait… De toute façon, Anstätter ne voulait pas monter le prix.

— Ha ! Et tu trouves ça normal, toi ?

Werner poussa un de ses soupirs jaillis de profondeurs abyssales.

— Pas vraiment.

— Alors avoue-le. C'est louche !

Il garda le silence. Tourna. Débraya.

— Tu penses qu'on ferait mieux de ne pas la prendre ? finit-il par demander.

La route descendait les abords du Jura en serpentant : une vue féerique. Au loin, l'autoroute luisait comme un ruban d'argent.

Cette vue valait presque celle dont on jouissait depuis la terrasse

de la maison qui, s'ils le souhaitaient, pouvait leur appartenir.

On n'exigeait pas d'eux qu'ils travaillent le samedi, même si Markus avait déduit des discussions entre permanents que la plupart d'entre eux passaient au moins le samedi matin au bureau. Le dimanche au contraire, interdiction absolue de travailler : il ne fallait empêcher personne d'aller à l'église.

Le samedi matin, après le petit-déjeuner, Markus traversa donc la route pour se rendre à la station-service et aborda les clients jusqu'à ce que l'un d'eux accepte de l'emmener vers des secteurs plus peuplés de Paradise Valley. Dans ce qui avait dû un jour constituer le centre de la ville, il aperçut une foule de magasins vides. Même les panneaux « à louer » dans les vitrines étaient recouverts par la poussière de plusieurs années. Cependant, la succursale de la Western Union dont il avait déniché l'adresse dans le vieil annuaire téléphonique de l'hôtel existait toujours. Et il put sans difficulté retirer l'argent qu'il avait fait transférer d'Allemagne. Lorsqu'il sortit dans la rue avec une grosse liasse de dollars, traversa la place et entra dans une agence de la First Atlantic Bank, il se sentit à la fois riche et en danger. Il ouvrit un compte et y déposa une partie de son argent. Avec le reste, il se mit à la recherche d'un vendeur de voitures d'occasion.

Il finit par en trouver un ; le choix était certes modeste, mais comme il commençait à avoir mal aux pieds, il entra. Les voitures fraîchement lavées brillaient au soleil. Après l'avoir laissé se promener un moment entre les véhicules, le vendeur, qui l'avait observé jusque-là depuis son bureau en mâchonnant du chewing-gum, se décida à sortir.

— Vous cherchez un truc qui roule, je suppose ? demanda-t-il.

Il était trapu, mesurait encore cinq centimètres de moins que Markus et portait une affreuse chemise hawaïenne ainsi qu'une moustache qui n'aurait pas détonné sur un morse.

Markus hocha la tête.

— Exact. Mais ça peut aussi avoir de l'allure.

Il montra la Corvette d'un bleu métallique fulgurant qui se trouvait devant lui.

— Combien elle coûte, celle-ci, par exemple ?

Le vendeur secoua la tête.

— Je vous la déconseille. Elle ne vaut rien. Belle couleur, c'est vrai, mais les suspensions sont foutues, les sièges défoncés, et le moteur aussi commence à tousser.

Il haussa les épaules.

— Mais que voulez-vous ? C'est une Corvette, pas vrai ? Je ne peux pas en demander moins de deux mille dollars. Sinon, ce serait une insulte.

— Je comprends.

Drôle de technique de vente.

— Quelle voiture me conseilleriez-vous alors ?

— Oh !

Le vendeur regarda autour de lui avec une mine déconcertée.

— Pour être honnête… aucune.

Il désigna un engin monstrueux qui ressemblait à un véhicule militaire repeint en civil.

— Prenez ce pseudo Hummer par exemple. Certes, c'est aussi solide qu'un tank, mais ça boit comme un trou. Et en plus, c'est d'un moche ! Dites-moi un peu, qui va acheter un truc pareil en jaune pisse ?

Il poussa un soupir.

— Mais à conduire, c'est génial. Je dois avouer. C'est comme ça qu'il m'a eu, le mec qui me l'a vendu. Merde ! De l'intérieur, on ne voit pas la couleur. C'était ça, le truc.

Markus ne put s'empêcher de sourire. Ce bonhomme commençait à lui plaire. Il réussissait à dire tellement de mal de ses voitures qu'on était pris d'une envie irrésistible de les acheter. Une sacrée leçon pour lui qui était commercial.

— J'avais plutôt pensé à un véhicule sportif, dit-il.

L'homme fit une bulle de chewing-gum qui finit par éclater.

— Que voulez-vous dire par « sportif » ? Une auto à pousser soi-même ? Ça, j'ai.

— Il suffirait qu'elle soit classe. Un truc dans ce genre, par exemple.

Il montra une Ford Mustang rouge vif décapotable. Il devait s'agir de la réplique avec laquelle on avait essayé – sans trop de succès – de renouer avec l'époque glorieuse de ce modèle.

— Ah ! C'est ça que vous entendez par « sport ». Bon, je vous le concède, avec cette caisse-là, vous avez plus de chances de ramasser une gonzesse qu'avec aucune autre sur le parking. Elle appartenait à un gars qui s'est fait toutes les femmes de Scranton à Allentown – une légende. Jusqu'à ce qu'il y en ait une qui réussisse à lui mettre le grappin dessus et à lui faire revendre sa voiture… Seulement je vous préviens : vous n'aurez que des ennuis avec cette bagnole.

Il tapa du pied sur une roue.

— Les pneus : plats comme du chewing-gum. Celui qui veut cette voiture devra d'abord me jurer sur la Bible qu'il va commencer par en acheter de nouveaux. Le moteur, ça va. Bon, il vous ruine, quel que ce soit le prix de l'essence. Il faut aimer. Par contre, pas la peine de regarder la jauge. Elle indique ce qu'elle veut : la position de la lune, les marées à Miami ou je ne sais quoi, mais en tout cas rien qui vous intéresse. Seulement, aujourd'hui, c'est partout pareil, une réparation

coûte le double de ce que vaut la bagnole. Quoi d'autre ? Bon, tous les porte-gobelets qui gênent quand on baise dans la voiture sont bien entendu cassés depuis belle lurette. La vitre du côté passager ne s'ouvre plus, ce qui a l'air con si vous décapotez. Ah oui, et puis regardez-moi ça – la peinture est complètement rayée. Sans doute des maris jaloux. Ou bien il traçait des petits bâtons, je ne sais pas ! En tout cas, la rouille va vous bouffer la caisse, je vous le promets.

Markus lui adressa un sourire engageant.

— Vous ne pouvez pas faire un petit geste au niveau du prix ?

Le vendeur lui adressa à son tour un sourire de requin.

— Ça, jeune homme, je ne le fais jamais. Par principe.

— Même pour une fois ?

— Sinon, ce ne serait plus un principe.

Le chewing-gum dans la bouche passa péniblement d'une joue dans l'autre.

— De toute façon, je ne vous conseille pas de l'acheter. C'est un tas de ferraille. Vous savez de quoi le monde souffre aujourd'hui ? De ce que plus personne ne dit la vérité. Moi, j'ai décidé d'arrêter. Je vous dis ce qu'il en est, tout simplement. Si vous m'achetez un tas de ferraille, vous saurez que c'est un tas de ferraille. Je ne veux pas en porter la responsabilité.

— Ah bon ?

Markus ne savait pas quoi dire. Dans les séminaires auxquels il avait participé, on ne lui avait jamais présenté ce type d'entretien de vente.

Mais il lui fallait une auto. Et en dépit de tous ses défauts, la Mustang n'était pas mal pour un début.

L'homme lui jeta un regard en coin et poussa un profond soupir.

— Je vois bien. Vous la voulez, n'est-ce pas ?

— Oui, acquiesça Markus.

— Bon. Venez, on va conclure la vente avant que la mauvaise conscience me fasse changer d'avis.

Dès le lendemain, Markus entreprit une excursion à New York avec sa nouvelle voiture. Comme Jean-Marc, qu'il avait invité le premier, avait manifesté peu d'intérêt – « New York ? Par plaisir ? » –, il s'était rabattu sur Silvio, qui avait accepté avec enthousiasme.

À l'aller, ils constatèrent qu'aussi loin qu'ils se souvenaient, tous deux étaient fous des États-Unis.

— Ma mère était abonnée au *Reader's Digest,* expliqua Silvio, et dans la famille j'étais toujours le premier à l'avoir lu. Tu connais cette revue ? Je crois qu'elle existe aussi en allemand.

— Je crois qu'elle existe à peu près dans toutes les langues.

Ils se parlèrent de leurs voyages aux États-Unis. Tout enfant,

Silvio y était déjà venu plusieurs fois, chez un oncle de Boston qui était mort aujourd'hui. Avant de commencer ses études, il avait traversé tout le pays en stop, ce qui avait duré quatre semaines.

— Depuis, je participe tous les ans à la loterie *green-card,* ajouta-t-il. En vain, bien entendu.

— Et moi, depuis ma vingtième année, avoua Markus.

À l'époque, il revenait de son premier voyage aux États-Unis – la Californie et l'Arizona ! –, il avait succombé au charme du pays.

— Parfois, j'ai l'impression que c'est de l'arnaque. En tout cas, je ne connais personne qui ait obtenu une *green card* par ce biais.

Silvio secoua la tête de manière très italienne.

— C'est dur, voilà tout. Ils ont leurs règles et ils s'y tiennent rigoureusement.

— Leurs règles ?

Markus éclata de rire, entre autres parce que plus ils roulaient, plus le niveau d'essence indiqué par la jauge à carburant montait.

— Possible, mais alors ils ne les connaissent pas eux-mêmes. En tout état de cause, les employés du consulat m'ont embêté avec le visa pratiquement jusqu'à la veille du départ.

Ils arrivèrent en ville, abandonnèrent la voiture dans un parking affreusement cher aux abords de Newark Bay et se rendirent à Manhattan par le métro aux tunnels sombres et couverts de graffitis. Un ascenseur puissant les conduisit au sommet de l'Empire State Building. Une fois en haut, ils firent le tour de la terrasse panoramique, sous un ciel pareil à une cloche en verre bleu, et contemplèrent le gigantesque océan de maisons jusqu'à ce que le vent fasse pleurer leurs yeux.

Ensuite, ils déambulèrent au fond de gorges formées par les gratte-ciel, où flottait une odeur de biscuits, mangèrent des *pretzels* achetés à un stand et se baladèrent dans Central Park, lumineux, ensoleillé, innocent, peuplé seulement de joggeurs, de mères avec leurs enfants et de promeneurs comme eux.

Tandis qu'ils nourrissaient les canards au bord d'un étang avec les restes de *pretzels,* Silvio exposa son projet : il allait chercher une Américaine prête au mariage.

— Les Américaines me plaisent, affirma-t-il. Tu sais, ce type de femmes chez qui tout est un peu plus grand – les yeux, la bouche, le rire…

— Les seins, ajouta Markus en hochant la tête.

Silvio rigola.

— Je vois que tu me comprends.

— N'est-ce pas un peu… superficiel ? demanda Markus en examinant les immeubles au loin qui se dressaient tel un rempart derrière les arbres et les buissons. Ou bien veux-tu juste obtenir la

nationalité et ensuite divorcer ?

— Dis donc, je suis catholique. Non ! Je cherche très sérieusement la femme de ma vie, assura-t-il. Et si elle est américaine, tant mieux. Je veux dire : en quoi est-ce mal ? Il y a plus de cent millions d'Américaines. Bien possible que l'une me convienne, non ?

— Oui, évidemment. C'est possible. Je n'ai rien contre.

À Little Italy, Silvio avoua autour d'un vrai cappuccino qu'il avait même déjà quelqu'un en vue.

— La petite dans le bureau à côté de la loge du concierge, ça pourrait être mon genre. Bon, bien sûr, il faudrait d'abord que nous fassions un peu connaissance. Mais en tout cas, elle m'a tapé dans l'œil.

Markus réfléchit.

— La blonde ? Celle qui portait l'autre jour un chemisier vert fluo ?

— Exact. J'ai réussi à savoir qu'elle s'appelle Kathy Blan. Elle s'occupe des frais de déplacement.

— Pas de bol, lâcha Markus en aspirant avec délice le cappuccino. Il est peu probable qu'on nous envoie en déplacement pendant notre séjour.

Il renversa la tête, ferma les yeux et s'abandonna un instant au bourdonnement de la ville qui provenait de partout, incessant, surhumain.

— Oui, convint Silvio. C'est peu probable.

Ils décidèrent de rester dîner à New York et tombèrent sans mal d'accord sur des spaghettis qu'on ne servait pas à l'hôtel. Silvio se chargea de choisir un restaurant et fit preuve de flair. Le patron pesta contre le gouvernement, les impôts et la police et leur offrit à la fin du repas deux grands ramazzotti. Puis à nouveau deux autres parce qu'il les trouvait tellement sympathiques.

— Je dois encore conduire, tenta d'objecter Markus.

Mais les deux Italiens protestèrent. L'atmosphère était conviviale. Dehors, la nuit tombait. Ils étaient assis l'un en face de l'autre et discutaient. Au bout d'un moment, Markus ne put s'empêcher de révéler ses rêves à son tour.

— Un jour, j'aurai ma propre société. Ici en Amérique. C'est très bizarre, mais je porte en moi une espèce d'image. Je vois une tour cylindrique tout en verre. Elle se dresse dans le ciel et le soleil levant s'y reflète. Dessus, il est écrit en grandes lettres noires : *Westman Tower*… Je vais peut-être te faire rire, mais je la vois de façon aussi nette que si l'on pouvait se souvenir de l'avenir.

Silvio ne rit absolument pas. Il écarquillait les yeux.

— Et qu'est-ce que c'est, cette tour ?

— Bah, que veux-tu que ce soit ? Le siège de ma multinationale,

j'espère bien, dit Markus.

Silvio hésita à répondre, comme quand on craint de devoir tenir un discours qui va déplaire à son interlocuteur.

— Si c'est ça, ton but, finit-il par lâcher, tu n'es pas du tout où il faut, chez Lakeside & Rowe. Je veux dire : quelle que soit l'évolution de ta carrière, la boutique ne t'appartiendra jamais. Tu dois te mettre à ton compte, avec une nouvelle idée géniale. Dans le fameux garage. Comme Hewlett et Packard. Ou bien Steve Jobs. Ou encore Bill Gates.

Markus secoua la tête en souriant. Le ramazzotti adoucissait son humeur.

— Tu as tout faux ! Premièrement, je n'ai pas du tout besoin d'une nouvelle idée géniale. Des idées, il y en a autant que du sable au bord de la mer. Et une nouvelle idée ne rendra de toute façon jamais riche celui qui la trouve. Deuxièmement, dans mon plan, il n'est pas prévu de se crever. De commencer dans un garage et de s'agrandir péniblement. Mon projet consiste à racheter une société clés en main.

— Comment comptes-tu t'y prendre ?

— Il faut trouver une société avec du potentiel, dit Markus, et l'acquérir. Avec OPM bien sûr.

— OPM ?

— *Other people's money*. Capital-risque. Ma seule tâche est de convaincre les investisseurs que je gérerai mieux la société que ses fondateurs.

Et cela ne devrait pas présenter de difficulté. Au cours de ses études, il avait soûlé le professeur d'économie jusqu'à l'obtention de la mention bien pour une épreuve qu'il avait complètement ratée. S'il avait réussi à embobiner le professeur Oswald, il arriverait à embobiner n'importe qui sur cette planète.

— Il faut déjà trouver une société avec du potentiel.

Le visage de Silvio incarnait le scepticisme absolu. Markus émit un rire.

— Je ne vois pas où est le problème. En travaillant pour Lakeside & Rowe, nous jouissons de conditions idéales.

Il devait se taire maintenant. Il était en train de révéler l'intégralité de son superbe plan.

— Tu as déjà regardé les nouveaux logiciels d'analyse ? Le module Datamining ? C'est énorme. Un vrai scanner pour entreprises.

Stop. Il n'allait tout de même pas lui confier comment il avait l'intention de procéder. En même temps, c'était évident. Il devait être transféré au service technique. Service technique, cela voulait dire installation de logiciels. Et installation de logiciels voulait dire passages d'essais. Sur quelle base de données ? Les données relatives aux clients des banques et des fonds d'investissement en question, bien entendu ! En d'autres termes, s'il ne se faisait pas plus bête qu'il

n'était, il pouvait revenir de chaque société où il irait installer la mise à jour avec un dossier sur les candidats les plus prometteurs.

Silvio n'avait pas vraiment écouté. Le ramazzotti semblait le rendre plutôt querelleur.

— De toute façon, je ne partage pas ton avis. Bien entendu qu'il existe des gens devenus super-riches grâce à une invention !

Markus se pencha au-dessus de la table.

— Ah oui ? Et tu en connais, des gens pareils ?

— On en parle de temps en temps dans les journaux, répliqua Silvio.

Dehors, une grosse voiture klaxonnait en continu car un camion de livraison l'empêchait de passer. Sur le trottoir, les gens se bousculaient. La musique d'ambiance purement italienne repassait pour la troisième fois. Markus s'appuya de nouveau contre son dossier.

— Mon père faisait partie de ces gens-là, dit-il bien qu'il n'ait jamais eu l'intention d'en parler à quiconque. C'était un inventeur. Il passait ses journées à bricoler dans son atelier, il ne s'occupait de rien ni de personne. Pendant toute mon enfance, nous avons vécu de l'argent gagné par ma mère. Et encore, il le dépensait souvent pour je ne sais quels appareils ou produits chimiques. Des tuyaux et des trucs de ce genre.

— Ah bon, dit tout bas Silvio. Excuse-moi.

— Il n'a jamais gagné un rond, poursuivit Markus. Il a dû attendre la fin de sa vie pour faire une découverte qui nous a rendus riches. Seulement, c'était la fin de sa vie ; il n'en a pas profité.

Silvio poussa un soupir chagriné.

— Quelle histoire triste ! (Il hésita.) Et… je peux savoir ce qu'il a inventé ?

Markus avait les yeux rivés dans le vide, dévoré par des souvenirs qu'il croyait avoir oubliés.

— C'est ça, le plus étrange, laissa-t-il tomber. Nous l'ignorons.

— Pardon ?

— Il a vendu son invention à une société et il est mort dans un accident de voiture peu après. Dans son laboratoire, on n'a rien trouvé, pas un seul document. Mais il y avait quatre millions de marks sur son compte.

Il repoussa le verre à liqueur, jeta un coup d'œil dehors puis fixa son interlocuteur. Silvio lui retourna son regard et sembla comprendre qu'il n'avait plus envie d'en parler.

Sur le chemin du retour, Silvio évoqua de nouveau sa flamme.

— Je crois qu'elle n'est pas mariée. En tout cas, elle ne porte pas d'alliance. En outre, personne ne vient la conduire ni la rechercher, et le cadre sur son bureau contient la photo d'un chien.

— Tu l’as carrément espionnée, s’étonna Markus.

— Euh oui…, répondit Silvio avec embarras. Enfin… je ne sais pas.

Markus jeta un bref regard en coin.

— Il faut que tu lui parles. Réveille le rital en toi. Plus vite tu sauras si elle aime ça, mieux ce sera.

— Et si elle n’aime pas ?

— Tant pis pour toi. Au moins, tu sauras que tu dois continuer à chercher. Comme tu le disais tout à l’heure : il y a cent millions d’Américaines.

— Aujourd’hui, je lui parle, dit Silvio le lundi matin dans le car.

Le soir, en rentrant à l’hôtel, il commenta en soupirant :

— Je ne sais pas ce qui m’arrive. D’habitude, je ne suis pas si timide.

— C’est que ça ne doit pas être pareil que d’habitude, suggéra Markus.

Silvio contemplait le paysage d’un air rêveur.

— Tu sais, elle a des yeux magnifiques. Ça m’a vraiment frappé aujourd’hui.

— Ah oui ? Je crois que je devine ce qui n’est pas pareil que d’habitude…

— Demain, promit Silvio. Je passe à l’action demain.

Le mardi matin, il prit la tangente dès qu’ils furent entrés dans le bâtiment. Quelques instants plus tard, il s’approcha du bureau de Markus, radieux.

— Ça y est ! Je me suis débrouillé pour la croiser dans le couloir l’air de rien et je lui ai fait un compliment.

Markus ne put s’empêcher de rire.

— Et alors ? Comment a-t-elle réagi ?

— Je ne sais pas, répondit Silvio avec un haussement d’épaules. Elle était un peu déconcertée, je crois. Bizarre, à vrai dire : j’aurais juré qu’elle croulait sous les séducteurs.

— Réjouis-toi si ce n’est pas le cas.

Silvio hocha la tête d’un air joyeux, tambourina des deux mains sur le bord du bureau et dit ensuite :

— Bon, maintenant, au travail. Quoique je ne sois pas sûr d’arriver à grand-chose aujourd’hui.

Deux heures plus tard, un malabar en uniforme gris que Markus voyait pour la première fois demanda où se trouvait Silvio Damiano. Mister Murray voulait lui parler, expliqua-t-il. Non, pas besoin d’emporter de documents.

Ils revinrent au bout d’une demi-heure, Silvio pâle comme un linge et les traits creusés par l’effroi, l’homme en uniforme gris un pas

derrière lui, comme s'il avait pour mission de le rattraper au cas où il perdrait connaissance.

— Au nom du ciel, que se passe-t-il ? demanda Markus, persuadé que Silvio venait d'apprendre le décès d'un proche.

— Harcèlement sexuel, lâcha Silvio.

— Quoi ?

— Elle s'est plainte. Murray dit qu'elle s'est sentie harcelée. À cause d'un compliment ! Je ne comprends pas.

Markus aperçut d'incontestables signes d'impatience sur le visage de l'homme en uniforme gris.

— Et maintenant ? demanda-t-il avec le brusque pressentiment que le pire restait à venir.

— Il m'a mis à la porte, répondit Silvio d'un ton monocorde. Je dois ranger mon bureau, passer à l'hôtel faire mes valises, puis l'autre, là, va me conduire à l'aéroport. Ils ont déjà réservé ma place pour Rome dans l'avion de ce soir.

Markus eut l'impression que sa gorge se nouait.

— Ce n'est pas vrai ?

— Mister Damiano, intervint l'homme en uniforme (Markus remarquait à présent l'insigne « Service de sécurité » sur sa manche), je vous prierai de ne pas vous attarder plus longtemps.

Silvio hocha la tête et jeta un dernier regard à Markus.

— J'espère juste qu'il s'agit d'un mauvais rêve.

Ils se rassemblèrent à la fenêtre pour le regarder monter dans la voiture en bas sur le parking. Il paraissait aussi gris que l'uniforme des agents de sécurité, qui étaient deux maintenant à l'accompagner. Il tenait un carton presque vide dans les mains. Quelques collègues lui firent signe, mais il ne les vit pas, ne leva même pas les yeux. Les portières se fermèrent, le pot d'échappement cracha un gros nuage de fumée et la voiture démarra.

PRÉSENT

L'infirmière le réveilla. Cette fois, elle ne lui apportait pas le petit-déjeuner, mais l'obligea à s'asseoir. Lorsqu'il eut enfin réussi à se redresser, avec beaucoup de mal, elle lui demanda de se lever et de s'approcher du lavabo avec elle.

— Pourquoi cela ? répliqua-t-il.

— Pour vous laver. Et vous raser.

— Et pourquoi ?

— Vous allez recevoir de la visite.

Il cligna des yeux.

— De la visite ?

Il avait le sentiment d'avoir le cerveau enveloppé dans du

polystyrène avec quelque part l'étiquette : « Actionner le levier pour mettre en marche. »

Bon, d'accord. Il se leva et réussit à atteindre le lavabo sur ses jambes affreusement flageolantes. L'infirmière le soutenait, ce qui n'était pas inutile. Il eut du mal à reconnaître son visage dans le miroir. Une barbe négligée en cachait le bas et une large cicatrice qui courait de l'oreille à son front en passant au-dessus d'un sourcil en déformait le haut.

Ah oui, c'était vrai. L'accident. Il en gardait les images présentes à l'esprit.

— Pas vraiment de quoi faire craquer les filles, n'est-ce pas ? murmura-t-il à son reflet.

L'infirmière lui glissa une drôle de chaise sous les fesses : une sorte de tabouret de bar équipé d'une ceinture de sécurité.

— On l'enlèvera plus tard, promit-elle. Ce n'est pas si grave que ça en a l'air. Tenez, lavez-vous.

Elle ouvrit le robinet et lui tendit un gant de toilette ainsi qu'un savon.

Il les prit tous les deux dans les mains et s'étonna de trouver ce geste si fatigant. Il aurait pu se recoucher et dormir au moins encore un semestre.

CHAPITRE 4

PASSÉ

La crémaillère fut une réussite. Sur l'invitation, ils avaient reproduit la vue depuis la terrasse – pour autant qu'une photo parvienne à la saisir – et tous, vraiment tous, étaient venus. Même à leur mariage, ils n'y étaient pas arrivés.

— Mince alors, pourquoi n'avez-vous pas organisé une piscine party ? s'écria Hannes, l'un des amis de fac de Werner, en découvrant le bassin lors de l'incontournable visite guidée. Ça, ç'aurait été quelque chose !

Sa femme, une petite rousse, lui donna un coup de coude dans les côtes.

— Tu n'as pas vu ton ventre ?

— Quoi, mon ventre ? C'est le manque d'exercice et la bonne chère…

Werner fit non de la main avec décontraction.

— La piscine party, c'est pour la prochaine fois. On voulait se garder un ou deux atouts pour que vous reveniez malgré la distance.

Seule Dorothea se rendait compte qu'il regorgeait de fierté.

Julian supportait mieux le changement qu'elle ne l'avait craint. Le fait que, grâce à la piscine, il était aussitôt devenu la star dans sa nouvelle classe n'y était peut-être pas pour rien. Il ramenait des camarades pour jouer dans l'eau presque tous les jours. Et bien que Dorothea ait multiplié par deux son stock de draps de bain avant le déménagement, elle ne couperait pas à l'obligation d'accroître encore sa réserve. Une demi-douzaine de peignoirs pour enfants ne feraient pas de mal non plus.

Du moins pouvaient-ils se vanter de profiter pleinement de la piscine. Tous les matins, Werner faisait désormais ses longueurs avec une discipline de fer pendant qu'elle allait conduire leur fils à l'école. En contrepartie, il devait avoir préparé le petit-déjeuner à son retour.

— On se sent complètement différent, expliquait Werner à qui voulait l'entendre – ou pas, d'ailleurs. Comme en vacances. Même quand on passe la journée au bureau.

Néanmoins, au fil du temps, il apparut que la maison au bord de la montagne, si magnifique fût-elle, présentait quelques inconvénients.

Le plus inquiétant concernait le chauffage. L'avertissement de l'ancien propriétaire s'était révélé plus que justifié. Oui, à présent,

Dorothea soupçonnait même la famille Anstätter d'avoir en fait revendu la maison à cause de la facture de fioul.

La cuve contenait trois mille litres. C'était beaucoup quand on la faisait remplir et qu'on recevait ensuite la facture, mais c'était peu compte tenu des besoins de la chaudière. Lors de la première période de mauvais temps qu'ils passèrent dans leur nouveau logis, ils eurent l'impression que l'aiguille de la jauge descendait à vue d'œil – et cela en avril ! Ils préféraient ne pas savoir ce que ce serait en hiver.

Pendant un moment, Werner fut persuadé que sa cuve avait un trou. Le spécialiste qu'il finit par appeler la vérifia et en vint à la conclusion qu'elle ne fuyait pas.

— Que pouvons-nous faire alors ? l'interrogea Werner. Isoler la maison ?

— Faut voir, répondit le spécialiste, qui se mit aussitôt à inspecter les murs, les fenêtres et la toiture.

Ses propositions revenaient quasiment à tout rebâtir : il fallait recouvrir les murs extérieurs d'un lattis de douze centimètres d'épaisseur, changer toutes les fenêtres, démonter, isoler et refaire le toit, poser des cloisons à l'intérieur et baisser le plafond de la salle de séjour.

— Comment peut-on bâtir une maison pareille ? demanda Werner avec énervement.

— Elle a été construite dans les années soixante. À l'époque, le pétrole valait moins cher que l'eau.

À partir de là, Werner pensa qu'il fallait au moins changer la cuve. Si elle était assez grande pour couvrir les besoins de toute une année, ils pourraient la faire remplir au moment où le fioul était le meilleur marché. Il se procura donc des prospectus sur des citernes modernes de taille monstrueuse, à enterrer dans le jardin, et s'informa sur Internet. Cela étant, leur compte en banque ne leur permettrait pas un tel investissement avant un an ou deux. Par ailleurs, le fioul était justement en train de baisser et on racontait qu'il allait devenir encore moins cher. Avec un peu de chance, cela ne vaudrait bientôt plus la peine d'entreprendre la rénovation.

Le deuxième gros inconvénient de la maison était le revers d'un de ses plus grands charmes, à savoir le calme. Bien sûr, il y régnait une paix divine. Cependant, pour la première fois de sa vie, Dorothea se sentait isolée, coupée du reste du monde. La radio et la télévision n'y changeaient rien, l'Internet et la messagerie électronique non plus. Seul le téléphone lui apportait quelque soulagement. Leurs factures furent multipliées par trois en un rien de temps. Werner se renseigna sur les forfaits illimités pour lesquels on faisait partout de la publicité, mais la réponse était toujours la même : techniquement impossible, la maison était trop retirée.

Jusqu'alors, Dorothea avait toujours vécu en ville. Ses parents habitaient une maison à Bad Cannstatt, une bicoque démodée qui sentait le renfermé, située au bord d'une rue très passante. Le soir, quand ils n'arrivaient pas à s'endormir, son frère et elle comptaient les camions. Lorsque Werner avait demandé sa main, elle avait posé comme condition qu'ils se retireraient un jour à la campagne, dans une maison à eux, en pleine nature.

Comme ils ne pouvaient pas faire autrement, ils avaient d'abord emménagé dans une location. Le logement était certes tranquille, mais il se trouvait dans un immeuble de trois appartements, entouré d'immeubles analogues. Les voisins les observaient sur le balcon, on entendait la télévision d'à côté, et toutes les semaines on s'énervait parce que les poubelles se remplissaient à toute vitesse et que ça n'était jamais la faute de personne.

Elle eut plus de mal que prévu à nouer des contacts dans le village. Beaucoup de femmes travaillaient et d'autres n'avaient tout simplement pas envie de contact. La plupart des gens qui habitaient là sans y être nés avaient des amis ailleurs, dans d'autres patelins tout aussi reculés, en pleine nature. Quand ils voulaient rencontrer des gens ou entreprendre quoi que ce soit, ils montaient dans leurs voitures et partaient. Il n'était pas rare qu'on s'inscrive dans un club de squash à quarante kilomètres alors que l'association sportive du coin se mourait faute de membres.

La seule personne avec laquelle Dorothea avait noué plus étroitement contact était madame Birnbauer qui tenait la petite épicerie. Étonnant d'ailleurs. Car la première fois que Dorothea y était entrée – pour acheter du sel –, la vieille commerçante lui avait paru taciturne et bougonne, pas vraiment de celles avec qui on peut parler, ne serait-ce que de la pluie et du beau temps.

Or, au cours des semaines suivantes, Dorothea eut à plusieurs reprises besoin d'une petite chose parce qu'elle ne maîtrisait pas encore parfaitement la gestion de ses stocks. Tantôt il lui manquait une salade, tantôt de la crème pour le café, tantôt quelques pommes pour une tarte. Au bout d'un moment, elle se rendit compte qu'elle aimait beaucoup faire ses emplettes dans la petite épicerie. Et cela justement parce qu'elle était petite. Les rayonnages étaient vieux et étroits mais clairs. On ne se retrouvait pas comme au supermarché devant quinze mètres de nouilles de toutes sortes, de toutes les marques et de toutes les formes, on avait juste le choix entre des *spaetzle,* des nouilles torsadées, des macaronis et des spaghettis. Pas quarante-deux moutardes mais uniquement de la forte et de la douce. Et rien qu'un type de paquet de sel, pas deux douzaines de tailles, de couleurs et de variétés différentes.

Les articles valaient certes quelques centimes de plus mais étaient

de bonne qualité. Et cela l'apaisait de faire ses courses ici. Une fois le tour du magasin terminé, on avait au fond tout ce qu'il fallait. Le jour où Dorothea lui fit cette remarque, la vieille sourit.

— J'ai pour chaque produit deux sortes d'articles, répondit-elle – un bon marché pour les gens qui doivent faire des économies et un meilleur pour les autres. On n'a pas besoin d'un plus grand choix.

À partir de ce moment-là, elles discutèrent de plus en plus. La vieille femme finit par lui demander si c'était bien elle qui habitait maintenant en haut du village.

— Oui, répondit Dorothea en hochant la tête.

Elle apprit ainsi l'histoire de sa maison. C'était un ancien restaurant touristique construit dans les années 1920, très connu et très fréquenté en son temps. Après la guerre, il était resté à l'abandon ; on avait tenté deux fois de renouer avec la tradition, mais en vain. Et puis, au milieu des années soixante, un célèbre architecte qui avait beaucoup d'argent avait acheté la maison et l'avait entièrement reconstruite. Il n'avait pratiquement gardé que la cave voûtée et quelques murs porteurs. Tout le reste fut refait à neuf.

— Madame Anstätter était sa fille, expliqua l'épicière. Elle a hérité de la maison. Mais elle avait déjà vingt ans ; elle n'a pas grandi ici.

— Ça m'a étonné qu'ils la vendent, avoua Dorothea.

— Oui, c'est étrange, acquiesça la vieille madame Birnbauer. On a prétendu qu'ils avaient besoin d'argent. Mais son mari était ingénieur, il gagnait bien sa vie, très bien même. Et on rapporte qu'ils ont à nouveau acheté un grand domaine. Alors pourquoi ?

Elle avait commencé à remettre de l'ordre dans des boîtes de conserve sur l'étagère.

— C'est très étrange, vraiment.

Autrefois, Werner sortait souvent le soir pour boire un verre avec des amis. Il avait arrêté ; à la place, il les invitait. Au début, Dorothea crut qu'il faisait cela pour elle, mais elle abandonna cette idée quand elle vit qu'il appréciait ces soirées et qu'il était fier de pouvoir « jouer au châtelain », pour reprendre ses termes. Werner était nettement plus sociable qu'elle ; elle se réjouissait qu'il parvienne à maintenir en vie les contacts qui lui importaient et même à en nouer de nouveaux.

Cela devint bientôt une douce habitude de l'entendre de temps en temps s'éclaircir la gorge le matin et dire :

— Au fait, si tu n'as rien contre, il y a quelqu'un que j'aimerais bien inviter…

C'est ainsi qu'elle fît la connaissance de Siegmund Müller, avec lequel Werner s'était mis à discuter dans le cadre d'un groupe de travail, et de sa femme Margit.

Les deux époux furent visiblement impressionnés par la maison, par l'emplacement, le panorama et surtout le calme.

— Mon Dieu, qu'est-ce que c'est calme ici ! répéta Siegmund à plusieurs reprises. Je ne sais pas si je m'y ferais, à autant de calme.

Julian vint poliment serrer la main aux deux invités et s'éclipsa de nouveau.

— On l'achète, expliqua Werner en rigolant. S'il est gentil, il a droit à un grand paquet de poisson pané pour lui tout seul. Avec de la mayo.

Siegmund plaisanta à son tour.

— Presque comme chez nous au service commercial.

Ils mangèrent à la table dressée avec goût près de la fenêtre, face à la plaine sans fin que le soleil couchant plongeait dans une lumière féerique.

— On dirait la Comté, commenta Margit avec émotion.

— Quelle Comté ? demanda son mari.

— La Comté de Tolkien. Dans *Le Seigneur des Anneaux.*

Il hocha la tête d'un air entendu.

— Je ne suis pas un grand lecteur, vous savez, expliqua-t-il à Dorothea et Werner.

— Cela ne te ferait pourtant pas de mal, lâcha Margit. Tu devrais pouvoir, vu le temps que tu passes en avion.

Après le plat principal, la conversation s'orienta – comme souvent – vers le boulot. Siegmund travaillait dans le département Proche-Orient/Émirats, où il s'occupait de la prise en charge des « clients spéciaux ».

— Il faut préciser que je dois descendre une douzaine de fois à Abou Dhabi ou au Koweït pour lécher le cul à un de ces cheiks avant qu'il accepte de signer, expliqua-t-il en buvant une grande rasade de vin et en s'appuyant à nouveau contre son dossier d'un mouvement brusque. Mais, alors, il s'agit d'une commande comme les responsables des clients spéciaux dans les autres départements n'en voient jamais. En effet, ce genre de gugusse vous achète d'emblée une flotte complète et, bien entendu, uniquement le modèle de luxe dans la classe la plus élevée. Avec une foule de souhaits particuliers. Certains ont des idées, il faut déjà les trouver, je ne vous dis pas. Interrupteurs plaqués or, tableau de bord en loupe d'essence la plus précieuse, etc., c'est évident, pas la peine d'en parler. Mais une limousine à empattement allongé avec une cage à faucon à l'arrière ! Les Arabes adorent les faucons, vous ne pouvez pas savoir. Non loin d'Abou Dhabi, il existe même une clinique vétérinaire où l'on ne soigne que des faucons de chasse. Ou bien une banquette arrière qui se transforme en sofa quand on appuie sur un bouton. Rien que des trucs dans ce genre. Et l'argent n'a aucune espèce d'importance. On peut

demander pratiquement ce qu'on veut. La seule limite, c'est notre morale qui la fixe, et on n'arrête pas d'y travailler !

Il éclata d'un rire sonore. Dorothea remarqua qu'il remuait sans arrêt la jambe, comme s'il était incapable de rester tranquille une seconde.

— Je suppose que ça doit être crevant, dit-elle, tous ces voyages en avion et le reste.

Margit acquiesça aussitôt d'un mouvement énergique de la tête.

— Parfois, il est complètement cassé quand il rentre à la maison.

Son mari reprit son verre.

— C'est sûr que ça représente du stress. Mais un job pareil, ou bien tu te donnes à fond ou bien tu laisses tomber. Il n'y a pas d'entre-deux.

— Tu pourrais t'investir un peu moins. Enfin, c'est mon avis.

Siegmund adressa à Werner et Dorothea un sourire quelque peu forcé.

— En ce moment, Margit ne lit que des bouquins du genre… *Débrayez, Fini le train-train* et ainsi de suite. Ça sonne bien, et dans un sens ce n'est pas faux, mais la réalité c'est que tu dois tenir la cadence. Tu dois faire preuve d'engagement, te donner à cent pour cent, sinon tu as vite fait de briser ta carrière. Et après, hein ? Il me semble qu'on s'est joliment habitué à toutes ces primes, ces treizièmes mois et ainsi de suite, non ?

Margit fixait son verre de vin en fronçant les sourcils.

— Oui, mais quand même. D'une certaine manière, tout va de plus en plus vite. D'un côté, il y a toujours plus de chômeurs, de l'autre, ceux qui ont du boulot se tuent à la tâche. Il y a forcément quelque chose qui cloche.

Elle lança à son mari un regard en coin qui en disait long sur les innombrables discussions de cette nature dans l'intimité.

— Sans compter que tu n'es plus tout jeune.

Dorothea devait absolument donner un autre tour à la conversation. Elle se leva.

— Maintenant, il faut que vous vous décidiez très vite. Pour le dessert, je vous propose un strudel avec de la glace à la vanille. J'ai donc besoin de savoir : qui veut de la chantilly ? Qui veut un café après ? En même temps ? Pas du tout ? Ou autre chose ?

Elle les détourna ainsi de leurs pensées. À l'issue d'une assez longue discussion au cours de laquelle ils évoquèrent notamment le tour de taille des hommes et les soupirants minces dont leurs femmes se souvenaient, tout le monde renonça à la chantilly et se prononça en faveur d'un *espresso*, voire d'un double dans le cas de Siegmund.

— Je carbure au café, expliqua-t-il.

Après le départ en catastrophe de Silvio, Markus demeura abasourdi. Plus tard, il serait incapable de dire à quoi il avait passé le reste de la journée ; il ne reprit ses esprits que le soir en avalant un *burrito* salade et en constatant qu'il n'avait pas faim.

Au début cependant, le plan avait paru prometteur. Markus aussi avait envisagé une solution de ce genre. Il était célibataire au moment où il avait entendu parler du projet de régionalisation ; après avoir posé sa candidature, il n'avait plus donné de rendez-vous à aucune femme. Il avait voulu garder sa liberté pour le jour où il arriverait aux États-Unis. On ne sait jamais.

Or ce plan ne marcherait pas. Il avait bien entendu dire qu'aux États-Unis le rapport hommes-femmes était un vrai champ de mines depuis des décennies, mais il n'avait pas compris à quel point le terrain était miné.

Pourtant, il s'était bien préparé. Il avait pris les cours d'anglais les plus ambitieux du marché, passé des heures au labo de langue à s'efforcer de perdre son accent allemand, lu des livres, assisté à des conférences sur les bonnes manières aux États-Unis – cela dit, uniquement dans le domaine du travail. Il savait que les Américains attachaient plus d'importance que la plupart des Européens à la ponctualité, qu'il fallait éviter comme la peste de parler de religion ou de politique, qu'il valait mieux – même si cela n'apportait rien du point de vue d'un Européen – trop que pas assez de compliments, surtout pour introduire des questions ou, pire, des critiques sur le plan professionnel, et qu'on devait impérativement respecter le *dress code* – raison pour laquelle il n'avait emporté, hormis deux jeans et quelques T-shirts pour le soir, que des costumes sombres, des chemises claires et des cravates décentes. Comparé à ses collègues, il sortait tous les matins de sa chambre *overdressed,* ce dont Jean-Marc notamment, avec son vieux pull d'intello tout râpé, semblait s'amuser en son for intérieur.

— Je serais vraiment curieux de savoir ce qu'il a dit à cette femme, lâcha quelqu'un.

Ce n'était pas la question, songea Markus. Si, dans le pays qui produisait le plus de films porno et surtout les pornos les plus hard du monde, un compliment même maladroit constituait une raison suffisante pour virer quelqu'un définitivement, une seule conclusion s'imposait, à savoir qu'il était trop risqué de s'imaginer plus doué que Silvio. Les règles étaient beaucoup trop difficiles à cerner.

Il ne disposait malheureusement pas de plan B. Certes, il avait sur son compte le demi-million hérité de ses parents, mais ce n'était que la moitié de la somme nécessaire à un investisseur étranger pour obtenir un permis de séjour permanent aux États-Unis.

S'il ne voulait pas être renvoyé chez lui à l'issue de sa mission, il

ne lui restait plus qu'à réussir ce qui passait pour impossible, c'est-à-dire quitter l'équipe de régionalisation pour entreprendre une carrière au sein de la maison mère.

Personne n'y était jamais arrivé à sa connaissance. Mais les États-Unis n'étaient-ils pas le pays de tous les possibles ? On verrait bien.

En tout cas, il ne fallait pas traîner. Des six mois prévus, il ne lui en restait plus que cinq et demi.

Il jeta un coup d'œil à la ronde. Pavel, le sympathique Tchèque, racontait une blague. Lourdes, l'Espagnole aux allures de Walkyrie, riait si fort que son imposante poitrine en tremblait. Constantin, le Grec tranquille, attrapa le sel en souriant. Jean-Marc, le Français à l'esprit supérieur, discutait avec le Suédois Bengt, un gars simple.

Une sacrée équipe. Rien que des gens corrects et d'un commerce agréable.

Il devait se casser d'urgence.

Il se procura un appartement. Cette entreprise se révéla tout sauf aisée car, en vérité, ses collègues et lui n'avaient pas de temps à eux en dehors du travail. Il se débrouilla pour faucher tous les matins la gazette locale de la salle du petit-déjeuner et l'emporter dans sa chambre afin de recopier le soir le numéro de téléphone des agences immobilières qui passaient des petites annonces. Dans la journée, il profitait de pauses occasionnelles pour les appeler sur son portable allemand, bien que cela revînt très cher, et convenir de rendez-vous pour le samedi suivant.

Le premier appartement qu'on lui proposa ressemblait plus à un chantier qu'à un logement. Le deuxième n'était ni plus ni moins qu'un placard à balais aménagé. Mais dès la troisième tentative, il dénicha une jolie petite maison en bois comprenant deux pièces, cuisine, salle de bains et véranda, entièrement meublée, y compris téléviseur, réfrigérateur avec machine à glaçons et climatisation. Très cosy, très américaine. Il y avait même l'inévitable porte battante à moustiquaire. Comme dans les films.

— Combien ? demanda Markus.

— Cent dollars la semaine, répondit l'agente, plus l'eau et l'électricité.

— Je prends.

Comparé au prix au mètre carré du placard à balais aménagé, c'était donné.

— Où dois-je signer ?

Bien entendu, son déménagement ne pouvait pas échapper aux autres et, bien entendu, ils posèrent des questions.

— Tu es fou ? l'interrogea Léon de Rijk, le Hollandais. Ici, on fait ton lit et on aspire ta chambre tous les jours, c'est la boîte qui paie

tout – et toi, tu prends un logement ?

— J'en ai besoin, répondit-il. Tu sais, j'ai toujours été comme ça – au bout d'une semaine, je ne supporte plus l'hôtel.

Marina, la petite Polonaise aux boucles châtain clair, demanda :

— Tu en as déjà assez de notre compagnie ?

— Ne dis pas de bêtises ! s'exclama Markus sur le ton le plus convaincant qu'il put. Bien entendu, je viendrai passer la soirée avec vous, comme jusqu'à maintenant. Qu'est-ce que je ferais tout seul à la maison ? Je veux simplement dormir dans un lit que je fais moi-même, c'est tout.

Alors qu'il travaillait une fois de plus avec lui sur le droit bancaire suisse, Jean-Marc lui lâcha :

— L'ambiance va en pâtir. J'aimerais bien savoir pourquoi tu fais cela.

Markus se pencha vers lui.

— Tu veux que je te dise ? En fait, il s'agit d'une raison tout à fait puérile. Je veux juste vivre comme un Américain. Faire mes courses dans un hypermarché américain, préparer des plats américains dans une cuisine américaine, tout ça. Sinon, ce ne serait pas l'aventure pour moi. Et je ne dispose que d'un semestre ; ce n'est pas beaucoup. Tu n'as pas besoin de le répéter, ajouta-t-il, malgré tout persuadé que Jean-Marc ne tiendrait aucun compte de cette prière.

Le Français leva un sourcil réprobateur.

— Moi, je trouve ce pays insupportable. J'ai hâte que les six mois soient passés. Mais (il haussa les épaules) « à chacun son truc ».

L'objectif suivant consistait à éviter de se faire inutilement des ennemis. C'eût été une erreur stratégique même si les autres membres de l'équipe, aussi sympathiques soient-ils, allaient rentrer dans leurs unités d'origine au bout d'un semestre et n'échangeraient plus que des mails où il serait surtout question du logiciel. Ils se croiseraient de temps en temps lors d'un congrès, d'un séminaire – ou à l'aéroport – et diraient : « Tu te souviens ? » Markus n'avait pas l'intention de prendre part à cet avenir.

Néanmoins, les deux premiers soirs qui suivirent son déménagement, il débarqua à l'hôtel comme si rien n'avait changé. Cela étant, il prit soin d'arriver au bon moment : c'est-à-dire quand tous les autres étaient déjà à table. Il ne devait échapper à personne qu'il logeait certes à l'extérieur mais qu'il attachait de l'importance à rester dans l'équipe. Il fit le tour de la longue table en distribuant des tapes sur les épaules, en plaisantant, en respirant la joie de vivre et l'enthousiasme bien qu'après une journée passée à se battre avec le droit fiscal allemand il eût pu s'allonger sous la table et s'endormir en pleurant. Puis il chercha une petite place entre deux collègues et se fit

apporter un couvert pour partager la soirée avec les autres, comme il l'avait toujours fait jusque-là.

À ceci près qu'il les quitta un peu plus tôt que d'habitude. Et qu'il lâcha une ou deux remarques laissant entendre qu'il avait du mal. L'argument « Soixante pour cent des livres traitant du droit fiscal au monde concernent le droit allemand, vous imaginez ? » lui valut quelques mines consternées. « Au monde ! »

Le chiffre était d'ailleurs exact. Mais il s'était bien gardé de dire que cela n'avait aucune espèce d'importance pour son travail.

Le troisième soir, on avait à nouveau mis le couvert pour lui. Voilà pourquoi, le lendemain, il se permit de n'arriver qu'après le dîner. Et de se retirer au beau milieu d'une partie de billard en prétextant qu'il devait se coucher.

En réalité, il se rendit ensuite dans un des gigantesques hypermarchés à l'extérieur de la ville, qui étaient ouverts non-stop et où les habitants faisaient manifestement plus volontiers leurs courses que dans le centre. Là, il se procura tout ce qui lui manquait encore pour subvenir à ses besoins. En dehors peut-être de jets privés et de yachts de haute mer, on pouvait y acheter à peu près tout : des vivres, des ustensiles ménagers, des meubles, du matériel informatique, des vêtements, des voyages à l'étranger, des assurances et n'importe quel type de distraction électronique. Même pris d'une irrésistible envie de scie électrique, de fusil de chasse ou de combiné téléphonique sur le coup d'une heure du matin, on pouvait y trouver son bonheur. Les caddies avaient la taille de petites voitures et les pousser à travers tout le magasin valait bien une séance de fitness. Par ailleurs, on y trouvait également des studios de remise en forme ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et les hôtesses de caisse se montraient aussi charmantes que si elles ne pouvaient pas s'imaginer de séjour plus agréable à une heure si tardive.

Ah, l'Amérique ! Comme il aimait ce pays, son inflexible détermination à rendre possible l'impossible et son amour inébranlable du colossal. Il aurait pu crier de joie en sortant sa carte de crédit.

Il se força à avancer son réveil d'une heure pour arriver au travail une heure avant l'équipe de régionalisation. Et il passait la moitié de cette heure à attirer l'attention des autres, les permanents. Il serrait des mains, lançait de petites remarques d'encouragement et appelait tous ceux qu'il rencontrait par leur nom. Il n'avait eu aucun mal à apprendre comment ils s'appelaient car l'Intranet fournissait l'organigramme complet de la société avec une photo de chacun. Il avait fait un tirage papier et, tous les soirs, avant de se coucher, il révisait les noms sous les photos comme autrefois son vocabulaire d'anglais. Évidemment, il veillait à porter le badge contenant sa carte

de visite toujours bien en évidence de manière que son interlocuteur puisse le lire sans peine. Ainsi, il ne fallut pas longtemps pour qu'il entende quelqu'un lui répondre : « *Hi,* Mark ! »

Du vrai miel à ses oreilles.

Il alla de nouveau dîner avec les autres. Mais, cette fois, il se mêla à toutes les conversations et bombarda ses collègues de questions techniques jusqu'à ce que l'un d'entre eux – Pavel – s'écrie :

— Dis donc, Mark ? Tu es complètement obsédé par ce job !

Ce sur quoi il le fixa et répliqua :

— Je veux juste y arriver. C'est tout.

À la façon dont les autres le dévisageaient, il comprit qu'ils se souviendraient de lui comme d'un « fou de boulot », pas comme d'un connard qui leur avait tourné le dos. Il n'en demandait pas plus. À partir de là, il ne vint plus à l'hôtel mais passa toutes ses soirées au travail.

Voilà en effet le secret que n'apprennent jamais tous ceux qui rentrent chez eux pile à l'heure : le soir, quand les secrétaires, les employés de l'administration et les autres subalternes s'en vont, l'atmosphère change. Le calme se fait. Ceux qui restent sont des conjurés, les vrais héros, les battants qui luttent pour défendre les intérêts de la société contre les assauts de la concurrence. Ils apprécient d'être enfin entre eux. On desserre sa cravate. On dénoue ses chaussures. On ouvre sa chemise. Les conversations deviennent plus détendues, les voix plus chaudes. On rit. Bien que la nuit tombe déjà, on a tout le temps devant soi.

Quand le bus quittait le parking avec les autres membres de l'équipe, Markus était encore à son poste. Il continuait de travailler, mangeait quelques sandwichs en même temps et se débrouillait pour que les mails qu'il envoyait en Allemagne, en Autriche et en Suisse partent avant vingt-deux heures. Ensuite, il allait chercher un café et déambulait avec son *mug* dans les couloirs. Dès qu'il voyait de la lumière en dessous d'une porte, il frappait, passait la tête et lâchait une banalité du genre :

— *Hi !* J'ai les yeux qui commencent à devenir carrés. Du coup, je me suis dit : je vais prendre mon café et aller voir quels fous bossent encore aussi tard. Vous avez cinq minutes ? Au fait, je m'appelle Mark Westman.

Et ainsi s'engageait une conversation avec un collègue dont il n'aurait jamais fait la connaissance en temps normal et qui lui était en général reconnaissant de cet instant de distraction.

C'était de la pure stratégie. Il s'agissait de se faire remarquer par le plus de gens possible. De se faire des alliés. De se construire un réseau au sein de la société. Pour faire carrière, il fallait d'abord ressembler à quelqu'un qui allait faire carrière. Et contrairement à une

idée reçue, aucune entreprise au monde n'apprécie les employés assez organisés pour boucler leur travail pendant les heures de bureau.

De même, c'était par pure stratégie qu'à dix heures et demie il frappa un jour à la porte du chef de la succursale de Paradise Valley pour demander en passant s'il ne lui restait pas une goutte de café.

Naturellement, Markus savait que l'homme au visage de poupon et aux tempes dégarnies, plongé dans la lecture d'un rapport, les pieds posés sur le bureau, s'appelait Richard Nolan. Il savait même qu'il était marié et qu'il avait deux filles, dont une encore étudiante – en histoire – tandis que l'autre attendait son premier enfant. Et il savait enfin que la Lincoln rouge aux sièges en cuir lui appartenait.

Nolan n'ôta pas les pieds de son bureau mais désigna la verseuse isotherme sur le réfrigérateur d'un bref mouvement de la tête.

— Il doit en rester.

— Merci.

Dès que Markus se fut servi et qu'il eut reposé la cafetière, Nolan lui demanda :

— Encore au boulot si tard ? Vous faites partie de l'équipe de régionalisation, n'est-ce pas ? L'Allemagne, je crois ?

— Oui. Mon nom est Mark. Mark Westman.

Pour cacher sa nervosité, Markus se concentra sur sa tasse, comme s'il devait souffler sur le café avant de pouvoir y tremper les lèvres.

— J'aime beaucoup l'atmosphère du soir. La concentration. Ça me permet de mieux travailler.

Nolan hocha la tête.

— Je comprends. Moi, c'est pareil.

Le ton sur lequel il dit cela traduisait une certaine impatience, du style : « Bon, maintenant, j'aimerais bien avoir la paix. » Pour cette fois, Markus se contenta donc d'une brève salutation avant de sortir.

Quelques jours plus tard, ils se rencontrèrent de nouveau – aux toilettes, peu avant minuit. Et pas de manière aussi fortuite que Markus espérait l'avoir fait croire à son chef.

— Alors ? Toujours au boulot ? demanda-t-il lorsqu'ils se retrouvèrent côte à côte devant les lavabos.

Markus hocha la tête en regardant son reflet dans le miroir – parfait : il avait l'air blême, fatigué, avec des poches sous les yeux. Un battant qui s'investissait à fond dans son travail.

— Eh oui, *Sir*, dit-il. Personne n'a jamais prétendu que ce serait facile. Et le programme ne prévoyait pas non plus de circuit touristique. (Il haussa les épaules.) Mais bon. Il sera toujours temps plus tard.

Nolan sourit. Lui aussi donnait l'impression d'être déjà un peu fatigué.

— Et où iriez-vous si vous aviez le temps ?

— La côte ouest, répondit Markus du tac au tac. En priorité la Californie, Los Angeles, Hollywood, Sunset Boulevard. J'aimerais bien voir si le Whisky A Go-Go existe encore.

Nolan fit un geste, comme s'il tressaillait intérieurement.

— Le Whisky A Go-Go ? Pourquoi cela ?

— À cause des Doors, *Sir* ! Je ne sais pas si le nom vous dit quelque chose. C'était un célèbre groupe de rock à la fin des années soixante. Ils ont composé quelques-unes des plus belles chansons de tous les temps – du moins, c'est mon avis.

Markus passa ses mains humides sur son visage.

— En tout cas, j'irai un jour marcher dans leurs pas, comme on dit. Là où tout a commencé.

En relevant les yeux, il se rendit compte que Nolan l'observait d'un air bouleversé.

— Les Doors… Je ne savais pas qu'ils étaient encore connus à l'heure actuelle. C'est une partie de ma jeunesse, voyez-vous, peut-être même la meilleure… Vous venez d'Europe, n'est-ce pas ? Jim Morrison est enterré à Paris.

L'homme qui déjeunait une fois par semaine avec Simon Rowe fit un geste de la main.

— Mais qu'est-ce que je raconte ? Vous le savez forcément. Il y a longtemps que j'ai envie de me rendre sur sa tombe. Seulement, c'est toujours pareil : chaque fois, il y a quelque chose de plus important. Et puis ma femme a peur de voyager à l'étranger…

— Je comprends, laissa tomber Markus.

Il ne dit rien d'autre. À présent, il ne fallait pas trop parler.

— *This is the end, beautiful friend,* cita Nolan en dodelinant de la tête d'un air songeur. *This is the end, my only friend. Of our elaborate plans, the end.* Et ainsi de suite. Oui, c'était la grande époque. Probablement la plus grande de toutes.

Markus sortit des toilettes avec la conviction qu'il n'avait pas erré pour rien trois heures dans les couloirs. Et qu'il avait aussi interprété correctement l'unique autocollant sur la voiture par ailleurs nickel de Nolan. *No One Here Gets Out Alive.* Juste cette phrase. Il l'avait tapée dans plusieurs moteurs de recherche et, à une écrasante majorité, l'Internet avait suggéré que ce vers provenait d'une chanson de Jim Morrison intitulée *Five to One* dans l'album *Waiting for the Sun.* Quantité de sites exposaient de manière claire tout ce qu'il fallait savoir afin de se faire passer pour un fan des Doors.

Peut-être Markus se procurerait-il même un jour un CD du groupe.

Les semaines suivantes n'apportèrent rien de neuf. Markus

continuait de sortir de chez lui avant l'aube et de rentrer tard la nuit. Il passait en général le dimanche à dormir. C'est pourquoi il ne croisait pratiquement jamais ses voisins, ce qui ne les empêchait pas de glisser régulièrement un petit mot dans sa boîte aux lettres pour l'inviter à une soirée barbecue. L'hospitalité américaine, quoi. Bien entendu, il devait refuser : il n'avait pas le temps.

Il commença à proposer des améliorations. Par écrit, en quelques mots succincts – il ne fallait pas donner l'impression qu'il n'avait rien d'autre à faire – et de manière aussi positive que possible. L'endroit où l'on stockait le papier pour l'imprimante, dans le renfoncement avant la kitchenette, n'était absolument pas pratique. Il suggéra de le ranger dans le placard de l'entrée, plus accessible et moins en travers du chemin. Plusieurs stores ne fermaient plus, si bien qu'il était presque impossible de travailler à certains écrans dès que le soleil brillait. Il conseilla de changer les vieux stores. Et ainsi de suite.

Quelqu'un lui fit remarquer qu'il avait l'air pâle : était-il malade ? C'était un signal d'alarme. On a le droit de paraître éreinté, mais jamais sur le point de s'effondrer. Le soir même, Markus s'acheta une lampe à bronzer et fit dès lors vingt minutes d'UV par jour. On pouvait très bien boire son café du matin torse nu et avec des lunettes de protection. En outre, il renfloua sa garde-robe : la machine à laver américaine avait abîmé les vêtements qu'il avait emportés. Et, par ailleurs, il n'arrêtait pas de faire la lessive parce qu'il rentrait désormais du bureau trempé de sueur. Enfin, il chercha un salon de coiffure de standing.

Le temps passait à toute vitesse. Le manuel de l'utilisateur grossissait. Il reçut un jeu d'épreuves de la version allemande et maître Beisswenger fut le premier de ses interlocuteurs à donner son aval. Markus songea à lever le pied et à voir à quoi ressemblait en plein jour la rue où il habitait.

C'est alors qu'un mail collectif annonça que le papier pour l'imprimante avait changé de place. Il se trouvait dans le placard suggéré par Markus. Le lendemain, des techniciens vinrent changer les stores cassés.

Et pour finir, c'était un vendredi à dix heures et demie du matin, Markus reçut un coup de téléphone de la secrétaire de Richard Nolan. Le « boss » voulait le voir. Tout de suite. Non, pas besoin d'emporter de documents.

Devant la porte de Nolan, il expira une dernière fois profondément. Puis il entra dans le bureau avec un faux naturel qui lui coûtait beaucoup, s'efforçant de paraître à la fois plongé dans un travail intense et prêt à discuter sérieusement. Lorsqu'il aperçut John Murray, un dossier à la main, la mine impassible, il se prit à espérer que sa stratégie avait fonctionné.

— Mark, dit Richard Nolan en consultant l'écran de son ordinateur portable comme s'il pouvait y lire tout ce qui concernait le jeune homme venu d'Allemagne, je n'irai pas par quatre chemins. Je vous ai remarqué. Depuis que vous êtes ici, vous avez fait plusieurs excellentes suggestions. Vous vous êtes bien intégré dans l'équipe et faites preuve d'un engagement exceptionnel.

— Euh… Hum…

Markus ravala sa salive. Bien qu'il eût tout fait pour parvenir à cet instant précis, la parole lui manquait, à présent qu'il touchait au but.

— Je me réjouis de l'entendre, Richard, se pressa-t-il d'ajouter.

Maintenant, il ne manque plus que la musique de film, se dit-il pendant que Nolan poursuivait :

— Je voulais vous demander, Mark, si vous seriez prêt à rester à la centrale plutôt que de rentrer en Europe à la fin de votre mission. Je crois parler au nom de tous en disant que nous en serions ravis.

PRÉSENT

Le visiteur se révéla être son frère Frieder.

— Comment vas-tu ? demanda-t-il du bout du lit, un bouquet étrangement inapproprié à la main.

Markus fit une grimace qui entraîna une douleur au niveau de sa cicatrice.

— Aucune idée. En tout cas, je me suis déjà senti mieux.

— Tu as eu de la chance dans ton malheur. Tu pourrais être mort.

— Je ne me plains pas.

— C'est juste pour dire.

Frieder se dirigea vers le lavabo et mit les fleurs dans un vase.

— Tu te souviens de ce qui s'est passé ?

— Vaguement. Ou plutôt : si. Mon moteur s'est arrêté. Et un gars derrière moi m'est rentré dedans.

Markus s'éclaircit longuement la gorge.

— C'était en Amérique. Mais je me suis réveillé ici.

Frieder hocha la tête d'un air songeur, prit ensuite une des deux chaises et s'assit. Cela faisait longtemps que Markus ne l'avait pas vu : plus d'un an. Plus il vieillissait, plus son apparence extérieure prenait un caractère ascétique. À présent, il avait les cheveux ras, ce qui le faisait ressembler à un moine. Un moine en costume trois pièces.

— Tu as passé une semaine dans une clinique du New Jersey, à Bloomsburg. C'est là qu'on t'a opéré. Nous t'avons rapatrié après.

Frieder fixait ses ongles.

Markus prit le temps d'intégrer ces informations. Il avait toujours du mal à penser. On aurait dit qu'il avait du sirop dans le cerveau.

— Pourquoi m'appellent-ils « monsieur Pohl » ici ?

Frieder retroussa les lèvres.

— J'ai jugé cela préférable. Seul le chef de clinique connaît ta véritable identité. Pour tous les autres, tu es Matthias Pohl.

— Je m'étonne qu'il soit si facile de faire entrer quelqu'un à l'hôpital sous un faux nom.

— Cela n'a pas été facile.

Markus examina son frère. Naturellement, il avait fait jouer ses relations. Logique. Il était bon dans ce domaine. Et difficile à percer. Depuis toujours.

— Si ça n'a pas été facile, dit-il, tu devais avoir une bonne raison de te donner autant de mal.

— En effet. Mais tu ne devrais pas te préoccuper de cela pour l'instant, déclara Frieder, la mine impassible. Laisse-toi le temps. Fais ta rééducation, mange sainement, fais-toi enlever cette cicatrice. Et ne te soucie de rien d'autre. Dans les trois mois à venir, tu ne dois penser qu'à toi et à ta santé. Fais le nécessaire pour reprendre des forces ; pour l'heure, le reste n'a aucune espèce d'importance.

Markus ferma les paupières un moment, respira l'air de l'hôpital qui sentait l'antiseptique, observa de nouveau son frère et dit tout bas :

— Ça ne marche pas comme ça avec moi, tu devrais le savoir.

Frieder se contenta de pincer les lèvres une seconde.

— Bien, finit-il par dire. Je me donne tout ce mal pour que tu ne sortes d'ici qu'en pleine possession de tes moyens. Car tu en auras besoin.

— Pourquoi cela ?

— Parce que ta société a porté plainte contre toi. Sans aucune pitié. Dès que tu seras de nouveau sur pied, tu auras plus d'avocats à tes trousses que tu n'en as jamais vu.

CHAPITRE 5

PASSÉ

Lorsque Markus entra dans son bureau, Murray ne bougea pas. Pas d'un millimètre. Il se contenta de le regarder et de dire :

— Prenez place.

Il ne désigna même pas une chaise en face de lui.

Oh, oh ! Ça sentait mauvais.

Markus s'assit avec circonspection.

— *Sir ?*

Bref regard en biais. Sur le bureau, une grande photo de famille avec, au premier plan, un de ces chiens velus qui ont tant de poils sur la face qu'on ne voit pas leurs yeux. La femme de Murray était nettement moins noire que lui – bon, d'accord, ce n'était pas difficile – et plus petite que deux de leurs trois filles. L'aînée semblait déjà presque adulte ; Murray ne pouvait donc pas être aussi jeune que cela.

Sur le classeur dans son dos, on apercevait une balle de baseball tellement usée qu'il ne pouvait s'agir que d'un souvenir. À côté, un gros livre à reliure en cuir noir. La Bible ? Sûrement. Markus avait un mauvais pressentiment.

Son chef ouvrit un tiroir, en sortit une feuille et la jeta pile dans sa direction.

C'était une carte de visite. Une de *ses* cartes de visite.

— J'ai vérifié, commença Murray. Vous ne vous appelez pas Mark S. Westman.

Markus ravala sa salive.

— C'est vrai.

Mieux valait tenter de désamorcer d'emblée les assauts.

— Dans ce cas, pourquoi ce nom figure-t-il sur vos cartes de visite ?

Un peu mesquin, ce reproche. Surtout qu'il n'en avait pas encore utilisé une seule. Bien possible qu'au bout des six mois il ait encore la centaine complète.

— C'était… comment dire ? une sorte de blague.

Quelque temps auparavant, un argument convaincant lui avait traversé l'esprit. Qu'est-ce que c'était déjà ? Ah oui ! Voilà.

— Vous savez, *Sir,* lorsque j'ai aperçu ce formulaire sur mon bureau, je me suis étonné. C'est vrai. Je me suis demandé pour quelle raison il fallait remplir un formulaire. Je veux dire par là que notre

société dispose de toutes les données nécessaires sur mon compte. Surtout que nous travaillons justement dans le traitement de données où nous sommes leader mondial. Il me semble que cela ne devrait pas se produire.

Ça sonnait bien. Même mieux qu'il n'avait pensé. Ça faisait même franchement plausible.

— Je voulais voir ce qui allait se passer, poursuivit-il en haussant les épaules. Je dois vous avouer que j'ai été un peu déçu que personne ne s'aperçoive de l'erreur.

— Mais vous n'avez pas réclamé.

— Non. Je n'y attachais pas tellement importance, lâcha-t-il sur le ton le plus badin qu'il put.

Et comme cela ne pouvait pas nuire, il ajouta :

— Je suis ici avant tout pour effectuer le travail qu'on m'a donné.

Murray s'appuya contre le dossier de son fauteuil, posa l'extrémité de ses doigts les unes contre les autres et eut l'air de reconsidérer la question en profondeur. Markus attendit, s'autorisant néanmoins un léger soupir au bout d'un moment.

— Connaissez-vous le huitième commandement ? demanda soudain Murray.

Puis, en voyant le visage de Markus, il expliqua :

— Je parle de la Bible.

On aurait dit qu'il avait du mal à se retenir d'ajouter : « Espèce de païen d'Europe. »

Markus se hâta de hocher la tête.

— Oui, bien sûr. Le huitième commandement…

Mon Dieu, c'était quoi déjà, le huitième commandement ? « Tu ne tueras point », sauf erreur, c'était le cinq. Et le six en tout cas, c'était l'adultère – il s'en souvenait grâce au sexe. Quant au huitième, ça devait être…

— Tu ne mentiras point.

— « Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain », cita Murray.

Il évoquait vraiment un prêtre. Il ne manquait plus que ça.

— Ce n'est pas tout à fait pareil, n'est-ce pas ? Vous ne pensez pas que cette formulation est motivée ?

— Si. Bien sûr. Vraisemblablement.

— Pensez-vous qu'il s'agit d'un bon commandement ? D'un commandement sensé ?

— Sans aucun doute.

— Pensez-vous qu'il s'applique à tous les domaines de notre vie ? Ou que le monde des affaires fait exception ?

Était-ce de la sueur qui courait tout à coup dans son dos ?

— Non ! Bien sûr que non. Cela me paraît impensable.

Murray approuva d'un mouvement de la tête.

— C'est une question de confiance. Si nous ne pouvons pas nous faire confiance, la communauté humaine s'effondre. Car la confiance lui sert de fondement. Et le mensonge détruit ce fondement.

Il se pencha avec la vivacité, l'agilité d'un sportif et reprit la carte de visite.

— Or ceci, *mister* Westermann, est un « faux témoignage ».

Markus se sentit rentrer involontairement la tête dans les épaules. Pas croyable ! Un cours de catéchisme dans le bureau du chef !

— Comme je vous le disais, *Sir,* loin de moi cette intention…

— « C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez », dit le Seigneur, l'interrompit Murray en rangeant le corps du délit dans son tiroir. Je vous ai à l'œil, Markus, et je vais me faire un jugement par moi-même. Sur la base de vos fruits.

Il hocha la tête.

— C'est tout ce que j'avais à vous dire.

Markus quitta le bureau avec le sentiment de s'être fait un ennemi.

Le lendemain, alors qu'il revenait des toilettes, il croisa un employé qu'il n'avait encore jamais vu, même dans l'organigramme. Un homme pâle, corpulent, au visage un peu bouffi et aux cheveux roux, qui l'arrêta de son bras tendu et l'interrogea :

— C'est toi, le Mark d'Allemagne ?

— Oui, confirma Markus avec stupéfaction.

Était-ce un collègue de l'intendance ? Le préposé aux cartes de visite peut-être ?

— Je m'appelle Keith. Suis-moi.

Markus n'eut pas le temps de demander à quel titre il se permettait de lui donner des ordres car Keith se retourna aussitôt et s'éloigna d'un bon pas. S'il voulait savoir ce que cette plaisanterie signifiait, il ne lui restait plus qu'à le suivre.

À sa plus grande surprise, ils fonçaient droit vers le Saint des Saints, le secteur réservé aux programmeurs. Au cours de ses excursions nocturnes, Markus s'était toujours cassé les dents sur cette porte qui donnait l'impression d'être blindée. Il fallait une carte spéciale pour l'ouvrir. Or Keith possédait cette carte.

Une fois la porte franchie, on se retrouvait dans un espace très différent du reste du bâtiment : chaque programmeur disposait d'un bureau personnel, certes à peine plus grand qu'un placard à balais et plein à craquer d'ordinateurs, de manuels et de matériel informatique, mais du moins un royaume bien à lui qu'il pouvait arranger à sa guise. Quelques portes étaient ouvertes : dans un des bureaux, le plafond était couvert de ballons roses ; dans un autre, on pouvait voir la

collection de boîtes de bière sans doute la plus importante de toute la Pennsylvanie ; et dans un troisième, un individu assis au milieu d'une marée de déchets – des paquets de chips, des emballages de hamburgers, des bouteilles vides – tapait sur son clavier à une vitesse fulgurante.

Près de la porte par laquelle s'engouffra son guide, Markus distingua un écriteau : « Keith R. Pepper. » Sur la porte elle-même ressortait un poster qui annonçait en lettres fleuries : *Life as you know it is only a beta version. Would it be the real thing, you would have got a user's manual*[1].

— Assieds-toi, dit Keith en fermant la porte derrière eux.

Markus jeta un coup d'œil autour de lui. Le bureau était rempli de PC démontés, apparemment en cours de bricolage. Le seul siège libre était un vieux relax au dossier négligemment rabattu en face du bureau. Il ne voulait pas parler de ça quand même ?

— Ah oui ! dit son hôte. Attends.

Il sortit un objet caché dans un coin, l'ancien repose-pieds du relax. Pour faire un peu de place par terre, il poussa du pied un tas de manuels informatiques sur lequel trônait une caisse à outils.

— J'ai la flemme de ranger tout le temps, tu vois ?

— Pas de problème, répondit Markus en s'asseyant avec précaution.

Apparemment, le siège tenait.

Keith, au contraire, se jeta avec élan sur son relax.

— Tu te demandes sûrement pourquoi je t'ai emmené ici. Eh bien, je suis entre autres responsable du texte des versions allemandes de tous nos logiciels. En clair : je suis le type chez qui arrivent toutes les fonctions supplémentaires que tu inventes.

— Je n'invente rien. C'est le ministère des Finances allemand qui les invente.

— Je sais. Il ne manque pas de créateurs là-bas, ce n'est pas la première fois que je le remarque.

Keith prit sur ses genoux le clavier posé sur son bureau et poursuivit mine de rien :

— J'ai appris que Murray t'avait convoqué hier. Qu'est-ce qu'il te voulait ?

Oh là là ! Si Markus prenait garde d'éviter quelque chose, c'était bien d'être impliqué dans des guerres de bureau.

— Il s'agissait d'une histoire assez personnelle, répondit-il d'un ton hésitant.

— Ah vraiment ? dit Keith en levant les sourcils. Bon, tant mieux. Je pensais qu'il t'avait peut-être secoué les puces. Il aime bien ça. Il se choisit une victime dans l'équipe R, on ne sait pas sur quels critères, et il la prend pour cible. Critique la plus petite virgule, et ainsi de suite.

Enfin, tu imagines.

Oui, Markus imaginait bien.

— Ça ne doit pas être rigolo.

— Ça, tu l'as dit ! Quoi qu'il en soit, je t'ai abordé pour une tout autre raison. En effet, j'ai remarqué que tu n'as pas tout traduit. J'ai pensé qu'il valait mieux te le dire plutôt que de te laisser courir à la catastrophe. Regarde !

Il tapa quelques instructions sur le clavier et l'écran de démarrage du logiciel Datamining apparut. Puis plus rien.

— Il bloque ? finit par demander Markus.

Keith le dévisagea d'un air surpris puis éclata de rire.

— Non ! C'est ce que tu as oublié de traduire. Le *splash screen.*

— Qu'est-ce que tu veux que je traduise ?

— *Datamining* par exemple.

Keith attrapa un antique dictionnaire et en sortit une fiche.

— J'ai cherché la traduction littérale. *Datenbergbau,* lut-il en allemand. C'est comme ça qu'on dit ?

Markus ne put s'empêcher de rigoler.

— Sûrement pas ! Les clients seraient morts de rire. Non, *datamining* est correct ; c'est un terme technique qui désigne l'extraction de connaissances valides à partir de données existantes.

Il fixa l'écran de démarrage.

— Tout le reste aussi peut rester. *Copyright,* c'est bon. *Version* également. À la limite, on pourrait remplacer *All rights reserved* par *Alle Rechte vorbehalten.*

— D'accord. Eh bien, je vais écrire ça.

Ses doigts coururent sur les touches, effacèrent les trois mots anglais et tapèrent les trois allemands.

— Les autres traduisent tout. John, en face, s'occupe du français et de l'espagnol. Là, on ne retrouve plus un mot d'anglais. Et les précédents logiciels allemands avaient été rebaptisés. *Customer Care Modul,* par exemple, s'appelait… attends… *Kundenbindungsmodul.*

Markus haussa les épaules.

— Je sais. Même si, moi, je ne l'aurais pas traduit. Ou du moins pas comme ça.

Il dévisagea l'Américain qui avait l'air extrêmement tendu.

— Tu parles bien allemand.

— *Ein bißchen,* dit Keith d'une voix éraillée avant de poursuivre en riant. Juste assez pour avoir besoin de vérifier tout ce qui concerne l'allemand. Je crois que je n'en sortirai pas tant que je travaillerai pour Lakeside & Rowe.

Il montra le dictionnaire qu'il tenait à la main.

— Un héritage. C'est mon arrière-arrière-grand-père qui l'a emporté aux États-Unis. Il a réussi à quitter l'Allemagne juste avant le

déclenchement de la Première Guerre mondiale.

Markus hocha la tête.

— Dans ce cas, ça ne m'étonne pas qu'il ignore un mot comme *datamining* !

Rares sont les familles qui entretiennent leur histoire. On connaît les proches encore vivants, et basta. Quand les grands-parents disparaissent, ils emportent les souvenirs avec eux. En règle générale, les gens ne connaissent même pas le nom de leurs ancêtres quelques générations plus tôt.

C'est ainsi que Markus Westermann et Keith Pepper ignoraient tous les deux que leurs arrière-arrière-grands-pères s'étaient connus, et même plus, qu'ils avaient travaillé ensemble à un projet fantastique : le chemin de fer de Bagdad, une voie ferrée de deux mille cinq cents kilomètres de long qui devait relier la capitale du *Reich* à la ville sur le Tigre.

PASSÉ ANTÉRIEUR
1903

Tandis qu'il suivait le jeune indigène qui leur servait de guide, Friedrich Westermann réfléchissait à la cause la plus probable de sa mort prochaine : la chaleur impitoyable de ce désert au nord de la Mésopotamie ou les scorpions venimeux qui se frayaient toutes les nuits un chemin dans sa tente en dépit des précautions.

Pour l'heure, il penchait plutôt pour le soleil. En plissant douloureusement les yeux, il consulta une nouvelle fois sa carte et sa boussole puis s'écria :

— *Kif ! Kif !*

C'était un des dix mots d'arabe qu'il maîtrisait. Le gamin, qui portait le prénom d'Abdul et dont personne ne parvenait à se rappeler le patronyme, lui fit le plaisir d'interpréter ce cri comme un « stop ! ».

L'ingénieur mit pied à terre, rajusta son chapeau de soleil et suivit des yeux le cours du Tigre ainsi que la plaine pauvre qui longeait ses rives. Il fallait faire preuve de beaucoup d'imagination pour réussir à se représenter que d'ici quelque temps une ligne de chemin de fer traverserait cette région. Une ligne de chemin fer qui relierait un jour Berlin à la lointaine Bagdad. On y travaillait depuis 1888. Et cela faisait presque sept ans qu'on avait mis en service le premier tronçon, qui passait par Constantinople et allait jusqu'à Konya en Anatolie. Une fois terminée, la ligne ne serait certes pas aussi longue que le Transsibérien, pour lequel les Russes avaient mis dix ans, mais beaucoup plus ambitieuse du point de vue technique. Si les deux Allemands n'avaient pas été fiers de participer ou, plutôt, de donner

forme à un projet aussi audacieux, ils auraient eu encore plus de mal à supporter les épreuves de ce périple.

— Vous admirez déjà la vue qu'auront un jour les voyageurs ? demanda le géomètre qui accompagnait Westermann.

Il s'appelait Hans Pfeffer. C'était un lymphatique aux joues rouges et bien en chair, originaire de Cologne, qui qualifiait avec le plus grand sérieux Mossoul de « ville intéressante ».

— Non, je vous attends.

Westermann fit tournoyer la carte.

— Ces cartes manquent complètement de précision, si vous voulez mon avis. En fait, il faudrait recommencer tous les relevés.

— Une chose après l'autre ! répondit Pfeffer sans s'émouvoir, tout en descendant de cheval.

Ensuite, il se mit tranquillement à détacher son théodolite fixé à la selle.

Eh bien, on n'était pas prêt de repartir ! Le géomètre de Cologne était un bon gars, mais ce n'était pas un rapide. Westermann se dirigea vers le fleuve qui roulait paresseusement ses flots. Un peu de végétation sur les rives mais, sinon, rien qu'une terre aride et sans vie. De la pierraille, du sable, ici et là quelques maigres buissons entamés par les chèvres que les indigènes venaient faire brouter au bord de l'eau…

Il se figea tout à coup, examina le sol sablonneux avec méfiance puis leva un pied et vérifia la semelle de sa chaussure.

Oh non !

L'ingénieur s'accroupit et caressa du bout des doigts la surface sombre qui luisait faiblement. Il avait emporté dans ses bagages toutes sortes d'outils de forage, mais dans le cas présent ce n'était pas nécessaire : il n'eut aucun mal à creuser à main nue.

— Vous pouvez remballer vos instruments ! lança-t-il au géomètre en revenant près des chevaux, une poignée de terre au creux de la main. Nous avons un problème.

Pfeffer se contenta de lever ses sourcils broussailleux.

— Nous n'avons que ça.

Westermann lui mit sous le nez le mélange noir et odorant.

— Sentez !

Le géomètre fit la grimace.

— Beurk ! Qu'est-ce que c'est ? Du naphte ?

— Oui. Ou, si vous préférez, du bitume liquide, de l'huile de pierre, en bas latin : du pétrole. Je crains que cela n'ôte toute valeur à la région.

Il laissa tomber le sable gras et sortit un mouchoir pour se frotter les mains.

— Avant de continuer à arpenter le terrain, nous devons vérifier

la nature du sol. Quand on découvre un site de suintement, il en existe en général plusieurs. Et on ne peut pas construire sur un sol pareil. En tout cas, pas une ligne de chemin de fer.

Westermann fouilla dans le tas de cartes et sortit celle à grande échelle.

— Tout ce que j'espère, c'est que nous ne serons pas obligés de trouver un itinéraire différent.

Car au fond, dans cette région faiblement peuplée, il n'y avait guère d'alternatives. Le trajet prévu jusque-là traversait la plaine au nord de la Syrie et rencontrait le Tigre au niveau de Mossoul pour le suivre dès lors en direction du sud. Ils avaient déjà dépassé Nimroud ; la prochaine ville de quelque importance s'appelait Qalaat Shergat. Viendraient ensuite Qalaat Jabaar, Tikrit, Samarra et, pour finir, Bagdad. En d'autres termes, ils devaient à présent impérativement évaluer la dimension du territoire concerné et en faire part au bureau de planification de la Société des chemins de fer anatoliens. À eux de réfléchir alors au moyen de le contourner.

— Je ne suis pas si sûr que cela ôte tout intérêt à la région, objecta Pfeffer. En Amérique ou en Russie, ils recherchent carrément du pétrole. On en retire du kérosène. Vous savez, pour les lampes. À ma connaissance, cela peut même servir de carburant pour les automobiles.

Westermann baissa la carte.

— Les automobiles sont des jouets pour les riches, rien d'autre.

— Possible. On dit pourtant qu'une nappe de pétrole peut constituer une certaine valeur sur le marché, non ?

L'ingénieur des chemins de fer fixa le vide d'un air méditatif.

— Vous n'avez peut-être pas tort. Bon. Nous allons passer la journée à évaluer l'ampleur des sites de suintement. Et demain, nous repartirons à Mossoul pour télégraphier les résultats à Berlin.

La réponse ne se fit guère attendre. Mais le contenu du télégramme en provenance de Berlin ne manqua pas de les surprendre. Ils étaient priés de se mettre en route pour Constantinople sans tarder et, une fois arrivés, de se présenter à l'ambassade d'Allemagne pour de plus amples instructions. Son Altesse le sultan Abdülhamid II, maître de l'Empire ottoman, souhaitait leur poser lui-même quelques questions au sujet de cette nappe de pétrole.

— Quoi ? s'exclama Hans Pfeffer, scandalisé. Revenir sur nos pas rien que pour faire causette avec l'enturbanné en chef ?

— Cela s'appelle un fez, le corrigea Westermann. Et à partir de Konya, nous pouvons prendre le train.

Il ne faisait de toute façon aucun doute qu'ils n'avaient pas le choix. Le télégramme était signé par Karl Helfferich en personne, le chef de la Deutsche Bank et par la même occasion président-directeur

général de la Société des chemins de fer anatoliens.

L'audience, elle, ne leur fut pas accordée si rapidement. Arrivés à Constantinople, ils passèrent des journées entières dans leur hôtel à attendre que le sultan ait enfin la bonté de les recevoir. Au lieu d'un émissaire turc, ils recevaient quotidiennement la visite de l'ambassadeur d'Allemagne, un homme raffiné aux lèvres minces, vêtu d'un costume élégant, sans doute insupportable par cette chaleur, qui s'efforçait de les maintenir dans de bonnes dispositions.

Pour couronner le tout, il n'y avait pas une goutte d'alcool, pas même un verre de bière. Ils buvaient du café turc jusqu'à en avoir des brûlures d'estomac et passaient le plus clair de leur temps à discuter sur le projet de ligne ferroviaire en fixant le mur du bar de l'hôtel où était peinte une grande carte, pas tout à fait à l'échelle, qui représentait l'Europe, le Proche et le Moyen-Orient ainsi qu'un bout du Maghreb, avec, au centre, Constantinople. Les jours de chance, ils disposaient d'un journal allemand, certes vieux de plusieurs semaines, mais qu'ils lisaient néanmoins de la première à la dernière page. Ils apprirent ainsi que le roi Alexandre de Serbie et sa famille avaient été assassinés lors d'une insurrection d'officiers, qu'à l'issue des législatives en Allemagne les sociaux-démocrates formaient désormais le deuxième groupe parlementaire au *Reichstag* et que l'état de santé du pape Léon XIII empirait de jour en jour. Pfeffer ne put cacher sa joie lorsqu'il découvrit un article consacré à un industriel américain du nom de John Ford qui envisageait de lancer sur le marché une automobile d'un prix inférieur à mille dollars.

— Cela ne va jamais marcher, prédit Westermann, de mauvaise humeur. Qu'est-ce qu'il croit, ce Ford ? Que tout le monde veut devenir son propre chauffeur et machiniste ? Alors qu'il suffit de prendre le train ?

— Seulement, avec une automobile, on peut partir quand on veut et où on veut ! objecta Pfeffer. Je suis convaincu que beaucoup de gens apprécieraient.

— Absurde ! Vous imaginez le nombre de routes qu'il faudrait construire ? C'est impensable ! Ne serait-ce qu'à cause du coût !

Cet argument parut convaincre le géomètre. Du moins le fit-il taire.

Quelques jours plus tard, ils virent arriver un homme d'une trentaine d'années, au visage rond et glabre où ressortait une paire de sourcils impressionnants. Il portait un costume élégant, presque de dandy, qui devait être du dernier cri à Londres, et demanda à parler aux clients allemands.

— Je m'appelle Calouste Sarkis Gulbenkian, se présenta-t-il en leur serrant la main avec courtoisie. Comme j'ai eu l'occasion de faire

plusieurs expériences dans le domaine du pétrole, Sa Majesté le sultan a eu la bonté de me confier votre affaire.

— Vous êtes par conséquent ottoman ? demanda Hans Pfeffer de manière tout à fait superflue aux yeux de Westermann.

Gulbenkian, quant à lui, esquissa une révérence et répondit avec le plus grand sérieux :

— Je suis arménien de naissance, en effet ; cependant, depuis l'année dernière, j'ai l'honneur d'être un sujet de Sa Majesté le roi Edouard VII.

— On nous a ordonné de venir à Constantinople parce que le sultan voulait nous parler, expliqua Friedrich Westermann avec méfiance. Du moins avons-nous reçu cet ordre par télégraphe. De Berlin.

Gulbenkian fit un geste d'excuse.

— Le sultan est retenu par des problèmes urgents, je suppose.

Il montra les fauteuils en rotin.

— Nous pouvons peut-être nous asseoir ? Je crois que nous avons beaucoup de questions à aborder.

— Quels problèmes il a, le sultan ? demanda Pfeffer sans mâcher ses mots dès qu'ils furent assis et qu'on leur eut servi une nouvelle tournée de café.

— Le soulèvement en Macédoine, par exemple, expliqua leur visiteur. Par ailleurs, la bande de brigands wahhabites qui s'est emparée de Riyad l'année dernière n'est toujours pas calmée. On dirait que cet Abd al-Aziz Ibn Saoud a l'intention de chasser la dynastie des Rashid, fidèles alliés de l'Empire ottoman sur la péninsule Arabique. Difficile de dire où tout cela va mener.

Hans Pfeffer se caressa la moustache.

— Que signifie « wahhabite », s'il vous plaît ?

— Ce sont en quelque sorte les puritains de l'islam. Des croyants à cent cinquante pour cent, vous comprenez ? Quoi qu'il en soit, les lieux saints des musulmans, La Mecque et Médine, se trouvent là-bas. Cela entraîne aisément le déchaînement des passions.

— J'en déduis que vous n'êtes pas mahométan ? demanda Pfeffer par acquit de conscience.

Gulbenkian leva la main dans un geste de répulsion.

— Les Arméniens sont chrétiens orthodoxes !

— Bon, venons-en aux faits, les interrompit Friedrich Westermann avec agacement. Bien entendu, je vais être obligé de communiquer votre nom à Berlin : sans accord de leur part, je ne peux rien entreprendre. Mais supposons que vous ayez dit la vérité : comment envisagez-vous la suite des événements ?

Même si une telle franchise avait piqué l'Arménien, celui-ci n'en laissa rien voir.

— Pour commencer, répondit-il avec calme, nous devons nous rendre ensemble sur les sites de suintement en question. Comme j'ai eu la chance d'acquérir quelque expérience à Bakou, j'espère être en mesure de dire s'il vaut la peine de construire une raffinerie analogue à Mossoul. Ensuite, j'entreprendrai d'expliquer au sultan si et de quelle manière je peux l'aider à exploiter et commercialiser ce pétrole.

Westermann ne put contenir un geste d'impatience.

— Pour être honnête, peu m'importe de savoir ce que vous entreprendrez avec le pétrole. Il ne s'agit pour moi que de déterminer un itinéraire ferroviaire approprié, et cela dans les meilleurs délais. Nous avons déjà un tel retard sur le calendrier que, selon moi, nous n'arriverons jamais à le rattraper.

Gulbenkian croisa les jambes et sortit de sa poche un étui d'argent, travaillé en bosse.

— À votre place, je ne m'en inquiéterais pas. De toute façon, ils ne construiront jamais cette ligne de chemin de fer.

— Pardon ? réagit sèchement Westermann.

L'Arménien leur proposa un cigare – qu'ils refusèrent tous les deux –, en prit un et commença la cérémonie de l'allumage.

— Vous ne voyez pas ce que je veux dire ? finit-il par demander avec nonchalance en désignant d'un geste de la tête la grande carte murale devant laquelle ils étaient assis. Il suffit de prendre en considération la géographie. Une ligne Berlin-Bagdad mettrait sous contrôle allemand un territoire immense, regorgeant de richesses et inaccessible à une flotte. On pourrait l'utiliser pour expédier des troupes allemandes et turques aux limites des zones d'intérêts britanniques. Et avec cette voie ferrée, le *Reich* aurait la mainmise sur les Dardanelles et le port d'Alexandropoulos ; sa flotte jouerait tout à coup un rôle important dans le bassin méditerranéen.

Il tira une bouffée sur son cigare et secoua la tête.

— Messieurs, ne vous faites pas d'illusion. Mon gouvernement ne l'autorisera jamais.

Hans Pfeffer se claqua violemment contre son dossier avec une mine de dégoût.

— Je serais curieux de savoir ce que vous voulez entreprendre, monsieur ! Une guerre peut-être ? Pour deux ou trois locomotives ?

Gulbenkian tirait sur son cigare avec délectation sans quitter des yeux la carte murale.

— Bonne question en effet, laissa-t-il tomber en se tournant vers le géomètre originaire de Cologne. Auriez-vous l'amabilité de me montrer sur cette carte le trajet de votre ligne de chemin de fer ? Je pourrais peut-être vous apporter une réponse.

Pfeffer ne se fit pas prier. Il bondit aussitôt vers le mur peint et, du doigt, traça grossièrement l'itinéraire qui partait de Berlin et

traversait l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie, la…

— Serbie, s'exclama Gulbenkian. Bien sûr ! Nous y sommes. Un éternel foyer d'émeutes.

Il se tourna vers Friedrich Westermann.

— Une chaîne casse en même temps que son maillon le plus faible. Et le maillon faible de votre chaîne, c'est la Serbie.

— Qu'est-ce que cela signifie concrètement ?

— Concrètement ? Je ne puis rien vous dire de concret. Je sais seulement lire une carte. Votre ligne de chemin de fer n'arrivera jamais à Bagdad ; même si je ne sais pas quand ni comment, votre projet échouera en Serbie. Souvenez-vous de mes paroles.

Friedrich Westermann devait effectivement repenser souvent aux paroles de Gulbenkian.

À l'issue de l'entretien, et une fois que Berlin leur eut confirmé la mission de l'Arménien, Westermann et Pfeffer reprirent le chemin de Mossoul, où les attendaient leurs ouvriers et où ils se mirent à réfléchir à un itinéraire alternatif pour atteindre Samarra en évitant les sites de suintement. À la date convenue, Gulbenkian arriva en compagnie d'une troupe de spécialistes, pour la plupart des Anglais, mais aussi quelques Russes qu'ils avaient beaucoup de mal à comprendre. Cependant, Westermann se désintéressa vite de ce qu'ils faisaient du pétrole qui jaillissait de terre et souillait le sol. Il avait d'autres soucis.

Les travaux du chemin de fer de Bagdad se poursuivaient. La maison Krupp fournissait les rails, la firme Philipp Holzmann construisait des gares magnifiques et, avec l'aide d'une armée d'ouvriers qui allait bientôt se monter à un millier d'hommes, les ingénieurs creusaient les montagnes d'Anatolie et tendaient des ponts au-dessus des vallées. Ils durent ainsi percer plus de quarante tunnels sur une distance de soixante-quatre kilomètres seulement. La voie ferrée montait jusqu'à une altitude de cinq cents mètres, et cela sur un terrain impraticable, inaccessible. Pourtant, malgré toutes les difficultés, malgré les défis techniques, les problèmes financiers et les incidents dont on n'arrivait jamais à savoir s'ils étaient le fruit de la malchance ou du sabotage, le petit trait sur la carte qui marquait l'avancée des travaux n'arrêtait pas de progresser.

Depuis leur conversation avec Gulbenkian, Westermann lisait néanmoins le journal et les instructions en provenance de Berlin d'un autre œil. Comment avait-il pu se montrer si naïf ? Bien entendu, il était largement question d'offrir des avantages économiques à tous les défavorisés. Mais, si on lisait entre les lignes, on pouvait également reconnaître sans mal les intérêts militaires et stratégiques qui se cachaient derrière ces déclarations d'intention. L'Allemagne n'était pas

le seul pays à vouloir renforcer son influence dans la région. Le sultan aussi espérait avant tout redresser son empire en déclin grâce à une colonne vertébrale d'acier. Les garanties financières qu'il avait accordées au projet – Friedrich Westermann n'avait pas songé un instant à cet aspect de la question auparavant – s'expliquaient par la possibilité que lui ouvrait la future ligne ferroviaire d'expédier ses troupes plus vite et plus simplement.

Bien avant la fin de l'entreprise, une fièvre qui dura longtemps et dont il eut beaucoup de mal à se remettre contraignit Friedrich Westermann à demander son rapatriement. Tranquillement assis derrière un bureau – d'abord à Berlin puis, après son mariage, à proximité de Chemnitz parce qu'il voulait emmener sa femme loin de la capitale bien avant qu'elle ne pense à avoir des enfants –, il continua toutefois à suivre l'évolution du projet.

Quand il ouvrait un journal, il commençait toujours par chercher des informations sur les progrès du chantier. Il se faisait envoyer les rapports de la Société des chemins de fer anatoliens et entretenait des relations avec ses anciens collègues.

Certaines nouvelles qui lui parvenaient aux oreilles le remplissaient d'effroi. La dengue sévissait en automne et la grippe en hiver. Des bandes de brigands attaquaient les ouvriers. Mais, surtout, on rapportait que le gouvernement ottoman envoyait sur place un nombre toujours croissant de forçats, qui vivaient dans des conditions déplorables, ne recevaient que de l'eau et du pain, et qu'on enterrait le long de la ligne de chemin de fer quand ils s'effondraient en plein travail. Lorsque des collègues lui racontèrent cela, sous le sceau du secret, les yeux angoissés, il se réjouit pour la première fois d'être rentré.

Le projet suivait malgré tout son cours. Les trains commencèrent à circuler régulièrement sur les deux cents premiers kilomètres du nouveau tronçon à la Noël 1912.

Mais, pour finir, la chaîne cassa bel et bien en Serbie.

Contrairement à ses compatriotes, Friedrich Westermann déclara d'emblée qu'on accordait une importance excessive à l'assassinat du prince autrichien. Malgré tout le respect qu'il éprouvait envers la vie et l'autorité, en quoi la mort d'un membre de la famille royale pouvait-elle justifier une guerre et, surtout, une guerre entre toutes les grandes puissances européennes ? Et pourquoi personne ne se posait-il la question à part lui ?

En secret, il devait reconnaître qu'il ne l'aurait pas posée non plus sans la conversation saisissante avec Gulbenkian. Mais, désormais, il estimait que ce n'était pas un hasard ni un détail secondaire si l'attentat avait eu lieu justement à Sarajevo, une station sur la ligne toujours inachevée du chemin de fer de Bagdad.

Son collaborateur de l'époque, Hans Pfeffer, devait avoir éprouvé les mêmes sentiments. Toujours est-il qu'à la veille de la guerre Westermann avait reçu une carte des États-Unis où le géomètre de Cologne avait émigré. « Je crois qu'en ce qui concerne les automobiles, ajoutait-il, c'est moi qui aurai raison. »

Pendant le conflit, les travaux se poursuivirent. On murmurait que le recours aux forçats s'était encore intensifié. Les autorités, disait-on, chassaient les Arméniens de leurs terres en Anatolie et les exploitaient à mort sur le chantier de la voie ferrée. En même temps, les attaques contre le train se multipliaient. Un agent secret britannique du nom de T.E. Lawrence, qu'on appelait « Lawrence d'Arabie », avait pris la tête de la rébellion contre l'Empire ottoman. Les tribus locales sabotèrent la « ligne du Hejaz », une section empruntée par les musulmans pratiquants qui se rendaient en pèlerinage à La Mecque, et la détruisirent en grande partie.

Après la Grande Guerre, l'Empire ottoman disparut. Et Westermann eut de plus de plus souvent l'occasion d'entendre parler de Gulbenkian. On le surnommait désormais *Mister Five Percent.* C'était un homme important dans le commerce du pétrole, on disait qu'il était devenu extrêmement riche, milliardaire même.

Dès les années 1930, on put prendre un train appelé l'« Orient-Express ». En vérité, il fallait par endroits monter dans un car pour couvrir les tronçons inachevés. Parmi les voyageurs les plus célèbres de cette ligne, on compte la romancière anglaise Agatha Christie, qui mit en scène ses souvenirs dans l'un de ses ouvrages, et justement ce Calouste Sarkis Gulbenkian qui avait prédit que la ligne ne verrait jamais le jour. C'est dans ce train qu'il fit la connaissance de sa femme et que, plus tard, après la mort de celle-ci, il jeta ses cendres par la fenêtre.

La ligne fut finalement achevée en 1940. Elle allait de Constantinople, qui s'appelait désormais Istanbul, à Bagdad mais n'avait plus désormais aucune importance économique ou militaire. Elle tomba rapidement en décrépitude. Ce qu'il en reste aujourd'hui présente davantage un intérêt historique que pratique.

Friedrich Westermann n'emprunta pas une seule fois la ligne qu'il avait tracée. Il mourut d'une affection pulmonaire à l'âge de soixante-dix ans en janvier 1943 – par un étrange hasard, le même jour que son fils Erich, capitaine dans la dix-septième armée, qui avait reçu l'ordre de s'emparer des champs pétrolifères de Bakou, Groznyï et Maikop.

PRÉSENT

L'infirmière était en train de mesurer sa tension quand l'avocat entra dans la chambre. Il les salua d'un signe de la tête, prit place sur

une chaise qui faisait l'effet d'un meuble d'école maternelle tellement il était grand et attendit, l'attaché-case posé sur les genoux. Lorsque l'infirmière fut sortie, il s'éclaircit enfin la gorge et dit :

— Bonjour, Markus.

Markus éprouvait des sentiments mitigés à son égard. Il s'appelait maître Herbert Bar, c'était l'avocat de la famille Westermann depuis des lustres. Il avait défendu son père dans un nombre incalculable de procès et Markus se souvenait de discussions longues et violentes que l'avocat et son client menaient le soir dans la salle de séjour et qu'il percevait du fond de son lit comme un bourdonnement inquiétant, tantôt plus fort, tantôt plus faible. Il avait l'impression que Herbert Bar portait toujours le même costume qu'à l'époque.

— Votre frère m'a appelé et m'a demandé de vous prendre en charge.

Il fit claquer les fermoirs de son attaché-case avec circonspection, d'abord l'un, puis l'autre.

— Je comprends, dit Markus.

— Il vous a sans doute déjà parlé des graves accusations portées contre vous ?

Ses larges mains ouvrirent la mallette et en sortirent un dossier. Un épais dossier.

— Oui.

— Bien. Le mieux, je pense, est que je commence par vous exposer les faits.

Il n'était plus tout jeune. Markus n'aurait jamais cru qu'il exerçait encore ; il devait déjà frôler les soixante-dix ans.

— Nous avons affaire à deux types d'accusation. D'une part, celle de votre société – pour être tout à fait exact, je devrais plutôt dire de votre ancienne société car ils vous ont licencié sans préavis. Ils vous accusent de détournement de fonds à hauteur de trois cent mille dollars – en d'autres termes : de vous être « servi dans la caisse » comme on dit. Et par ailleurs d'avoir volé et divulgué des secrets d'entreprise dont la valeur est estimée à… euh… (il dut ouvrir le dossier pour vérifier le chiffre) cent milliards de dollars.

Il toussota.

— Si, c'est bien écrit milliards. Ce n'est pas mal. J'aimerais bien savoir comment ils sont arrivés à ce chiffre.

— Quoi d'autre ? demanda Markus.

Il feuilleta rapidement le dossier.

— Par ailleurs, les États-Unis ont déposé une demande d'extradition. Premièrement pour consommation de drogue – les examens médicaux à l'hôpital de Bloomsburg ont livré des indices qui ont été transmis aux autorités fédérales. Deuxièmement pour meurtre.

L'avocat leva la tête et dévisagea Markus de ses yeux éteints,

couleur vert pomme.

— C’est même étonnant que votre frère soit parvenu à vous faire sortir du pays. Au regard de la loi, vous devriez actuellement vous trouver dans un hôpital pénitencier américain.

Markus tâta la cicatrice sur son visage.

— Qu’est-ce que cela veut dire maintenant, d’un point de vue concret ? demanda-t-il. Dois-je m’attendre à voir la police débarquer à tout moment pour m’incarcérer et… ?

L’avocat secoua la tête.

— Non. Grâce à l’intervention de votre frère, les autorités ignorent pour l’instant où vous séjournez. Bien entendu, cette situation ne peut se prolonger indéfiniment sans vous contraindre à la clandestinité.

— Bien, dit Markus.

Maître Bar sortit un mouchoir, se moucha longuement puis l’observa d’un air encourageant.

— Avez-vous quelque chose à dire sur ces chefs d’accusation ? Quelque chose que je devrais savoir ?

Markus baissa le regard et examina ses ongles avant de relever la tête.

— Ces accusations sont-elles fondées ?

— Oui, répondit Markus.

CHAPITRE 6

PASSÉ

L’al-Ichrin se trouvait à deux pas de l’hôtel Marriott et proposait une cuisine excellente à des prix abordables. En chemin, Myers lui expliqua que le restaurant était pratiquement toujours bondé et qu’il ne servait à rien d’y aller sans réservation.

— C’est bon à savoir, dit Charles W. Taggard en faisant semblant d’être accoutumé aux rues d’une ville saoudienne.

Il n’observait les hommes en burnous qu’à la dérobée et n’accordait tout au plus qu’un regard en coin aux femmes voilées de la tête aux pieds et toujours accompagnées. *L’abaya,* se rappela-t-il. C’était le nom de cet étrange vêtement noir qui donnait aux femmes l’air de créatures mythologiques.

Même au bout de trois jours, Taggard ne se sentait toujours pas à l’aise sur le terrain de sa nouvelle mission. Il s’était aussitôt habitué aux autoroutes à huit voies qui traversaient Riyad sans se croiser et aux gigantesques centres commerciaux dont la plupart étaient ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais le fait que tout dans cette ville construite en plein désert ait l’air d’avoir moins de six mois continuait de le troubler. Des immeubles à la pointe du progrès, en acier et en verre, s’élevaient partout dans l’azur frémissant, des bâtiments en marbre de toute splendeur trônaient au bord de places immenses et la plupart des quartiers ne semblaient habités que par des riches.

Il vieillissait, voilà tout. Après tant d’années passées à la CIA, la discrétion et la capacité d’adaptation auraient dû former une seconde nature. Au contraire, plus il avançait en âge, plus il avait de mal. Sans doute, il parvenait toujours à passer inaperçu – cela ne s’oublie pas, c’est en forgeant qu’on devient forgeron, etc. –, mais, depuis quelque temps, il sentait en lui une réticence à l’égard de ces sempiternels jeux de cache-cache. Et ce malaise s’accroissait d’année en année.

Le patron accueillit Myers comme un habitué, accorda un hochement de tête bienveillant à Taggard qui lui fut présenté comme un nouveau collègue, puis il les conduisit à une table un peu à l’écart, tranquille. Il parlait un anglais certes guttural, mais fluide. Officiellement, ils étaient employés de l’American Agrofood Trading Company, une société qui importait des produits agricoles d’Amérique du Nord et d’Amérique du Sud.

Myers semblait nerveux. Taggard le soupçonna soudain d'être gêné parce qu'il était son supérieur alors qu'il avait quinze ans de moins.

— Oui, confirma Myers quand il lui eut posé la question. Je sais qu'il n'y a aucune raison, mais d'une certaine manière… cela m'embête.

Taggard garda les yeux baissés vers le menu.

— C'est vous le professionnel, ici. Pensez, je ne parle même pas arabe !

Il leva la carte d'un chouia.

— Et les traductions anglaises ne me servent pas à grand-chose.

Myers se pencha au-dessus de la table.

— Du méchoui, c'est de l'agneau cuit à la broche, délicieux. Du *chouarma,* c'est de la viande grillée ; ils font cela très bien également…

— Je vais tout bonnement commander le même plat que vous.

— En fait, vous pouvez prendre n'importe quoi. Ici, ça ne peut pas être mauvais.

— J'aimerais qu'on puisse en dire autant dans tous les restaurants du monde.

À cet instant, un grand brouhaha à l'autre bout de la salle attira leur attention. Un homme corpulent qui pouvait avoir une cinquantaine d'années venait de pénétrer dans l'établissement en compagnie d'un groupe d'hommes qui l'entouraient à la façon de courtisans. Il affichait des manières autoritaires qui ne prévenaient pas en sa faveur.

— Qui est-ce ? demanda Taggard à voix basse. Un chef de la mafia ?

Myers faillit s'étouffer.

— Au nom du Ciel ! Il s'agit de Zayd Ibn Faruq Ibn Abd al-Aziz, un prince saoudien.

— Jamais entendu parler.

— Pas étonnant. Il y en a environ vingt mille.

Taggard observa la mine placide de son supérieur.

— Vingt mille princes ? Vous n'êtes pas sérieux ?

— Tous les héritiers mâles d'Abd al-Aziz Ibn Saoud, le fondateur et premier roi du pays, jouissent de ce titre. Ils remplissent des pages complètes dans le bottin téléphonique de Riyad, expliqua Myers d'un air sombre. Chacun d'eux a droit à un apanage, pris sur les caisses de l'État, ainsi qu'à une douzaine de femmes avec lesquelles il procrée, au cours de son existence, quarante à cinquante princes supplémentaires sans se demander une seconde comment cela pourra bien continuer.

Taggard émit un petit sifflement.

— Intéressant.

Deux des serveurs avaient entrepris de mettre à la porte plusieurs

clients, manifestement pour donner la meilleure table de l'établissement au prince et à sa suite. Les victimes ne se privèrent pas de manifester leur mécontentement par des paroles dures, du moins aux oreilles de Taggard, mais celles-ci laissèrent le prince de marbre ; et tous finirent par s'exécuter.

Voilà donc comment ça marchait dans ce pays. Sans doute la visite d'un prince, se dit Taggard, flattait-elle le propriétaire du restaurant malgré l'inflation de sang royal. Un peu comme quand une star de cinéma honore de sa présence un bar de New York.

Myers replongea les yeux dans le menu.

— Je crois que je vais prendre de l'agneau, dit-il. Et en entrée du *mezze* avec du *houmous* et du… euh…

On aurait dit qu'il préférait ne pas trop savoir ce qui se déroulait autour d'eux.

Ils passèrent commande puis Myers dit à mi-voix :

— Je sais qu'on n'a pas le droit de poser de question… mais je me demande encore ce que vient faire en Arabie Saoudite quelqu'un qui ne parle pas arabe.

— Jouer les assistants de bureau, répondit Taggard. Vivre de la charité jusqu'à l'âge de la retraite…

Officiellement, sa mission consistait à établir un rapport sur l'état de l'économie saoudienne.

— Pour être honnête, je ne connais pas trop la *Company*.

Taggard jeta un coup d'œil autour de lui pour évaluer leurs chances d'être écoutés. Dix ans plus tôt, il aurait encore chapitré Myers avec sévérité : « Aucune discussion professionnelle en public. » Ce jour-là, il pensa : « Oh ! Et puis merde. »

— Jusqu'à présent, j'ai travaillé dans le département économie.

— Ah oui ?

— Économie de l'étranger.

Myers comprit enfin.

— Ah, je vois ! Ce genre de boulot…

— Oui, exactement.

Les entrées arrivèrent : deux grandes assiettes remplies de pickles, de poivrons, d'aubergines, de tomates, d'oignons et d'une épaisse purée d'un brun clair. Il n'y avait pas de couverts. Taggard imita Myers et découpa des morceaux de *pita* pour porter la nourriture à ses lèvres.

— Ce job doit être agréable, remarqua Myers, la bouche pleine. Quand on aime l'économie, bien sûr. Et puis pas de risque que ça finisse dans le sang, n'est-ce pas ?

— Avant, si. Mais depuis quelque temps… C'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai demandé ma mutation.

Taggard montra la purée, pas très appétissante mais au goût

extraordinaire.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Du *houmous.* De la purée de pois chiches.

— Entre nous soit dit, les Arabes pourraient redorer leur image s’ils exportaient leur cuisine. C’est franchement délicieux.

Myers sourit, pour la première fois depuis qu’il était venu chercher Taggard à l’aéroport.

— C’est le gros avantage d’être en poste ici.

— Seulement, avec ça, je boirais bien une bonne bière fraîche.

— Là, vous abordez le gros inconvénient.

— Ils s’y tiennent vraiment ? Pas d’alcool ?

— Si on vous prend en train de boire en public, c’est la prison, les coups de bâton sur la place de la Grande Mosquée et l’expulsion.

— O.K., dit Taggard en soupirant et en prenant son verre d’eau.

À la table du prince, le ton monta de nouveau. Les serveurs se mirent à courir et, quelques instants plus tard, le patron s’approcha de ses hôtes illustres avec la mine d’un condamné à mort. Le prince lui dit quelques phrases accompagnées de grands gestes qui désignaient apparemment le restaurant, puis sortit quelque chose qui ressemblait à un chéquier.

— Que se passe-t-il ? voulut savoir Taggard.

Myers soupira.

— Le prince a fait l’éloge du restaurant et déclaré qu’il voulait l’acheter. Maintenant, il rédige le chèque.

— Corrigez-moi si je me trompe, mais je n’ai pas l’impression que l’actuel propriétaire soit ravi.

— Il est tout sauf ravi à coup sûr. Mais il ne peut pas refuser : l’autre le ferait jeter en prison pour insulte.

— Vous voulez dire qu’on lui fait une offre qu’il ne peut pas refuser ? demanda Taggard en haussant les sourcils. J’ai déjà entendu cela quelque part.

Myers fixait son assiette d’un air malheureux.

— Le prince paie le prix qu’il juge approprié. Ensuite, ou bien il tentera de gérer lui-même l’établissement, ou bien il le revendra quatre fois plus cher. Quoi qu’il en soit, cela veut dire que l’al-Ichrin ne sera plus longtemps un restaurant recommandable.

Il soupira de nouveau.

— Profitez de ce repas, Taggard.

Taggard secoua la tête avec consternation.

— Vous racontez cette histoire comme si c’était monnaie courante dans ce pays.

— Ça l’est.

— Mais, avec de telles pratiques, la famille royale ruine les classes moyennes !

— Les princes manquent régulièrement d'argent.

— Pardon ? C'est la dynastie la plus riche du monde !

— Sans aucun doute. Seulement, ça coûte cher, ces jets privés, ces grands yachts, ces appartements dans les meilleurs quartiers de Londres ou de Nice. Sans parler des distractions telles que l'élevage de faucons, les courses, le champagne, le caviar et tout le bataclan.

Le propriétaire avait pris le chèque et s'était incliné à plusieurs reprises, selon Taggard une bonne centaine de fois. Quand il repartit, on aurait cru qu'il allait s'enfermer dans son bureau et se brûler la cervelle.

— Non, il ne va pas faire ça, dit Myers en secouant la tête. Le Coran l'interdit.

— Sauf quand on mène une guerre sainte et qu'on entraîne des mécréants dans la mort.

Myers lui jeta un coup d'œil, bref mais suffisant. Taggard comprit qu'il était au courant.

PASSÉ
2001

Vers onze heures du soir en ce deuxième lundi de septembre 2001, la petite Theresa Miller, âgée de quatre ans, qui habitait avec ses parents dans la commune de Franktown au Canada, fit une chute dans l'escalier. Ses parents, dans la salle de séjour, avaient entendu un cri ensommeillé provenant du premier étage. La mère de Theresa s'apprêtait à se lever pour monter voir sa fille quand tous deux entendirent un bruit effroyable dans le couloir. Ils accoururent et découvrirent au pied des marches leur petite fille inconsciente. Il se révélerait plus tard que la barrière en haut de l'escalier était mal fixée.

L'ambulance atteignit l'hôpital d'Ottawa à minuit vingt. Theresa Miller entra en salle d'opération à peine dix minutes plus tard. Et c'est là qu'en dépit de tous les soins prodigués elle succomba au grave traumatisme crânien causé par sa chute sur le coup de cinq heures dix.

Le médecin chargé d'apprendre la terrible nouvelle aux parents qui attendaient demanda ensuite s'ils étaient prêts à autoriser le prélèvement d'organes sur le corps de leur fille. Beaucoup d'enfants ne pouvaient en effet être sauvés que par une transplantation cardiaque.

L'idée que la mort d'un proche représente pour un autre une chance de survie constitue une forme de consolation pour de nombreuses personnes et la raison de leur consentement. Les parents de la petite Theresa, eux, acceptèrent avant tout parce que Catherine Miller devait d'avoir gardé la vue à une greffe de la cornée remontant à quelques années et que, par conséquent, ils se sentaient liés par une obligation morale.

Une fois qu'ils eurent tous les deux apposé leur signature au bas du formulaire d'autorisation, on recueillit les données médicales nécessaires sur le corps de Theresa et on les entra dans le réseau de transplantation nord-américain. En l'espace de quelques secondes, l'ordinateur désigna comme bénéficiaire idéale une petite fille souffrant de cardiomyopathie dilatative aiguë, qui attendait depuis quelque temps dans une clinique de Washington, DC.

Son nom était Alice Taggard.

Ce matin-là, le téléphone sonna de bonne heure dans l'appartement de Lynn et Charles Walker Taggard. Arrachés à un sommeil déjà agité, ils atteignirent le téléphone avant même la troisième sonnerie. Depuis que la maladie de leur fille s'était aggravée au point qu'il ne restait plus qu'à attendre soit un don d'organe soit la mort, la mère d'Alice passait la moitié de ses journées à l'hôpital et l'autre moitié à entretenir une correspondance toujours plus volumineuse avec les assurances. Son père, qui exerçait au siège de la Central Intelligence Agency à Langley une activité dont il n'avait le droit de révéler la nature à personne, y compris à sa femme, ne parvenait plus guère à se concentrer sur son travail et posait des jours de congé aussi souvent que possible. Ses collègues faisaient preuve d'une compréhension étonnante. Et son chef lui avait expliqué à plusieurs reprises qu'il ne devait se faire aucun souci pour son job, qu'il donnerait son aval à tous les arrangements souhaitables.

Lorsqu'il décrocha ce matin-là, Charles W. Taggard prononça seulement son nom dans le combiné et retint son souffle. La nouvelle le soulagea : le médecin de service lui annonça qu'ils avaient un cœur, que les données biopsiques étaient excellentes et que l'organe était déjà parti.

Dans les transplantations, l'essentiel tient à la rapidité d'intervention. S'il est protégé contre les infections et bien conservé au froid, un cœur isolé peut survivre au maximum huit heures. Pendant qu'à Ottawa les chirurgiens prélevaient le greffon de la petite Theresa, les réacteurs d'un jet de dix places, affrété en hâte, tournaient déjà sur les pistes de l'aéroport et une ambulance conduite par un chauffeur habitué à ce genre de mission s'avançait devant l'entrée des urgences. Peu après huit heures, deux jeunes médecins qui transportaient le cœur dans une glacière remplie d'une solution saline particulière montaient à bord de l'avion, qui reçut de la tour de contrôle l'autorisation de décoller en priorité et s'éleva dans les airs à huit heures et demie.

À cette heure-là, les parents de la petite Alice se trouvaient à l'hôpital depuis un bon moment. Ils étaient arrivés juste à temps pour donner un dernier baiser à leur fille avant qu'on ne l'emmène en salle

d'opération. Désormais, ils n'avaient plus qu'à attendre.

Jusque-là, tout s'était déroulé de façon normale. Mais alors que l'avion en provenance d'Ottawa avait couvert exactement la moitié du trajet jusqu'à Washington DC, il reçut l'ordre de mettre aussitôt le cap sur l'aéroport le plus proche et de se poser. Le pilote expliqua qu'il devait s'agir d'une erreur, qu'il transportait un organe vivant. Mais avant d'avoir terminé, il aperçut au-dessus de lui un jet de combat de l'aviation américaine qui prit en charge l'échange radio et refusa d'entendre quelque argument que ce soit. Le jet avec les deux médecins et le cœur vivant à bord fut contraint de se poser sur un aéroport conçu pour le transport de produits agricoles.

On était le 11 septembre. Des terroristes venaient de propulser deux avions de ligne contre les tours du World Trade Center.

Dans les heures qui suivirent, un sentiment d'effroi paralysa la clinique. Les téléviseurs s'allumèrent les uns après les autres. Le travail s'interrompit car le personnel restait comme hypnotisé devant les écrans, dans l'attente de nouvelles informations. Et les images se succédaient. La tour en feu. L'impact du deuxième appareil. Et finalement l'effondrement.

Dans le service des transplantations, personne au contraire n'avait le temps de regarder la télévision. La petite Alice Taggard était déjà sous anesthésie. Le chirurgien avait tracé sur sa poitrine des traits bleus là où il voulait pratiquer des incisions.

Pendant que l'équipe attendait dans la salle d'opération, les responsables à l'extérieur parlementaient avec tous ceux qu'ils réussissaient à joindre.

Le temps s'écoulait. Enfin, peu avant onze heures, l'aviation américaine accorda une autorisation exceptionnelle. Le jet canadien avait le droit de redécoller. Il atterrirait à l'aéroport de Washington une heure plus tard. Une ambulance partit sur les chapeaux de roue et le chirurgien ouvrit la poitrine d'Alice.

Charles W. Taggard tenait la main de sa femme en observant un tableau sur le mur, représentant le Christ ressuscité, et il fut tenté de prier. Mais il lui parut malhonnête de se rappeler justement dans le malheur l'existence d'un Dieu auquel il n'avait jamais accordé une seule pensée de toute sa vie, et il y renonça.

Le jet transportant le cœur de Theresa Miller arriva à deux cents milles de Washington. Là, deux autres avions de combat firent leur apparition. Les pilotes n'étaient au courant d'aucune autorisation exceptionnelle. Ils ne voulurent rien savoir et obligèrent à nouveau le jet canadien à se poser.

Dès qu'ils comprirent que le greffon n'arriverait jamais à temps, les chirurgiens refermèrent la poitrine d'Alice. Hormis le fait qu'elle

n'avait servi à rien, l'opération s'était déroulée sans problème. Et pourtant, la petite fille ne se réveilla pas comme prévu, mais resta dans le coma pendant une semaine avant de s'éteindre le 19 septembre 2001.

2002

En avril de l'année suivante, Lynn Taggard, qui avait repris son ancien travail d'agent immobilier après le décès de sa fille unique, eut un terrible accident de voiture. Alors qu'elle rentrait d'un rendez-vous au fin fond de la Virginie, le soir, vers neuf heures et demie, elle quitta la route à un endroit dangereux, connu de tous les gens du pays, défonça la rambarde et atterrit dix mètres plus bas. Le médecin légiste déclara par la suite qu'elle était morte sur le coup.

De toute évidence, un accident tragique.

Pourtant, en rentrant chez lui ce soir-là, Charles W. Taggard trouva un appartement étonnamment bien rangé. Presque tous les vêtements étaient à leur place dans l'armoire, propres et repassés. Le réfrigérateur débordait, et même plus : il débordait d'aliments à son goût. Et plus tard, il devait constater que, dans les semaines précédant son accident, sa femme avait résilié les abonnements à tous ses journaux ainsi que son compte personnel sur AOL.

Il ne découvrit jamais ni lettre d'adieu ni aucun signe de ce genre. Mais il avait la conviction que Lynn avait perdu la vie volontairement.

2003

En janvier de l'année suivante, alors qu'il menait des recherches sur un sujet totalement différent, Charles W. Taggard tomba sur une information classée confidentielle qui le foudroya.

Après la mort de Lynn, il s'était jeté à corps perdu dans le travail, accumulant les heures supplémentaires, passant tous ses week-ends à Langley. Dans l'appartement qui avait un jour servi de foyer à sa famille, il n'occupait plus que la cuisine, la salle de bains et le séjour, où il dormait sur le divan. Sa femme et lui n'avaient pas eu la force de jeter les affaires de leur fille ; seul, il n'arrivait même pas à occuper leur ancienne chambre conjugale. Toutes les semaines, il se promettait de chercher un logement plus petit, à l'extérieur de la ville, plus proche de Langley, de n'emporter que le strict minimum et de confier le reste à des brocanteurs. Néanmoins, il n'entreprenait aucun geste en ce sens bien qu'il lui eût suffi d'appeler les anciens collègues de Lynn.

Et voilà que, dans une des innombrables archives de la CIA, il avait mis la main sur un dossier d'où il ressortait que, dans les jours qui avaient suivi le 11 septembre, l'ensemble du trafic aérien

commercial et civil avait été bloqué au-dessus des États-Unis. Les instructions du centre de contrôle FAA, parvenues à tous les aéroports quelques minutes à peine après les attentats, imposaient à l'ensemble des appareils circulant dans l'espace aérien américain de se poser sur les pistes de l'aéroport le plus proche et interdisaient à tout avion de décoller. Aucune exception n'était prévue à la règle. Même l'ancien président des États-Unis Bill Clinton, alors en visite en Australie, ne put rentrer au pays car tous les vols sans exception avaient été annulés. Pour les mêmes raisons, l'ancien vice-président Al Gore passa plusieurs jours en Autriche. On dut reporter d'importants matchs de baseball. La baisse du trafic aérien fut telle que les climatologues constatèrent un changement notable du temps.

Et pourtant, on avait fait une exception.

À l'aéroport de Blue Grass à Lexington, un Boeing 747 avait obtenu l'autorisation de décoller. Il transportait des citoyens saoudiens de haut rang qui rentraient dans leur pays : d'une part des membres du clan al-Saoud, la famille royale donc, et de l'autre des membres du clan Ben Laden.

L'autorisation de décoller n'était pas enregistrée dans les papiers officiels de la FAA mais uniquement dans les dossiers de l'aéroport. Et là, on pouvait lire que l'ordre venait « des plus hautes instances ».

Taggard n'arrivait pas à croire ce qu'il avait devant les yeux. Il se sentait pétrifié, relisait en boucle le dossier. Sur les dix-neuf terroristes qui avaient détourné quatre avions pour commettre le plus grand attentat de l'histoire, dix-sept jouissaient de la nationalité saoudienne. Or, tandis que tous les autres étaient cloués au sol, on permettait justement à des Saoudiens de quitter le pays ! Mieux même : à l'époque, on partait déjà du principe que la responsabilité de ces crimes revenait à Oussama Ben Laden, désigné dans les documents internes de la CIA par l'abréviation UBL correspondant à une autre transcription de l'arabe. Mais, au lieu d'interroger les membres de sa famille séjournant aux États-Unis ou, au moins, de leur poser quelques questions, on les laissait tranquillement repartir chez eux.

Et cela pendant qu'on empêchait l'avion transportant le cœur destiné à sa fille de continuer sa route.

À partir de là, Charles W. Taggard commença à s'intéresser à l'Arabie Saoudite.

PRÉSENT

Pendant les tout premiers jours, le kiné rendait visite à Markus, le massait avec précaution, lui tordait les bras et les jambes dans tous les sens possibles et imaginables en demandant sans cesse :

— Ça va toujours ?

Et à l’époque, ça allait très bien. Cette gymnastique lui avait fait l’effet d’une distraction extrêmement agréable.

Mais peu de temps après, on lui avait expliqué qu’il était maintenant en état de participer aux séances collectives de kinésithérapie, en bas, dans la salle de rééducation numéro un. Au début, un adolescent boutonneux qui faisait son service civil à l’hôpital l’avait encore poussé en fauteuil roulant dans les couloirs aux murs vitrés derrière lesquels on apercevait les bois environnants.

Mais au bout d’une semaine, on lui retira même cette faveur et il dut s’y rendre sur ses propres jambes. Le trajet était plus fatigant que la séance elle-même ; sans les béquilles qu’on avait posées près de son lit dès le départ – pour aller aux toilettes ou à la kitchenette –, il n’y serait jamais parvenu.

Le premier jour, il revint tellement K.-O. qu’il dormit toute la journée.

Le deuxième, il se sentit également épuisé, mais il put au moins regarder la télévision pendant quelques heures.

Le troisième, il découvrit en rentrant dans sa chambre une grande femme mince vêtue d’un manteau grenat qui l’attendait à la fenêtre et se retourna vers lui d’un mouvement hésitant, les lèvres pincées. Son regard traduisait la nervosité ; une inquiétude manifeste émanait d’elle.

— Bonjour, dit-elle.

Il regagna son lit en boitillant, posa ses béquilles et s’allongea sur le matelas.

— Bonjour, Dorothea, dit-il alors d’une voix geignarde. Content de te voir.

CHAPITRE 7

QUELQUES SEMAINES PLUS TÔT

La porte de l'épicerie était close. Dorothea consulta involontairement sa montre. Dix heures et demie. Un lundi. Un lundi tout ce qu'il y avait de plus normal.

En outre, les légumes n'étaient pas sortis. Ni le présentoir à journaux. Fermé ? Pourquoi cela ?

Elle appuya de nouveau sur la poignée. La porte ne bougea pas. Elle avait un jour été bleue, quelques siècles auparavant, mais à présent la peinture s'écaillait. Dorothea s'efforça de scruter le magasin à travers la vitre en verre opale. On aurait dit qu'à l'intérieur la lumière brillait.

Elle perçut un mouvement puis quelqu'un ouvrit. Un homme d'une bonne cinquantaine d'années, aux joues tombantes, avec des touffes de poils épaisses qui lui sortaient des narines.

— Vous êtes la première de la journée, dit-il sur un ton bougon pendant que l'antique sonnette s'époumonait. À dix heures et demie. C'est tout dire.

— Pardon ? fit Dorothea, stupéfaite.

— La fréquentation du magasin.

Il se retourna et ramassa un bout de carton sur le comptoir. Dans le fond de la boutique, on apercevait des caisses, les étagères étaient à moitié vides.

— J'ai fait un panneau mais, après, j'ai oublié de l'accrocher. Je m'en rends compte seulement maintenant.

— Un panneau ?

— Pour dire que l'épicerie est fermée.

Il la dévisagea brièvement.

— Ma mère est morte samedi.

— Oh ! Je suis désolée.

Dorothea était surprise par la douleur qu'elle éprouvait. La vieille dame et elle avaient tout juste commencé à devenir amies, et voilà que…

— Vous n'avez pas à être désolée. Elle avait quatre-vingt-trois ans. Et elle est morte comme elle a toujours voulu : au travail. Elle a fait les comptes du mois, s'est allongée sur son divan et hop !

Il n'avait pas l'air spécialement triste, plutôt fâché.

— Oui, je comprends.

Dorothea ne savait que dire.

— Et euh… le… le magasin… ?

L’homme secoua la tête.

— Il ne ramenait rien de toute façon. Elle vivait de sa retraite. Vous permettez ?

Il scotcha le panneau sur lequel il était écrit « Fermé jusqu’à nouvel ordre pour cause de décès », se retourna sans la saluer et referma la porte.

Ensuite Dorothea l’entendit se remettre au travail. Il avait l’air de ranger sans soin, et même à contrecœur.

Elle se retourna et observa la place du village, en vérité avec émotion, comme s’il s’agissait d’un moment qui sortait du cours normal du temps. Ici, la mairie, où ne travaillait plus aujourd’hui qu’un secrétaire, et encore, uniquement deux jours par semaine. Là, l’auberge Zum Krug, une taverne grise à moitié en ruine. Le bâtiment d’à côté avait un jour été une boutique, un magasin de vêtements sans doute, à en juger par la vitrine qu’on distinguait encore derrière le badigeon sale et qui était vide depuis son arrivée. L’église paraissait si vétuste qu’elle hésitait à y entrer.

Qu’est-ce que c’était que ce village en fait ? Il avait l’air si… si mort. Comme un grenier poussiéreux rempli de vieux objets oubliés. Ce n’était pas un lieu vivant, c’était juste un amas de maisons individuelles.

Dorothea rentra chez elle dans un état presque de transe, envahie par une étrange tristesse en lien non seulement avec la vieille madame Birnbauer mais aussi avec l’état du monde en général. Elle ouvrit son réfrigérateur et resta plantée devant, désemparée, à se demander ce qu’elle allait bien pouvoir manger ce midi-là. Non, elle n’allait pas faire trente kilomètres pour six œufs. Elle devait changer de programme.

Quelqu’un allait bien reprendre le magasin, non ? Une chaîne. Ce ne serait plus aussi romantique, mais toujours mieux que rien.

Et en plus, le téléphone maintenant ! Il n’y avait vraiment pas moyen de réfléchir deux minutes en paix.

— Allô ?

C’était une voix qu’elle ne connaissait pas. Un homme. Il parlait allemand de façon hachée, avec un accent guttural.

— Bonjour. Je suis…

Il prononça un nom qu’elle ne comprit pas et demanda :

— Je souhaiterais parler à Achim.

— Achim ?

Il s’était trompé de numéro, aucun doute.

— Oui, Achim.

— Vous devez faire erreur.

— Oh ! Je ne suis pas chez Achim Anstätter ?

À ce moment-là, Dorothea comprit.

— Ah oui… Non. Il n'habite plus ici. C'est l'ancien propriétaire. Vous avez composé le bon numéro, mais la famille Anstätter a déménagé.

Une longue pause s'ensuivit.

— Je vois, finit par dire l'homme à l'autre bout du fil. Il vous a vendu sa maison ?

— Oui.

— Eh bien, il n'a pas perdu de temps.

Tout à coup, la méfiance que Dorothea avait cru oubliée, réglée, se réveilla comme un fauve tapi dans la pénombre. Elle remarqua qu'un frisson lui parcourait le dos.

— Pardon ? Que voulez-vous dire ?

Il ne répondit pas à sa question.

— Pourriez-vous lui transmettre un message ?

— Que voulez-vous dire par « pas perdu de temps » ? insista-t-elle. Qu'est-ce qu'elle a, cette maison ?

— Rien. C'est une erreur. L'allemand n'est pas ma langue maternelle. Je me trompe souvent.

Et après un profond soupir, il ajouta :

— Veuillez transmettre le message suivant à monsieur Anstätter, je vous prie…

Tandis qu'elle rapportait la conversation téléphonique à son mari, Dorothea faisait les cent pas dans la cuisine.

— Il n'a pas voulu m'expliquer ce qu'il voulait dire. Il s'est contenté de nier. Mais je ne suis pas débile, quand même ! J'ai bien entendu : « Eh bien, il n'a pas perdu de temps. »

— Ce n'est pas forcément important. Peut-être s'est-il vraiment trompé. Moi aussi, quand je dois parler anglais au téléphone, je commets ce genre d'erreur. Parfois, j'en suis vraiment gêné.

— Et si ce n'était pas le cas ? S'il y avait vraiment quelque chose de louche ici ? Si la maison était… empoisonnée ou je ne sais pas, moi !

Werner haussa les sourcils avec agacement.

— Nous en avons inspecté les coins et les recoins. Tout est en ordre.

— Et s'il s'agit d'un problème invisible ? Du mercure par exemple. Peut-être a-t-on déversé du mercure quelque part et, nous, on respire ces effluves depuis des mois. Tu peux garantir qu'il n'y a pas de mercure ?

— Non. Mais si tu le souhaites, nous pouvons faire venir un spécialiste de… je ne sais pas… l'institut de chimie ou du service

d'hygiène, un truc dans ce genre. S'il le faut, on peut se le payer.

Il se malaxait les mains.

— Quel message dois-tu transmettre à Anstätter, au fait ?

Dorothea fit un geste brusque de la main.

— Oh, je n'ai pas trop compris. Quelqu'un est en train de mourir… Un certain Ramar ou Rabar, aucune idée de qui il voulait parler. D'ailleurs, je m'en moque. J'ai l'impression que tout le monde meurt en ce moment.

Au même instant, le téléphone sonna de nouveau. Tous deux se figèrent.

Deuxième sonnerie.

— Vas-y, dit Dorothea en chuchotant malgré elle.

Werner se leva de sa chaise.

— C'est bon. J'y vais.

Il sortit dans le couloir et décrocha.

— Allô ? Oui.

Pendant un moment, silence. Puis :

— Oui, je comprends. D'accord. Et tu… ? D'accord. Bon, je lui dirai. Au revoir.

Il revint dans la cuisine avec la mine si grave que Dorothea en eut la gorge nouée.

— C'était Frieder. Il… (Werner ravala sa salive.) C'est au sujet de ton frère Markus. Il a eu un grave accident de voiture. En Amérique. Frieder dit qu'il est à l'hôpital. Dans un état critique.

Dhahran est une ville du golfe Persique située à une quinzaine de kilomètres au sud de Damman, le port de conteneurs le plus important d'Arabie Saoudite, et seulement à trois kilomètres de Khobar, le lieu de résidence le plus recherché de toute la côte. C'est le quartier général de la société Saudi Aramco, le premier groupe pétrolier au monde, et en même temps une ville sans équivalent dans le pays. Non loin de là se trouve la King Fahd University of Petroleum and Minerais, la grande faculté du pétrole où sont inscrits plus de dix mille étudiants, tous exclusivement de sexe masculin, et où les cours, à l'exception de ceux consacrés au Coran, sont dispensés en général par des professeurs étrangers, et donc en anglais. Or, bien que Dhahran constitue en quelque sorte le cœur de l'industrie pétrolière saoudienne, la base de la richesse nationale, elle n'est pas sans rappeler une petite ville américaine.

L'accès à l'intérieur de la cité, entièrement ceinte d'une clôture, est soumis à des contrôles sévères. Dhahran est en effet réservée aux employés étrangers de Saudi Aramco et à leurs familles, originaires pour la plupart des États-Unis, mais aussi d'Europe et du Canada. Les rues, larges et parfaitement entretenues, sont bordées d'arbres. Les

maisons, construites en pierre, sont entourées de pelouses vertes. Et tout y est spacieux car, sur ce site encore recouvert par le désert il y a une cinquantaine d'années, l'espace occupé n'a aucune importance. Les habitants, environ douze mille, disposent d'un vingt-sept trous, d'une piscine, de terrains de squash et de tennis, d'écoles ainsi que de magasins de toute sorte. Les moyens de télécommunication sont tous gratuits, depuis le téléphone jusqu'à l'Internet. Et la sécurité constitue une priorité : bien que les Occidentaux en Arabie Saoudite soient régulièrement la cible d'attentats, il ne s'en est encore jamais produit un seul à Dhahran.

Toutefois, le plus important reste que les lois sévères de l'Arabie Saoudite n'y sont pas en vigueur. Dhahran possède sa propre juridiction, ses propres forces de police, ses pompiers, ses services de santé, tous financés par Saudi Aramco. Les habitants ont le droit de rapporter de l'alcool chez eux et les femmes ne sont soumises à aucune obligation vestimentaire. À l'intérieur de l'enceinte, elles ont même le droit de conduire.

Autant de liberté peut aisément mener à l'insouciance, se dit ce soir-là un homme qui venait d'avoir une conversation téléphonique décevante. Il se demanda un instant que faire puis finit par se lever pour aller aux toilettes. À ce moment-là, son regard traversa la fenêtre et il aperçut un groupe.

C'étaient des Saoudiens vêtus de l'uniforme des services de sécurité. Deux d'entre eux portaient une arme.

Un spectacle peu rassurant.

Comme il n'avait de toute façon pas le choix – on ne pouvait pas s'enfuir de la ville entourée d'une clôture –, il se dirigea vers la porte d'entrée et ouvrit avant qu'ils sonnent.

Ils le dévisagèrent, la mine impassible. L'un d'eux lui demanda son nom et, dès qu'il eut répondu, tendit le bras dans sa direction.

— Vos papiers.

Il alla les chercher, les confia à celui qui les avait réclamés et le regarda les passer en revue.

— Vous venez de Chypre ? demanda-t-il tout en feuilletant le passeport.

— Oui.

— Et vous étiez aujourd'hui à Abqayq ?

— Oui. C'est là que je travaille.

— Vous étiez dans l'équipe qui accompagnait le ministre du Pétrole au cours de son inspection ?

— Oui.

— On vous a dit de garder le silence sur tout ce que vous avez vu et entendu à cette occasion ?

Il ravala sa salive.

— Oui.

La main qui tenait le passeport se mit à le tapoter sur les articulations de l'autre main. Ce geste produisait un petit bruit énervant.

— À qui avez-vous téléphoné tout à l'heure ?

Ils étaient au courant ? Comment était-ce possible ? Il s'était servi de son portable et on prétendait toujours que…

— Je voulais appeler un ami. Mais il était absent.

— En Allemagne ?

— Oui.

Les hommes échangèrent des regards. L'un d'eux, qui n'avait rien dit jusque-là, lâcha :

— Embarqué.

Au bout de plusieurs jours d'angoisse, les médecins annoncèrent que Markus s'en tirerait. Mieux même : ils expliquèrent qu'il serait bientôt en état de supporter le voyage, et Frieder s'organisa alors pour le rapatrier en Allemagne et le faire entrer dans une clinique appropriée.

La première fois que Dorothea lui rendit visite – Markus était toujours dans le coma et, au dire des médecins, le resterait encore quelque temps –, Frieder la prit à part et lui expliqua que c'était un miracle qu'il ait pu faire sortir leur frère des États-Unis car on avait porté contre lui toute une série de graves accusations. Il en fit la liste, mais elles lui passèrent au-dessus de la tête. La vue de son frère gravement blessé, de toutes ces cicatrices et de ces appareils… C'était trop.

PRÉSENT

— Je n'ai pas pu rester. Tu étais tellement… abîmé. J'arrivais à peine à te regarder. Tous ces bandages, ces tuyaux…

Dorothea approcha une chaise du lit et s'assit.

— Je suis si contente que tu ailles mieux.

Markus lui adressa un sourire en coin, ce qui lui faisait encore mal. Il tâta sa cicatrice.

— Oui, dit-il, je ne suis plus près de gagner un concours de beauté.

Elle le dévisagea.

— On ne peut rien y faire ? Je veux dire : pour la cicatrice.

— Si. Ils veulent me réopérer. Après-demain, je crois. Mais, d'après eux, elle ne disparaîtra jamais complètement. Ça fera un souvenir.

Dorothea hocha la tête d'un air songeur puis haussa les épaules.

— C'est moins embêtant pour les hommes, les cicatrices. Ça les rend intéressants, pas moches.

Markus sentit la fatigue le gagner. Les exercices de kiné, la promenade dans les couloirs, la chaleur de la chambre…

— Notre grand frère m'a parlé de votre nouvelle demeure. Un rêve, à ce qu'il raconte. Avec piscine, vue imprenable, tout ça.

Les yeux de Dorothea se mirent à briller.

— Oh oui ! Il faut absolument que tu viennes voir ça dès que tu pourras sortir. Elle est vraiment merveilleuse.

Elle fit une brève pause puis confia :

— Pas tout, bien entendu. Elle présente des inconvénients, comme tout dans la vie. Désormais, Werner doit faire beaucoup de route pour se rendre au travail et tu sais comme il déteste se lever de bonne heure. Cela signifie qu'il rentre tard. De plus, la maison est un peu mal construite, du point de vue du chauffage – c'est haut de plafond, avec beaucoup d'espaces ouverts, peu de portes qu'on peut fermer…

Un doux sentiment d'intimité enveloppait Markus. Cela tenait à la voix de sa sœur. Il ne put s'empêcher de penser à autrefois, quand ils étaient enfants et qu'ils partageaient la même chambre. Seul Frieder, l'aîné, avait déjà la sienne. À cette époque-là, ils comptaient les camions jusqu'au moment où ils s'endormaient.

— On dirait qu'elle date déjà un peu, remarqua-t-il en s'efforçant de dissimuler son épuisement. On ne construit plus comme ça maintenant.

— Oui, elle remonte à une centaine d'années. Enfin, la première maison ; il n'en reste plus que la cave. Aujourd'hui, on n'obtiendrait plus jamais un permis de construire sur un site pareil.

Elle se mit à papoter, parla d'une vieille dame et de son épicerie, se plaignit que le village fût mort et qu'on ne connût personne, raconta qu'avant de mourir la vieille femme lui avait confié l'histoire de la maison et ainsi de suite. Markus ne comprenait pas tout, mais cela n'importait guère.

— Je vois, disait-il de temps à autre pour cacher sa fatigue et pour éviter de s'endormir.

— Selon toute apparence, personne ne va reprendre la boutique. Les héritiers s'en moquent et les grandes chaînes ne sont pas intéressées non plus. Elles ont déjà envoyé des experts, mais tous concluent que le village est trop petit pour faire tourner un magasin.

— Comment es-tu au courant de tout cela si tu ne connais personne dans le village ?

Elle rit d'un air gêné.

— Je suis allée voir le secrétaire de mairie et je lui ai demandé. En fait, les gens sont très aimables, il suffit de leur adresser la parole…

Elle baissa les yeux, observa ses mains puis releva la tête.

— J'ai déjà songé… Une idée de folle, mais enfin… Je me suis demandé si, moi, je ne pourrais pas reprendre le magasin.

Rien que le matin par exemple. Pendant que Julian est à l'école.

— Ce serait comme du temps de la vieille dame. Les gens ne viendraient te voir que pour t'acheter une livre de beurre ou un citron.

— Il s'agirait simplement d'être intégrée à la vie du village. Par ailleurs, je pourrais acheter des fruits et légumes bio à des fermiers du coin, directement, pas loin et bon marché.

— Aujourd'hui, tu trouves ça en supermarché. Les gens veulent tout acheter en une seule fois. Faire leurs courses pour la semaine. Toi aussi, tu fais ça.

— Mais on ne pourrait pas faire des économies au niveau des impôts de cette manière ?

— Tant que tu ne gagnes rien, oui. Seulement, je ne suis pas sûr qu'à vous deux cela fasse une grande différence. Il faudrait faire le calcul.

Cette fois, il n'avait pas réussi à se retenir. Au beau milieu de sa phrase, il fut pris d'un bâillement qui lui écrasa les mots dans la bouche.

— Tu es fatigué, dit-elle.

Dorothea se leva, ce qu'une partie de son esprit regrettait tandis qu'une autre se sentait soulagée.

— De toute façon, il est temps que j'y aille. Ça fait une sacrée trotte jusqu'à la maison, tu sais ? D'ailleurs, sinon, je serais venue plus souvent.

— Je ne t'en veux pas.

Markus n'avait qu'une vague idée de la localisation de la clinique. Elle devait se trouver à proximité de Francfort, d'après le plan extrêmement schématique qu'il avait vu sur un prospectus où il était par ailleurs essentiellement question de mucoviscidose, une maladie pour laquelle on avait conçu ici un traitement à base de remèdes naturels, présenté comme unique au monde, etc., etc. Il se demandait bien comment Frieder avait eu l'idée de le caser là.

— Tu veux peut-être que je te rapporte quelque chose la prochaine fois ?

— Non, merci. J'ai tout ce qu'il faut.

Une inspiration soudaine le traversa et lui rendit brusquement toute sa présence d'esprit.

— Enfin, c'est-à-dire… Si, tu pourrais me rapporter quelque chose.

— Dis-moi.

Markus porta la main à sa nuque et la massa tout en cherchant la meilleure façon de lui expliquer.

— C'est un peu compliqué. Et surtout il faut que tu respectes une

certaine procédure.

CHAPITRE 8

PASSÉ

Aucun de ses collègues à la CIA ne savait que Charles W. Taggard parlait bel et bien l'arabe. Même Myers n'en avait aucune idée.

Certes, rien n'eût été plus facile que de suivre un cours de langue à l'agence. Il eût suffi d'un clic qui lui aurait même valu la bienveillance de ses supérieurs dans la mesure où l'organisation était avide de collaborateurs possédant de bonnes connaissances en langues étrangères. Par ailleurs, les cours de la CIA passaient pour inégalables. D'excellents professeurs recouraient à la technologie la plus moderne et aux méthodes les plus récentes en psychologie de l'apprentissage.

Au lieu de cela, Taggard entra un jour dans un grand magasin et, comme guidé par une puissance supérieure, se mit à fouiller une table couverte de logiciels de langues bon marché. Une offre spéciale, dix dollars pièce, écouteurs inclus. C'étaient presque tous des cours d'espagnol, mais, ici et là, la couleur des boîtes différait. Quand il eut un cours d'arabe dans les mains, l'évidence s'imposa pour ainsi dire. Il le prit et se rendit à la caisse.

À partir de là, fini les stupides heures supplémentaires au bureau. Il partait en même temps que les autres et passait ses longues soirées solitaires à potasser l'arabe.

Il faillit capituler à maintes reprises. Son cerveau lui paraissait rouillé – une sensation atroce. Autrefois, il avait eu la réputation d'être doué en langues ; ce talent semblait avoir disparu.

Soudain, pourtant, il constata des progrès. La courbe verte sur le moniteur fit des bonds encourageants. Il commença timidement à s'habituer à l'idée que son cerveau fonctionnait encore.

De manière étonnante, cet effort intellectuel refoula tellement son chagrin que son existence finit par se remettre en mouvement. Tout à coup, ce fut un jeu d'enfant de quitter son vieil appartement. Il emménagea dans une banlieue de Washington. Et le hasard voulut que son voisin fût un médecin d'origine arabe. Ils devinrent amis. Hamid al-Shamri venait de Riyad où sa famille vivait encore. Il se montra enthousiaste lorsqu'il apprit que Taggard étudiait l'arabe, lui corrigea ses plus grosses erreurs de prononciation et lui enseigna la vraie langue de tous les jours.

Grâce à lui, Taggard découvrit la manière dont un musulman normal pratique sa foi : sans se poser de question, sans en faire un

plat, sans se prendre pour la main de Dieu dans le combat contre le mal. Bref, cela le rendit presque envieux. Et c'est ainsi que, quelque temps après, Taggard sortit sa bible de l'étagère et relut des passages qu'il connaissait de son enfance. Et aussi qu'il s'arrêta devant l'église pour noter l'horaire des messes.

Finalement, il alla de nouveau recevoir la communion pour la première fois depuis de nombreuses années et, un peu plus tard, il se mit même à assister aux conférences données dans la salle paroissiale.

L'une de celles-ci le toucha particulièrement. Elle l'amena à mettre de l'ordre dans ses affaires, à prendre discrètement ses dispositions et, enfin, à demander une entrevue à son supérieur pour le prier de l'envoyer en Arabie Saoudite.

Jim Rizzio, un homme large d'épaules à la peau cuivrée, le dévisagea. « En Arabie Saoudite ? » répéta-t-il au lieu de lui poser la question inscrite en travers de son visage : « Quelle mouche vous a donc piqué, Charles ? »

Charles W. Taggard ignorait lui-même la raison de cette envie. Il voulait aller en Arabie Saoudite justement pour trouver une réponse à cette question.

Et voilà qu'il y était. Il passait pour savoir lire les chiffres et les rapports des autres. Officiellement, il remplissait donc la mission d'un analyste sur place ; sa tâche consistait à évaluer le développement économique du pays. Officieusement, on lui avait accordé une année de repos pour se remettre d'un grave coup du sort et retrouver sa forme d'antan. On enterrerait son rapport sur les disques durs de Langley en le classant de telle sorte qu'aucune demande de recherche ne puisse jamais le trouver. C'étaient des congés payés sous un soleil de plomb. Et s'il en mettait un coup au lieu de prendre du bon temps au bord de la piscine de l'hôtel, tant pis pour lui.

On lui attribua un petit bureau dans le quartier général de la CIA à Riyad, mais rien qu'à la façon dont on lui parlait et à la brièveté des explications, il comprit que personne ne s'attendait à le voir souvent. Il n'y avait de toute façon pas grand-chose à faire. Il s'agissait d'un poste on ne peut moins spectaculaire et le travail des agents n'y ressemblait en rien à l'image que l'opinion publique se faisait des services secrets. L'Arabie Saoudite était un allié des États-Unis, les deux pays collaboraient sur le plan militaire et le ministre des Affaires étrangères saoudien venait régulièrement se détendre pendant un week-end dans le ranch du président américain. Le gouvernement saoudien faisait partie de la famille.

La CIA avait pour mission de récolter des informations sur les groupes radicaux présents en Arabie Saoudite, et notamment sur les Frères musulmans ainsi que sur le réseau de combattants de Dieu

devenu tristement célèbre sous le nom d'Al-Qaida. La société qui servait de couverture importait effectivement quelques produits alimentaires afin d'offrir aux agents un prétexte pour se rendre dans les entrepôts de l'aéroport ou de Damman, où ils pouvaient donner rendez-vous aux informateurs locaux en toute impunité.

On transmettait sans aucun doute les découvertes intéressantes au gouvernement saoudien, mais cette décision ne dépendait pas des agents sur place, qui n'ignoraient pas que les services de sécurité du pays gardaient jalousement pour eux tout ce qu'ils apprenaient de leur côté, et qui n'étaient donc pas particulièrement motivés. Ou, plus exactement, pour reprendre la formulation de Myers : « Si on entendait dire que quelqu'un envisage de faire sauter le palais royal, on ne ferait rien. Sauf qu'on éviterait le secteur à ce moment-là. »

La première initiative personnelle de Taggard à Riyad consista à tenir une promesse.

Après avoir longuement étudié les guides et les cartes disponibles au quartier général, il prit un taxi pour se rendre au musée national. Il traversa le palais al-Murabba, un bâtiment en pierres rougeâtres, siège du gouvernement du premier roi Abd al-Aziz Ibn Saoud mort en 1953, se promena à l'ombre d'une foule d'arbres séculaires dans le parc al-Fontah, sortit du jardin public par la grille sud et prit un deuxième taxi. Il demanda au chauffeur de le conduire dans le quartier d'al-Nasiriyah.

— Et où précisément ? voulut savoir le jeune Indien.

— Je vous le dirai le moment venu, répondit-il.

Une fois sur place, il fit prendre quelques rues au chauffeur, lui demandant de lire les panneaux, et quand il eut le sentiment de savoir où il se trouvait, il se fit déposer au coin d'une rue très passante et poursuivit à pied.

Il eut moins de mal que prévu à demander son chemin jusqu'à la maison de Musaed al-Shamri, le père de Hamid. En revanche, lorsqu'il sonna et qu'on lui ouvrit presque aussitôt, il ne s'attendait pas à connaître l'homme qui le dévisageait d'un air méfiant sur le pas de la porte.

Il s'agissait du propriétaire du restaurant al-Ichrin. De l'ancien propriétaire, pour être tout à fait exact.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il d'un ton bourru.

Puis il le reconnut à son tour. Il haussa les sourcils.

— Vous n'êtes pas venu récemment au… au… ?

— Dans votre restaurant, confirma Taggard.

L'homme souffla avec mépris.

— Je l'ai vendu.

Comme il avait l'air sur le point de lui claquer la porte au nez, Taggard s'empressa d'ajouter :

— Je suis là pour vous transmettre les salutations de votre fils Hamid de Washington et vous donner une lettre qu'il m'a confiée pour vous.

Il sortit l'enveloppe de sa poche et la tendit au père.

— Hamid ?

Al-Shamri s'empara de la lettre comme s'il craignait de la voir disparaître à la façon d'un mirage. Il la palpa, la retourna dans ses mains et ne put cacher son émotion en reconnaissant l'écriture. Alors, il ouvrit grand la porte et dit :

— Venez. Entrez, je vous prie. Vous êtes mon hôte.

Il cria vers le fond de la maison quelques mots que Taggard ne comprit pas. Deux créatures fantomatiques, des femmes apparemment, prirent la fuite.

— Comment connaissez-vous Hamid ? demanda al-Shamri tout en guidant son hôte vers le salon plongé dans la pénombre, où le téléviseur éteint crépitait au milieu de rares meubles.

— Nous sommes voisins, répondit Taggard avant de s'asseoir.

Hamid ignorait qu'il travaillait pour la CIA. Taggard avait prétendu qu'il était cadre dans une multinationale du secteur agroalimentaire et qu'à son âge un séjour dans une filiale à l'étranger représentait la seule chance de monter encore quelques échelons. Son voisin et professeur d'arabe n'avait pas eu l'air de douter de sa sincérité.

Hamid, au contraire, lui avait expliqué longuement pourquoi il devait éviter de prendre contact avec sa famille : la police religieuse avait en effet découvert chez lui un livre du théologien syrien Muhammad Shahrour dont les œuvres complètes étaient interdites en Arabie Saoudite. Par bonheur, on l'avait prévenu et, grâce à une succession d'heureux hasards, il avait réussi à quitter le pays à temps.

— Le fouet est une dure punition, croyez-moi, avait-il dit.

— Qu'est-ce que raconte ce théologien pour que ses livres soient interdits ? s'était renseigné Taggard.

— Shahrour ? Il répand des blasphèmes comme l'idée que le Coran prêche en réalité la liberté. Où il défend la thèse inacceptable que démocratie et islam ne sont pas incompatibles. Mais, surtout, il reproche aux religieux musulmans de se mettre toujours au service de puissants et non des hommes.

Taggard avait aperçu sur les traits de son voisin une amertume insoupçonnée jusque-là.

— Notre culture repose pour l'instant sur la répression de la liberté et de la vie. Tout ce qu'on nous apprend, c'est à préparer notre mort.

Il s'était frappé la poitrine.

— J'aime la vie qu'Allah m'a donnée par l'intermédiaire de mes

parents. Suis-je pour autant un mauvais musulman ? Est-ce que je me rends par là coupable d'un crime ? Non, impossible. Pourtant, chez nous, vous trouvez à tous les coins de rue un mollah qui affirme exactement l'inverse.

Le père de Hamid raconta la même histoire, mais avec de plus amples détails. Taggard apprenait seulement maintenant qu'un SMS y avait joué un rôle majeur et que Hamid avait un frère, Wadid, qui travaillait chez Saudi Aramco et connaissait un employé du département des voyages grâce auquel ils avaient pu acheter un billet d'avion sans qu'on vérifie de trop près le nom du passager.

La femme d'al-Shamri entra, voilée de la tête aux pieds, et leur servit du thé à la menthe. Puis elle murmura quelques mots à son mari : il devait demander comment allait leur fils.

— *Dschaijid,* dit Taggard. Bien.

Ils ne cachèrent pas leur surprise de l'entendre parler arabe et se montrèrent encore plus surpris quand il leur expliqua que Hamid lui avait enseigné l'essentiel de leur langue. Sa mère sanglotait en silence.

Les parents trouvèrent une excuse pour sortir dans le couloir et lire la lettre en commun. Ils la lurent plusieurs fois et se montrèrent différents passages en chuchotant. Puis la mère s'éloigna avec la lettre tandis qu'al-Shamri revint au salon et demanda :

— Comment puis-je vous remercier ?

— Vous n'avez pas à me remercier, répondit Taggard. Votre fils est mon ami. J'ai fait cela de bon cœur.

Il avait le sentiment que le moment était venu de partir.

— Si vous voulez lui faire parvenir un message, je peux revenir le chercher, ajouta-t-il.

Al-Shamri hocha la tête d'un air bouleversé, prit les mains de Taggard et les serra dans les siennes. Il avait les larmes aux yeux.

— Nous avons dû le renier, murmura-t-il, cherchant péniblement ses mots en anglais. Nous avons dû le renier, mais ce n'est pas possible. On ne peut pas. On ne peut pas renier un fils.

Un silence se fit, se prolongea, devint proprement intenable. Le vieil homme semblait ne plus vouloir lâcher ses mains.

Taggard toussota.

— Je suis désolé pour votre restaurant.

Al-Shamri le lâcha et s'adossa contre le mur.

— C'est déjà la deuxième fois, dit-il avec un mouvement dédaigneux de la main. Il ne sert à rien de se fatiguer dans ce pays. Je vais me chercher un petit boulot tranquille, dans l'administration. Un de ces métiers où on travaille seulement une heure par jour.

Il serra les poings.

— Puisque c'est ce qu'ils veulent – ils n'ont qu'à me nourrir.

— J'aimerais pouvoir vous aider, dit Taggard.

Al-Shamri lui jeta un regard sombre.

— Vous êtes américain. C'est eux que vous aidez.

PASSÉ ANTÉRIEUR
FÉVRIER 1945

Au début de l'année 1945, les troupes alliées avaient atteint les frontières de l'empire allemand. L'Armée rouge partit à l'assaut de la Silésie, de la Prusse orientale et de Berlin. En décembre, l'ultime offensive de la *Wehrmacht* dans les Ardennes avait échoué au bout de quelques jours. La fin de la guerre en Europe n'était plus qu'une question de temps.

C'est dans ce contexte que Franklin Delano Roosevelt, Winston Churchill et Joseph Staline se rencontrèrent dans le port de Yalta, sur la côte sud de la Crimée. Il s'agissait de dessiner la carte du monde après la guerre. On parla en premier lieu de l'Allemagne, on convint de la découper en zones d'occupation et Staline proposa la ligne Oder-Neisse comme frontière occidentale de la Pologne. Mais on aborda également le reste du monde : on s'entendit ainsi pour créer un Conseil de sécurité et accorder aux grandes puissances un droit de veto au sein de l'organisation internationale pour la paix, les futures Nations unies, à laquelle on travaillait déjà depuis quelque temps.

Certains historiens considèrent que toute l'après-guerre découle de la conférence de Yalta. Trois jours après, pourtant, une autre rencontre eut lieu, beaucoup moins célèbre, mais tout aussi déterminante pour l'avenir de la planète.

Lorsque Roosevelt, le seul président des États-Unis à avoir exercé plus de deux mandats, eut quitté Yalta, il partit en effet pour un rendez-vous dont ses partenaires ignoraient tout. Il atterrit secrètement en Égypte et se rendit à bord du bâtiment de guerre USS *Quincy,* qui mit le cap sur le Grand Lac Amer au milieu du canal de Suez. Là, il accueillit le roi d'Égypte Farouk Ier puis, le lendemain, l'empereur d'Éthiopie Hailé Sélassié et, finalement, le 14 février, le roi Ibn Saoud.

Cet homme fier, à la stature imposante, qui gardait une allure de guerrier en dépit de son âge avancé, s'appelait en fait Abd al-Aziz Ibn Abd al-Rahman al-Saoud. Guidé par la doctrine wahhabite d'un islam pur et se flattant d'être le descendant légitime d'un précédent souverain, il avait repris Riyad aux Rashid, gouverneurs de l'Empire ottoman détestés par le peuple, en 1902. Après avoir renforcé sa position dans le Nadj, il s'était emparé de l'émirat de Haiel en 1922, avait conquis la ville sainte de La Mecque en 1924, fondé le royaume du Hedjaz en 1926 et annexé l'émirat d'Assir en 1927. Pour finir, il avait réuni tous ces territoires en 1932 sous le nom de royaume

d'Arabie Saoudite, dont il était depuis le souverain.

Pour sa venue, l'équipage de l'USS *Quincy* avait monté sur la proue du navire une grande tente en toile dans laquelle il avait installé deux fauteuils, l'un pour le président, l'autre pour le roi, au milieu de tapis et de coussins destinés à sa suite. Les cuisiniers du navire tuèrent un mouton selon les rites musulmans afin de préparer un repas officiel.

C'est dans ce cadre que se rencontrèrent finalement deux vieillards malades. Suite à une poliomyélite, Roosevelt était cloué à son fauteuil roulant depuis des années ; personne ne se doutait ce jour-là qu'il n'avait plus que huit semaines à vivre. Ibn Saoud, de son côté, souffrait d'une blessure à la jambe qui remontait à l'époque de ses combats et le gênait de plus en plus au fil du temps ; il avait dû se faire porter à bord de l'USS *Quincy*. Peut-être est-ce pour cette raison que, selon le témoignage unanime de tous les interprètes présents sur le navire, ces deux hommes par ailleurs si différents se prirent proprement d'amitié l'un pour l'autre au cours de cette entrevue de plusieurs heures.

Pourtant, leur rencontre avait commencé par un malentendu. Roosevelt entama la conversation en évoquant avec emphase les progrès techniques et économiques qui transformeraient les déserts d'Arabie Saoudite en champs de fleurs et en pelouses verdoyantes. Le prince l'avait aussitôt arrêté d'un geste respectueux et lui avait expliqué que les questions d'approvisionnement en eau ne l'intéressaient pas. Qu'il aimait le désert, qu'il était bédouin et que, s'il n'avait rien contre l'idée d'irriguer des terres inhospitalières, il fallait néanmoins garder aux déserts suffisamment de place dans le monde.

Ibn Saoud avait accepté ce rendez-vous dans l'espoir de trouver en l'Amérique un allié susceptible de l'aider à préserver son royaume, l'œuvre de toute une vie. Le partenaire traditionnel de l'Arabie Saoudite était la Grande-Bretagne, qui fournissait la plupart des denrées alimentaires importées. Seulement, la Grande-Bretagne, au long et sombre passé de puissance coloniale, avait fâcheusement tendance à s'immiscer dans les intérêts régionaux ; il craignait qu'en cas de traité avec les Anglais son pays ne soit gouverné de Londres. Inversement, il savait qu'à l'issue des conflits les États-Unis avaient tendance à se replier sur eux-mêmes. Un tel allié méritait-il sa confiance ? Ou se désintéresserait-il de son lointain pays aussitôt la guerre terminée ?

Roosevelt, quant à lui, avait parfaitement conscience que le sous-sol des déserts d'Arabie renfermait d'énormes gisements de pétrole qui revêtiraient dans un avenir proche une importance stratégique majeure. Les États-Unis n'étaient pas près de s'en désintéresser. Il lui proposa une collaboration économique et le soutien militaire des

États-Unis. En outre, il lui garantit de manière crédible – et, comme l'avenir le montrerait, il ne mentait pas – que les États-Unis ne nourrissaient aucune ambition territoriale. Cet argument finit de convaincre le vieux roi. D'un côté, le pétrole ; de l'autre, la puissance militaire – une alliance avantageuse pour les deux parties.

Ce jour-là, Roosevelt et Ibn Saoud signèrent donc plusieurs traités, dont deux aux conséquences majeures. Premièrement, les États-Unis obtenaient l'accès aux ports du royaume et le droit d'installer des bases militaires sur le territoire saoudien. À l'origine, cette autorisation était accordée pour une durée de cinq ans ; en réalité, ces bases militaires existent toujours à l'heure actuelle. Deuxièmement, Saudi Aramco, l'Arab American Oil Company, dont l'actionnaire principal était la Standard Oil of California, obtenait la permission de construire des oléoducs jusqu'en Méditerranée et, ainsi, d'entreprendre l'exploitation de réserves de pétrole dont on ne pouvait pas encore savoir à l'époque qu'il s'agissait des plus importantes du monde.

Le lendemain de sa rencontre avec Roosevelt, le roi Ibn Saoud avait rendez-vous au Caire avec le Premier ministre britannique. On raconte que Winston Churchill n'avait pas trop bien compris à qui il avait affaire ; il aurait pris Ibn Saoud pour un membre de la famille royale iranienne. Le roi rentra chez lui assez fâché. Les dés étaient définitivement jetés.

Dans les premières années de l'après-guerre, la British Petroleum Corporation et le trust anglo-néerlandais Shell, qui avaient tous deux investi des sommes considérables en Iran, continuèrent de dominer le commerce avec le Proche-Orient. Mais à mesure que la production de pétrole saoudienne et, simultanément, la soif de pétrole dans le monde s'accroissaient, les rapports de forces s'inversaient inexorablement. Devenue partenaire et alliée des États-Unis, l'Arabie Saoudite n'avait plus rien à craindre de ses adversaires traditionnels, l'Égypte, la Jordanie et l'Iran. Elle était même à l'abri de la vengeance de chiites qui tenaient les wahhabites pour des mécréants et qui les avaient pourchassés sans pitié au cours des siècles précédents. L'Arabie Saoudite livrait aux États-Unis du pétrole bon marché, ce qui favorisa l'essor inouï de l'économie américaine dans l'après-guerre, et voyait en retour se développer une relation rassurante de dépendance mutuelle. L'hégémonie européenne au Proche-Orient était bel et bien terminée.

En guise de clôture officielle de leur rencontre à bord de l'USS *Quincy*, les deux chefs d'État échangèrent des cadeaux. Ibn Saoud remit à Roosevelt une tenue de cheik et un poignard en or massif. Le président américain, de son côté, offrit au roi saoudien un avion bimoteur et la copie conforme de son fauteuil roulant.

Ibn Saoud fut aussitôt fasciné. Il s'assit dedans sans plus attendre en déclarant qu'il ne le quitterait plus.

Et c’est exactement ce qu’il fit. Jusqu’à sa mort, huit ans plus tard, il n’en sortit plus que pour se mettre au lit. Avec le manque d’activité physique, lui qui avait toujours été si vigoureux et si mince grossit et devint fragile. À la fin de sa vie, le pays tout entier attendait avec impatience sa disparition.

CHAPITRE 9

PASSÉ

Arriva le mois de septembre. On sentait que les beaux jours étaient finis. Les feuilles sur les arbres commençaient à jaunir et, le matin, la voiture était couverte de rosée. Markus avait pour ainsi dire bouclé la version allemande de LR8. Le professeur Schiltknecht de Zurich, qui l'avait conseillé dans le domaine du droit fiscal et bancaire suisse, se montrait satisfait et le professeur Müller de l'université de Cologne l'avait même complimenté sur son travail.

Cependant, pour Markus, la régionalisation appartenait d'ores et déjà au passé. Il serait bientôt muté dans le service technique – c'était une chose acquise – et, comme il lui restait beaucoup de temps libre malgré les dernières corrections à apporter aux documents de formation, il se mit peu à peu à étudier l'installation du logiciel et à se familiariser avec les nombreux problèmes susceptibles de surgir en fonction de l'environnement de l'ordinateur.

Un jour, à la fin du mois, une étrange excitation régna soudain dans les bureaux. Au petit matin, lorsque Markus était arrivé sur le parking – le soleil venait à peine de franchir l'horizon, il se cachait encore derrière le feuillage et teintait simplement la cime des arbres d'un jaune rougeâtre –, une grosse équipe de nettoyage était sortie du bâtiment. Tous, hommes et femmes, avaient l'air épuisés, comme s'ils avaient travaillé la nuit entière, ce qui était d'ailleurs sans doute le cas. Peu après, la camionnette d'un traiteur avait surgi, et des femmes vêtues d'un uniforme seyant en avaient extrait des plateaux couverts d'amuse-gueules appétissants ainsi que toutes sortes de boissons. Puis des agents de sécurité avaient poussé les gros bacs à fleurs placés devant l'entrée pour empêcher les voitures de s'y garer. Que se passait-il ? Personne n'était au courant. L'ensemble du personnel se retrouva bientôt aux fenêtres pour guetter la suite des événements.

Sur le coup de dix heures, les trois chefs firent leur apparition sur le pas de la porte. On aurait dit qu'ils attendaient, ni plus ni moins. Nolan et Murray discutaient tandis que Howard Means, le directeur du service technique pour l'est des États-Unis, un homme bedonnant d'une bonne cinquantaine d'années, se tenait à l'écart, l'air stupide, les mains dans le dos, le regard perdu dans le vide.

— On dirait que le grand chef en personne va débarquer, murmura Markus à son voisin.

Celui-ci fit non de la tête.

— Impossible. Rowe déteste le faste. C'est pourquoi, en général, il ne prévient pas.

Peu avant dix heures et demie, trois BMW noires aux vitres teintées pénétrèrent enfin dans l'enceinte de la société. Elles s'arrêtèrent l'une à côté de l'autre à l'emplacement prévu, effectuant la même manœuvre tirée au cordeau qui donnait l'impression d'avoir été longuement répétée. Il en sortit deux jeunes hommes et une femme, tous trois vêtus de noir et bizarrement similaires. Ils dégageaient une aura de… richesse ? De pouvoir ? En tout cas, on aurait dit des extraterrestres. Comme des stars de cinéma. Des agents secrets. Des dieux.

Nolan, Murray et Means les saluèrent en gesticulant et en parlant beaucoup, sans provoquer chez eux de réaction particulière, puis ils prièrent leurs imperturbables invités d'entrer.

Cela mit fin à l'accueil, mais non à la tension qui demeura palpable dans tous les bureaux. Beaucoup d'employés parlaient moins fort que d'habitude ou tressaillaient dès que le téléphone sonnait. Il fallut attendre le départ des trois limousines pour que les esprits s'apaisent. Mais on ne savait toujours pas de qui il s'agissait.

— C'étaient des gens du Triple P, expliqua Keith. Du Peak Performance Pool.

On était dimanche après-midi. Ils séjournaient une fois de plus dans le garage de Keith. Markus buvait une bière, Keith revissait un moteur. Ça sentait affreusement la frite. Il avait les doigts noirs de graisse. De temps en temps, il prenait une feuille de papier qui n'était plus vierge dans le carton posé près de lui pour la glisser en dessous du moteur ou s'essuyer les mains.

— En abrégé, PPP ? demanda Markus par acquit de conscience.

— Exact. Ça te dit quelque chose, non ?

— Oui.

Il s'agissait d'une société de capital investissement ayant acquis une réputation légendaire en l'espace de quelques années seulement. Elle apportait des fonds à de petites sociétés inconnues et prometteuses pour se retirer dès que ces entreprises avaient tenu leurs promesses, qu'elles étaient devenues grosses, célèbres et surtout profitables, et que les *traders* s'arrachaient leurs titres. C'était une activité lucrative mais, bien entendu, à haut risque, dans laquelle PPP surpassait désormais beaucoup de sociétés ayant pignon sur rue comme KKR – Kohlberg Kravis Roberts –, APAX, Candover ou Blackstone. Elle jouissait même à présent d'une réputation telle qu'il était difficile de savoir si elle ne faisait que profiter du succès d'une *start-up* ou, finalement, si elle ne le provoquait pas. Nombre de

spécialistes dans le monde de la finance considéraient en effet une participation de PPP comme une garantie, un point de vue qui entraînait automatiquement une prédiction exacte en Bourse dans la mesure où une société dont tout le monde croit qu'elle va marcher ne peut, pour cette raison même, que marcher.

— Cela veut dire que PPP fait partie de nos clients ?

— Exactement. Le vieux Rowe connaît les fondateurs. D'ailleurs, il n'aura sûrement pas manqué d'y investir lui-même quelques milliards.

— Tiens, tiens, tiens…, fit Markus en prenant une nouvelle gorgée de bière.

Keith posa sa clé anglaise, vérifia à main nue que tous les boulons étaient bien serrés, s'essuya grossièrement les doigts avec du papier et déclara :

— Bon. On va voir si ça marche.

Il attrapa un bidon en métal, ôta le bouchon et en versa le contenu dans le réservoir – de la graisse à frire déjà utilisée, marron, puante. Puis il alluma le moteur et, miracle, celui-ci tourna.

Markus secoua la tête et s'écria :

— C'est franchement le hobby le plus étrange que j'aie jamais vu.

Keith admirait le moteur vrombissant comme une mère remplie d'amour, son enfant.

— Tu te trompes, répliqua-t-il. Jim, du service client pour le Midwest, élève des chauves-souris. Personnellement, je trouve ça…

— Élever des animaux n'a rien d'étrange.

— Et moi, qu'est-ce que je fais ? J'élève des mutants.

Le moteur fit entendre un léger toussotement, à peine perceptible ; une ride apparut sur le front de Keith. Il fallut plusieurs minutes sans raté pour qu'elle s'efface.

La porte du garage était ouverte et un tuyau en plastique jaune conduisait les gaz d'échappement à l'extérieur. Malgré tout, l'odeur de frite devenait de plus en plus intenable.

— Je plains tes voisins.

— Pour la peine, je répare leurs voitures.

— Ils te laissent toucher à leurs voitures ? C'est encore plus étonnant.

À nouveau, le moteur eut un raté. Cette fois, il ne s'en tint pas à un seul mais toussa de plus en plus fort. Keith baissa un régulateur de vitesse en chrome et coupa le contact.

— C'est presque bon, mais pas encore tout à fait, commenta-t-il dans le silence empli d'une odeur de frite.

Markus avait déjà rencontré beaucoup de programmeurs dans sa vie, mais aucun d'aussi manuel que Keith. C'est parce que je suis Balance, expliquait-il. Tu n'as qu'à faire attention. Un Balance qui travaille dans l'informatique démonte son ordinateur au moins une

fois par mois. Quand il ne supprime pas carrément le boîtier ! C'est le signe astrologique des bricoleurs, crois-moi.

Keith Pepper avait en effet deux passe-temps favoris : au bureau, il bricolait à la moindre occasion le matériel de ses cinq ordinateurs et demi, et, chez lui, il se livrait à cette occupation largement dénuée de sens qui consistait à trafiquer des moteurs pour les faire tourner avec un autre carburant que de l'essence ou du gasoil.

— De la graisse à frire, c'est super, poursuivit-il en dévissant à nouveau le moteur, parce que ça ne te coûte rien. Le McDo en ville est trop content de s'en débarrasser : si je ne la récupère pas, il doit payer la déchetterie. Et d'un point de vue technique, il s'agit essentiellement de trouver le filtre adéquat.

Markus lâcha un rot tonitruant.

— Seulement ça pue.

— Oui, c'est vrai, ça pue, avoua Keith. Sur ce point-là, il faut encore que je trouve une solution.

Au début, Markus avait eu beaucoup de mal à admettre qu'on puisse verser de l'huile à salade toute bête dans un moteur. Mais Keith lui avait enseigné que tout liquide susceptible de brûler faisait l'affaire.

— L'idéal, c'est l'alcool, continua-t-il. Bon, c'est cher. Mais tu imagines une auto qui rejette des vapeurs de whisky ? La classe !

— Oui. Et la police qui t'arrête tous les deux cents mètres.

— Tu savais qu'au Brésil il existe des voitures qui peuvent passer de l'essence à l'alcool ? Là-bas, quarante pour cent des voitures, peut-être, roulent à l'alcool. C'est monnaie courante.

— Tu disais à l'instant que l'alcool coûtait trop cher.

— Oui, si tu prends de la vodka ou du whisky, évidemment. Mais l'alcool industriel est moins coûteux, bien entendu. Et en ce qui concerne le dioxyde de carbone, c'est parfait : comme on le produit à partir de matières premières renouvelables, l'émission de C02 correspond rigoureusement à ce que les plantes ont consommé auparavant. Zéro dégât, quoi. Malheureusement, du point de vue énergétique, ce n'est absolument pas rentable.

— Pourquoi ?

— Il faut distiller l'alcool. Et ça consomme plus d'énergie que le carburant n'en produit ensuite.

Keith tint un bout de tuyau à contre-jour et regarda à travers.

— Ah, zut ! Ça ne va pas, évidemment.

Il se dirigea vers son établi et fouilla dans sa caisse à outils.

— Tu sais ce qui est vraiment d'enfer ? De l'essence pour avion ! Purée, ça, ça décoiffe ! Ça te transforme n'importe quelle caisse en fusée.

Markus le dévisagea d'un air sceptique.

— Et ce n’est pas dangereux ?

— Si, bien sûr. Affreusement dangereux. En plus, c’est vachement dur à obtenir.

D’un mouvement de la tête, il désigna une photo encadrée sur le mur.

— Bruce possède une Coccinelle qui roule au kérosène. Il en est déjà à sa deuxième, la première a explosé.

Markus quitta son tabouret, s’approcha de Keith et examina la photo. On y voyait une bande de jeunes à l’allure déjantée, rassemblés autour de voitures encore plus déjantées, au milieu d’un paysage désertique. Une chaîne de montagnes escarpées se dressait à l’arrière-plan.

— Bruce, c’est celui du milieu, expliqua Keith en grattant l’intérieur du tuyau.

— Et c’est où ?

— En Arizona. Aquarius Mountains.

Keith éclata de rire.

— C’est marrant d’ailleurs. Là-bas, ils ont une ville qui s’appelle Bagdad.

— Et c’est là que vous vous donnez rendez-vous ? Pour faire la course avec vos engins qui marchent à la graisse à frire et au kérosène ?

Keith souffla plusieurs fois dans le tuyau de toutes ses forces et le tint de nouveau à contre-jour.

— Pas toujours. Ça dépend si on obtient l’autorisation.

Il rit de nouveau.

— Parfois, ils ne veulent pas qu’on revienne.

Markus leva la main.

— Mince !

Il s’était appuyé sur l’établi et avait mis les doigts dans une tache d’huile.

— Après, on ira dire que les commerciaux n’aiment pas se salir les mains ! se moqua Keith.

Il prit une feuille dans le carton rempli de vieux papiers et la tendit à Markus.

Comme celui-ci l’avait deviné de loin, il s’agissait de papier pour imprimante, pas vraiment indiqué pour la toilette. Il chercha d’un regard ardent un rouleau d’essuie-tout ou un équivalent, mais Keith Pepper, le roi de la récupération, n’avait pas ce genre de produit de luxe dans son atelier.

— Il y a un lavabo avec du savon en haut de l’escalier, à l’entrée de la cave, lui dit-il.

— Il faudrait d’abord que j’ose toucher la poignée, rétorqua Markus.

Il examina la feuille qu'il tenait à la main. Il s'agissait de codes de programmes couverts d'annotations de toute sorte.

— Tu es sûr que tu n'en as plus besoin ?

Keith était revenu à côté de son moteur et revissait les boulons qu'il avait précédemment enlevés.

— Imprimer, noter les modifs, les entrer dans la machine, jeter la feuille : si tu ne fais pas ça, tu croules sous le papier en un rien de temps.

— Je comprends.

Markus lut la première ligne. Il était écrit : *PPP_Main Entry()*. Et en dessous : *Author : Keith Pepper*.

— Dis donc, ça ne me regarde pas, mais il se pourrait que tu sois en train de concevoir un logiciel spécial pour PPP ?

Keith se retourna brusquement.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ? Tu as raison, mais c'est top secret.

Markus lui tendit la feuille.

— Dans ce cas, tu ferais peut-être mieux de les jeter dans le broyeur plutôt qu'à la poubelle.

— *Fuck !* s'exclama Keith. Je n'ai tout de même pas mis les tirages là-dedans… ? *Oh my God !*

Il entreprit de fouiller le carton, d'en sortir des feuilles et de les empiler par terre. Il avait l'air paniqué.

— C'est secret à ce point ? demanda Markus avec curiosité.

— Tu peux y aller ! gémit Keith. Si les gens de Triple P l'apprenaient, ils me pendraient à la grande vergue dès le lendemain. Ils font un cinéma avec leur logiciel, tu ne peux pas t'imaginer. On dirait qu'il est sacré. C'est à gerber.

— Et qu'est-ce que c'est comme logiciel ?

La question était indiscrète, mais Markus ne put s'empêcher de la poser.

Keith continuait de fouiller dans le carton en secouant la tête.

— *Fuck !* Même la documentation y est !

Il rajouta des feuilles sur le tas et jeta un regard en coin qui traduisait une indiscutable inquiétude.

— Ils ont fait élaborer une nouvelle méthode de prévision et d'évaluation des risques. Par un mathématicien. Assez connu d'ailleurs, même si son nom ne me revient pas. Mandelbaum, un truc dans le genre. En tout cas, pas un économiste.

Markus plissa le front.

— Dans nos logiciels de gestion d'affaires, nous avons pourtant tous les modèles reconnus : Black-Scholes, Markowitz, CAPM, APT, *Value-at-risk*…

Markus connaissait ces noms, même s'il n'avait qu'une idée très

floue de ce qui se cachait derrière. Il était commercial. Laisser tomber les bons mots au bon moment et donner l'impression de tout comprendre, c'était sa grande spécialité. Les gens adorent les détails.

Keith hocha la tête.

— Ça, ce sont les modèles boursiers. Triple P possède également le sien. Mais moi, je ne m'occupe pas de ça. Je traite le modèle pour le capital d'amorçage – et encore, j'applique juste les instructions. (Il avait fait une pile de feuilles.) En tout cas, c'est strictement confidentiel. Secret d'affaires et compagnie.

Markus laissa tomber d'un ton songeur :

— Ça m'a l'air passionnant…

Keith l'observa, les papiers à la main, et secoua énergiquement la tête.

— Non, Mark ! dit-il. Pas la peine de rêver.

— D'accord, je comprends, lâcha Markus en s'efforçant d'afficher la mine la plus tragique possible et en fixant le vide avec un air d'abnégation. Mais, le jour où j'aurai fondé ma boîte et que j'aurai échoué parce que je n'aurai pas eu les moyens d'évaluer les risques selon la meilleure méthode du moment, tu pourras toujours m'envoyer un bidon de graisse à frire pour me réchauffer sous les ponts en hiver.

— On t'a déjà dit que tu es une vraie crapule ? demanda Keith en rigolant.

Puis il se releva avec les papiers et ajouta d'un air sérieux :

— Tu sais à combien se monte la pénalité contractuelle si jamais ces informations sortent d'ici ?

Markus fit non de la tête.

— Pas la moindre idée.

— Beaucoup de zéros. Énormément de zéros !

— En outre, ça ne sort pas d'ici. Ça reste là-dedans.

Markus tapa du doigt sur son crâne.

— Et je t'aiderai à trier les autres.

Il désignait les feuilles que Keith avait glissées sous le bloc-moteur ou jetées à la poubelle.

Keith se frappa le front d'une main, qui laissa des empreintes marron foncé.

— *Fuck !* J'ai failli oublier, tu imagines ?

— Il faudrait au moins que l'un de nous deux reste dans les affaires.

Keith baissa les yeux sur les documents gênants.

— Le mieux, soupira-t-il, ce serait de les brûler tout de suite. D'ailleurs, c'est ce que je ferais si je n'avais pas les mains couvertes de graisse. Mais là… Hum…

Markus observa son ami, cherchant et trouvant une approbation dans son regard espiègle.

— Tu veux dire que tu aimerais bien me refiler le sale boulot ?

— Le mieux, ce serait dans la cheminée du salon, expliqua-t-il en lui tendant le tas de papier. Je vais vérifier le reste moi-même. Tu peux donc… prendre ton temps.

PRÉSENT

Son visage était caché par un bandage encore plus épais que le précédent. On lui avait recommandé de ne pas y toucher, mais il n'arrivait pas toujours à s'en empêcher et, après, quand il retirait la main, il avait le bout des doigts légèrement rouge. On lui avait dit aussi que l'opération s'était bien déroulée, très bien même. Qu'ensuite on ne verrait plus rien. En tout cas, presque plus rien.

Pourtant, il la sentait encore. En fait, il y avait deux cicatrices. L'une lui traversait le front en biais et lui divisait le sourcil droit ; le bout de métal à arêtes vives qu'ils en avaient retiré n'était pas passé loin de l'œil. L'autre partait de la racine de son nez et courait sur sa joue droite. Encore une fois de la chance dans son malheur.

Il sentait un battement sourd à l'intérieur de son crâne et avait l'impression qu'il augmentait petit à petit. On venait juste de lui apprendre que les médecins qui l'avaient rafistolé aux États-Unis lui avaient laissé une douzaine de vis dans la boîte crânienne.

Frieder était à nouveau là. Assis à côté du lit. Cela ne semblait pas le déranger que son frère somnole de temps à autre. Malgré son envie de rester éveillé.

— Ça va sûrement aller, dit Frieder. Il ne faut pas te faire de souci.

— Je ne me fais pas de souci, répondit Markus.

— Bien.

Boum. Boum. Boum. Il aurait pu appeler l'infirmière pour demander un calmant. On avait accroché à la potence au-dessus de lui un… Comment ça s'appelait déjà ? Ça ressemblait à une télécommande, sauf que ce mot lui paraissait inadéquat.

Mais, de toute façon, il voulait rester éveillé, réfléchir, y voir plus clair. Les médicaments qu'on lui donnerait le feraient dormir et, après, Frieder serait parti. Frieder, ah oui, c'était vrai, il voulait l'interroger.

— Dis donc, grand frère, amorça-t-il, je voulais te demander…

— Oui ?

— C'est quoi, ce que papa a inventé ?

Frieder leva les sourcils, preuve chez lui d'une extrême surprise. Cela n'avait rien d'étonnant car ce sujet constituait entre eux un vieux tabou. Frieder était l'aîné, le grand fils, qui avait toujours défendu leur père et son idéalisme tandis que Markus, le deuxième, lui reprochait encore d'avoir négligé sa famille. Au cours de ces longues semaines de

repos à l'hôpital, Markus avait pourtant commencé à se demander si l'antiaméricanisme viscéral de son père, pour qui les trusts américains étaient responsables de tous les maux sur terre, n'avait pas provoqué chez lui une réaction de défi et n'expliquait pas l'acharnement avec lequel il s'était efforcé d'aller en Amérique et, disons, d'y réussir.

Frieder s'éclaircit la gorge et changea de position sur sa chaise.

— Je l'ignore, finit-il par répondre, et je ne crois pas que nous le saurons jamais. En tout cas, rien de neuf de ce côté-là.

Il l'observa.

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

Bonne question, pourquoi demandait-il cela ?

— Parce que j'y ai repensé.

Il avait encore du mal à parler ; la mâchoire inférieure ne lui obéissait pas tout à fait comme d'habitude.

— J'ai beaucoup de temps à moi en ce moment, tu sais. Du coup, des souvenirs ont ressurgi. Quand j'étais enfant. Quand je collais l'oreille à la porte du laboratoire pendant qu'il travaillait. Je l'entends encore jurer. Tu sais comme il pouvait s'énerver…

Frieder hocha la tête.

— Oui.

— Je me suis rappelé comme il était souvent de mauvaise humeur le soir en sortant de son laboratoire.

Sa lèvre inférieure tremblotait. Pourvu qu'il ne bafouille pas.

— Et puis cet accident…

— Un accident ? Ce n'était pas un accident.

Frieder était reparti. Sur le même ton que d'habitude.

— Pas un accident le soir où, comme par hasard, quelqu'un force la porte de son laboratoire et lui vole tous ses documents. On ne prend pas un seul appareil, malgré la valeur de certains. Non, rien que ses documents. Tu peux être sûr qu'il ne s'agit pas d'un accident. C'était un meurtre. Il a été assassiné parce qu'il s'est querellé avec les gens qu'il ne fallait pas.

— Peut-être n'y a-t-il jamais eu de documents. Ou bien il les avait brûlés.

— Papa ?

Frieder émit un son étrange, mi-sanglot, mi-rire étouffé.

— Papa n'a jamais jeté une seule feuille de papier ! Et rien que pour retenir deux idées, il faisait déjà un billet. Il était absolument incapable de réfléchir sans écrire.

Markus fut pris d'une quinte de toux. Il eut mal autour de la bouche.

— Il avait des phases dépressives, dit-il pourtant. Et souvent ! Merde, tu ne te rappelles pas le jour où il a jeté mon vélo sous prétexte qu'il était fabriqué par une grosse multinationale ?

Frieder hocha la tête. Il ne semblait pas l'avoir vraiment écouté, on aurait dit qu'il était plongé dans ses souvenirs.

— Oui, il s'est toujours battu… Il s'est usé la santé dans un combat perdu d'avance.

Il cligna les yeux puis secoua vivement la tête de manière saccadée, comme pour se reprendre.

— Pourquoi aurait-il détruit les actes authentiques ? Alors que, l'objet de la querelle, c'était forcément la licence d'exploitation !

— Et qu'en est-il de maître Bar ? Il aurait dû détenir une copie des actes, non ?

— Cela faisait longtemps qu'ils s'étaient brouillés !

Frieder caressa son crâne d'ascète aux cheveux ras.

— Vous ne pouviez pas tout comprendre, Dorothea et toi. Vous étiez trop petits. C'est maman qui a rappelé maître Bar après la mort de papa pour lui demander de l'aider dans les formalités administratives. Au début, il a même refusé.

Si, Markus se souvenait. Vaguement. Des souvenirs tristes. Sa mère, dans la salle de séjour en compagnie du notaire, qui répétait sans cesse à voix basse « Je ne sais pas » ou « Alfred ne m'en a jamais parlé ». Et on aurait dit qu'elle avait honte, qu'elle se reprochait de ne pas être au courant et que c'était sa faute si elle ne savait pas. Alors que c'était sa faute à lui, bon sang !

Des souvenirs… Dans le foyer d'étudiants, le téléphone à la main, et Frieder qui disait : « Elle a eu une attaque. » À l'hôpital, et elle qui disait : « Qu'est-ce que tu veux que je fasse, toute seule ? » Et l'enterrement, tous ces gens qui leur présentaient leurs condoléances.

Frieder était celui qui ressemblait le plus à leur père. Il avait repris ses valeurs, poursuivait son combat à sa manière. Dans les sources d'énergie alternatives. Sa société vendait une des inventions de leur père, une petite amélioration technique permettant de baisser le prix et d'augmenter le rendement des cellules photovoltaïques. C'était une invention conçue pour commercialiser les panneaux solaires dans les pays du Sud, pas dans la triste Allemagne au ciel nuageux, mais Frieder ne s'en sortait pas mal. Il voulait sauver l'humanité, exactement comme leur père. Sauf qu'il se contrôlait mieux, qu'il était plus rationnel. Il ne prenait aucun plaisir à se sacrifier. Il n'était pas fougueux, il était résistant. Leur père aurait été fier de lui.

Markus s'était proposé – mais il n'y parvenait pas – de raconter à son frère un autre souvenir : un jour, en rentrant d'une excursion avec l'école, il avait su d'où provenait l'odeur qui sortait si souvent du laboratoire. C'était celle du moût. Ce jour-là, ils avaient visité une fabrique de cidre et il avait reconnu l'odeur, l'odeur de fruits fermentés.

Il ne croyait pas à la théorie du complot de Frieder parce qu'il était persuadé qu'à la fin de sa vie leur père ne fabriquait plus que du calva dans son laboratoire. Il était désespéré par l'état du monde, alors il noyait son désespoir. Et il avait eu un accident de voiture parce qu'il avait trop bu.

Non. Jamais il ne parviendrait à raconter cela à Frieder.

CHAPITRE 10

PASSÉ

Plus le mois d'octobre approchait, plus le paysage revêtait des couleurs magnifiques. L'été indien enchantait Markus, même si tous les Américains se sentaient obligés de lui raconter qu'il était encore plus beau dans le Nord-Est. Pour un début, celui de Paradise Valley lui suffisait amplement.

Les autres membres de l'équipe de régionalisation se préparaient petit à petit à rentrer chez eux. Comme le travail tirait à sa fin, ils avaient l'air plus détendus. L'atmosphère au bureau évoquait parfois une fête ou un voyage scolaire. La remplaçante de Silvio, une grande Napolitaine aux allures de diva, qui s'appelait Maria et qui s'était intégrée rapidement dans le groupe, ne semblait pas avoir pris de retard. Seul Bengt avait des problèmes à l'arrivée : la version suédoise n'avait toujours pas été approuvée par les spécialistes du pays et il avait tellement traînaillé sur la traduction du matériel de formation qu'il ne parviendrait jamais à la boucler.

— Ce n'est pas grave, je m'en occuperai une fois rentré, répéta-t-il d'un ton hâbleur jusqu'au moment où Lourdes lui rétorqua tout de go qu'il aurait mieux fait de travailler plutôt que de lire son journal.

Jean-Marc lui ayant demandé au moins une douzaine fois s'il était vraiment sûr de vouloir rester, Markus finit par lui poser une main sur l'épaule et lâcher :

— Tu ne peux pas comprendre, mon ami. Laisse tomber.

Les autres le félicitèrent et l'invitèrent à leur pot d'adieu, qui devait avoir lieu dans un hôtel juste avant le décollage.

— J'espère que tu as pris la bonne décision, lui dit Lourdes.

Mais un beau matin – c'était le premier jour ouvré du mois –, un mail collectif les attendait sur leur messagerie. Depuis le 1er octobre, Richard Nolan travaillait au sein du comité directeur. Le nouveau chef de la succursale de Paradise Valley était désormais John Murray.

Lorsqu'il lut ce mail, Markus eut l'impression de sentir le sol se dérober sous ses pieds.

Et de fait : à peine vingt minutes plus tard, son téléphone sonna. L'ancienne secrétaire de Richard Nolan, qui, par un merveilleux vendredi après-midi, l'avait autrefois prié de bien vouloir monter voir le chef, ordonna cette fois d'un ton sec :

— Monsieur Murray vous demande dans son bureau.

Et, non, il n'avait pas besoin d'emporter de documents.

Lorsque Markus entra, Murray était assis à la place de son prédécesseur, les mains jointes. Il avait déjà disposé sa balle de base-ball, sa photo de famille et sa bible, mais pour le reste le bureau paraissait encore vide et inoccupé.

Murray le salua de manière brève, polie et distanciée, juste assez pour être irréprochable.

— Où en est votre projet ? voulut-il savoir.

— Terminé, *Sir*.

— Quelle version du logiciel ?

— La LR-8.1.23 Build 5 DE.

— Et les documents ?

Markus respirait à nouveau. Peut-être s'était-il inquiété pour rien.

— Ils sont traduits dans leur intégralité et approuvés par nos conseillers en Allemagne, en Autriche et en Suisse. Le manuel de l'utilisateur est déjà à l'impression et, si je me souviens bien, les documents de formation devraient partir la semaine prochaine.

Murray approuva d'un hochement de la tête. Il ne dit pas « bien » ni une formule similaire, il prit simplement connaissance de l'information. Puis il resta un moment sans bouger – à moins que ce ne fût une heure, un siècle ? Après coup, Markus n'aurait pas su le dire – avant de s'éclaircir la gorge et de laisser tomber :

— *Mister* Westermann – on ne pouvait pas se méprendre sur son intonation –, *Mister* Nolan vous a proposé de rester ici, à la centrale, à l'issue du projet de régionalisation.

Maintenant. Maintenant ça devenait sérieux.

— En effet, dit Markus.

Le dit-il vraiment ou ne fit-il que le penser ?

— Pour ma part, je retire cette proposition, continua Murray avec froideur. Pour deux raisons. La première, c'est qu'entre nous le courant ne passe pas. Je n'ai pas confiance en vous, vous savez pourquoi. La deuxième, c'est qu'à mon avis il vaut mieux que le spécialiste d'une version régionalisée reste à la disposition du pays concerné. Jusqu'à présent, notre société a toujours appliqué cette politique. Et elle ne s'en porte pas plus mal, me semble-t-il.

Markus se contenta de hocher la tête. Tout à coup, il se rendit compte que depuis la lecture du mail il n'attendait plus rien d'autre. À sa grande surprise, il n'éprouvait rien. Pas même de la déception.

Murray ouvrit un tiroir.

— Comme vous le savez, j'attache beaucoup d'importance à la correction. Cela signifie un décompte correct des deux côtés.

Il sortit une feuille couverte de chiffres et l'examina.

— Au cours des mois qui viennent de s'écouler, vous avez fourni un nombre d'heures supplémentaires ahurissant. Je souhaite que vous

les récupériez pendant qu'il est encore temps, c'est-à-dire avant de rentrer en Europe.

Markus le fixait du regard.

— Pardon, *Sir* ? parvint-il à articuler.

Il n'avait aucune idée du sens que pouvaient avoir les paroles de Murray. Il n'avait aucune idée non plus du nombre d'heures supplémentaires en question. Il ne les avait pas comptées.

Murray lui tendit le relevé établi grâce au badge d'identification.

— Vous avez juste le temps. Prenez les deux semaines à venir, puis vous n'aurez plus qu'à faire vos valises.

C'est seulement en quittant le Marriott pour s'installer à la résidence Twelve Palms que Taggard avait compris la signification de la petite flèche dorée peinte sur le plafond de sa chambre. Elle indiquait la direction de La Mecque. Une des armoires contenait un tapis plié avec soin. L'horaire actuel des prières était inscrit en lettres d'or sur un tableau à la réception ; comme l'hôtel était essentiellement fréquenté par des étrangers non musulmans, on renonçait à les rappeler par haut-parleur.

Il logeait donc maintenant à Twelve Palms. Le domaine, situé à six milles environ à l'ouest du centre-ville, comprenait à peu près deux cents villas modernes et extrêmement luxueuses, entourées d'un mur d'enceinte. Ce mur était neuf : plusieurs attentats visant des étrangers avaient poussé à construire ce rempart devant lequel des vigiles armés montaient la garde.

La population de Twelve Palms se composait principalement de Libyens, d'Égyptiens et de Syriens, mais aussi de quelques Français et Anglais. Les Arabes ne lui parlaient pas ; les Européens, au contraire, brûlaient tous de lui expliquer comme la vie était ennuyeuse à Riyad.

— Pas de théâtres, pas de cinémas, pas de concerts, se lamenta un Anglais qui travaillait pour une banque. Tout est interdit. Le seul avantage, c'est qu'on peut faire ses courses sans avoir les oreilles cassées par la musique.

Il ne devait pas circuler seul en ville, l'avait prévenu Myers en évoquant lui aussi les attentats perpétrés à intervalles réguliers contre les étrangers et notamment contre les Américains. Taggard le faisait quand même tout en se gardant bien de mettre son supérieur au courant.

Le plus étrange, c'était, en dépit de l'alphabet arabe et des vêtements déroutants, l'omniprésence de l'ennemi, de cette Amérique si détestée. Les jeunes portaient des jeans américains, des tennis américaines, des T-shirts américains. À chaque coin de rue se trouvait un fast-food – McDonald's, Pizza Hut, Kentucky Fried Chicken, Burger King, etc., pas un ne manquait. Et de toute évidence ils jouissaient,

comme partout ailleurs au monde, d'un énorme succès auprès des enfants et des adolescents.

Au deuxième restaurant marqué d'un grand M doré, il entra par curiosité, fit la queue et commanda un menu Big Mac qui coûtait quinze riais. Tout en mangeant, il calcula que cela faisait à peu près quatre dollars. Pas donné, se dit-il. Il mordit dans son hamburger et laissa son regard errer autour de lui. Quantité de femmes voilées accompagnaient leurs enfants qui marchandaient avec une convoitise effrénée les petits personnages en plastique coloré offerts avec certains menus. Après avoir payé, elles portaient leurs plateaux dans les zones réservées aux familles. Taggard se demanda comment elles faisaient pour manger : soulevaient-elles leur voile à chaque frite ? Et comment s'y prenaient-elles avec les *cheese burgers* ? Pas moyen de savoir car les zones réservées aux familles étaient bien entendu à l'abri des regards.

Taggard se promenait dans la ville en permanence, observait, cherchait sans trop savoir quoi. Parfois, la chaleur l'indisposait ; il prenait alors un taxi pour rentrer à Twelve Palms, s'allongeait sur son lit dans son appartement climatisé et se disait qu'il n'était plus tout jeune, qu'il était trop vieux pour ce genre d'aventure. Mais à la première occasion, il se remettait en route. Il avait beau s'arrêter à l'ombre, sa chemise lui collait à la peau et il avait un coup de soleil sur le nez ainsi que sur son crâne, trop dégarni pour être protégé du soleil et pas encore assez pour qu'il l'enduisît de crème.

En passant devant des écoles coraniques, il remarqua les regards sombres que lui jetaient les jeunes gens à la sortie. Un jour, il s'arrêta devant l'une d'elles, un plan de la ville à la main, joua au touriste et demanda en anglais où se trouvait le Dirah Souk. Il savait que le célèbre marché d'antiquités était à deux pas et les hommes qu'il interrogea le savaient à coup sûr également. Pourtant, ils secouèrent la tête et dirent :

— *No. We do not know.*

Il les remercia à la manière d'un touriste, se replongea dans l'étude de sa carte et les entendit se moquer de lui avec méchanceté, avec haine. L'un d'eux suggéra de lui couper les couilles, à *l'Amrikani,* ce à quoi un autre répondit :

— Pourquoi pas carrément la tête ?

Par bonheur, ils ne firent ni l'un ni l'autre mais reprirent leur chemin.

Taggard n'avait pas peur. Sa peur avait, pour ainsi dire, disparu avec sa famille. À présent, il avait juste envie de comprendre.

Or il ne comprenait rien. Pourquoi tant de haine ? L'Arabie Saoudite devait aux États-Unis sa richesse et son indépendance nationale. Ses habitants aimaient manifestement les produits que l'Amérique exportait dans le monde entier. Quelle raison avaient-ils de

détester ses compatriotes avec tant de véhémence ?

Il ne comprenait pas. Et, en même temps, il avait l'impression que la réponse était là, à portée de main, dans la chaleur suffocante de Riyad. Mais il n'arrivait pas à la saisir.

Markus ne se sentait pas la force de mettre les autres au courant. Il passa le reste de la journée assis à son bureau, dans un état de torpeur bizarrement hors du temps, à jouer à l'ordinateur sans relever la tête, l'esprit vide. Le soir, quand ses collègues furent partis, il rangea son bureau et rentra chez lui. L'anesthésie ne faisait plus effet ; il commençait à avoir mal.

Mais il ne devait pas se laisser abattre, non. Deux semaines de vacances ? Super ! Quelle chance ! Il fallait toujours penser en termes de chances. Il allait en profiter pour découvrir au moins un petit peu son pays de rêve. Exactement ! Il allait entreprendre un court voyage.

Il passa par l'hypermarché et y acheta un atlas routier sur lequel il médita toute la soirée. Il additionna des milles, s'efforçant de ne pas les convertir en kilomètres mais de s'habituer à cette unité de mesure, constata une nouvelle fois qu'il n'avait toujours pas vraiment conscience de la taille du pays, de son incroyable étendue, du sens que prenait ici le concept de distance. Il se perdit dans la carte, suivit du doigt des itinéraires correspondant à une journée de route, lut des noms de lieu qui lui semblaient posséder un pouvoir magique et en oublia ce qui venait de lui arriver. Ou plutôt, non, il s'attacha une fois pour toutes à ce pays colossal. Quand il alla enfin se coucher, à minuit passé, cette certitude brûlait en lui : un jour, un beau jour, il vivrait ici. Il venait de subir un revers, pas une défaite. Tant qu'il ne capitulait pas, il ne pouvait pas s'agir d'une défaite.

Le lendemain matin, il fit ses bagages et prit la route un peu à l'aveuglette. Il partit en direction de l'ouest et, à mi-distance entre Bloomsburg et Milton, il décida de mettre le cap sur les Grands Lacs. Il ne voulait surtout pas d'attraction. Il n'était pas un touriste. Il était un futur habitant de ce pays qui promettait tous les possibles.

Dans un premier temps, il lui importait surtout de conduire. Cela lui faisait du bien d'être parti, de rouler tout simplement pendant des heures. Les stations de radio changeaient ; la musique restait globalement la même. Les noms et les chiffres sur les panneaux indicateurs changeaient ; le paysage, au contraire, variait à peine.

Il se retrouvait dans des bouchons puis, à nouveau, complètement seul en rase campagne. Il voyait d'abominables zones industrielles où des cheminées d'usine crachaient dans le ciel une fumée sale et grasse puis, à nouveau, des villages idylliques, paisiblement couchés sur de douces collines, du bétail qui broutait, des enfants qui jouaient. Il aperçut une monstrueuse moissonneuse-batteuse qui traversait,

solitaire, un dernier champ de maïs oublié, avalait les tiges brunes et recrachait les déchets en gerbes derrière elle. Quel travail ! se dit-il. Quand on réfléchissait au rendement de cette céréale – chaque tige ne produisait que quelques épis et, encore, seuls les grains étaient comestibles –, cela tenait du miracle qu'une boîte ne coûte pas plus de cinquante *cents* en magasin.

Le monde regorgeait de miracles, il suffisait de savoir regarder.

Il roula jusqu'à l'extrémité occidentale du plus occidental des Grands Lacs, dénicha un charmant petit hôtel à proximité de Washburn, dans la baie de Chequamegon, où il passa quelques jours merveilleux, pour un prix modique puisqu'on était en basse saison. Il faisait frais, le vent soufflait et l'air sentait la fumée des feux de camp. Les arbres perdaient leurs feuilles jaunes et marron qui crissaient sous les pas. Un soir, un orage éclata. Assis à la fenêtre, bien au chaud dans le restaurant de l'hôtel, il observa les gigantesques nuages noirs qui se formaient à l'horizon, traversés d'éclairs encore inaudibles, jusqu'à ce qu'une pluie torrentielle atteigne la rive et bouche la vue.

Cette tranquillité le rassérénait. Il sentait revenir sa confiance, sa combativité. À présent, la certitude qui s'était mise à brûler en lui la nuit précédant son départ l'enflammait. Et bien qu'il ne sût pas encore comment s'y prendre ni que faire, il débordait d'un optimisme étrangement dépourvu de raison d'être.

En outre, il éprouvait à nouveau un besoin de grande ville, d'immeubles et de rues bondées, de bruits, de gaz d'échappement et de vie. Il décida de prendre le chemin du retour et de s'arrêter en passant à Chicago, peut-être même d'y rester quelques jours.

Seulement il n'était pas pressé. Un panneau indiquant une réserve d'Indiens l'incita à quitter la voie principale, à s'engager dans une région de lacs où il s'égara de bon cœur, s'arrêta sur la rive pour admirer la surface lisse de l'eau et s'abandonner à ses pensées, visita un petit musée tenu par une vieille dame à la peau froissée et aux yeux bridés. Il descendit dans un hôtel au bord d'un champ de choux-fleurs vallonné dans lequel un homme solitaire, muni d'un grand couteau, travailla jusqu'au soir, découpant la tête blanche à l'intérieur des plantes et laissant les feuilles pourrir sur pied. Juste avant le coucher du soleil, il porta sa récolte dans une camionnette, une bonne douzaine de cageots, et disparut.

Cette nuit-là, Markus dormit très mal. Des moustiques venus du lac tout proche l'attaquèrent sans relâche. Le lendemain matin, il se réveilla couvert de piqûres, plus fatigué que la veille au soir, dans une chambre qui puait terriblement le chou-fleur.

Le pire fut néanmoins la fatigue. Au bout de quelques heures, il était à nouveau perdu, au volant de sa voiture, quand il aperçut un panneau qui indiquait Green Bay. Qu'est-ce que venait faire ici Green

Bay ? Mon Dieu, qu'il était fatigué, bien trop fatigué pour conduire. Il lui fallait absolument un café, d'urgence, et même plusieurs car, avec tout l'amour du monde, les Américains sont incapables de servir un café vraiment fort. Déjà, les premiers gratte-ciel surgissaient à l'horizon. Impossible d'affronter le trafic d'une grande ville dans cet état. Il emprunta la sortie suivante, qui, bêtement, ne conduisait qu'à un aéroport, l'Austin Straubel International Airport. Le parking le moins cher qu'il put trouver coûtait un dollar de l'heure mais cela valait la peine. Il gara sa voiture dans un coin en apparence tranquille, baissa le dossier de son siège et ferma aussitôt les yeux.

Lorsqu'il se réveilla, deux dollars plus tard, il se sentait bien. Presque très bien. Il n'avait encore jamais dormi aussi longtemps à bord d'une voiture, c'est dire s'il devait en avoir eu besoin. Maintenant un bon café, et il pourrait reprendre la route. Un café, cela devait bien se trouver dans un aéroport.

Il y avait peu de monde. La cafétéria, claire et spacieuse, sentait la peinture fraîche. Il commanda un express et un *donut.* Au moment où il s'apprêtait à mordre dans le beignet, des sons lui parvinrent aux oreilles et l'électrisèrent.

Quelqu'un derrière lui parlait allemand.

Ou plutôt : autrichien.

Markus tourna discrètement la tête. Il ne voulait pas qu'on le remarque. Deux rangs derrière lui, un peu en biais, un homme maigre à la barbe grise tenait un portable à l'oreille et donnait des instructions d'un air agacé.

— … dans le deuxième tiroir. En partant du haut, charrette ! Oui. Il devrait y avoir une liste, juste sous vos yeux. C'est ça. Et là, sur la deuxième page. Robert Kurtzmann. Avec tézed. Combien de fois vais-je devoir vous le répéter… ? Oui, c'est ça, dictez-moi.

Avec le stylo qu'il tenait dans l'autre main, il écrivit des chiffres sur un bloc-notes.

— Mon té mon té ! s'exclama-t-il alors. C'est le numéro que j'ai déjà ! Et il est faux !… Bien sûr que j'ai essayé.

Il secoua la tête.

— Je suis tout épouairé ! Qu'est-ce que je fais maintenant ?… Pourquoi pensez-vous que je m'esquinte à les appeler ? Parce qu'ils m'attendent à l'aéroport de Chicago ! Au vrai ! Et moi, je suis ici avec mes deux ou trois dollars et une eurocard qui ne sert à rien. Ça doit être pour ça qu'elle s'appelle eurocard d'ailleurs ! Sinon, elle s'appellerait worldcard !… Allô ? Madame Jatzek ?

Il décolla le portable de son oreille pour examiner l'écran.

— La voilà partie, elle aussi ? Comment ça se fait ? Une metsance ne vient décidément jamais seule !

D'une certaine manière, Markus se sentit obligé de dépanner le

pauvre homme. Il se leva, se dirigea vers lui et se présenta avant de proposer :

— Je me rends de toute façon à Chicago. Je peux vous emmener et vous déposer si cela peut vous aider.

L'Autrichien le dévisagea tout d'abord avec méfiance puis fit un de ces hochements de tête qui veulent dire « je n'ai pas vraiment le choix » et précisa qu'il s'appelait Karl Walter Block, qu'il venait de la région de Steyr en Haute-Autriche et qu'on l'avait invité à donner une conférence à l'université de Chicago.

— Et là, la compagnie aérienne m'a rudement apigeonné ! Vienne-Chicago, qu'ils disent. Seulement, je ne suis pas parti de Vienne mais d'un aéroport en pleine brousse à deux cents kilomètres de là. Et ici, ça recommence. De nos jours, si vous ne vous montrez pas prudent comme un renard en achetant vos billets, je vous jure…

Ils prirent donc la route ensemble. Bien entendu, ils en vinrent nécessairement à se raconter leur vie. Et comme l'Autrichien avait largement plus de soixante ans, c'est-à-dire presque quarante d'avance sur Markus, la conversation tourna inévitablement au monologue.

CHAPITRE 11

QUARANTE-CINQ ANS PLUS TÔT

Karl Walter Block était le fils unique d'Irmgard Block, née Mucek, et de Heinrich Maria Block, ancien capitaine ayant occupé pendant la guerre d'importantes fonctions secrètes à Berlin jusqu'à ce que Hitler, pour des raisons inconnues de tous, le limoge de manière dégradante et le renvoie en Haute-Autriche, où il ne lui resta plus qu'à s'user à la tâche dans la ferme qu'il avait héritée de ses parents et dont les champs pierreux ne rapportaient pas assez pour vivre correctement. Rongé par la rancune, il déchargeait sa colère sur son fils à la moindre occasion. Il le battait parce que Karl Walter n'obéissait pas, ou pas assez vite, ou qu'il avait fait une bêtise ou, tout simplement, parce qu'il en avait envie. Il le traitait d'imbécile et de bon à rien, il le traitait de faible, du moins au début, car son fils poussait comme une asperge et devint bientôt un garçon solide, musclé, capable de lui donner un coup de main, et assez fort pour qu'il ne puisse plus lui adresser ce reproche.

Karl Walter lui obéissait, mais il le détestait et jurait de se venger. Pour sa mère qui ne l'avait jamais protégé contre les violences paternelles, il n'éprouvait que du mépris. Elle en voulait au destin de l'avoir enchaînée à cet homme horrible, et, bien qu'elle n'eût jamais prononcé une parole en ce sens, son fils était persuadé qu'elle le tenait, du moins en partie, pour responsable de ses malheurs.

À l'école, Karl Walter Block aurait beaucoup aimé répondre aux attentes de ses maîtres, mais pour tout un ensemble de raisons, il n'y parvenait pas. L'une de ces raisons était qu'il se montrait incapable d'apprendre dans les livres. Après avoir observé un artisan, il arrivait à faire aussi bien que lui, voire mieux, et quelle que soit l'activité pratique qu'on lui enseignât, il ne l'oubliait jamais. Mais le papier et les livres, ce n'était pas son univers.

Une autre raison était qu'il devait aider aux travaux de la ferme et qu'il avait rarement le temps de faire ses devoirs. Oui, souvent il se sentait même si éreinté le matin à l'école qu'il avait du mal à rester éveillé. Il avait les vêtements les plus minables de toute la classe, ce qui poussait la plupart des enseignants à ne pas se donner beaucoup de mal pour lui. Et comme il ne pouvait guère répondre aux railleries et aux moqueries de ses petits camarades qu'à coups de poing, il récoltait encore plus de mauvaises notes, de punitions et parfois de

retenues, qui lui valaient à leur tour une nouvelle raclée de la part de son père.

Un jour, peu après son quinzième anniversaire, il décida qu'il en avait assez. À l'aube, il enfourna dans son cartable non pas ses affaires d'école, mais quelques vêtements et tout l'argent qu'il avait péniblement réussi à mettre de côté en secret. Puis il quitta la maison de ses parents pour ne plus y revenir pendant presque trente ans, y compris pour l'enterrement de sa mère. Il n'avait même pas eu les yeux humides en s'éloignant de la ferme et il ne s'était pas retourné une seule fois.

Loin de chez lui, Karl Walter Block s'en sortit mieux qu'il ne l'avait craint. Il aurait été prêt à n'importe quel travail et même à n'importe quel crime pour ne pas devoir rentrer. Toutefois, comme sa grande taille lui permettait de se faire passer pour plus âgé qu'il n'était, voire pour adulte quand on n'y regardait pas de trop près – mais qui regardait de près ? –, et comme il ne se montrait pas exigeant, il avait le sentiment que le monde lui ouvrait les bras, le grand et vaste monde. Mon Dieu, qu'il était grand ! Et qu'il était vaste ! Jusque-là, il n'avait jamais vu que Kremsmünster. Steyr lui parut immense, Linz lui fit l'effet d'une métropole que même des villes mythiques telles que Paris ou New York ne pouvaient certainement pas surpasser. Plus il voyageait, plus il était pris d'une envie irrépressible de découvrir le monde. De partir. Dans des pays lointains. Plus c'était loin, mieux c'était.

Il finit ainsi par atteindre Hambourg sans rien d'autre que lui-même et le vague projet de s'engager sur un navire pour sillonner les océans. Il avait lu dans un vieux journal un article consacré à un homme qui avait embarqué de cette manière et visité au cours de sa vie le monde entier. Peut-être devrait-il prendre son mal en patience si on contrôlait rigoureusement les papiers dans la marine. Peut-être parviendrait-il aussi à monter clandestinement à bord. Dans ce cas, résolut-il, il jetterait tout simplement son passeport à la mer et prendrait un faux nom de sorte que personne ne pourrait savoir d'où il venait.

À peine arrivé à Hambourg, il fit par hasard la connaissance d'un foreur qui partait travailler pour une compagnie pétrolière et qui lui proposa de l'accompagner. Karl Walter Block ne se fit pas prier et, le soir même, il avait en poche un contrat d'embauche, sur lequel figurait une fausse date de naissance, ainsi qu'un billet pour le Venezuela.

Il apprit la technique du forage sur le tas. Il suivait les autres, les imitait et se retrouvait soudain en train de manipuler des trépans diamantés et des tricônes, des moteurs de translation et des flexibles

plus gros que sa cuisse. Il donnait un coup de main quand il s'agissait de manœuvrer le crochet du treuil qui, avec la tête d'injection, pesait facilement dans les huit tonnes, voire davantage. Il aidait à tirer la garniture près de la tête de puits ou bien le cuvelage quand il s'agissait de tuber un trou fraîchement creusé. Et quand la tige de forage venait à casser, personne n'était aussi doué que lui pour repêcher le *fish* avec des tarauds et des cloches. Il fouillait à main nue dans le liquide de rinçage et apprit ainsi à reconnaître ce qui remontait des profondeurs à l'odeur ou au toucher. En même temps, il apprit l'anglais et l'espagnol, fit la connaissance de l'alcool et des filles de Maracaibo, au parfum excitant et aux mœurs légères.

Au Venezuela, ils travaillaient comme des damnés, produisaient du pétrole coûte que coûte. Il semblait quasiment sûr que les grandes firmes seraient un jour nationalisées ; celles-ci se hâtaient donc d'extraire autant d'or noir que possible avant qu'il ne soit trop tard. De fait, l'État fonda quelques années plus tard la société publique Petróleos de Venezuela. Mais à ce moment-là, Karl Walter Block était parti vers d'autres rivages depuis belle lurette.

Alors qu'il commençait à s'ennuyer ferme à Maracaibo, un employé de la compagnie lui avait demandé s'il pouvait envisager de travailler en Indonésie. Il ignorait tout de l'Indonésie et aurait été bien en peine d'imaginer ce qui l'attendait, mais il dit :

— Bien sûr.

Quelques jours plus tard, il prit congé de ses camarades, donna un baiser d'adieu à la fille qu'il fréquentait à ce moment-là et monta dans un avion qui le conduisit à Sumatra. Pendant quelques semaines, il travailla sur le champ pétrolifère de Duri, où il put apprendre de nouvelles méthodes car ce gisement ne contenait que du pétrole lourd et il fallait injecter de la vapeur dans le sol pour l'en extraire. Ensuite, on l'intégra à une équipe chargée de mettre en exploitation de nouveaux sites dans la mer de Java, sur une plate-forme installée non loin des côtes. On parlait *d'offshore* et on disait que ce type d'exploitation avait un grand avenir. On était toujours dans les années 1960, les Américains s'apprêtaient à envoyer un homme sur la Lune et personne ne songeait alors sérieusement que les réserves de pétrole fussent limitées.

Puis il partit en Afrique, où Shell produisait du pétrole depuis déjà une bonne dizaine d'années. On s'attaquait alors au delta du Niger, un plateau de plus de cinquante kilomètres de large où la mer atteignait une profondeur de deux cents mètres. Karl Walter Block se retrouvait pour la première fois dans une équipe d'exploration.

Ce fut une nouvelle expérience. D'un côté frustrante parce que neuf forages sur dix n'aboutissaient à rien, d'un autre excitante parce qu'en dépit de toutes les études préliminaires, de la sismologie, des

photographies aériennes et des mesures magnétiques, la recherche de pétrole restait une chasse, une lutte avec l'inconnu, un combat d'hommes prêts à tout contre les forces de la nature. Des orages tropicaux s'abattaient sur eux pendant que, trempés jusqu'aux os et morts de fatigue, ils vissaient les tiges et devaient sans cesse remettre en marche les moteurs diesel de la table de rotation. Puis le soleil impitoyable de l'équateur brûlait à nouveau si fort sur leur peau qu'ils avaient du mal à respirer et qu'ils furent bientôt aussi noirs que la population locale, qui n'avait pas son mot à dire dans toute cette affaire et avec laquelle ils n'avaient pratiquement aucun contact. Un jour, ils avaient perdu un homme parce que, pour déféquer, il s'était accroupi sur une barre de la plate-forme presque au niveau de l'eau et avait été happé par un poisson carnassier qui n'avait laissé qu'une mare de sang ; ils ne surent jamais de quelle espèce de poisson il s'agissait.

Et malgré tout, leurs efforts restaient vains. Les géologues cogitaient sur leurs cartes, leurs mesures sismiques et leurs carottes, discutaient, téléphonaient, effectuaient des calculs – pour constater au bout du compte qu'une fois de plus le site retenu par cette méthode ne donnait rien. On fit venir d'Europe un bateau qui remorquait des outils géotechniques de pointe, des sortes de canons à air comprimé télécommandés avec lesquels on provoquait des secousses dans l'eau pour enregistrer l'écho sur le fond marin à l'aide de micros étanches. Il en découla une nouvelle carte, établie et imprimée aux Pays-Bas, où l'on avait envoyé les données par radio, ainsi qu'un nouveau forage d'exploration dans la roche stérile.

— La situation est sans issue, déclara finalement le géologue en chef à l'équipe rassemblée autour de lui.

On était début avril 1968. Les murs de la cabine étaient couverts de cartes sur lesquelles les forages de reconnaissance effectués jusque-là étaient marqués en rouge. Et le brave homme leur expliquait de manière aussi exhaustive qu'incompréhensible à quels endroits on s'était attendu à trouver du pétrole en raison de la configuration géologique et pour quelles raisons on préférait renoncer à l'exploitation des zones restantes, qui étaient trop petites même si l'on devait désormais découvrir partout des gisements de pétrole.

C'est là qu'assis parmi les autres, une cannette de bière fraîche à la main, Karl Walter Block avait éprouvé pour la première fois ce qu'il appellerait plus tard le « sentiment ».

Il observait une carte, la toute première, la plus ancienne des cartes sismiques, et ne percevait plus les propos du scientifique que comme un bruit sourd et confus. Sur la feuille de papier usée, pâlie, déchirée en plusieurs endroits, un point semblait briller. Ou lui adressait-il un clin d'œil ? Karl Walter Block l'ignorait. Mais tout ce

qu'il savait, c'est qu'il s'était levé, s'était dirigé vers la carte, avait pointé le doigt sur l'emplacement en question et dit :

— Là. C'est là que nous devons creuser.

Par pur instinct. Merde pour la technique ! Au diable la science si elle n'arrivait pas à trouver le pétrole. Il restait l'instinct du chasseur. La plus vieille aptitude de l'homme.

Les géologues ne rirent pas. Ils le regardèrent seulement d'un air gêné.

— Karl, dit l'un d'eux, il n'y a rien là. Pas l'ombre d'une chance.

Block, qui avait tout juste vingt-deux ans même si tout le monde le croyait plus âgé, secoua obstinément sa tête d'Autrichien.

— Il y a du pétrole, j'en suis sûr.

Il leva légèrement sa canette.

— Je le sens.

— Vous êtes soûl, Karl.

— Si vous le dites.

Il se rassit.

Le lendemain, l'équipe de géologues leur indiqua un ultime lieu de forage. C'était quasiment le site qu'il avait suggéré. Ils creusèrent et trouvèrent du pétrole. Plus tard, le gisement fut évalué à environ un milliard de barils. Il reçut le nom de Forcados Yokri.

PASSÉ

Ils avaient une vue splendide sur le lac Michigan. À en juger par la carte, il en serait de même jusqu'à Milwaukee plus au sud.

— Le Nigeria ? avoua Markus. Pour dire la vérité, je ne savais pas qu'on y exploitait du pétrole.

— C'est le plus grand pays producteur de pétrole en Afrique, lui apprit Block.

Des souvenirs personnels. Les informations télévisées. On ne rattache à bien des pays qu'un ou deux événements, comme s'il ne s'y passait jamais rien.

— Le Nigeria… Je me souviens qu'on en a parlé aux informations. À cause de la politique. Ça doit faire longtemps, plus de dix ans sans doute. J'allais encore au lycée.

Ah oui, maintenant ça lui revenait. Il s'appelait Henner. C'était un grand dégingandé dans l'autre classe.

— À l'école, un camarade distribuait tout le temps des tracts d'Amnesty International. Une fois, il s'agissait du Nigeria. D'un opposant qui devait être exécuté. Du coup, ils organisaient une campagne de protestation.

Block observait l'eau en contrebas.

— Ken Saro-Wiwa. Un écrivain.

Peu de temps après, Henner était sorti avec la blonde à gros seins de la classe d'en dessous. Vera ou Verena. Tous les garçons lui couraient après.

— Pour être honnête, la politique ne m'a jamais vraiment intéressé, avoua Markus. Tous ces gens qui rêvent de pouvoir. Rien que retenir leurs noms, ça me paraît déjà trop compliqué.

Block fit entendre un grognement renfrogné.

— La politique n'est pas compliquée. Elle donne juste cette impression à ceux qui la considèrent du mauvais côté. Si vous choisissez le bon angle, tout devient simple comme de l'eau de roche.

Markus jeta un regard en coin, un regard très bref car le trafic ne permettait pas plus.

— Et quel est le bon angle ?

— Le pétrole, répondit Block.

Markus s'efforça de ne pas soupirer. Dans un sens, il fallait s'attendre à un truc dans ce genre.

— Est-ce que ce n'est pas un peu… simpliste ? Je veux dire, bon, le pétrole joue sans aucun doute un rôle en politique, mais…

— Je vais vous donner un exemple et, après, vous pourrez en penser ce que vous voulez.

Block fixa un moment le paysage du Wisconsin qui défilait à toute vitesse derrière la vitre.

— Ce beau pays par exemple. Avec ses présidents sages, intelligents, extraordinaires. Est-ce que le nom de Ronald Reagan vous dit encore quelque chose ?

— Celui qui est mort de la maladie d'Alzheimer ? Naturellement ! C'était le quarantième président des États-Unis, de 1980 à 1988. Il a énormément contribué au déclin de l'Union soviétique.

— Le tenez-vous pour un grand président ?

Markus dut réfléchir quelques secondes.

— Hum… En tout cas, ce n'était pas n'importe qui, me semble-t-il. Autant que je sache, sa politique de baisse des impôts et de libéralisation du marché a sorti les États-Unis de la crise à l'époque. Et avec cet argent, il a financé la course à l'armement qui a entraîné la faillite de l'URSS.

— Savez-vous qu'il existe une initiative tout à fait sérieuse pour faire sculpter sa tête à côté des quatre autres dans le mont Rushmore ?

Markus jeta de nouveau un bref regard sur sa droite.

— Vous plaisantez ?

— Je ne plaisante jamais là-dessus, vous pouvez me croire.

— Pourquoi ne pas le béatifier, tant qu'à faire ?

— Il doit bien y avoir des gens qui y pensent, quoique, à ma connaissance, Reagan fût protestant. Enfin, peu importe. Maintenant, je vais vous présenter sa politique sous l'angle du pétrole.

Block croisa les bras.

— Aujourd'hui, on sait que l'Union soviétique était au bord de l'effondrement bien avant son arrivée au pouvoir. Moscou avait besoin plus que jamais d'une monnaie solide. Voilà pourquoi les communistes produisaient et vendaient autant de pétrole que possible. Cette stratégie a fonctionné, surtout lorsque l'ayatollah Khomeiny a renversé le schah d'Iran et interrompu les exportations de pétrole de la République islamique. Quand Reagan est arrivé au pouvoir, en 1981, le baril de brut valait plus de soixante-dix dollars si on convertit en valeur actuelle. La situation profitait à l'Union soviétique. En Amérique, au contraire, il régnait une atmosphère de crise. Seulement, à la même époque, les plates-formes en mer du Nord, qu'on avait commencé à exploiter après 1973, tournaient désormais à plein régime. Vu le prix du pétrole, elles valaient le coup. Il devenait également rentable de mettre en exploitation des gisements en Alaska ou dans le golfe du Mexique. Par-dessus le marché, des pays comme le Nigeria ou le Venezuela, pourtant membres de l'OPEP, avaient eux aussi un tel besoin d'argent qu'ils décidèrent de s'asseoir sur les quotas convenus. La conséquence de tout cela ? Vers la fin du premier mandat de Reagan, le marché du pétrole s'est effondré. Le prix du baril a entamé une dégringolade qui allait durer plus de quinze ans. L'Union soviétique, dont l'exportation de pétrole constituait une des principales sources de revenus, rencontra des difficultés économiques – le début de la fin. Pour les États-Unis, en revanche, la baisse du prix du pétrole signifiait que le transport dans le monde entier ne coûtait plus rien. Voilà pourquoi l'économie américaine a prospéré. Cette évolution n'a rien à voir avec la baisse des impôts ni aucune mesure du même style. Absolument rien. Reagan doit sa réussite au prix du pétrole.

Markus garda le silence quelques instants pendant lesquels la voiture roula tranquillement ; une infime quantité de la substance dont il venait d'être question était aspirée par la pompe, vaporisée dans le carburateur et finalement consumée dans les cylindres du moteur.

— Est-ce que ce n'est pas un peu… simpliste ?

Block fit non de la tête.

— Je connais ce sentiment. Quand on a pensé un bon bout de temps que la réponse était difficile et compliquée, on a du mal à admettre l'inverse.

— Vous ne pouvez quand même pas prétendre que la politique fiscale d'un gouvernement n'exerce aucune influence sur l'économie.

— Non, je ne dis pas qu'elle n'exerce aucune influence, mais tout au plus une influence négative. Comprenez-moi bien, l'énergie représente la base de tout. L'énergie technique. Tout repose là-dessus.

En fonction de l'énergie dont vous disposez, vous pouvez extraire, affiner, transformer des matières premières et, ensuite, transporter dans le monde entier ce que vous avez fabriqué. L'économie globale est une machine d'une taille et d'une complexité insaisissables. Plus elle possède d'énergie, plus elle est rapide. L'État n'a presque rien à voir là-dedans.

Block esquissa un mouvement de la main, comme pour chasser ce qui venait d'être dit.

— Je vais prendre un autre exemple. Margaret Thatcher. À quoi cela vous fait-il penser ?

— Qu'au lycée j'ai dû écrire une dissertation sur elle.

— Merveilleux ! Dans ce cas, vous devez encore avoir quelques souvenirs.

— Thatcher a gouverné plus longtemps que Reagan, mais elle appliquait une politique analogue et elle a obtenu des résultats tout à fait semblables. Avant son accession au pouvoir, l'économie anglaise se portait très mal – vieillie, rigide, paralysée par les syndicats. Elle a alors combattu l'inflation, réduit le déficit, restreint le service public, fait des coupes sombres dans les subventions et les systèmes sociaux – et, de cette manière, libéré tant de forces productives que l'économie britannique ne s'est pas seulement relevée, mais qu'elle est devenue l'une des plus prospères de toute l'Europe.

— Bravo, vingt sur vingt, vous pouvez vous asseoir.

— À l'époque, j'ai seulement obtenu neuf sur vingt. Notre prof était plutôt de gauche, il fallait qu'on la trouve nulle.

Markus consulta le compteur kilométrique pour évaluer s'il fallait déjà remettre de l'essence.

— De toute façon, vous allez m'expliquer dans un instant qu'en réalité toute cette évolution est liée au pétrole, je suppose.

— Évidemment ! Je ne cesse de m'étonner qu'on ne veuille pas le voir. Dans un sens, tous les hommes politiques se ressemblent, de quelque bord qu'ils soient : ils arrivent toujours à attirer les projecteurs sur eux de sorte qu'on ne perçoit que ce qu'ils disent et ce qu'ils font. Même si les faits, au bout du compte, n'ont rien à voir avec leurs initiatives.

— Si le prix du pétrole s'est effondré au milieu des années 1980, ce phénomène devrait valoir pour le monde entier. Tous les pays auraient dû profiter à part égale des répercussions bénéfiques de cette évolution.

Block releva son nez busqué.

— Erreur, jeune homme. Vous oubliez que sous la régence de Margaret Thatcher, la Grande-Bretagne est devenue pour la première fois de son histoire une nation exportatrice de pétrole. Le fameux pétrole de la mer du Nord dont il était question à l'instant, vous vous

souvenez ? Brusquement, un flux d'argent est venu alimenter les caisses du gouvernement britannique – comme celles de la Norvège, qui a cependant préféré s'enrichir dans son coin, en toute discrétion.

Markus, ahuri, fixait la route rectiligne qui s'étirait devant eux. Bon sang, c'était vrai. Il n'y avait encore jamais pensé.

— D'accord, finit-il par admettre. Peut-être le prix du pétrole n'est-il pas si anodin.

— Je vois que vous commencer à saisir, dit Block avec une satisfaction clairement perceptible.

Il fit claquer la langue et demanda :

— Qu'est-ce que vous avez comme formation ? Vous avez fait des études ?

— Un peu d'informatique et un peu de marketing, répondit Markus avant d'ajouter à contrecœur : Mais juste en IUT.

Toutes les grandes écoles l'avaient snobé. Il n'avait pas d'assez bonnes notes.

— En IUT ? Réjouissez-vous ! Les grandes écoles pervertissent les élèves. On leur retourne la cervelle jusqu'à ce qu'ils n'arrivent plus à penser. Je fais toujours le même constat. C'est affreux.

PASSÉ ANTÉRIEUR

Sur ses conseils, la compagnie avait découvert un champ pétrolifère d'où elle pourrait extraire dans les années à venir un milliard de barils et, donc, tirer un bénéfice de plusieurs milliards de dollars. Karl Walter Block, lui, n'eut même pas droit à un mot de remerciement, pour ne pas parler d'une prime. Cette injustice le chagrinait.

Une autre erreur impardonnable à ses yeux était qu'aucun des ingénieurs n'eut l'idée de lui demander comment il avait fait pour le savoir. À partir de là, les jours de Block dans cette firme étaient comptés. Oh ! Il ne partit pas tout de suite. Et il continua de travailler. Peut-être même plus. Il acceptait les boulots difficiles, les interventions si dégoûtantes et si dures que la compagnie payait d'elle-même une rallonge.

Après avoir changé de société, il fora en mer du Nord, bossa sur des plates-formes balayées par des vents de cent quarante kilomètres à l'heure et attaquées par une mer si déchaînée que, même en hurlant, on se comprenait à peine. Il alla en Alaska où l'on mettait en exploitation le plus grand champ pétrolifère d'Amérique du Nord, Prudhoe Bay, découvert à la fin des années soixante, et où plus d'un technicien fut victime du froid glacial et des blizzards. Il vivait désormais modestement, ne laissait plus son argent dans les bordels mais sur un compte en banque.

Au cours de toutes ces années, le phénomène qui s'était produit pour la première fois au Nigeria devint pour lui une certitude : il arrivait à deviner la présence de pétrole là où les autres ne voyaient rien. Il possédait un sixième sens qui lui permettait de savoir ce qui se cachait dans les entrailles de la terre.

Dès que l'occasion s'en présentait, il travaillait dans des équipes de reconnaissance, à cette différence près qu'à présent il se taisait. Il se contentait d'étudier les cartes, les données sismiques, les résultats des analyses minéralogiques, les vues aériennes, les photos satellite et toutes les innovations qui vinrent s'ajouter au fil du temps. Il fixait ces données, aussi souvent que possible, pendant des heures quand on l'y autorisait, en attendant que son intuition lui parle. Il fixait en silence des points sur les cartes et se disait : « Ici, il y a du pétrole… Et ici… Et là…» Il attendait qu'on ait terminé les forages et découvert les gisements pour constater qu'il avait presque toujours raison.

Néanmoins, il gardait cela pour lui. Il ne ferait plus jamais profiter une compagnie pétrolière de son talent, il se le réservait. Un jour viendrait où lui-même chercherait du pétrole, pour son propre compte. Un jour viendrait où il leur montrerait à qui ils avaient affaire.

Ce jour arriva plus vite que prévu.

Il travaillait justement sur un projet *offshore* dans le golfe du Mexique quand il reçut une lettre couverte de tampons, d'inscriptions et d'un timbre autrichien. L'ensemble suggérait un document extrêmement important ; c'était le cas. Le tribunal administratif de Steyr l'informait que son père, le capitaine en retraite Heinrich Maria Block, né le 13 août 1925, était décédé et que lui-même était le seul héritier de ses biens, à savoir la ferme et les terres. On le priait de se présenter sans tarder au tribunal administratif afin de régler les formalités en suspens.

Karl Walter Block prit le premier hélicoptère pour revenir sur la terre ferme et le premier avion pour rentrer en Autriche. Deux jours plus tard, il était propriétaire de la ferme Block. Il ne prit même pas la peine de se rendre sur la tombe de son père.

Il passa les jours suivants à inspecter la maison et les bâtiments, à ouvrir tous les tiroirs, fouiller toutes les armoires, examiner les étagères. Il élimina les objets dépourvus de valeur à ses yeux, les jetant directement par la fenêtre sur un tas rapidement impressionnant, qu'il chargea sur une remorque et conduisit en tracteur à la déchetterie.

Puis il parcourut les champs et les prés rattachés à la ferme d'un pas lent et grave, les yeux rivés sur le sol comme s'il cherchait quelque chose. Il répéta ces promenades à différentes heures du jour et de la nuit, par temps de pluie et sous le soleil. Parfois, se racontaient les

voisins curieux dans l'auberge du village, il s'allongeait en plein champ, au milieu des chaumes, comme pour écouter les bruits du sol.

— Qu'est-ce que vous allez faire de la ferme maintenant ? voulut savoir un homme qui vint jusque dans la cour avec sa voiture.

Il portait un costume marron à rayures ; il ne pouvait s'agir que d'un agent immobilier flairant la bonne affaire.

— Vous qui êtes né pour les champs pétrolifères du monde entier, pas pour l'agriculture, continua-t-il.

— Je vais creuser, répondit Karl Walter Block avec calme, je vais chercher du pétrole.

Bien entendu, tous le prirent pour un dingue, et même pour le roi des dingues. Les autorités lui retournèrent ses demandes d'autorisation en lui faisant remarquer qu'elles n'avaient pas besoin de lui pour se payer leur tête. Les banques refusèrent de négocier ne serait-ce qu'un prêt. Et dans le village, on l'appelait le « cheik du pétrole », on était mort de rire.

Mais s'ils avaient cru pouvoir décourager un Karl Walter Block, ils s'étaient trompés. Il engagea un avocat auprès duquel un doberman affamé aurait fait l'effet d'un toutou à sa mémère pour contraindre les autorités à s'occuper de ses demandes d'autorisation de forage. Naturellement, celles-ci furent refusées, mais l'avocat passa en revue les raisons alléguées jusqu'à ce qu'il soit venu à bout de la dernière et, finalement, on lui accorda les premiers permis – quoique avec des consignes environnementales extrêmement rigides contre lesquelles même l'avocat ne pouvait rien.

Karl Walter Block avait le droit de forer, mais, bien qu'il n'y eût pas une seule habitation à des kilomètres à la ronde, il devait respecter les normes fixées par la loi de 45 db(A) la nuit et de 55 db(A) le jour. Pour ce faire, il devait équiper tous ses appareils et ses groupes électrogènes de silencieux et construire un mur antibruit de cinq mètres de haut tout autour du chantier. Par ailleurs, il devait déposer les débris du forage dans des conteneurs spéciaux que seules des entreprises agréées pouvaient collecter et tenir un compte détaillé du flux des déchets.

Qu'il aboutisse à un résultat ou non, Karl Walter Block était tenu de reboucher entièrement les trous avec du béton, de débarrasser ensuite le chantier et de remettre le terrain en culture. Oui, on l'obligeait même à enlever la couche d'herbe avant le début des travaux, à la conserver dans un endroit approprié et à la replanter à la fin. Toutes ces mesures seraient étroitement surveillées par des inspecteurs qui passeraient sans prévenir à la demande des autorités – et aux frais de Block bien entendu.

— Le principal, c'est que j'ai enfin le droit de creuser, déclara

Block une fois que l'avocat lui eut exposé d'un air sceptique le contenu et les conditions du permis de forage.

Il ne trouva évidemment pas d'investisseurs, quelles que fussent les conditions proposées. Et il mit des mois à dénicher à l'autre bout du pays une petite banque finalement prête à lui accorder un crédit. Il hypothéqua la ferme ainsi que l'ensemble des terres qu'il avait héritées et investit chaque schilling et chaque dollar qu'il avait mis de côté. Tout ce qu'il possédait fut consacré à ce projet de prospection de pétrole dans le sol montagneux de la Haute-Autriche.

Pourtant, cet argent ne suffisait toujours pas. Il dut travailler seul car il ne pouvait pas se payer d'ouvriers. Et il dut renoncer aux machines modernes, aux machines de forage profond, par exemple, qui lui auraient permis de forer à différents angles. Au lieu de cela, il téléphona dans le monde entier pour obtenir des groupes électrogènes d'occasion, des tiges usées et jetées au rebut, des outils de tête et des tubes de cuvelage fissurés dont il fallait péniblement commencer par réparer les défauts de production pour lesquels on les avait bradés.

Les gens du village observaient avec un sentiment de malaise le derrick qui grandissait peu à peu et finit par atteindre une hauteur d'une cinquantaine de mètres. Cinq moteurs diesel de quatre cents chevaux chacun enfonçaient le train de tiges dans le sol autrichien. Quatre pompes dont chacune aspirait mille litres de fluide à la minute nettoyaient la roche broyée à la sortie du trou. L'exploration avançait centimètre par centimètre, dans une lutte épuisante contre l'argent qui tirait à sa fin.

Block faisait tout lui-même. Il vissait les tiges, actionnait le treuil, fixait la tête d'injection, remettait du gazole. Et ce n'était pas le plus dur. Quand il n'avançait plus parce que le trépan était définitivement mort, il devait ressortir l'ensemble de la colonne, dévisser toutes les tiges les unes après les autres et les poser sur le côté jusqu'à ce que l'outil de tête apparaisse et qu'on puisse le changer. Puis il fallait tout recommencer : bloquer la colonne à la table de rotation, attacher la tige suivante au treuil, la mettre dans la bonne position et visser, puis descendre la colonne de quelques mètres avec beaucoup de précaution et beaucoup de finesse – et le tout des douzaines, à la fin même des centaines de fois.

Les gens du village ne faisaient plus que secouer la tête en parlant du pauvre fou qui se démenait du matin au soir comme s'il avait un millier de diables aux trousses. Est-ce qu'il mangeait de temps à autre, au moins ? Est-ce qu'il dormait même ? Une infirmière qui habitait dans le village prit l'habitude de faire un crochet par la ferme en se rendant au travail pour voir si le malheureux vivait encore ou s'il s'était déjà effondré.

Puis, un jour, il ne resta plus de tige et il n'avait toujours pas

trouvé de pétrole.

— Maintenant il va enfin entendre raison, disait-on au village.

Lui disait :

— Il me faut plus de tiges.

Seulement, il était à court d'argent. Il ne lui restait plus que quelques schillings, à peine suffisants pour un repas chaud. Au cours des dernières semaines, il n'avait plus vécu que de pommes de terre déterrées dans le vieux champ de son père et cuites à la braise.

Il demanda à l'infirmière de l'emmener à l'hôpital. Là, il proposa de fournir du sang contre salaire. Tout d'abord, le médecin refusa. Puis il finit par se laisser convaincre de procéder au moins à des analyses et, à sa grande surprise, il dut constater qu'il avait rarement eu affaire à une personne en aussi bonne santé. Comme en plus Block était du groupe AB négatif, rare, il fut autorisé à donner son sang, reçut une indemnité et un copieux repas en prime, et l'infirmière le ramena chez lui.

Néanmoins, cet argent ne suffisait même pas pour acheter une tige.

Block fit le tour du village à la recherche d'un travail qui pourrait lui rapporter vite de l'argent. Finalement, l'aubergiste accepta de l'engager pour s'occuper du bétail dans la ferme qu'il exploitait en plus du café. Il refusa de lui accorder une avance ; Block commanda tout de même la tige. Il se rendit à la poste avec le peu d'argent qu'il possédait et envoya des télégrammes jusqu'à ce qu'il eût trouvé un fournisseur qui accepte les règlements à la livraison.

Deux semaines plus tard, la tige était là. Le transport revenait plus cher que le matériel. Le soir même, Block la traîna jusqu'au derrick, la vissa à l'extrémité de la précédente, alluma les moteurs diesel et descendit de vingt mètres. Il s'agissait d'une manœuvre délicate dans la mesure où la colonne pouvait facilement se rompre après une interruption de plusieurs semaines.

Il eut de la chance. La tige disparut dans le sol comme toutes les précédentes sans qu'il ne se produise rien de grave. Block coupa les moteurs et resta un long moment immobile, silencieux, à fixer l'entrée du trou qui évoquait, dans la clarté des projecteurs, une vilaine plaie cicatrisée. Puis il éteignit la lumière et alla se coucher. Le lendemain matin, il redescendit au village d'un bon pas pour travailler dans l'étable de l'aubergiste.

Il réussit à payer la tige et le transport avant le premier rappel et en commanda aussitôt une deuxième. Mais celle-ci disparut à son tour dans le sol sans que rien ne casse et sans que rien ne bouge dans le tube d'évacuation.

Block répéta la procédure une troisième fois, avec le même résultat. Sauf que l'automne arrivait, le gazole n'allait pas tarder à

manquer et, selon toute apparence, le trépan n'en avait plus pour longtemps.

— Regarde enfin les choses en face, dit l'aubergiste.

— Non, répondit Block.

L'aubergiste commençait à avoir peur. Il prit une petite négligence comme prétexte pour le renvoyer. Block dut donc chercher du travail ailleurs : dans une petite usine qui fabriquait des vis spéciales et les exportait dans le monde entier, on lui proposa de transvider des conteneurs dans la cour. Mais ce n'était pas tout près de chez lui. Block descendit du grenier l'antique bicyclette de son père et la remit en état tant bien que mal. La chaîne sautait quand même au moins une fois par trajet.

Les contrôleurs débarquèrent à l'improviste et, malgré son absence, lui laissèrent un avis de passage dans lequel ils l'engageaient soit à poursuivre le forage dans les délais les plus brefs, soit à renoncer à son projet et à remettre la terre en culture. Le montant de l'addition jointe à leur message aurait englouti des semaines de travail, Block préféra l'ignorer et commander une nouvelle tige. Cette fois, le fournisseur exigea le paiement à la commande.

Le rappel des contrôleurs ne tarda pas à arriver, les tiges si.

Deuxième rappel. Lorsque Block appela le fournisseur, un métallurgiste implanté en Angleterre, il tomba sur un liquidateur. L'usine était en redressement, expliqua celui-ci, elle ne livrerait plus de tige.

— Mais j'ai déjà payé, protesta Block.

— Tant pis pour vous, répliqua le liquidateur, imperturbable.

Block reçut un avis de mise en demeure. Il alla à la poste et fit un virement d'un schilling. La machine administrative réagit comme prévu et lui envoya un premier rappel concernant le reliquat.

Les premières feuilles tombaient. Le matin, quand il se rendait à l'usine, un brouillard frais enveloppait les montagnes. On n'avait plus de travail pour lui que jusqu'à la fin du mois, lui expliqua le chef du personnel.

— Je ne vais pas en mourir, répondit-il.

Le lendemain soir, il trouva dans sa boîte à lettres un courrier des services fiscaux. En dépit du fait que la Block Ölförderungs-gesellschaft n'avait jusqu'à présent réalisé que des pertes, le Trésor public lui réclamait de l'argent, et même plus : il ne lui réclamait pas seulement de l'argent pour l'année écoulée, mais aussi une avance pour l'année à venir. Les montants exigés dépassaient tellement les possibilités de Block qu'il se servit du papier pour allumer le poêle. Il se réchauffa un peu de soupe de pommes de terre et alla se coucher.

Enfin, une tige arriva de Hollande, quatre mètres plus courte que ce qu'il avait commandé. Il la vissa quand même, alluma les moteurs,

qui crachèrent de gros nuages de fumée grise dans le ciel glacial, enclencha le carré autour de la kelly et se mit à creuser.

Et tomba sur du pétrole.

CHAPITRE 12

PASSÉ

Block, au moins, possédait un plan de Chicago. Petit, certes – un de ces plans qu'on distribue gratuitement dans les offices du tourisme –, mais toujours meilleur que celui de l'atlas routier de Markus.

— Il m'a été envoyé par les organisateurs du congrès, expliqua l'Autrichien avant d'ajouter en bougonnant : Ils auraient aussi pu m'envoyer quelques numéros de téléphone supplémentaires.

Sa nervosité croissait à mesure que l'heure avançait et que le moment de son intervention approchait.

Markus cherchait un grand hôtel ou un centre de congrès, en tout cas un bâtiment imposant. Or l'adresse indiquée les conduisit à une construction basse et vétuste en pierre sombre et aux murs couverts de lierre. Entre les colonnes abîmées qui soutenaient le porche pendait une banderole où figurait le thème du congrès : IMPOSSIBLE POSSIBILITIES – THE FUTURE OF MANKIND IS ABOUT TO BEGIN[2].

Il restait de la place sur le parking, beaucoup de place même.

Pour tout dire, le cadre n'avait rien de reluisant. Il sentait la vie estudiantine et le manque de moyens. En gravissant les marches qui menaient à l'entrée, ils purent lire une plaque indiquant qu'il s'agissait du Musée d'histoire de la technique. En dessous, on avait scotché une simple feuille de papier avec le nom de l'institution qui organisait le congrès, la Société transhumaniste de Chicago. Le logo était assez réussi, mais de toute évidence leur imprimante couleur fonctionnait mal.

Dans le hall orné de marbre, deux jeunes filles, jolies malgré leur air de s'ennuyer à cent sous de l'heure, étaient assises derrière une table. Dès que Block eut prononcé son nom, elles se mirent à gesticuler dans tous les sens – sortirent des téléphones, agitèrent les mains. L'une d'elles finit par s'éloigner à toute vitesse, clac clac clac clac clac, dans un couloir haut de plafond et mal éclairé. Quelques instants plus tard, un homme grand et corpulent, qui ne devait pas être beaucoup plus vieux que Markus en dépit de son embonpoint, fit son apparition. Avec sa longue mèche de cheveux blonds et bouclés, ses yeux luisants, son costume rouge vif et sa chemise blanche sans cravate, il évoquait au premier abord un chanteur de variétés déchu. Dès qu'il aperçut Block, il afficha une expression de soulagement sans

borne.

— *Mister* Block ! *Mister* Block ! n'arrêtait-il pas de s'écrier en l'assurant de sa joie de le voir arriver sain et sauf. Nous sommes allés à l'aéroport. Nous étions à l'heure. Mais là, impossible de trouver le vol avec le numéro que vous nous aviez indiqué. Personne n'en avait entendu parler, vous imaginez un peu ? J'avais l'impression de me retrouver dans un monde parallèle… Et maintenant, vous voilà !

— Oui, je me suis fait berner par les mensonges d'une compagnie aérienne, expliqua Block d'un ton furieux.

Il avait certes un fort accent mais parlait anglais couramment.

— Le jeune homme que voici a eu la gentillesse de me sortir de cette situation fâcheuse.

— Merveilleux ! s'exclama le géant à boucles blondes en prenant la main de Markus et en la secouant vigoureusement. Comment vous appelez-vous ? Mark ? Merveilleux ! Moi, c'est Bob. Naturellement, vous restez. Désormais, vous êtes notre invité d'honneur.

Il donna des instructions à la jeune fille restée derrière la table et, quelques instants après, Markus put fixer sur sa poitrine un badge barré d'une large bande lilas contrairement aux autres, où y était écrit : « Mark S. Westman, invité d'honneur. » Puis ils se mirent en route au pas de course.

— Je craignais déjà de devoir annuler votre intervention, expliqua Bob pendant qu'ils traversaient une salle du musée remplie d'instruments de forage – une maquette de derrick, d'énormes marteaux fond de trou en métal massif, d'impressionnantes tiges de toute sorte. La vôtre en plus, le clou de notre congrès !

Le ton sur lequel il prononça ce compliment laissait à penser qu'il s'adressait ainsi à tous les participants. Cependant, Markus aperçut un sourire sur les lèvres de Block et se demanda s'il ne tenait qu'à la familiarité de tout ce matériel de forage pour l'Autrichien.

Ils étaient manifestement arrivés pile au bon moment. Une voix annonça l'intervention dans le micro, tous les regards se tournèrent dans la même direction. Bob s'arrêta un instant, expliqua à Block qu'il devait à présent entrer *backstage* et indiqua à Markus comment rejoindre l'assistance.

— Pas de souci, dit Markus en hochant la tête pour inviter les deux autres à continuer leur chemin.

Tout droit puis une fois à droite et à nouveau à droite. Ce n'était vraiment pas compliqué, d'autant qu'une foule de panneaux indiquaient la direction. Dans un renfoncement se trouvait une combinaison de cosmonaute, une vraie semblait-il ; on aurait dit une armure de chevalier du XXe siècle. Pas mal. Au fond d'un passage, il aperçut une sorte de hall d'exposition et des écriteaux tels que *cold fusion* ou *eternal life*. Dans un autre renfoncement, un stand

d'informations sur l'aérospatiale privée était vide. Devant les portes de l'amphithéâtre, il croisa deux hommes, dont l'un portait un casque muni de deux caméras et d'une antenne, qui discutaient comme si cet accoutrement était la chose la plus naturelle au monde.

Une jeune fille dans l'encadrement de la porte fit signe à Markus de se presser. Il remit donc à plus tard ses réflexions sur cette étrange vision, se hâta d'entrer et s'installa dans les tout premiers rangs. La salle était pleine aux deux tiers environ.

Bob, immanquable dans son costume rouge, fit son entrée et annonça Karl Walter Block avec une emphase qui n'aurait pas détonné chez un télé-prédicateur. L'homme *from Austria* qui avait réussi la *mission impossible* de trouver du pétrole dans les Alpes ! Block fut accueilli par des applaudissements enthousiastes qui lui soutirèrent à nouveau un sourire. Apparemment, il n'avait pas beaucoup d'entraînement en matière de sourire.

— *Ladies and gentlemen*, dit-il pour commencer, dans son anglais dur, un peu haché, permettez-moi de vous raconter tout d'abord une histoire.

Markus jeta un bref coup d'œil à la ronde. Il n'y avait pratiquement pas de *ladies.* Hormis une ou deux créatures pour lesquelles il n'était pas tout à fait sûr, le public se composait exclusivement de représentants du sexe masculin.

— Un soir, un policier aperçoit un ivrogne qui tourne autour d'un lampadaire et qui a l'air de chercher quelque chose. Il lui demande ce qu'il cherche et le pochard répond : « Mes clés de maison. — Attendez, je vais vous aider », propose le policier. Ils cherchent à deux pendant un bon moment et… ne trouvent rien. Le policier est alors pris d'un doute : « Dites-moi, où avez-vous perdu vos clés ? » L'ivrogne tend le bras en montrant un point dans l'obscurité et dit : « Quelque part par-là. — Mais, mon brave homme, s'exclame le policier, dans ce cas, pourquoi chercher ici au nom du Ciel ? — Parce qu'ici il fait clair, réplique l'ivrogne. Là-bas, on ne voit rien. »

Rires polis. Markus rentra involontairement la tête dans les épaules. Qu'est-ce que c'était que cette plaisanterie ?

Block se recula du pupitre et considéra l'assistance comme s'il envisageait d'interrompre sa conférence pour manque d'enthousiasme. Quelques secondes s'écoulèrent dans le silence et, petit à petit, une tension funeste se répandit dans l'amphithéâtre. Les premiers n'allaient sans doute pas tarder à se lever et à s'en aller.

Markus entendit des raclements de pieds et quelqu'un qui murmurait :

— Viens, allons-nous-en. Ça va être ennuyeux.

— Les universitaires d'aujourd'hui, reprit Block juste au même moment d'une voix à donner le frisson, agissent exactement comme

cet ivrogne. Ils cherchent du pétrole là où c'est agréable de chercher. Pas là où il se trouve.

Il tendit le menton.

— On dit partout que le pétrole va venir à manquer et qu'on doit s'y préparer. On parle constamment de sources d'énergie alternatives. On dépense des fortunes pour les éoliennes, les installations de biogaz, les cellules photovoltaïques sur le toit des maisons. C'est absurde. Laissez-moi vous dire une chose : il n'y a pas d'alternative au pétrole. Ça, c'est la mauvaise nouvelle. Et maintenant la bonne : nous n'allons pas manquer de pétrole. Ceux qui prédisent la fin du pétrole se trompent, se trompent énormément. Il en reste des quantités tellement faramineuses que nous, pauvres humains, ne serons jamais en mesure de les consommer toutes. Seulement, il faut savoir où chercher. Et c'est cela dont je veux vous parler aujourd'hui.

À présent, il jouissait de l'attention sans faille de tous les auditeurs. Même de celle de Markus, qui observait avec stupéfaction le vieil homme maigre, debout sur la scène, qui avait passé les dernières heures assis à côté de lui dans la voiture. Tout à coup, il semblait avoir grandi, un vrai géant ; on aurait dit que, soudain, il brillait de l'intérieur.

— Quand je dis qu'il n'y a pas d'alternative au pétrole, je ne veux pas dire qu'il ne faut pas recourir aux éoliennes, aux usines marémotrices ou à toute source d'énergie similaire partout où l'occasion se présente. Cet effort me paraît légitime tant qu'on ne s'imagine pas pouvoir ainsi remplacer le pétrole. Car, ça, ce n'est pas possible. Notre civilisation technique tout entière est indissolublement liée au pétrole. Vouloir y renoncer serait comme prétendre pouvoir se passer de sang pour vivre.

Block appuya sur un bouton et la première illustration de son exposé apparut sur le mur. Il s'agissait d'une vieille photographie piquetée sur laquelle on pouvait voir une antique automobile.

— Je vais vous le montrer à partir d'un exemple. Aujourd'hui, on parle beaucoup de voitures électriques, de moteurs hybrides, de cellules électrochimiques, etc. Et vu la manière dont on en parle, l'homme de la rue doit penser qu'il s'agit de la toute dernière nouveauté, de la pointe du progrès. En réalité, il s'agit d'une vieille histoire. On expérimentait déjà les voitures électriques à la fin du XIXe siècle. La première auto à propulsion hybride date de 1903 ! Vous la voyez sur cette photo. Quant aux cellules électrochimiques… Bon, allez. Je vais vous poser une question. Croyez-vous qu'un avion puisse jamais être propulsé par des cellules électrochimiques ? Y a-t-il une seule personne dans la salle qui le croie ? Qui soit capable de concevoir un avion avec moteur électrique et batterie ? Personne ? Très bien. Parce qu'en effet c'est impossible. Tous ces beaux esprits

exsangues qui théorisent les propulsions alternatives oublient une valeur représentative ou, plutôt, la valeur représentative : la densité d'énergie. Car c'est de cela que tout dépend. La densité d'énergie d'un propulseur électrique – en comptant le moteur et la batterie, notez bien, ou si vous préférez en remplaçant la batterie par une cellule électrochimique, cela ne change pas grand-chose –, cette densité d'énergie suffit tout juste pour une voiture de golf améliorée ; c'est tout. Et cette limite tient au principe même du propulseur ; toute l'inventivité du monde y changera si peu que ça ne vaut même pas la peine d'essayer.

Il leva la main d'un air doctoral.

— Le fait est que vous n'échappez pas aux propulseurs chimiques si vous voulez obtenir un haut rendement. Or il n'existe qu'une seule substance qui dépasse les dérivés du pétrole – l'essence, le kérosène, etc. – du point de vue de la densité d'énergie : c'est l'hydrogène. La réaction hydrogène-oxygène est la réaction chimique la plus riche en énergie qui soit. Mais je vous pose à nouveau une question. Qui dans cette salle serait prêt à monter dans un avion commercial propulsé à l'hydrogène pur ? Ha ha ! Je vois que nous n'avons ici que des gens raisonnables. Moi non plus, je ne le ferais pas. L'hydrogène est peut-être plus riche en énergie, mais il est aussi terriblement plus dangereux.

Block appuya sur le bouton et une autre photographie historique apparut. Une sorte de murmure ou de soupir parcourut l'auditoire. On y voyait le *Hindenburg* en feu à la base aérienne de Lakehurst.

— Voilà la technologie à l'hydrogène, mesdames et messieurs, s'écria Block. Voilà ce qu'on veut nous faire passer pour l'avenir de l'humanité.

Il secoua la tête.

— Vous pouvez retourner la question dans tous les sens : pour le rapport entre la simplicité d'utilisation et le gain d'énergie, rien ne bat l'essence et les carburants apparentés. Supprimez le pétrole et notre monde cesse d'être celui que nous connaissons. Supprimez le pétrole et notre monde cesse d'être un monde où nous pouvons survivre.

Il enleva la photo et s'appuya sur le pupitre comme s'il s'apprêtait à monter dessus.

— Mais, allez-vous me dire, c'est un fait avéré qu'on trouve toujours moins de pétrole. C'est un fait que le dernier grand champ pétrolifère découvert est le Statfjord en mer du Nord. Et cela remonte à 1974 ! S'il existe encore autant de pétrole que vous le prétendez, pourquoi ne le trouve-t-on pas ?

Il pointa l'index en direction de la salle.

— Parce qu'on ne cherche pas où il faut ! Parce que, comme l'ivrogne de ma petite histoire, on cherche où il fait clair et non où il

se trouve !

Un graphique compliqué apparut sur le mur. Il provenait manifestement d'un manuel récent ou d'une publication de ce genre.

— Je ne saurais trop vous recommander de lire un bon ouvrage d'histoire des sciences, lança-t-il avec un petit gloussement amusé. Cela vous ouvrira les yeux. On a du mal à s'imaginer ce qu'a été l'état des connaissances par le passé. Les universitaires et leurs querelles intestines, voilà ce qui compte. La vérité semble accessoire. Collatérale. Même quand une nouvelle théorie surgit, meilleure que la précédente, on défendra avec acharnement, jusqu'à la dernière goutte d'encre, l'erreur dominante, la sagesse des manuels scolaires, le dogme reconnu. Il faut attendre qu'une génération de scientifiques s'éteigne et qu'une nouvelle prenne sa place pour qu'une théorie meilleure ait une chance de s'imposer.

Block se tourna vers le graphique.

— Le fait est, mesdames et messieurs, qu'on ignore comment le pétrole se forme. Mais… on a une théorie. On s'est longtemps disputé à ce sujet et, au fil de cette dispute, la théorie est devenue toujours plus compliquée, si compliquée qu'on regrette aujourd'hui de ne pas disposer d'un modèle plus simple. Aussi simple que le droit fiscal par exemple.

Des rires s'élevèrent dans l'amphithéâtre.

— Néanmoins, je vais m'efforcer de vous l'expliquer. Selon la doctrine dominante, le pétrole résulte d'une matière organique extrêmement vieille qui, sous l'effet d'une intense chaleur et d'une énorme pression, s'est transformée en un mélange d'hydrocarbures qu'on peut séparer par distillation : par exemple le méthane et le propane, les molécules les plus légères de cette famille ; le benzène, aux densités et caractéristiques variées, que nous connaissons sous le nom d'essence, de diesel ou de lubrifiant ; enfin les hydrocarbures lourds tels que le goudron et la paraffine. Jusque-là, rien de compliqué. Cela paraît même si simple qu'on se demande pourquoi on ne pourrait pas en fabriquer soi-même dans son jardin avec les déchets qu'on jette sur le tas de compost. N'est-ce pas ? Ce serait sacrément pratique.

Une autre image apparut, un dessin représentant un paysage antédiluvien.

— Seulement, pour une raison quelconque que je n'ai, quant à moi, pas comprise, la théorie officielle veut que la matière organique à l'origine de ce processus ne se compose pas de n'importe quelles plantes mais d'algues bien précises, qui vivaient au temps de la préhistoire dans des lacs peu profonds et qui ont prospéré de manière extraordinaire à une certaine époque particulièrement chaude de l'histoire de la Terre, il y a entre trois cents millions et trente millions

d'années environ. Après leur mort, ces algues se sont, paraît-il, déposées au fond des lacs, elles ont formé des sédiments emprisonnés par les mouvements de l'écorce terrestre au cours de périodes excessivement longues, elles ont été tirées vers les profondeurs, où la pression énorme et la chaleur intense dont je parlais à l'instant ont agi sur la matière organique qu'on appelle le kérosène. La pression et la température ne doivent être ni trop hautes ni trop basses mais rester dans une fourchette précise. En faisant le calcul, on arrive à la conclusion que les conditions requises pour qu'un sédiment contenant du kérosène se transforme en roche pétrolifère se trouvent à une profondeur de sept mille cinq cents à quinze mille pieds.

Quelques personnes dans la salle acquiescèrent d'un hochement de la tête ; manifestement, ces théories étaient connues de presque tous. Markus, au contraire, les découvrait. Pas une fois il ne s'était demandé comment le pétrole se formait. Dans un livre qu'il avait lu tout petit, on racontait encore qu'il provenait de squelettes de dinosaures enfouis au fond des mers.

Block se tourna de nouveau vers son public et s'appuya cette fois sur le pupitre d'un air las.

— Mesdames et messieurs, j'ai participé à un nombre incalculable d'explorations, toujours en bas de l'échelle. J'étais un de ceux à qui l'on crie « Creuse là ! » et qui s'exécutent. Mais j'avais des yeux ! J'ai bien vu comment ça se passait. Toujours la même procédure. Messieurs les géologues, érudits, diplômés et que sais-je encore étudiaient leurs cartes, se demandaient où et à quel moment quelle strate de la couche terrestre pouvait bien s'être plissée, et à partir de là ils déterminaient les sites de forage. Ils ne pensaient qu'à leur théorie, comprenez-vous ? Ils étaient incapables de considérer le monde autrement qu'à travers les lunettes de leur théorie. Et cette théorie, voilà le problème, restreint considérablement le champ de vision. On sait où tel ou tel phénomène s'est produit à tel moment de l'histoire de la Terre – du moins croit-on le savoir – et, en partant de cette théorie, il ne reste que quelques rares régions au monde qui méritent d'être prises en compte. Juste quelques points sur la carte. Où l'on a presque toujours déjà foré.

Il fit une grimace.

— En d'autres termes, la théorie nous dit où il fait clair et c'est là que nous cherchons. Mais soyons tout à fait honnêtes : si vous étiez un cadre très bien payé dans une grande compagnie pétrolière, vous n'oseriez pas non plus entreprendre un forage sur un site qui n'est pas couvert par la théorie. Peut-être vous y risqueriez-vous une fois, si vous êtes particulièrement courageux. Peut-être même deux fois. Seulement, de tels sondages reviennent très cher. Quand on ne trouve rien, c'est embêtant. Et si, après coup, on peut prouver que vous

n'avez pas appliqué la théorie en vigueur, on vous dira : « Votre sondage ne pouvait pas aboutir ! » On vous reprochera de vous être trompé dans vos calculs, de ne pas connaître votre métier et, à ce moment-là, au plus tard, vous arrêterez de courir des risques. Quand vous êtes un prospecteur de pétrole diplômé, vous n'avez le droit de chercher vos clés que sous le lampadaire. Peu importe où vous les avez perdues. Vous êtes pris au piège.

Block fit une brève pause avant d'ajouter :

— Moi, par bonheur, je ne suis pas prospecteur de pétrole diplômé.

À nouveau des rires. Plus faibles cette fois, apparemment pensifs.

L'homme aux cheveux blancs examina son auditoire.

— Je vais vous parler franchement : je ne sais pas comment le pétrole se forme vraiment. Je sais juste que j'ai vécu quantité de situations qui ne collent pas avec cette théorie. Des forages qui paraissent vides et se remplissent à nouveau au bout d'un moment, comment expliquez-vous cela ? Vous ne pouvez pas l'expliquer. Par le passé, quand la théorie n'était pas encore aussi avancée, on a parfois foré à l'aveuglette, au pif, et on est tombé sur des gisements qui n'auraient jamais dû exister. Parfois, on parvenait encore à les faire entrer dans le cadre de la théorie, mais souvent non – et alors, on faisait semblant de rien. Aucun de ces messieurs de l'université n'aurait osé remettre en question la théorie établie, jamais ! Seul un gars dans mon style le peut, un gars hors milieu qui n'a pas de réputation à perdre. Pourtant, aussi vrai que je me trouve ici, je suis persuadé que nos petits-enfants riront de la théorie actuelle de la formation du pétrole comme nous, aujourd'hui, de la théorie du phlogistique, de l'éther ou de ceux qui croyaient que le Soleil tournait autour de la Terre.

Il enleva la dernière image et déclara :

— Vous avez lu, soit dans le programme de ce congrès soit dans les médias, qu'il y a bien longtemps, j'ai trouvé du pétrole en Autriche, ma patrie, et que je l'exploite jusqu'à aujourd'hui. Quand j'ai commencé à forer, tous m'ont pris pour un fou. Personne ne m'a prêté ne serait-ce qu'un schilling ou un *cent*. Une fois que j'ai eu découvert du pétrole, la science s'est retrouvée devant un mystère. Il me paraît extrêmement significatif que pas un seul représentant des universités ou des académies ne se soit donné la peine de me rendre visite près de Steyr pour résoudre ce mystère.

Il fit une nouvelle pause.

— Ce que vous ne savez pas, continua-t-il, c'est que cette découverte ne doit rien au hasard. La chance n'y est absolument pour rien. Je savais depuis le début que je trouverais du pétrole et j'avais raison. Pas parce que j'ai suivi une théorie, mais parce que j'applique

une méthode fondamentalement différente dans la prospection du pétrole, une méthode qui rompt avec toutes les croyances établies jusqu'à présent. Vous comprenez bien que je n'entrerai pas ici dans les détails, mais laissez-moi vous confier un dernier secret : grâce à cette méthode, je serai en mesure de trouver tant de pétrole que l'humanité n'aura plus aucun souci à se faire pour les mille années à venir.

Un tumulte éclata dans la salle.

PRÉSENT

Il y avait même des caméras de télévision. Abu Jabr Faruq Ibn Abd al-Aziz secoua la tête.

— Je trouve cela vraiment excessif, dit-il en vérifiant la position de la *ghutra* sur son crâne et en remettant en place son *iqal.*

La voiture s'arrêta devant l'entrée principale de l'hôpital Abd al-Asis, au milieu d'une foule considérable ; quelqu'un ouvrit en hâte la portière. Lorsque Abu Jabr descendit de voiture, les spectateurs l'acclamèrent ; lorsqu'il leva les mains, ils l'acclamèrent encore plus fort alors qu'il espérait les calmer. On lui tendit un microphone.

— Les applaudissements, déclara Abu Jabr, reviennent tous au chirurgien en chef et à ses collaborateurs. Il a plu à Allah – que son nom soit loué – de réaliser un miracle par ses mains.

L'opération avait duré dix-huit heures. Depuis le petit matin, les sœurs siamoises originaires d'Afrique du Sud, qui étaient venues au monde reliées par le dos, étaient séparées l'une de l'autre et semblaient devoir survivre toutes les deux. Pour une raison inconnue, la télévision avait cette fois couvert l'événement avec une intensité particulière. On avait vu les deux petites filles couleur café, âgées de trois ans, et la moitié du pays s'était éprise de Joana et Winnie. Tout à coup, on avait monté en épingle la générosité du prince Abu Jabr qui avait payé l'opération et le traitement ainsi, bien entendu, que le voyage de la mère et des enfants, soit 1,2 milliard de riais au total. Un tel tapage n'avait jamais été dans les intentions du prince ; lors des six précédentes opérations qu'il avait financées, son engagement n'avait pas été rendu public.

Mais bon, s'ils l'acclamaient au lieu de considérer son geste comme une forme de *zakât,* le devoir religieux de tout musulman fortuné envers les pauvres, il n'y pouvait rien. Abu Jabr fit signe de la main une dernière fois et pénétra à l'intérieur du bâtiment climatisé.

Abdullah al-Rabia, le chirurgien en chef, l'attendait. Visiblement pâle et épuisé, il tint pourtant à lui décrire le déroulement de l'opération à l'appui de radiographies et autres scanners avec une précision largement supérieure à l'intérêt du prince pour la médecine. Puis Abu Jabr fit la connaissance de la mère. Elle avait manifestement

beaucoup de mal avec le voile et alla même jusqu'à le toucher, ce qui ne se faisait pas bien entendu : les larmes aux yeux, elle lui prit la main, la posa sur son front et lâcha une tirade à laquelle il ne comprit pratiquement rien. Il retira sa main avec ménagement : elle était non seulement étrangère, mais en outre bouleversée ; il fallait faire preuve d'indulgence avec elle aujourd'hui.

Enfin, on le conduisit devant une vitre par laquelle on apercevait la salle de réanimation. Abu Jabr et la mère des deux enfants restèrent ainsi côte à côte pendant un long moment, silencieux, à contempler les jumelles allongées dans des lits séparés pour la première fois de leur existence, endormies, petits paquets de vie au milieu d'appareils clignotants auxquels elles étaient reliées par une multitude de câbles et de tuyaux. Ils restèrent longuement à la vitre et le cœur d'Abu Jabr se remplit de joie.

PASSÉ

Markus eut l'impression de s'être trompé de film. Le premier à s'être levé après que Block eut proposé de répondre à des questions ne posa pas de question mais déclara que, même si tout cela était bien gentil, ça n'en restait pas moins inutile puisque la technologie de la fusion nucléaire était sur le point de percer et qu'on disposerait alors d'énergie en quantité illimitée.

Block cligna des yeux ; d'un air troublé, se dit Markus.

— La fusion nucléaire ? répliqua l'Autrichien. Voilà quarante ans que j'entends dire qu'elle est sur le point de percer.

— La fusion à froid fonctionne depuis longtemps ! protesta un autre, un homme maigre au nez arqué. Mais le lobby des producteurs d'énergie bloque la technologie parce qu'elle met en péril leur monopole ! La fusion à froid, cela veut dire un réacteur de poche. Un appareil moins gros qu'une bouteille Thermos, qui vous donne plus d'énergie qu'une centrale atomique. C'est l'énergie illimitée pour tout le monde.

Avant même que Block ne pût répondre quoi que ce soit, un homme bronzé au crâne rasé, vêtu d'une tunique blanche ondulante, s'était emparé du micro de salle et annonçait d'un ton mielleux :

— L'avenir, mes amis, appartient à l'énergie du vide. L'énergie sortie du néant en quantité infinie. Nous parviendrons même un jour à modifier l'orbite des planètes pour les orienter de manière plus favorable…

Il s'ensuivit une discussion tellement ahurissante que Markus ne put s'empêcher de se lever et de sortir. Devant les portes de l'amphithéâtre, d'autres personnes s'étaient rassemblées pour discuter dans leur coin. Il entendit quelqu'un dire :

— Ce n'est pas nouveau, ce qu'il nous raconte. Il est évident que les plaques continentales flottent sur du pétrole. Comment feraient-elles pour se déplacer sinon, sans lubrifiant ? Sous nos pieds, il reste des océans entiers de pétrole. Il suffit de le faire remonter à la surface. Il est évident qu'on peut trouver du pétrole partout si on fore assez bas.

— En Israël par exemple, l'approuva un autre. Suffirait qu'ils creusent vraiment profond et ils en auraient aussi, du pétrole ! Le pays se trouve simplement sur un énorme bouchon de sel souterrain – comme on voit avec la mer Morte. Elle est complètement salée. D'où vient-il, tout ce sel, à ton avis ? Il suffit de percer le bouchon, voilà la solution.

Il s'était franchement trompé de film. Markus fit un tour dans le hall d'exposition qu'il avait aperçu à son arrivée. Une entreprise vantait la technologie qui lui permettait, après un décès, de conserver dans de l'hélium liquide la tête séparée du tronc pour le jour où la mort serait vaincue et où l'on pourrait reconstruire le corps, qui vivrait ensuite pour l'éternité. Sur le stand suivant, un comité d'action réclamait le droit à la citoyenneté pour les robots intelligents et les chimpanzés génétiquement modifiés – par précaution, si l'on peut dire, puisqu'il n'existait encore ni l'un ni l'autre. En ce qui concernait les robots intelligents, ce n'était plus – à en croire un troisième stand – qu'une question de temps : des graphiques aux courbes tracées d'un trait épais étaient censés prouver à quel moment les machines dépasseraient les hommes et prendraient le pouvoir, un événement qualifié de « singularité » et conçu comme inévitable.

Sous une espèce de tente installée un couloir plus loin, une souris sans poils et affolée sautillait dans une cage en verre inconfortable et luisait dans le noir, un succès de la génétique selon les exposants. Des tableaux présentaient leur prochain projet : la transformation de l'œil humain en instrument de vision nocturne grâce à l'introduction de quelques gènes de chat dans le patrimoine héréditaire humain. D'autres images futuristes montraient des hommes pourvus de branchies et de palmures en train d'explorer avec courage de nouveaux biotopes dans les profondeurs océanes.

Plusieurs exposants cherchaient plutôt ce nouveau biotope du côté de l'espace et offraient des images de stations spatiales, mieux, de cités immenses et même de mondes artificiels peuplés de millions d'individus en route vers les profondeurs de la Voie lactée.

— Quand on aura prolongé la vie de manière radicale, expliqua un homme à Markus sur un ton extrêmement convaincu, on disposera d'assez de temps pour profiter de nouvelles technologies et aussi pour atteindre les étoiles même les plus éloignées.

Markus l'approuva sans discuter et se réfugia sur le stand suivant,

qui prônait le « bouddhisme pharmaceutique », c'est-à-dire l'idée qu'on pouvait atteindre l'illumination et la paix intérieure par voie médicamenteuse.

— Il faut, susurra un adolescent au visage tendre couvert d'un fin duvet, stimuler l'hippocampe gauche. Des IRM ont prouvé qu'il s'agit du siège de la sensation religieuse, du « module divin » en quelque sorte…

— L'avenir sera merveilleux ! murmura une voix à l'oreille de Markus tandis qu'une main s'efforçait de lui refiler un tract coloré. Magnifique ! Tout sera possible !

Il trouva enfin Block, caché dans un coin, la mine renfrognée.

— L'organisateur m'avait promis qu'il s'agissait d'un congrès scientifique sérieux. Mais il n'y a que des fadas ici ! Regardez-moi ce travail. Ils sont complètement cinglés. Qu'est-ce que j'en ai à faire de leurs commentaires ? Je cherche des gens prêts à investir dans ma société. Je leur ai dit, d'ailleurs.

Il secoua la tête.

— Je suis vraiment en pétard d'être venu pour ça. Tous ces tracas. J'ai commis une bêtise. Une erreur.

Markus observa les gens qui parlaient et gesticulaient autour d'eux, les affiches, les tableaux et les objets étranges, et il eut le sentiment de se trouver dans l'œil calme d'un cyclone.

— Peut-être pas, dit-il malgré lui. Peut-être n'était-ce pas une erreur.

— Je me suis fait avoir, s'obstina l'Autrichien.

— J'ai bien compris ? poursuivit Markus. Vous voulez fonder une société pour exploiter votre méthode de prospection du pétrole ?

— Parfaitement. Mais pour cela, j'ai besoin d'argent. De beaucoup d'argent. Les revenus de mon puits ne suffisent pas. D'autant que ma boutique est ridicule ; les compagnies pétrolières se payent ma tête. Mon gisement me permet tout juste de vivre.

Block jetait des regards assassins à ceux qui les observaient.

— Je veux être coté en Bourse. J'ai besoin d'investisseurs aux reins solides…

Markus se demanda si un tel hasard tenait à ce pays ou s'il aurait pu se produire n'importe où. C'était bien ce qu'il attendait, non ? Sache reconnaître ta chance quand elle se présente. Et saisis-la ! Voilà le rêve américain. Et voilà qu'il était en train de le vivre.

— Nous devrions nous associer, conclut-il. Vous apportez votre méthode et moi… je vous procure l'argent.

Block l'examina de la tête aux pieds d'un air sceptique.

— Vous ? Vous pouvez me procurer de l'argent ?

— Plus que vous n'avez jamais espéré.

CHAPITRE 13

PASSÉ

À Riyad en été, la température ne descend jamais en dessous de 115 degrés Fahrenheit au cours de la journée et, si l'on ne prend pas les précautions nécessaires, elle manifeste la fâcheuse tendance à gagner l'intérieur des habitations. C'est pourquoi la climatisation tournait à plein régime et les stores devant chaque fenêtre étaient baissés, ce qui plongeait les bureaux dans une pénombre étrangement irréelle.

Malgré cela, tout le monde transpirait. Glen Myers était assis au fond de son fauteuil et, dans la semi-obscurité, on ne distinguait que les gouttes de sueur sur son front.

— Je suis désolé, lâcha-t-il finalement en jetant le dossier sur son bureau.

Comme celui-ci n'était pas bien épais, il ne produisit pas un bruit très impressionnant.

— Désolé, mais je ne peux pas transmettre ce rapport.

Taggard haussa les sourcils.

— Votre signature n'implique pas que vous partagiez mon point de vue.

— Je sais. En théorie. En pratique, je recevrais dès demain un coup de fil de Langley.

— Et pourquoi ?

Le visage de Myers sortit de l'ombre de son fauteuil.

— Cela fait combien de temps que vous êtes ici ? Trois mois ? Quatre ?

— Quatre.

— Que le temps passe vite ! Cela dit, vous êtes toujours un débutant ici, dans l'empire d'Allah le Miséricordieux. Vous avez à peine fini d'être un touriste.

— En d'autres termes, répliqua Charles Taggard, je jette encore sur ce pays un regard neuf et impartial. Pas sclérosé par la routine.

Les yeux de son supérieur se plissèrent.

— Êtes-vous en train de me taxer d'aveuglement ? De nonchalance ?

— Assurément pas, lui répondit Taggard sans mentir. Vous ne vous énerveriez pas de la sorte si vous ne saviez pas à quel point j'ai raison dans mon rapport.

— Ah bon ?
— Parfaitement. Et encore, je me suis retenu.
— Je n'en ai pas eu vraiment l'impression.
Taggard s'appuya contre le dossier de sa chaise. Sa chemise humide lui collait à la peau.
— Si je n'avais pas appris, au cours de longues années d'effort, l'art subtil du discours diplomatique, expliqua-t-il, j'aurais tout simplement écrit que l'Arabie Saoudite est un cauchemar. Que si l'empire d'Allah le Miséricordieux ressemble à ça, Dieu doit avoir conclu un *joint-venture* avec le *Sheitan* en personne. La seule difficulté pour moi, dans la rédaction de ce rapport, c'était que je ne savais pas par où commencer. Pas moyen de déterminer en quoi l'Arabie Saoudite se distingue de la Corée du Nord ou de n'importe quelle autre dictature, mis à part le fait que nous remplissons les poches des Saoudiens aussi vite que possible parce que nous avons besoin de leur fichu pétrole.
Myers laissa entendre un grognement.
— Vous avez au moins compris ça.
Taggard se mit sans le vouloir à compter les arguments sur ses doigts.
— Ici, les gens n'ont ni parlement, ni Constitution, ni partis. Quant aux syndicats, ils ne savent même pas ce que c'est. Et la presse n'écrit que ce qui plaît au gouvernement. Ce pays est pratiquement la propriété privée de la famille al-Saoud, Glen ! Et cette famille, la plus riche du monde, vole son propre peuple. Nous l'avons vu tous les deux, trois jours après mon arrivée. Ils détruisent les classes moyennes. Ils ont réduit l'ensemble du pays à l'aumône. Et l'argent nécessaire, c'est nous qui le leur donnons !
— Charles ! Ils nous fournissaient leur pétrole en échange. Ce qu'ils font de leur argent ne nous concerne absolument pas.
— Possible, mais ce que les Saoud font de ce pays, ça, ça nous concerne.
Sous l'effet de la chaleur, sa bouche parlait avant que son cerveau n'ait le temps d'intervenir.
— Après toutes ces décennies, il n'y a toujours pratiquement aucune économie en dehors du pétrole. Et, nom d'un chien – j'ai dû m'y reprendre à trois fois quand j'ai lu cela –, le pays est surendetté ! Plus de deux cents milliards de dollars ! Si on rapporte ce chiffre à la population, cela fait plus de dettes par habitant qu'en Argentine à l'époque où le pays était ruiné. Et malgré le pétrole et toute cette richesse, le produit intérieur brut n'atteint pas la moitié de celui du pays le plus pauvre de l'OCDE si on le calcule sur la base du revenu par tête.
— Cela tient tout simplement au fait qu'il y a sacrément beaucoup

de têtes aujourd'hui, objecta Myers. La situation va se normaliser un jour.

Taggard n'était pas venu avec l'intention de s'échauffer. Et la réaction de son supérieur n'avait rien de surprenant. Myers était un rond-de-cuir. Il se préoccupait juste de maintenir la paix dans son secteur.

— Non, elle ne va pas se normaliser ! L'Arabie Saoudite est un vrai tonneau de poudre. La moitié de la population a moins de dix-huit ans et il n'y a pratiquement aucun emploi. Quand bien même il y en aurait, ils manquent de toute façon de qualifications. Deux diplômes universitaires sur trois dans ce pays relèvent de la théologie islamique.

Taggard se pencha au-dessus du bureau et repoussa vers Myers le dossier contenant son rapport.

— Nous ne pouvons même pas espérer que l'Arabie saoudite passe soudain dans le camp des démocraties car, dès les premières élections, le peuple voterait à une écrasante majorité pour un gouvernement islamiste à côté duquel l'ayatollah Khomeiny aurait l'air d'un ami de Washington. Bon sang, le premier président serait sans doute Oussama Ben Laden. Et alors là, le baril de brut coûterait deux cents dollars. Voilà pourquoi nous maintenons les Saoud au pouvoir : pour que ce pays ne devienne pas une démocratie. Et ça, Glen, c'est une honte pour l'Amérique.

Myers disparut de nouveau dans l'ombre de son fauteuil. Sa main attrapa le dossier, le souleva, le tint un instant d'un geste méprisant et le jeta ensuite à la corbeille, ou il atterrit avec un clac métallique.

— Personne n'a envie de savoir ça aux États-Unis, Taggard. Croyez-moi, personne.

Après la conversation avec Myers, Charles W. Taggard s'enferme dans son bureau, regarde par la fenêtre et ne fait plus rien de sa journée.

Du moins rien de visible.

Le temps semble suspendu. Mais dans sa tête, ça travaille dur. Jusqu'à présent, il a raté quelque chose. Un lien qu'il n'a pas encore établi. Au cours de la conversation avec Myers, il a effleuré une corde qui annonçait la solution et qui résonne encore.

L'islamisme. Voilà sans doute la clé du mystère.

Dehors, l'air vibre au-dessus des toits de Riyad. Les automobiles glissent comme de petits jouets sombres sur les larges avenues. Le ciel revêt un bleu d'une incroyable pureté.

Au cours de ses périlleuses promenades, Charles W. Taggard a aperçu les *mutawaeen*, les agents de la police religieuse qui circulent de jour comme de nuit dans les rues commerçantes à l'heure des

prières. Il a vu ces effrayants personnages aux longues barbes teintes en rouge frapper de leurs verges aux vitrines ou aux grilles des magasins pour contraindre les marchands à fermer et à se rendre à la mosquée la plus proche. Il les a vus chasser et poursuivre à coups de bâton les femmes insuffisamment voilées.

Un cauchemar à ses yeux. Mais dans la population, les *mutawaeen* jouissent d'une certaine reconnaissance, et même d'un grand respect.

Il s'est arrêté à proximité des écoles coraniques, apparemment innombrables, en s'affichant clairement comme américain. Il a pris une mine innocente et entendu sans broncher les moqueries et les insultes, même s'il avait beaucoup de mal à faire semblant de ne pas comprendre. Les écoles coraniques lui apparaissent comme des foyers de pure haine. On dirait qu'on n'y enseigne pas l'amour de Dieu, mais la haine de l'Amérique.

Charles W. Taggard se demande plus que jamais ce qu'il attendait vraiment de ce séjour.

Il n'est pas venu pour mettre la main tout seul sur les instigateurs, les vrais coupables, les responsables de l'attentat du 11 septembre. Pas de doute à ce sujet. Il n'éprouve aucun attrait pour une idée aussi folle. Il n'est même pas animé par un désir de vengeance. Désormais, il se dit que sa fille serait morte de toute façon, juste un peu plus tard. Non, ce n'est pas de vengeance qu'il rêve.

Mais de quoi alors ?

Ses pensées reviennent aux écoles coraniques. Il se revoit devant l'une d'elles en train de demander : « Excusez-moi, parlez-vous anglais ? » La plupart des Saoudiens le parlent, on n'arrive à rien ici sans un mot d'anglais ; pourtant, les jeunes qui sortent de cet établissement, débordant de force et d'énergie, font comme s'ils ne comprenaient pas. Ils le traitent de mécréant, de fils de chienne. Quelques minutes plus tôt, ils étaient encore plongés dans leurs écritures saintes et, à présent, ils ne parlent plus que de le tuer. Quelle haine ! Et cela parce qu'il est américain.

Ces écoles sont financées par les Saoud, les alliés de l'Amérique.

Que s'est-il donc passé ?

Depuis la fondation du royaume par Ibn Saoud – Taggard a appris cela dans les livres d'histoire –, la dynastie n'existe que grâce au soutien des chefs religieux wahhabites qui se posent en représentants du véritable islam, de l'islam pur. Difficile de comprendre comment ces érudits parviennent néanmoins à fermer les yeux sur le mode de vie de la famille royale qui, quel que soit le critère retenu, même aux yeux de l'Amérique décadente, apparaît comme immoral, corrompu et pourri. Taggard a lu les dossiers archivés où il est question d'intrigues de palais, de jalousies, de crimes au sein d'une famille qui lui rappelle un clan mafieux. Les princes font preuve d'une cupidité sans limite, de

rancune et de violence. Il serait grand temps qu'un soulèvement populaire renverse ces tyrans.

Mais le peuple est muselé. Grâce à l'argent. Grâce au pétrole.

Les Saoud financent les écoles coraniques et renforcent de cette façon la position des wahhabites au sein du monde islamique. En contrepartie, le clergé wahhabite garantit la position des Saoud. Tel est le *deal*.

Le perdant, dans cette affaire, c'est le peuple saoudien qui est mis sous tutelle, privé de ses droits, endoctriné.

Les États-Unis ne veulent rien en savoir. Car la situation telle qu'elle est apparaît comme la plus confortable pour eux.

Lorsqu'il est entré à la CIA, Charles W. Taggard subissait l'influence de la guerre froide. Il voulait défendre la liberté, la liberté de son pays, mais aussi celle de tous les autres hommes. Aujourd'hui, ces deux aspects continuent d'être liés dans son esprit, malgré quelques actions assez douteuses du point de vue moral qu'il a dû commettre au cours de sa carrière. À l'époque, il n'aurait pas voulu être un jeune Cubain ou un jeune Russe. Aujourd'hui, il ne voudrait pas être un jeune Saoudien…

Un souvenir refait surface, à la vitesse de l'éclair. Un soir qu'il se promenait dans Riyad pour la énième fois, il a été frappé par le nombre de voitures où l'on apercevait à travers la vitre arrière un numéro de portable écrit en lettres énormes. On aurait dit que ces autos étaient à vendre. Seulement, pourquoi les chiffres étaient-ils si grands qu'on pouvait encore les lire quand on n'arrivait même plus à distinguer le modèle ? Et pourquoi ces voitures roulaient-elles si lentement ? Pourquoi effectuaient-elles des manœuvres si compliquées devant certains bâtiments ? Les chauffeurs étaient jeunes et, normalement, les jeunes chauffeurs sont connus pour rouler vite.

Et soudain il comprend. Ces autos ne sont pas à vendre. Ces jeunes hommes défilent devant des immeubles où résident des femmes dans l'espoir que l'une d'entre elles note leur numéro de portable et ose les appeler.

Taggard se souvient qu'il est resté là un bon moment, comme étourdi. Bien sûr, il en avait entendu parler. Cela figurait dans toutes les brochures et tous les prospectus sur ce pays. Les femmes doivent sortir voilées, elles n'ont le droit de quitter leur foyer qu'accompagnées de leur mari, de leur frère, de leur père ou d'un cousin germain et ne peuvent aller, même dans ces conditions, que dans des établissements ouverts aux femmes. En Arabie Saoudite, les deux sexes vivent dans des sphères strictement distinctes. Il en découvrait là l'une des conséquences : les jeunes hommes n'avaient aucune chance de faire la connaissance de femmes. Et dans leur désespoir, ils tentaient ce stratagème si pitoyable qu'on aurait pu en

pleurer.

Taggard se lève, pose les mains sur son bureau et hoche la tête avec l'air de comprendre. Ça y est ! Les Saoud exportent leurs problèmes. Le pays regorge de jeunes gens frustrés et sans perspectives d'avenir. À vrai dire, ces hommes devraient se rebeller contre leurs oppresseurs, ils devraient haïr la famille royale, se révolter. Mais les Saoud réussissent l'exploit de détourner d'eux cette haine et de la diriger sur l'Occident, sur les États-Unis, exploit d'autant plus remarquable qu'ils arrivent en même temps à faire croire aux États-Unis qu'ils sont leurs alliés.

Voilà pourquoi de jeunes hommes qui auraient tout en principe pour mener une vie longue et heureuse entrent en guerre contre l'Amérique.

Charles W. Taggard saisit son vieil agenda usé. Il le feuillette, s'arrête sur un nom. Donald R. Hartfield. Un ancien camarade d'études qui entretient, dit-on, des contacts avec des membres du gouvernement et des chefs d'entreprise importants.

Taggard va trouver le moyen de faire parvenir son rapport à destination.

PRÉSENT

Depuis toujours, Abu Jabr Faruq se sentait attiré par le désert. Au bout d'un certain temps en ville, il éprouvait le besoin irrépressible de grimper sur le dos d'un chameau et de partir dans les étendues infinies, dans le silence impénétrable, sous un ciel limpide. Il n'y avait que là, loin de tout, qu'il se rapprochait vraiment de son créateur ; l'activité bruyante d'une ville souillait l'âme, trouvait-il.

Peut-être était-ce aussi le sang bédouin de ses ancêtres qui se manifestait de cette manière.

À présent, il avait atteint un âge où l'on a du mal à monter un chameau. Pourtant il préférait voyager à dos d'animal plutôt que prendre une Jeep et emporter avec lui le bruit de la ville. Dans une oasis à cent cinquante kilomètres de Riyad, il possédait une simple tente à l'ombre de laquelle il pouvait s'asseoir pour contempler une poignée de maigres palmiers et les dunes à l'horizon tout en mangeant des dattes et en ressassant ses pensées.

Il faut dire qu'il ne manquait pas de matière à réflexion. Depuis quelque temps, il était taraudé par un vague sentiment difficile à saisir alors qu'il grignotait son âme comme une souris un sac de provisions. Le sentiment que tout allait de travers ou, même, que tout était déjà fichu depuis longtemps.

Cet attroupement devant l'hôpital par exemple. Il avait eu honte d'avoir provoqué ce tapage. L'idée qu'on puisse le soupçonner d'avoir

financé l'opération pour faire parler de lui le mettait extrêmement mal à l'aise.

Cependant, s'il prêtait attentivement l'oreille à ses émotions, il devait reconnaître que la sympathie témoignée par les gens rassemblés ce jour-là lui avait plu. Même si ses frères se moquaient de ses activités.

Ses frères…

Oui. Voilà ce qui le faisait souffrir.

Abu Jabr Faruq était le dernier fils du roi Ibn Saoud. Sa mère était une esclave qui avait soigné le souverain dans les dernières années de sa vie marquées par la maladie. Après la naissance, elle avait été libérée et dédommagée, mais cela ne lui avait pas suffi : toute sa vie, elle s'était battue pour qu'on reconnaisse à son fils le titre de prince. Et pas un jour ne s'était écoulé sans qu'elle n'exhorte son enfant à garder à l'esprit ses origines royales et à se comporter en conséquence. Or sa conception du comportement d'un prince était exigeante, terriblement exigeante.

Avant sa mort, elle eut la joie d'apprendre qu'on l'acceptait comme prince même si certains registres continuaient de l'ignorer jusqu'à l'heure actuelle. Du moins avait-il le droit de porter le nom d'Ibn Abd al-Aziz al-Saoud, recevait-il l'apanage d'un prince du premier degré et avait-il accès au palais royal.

Par chance, elle ne vivait plus lorsqu'il rencontra pour la première fois la famille royale.

Quelle déception ! Il fit la connaissance de vieillards de soixante-dix ans qui épousaient des adolescentes de quinze. D'hommes qui faisaient construire des palais sur la Côte d'Azur pour s'y ébattre avec des prostituées. D'hommes qui ouvraient des bouteilles de whisky dès que l'avion quittait le sol saoudien. Qui gaspillaient tous les soirs des fortunes dans les casinos de Monaco ou de Nice. Qui se laissaient corrompre pour améliorer leur colossale dotation. Qui se livraient au trafic de drogue et au commerce d'armes.

Tout ce à quoi il avait travaillé jusque-là n'avait aucun fondement. Tout cet effort de discipline, cette aspiration à la vertu et à la perfection digne d'un prince étaient vains, toute cette préparation à la prise de responsabilités, absurde.

À la seule idée d'être mêlé aux intrigues de palais, il s'était senti mal. Devait-il dilapider son argent pour des diamants, des faucons, des yachts, des voitures de luxe et des jets privés ? Rien ne lui aurait paru plus dénué de sens qu'une vie pareille.

Donc il se retira. Ce qui n'était pas pour déplaire aux autres.

Pour lui, il ne faisait aucun doute que ses frères s'étaient corrompus au contact de l'Occident – tout cet argent et ces tentations qu'offre l'Occident dans son vice. Pour de l'alcool et des poignées en

or, ils avaient renoncé à leur véritable héritage : la parole de Dieu et une existence dans la clarté cristalline du désert.

Le pétrole ne constituait pas un bienfait d'Allah, comme tant de gens le pensaient, mais au contraire une épreuve. Et presque personne n'était en mesure de la surmonter. Un constat amer.

Un nuage de poussière à l'horizon attira son regard. Une grosse et lourde voiture devait rouler trop vite sur la piste sablonneuse.

Abu Jabr resta assis et attendit. Il avait reconnu le véhicule de loin ; lorsque celui-ci s'approcha, il constata qu'il ne s'était pas trompé. Il s'agissait du joujou préféré du moment de son deuxième fils, Zayd, un camping-car monstrueux qui s'arrêta devant lui avec sa carrosserie d'un noir brillant, ses pneus énormes et une climatisation dont le vrombissement haletant chassait le silence qui régnait jusque-là dans l'oasis.

Zayd. Lui aussi causait du tracas à son père. Abu Jabr n'avait pas réussi à éveiller en lui l'amour qu'il éprouvait pour le désert. Zayd s'était lancé dans le commerce et, de temps à autre, on entendait dire que tout n'était pas légal dans ses affaires. Abu Jabr n'avait plus qu'à espérer que cette rumeur émane d'envieux jaloux de son succès. Le roi avait en effet nommé son fils dans le conseil, une ascension remarquable pour un homme si jeune – même si ces fonctions l'amenaient à rencontrer les conseillers américains du roi un peu trop souvent au goût de son père.

Ils se saluèrent. Abu Jabr l'invita à prendre place à ses côtés et lui tendit une coupe de dattes. Puis ils restèrent là à manger en silence comme si les chuintements et les gargouillements de la climatisation formaient un concert pour lequel ils s'étaient donné rendez-vous.

Toutefois, on sentait bien que Zayd était tendu, impatient. Il n'était pas venu pour passer un moment avec son père, mais pour lui demander quelque chose. Quelque chose d'urgent, sinon il aurait attendu le retour d'Abu Jabr à Riyad quelques jours plus tard.

— Tu es très occupé ? dit enfin ce dernier pour rompre le silence.

— En effet.

— Trop occupé pour rester longtemps avec ton vieux père sous une vieille tente ?

Zayd baissa la tête dans un geste de déférence tout à fait inhabituel chez lui.

— Je suis venu pour te demander un service, père.

— Tu pourras toujours compter sur moi. Tu le sais bien.

Zayd hocha la tête, mit la main dans sa poche et en sortit une feuille de papier qu'il lui tendit. Il s'agissait, comme Abu Jabr s'en rendit compte en la dépliant, d'une publicité arrachée dans un magazine anglais. Une photographie en pleine page qui montrait une femme à la tenue indécente.

— L'autre côté, dit Zayd.

Abu Jabr retourna la feuille et lut le titre. Il s'agissait d'un article sur un sujet médical.

— Une clinique en Allemagne a mis au point une nouvelle thérapie qui pourrait représenter un espoir pour Mandhur, expliqua Zayd. J'ai appelé le médecin. Il dit qu'il y a de bonnes chances de pouvoir le guérir complètement.

— *Inch'Allah,* murmura Abu Jabr d'un air impressionné.

Depuis sa naissance, le petit Mandhur souffrait de problèmes respiratoires croissants et, jusqu'à présent, tous les médecins avaient prédit une mort précoce.

— Dans ce cas, n'hésite pas. Prends ton fils et rends-toi là-bas.

Zayd hocha la tête avec circonspection.

— C'est ce que j'avais l'intention de faire. Tout est déjà arrangé. Seulement oncle Salman – je veux dire : le roi – m'a confié une mission qui ne souffre aucun délai. Je ne peux pas partir. Impossible.

Le vieil homme savait que si Zayd n'exposait pas les raisons de lui-même, il ne servait à rien de l'interroger. Il s'agissait probablement d'une affaire politique de la dernière importance, qui devait rester secrète.

— Peut-être n'est-il pas nécessaire que tu sois du voyage, suggéra-t-il.

Zayd approuva d'un signe de la tête.

— C'est ce que je me suis dit. Je vais envoyer Wasimah à ma place, mais j'aimerais que tu l'accompagnes.

Abu Jabr écarquilla les yeux.

— Tu as suffisamment de fils adultes capables de surveiller la mère de Mandhur. Abdullah par exemple.

— En théorie, oui, répondit Zayd d'un air renfrogné.

Il contractait les mâchoires, à la recherche des mots justes. Pour finir, il lâcha :

— Wasimah aime la vie en Occident. Elle l'aime même un peu trop. Abdullah ne réussirait pas à la retenir. Ni aucun autre.

Il considéra son père.

— Tu es le seul pour qui elle éprouve du respect.

Abu Jabr se demanda comment son fils en arrivait à cette conclusion. Mais son regard traduisait une telle supplique qu'il ne pouvait que céder à ses instances.

— Quand partons-nous ?

On aurait pu palper avec les mains le soulagement de Zayd.

— L'avion décolle demain midi.

Pile à ce moment-là, la voiture cessa de souffler et le silence revint. On n'entendait plus que les craquements du moteur en train de refroidir.

— Je le fais pour ton fils, dit Abu Jabr.

CHAPITRE 14

PASSÉ

Block réfléchit un moment en fronçant ses épais sourcils et conclut :

— Bon, d'accord.

Puis ils quittèrent le congrès sur-le-champ, sans prendre congé de personne, et se mirent en route pour New York.

— Pourquoi New York ? voulut savoir l'Autrichien, de nouveau méfiant, dès qu'ils furent en voiture.

Ce n'est pas gagné, se dit Markus, qui commença à expliquer, à parler, à déballer sa marchandise, à recourir à un allemand commercial fait pour « soûler le client » pendant qu'ils traversaient l'Indiana. Jusqu'à ce que le décalage horaire vienne à bout même d'un Karl Walter Block et que l'Autrichien se taise et somnole.

À la tombée de la nuit, Markus fut également gagné par la fatigue. Ils décidèrent de s'arrêter juste après Toledo et descendirent dans un petit motel entièrement jaune flashy et vert cactus. Seuls les draps violet et rouge dans la chambre de Markus ne collaient pas avec le reste.

Après le repas – mexicain : des *tortillas*, des *enchiladas* et une bière correcte –, ils passèrent encore un moment dans le bar peu fréquenté et pas très confortable du motel à regarder les phares qui défilaient sur la route. Markus sentait une agréable pesanteur l'envahir quand Block lâcha soudain :

— Nous devrions peut-être mettre par écrit notre accordaison.

Markus, fatigué, rumina ce nouveau terme.

— Accordaison ?

Block tendit le cou malgré lui.

— C'est un mot de chez nous qui veut dire… pacte. Marché. Convention.

Il tapota la table du plat de la main.

— Il vaut toujours mieux avoir une trace écrite.

— Oui, bien sûr. Nous nous en occuperons à New York avec l'aide d'un avocat.

— Je préférerais tout de suite. Quelques lignes manuscrites suffisent. Juste par précaution.

Markus surmonta sa pesanteur.

— Bon, d'accord. Pas de problème, dit-il en se levant. Je vais voir

si je trouve du papier et de quoi écrire.

Le barman à l'allure d'ours, qui essuyait ses verres avec l'air de s'ennuyer franchement, s'arrêta en voyant Markus s'approcher et sembla déçu en apprenant ce qu'il voulait.

— J'ai ce qu'il vous faut, grommela-t-il en sortant de dessous le comptoir un stylo en forme de cactus et quelques feuilles de papier à lettres de couleur jaune.

À la vue de celles-ci, Markus ne put s'empêcher de sourire. Le pourtour était entièrement couvert d'accordéons.

— Que dites-vous de cela ? demanda-t-il en posant le papier devant Block. Idéal pour une accordaison, non ?

L'Autrichien parut sincèrement étonné.

— Comment avez-vous fait ?

— Vous êtes tombé sur le bon associé, voilà tout, répondit Markus d'un ton badin avant de s'asseoir et de commencer à écrire : « Le présent contrat, engageant les ayant cause des deux parties, a été conclu ce jour entre Karl Walter Block et Markus Westermann…»

— Je croyais que vous vous appeliez Mark ? l'interrompit Block.

Markus toussota.

— Vous savez bien que les Américains sont peu doués pour les noms étrangers. Au lieu de Mercedes, ils disent « meucedés » ; au lieu de Porsche, « pauche », et le reste à l'avenant.

— Mais Markus, c'est votre vrai nom, celui-là ?

— Oui.

Block sortit son passeport de sa poche et l'ouvrit.

— Inscrivez aussi la date et le lieu de naissance de chacun d'entre nous.

Markus alla donc chercher son passeport en vitesse pour satisfaire son futur associé. Le reste posa moins de difficultés car ils avaient discuté de l'essentiel en voiture. Ils convenaient de fonder une société commune sous le nom de Block Explorations, dans laquelle l'Autrichien serait le gérant technique et Markus le gérant commercial. Le vieil homme réclama trois quarts des parts avec la plus extrême détermination et Markus inscrivit ce chiffre avec un soulagement infini : pendant le trajet, il s'était tâté pour savoir s'il oserait demander dix pour cent.

Ensuite, Block tint aussi à coucher par écrit que Markus avait un mois pour rassembler le capital de départ sous peine de caducité du contrat.

— Pas de problème, dit Markus. Il ne me faut pas si longtemps.

— Dans ce cas, nous n'avons qu'à l'écrire.

Une fois de plus, on pouvait voir comme l'Autrichien avait peur d'être le dindon de la farce.

— Bien entendu, accepta Markus, nous n'avons qu'à l'écrire.

Décidément, il fallait prendre des gants avec le bonhomme.

Lorsqu'ils se remirent en route, le lendemain matin, Block affichait malgré tout un scepticisme bougon. Il n'arrêtait pas de demander comment Markus comptait s'y prendre. Il ne s'agissait finalement pas de quelques milliers de dollars. Il leur fallait des millions pour fonder cette société, et même un sacré paquet de millions.

— Je ne vois pas où vous escomptez les trouver, grommela-t-il, recroquevillé sur son siège, sa mallette en cuir usée sur les genoux. Avec la meilleure volonté du monde, je ne vois vraiment pas. C'est toujours pareil. On n'arrête pas de me bercer de promesses. Comme les organisateurs de ce congrès de badadias. Je devrais arrêter de me montrer aussi naïf.

Quand ils arrivèrent à Cleveland, Block insista pour qu'ils passent dans le centre. Il avait une course à régler.

— À Cleveland ?

Markus n'avait aucune envie de quitter l'autoroute. Il leur restait encore un sacré bout de chemin jusqu'à New York et il aurait aimé garder une bonne moyenne.

Block protesta d'un ton cinglant.

— Si vous voulez que je vous suive dans cette aventure, il faut quand même que vous me ménagiez un peu.

Des gants ! se rappela Markus avant de dire :

— Bien entendu. Si vous y tenez, nous pouvons faire un crochet.

Sans la moindre concession, Block l'obligea à entrer dans la ville et à le déposer devant l'office de tourisme.

— Vous m'attendez ici ? s'assura-t-il avant de descendre de voiture, sa mallette sous le bras.

Un vent froid venait du lac Érié, mais cela ne semblait pas le gêner.

— Je ne bouge pas d'ici, lui promit Markus, même si vous mettez la journée.

— Bien, dit Block.

Markus le vit entrer dans l'office de tourisme et, derrière la vitrine couverte d'affiches, parlementer avec l'une des employées, qui secoua tout d'abord la tête puis, comme il insistait, finit par prendre son téléphone et passer plusieurs coups de fil.

Il revint au bout d'un moment, muni d'un petit plan de Cleveland, et dit avec une satisfaction notable :

— Maintenant, je sais où je dois aller.

Il ne donna aucune information supplémentaire mais se contenta de guider Mark vers un autre parking.

— J'aurais besoin d'argent, dit-il une fois qu'ils se furent garés.

Vous pourriez m'en prêter ? Deux cents dollars, ça me suffit.

Vu que Block avait quitté l'Europe avec seulement vingt dollars, Markus avait déjà payé le motel et s'attendait à l'avoir à charge jusqu'à son départ. Cela ne faisait donc pas une grande différence. Il lui restait juste assez de liquide pour lui donner deux cents dollars, que Block prit avec un bref « merci. »

— Ça peut durer un moment, ajouta-t-il.

— Pas de problème. Mais n'oubliez pas qu'il faut encore au moins neuf heures avant d'arriver à New York.

Block le dévisagea avec consternation.

— Neuf heures ? On ne peut pas prendre l'autoroute ?

— Mais nous prenons l'autoroute.

Même un globe-trotter comme Karl Walter Block se représentait mal les distances à l'intérieur des États-Unis.

— Bien. J'y songerai.

Il sortit de voiture et s'absenta de fait un long moment. Markus passa en revue les stations de radio, se dégourdit les jambes malgré le froid et remonta dans sa Mustang en voyant arriver une bande de loubards qui semblaient avoir envie d'une baston. Block refit enfin surface, sa mallette en cuir serrée contre lui, et ils purent se remettre en route.

Lorsqu'ils atteignirent le New Jersey, tard le soir, et trouvèrent un hôtel à peu près abordable en périphérie, Mark était lessivé. Block râla sur cette espèce de taudis et fut aussitôt repris de doutes.

— D'un côté, vous prétendez vous procurer des millions et, de l'autre, vous n'avez pas de quoi payer une chambre correcte. Comment expliquez-vous cette contradiction ?

— J'ai de l'argent, répliqua Markus qui souffrait d'une douleur à la nuque et de battements dans le crâne. Seulement, j'en ai laissé la majeure partie en Allemagne. Sur un compte en banque. Il faut d'abord que je le transfère. Ça demande du temps, de l'argent – et je ne peux pas donner l'ordre avant demain matin au plus tôt.

Block fit une grimace.

— Oui. Moi aussi, je me suis déjà servi de ce type d'argument comme excuse.

— Allons nous coucher, le supplia Markus. À notre réveil, le monde se présentera sous un autre jour. Il suffira de donner quelques coups de téléphone pour mettre l'affaire en branle.

— Eh bien, j'attends de voir ça, lâcha l'Autrichien.

Le lendemain matin, il ne quitta pas Markus d'une semelle, insista pour rester dans sa chambre pendant les quelques « coups de téléphone » et, assis sur le bord de son lit défait, l'observa avec un regard d'épervier méfiant tandis qu'il appelait la centrale de Lakeside

& Rowe à New York pour demander un rendez-vous d'affaires important à Mr. Rowe.

— Je suis désolée, répondit la secrétaire, mais *mister* Rowe est en congé pour le moment.

Markus n'en croyait pas ses oreilles. Simon Rowe en congé ? Lui, le marathonien qui serrait tous les matins la main du gardien de nuit et pour qui le travail était un élixir de vie ?

— Et quand revient-il ? demanda Markus.

— Ce n'est pas encore tout à fait sûr, mais sans doute pas avant le 20.

Cela faisait encore plus d'une semaine. Trois jours après le départ de l'équipe de régionalisation.

— Ouatte ! dit Block en se levant après que Markus lui eut exposé les faits sans réfléchir. C'est peine perdue. Je vais aller voir si je peux faire changer mon billet pour décoller de New York.

Il fouetta l'air du poing dans un geste rageur qui produisait en même temps un effet puéril et comique.

— Je m'en fous ! Le monde n'aura qu'à se débrouiller tout seul une fois qu'il n'y aura plus de pétrole.

— Attendez, s'écria Markus.

Mon Dieu, qu'il était susceptible !

— Attendez, je vous en prie. Ce n'est pas une raison pour capituler dès maintenant. Je vais m'en sortir. Faites-moi confiance.

Block secoua la tête à la manière d'un enfant boudeur.

— Je ne le crois pas. C'est peine perdue.

Markus inspira, expira. Il ne devait pas se laisser gagner par la panique, mais au contraire déborder d'assurance.

— Si vous aviez capitulé d'emblée, commença-t-il en fixant le vieil homme droit dans les yeux, vous n'auriez jamais trouvé votre pétrole, n'est-ce pas ?

Block soutint son regard pendant quelques longues secondes, puis il laissa retomber les épaules et se rassit sur le lit.

— Bon, d'accord. Là, vous avez raison.

Markus sourit quoiqu'il n'eût le cœur à rire et reprit le combiné. Il réfléchit fébrilement, mais il n'avait pas l'ombre d'une idée.

PRÉSENT

Ils devraient changer à Londres mais, d'ici là, ils voyageraient à bord d'un appareil de Saudi Airlines. On leur avait réservé l'avant des premières classes, séparé du reste par un rideau, et le commandant était venu les saluer en personne.

Mandhur, que l'embarquement et le décollage avaient rendu très nerveux, s'était enfin endormi. Wasimah était assise sans bouger. Du

fait de son voile, on ne pouvait pas savoir si elle dormait elle aussi. Abu Jabr pria le steward de lui apporter la dernière édition du *Al-Riyadh.* Le roi, pouvait-on y lire, s'était réuni avec quelques conseillers du *Majlis al-Shoura* pour traiter une affaire de la dernière importance sur laquelle on n'apprenait rien de précis. Peut-être Zayd en parlerait-il à l'occasion.

À Heathrow, ils descendirent d'avion ; Mandhur, à moitié endormi, tenait la main de sa mère. L'appareil n'avait aucun retard, tout semblait se dérouler pour le mieux. Cependant, dès qu'ils eurent pénétré dans la zone de transit, Wasimah porta les mains à sa tête, défit son foulard et le rangea dans son sac en bandoulière noir.

Voilà donc ce que Zayd avait voulu dire.

— Pourrais-tu m'expliquer ce que tu fais ? demanda Abu Jabr avec calme.

— Vous le voyez bien, répondit-elle en secouant la tête de sorte que ses cheveux lui tombèrent sur les épaules. J'ôte mon voile.

— Ce n'est pas ce que je te demande. Je voudrais savoir ce qui t'amène à agir ainsi.

— Nous ne sommes plus en territoire saoudien. Je m'adapte aux mœurs locales.

Il l'observa. Il n'avait jamais pris conscience de la beauté de sa belle-fille, de la fière beauté de ces yeux verts étincelants, de ce nez droit et de ces épais cheveux brillants. Fille d'un diplomate syrien, elle avait beaucoup voyagé dans son enfance et connaissait sans aucun doute les mœurs de l'étranger bien mieux que lui. Pourtant, ce n'était pas une raison.

— Wasimah, ton mari souhaite que tu t'habilles comme une pieuse musulmane.

Elle lui lança un regard furieux.

— Il n'est écrit nulle part dans le Coran qu'une femme doive porter le voile. Pas une seule fois. Je l'ai lu. Que dis-je ? Je le connais par cœur. Contrairement à mon époux, d'ailleurs, si vous me permettez cette remarque. Le voile, poursuivit-elle d'une voix stridente, n'est rien d'autre qu'une coutume saoudienne. Et, si vous me demandez mon avis, une mauvaise coutume.

La violence de sa rébellion, l'incorrection choquante du comportement dont elle faisait preuve frappa le prince de plein fouet. Il dut reprendre son souffle plusieurs fois pour garder contenance.

— Dis-moi, Wasimah, demanda-t-il enfin sur un ton retenu, connaissais-tu les coutumes d'Arabie Saoudite avant d'épouser Zayd ?

Il ne la quitta pas des yeux avant qu'elle ait répondu :

— Oui.

— Et t'a-t-on contrainte à ce mariage d'une quelconque manière ?

Elle hésita. Ses yeux s'agitaient comme ceux d'un animal pris au

piège qui cherche une issue.

— Non, finit-elle par avouer.

Il hocha la tête avec calme.

— Bien. À présent, l'homme que tu as épousé désire que tu lui épargnes la honte. Prends toi-même la décision.

Wasimah le considéra d'un air incrédule sans dire un mot. S'était-elle attendue à un ordre ?

Abu Jabr fit signe à Jalilah, une des domestiques.

— Oui, seigneur ? murmura celle-ci.

Sous le voile, on apercevait ses yeux paniqués après l'altercation.

Il désigna un magasin de cravates, de foulards et d'écharpes situé dans la zone de transit.

— Accompagne Wasimah, lui commanda-t-il, si jamais elle se résout à acheter un foulard.

PASSÉ

Keith ! Bien sûr ! Pourquoi n'y avoir pas songé plus tôt ? Si quelqu'un pouvait encore l'aider, s'il y avait encore moyen d'y arriver, c'était lui… Markus consulta brièvement sa montre. Presque dix heures. Même un Keith Pepper était peut-être déjà au bureau à une heure pareille. Il composa le numéro et, bingo, son ami décrocha.

Maintenant, il fallait rester cool.

— C'est moi, ô maître omniscient des informations, dompteur des données pertinentes ! Mark. J'ai besoin d'un renseignement.

Keith semblait d'excellente humeur et avait l'air de se réjouir du coup de fil.

— Tiens ! Voilà que le vacancier forcé s'ennuie de la boîte ? Où est-ce que tu te caches en ce moment ?

— À New York. Il faut absolument que je parle à Rowe, mais on dit qu'il n'est pas là. Tu sais où il se cache ?

— Il s'agit de ton affaire avec Murray ?

Markus dodelina de la tête.

— Oui, si on veut. Mais c'est trop long à raconter au téléphone. Je t'expliquerai une autre fois.

Une idée inquiétante lui traversa l'esprit.

— Serait-on au courant si Rowe était malade ?

— « On », peut-être pas, mais moi, oui, répondit Keith d'un ton sûr de lui. J'ai pour ainsi dire la ligne directe sur le téléphone arabe. Aucune raison de se faire du souci, je suppose que le patron est tout bonnement chez lui. Peut-être est-il en train de méditer sur de nouvelles stratégies commerciales, qui sait ? Ou bien il se repose tout simplement.

Markus leva les yeux en clignant des paupières. De l'autre côté de

la rue, un laveur de carreaux hissait sa nacelle métallique en haut de la façade en verre d'un immeuble.

— Je croyais que Rowe était le premier au bureau tous les jours.

— Quand il vient, il est le premier. Mais il ne vient pas tous les jours. Ce n'est que de la propagande. Ça fait bien dans les journaux, je suppose. N'oublie pas qu'il a quatre-vingt-seize ans : il n'a pas le choix. De temps à autre, il reste chez lui pour recharger les batteries.

Markus sortit un bloc-notes à l'enseigne de l'hôtel.

— O.K. Et c'est où, chez lui ?

— Il possède une villa à Long Island. Dans la commune de Cedar Springs. Si tu veux aller chez lui… Tu veux bien aller chez lui ?

— Parfaitement.

— Dans ce cas, tu prends la direction de East Hampton et, à partir de là, demande ta route. Il paraît que c'est difficile à trouver.

C'était difficile à trouver, mais ils le trouvèrent. À Cedar Springs, les riches vivaient tellement à l'écart et tellement entre eux que certains jugeaient superflus portails et autres barrières. La haie interminable de fuchsias se terminait bêtement au bord d'une large allée couverte de graviers blancs qui menait à la demeure de Rowe. On longeait des pelouses sur lesquelles on aurait pu construire plusieurs terrains de foot avant de découvrir enfin, derrière une épaisse rangée d'arbres aux couleurs automnales, une immense maison blanche au portail soutenu par des colonnes.

L'ensemble de la façade traduisait le rejet. Block se taisait depuis New York et se contentait de fixer le paysage d'un air sceptique. Il s'agissait à présent de ne pas se laisser démoraliser. Markus s'avança vers le portail en affichant toute l'assurance dont il était capable et appuya sur le petit bouton de sonnette doré qui reluisait.

Un jeune Asiatique en tenue de maître d'hôtel vint lui ouvrir et ne manifesta aucune émotion en apprenant que Markus désirait parler à Mr. Rowe au sujet d'une affaire professionnelle urgente.

— Vous n'avez pas rendez-vous.

Il ne s'agissait pas d'une question, mais d'un constat.

— Non, en effet, concéda Markus en luttant contre l'envie de retenir sa respiration.

Le jeune employé de maison hocha la tête et dit :

— Si vous voulez bien attendre un moment.

Il disparut en laissant toutefois la porte entrebâillée.

Son absence se prolongea. La mine de Block s'assombrissait de minute de minute. Il consultait sa montre de temps à autre, fixait le ciel comme pour évaluer la météo aéronautique.

Cependant, le maître d'hôtel finit par refaire surface, ouvrit grand la porte et dit :

— *Mister* Rowe vous attend, messieurs.

Le hall d'entrée, aussi grand qu'un hangar d'aéroport, était orné de marbre blanc qui contrastait avec les meubles en bois sombre de différentes teintes, pour la plupart des antiquités, semblait-il. Malgré ses dimensions, le vestibule produisait un effet de surcharge.

Le maître d'hôtel les précéda dans un couloir au bout duquel il ouvrit une porte en bois noir, décorée de sculptures grossières. Ils pénétrèrent alors dans une salle immense dont les hautes baies vitrées sur trois côtés offraient un spectacle vertigineux : des voiliers glissaient sur l'eau brillante d'un bleu profond, des forêts vallonnées s'étendaient à perte de vue, des falaises abruptes et des plages bordaient le rivage.

Face à ce panorama, des tables étaient disposées en U. Sur ces tables se trouvaient des ordinateurs. Pas de banals PC, constata Markus, mais des supercalculateurs. Et, assis devant un des écrans, Simon Rowe fixait le code d'un logiciel.

— Oh, rassurez-vous, voilà longtemps que je ne programme plus ! plaisanta le vieil homme en guise de salutation. Mais j'adore l'esthétique des langues de programmation, quelles qu'elles soient. C'est l'une des rares passions qui me soient restées à mon âge.

D'un geste cordial, il désigna deux chaises en tubes d'acier garnies de cuir.

— Je vous en prie, messieurs, prenez place.

Le maître d'hôtel apporta comme par enchantement un plateau chargé de tasses, de café et de biscuits ; il les servit jusqu'à ce que Rowe le renvoie d'un bref hochement de la tête. Puis le vieil homme dit en remuant son café :

— Vous devez être Mark Westman.

Il dévisageait Markus d'un regard inquisiteur.

— Je sais à votre sujet que vous venez d'Allemagne, que *mister* Nolan – dont j'apprécie beaucoup le jugement – voulait vous engager ici dans notre service technique, mais que *mister* Murray – dont j'apprécie également beaucoup le jugement – a décidé de vous renvoyer dans votre pays. Est-ce la raison de votre venue ?

En fin de compte, oui, pensa Markus, mais il répondit :

— Non.

Il se demanda comment Rowe avait pu accéder si vite à tous ces renseignements. Manifestement, il y avait encore beaucoup à apprendre de lui en matière de gestion de l'information.

— Je ne veux ni rester ni partir car j'ai l'intention de fonder une société ici, en Amérique, avec mon associé Karl Walter Block. Je suis venu pour vous présenter notre idée – dans l'espoir que vous acceptiez d'établir pour nous un contact avec Peak Performance Pool.

Rowe l'observait en faisant de grands yeux et, semblait-il, avec un

intérêt bienveillant.

— Je vous prie toutefois de comprendre que le temps d'un vieil homme est compté. Je vous remercie d'être allé droit au fait.

Il s'appuya contre son dossier.

— Vous avez une demi-heure pour me convaincre.

Block se leva, fit quelques pas, s'arrêta d'un air songeur et fixa tout à coup le vide, comme s'il avait complètement oublié la raison de sa présence. Markus le suivait des yeux et sentait s'accroître son malaise à chaque seconde de silence. Block n'allait quand même pas tout gâcher ?

Non, il ne gâcha pas tout. Il se mit à parler, d'abord à voix basse, avec insistance, puis bientôt sur un ton véhément, vif, cinglant. Le charisme dont il avait fait preuve à Chicago était revenu, comme si quelqu'un avait appuyé sur un bouton. On sentait de nouveau l'énergie carrément prophétique qui l'animait.

Pendant son exposé, Markus oublia complètement Rowe. C'est seulement lorsque son partenaire eut terminé qu'il se rappela l'existence du P.-D.G. Il tourna le regard vers lui. Une étincelle brillait dans les yeux de l'investisseur et Markus mit un moment à identifier ce dont il s'agissait.

C'était de l'avidité. Rowe flairait une aubaine.

À cet instant, le soleil traversa les nuages avec une particulière intensité et fit briller le parquet d'un reflet de miel. Il faut que je garde en mémoire cet instant, se dit Markus. Ça y était. Il touchait presque au but.

CHAPITRE 15

Il leur fallut plus de deux semaines pour préparer la présentation destinée aux gens de Peak Performance Pool.

La première raison de ce délai était que Markus avait une conception très précise du cadre dans lequel Block devait exposer sa méthode. En matière de présentation, les gens de PPP étaient sans doute accoutumés au top. Or il nourrissait l'ambition de les épater quand même. Pour cela, il fallait du temps, il fallait de l'argent – et il fallait de bons nerfs car Block ne voulait pas comprendre en quoi toute cette dépense était justifiée.

— Nous invitons leurs chefs et je leur expose notre projet, répétait-il sans cesse. Ça n'a rien de compliqué.

Markus devait à chaque fois lui réexpliquer pourquoi leur entretien ne se passerait pas ainsi. Pour commencer, il n'y avait pas de chefs au sens classique du terme chez PPP. De l'extérieur, il n'était pas aisé de comprendre les structures internes de la société de capital investissement mais, quoi qu'il en soit, elle se composait exclusivement de quinze associés dont chacun gérait un capital de plusieurs milliards de dollars. Il fallait absolument tous les inviter et il fallait absolument convaincre la majorité d'entre eux.

Cela ne serait pas facile car les gens de PPP souffraient de méfiance chronique. Pendant le coup de téléphone qu'il lui avait passé pour l'informer que les associés acceptaient de les rencontrer, Rowe avait prévenu Markus que, dans la salle de conférences de l'entreprise, on avait accroché une affiche sur laquelle il était écrit : « La question n'est pas de savoir si nous sommes paranoïaques. Mais si nous le sommes assez. »

C'était la deuxième raison pour laquelle la présentation ne pouvait pas avoir lieu aussitôt. PPP avait insisté pour que tout un groupe d'experts en énergie assiste à l'entrevue et, parmi eux, personne n'était libre dans l'immédiat.

Markus se moquait de savoir ce que son père aurait pensé en apprenant qu'il dilapidait son héritage dans une pareille aventure. Il fit transférer aux États-Unis une bonne partie de son argent. Block et lui purent ainsi loger dans un hôtel plus spacieux et plus confortable. Pas un de ces gigantesques établissements aux prix inabordables, mais du moins une adresse honorable. Markus transforma sa chambre en état-major, fit brancher une deuxième ligne de téléphone et se

démena.

Une fois la date enfin connue, il n'eut aucun mal à réserver la salle de conférences de l'hôtel et à passer commande auprès d'un traiteur. Il fut déjà plus difficile de choisir les bons avocats pour les seconder face à PPP. Et comme il avait prévu une mise en scène impressionnante dont la réalisation demandait de grands moyens, il dut donner un nombre insensé de coups de téléphone sans fin et échanger une correspondance interminable. Il fallait en outre préparer des documents, des tonnes de documents où tout devait être exact, jusqu'au dernier chiffre après la virgule.

À cet égard, Block ne lui était d'aucun secours. Il passait ses journées à peaufiner sa conférence. Sur ce point, Markus l'approuvait car, au bout du compte, c'était quand même le principal. De temps à autre, il l'entendait téléphoner dans son dialecte autrichien à peu près incompréhensible à madame Jatzek, sa secrétaire, une employée à mi-temps qui maintenait en activité sa petite société de pétrole durant son absence – ce qui, à l'en croire, n'était pas bien compliqué.

— Au fond, elle n'a qu'à contrôler les factures. Et si jamais la pompe tombait en panne, il suffirait d'appeler un réparateur. Mais ma pompe tourne depuis des années, il ne peut rien arriver.

À présent, Block payait au moins sa chambre d'hôtel. Madame Jatzek, qui lui envoyait certains documents tous les deux ou trois jours, lui avait fait transférer de l'argent. Sa contribution restait pourtant modeste et la plus grosse part dans le financement de leur projet reviendrait inévitablement à Markus. PPP avait certes accepté – sans doute à l'instigation de Rowe – de supporter la moitié des frais de déplacement des experts. Cependant, les dépenses augmentaient, augmentaient, augmentaient… À cinquante mille euros, Markus cessa tout simplement de compter.

C'était une chance à saisir, se disait-il. C'était sa chance. Il fallait faire preuve de courage, pas d'une mesquinerie de comptable.

Un soir, il était à nouveau en train de discuter avec le directeur de l'hôtel quand son regard tomba sur le calendrier : c'était le jour où l'équipe de régionalisation rentrait en Europe. S'il n'avait pas rencontré Block, il se trouverait en ce moment dans un avion au-dessus de l'Atlantique.

Pendant un instant, il regretta de ne pas avoir pris congé de ses collègues. En même temps… cela signifiait qu'il avait gagné son pari : rester en Amérique.

Un succès imparfait puisque, par voie de conséquence, il avait atteint la limite de validité de son permis de séjour. Et comme Block ne possédait qu'un simple visa de tourisme, on pouvait se demander comment ils parviendraient à fonder une société aux États-Unis.

Mais ils résoudraient ces problèmes plus tard. Pour l'heure, il

importait seulement de convaincre les gens de PPP.

De manière étonnante, l'humeur de Block s'améliorait de jour en jour ; oui, il manifestait même à présent une confiance qui ne cessait de stupéfier Markus. Avait-il mesuré le scepticisme des associés de Peak Performance Pool ? Il aborda plusieurs fois le sujet avec lui, mais l'Autrichien se montrait imperméable à ses craintes.

— Ne vous faites pas de souci, disait-il.

Il ne lui expliquait pas pour quelle raison il éprouvait une telle confiance, mais cette rengaine exerçait néanmoins sur lui un effet apaisant. Markus décida de ne plus se faire, en effet, aucun souci.

Ils atteignirent enfin le jour J. En ce matin de novembre, splendide quoique froid, Markus se réveilla bien trop tôt. Ton destin prend aujourd'hui un tournant, se dit-il en admirant par la fenêtre la ville des villes, qui semblait vibrer dans cette lumière intense.

Les premiers arrivés furent les avocats du cabinet Campbell & Simmons, tous deux suivis par deux assistants dont chacun portait deux grandes mallettes noires. Markus se demanda ce qu'elles pouvaient bien contenir. Rien sans doute. De purs effets de manches.

Puis les gens de PPP débarquèrent à leur tour. Comme autrefois à Paradise Valley, chacun d'eux vint à bord de sa propre limousine, chère et noire de bout en bout, dont il descendait avec sobriété, élégance et une aura de supériorité.

Les techniciens de forage, les ingénieurs en géologie, les économistes de l'énergie, etc., arrivés pour la plupart la veille, firent ensuite leur apparition dans le hall de l'hôtel où ils formèrent, pour leur part, un curieux essaim bigarré. Il y avait un petit gros, un bossu à lunettes, une bouche en coin, un chauve, des cheveux gris avec des rides. Et pas un qui ne fût complètement décalé dans cet environnement, loin de son institut ou du biotope dans lequel il pouvait habiter le reste du temps.

S'ajoutait à cela une poignée de personnes directement invitées par PPP, pour l'essentiel des banquiers qui accompagneraient plus tard une éventuelle introduction en Bourse.

Markus interpréta comme un heureux hasard le fait qu'il s'agissait de la First Atlantic Bank, l'établissement où il avait autrefois ouvert son premier compte sur le sol américain. Il se réjouit également d'apercevoir parmi les employés une petite femme toute menue aux traits asiatiques ; c'était, hormis deux scientifiques qui ne lui inspiraient de toute façon pas confiance, la seule personne plus petite que lui dans l'assemblée. Il décida de se rapprocher d'elle ; il n'aimait pas rester à côté de gens qui lui donnaient l'air d'un nain.

Il avait réussi à se faire prêter par le Musée d'histoire de la technique de Chicago plusieurs instruments de forage qui produisaient

ici, dans le hall précédant la salle de conférences, beaucoup d'effet et même beaucoup plus d'effet que dans son souvenir. Le transport ainsi que le montage avaient représenté un travail titanesque et il préférait ne pas savoir combien tout cela avait finalement coûté, mais, une fois que les tables de rotation, la maquette de derrick et le reste eurent été mis en place, il s'était senti bouleversé et convaincu que la dépense en valait la peine.

À ce moment-là, il aperçut deux associés du Triple P qui se tenaient justement à côté du derrick, une assiette de petits-fours à la main, et observaient le modèle d'un regard dédaigneux, sinon méprisant.

— Enfin bon, dit l'un d'eux, pas vraiment high-tech.

Ce sur quoi l'autre opina du bonnet et ajouta :

— Banal. Tout est épuisé dans le pétrole.

Markus se retourna avec la sensation d'avoir encaissé un swing furieux dans le ventre.

Brusquement, il fut gagné par la certitude que tout allait rater. Ses illusions seraient abominablement déçues. Il connaissait à peine ce Block ! Il l'avait rencontré deux semaines plus tôt. Et la seule précaution qu'il avait prise consistait à vérifier qu'il existait bien en Autriche un Karl Walter Block exploitant tout seul un puits de pétrole et qu'il avait bien affaire à ce même personnage.

— Excusez-moi, demanda à cet instant la petite femme aux yeux bridés. Vous êtes l'un des deux entrepreneurs, n'est-ce pas ? J'ai bien compris ?

Markus se ressaisit et hocha la tête.

— Oui, madame. Je m'appelle Mark Westman. Je suis le gérant commercial.

Elle sourit et lui tendit la main.

— Amy-Lee Wang, First Atlantic Bank, département *Suivi des entreprises*.

Markus avait déjà serré beaucoup de mains ce jour-là, mais la poignée de cette dame lui donna la chair de poule. Il écouta les habituelles politesses – elle était enchantée de faire sa connaissance, etc. – tout en se demandant s'il n'était pas au bord d'un collapsus cardio-vasculaire.

— Dites-moi, poursuivit-elle en montrant du doigt l'une des têtes de forage massives exposées, cet outil a-t-il vraiment servi ou s'agit-il juste d'une… imitation, comment appelle-t-on cela déjà ?

Garder son calme, faire la conversation, oui, ça ne pouvait pas nuire.

— Non, non, c'est un vrai, dit Markus. Du moins nous l'a-t-on assuré.

Elle observa l'objet en acier massif.

— C’est… très intimidant, conclut-elle.

Elle esquissa un petit mouvement des mains, comme pour caresser un invisible modèle miniature de l’outil. Quelque chose dans sa voix ou dans ce geste fit soudain entrevoir à Markus l’étonnante ressemblance entre un trépan diamanté et un pénis en érection. Il fut obligé de déglutir.

— La surface se compose de carbure de tungstène. Les bandes que vous voyez là, ce sont des diamants, synthétiques bien entendu. On utilise ce type d’outil pour des roches très dures.

Elle hocha la tête d’un mouvement approbateur, visiblement impressionnée par ses connaissances. Il n’avait passé que deux semaines avec Karl Walter Block, mais, à chaque repas, l’Autrichien lui avait raconté des épisodes de sa vie. Cela valait un cours intensif en technique de forage.

— J’essaie de m’imaginer la scène, continua-t-elle en examinant le trépan en acier devant elle. Il suffit de positionner ce vilebrequin puis de le faire pénétrer dans la terre ?

Il n’était peut-être pas inutile de lui expliquer le fonctionnement en deux mots avant le début de la conférence. Cela constituait tout de même le nœud du débat.

— Ce n’est pas tout à fait aussi simple, la corrigea donc Markus. Pour commencer, il faut savoir si le forage en vaut la peine.

— Oui, bien entendu. Mais, en supposant que vous soyez sûr de votre choix, comment cela se déroule-t-il ?

Elle tourna la tête vers le derrick.

— On dresse d’abord cette sorte de tour puis on enfonce l’outil dans la terre, c’est cela ?

Elle s’approcha du bloc obturateur de puits, attrapa la buse d’injection raide et grosse comme une cuisse et demanda :

— Et ça, qu’est-ce que c’est ?

— Ce tuyau sert à injecter du liquide dans le trou. Si l’on veut creuser plus profond, il faut rafraîchir la colonne et lubrifier.

Rêvait-il ou une soudaine lueur était-elle apparue dans son regard ? Elle se passa la langue sur les lèvres. Ça, du moins, il ne l’avait pas rêvé.

— Le trou est donc mouillé en permanence ?

— Oui…

Mon Dieu, de quoi parlaient-ils ? Il n’était question que de forages pétroliers ou bien d’autre chose encore ?

— Ensuite, s’entêta-t-elle, on descend de plus en plus profond, j’imagine. La colonne n’arrête pas de grandir ?

— Parfaitement. Jusqu’à l’usure du trépan. Il faut alors le ressortir. Pour cela, on doit à nouveau extraire peu à peu le train de tiges… Vous voyez le treuil en haut du derrick ? Il sert à poser les

tiges sur le côté. Le crochet peut supporter un poids énorme. Une fois qu'on a changé l'outil de tête, on recommence, on rallonge la garniture tige par tige jusqu'à ce qu'on soit revenu au même point et qu'on puisse continuer à creuser. Cela s'appelle un changement de trépan.

Elle lui jeta un regard sombre.

— Cette activité doit être épuisante. J'imagine que chacun doit y mettre du sien.

— En effet.

Elle le faisait exprès ou non ?

— Et il faut probablement recommencer très souvent. Rentrer, sortir, rentrer, sortir, toujours de haut en bas…

Cette conversation à double entente semblait lui procurer un immense plaisir. Il joua donc le jeu.

— Exact, renchérit-il. Toujours de haut de bas.

— Dans le ventre de la terre.

— Jusqu'à atteindre le pétrole.

— Qui jaillit alors dans un flux puissant, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est le point culminant de l'entreprise.

Elle inspira profondément, avec un air de bien-être sensuel.

— J'imagine très bien. Ce plaisir d'y être arrivé. Si fort qu'on pourrait en crier. Et s'enduire du liquide en train de jaillir.

Markus avait la bouche toute sèche. Et il avait très chaud. Il était temps arrêter ! Ils ne parlaient pas de sexe. Son imagination lui jouait des tours parce qu'il n'avait eu personne depuis une éternité. Il fallait couper court à la conversation avant qu'elle ne devienne embarrassante. En outre, le moment de commencer était arrivé.

Il hocha la tête et lui sourit.

— Nous pouvons peut-être aller au fond des choses après l'introduction…

Stop ! s'exhorta-t-il. Cesse d'employer des expressions grivoises.

— Je veux dire… après la conférence… Vous comprenez ?

Elle lui adressa un de ces impénétrables sourires d'Asiatique.

— Oui.

Rien d'autre.

D'accord. Quoi qu'il en soit, il devait prendre son mal en patience. Il était temps, largement temps de commencer. Après un dernier signe de la tête et un dernier sourire, il la quitta et se dirigea vers Block pour lui demander s'il était prêt. Comme celui-ci lui répondait d'un hochement de tête rassurant, Markus se tourna vers la foule des invités et frappa dans ses mains.

— Mesdames et messieurs, puis-je vous prier d'entrer ?

Block semblait chaque fois tenir un discours différent et dire

pourtant toujours la même chose. Au cours des deux précédentes semaines, Markus avait craint par moments que la présence de spécialistes ne le gêne, ne le rende nerveux ou ne le déstabilise. Mais il n'en était rien. Une fois de plus, il fascina son auditoire, sembla métamorphosé, parla avec une énergie intérieure, fervente, avec l'assurance souveraine d'un prophète. Markus devait se faire violence pour le quitter des yeux et observer les réactions du public : le charme agissait sur tous.

À son plus grand étonnement, Block en remit une couche à la fin de sa conférence. Il projeta un planisphère sur lequel on distinguait quantité de territoires où l'on n'avait encore jamais découvert de pétrole mais où, selon lui, on pouvait en trouver. Il fallait pour cela de nouvelles techniques de forage, donc d'importants capitaux de départ.

— Je commencerais par ici, lança Block en dirigeant son pointeur laser sur une zone hachurée dans l'océan Atlantique, en face des côtes du Brésil.

Comme d'habitude, les gens de Peak Performance Pool ne manifestèrent aucune réaction. Les scientifiques, eux, affichèrent une mine sceptique. Une géologue grisonnante voulut savoir comment il s'y prenait.

— Je suis ici pour cela, expliqua-t-elle. Pour juger de la validité de vos affirmations.

Block hocha légèrement la tête et fit quelques pas à droite et à gauche, semblant jouir de la tension qui montait dans la salle.

— Ma méthode, finit-il par déclarer, repose sur un principe si simple qu'on se demande pourquoi nul n'y a jamais pensé avant moi. Elle s'appuie sur une idée si stupide, si évidente qu'il y a de quoi hurler.

Il sourit à une assistance où beaucoup avaient visiblement tendu le cou.

— Bien sûr, vous vous demandez de quoi il s'agit. Et comme cette idée de base est justement si simple, je ne peux pas vous la révéler.

Quelqu'un maugréa, suivi d'un autre.

— Pour dissiper toutefois votre légitime méfiance, reprit-il en appuyant sur le bouton de la télécommande pour changer l'image, je vous propose une solution bien plus convaincante. Je vais vous démontrer l'efficacité de ma méthode dans la pratique.

Sur l'écran s'affichait à présent une grande carte des États-Unis couverte de taches. Block pointa le laser dans cette direction et dit :

— Dans aucune région du monde la prospection de pétrole n'a été menée avec plus de rigueur que sur le territoire des États-Unis. Ici, on a cartographié, examiné, évalué chaque mètre carré de terrain. Les géologues classiques sont persuadés de pouvoir dire si vous avez du pétrole sous les pieds où que ce soit sur le sol américain.

Il fit un geste en direction de la géologue.

— Me donneriez-vous raison ?

Elle acquiesça.

— C'est vrai.

Block sourit, s'immobilisa et annonça :

— Je vais démontrer que vous vous trompez. À l'aide de ma méthode, je vais découvrir sur le territoire des États-Unis un champ pétrolifère jusqu'alors inconnu.

Il reposa le pointeur laser d'un mouvement qui laissait comprendre que la conférence était terminée et conclut :

— Mesurez-moi à l'aune de cette promesse.

Markus scruta la salle et n'y aperçut que des regards brillants.

Après une pause, les gens de Peak Performance Pool se retirèrent dans la grande salle de réunion avec leurs banquiers et leurs experts. Markus et Block attendirent dans le hall en compagnie de leurs avocats. Des avocats qui coûtaient cinq cents dollars de l'heure par tête. Mais il ne fallait pas songer à cela.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Block. Vous croyez qu'on les a convaincus ?

La porte s'ouvrit à nouveau et les deux techniciens qui étaient arrivés tôt le matin pour vérifier sur ordre de PPP que l'hôtel n'était pas sous écoute et qui avaient jusque-là surveillé la salle de réunion en sortirent. Par la porte entrebâillée, Markus aperçut les gens de la société de capital investissement, froids, élégants et hautains, en train d'ouvrir leurs ordinateurs portables aux reflets argentés. Puis le battant se referma et les deux techniciens, des colosses en salopette bleue, prirent position devant la porte.

— Oui, répondit Markus, j'en suis assez sûr.

À présent, ils devaient entrer dans leurs logiciels d'analyse les chiffres qu'il leur avait distribués en mains propres. Le plus génial était que, grâce à la longue heure passée à lire devant la cheminée de Keith, Markus savait pertinemment à quelle conclusion ce programme allait aboutir. Il avait mis des heures à trafiquer les chiffres pertinents de manière que la méthode d'analyse de PPP débouche sur un résultat optimal.

La réunion ne dura que quarante minutes. Puis on les pria poliment d'entrer. Lorsqu'ils furent assis, un homme qui semblait être le porte-parole de la société ouvrit la bouche. Son visage mince aux traits légèrement méprisants et ses cheveux argentés en dépit de son jeune âge – trente ans tout au plus – en faisaient un personnage assez déconcertant. Il s'autorisa un bref sourire dénué de toute chaleur, purement professionnel. Puis il expliqua que Peak Performance Pool participerait au projet par le versement d'un capital-risque. Cet

investissement devait se dérouler en deux temps. Tout d'abord, ils mettraient à leur disposition quelques millions de dollars pour financer la découverte de pétrole sur le sol américain promise par Block. Et dans un deuxième temps, à condition bien entendu que cette recherche ait abouti, ils « se lanceraient vraiment » pour reprendre ses termes. En outre, PPP se réservait le droit de décider quand mettre l'opinion publique au courant. La première phase notamment, à savoir la recherche d'une source de pétrole, réclamait une confidentialité absolue.

Markus et Block échangèrent un regard. L'Autrichien hocha la tête et, aussitôt, avocats et associés de PPP sortirent leurs organiseurs pour mettre au point un planning en vue de la rédaction des contrats. Markus s'appuya sur son dossier et laissa les choses suivre leur cours. Gagné. Il avait gagné. Une vague de chaleur, presque une jouissance sexuelle, le traversa. Il avait atteint le *big business* pratiquement sans élan. Parce qu'il avait perçu sa chance et qu'il l'avait saisie. Parce que c'était l'Amérique. Maintenant, fini les problèmes. Même les visas, le permis de séjour, la *green card* – c'était pratiquement dans la poche désormais. Sauf erreur, on pouvait faire une demande de *green card* quand on employait au moins dix Américains de souche, ce qui serait très prochainement le cas, et l'obtenir en vertu de *l'Immigration Act* de 1990.

Dès que les rendez-vous suivants furent fixés, l'assemblée se sépara dans une atmosphère joyeuse. Ils serrèrent à nouveau des mains et, lorsque tout le monde fut parti, Markus dit à son associé :

— Il faut fêter cela, vous ne trouvez pas ?

— Fêter ? répéta Block.

L'idée lui semblait totalement étrangère. On aurait dit qu'il brûlait de se mettre au travail aussitôt.

— Je nous ai réservé une table au San Domenico. C'est un célèbre restaurant de New York. Un restaurant italien.

Block hocha la tête d'un air hésitant.

— Bon, d'accord. Pourquoi pas ?

Drôle d'ermite, son partenaire.

— Attendez, continua-t-il en riant, je vais appeler un taxi.

Il se dirigea vers la réception et à peine avait-il formulé sa demande qu'une femme surgit derrière lui. C'était celle de tout à l'heure. Aux traits asiatiques absolument charmants.

— Comment allez-vous, *mister* Westman ? demanda-t-elle avec un sourire.

Markus faillit tressaillir.

— Oh ! *Miss* Wang. Vous êtes encore là ? Je croyais que tout le monde était parti.

Elle dégageait une odeur troublante. Pas un parfum, autre chose,

mais il n'aurait pas su dire quoi.

— Oui, vous voyez, je suis encore là. Comment aurais-je pu partir, d'ailleurs ? Nous voulions aller au fond des choses, n'est-ce pas ?

— Maintenant ?

Zut ! Ça tombait franchement mal.

— Veuillez m'excuser, *miss* Wang. Par malheur, le moment n'est pas vraiment propice… Je voulais justement emmener mon associé au restaurant où nous avons réservé une table.

— Votre associé ne peut pas partir en avant et vous, me consacrer encore une demi-heure ?

Elle avait la voix grave, presque rauque. Cela lui avait échappé tout à l'heure.

— Eh bien, c'est-à-dire…

— La First Atlantic Bank et votre entreprise auront désormais des contacts étroits et vous êtes le gestionnaire commercial…

Elle tourna la tête vers le hall. Son regard caressa les trépans exposés ; sa langue, elle, caressa ses lèvres, les humecta.

— J'ai la sensation que c'est tout à fait le moment… d'intensifier notre relation.

Markus la fixa – plusieurs minutes, lui sembla-t-il. Où voulait-elle en venir ? Il prit soudain la ferme résolution de le savoir.

— Bien, dit-il. Je vais prier mon associé de partir en avant. Une demi-heure, dites-vous ?

— Ce serait bien.

Il rejoignit Block qui patientait devant l'entrée de l'hôtel et lui exposa les faits. Un taxi s'avançait déjà.

— J'ai le sentiment que ce contact ne manque pas d'intérêt pour nous, conclut-il.

Block avait l'air fâché.

— Si vous le pensez…

Markus lui donna le bout de papier sur lequel il avait écrit l'adresse du restaurant.

— La table est réservée au nom de Block Explorations.

L'Autrichien hocha la tête. Cette remarque paraissait l'avoir mis dans de meilleures dispositions ; il monta à bord du taxi.

Markus suivit le véhicule des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu au milieu du trafic puis revint vers l'employée de la First Atlantic Bank qui attendait à la réception.

— Où nous installons-nous ? demanda-t-il. Peut-être au bar ?

Au même instant, des notes de musique mélancoliques en sortirent. L'hôtel avait engagé un pianiste pour chanter du blues à toute heure du jour et de la nuit, ce qui dérangeait plus qu'autre chose.

Elle secoua la tête en souriant.

— Si nous pouvions éviter… Nous n’avons qu’à monter.
— Monter ?
— Vous devez avoir une chambre ici, je suppose.
Il fut pris d’une bouffée de chaleur. « Ce n’est pas ce que tu crois, se rappela-t-il à l’ordre. Souviens-toi de Silvio. Ne va pas courir de risques maintenant ! »
Il s’éclaircit la gorge et hocha la tête.
— Oui. Si cela ne vous dérange pas…
— Me déranger ? Au contraire.
Ils se dirigèrent vers la cage d’ascenseur. Markus avait l’impression de marcher sur des œufs. Va-t’en comprendre les us et coutumes américains ! En tout cas, il convenait sans aucun doute de respecter une bienséance décente. Il fit donc attention. L’horloge au-dessus de la réception indiquait onze heures et demie ; oui, la femme de chambre était déjà passée, du moins en temps normal.
L’ascenseur arriva, les portes en verre s’ouvrirent sans bruit. Markus s’efforçait de mener une conversation anodine.
— Vous habitez New York ?
— Oui, répondit-elle en hochant la tête.
Son odeur emplissait la cabine. Pourvu qu’elle ne remarque pas son excitation. Il se tourna de côté, observa les chiffres lumineux qui indiquaient les étages.
— Je vous rends nerveux ? demanda-t-elle.
Mon Dieu, qu’est-ce que c’était que ça encore ?
— Nerveux ? Euh, non… C’est juste qu’aujourd’hui je suis nerveux d’avance. Enervé, plus exactement. Cela n’a rien d’étonnant, un jour aussi décisif.
— Mais tout s’est bien déroulé, non ?
— Si, si. Bien entendu.
— Je suis sûre que vous n’avez aucun souci à vous faire.
Markus commençait à se sentir mal.
— Vous avez sans doute raison. Mais, euh… Dites-moi, de quoi voulez-vous discuter au juste ?
L’ascenseur s’arrêta, la porte s’ouvrit.
— Un instant, dit-elle en sortant de la cabine avec un sourire.
Markus la suivit. « Ce n’était pas un regard allumeur, bon sang, se dit-il. Arrête ! Mais arrête ! Ce que toi et ton petit oiseau, vous prenez pour des allusions, ce n’est tout bonnement… que sais-je ?… probablement que l’amabilité asiatique. Arrête donc de te dire que tu es un homme et elle une femme. C’est du business. Et il ne faut pas se planter ! »
Ils remontèrent le couloir côte à côte, sur d’épais tapis qui absorbaient tous les bruits, passèrent devant un grand nombre de portes toutes semblables et de cadres tous du même style, accrochés

au mur entre celles-ci. Elle marchait – Markus l'observait du coin de l'œil – d'un pas chaloupé. Ses hanches se balançaient de manière attirante ; il se força à détourner le regard. On aurait dit une vacancière qui flânait en direction du sauna. Elle devait avoir un poste enviable.

Markus ouvrit la porte. Oui, la chambre était en ordre, le lit fait, les documents confidentiels rangés.

— Entrez !

Il tendit le bras vers le petit salon aux fauteuils trop étroits à son goût.

— Je n'ai pas d'autres sièges à vous offrir. Cela manque de confort, mais au moins, ici, personne ne va jouer du piano.

Il s'approcha du minibar.

— Que souhaitez-vous boire ?

Elle referma la porte derrière elle et dit :

— Rien, merci.

Puis elle traversa la chambre à pas pressés, se colla contre lui et entreprit de lui déboutonner la chemise.

— Je ne prends rien si nous n'avons qu'une demi-heure.

PRÉSENT

Les murs de la salle de rééducation numéro un étaient blancs et nus ; deux grandes fenêtres panoramiques donnaient sur l'un des parkings et sur la forêt qui commençait juste derrière. Quoiqu'elle fût bien chauffée, Markus frissonnait toujours dans cette pièce.

Aujourd'hui, ils étaient cinq, abstraction faite de la kiné qui leur montrait les exercices sans les quitter des yeux. Il s'agissait de simples mouvements d'extension et de flexion, les bras en l'air, en arrière, les jambes comme ceci puis comme cela – bref un jeu d'enfant, et pourtant il était sidéré par le nombre de tiraillements et de pincements dans tout son corps, par la rigidité de ses membres, les brusques spasmes de ses muscles. Comme s'il souffrait de tuberculose.

Il était plus jeune que les autres patients, trois femmes dont deux trop grosses et une affreusement maigre ainsi qu'un homme couvert de graves brûlures cicatrisées.

— Monsieur Pohl ! dit la kiné d'un ton grondeur. Pas en force ! Mais lentement et en douceur, vous voyez ? Comme ceci…

Markus avait beaucoup de mal à ne pas se trahir par un sursaut quand il entendait ce nom. Il s'efforça de cacher sa surprise et s'exécuta. Bon sang, on aurait dit que certaines parties de son corps étaient collées les unes aux autres ! Qu'il suffisait de tirer un bon coup pour les détacher une fois pour toutes. Mais, bon, ce n'était sans doute qu'une impression. Lentement donc…

Lorsque la kiné, une petite brune, se pencha sur le côté en tournant le tronc, il ne put s'empêcher de songer à Amy-Lee qui, à l'époque, s'était roulée de cette manière dans le lit de l'hôtel pour consulter le réveil sur la table de nuit – une fois qu'ils eurent fini. Il s'entendait encore dire d'une voix amusée :

— C'est bon, il reste encore vingt minutes.

Elle s'était néanmoins redressée, nue et luisante de transpiration, pour prendre le bloc-notes posé près du téléphone, y avait inscrit un numéro et dit :

— Ce soir, je rentre vers… disons sept heures. Appelle-moi si tu as envie de continuer.

— Compte sur moi, avait lâché Markus dont le cœur battait toujours la chamade.

Elle s'était levée pour aller dans la salle de bains. Lorsqu'elle en revint, elle dit en ramassant son slip par terre :

— Eh bien, quoi ? Je croyais que ton associé t'attendait ?

Markus avait lu quelque part que la pire erreur dans cette situation était de demander : « Tu fais ça souvent ? » Sur l'instant, il dut pourtant vraiment se faire violence pour ne pas lui poser cette question.

— Et avec précaution, monsieur Pohl ! le reprit à nouveau la kiné. Mais où avez-vous la tête ? Les bras comme ceci, voyez-vous ? En douceur ! Vous devez vous ménager. Cela ne sert à rien d'en faire trop.

Markus hocha la tête et réitéra le mouvement avec prudence.

— En douceur, murmura-t-il. Je comprends.

Par les grandes vitres, on apercevait à présent sur le parking quelques grosses voitures, une véritable colonne de limousines dont sortirent des Arabes. Il y avait parmi eux plusieurs femmes, toutes voilées de la tête aux pieds à l'exception d'une seule, une grande femme à l'air sûre d'elle qui cachait vaguement une masse de boucles brunes sous un foulard et qui tenait un petit enfant par la main.

Markus découvrit alors un homme en blouse blanche qui s'avança vers eux et les salua. Il reconnut le visage du prospectus ; lui-même ne l'avait encore jamais rencontré en personne.

Il s'agissait du docteur Ernst Rugland, le chef de clinique. L'homme qui connaissait son vrai nom.

CHAPITRE 16

PASSÉ

Les négociations avec Peak Performance Pool s'annonçaient plus difficiles que prévu.

La première rencontre eut lieu dans les bureaux de Campbell & Simmons, dans une bibliothèque aux murs dissimulés par d'imposants rayonnages, aussi hauts que le plafond et remplis de livres aux reliures en cuir vert et rouge. Par les fenêtres percées entre les étagères, on apercevait uniquement les façades des gratte-ciel voisins, couvertes de vitres aux reflets vert foncé.

La première condition de PPP était que Block devait révéler sa méthode dès qu'ils seraient entrés dans l'affaire.

Sans laisser à aucun avocat le temps de répondre, l'Autrichien se leva de sa chaise et brandit un papier que Markus identifia, après une seconde d'angoisse, comme étant un billet d'avion.

— Si vous y tenez, dites-le tout de suite, s'exclama-t-il d'une voix tranchante. Je rentre chez moi dès aujourd'hui. Ce n'est pas un problème.

Le porte-parole de PPP releva ses sourcils argentés avec indignation.

— Je vous en prie, comprenez-nous, répliqua-t-il avec calme. Vous nous demandez d'investir dans une affaire qui repose sur un seul homme. Et de plus, si vous me permettez cette remarque, d'un homme qui n'est plus tout jeune. Nous ne pouvons pas accepter.

— Dans ce cas, laissez tomber. Il existe d'autres sociétés de capital investissement.

— Elles vous diront la même chose.

— Eh bien, moi aussi, je leur dirai la même chose : c'est à prendre ou à laisser.

Block bouillonnait littéralement de rage.

— Comme vous l'avez vous-même si finement remarqué, je suis un vieil homme. Cela ne me gêne absolument pas d'emporter mon secret dans la tombe si vous êtes trop bêtes pour comprendre à côté de quoi vous passez.

Un silence embarrassé suivit. Markus tira Block par la manche et le força à se rasseoir. Puis un des avocats toussota et suggéra de remettre ce point à plus tard.

— Seriez-vous prêt à nous vendre votre méthode ? demanda alors

un autre associé de PPP, un jeune homme aux yeux inexpressifs d'un bleu éclatant.

Block laissa entendre un grognement.

— Oui. Pour cinq cents milliards de dollars.

Le jeune homme sourit.

— Ce prix ne vous paraît-il pas quelque peu excessif ?

L'Autrichien lui lança un regard qui aurait perforé des plaques d'acier.

— Ma méthode vaut plus que ça, vous le savez très bien. Toute l'économie mondiale dépend du pétrole et, avec les méthodes traditionnelles, vous serez à court dans quelques années. C'est aussi simple que cela. Et la vérité, c'est l'inverse de votre question : le monde entier ne contient pas assez d'argent pour payer le prix réel de ma méthode.

Les gens de PPP échangèrent des regards inquiets. Certains visages d'habitude si impassibles grimacèrent l'espace de quelques secondes. Puis le porte-parole reprit :

— Bien. Nous remettons la discussion de ce point à plus tard.

Par bonheur, Markus était assis. Il avait l'impression que son estomac tentait de refaire le nœud gordien. En outre, il ne se sentait pas vraiment ce qu'on appelait frais car il avait passé les dernières nuits avec Amy-Lee et avait établi, pour sa part, de nouveaux records sexuels.

Les gens de PPP feuilletèrent leurs documents et consultèrent l'écran de leurs ordinateurs portables.

— Donc, reprit le porte-parole, voici comment nous envisageons de procéder. Vu qu'il s'agit ici d'un financement de lancement, nous acquérons du fait de notre investissement quatre-vingts pour cent de la société à fonder…

À nouveau, Block s'apprêtait à bondir. Markus réussit à lui attraper le bras à temps et à le retenir.

— Ce sont des ordures ! murmura Block en allemand. Je ne suis pas.

— Du calme, l'exhorta Markus, en allemand lui aussi. Ils tentent le coup, c'est normal. Maintenant, il faut négocier…

L'un des deux avocats se pencha vers eux.

— Venez, sortons un instant.

Ils se retirèrent dans la pièce voisine, une autre bibliothèque où les livres étaient cette fois reliés en cuir rouge et noir.

— Notre point de vue, dit aussitôt l'avocat tout en fermant la porte derrière eux, et nous allons l'imposer, ne vous faites aucun souci, c'est qu'il ne s'agit pas d'un financement de lancement, mais au moins d'une situation de *start-up* à partir du moment où il sera prouvé que la méthode marche. *Start-up* signifie qu'on ne parle plus que de

création d'entreprise au sens strict et d'introduction sur le marché. La création se limite à du pur savoir-faire et l'introduction d'une méthode de prospection de pétrole ne constitue pas vraiment un risque.

Markus acquiesça. En raison de ses projets d'avenir, il s'était abondamment renseigné sur la théorie du capital investissement au cours de ses études, c'est-à-dire au financement d'une entreprise par un capital-risque privé. Les propos de l'avocat correspondaient à ce qu'il savait. Dans la phase de *start-up* de la création d'une entreprise, les risques de l'investisseur tiennent principalement aux défauts possibles de production et à un éventuel échec sur le marché. Dans le cas présent, ces deux risques semblaient minimes : la première étape du projet permettrait d'évaluer le risque de défauts de production, c'est-à-dire le risque que la méthode de Block n'apporte pas les résultats escomptés, car dès qu'il aurait découvert un champ pétrolifère inconnu sur le sol américain, on aurait la preuve que sa méthode opérait. Quant au second risque, celui qu'une telle méthode n'intéresse personne, il était proprement inconcevable.

— Nous pouvons en outre avancer, poursuivit l'avocat, que nous aborderons très vite la phase d'amorçage et, également, que nous la quitterons très rapidement car, dans notre cas, l'expansion sera quasiment immédiate ; je verrais même dans la maîtrise de l'expansion notre principal problème. Cela signifie cependant, je pense, que nous pourrons envisager une introduction en Bourse dès l'année prochaine, de sorte que PPP réalisera son bénéfice d'investissement en un temps record. Nous partons donc d'une situation excellente, ne vous faites aucun souci.

Block l'avait écouté en faisant des yeux ronds et, assurément, sans comprendre grand-chose.

— Mais ils ne peuvent pas réclamer quatre-vingts pour cent des parts, protesta-t-il enfin. Dans ce cas-là, je n'aurais pratiquement plus rien à dire dans ma propre entreprise.

L'avocat, un homme trapu et rougeaud au cou de taureau, secoua la tête.

— Disons que le principe d'une société de capital investissement consiste évidemment à acquérir un certain nombre de parts dans une firme, cela ne fait aucun doute. Mais quatre-vingts pour cent – là, je vous donne raison –, c'est hors de question. Ils lancent un ballon d'essai, si vous voulez ; ils testent le rapport de forces. Vous ne devez pas prendre cela au sérieux. Pour le moment, nous nous promenons dans le souk, personne ne s'attend à ce que la première offre soit acceptable.

Il hésita, remua la main comme s'il était en train de malaxer une boule de pâte invisible et ajouta :

— Je… Ne me comprenez pas mal, je vous en prie. Mais

j'aimerais vous proposer à tous les deux de ne plus assister aux négociations et d'attendre patiemment ici.

Block redressa aussitôt la tête.

— Pourquoi ça ?

— Votre absence renforcerait notre position, expliqua l'avocat. Ce n'est pas facile à comprendre, mais, voyez-vous, il m'est plus aisé de négocier si je peux lancer à tout moment : « Attendez, là, il faut que je leur demande. » Cela ne nous permet pas seulement de gagner du temps pour réfléchir, mais nous donne aussi un avantage psychologique parce que nous avons ainsi les moyens de bloquer à volonté la dynamique qui se met souvent en place dans ce genre de négociation.

Markus adressa un hochement de tête à son associé.

— Il a raison. J'ai vécu cela en tant que commercial.

Il ne put s'empêcher de sourire.

— Enfin, de l'autre côté.

Block le dévisagea puis observa l'avocat. Il remuait la mâchoire inférieure d'avant en arrière.

— Bon, d'accord, dit-il enfin. On fait comme ça.

C'est-à-dire on attend. On reste là, à ne rien faire, avec le sentiment que les minutes durent des heures, à fixer la porte capitonnée de cuir et à se demander ce qui peut bien se passer derrière. Votre avocat, qui a désormais la possibilité d'interrompre les négociations à tout instant, ne vient pas vous consulter une seule fois.

Au bout d'un moment, Block se mit à faire les cent pas avec nervosité.

— Je ne sais pas, marmonna-t-il. Ils sont en train de me rouler, je le sens. Je me fais toujours rouler. Les gens s'imaginent qu'ils ont le droit parce qu'ils ont fait des études et pas moi.

Markus, les yeux rivés sur la fenêtre, s'abandonnait au spectacle psychédélique des gratte-ciel en verre où se reflétaient d'autres gratte-ciel en verre. Lorsque l'Autrichien reprit sa litanie pour la troisième fois, il se tourna tout de même vers lui et déclara :

— Karl, vous vous faites du souci sans raison. Vous seul connaissez la méthode. Sans vous, rien ne marche. Vous jouissez d'une position imprenable.

Block s'était arrêté. Il fixait à présent le sol d'un air songeur en balançant doucement la tête.

— Vous savez, Markus ? dit-il d'une voix lente au bout d'un moment. En ce qui concerne ma méthode… je dois vous avouer un secret…

Soudain, Markus eut la bouche sèche. Et son nœud à l'estomac revint d'un coup.

— Lequel ?

— La méthode… Elle n’est pas encore au point. Pas tout à fait. En fait, je n’ai rien contre l’idée de la dévoiler ; il faut juste qu’on m’offre d’abord les moyens de la perfectionner.

Oh, merde ! Il plaisante, j’espère.

— Qu’est-ce que cela veut dire, « pas encore au point » ?

Markus s’efforçait de ne pas crier bien qu’il en brûlât d’envie.

Block esquissa un geste dédaigneux de la main.

— Je sais trouver du pétrole, là n’est pas la question. Je l’ai démontré. Je sais même trouver du pétrole là où les autres ne trouvent rien ; cela aussi, je l’ai démontré. Et je le démontrerai à nouveau. Mais je recours encore beaucoup à l’intuition, vous comprenez ? Les bases scientifiques demeurent fragiles. Les formules que j’ai inventées manquent toujours trop de précision pour qu’on envoie n’importe qui à l’aventure. Il me reste beaucoup de travail.

Il s’avança vers Markus et le fixa droit dans les yeux. Son regard avait retrouvé cette lueur prophétique, ce pouvoir envoûtant qu’il n’avait jusqu’alors possédé que devant un public.

— Markus, quand nous pourrons enfin commencer, je vous initierai au mystère. Mais vous devez promettre de m’aider à mettre au point ma méthode.

Markus observa le vieil homme en s’efforçant de dompter la panique qu’il sentait monter en lui. Il ne fallait en aucun cas lâcher la bride à son imagination. N’avait-il pas décidé de ne se faire aucun souci ? Cela n’apportait rien, les soucis. Il fallait agir. C’était ça, l’Amérique. Voilà comment on réagissait ici, et pas autrement. Il fallait du courage, c’est tout. Quand vous faisiez preuve de courage et de confiance, le monde vous appartenait.

Ses peurs se dissipèrent. Soudain, il vit de nouveau clair. C’était sa grande chance, et il la saisissait.

— Promis, dit-il.

Quelques instants plus tard, la porte capitonnée grinça et l’avocat vint leur présenter le projet sur lequel ils s’étaient entendus sous réserve de leur accord : quarante-neuf pour cent pour PPP et cinquante et un pour eux.

— Cette répartition est liée à deux autres conditions, poursuivit-il. Premièrement, la méthode doit être dévoilée dans les trois ans à venir et, tant qu’elle ne l’est pas, PPP réclame le privilège fixé par contrat de liquider la société à tout moment et sans justification. Deuxièmement, PPP impose un troisième gérant chargé de superviser l’organisation et la mise sur pied de l’entreprise. De notre point de vue, cette exigence ne pose aucun problème : Peak Performance Pool a une grande expérience en ce domaine et nous avons tout intérêt à en profiter.

— Qu’est-ce que cela veut dire exactement, cinquante et un pour cent ? voulut savoir Block.

L'avocat affichait un air de triomphe satisfait.

— Cela signifie que vous détiendrez la majorité des parts dans la firme à venir et que vous conservez ainsi le pouvoir de décision, étant entendu que vous devez de votre côté répartir entre vous ces cinquante et un pour cent. *Mister* Westman me disait que vous aviez signé un précontrat ?

Markus acquiesça.

— Oui, en vertu de cet accord, trois quarts des parts appartiennent à *mister* Block et un quart à moi.

— Non, nous n'allons pas procéder de cette manière, dit Block en secouant la tête.

Il posa une main sur l'épaule de Markus d'un air paternel et expliqua à l'avocat :

— Nous faisons fifty-fifty. Ou plutôt, pour tomber sur un chiffre rond, vingt-six pour moi et vingt-cinq pour ce jeune homme.

Puis, se tournant vers son associé, il ajouta en allemand :

— Pour moi, ce n'est pas l'argent qui compte. Nous allons gagner des milliards. Qu'est-ce que vous voulez qu'un vieil homme fasse de tout ça ? Je veux léguer la méthode Block à la postérité. Voilà tout ce qui compte pour moi.

L'avocat cligna des yeux d'un air stupéfait, hocha la tête et demanda par précaution :

— Cela veut dire que vous êtes d'accord avec les conditions négociées ?

— Oui, répondit Block.

Markus n'était pas en mesure de prononcer une parole. Il se contenta de hocher la tête, hébété.

Les contrats purent ainsi être rédigés et signés lors d'un nouveau rendez-vous. Ils représentaient des montagnes de papier ; on attrapait mal au poignet à force de signer.

Au cours de cette rencontre, un des associés de PPP suggéra de s'inspirer de l'idée initiale et d'appeler la firme Block-Westman.

— Ce nom sonne bien, dit-il. Dynamique. Concis. Comme Hewlett-Packard. Ou bien Daimler-Benz.

Markus refusa aussitôt. Il estimait que seul l'inventeur devait donner son nom à la société car, sans lui, il n'y aurait aucune raison de fonder une entreprise.

— Dans ce cas, on garde le nom de départ, Block Explorations, résuma l'avocat avant de conclure par une plaisanterie : Cela nous évitera de tout réimprimer et de recommencer la signature à zéro.

Block avait suivi la conversation dans un silence étonnant et, une fois ce point réglé, il avait adressé un sourire à Markus. Puis il s'était remis à signer les contrats sans dire un mot.

Tout en tournant lui aussi les pages et en apposant son paraphe

aux emplacements prévus, Markus analysa ses sentiments. Cette décision le satisfaisait, mais pour être tout à fait honnête, il ne l'avait pas prise pour plaire à son associé. Non, une autre raison l'y avait poussé : le sentiment qu'il ne s'arrêterait pas là. Il voyait toujours cette image de tour sur laquelle il était écrit *Westman Tower*. Pas Block-Westman, rien que Westman. Il entendait une voix intérieure qui lui murmurait que Block Explorations, quel que soit le succès de la firme, ne serait qu'une étape dans sa carrière.

Qu'il faisait bien de garder son nom pour plus tard.

Parmi les contrats signés lors de cette rencontre, il y avait son propre contrat d'embauche. Celui-ci prévoyait un salaire annuel de cent mille dollars ainsi qu'une renégociation dès la découverte du premier gisement de pétrole. Ce qui promettait bien entendu une augmentation de salaire. Une nette augmentation.

C'était le début. Markus résilia la location de l'appartement de Paradise Valley et loua à Brooklyn un petit studio qui comprenait en tout et pour tout une pièce avec douche, toilettes et coin cuisine, mais qui n'en était pas moins hors de prix. Peu importait, il s'agissait d'une solution provisoire ; dès que l'argent coulerait vraiment à flots, il se paierait un appartement luxueux. De plus, il passait de toute façon presque toutes les nuits chez Amy-Lee, rattrapant plus d'un semestre d'abstinence et accumulant à l'inverse un retard massif de sommeil. Il fallait ce qu'il fallait. Sinon, à quoi bon le café et les autres excitants ? Le matin, il buvait plusieurs petits noirs dans le magnifique trois pièces d'Amy-Lee à Upper Eastside, d'où l'on jouissait d'une vue splendide sur le soleil qui se levait au-dessus de l'Atlantique et qui plongeait le Queens dans de l'or liquide.

Block, lui, préféra rester à l'hôtel. Les avocats s'en réjouirent car cette décision, expliquèrent-ils, limitait les risques de problème avec TINS au sujet de la nature des visas. Le fait qu'il logeait à l'hôtel attestait son « intention de rentrer » et rendait apparemment l'argumentation beaucoup plus facile.

Markus s'en moquait. Il refusa de montrer une quelconque « intention de rentrer », même pour faire semblant. Il n'avait pas l'intention de rentrer, *basta*.

À partir de là, les événements se bousculèrent. Ils louèrent un bureau, engagèrent les premiers employés – des secrétaires et des comptables qui s'occupèrent aussitôt de l'organisation de la société, ainsi que des géologues et des techniciens de forage qui commenceraient un peu plus tard. Le moteur et chef d'orchestre de cette tornade était le gérant imposé par PPP, un homme grand et joufflu qui approchait la quarantaine et portait le nom ronronnant de James Whitney Thurber Jr. III. Il avait de longs cheveux ondulés et faisait l'effet, au premier abord, d'une femme un peu trop virile, mais

il était marié et, même, avec une actrice assez connue dont il avait trois enfants. Par ailleurs, il avait le coup, il fallait le reconnaître. James Whitney Thurber etc. savait s'y prendre pour faire jaillir de terre des sociétés. Il savait quels formulaires remplir, à quoi il fallait veiller, ce qu'il valait mieux éviter, où trouver du personnel et comment choisir le bon. Il n'était peut-être pas sympathique – le froid qu'il répandait à certains moments avait de quoi vous glacer –, mais c'était un don du ciel.

Lorsqu'il intégra son bureau entièrement équipé, Markus n'avait donc plus grand-chose à faire. Même ses nouvelles cartes de visite étaient prêtes : Mark S. Westman, *Vice Président.* Il pouvait passer des heures à les contempler.

Quand il en montra une à Amy-Lee avec fierté, celle-ci se contenta de rire et de roucouler :

— Tu sais ce qui m'a tout de suite fascinée chez toi ?

— Oui, tu savais qu'une ascension fulgurante m'attendait.

Elle lui prit le lobe de l'oreille entre les dents, secoua la tête et ne le lâcha que lorsqu'il eut protesté avec véhémence. Ça faisait mal !

— Je fais partie de ces femmes qui ne raisonnent parfois qu'avec le bas-ventre, murmura-t-elle dans l'oreille malmenée, mais dès que je t'ai vu, j'ai eu envie de toi. C'était comme ça. Aussi simple que ça.

— Je suis choqué, répliqua Markus, flatté au plus haut point.

Le permis de séjour constituait le seul problème non résolu, l'épine dans le pied. La *green card* tant espérée, à en croire l'avocat, n'était pas près d'arriver.

— Vous pourriez entrer dans la catégorie EB-5 au titre d'investisseur résidant permanent. Mais pour cela, il faudrait qu'une partie de l'argent investi vous appartienne, au moins un million de dollars en général, et, malgré tout, cela prendrait encore trois ans pour obtenir la *green card.*

Il devait donc à nouveau se contenter d'un visa provisoire et d'un permis de séjour directement lié à l'emploi qu'il occupait dans sa propre société. Vive la bureaucratie ! commenta-t-il.

En ce qui concernait Block, la guéguerre de paperasse se révéla encore plus complexe dans la mesure où – ce principe mit l'Autrichien hors de lui – le niveau d'études jouait un rôle dans l'obtention de ce type de visa. En fin de compte, on réussit à trouver une solution de fortune pour lui permettre de tenir au moins quelque temps.

Markus se plongea dans la réglementation relative à cette question et découvrit ainsi que, pour obtenir une *green card* à titre d'investisseur, il ne suffisait pas de placer de l'argent, il fallait bel et bien créer une nouvelle entreprise. En d'autres termes, s'il voulait rester vivre aux États-Unis, Block Explorations ne pouvait effectivement représenter qu'une étape dans sa carrière.

Au cours d'une de leurs discussions nocturnes, nus entre les draps froissés, Amy-Lee demanda :

— Et tu n'as aucune idée de la manière dont ton associé trouve du pétrole ?

Markus secoua la tête.

— Il est bizarre. Il a promis de me l'expliquer. Mais, pour être honnête, je le croirai seulement le jour où je l'aurai vu.

— Et ça ne t'inquiète pas ?

Elle posa la tête sur sa poitrine et, perdue dans ses pensées, caressa son téton du doigt.

— Si cela m'inquiète ?

Il écouta le trafic, certes moins intense la nuit mais toujours dense, sans cesse présent, jamais interrompu.

— Non. Je voulais d'emblée fonder une entreprise avec OPI et OPM. J'y suis arrivé. Ça me prouve que je suis sur la bonne voie.

— Qu'est-ce que cela signifie, OPI, OPM ?

— *Other people's ideas* et *other peoples's money*[3].

C'était fou quand on y pensait. La méthode venait de Block, le capital de PPP et, pourtant, un quart de la société lui appartenait. 0 miracle du capitalisme !

— Seuls les services de l'immigration ne jouent pas le jeu comme prévu. Peu importe. D'ici peu, j'aurai gagné un million et je pourrai alors créer une nouvelle boîte. Mais qu'est-ce que tu fais exactement ?

Elle continua de masser son téton.

— Tu n'attaches aucune importance à Block Explorations ? demanda-t-elle en faisant semblant de ne pas remarquer la réaction qu'elle provoquait sur d'autres parties de son corps.

Il fut obligé de la lui montrer.

Lors de la pause suivante, il reprit :

— Je suis *Vice Président.* Pour le dire autrement : il reste une marche. Je n'ai donc pas encore entièrement réussi, n'est-ce pas ?

PRÉSENT

En rentrant chez elle, Dorothea trouva sur le répondeur un message de Werner l'informant qu'il rentrerait tard et la priant de ne pas l'attendre pour le dîner. Il avait l'air éreinté. Elle mangea en compagnie de Julian, qui la bassina avec un match de foot du VfB Stuttgart diffusé ce soir-là.

— Papa m'a donné la permission de le regarder ! répétait-il sans cesse bien qu'elle l'y autorisât aussi.

Il lui détailla les subtilités dans la composition de l'équipe et lui expliqua les chances qui en résultaient. Cependant, avec la meilleure volonté du monde, elle n'était pas en mesure de le suivre. Pour la

peine, elle lui donna un paquet de chips avec lequel il se retira dans la salle de séjour pour le début du match.

Tout en mettant le couvert pour son mari, elle repensa à Markus et à son étrange demande. Elle allait devoir attendre que Werner soit disposé à l'aider.

Celui-ci rentra peu après neuf heures, comme enveloppé d'un nuage sombre. Il l'embrassa, retira son manteau et la suivit dans la cuisine d'un air absent. Là, il prit un verre dans l'armoire, se servit au robinet et but l'eau d'un trait, ce qui ne lui arrivait jamais.

— Tu es allée voir ton frère aujourd'hui ?

— Oui, répondit Dorothea.

— Et alors ? Comment va-t-il ?

— Bien. Il a toujours cette affreuse cicatrice, mais il doit se faire opérer dans les prochains jours.

— Tant mieux, dit Werner, qui donnait l'impression de ne pas avoir compris un seul mot.

Elle le prit par le bras.

— Werner ? Qu'est-ce qui se passe ?

Il la fixa de ses yeux luisants d'effroi, posa son verre avec précaution et dit à voix basse, presque en murmurant :

— Siegmund est mort.

— Quoi ?

— Il a fait un infarctus. Ce midi à Dubaï. On annonce son avion, tout le monde se lève sauf lui. Untermeyer l'accompagnait, il était assis à côté. Je ne te raconte pas dans quel état il était.

Werner se mit lentement à balancer la tête machinalement.

— Ça s'est passé comme ça. Mort. D'un coup. Et il avait un an de moins que moi.

Un visage rond, un peu bouffi, émergea de la mémoire de Dorothea. Elle n'avait rencontré Siegmund qu'une seule fois dans sa vie, le soir où sa femme et lui étaient venus chez eux. Ils avaient promis de se revoir mais n'en avaient pas encore eu l'occasion – les rendez-vous, les obligations, le stress. Elle se rappela encore un autre souvenir.

— L'autre jour, il n'arrêtait pas de remuer le genou. On aurait dit qu'il était monté sur ressorts. Tu as remarqué ?

Werner se mit à marcher dans la cuisine d'un pas nerveux.

— Évidemment. Et encore, il était calme par rapport à d'habitude. Tu aurais dû le voir à la cantine.

— Le stress nuit à la santé. Il aurait dû écouter sa femme.

— Évidemment. Mais que veux-tu y faire quand tu n'as pas le choix ? s'exclama Werner.

Il s'arrêta, haletant.

— Ça me pend aussi au nez, cette vie itinérante, s'ils bouclent

effectivement le projet de développement avec le Brésil. Peut-être pire encore. Tu sais combien de temps il faut pour aller en Amérique du Sud ? L'horreur.

Dorothea ravala sa salive. Il partageait enfin les soucis qui la rongeaient depuis qu'il était question de ce projet.

— Assieds-toi, dit-elle. Mange !

— Je n'ai pas faim.

— C'est sûr, cette histoire de Brésil ?

— Non, mais…

Il se tut, l'observa. Elle le prit dans ses bras et ils restèrent dans cette position un long moment.

Jusqu'à ce que Julian entre dans la cuisine en traînant ses savates, sorte la bouteille de coca du réfrigérateur et – il n'avait jeté qu'un coup d'œil indifférent à ses parents – remplisse son verre à ras bord sans se presser. On aurait dit qu'il avait l'éternité devant lui ; tout l'inverse de sa précipitation habituelle les soirs de match, où il ressemblait plutôt à un avion à réaction volant à basse altitude.

Dorothea s'éclaircit la gorge.

— Tu n'as pas peur de rater un but ou une action importante ?

— Non, bougonna-t-il. C'est des informations ennuyeuses.

— Elles ne vont pas durer.

— Ils ont dit que toutes les émissions étaient décalées d'une demi-heure.

Julian examina son verre et en arriva à la conclusion qu'il était intransportable tant qu'il n'aurait pas bu une gorgée.

— Et sur les autres chaînes, c'est pareil.

Dorothea, qui tenait toujours Werner dans ses bras, sentit qu'il se raidissait. Elle le lâcha, elle-même inquiète.

— Et de quoi elles parlent, ces informations ?

— D'un problème en Arabie.

Elle échangea un bref coup d'œil avec Werner puis tous deux s'élancèrent dans la salle de séjour. Sur l'écran, on voyait un vieil homme en costume arabe, qui s'adressait à une forêt de microphones sous une pluie de flashs.

— … contrôle de la situation, disait la voix hachée de l'interprète. Les pompiers ont éteint les incendies… à l'exception d'un seul qui devrait… toutefois être également bientôt maîtrisé et… qui ne présente plus de danger. On a le contrôle de la situation… L'armée protège… euh… d'éventuelles cibles contre de nouveaux attentats… Et l'on va dès cette nuit… – le ministre de l'intérieur saoudien insiste sur ce point – dès cette nuit commencer les réparations.

L'image repassa brusquement dans un studio, comme il est de coutume dans ce type d'émissions spéciales. Un présentateur debout derrière un pupitre mettait de l'ordre dans ses feuilles. Un invité, assis

droit comme un i, attendait. Sur un moniteur, on pouvait lire le sujet d'actualité : « Explosion dans les ports pétroliers saoudiens. »

— C'était donc… euh… le ministre de l'intérieur saoudien, dit le journaliste dès qu'il se rendit compte qu'il était de nouveau à l'antenne.

Il se tourna vers son invité.

— Professeur Schulz, vous êtes spécialiste des questions d'approvisionnement en énergie. Que signifie la mise hors service de ces ports ? Devons-nous nous attendre à une crise du pétrole ?

L'universitaire sourit d'un air indulgent.

— Non ! L'Arabie Saoudite est certes le plus important, mais non le seul producteur de pétrole. Elle ne représente que vingt pour cent des besoins de l'Europe et seulement huit pour cent dans le cas des États-Unis. En outre, comme je vous le disais, le pétrole est là ; simplement, on ne peut pas le charger sur les navires-citernes pour le moment. Cela étant, je serais surpris que les marchés ne réagissent pas. L'Arabie Saoudite a jusqu'à présent joué le rôle de *swing producer,* ce qu'elle n'est plus en mesure de faire jusqu'à la remise en service des ports. Par conséquent…

— Que signifie *swing producer* ?

— Cela signifie tout simplement que l'Arabie Saoudite augmente ou réduit sa production en fonction de la demande. Les autres pays producteurs de pétrole peuvent en extraire autant qu'ils veulent ; les Saoudiens, en revanche, se limitent au volume nécessaire pour atteindre le quota global. Cela revient à dire que le prix du pétrole dépend d'eux…

Le journaliste écarquillait les yeux ; il n'avait manifestement jamais entendu parler de ce principe.

— Euh… cela les place dans une incroyable position de force, si je comprends bien.

Son invité présenté comme professeur redressa ses lunettes.

— En effet, quoiqu'il faille dire qu'au fond ils n'en ont jamais abusé. Ils se sont toujours efforcés de maintenir le prix du pétrole à un niveau compatible avec l'état de l'économie mondiale.

— Et la crise au début des années soixante-dix ? Je me souviens de l'interdiction de rouler le dimanche, des stations-service fermées… Et de tout le monde qui pestait contre les princes du pétrole. Il s'agissait bien des Saoudiens, n'est-ce pas ?

Le professeur hocha la tête.

— L'Arabie Saoudite, à l'époque gouvernée par le roi Fayçal, a en effet joué un rôle prépondérant dans la décision de l'OPEP de réduire de cinquante pour cent la production de pétrole. Cette décision avait cependant des raisons politiques et, *a posteriori,* il faut dire que la réaction des pays occidentaux paraît, disons, quelque peu exagérée.

Le présentateur porta la main à son oreille ou, plus exactement, à l'oreillette blanche qu'elle contenait et dit :

— J'apprends à l'instant que nous avons à nouveau Ras Tanura en ligne. Régie, c'est à vous.

Les haut-parleurs de la télévision grésillèrent soudain à donner le frisson tandis qu'une image tremblante et sombre apparaissait à l'écran. Elle était visiblement prise d'un hélicoptère et, peu à peu, on put distinguer de quoi il retournait : de gigantesques cylindres au toit plat, un nombre effarant – on aurait dit qu'ils couvraient l'horizon.

— Je suppose qu'il s'agit des réservoirs en question, dit la voix du présentateur.

— Exactement, répondit le professeur. Il s'agit du parc de stockage de Ras Tanura. Le plus grand dépôt de pétrole du monde.

On découvrit alors sur l'écran une tache instable d'un rouge jaunâtre.

— Et là, nous avons sans doute le feu qui n'est pas encore éteint. On dit que les réservoirs ne sont pas en danger. Cette information est-elle exacte selon vous ?

— Oui. Les bacs de stockage se trouvent à plusieurs kilomètres des quais. Ils n'ont jamais été menacés.

La transmission s'acheva sur une image fixe, puis on vit de nouveau les deux hommes dans le studio.

— Le ministre de l'intérieur saoudien a affirmé que les réparations commenceraient immédiatement ; il a même dit : « Dès cette nuit. » Combien de temps cela prendra-t-il, à votre avis, pour que le pétrole puisse de nouveau couler ?

L'homme en costume gris dodelina de la tête.

— C'est difficile à dire pour le moment. En tout état de cause, plusieurs semaines, voire plusieurs mois. Cela dépend de la nature des dégâts.

Le journaliste hésita comme quelqu'un qui a conscience que sa question risque d'être stupide.

— Et quand le pétrole se remettra à couler… combien de temps coulera-t-il encore ? Quand arriverons-nous au bout des réserves ?

Le professeur sourit quant à lui comme quelqu'un qui s'attendait à cette question et qui tient la réponse toute prête.

— En 2004, la compagnie pétrolière d'État Saudi Aramco a évalué ses réserves à 259,4 milliards de barils. On en exploite en moyenne entre huit à neuf millions par jour. Vous pouvez donc aisément faire le calcul : dans les conditions actuelles, les réserves suffisent encore pour au moins quatre-vingts ans.

— Il n'y a donc aucune raison de s'inquiéter ? résuma le journaliste avec un soulagement notable.

— Je m'attends à une augmentation momentanée du prix du

pétrole, qui devrait toutefois se normaliser assez vite.

— Merci beaucoup, professeur Schulz, dit le présentateur avant de se tourner vers la caméra. Voilà tout ce que nous pouvons dire pour l'instant sur le contexte des attentats perpétrés contre les ports pétroliers en Arabie Saoudite. Nous vous tenons bien entendu au courant de la suite des événements. Nous reprenons maintenant nos programmes. Et pour les amateurs de football, je précise que nous retransmettons en différé la deuxième mi-temps, déjà entamée, du match de coupe UEFA VfB Stuttgart contre Manchester United. Vous ne ratez donc rien.

Une pelouse inondée de lumière apparut à l'écran, les hurlements de milliers de fans sortirent du téléviseur et un joueur effectua la remise en jeu.

— Enfin ! s'exclama Julian en se calant dans le divan.

Werner tourna les talons en secouant la tête.

— Quelle poisse, dit-il. Je voulais justement commander du fioul dans les jours qui viennent. Je peux faire une croix dessus.

— Combien de litres nous reste-t-il ? demanda Dorothea.

— Oh ! Ça suffira encore pour quelques semaines. Mais plus pour des mois. Surtout que l'hiver approche.

— Vous ne pourriez pas aller discuter dans la cuisine ? lança Julian sur le ton de préado que sa mère ne supportait pas chez lui. C'est un match vachement important.

CHAPITRE 17

Tous les week-ends, la clinique grouillait de vie, bourdonnait comme une ruche. Cela commençait dès le samedi. Quand le temps le permettait, le parc entier était rempli de convalescents en robe de chambre, assis au centre d'un cercle de visiteurs.

Pour Markus, cela signifiait qu'il devait s'approvisionner en livres à la bibliothèque de la clinique avant le vendredi soir, se procurer un programme de télévision et ne plus sortir de sa chambre pendant deux jours.

Cette fois pourtant, il se tenait à la fenêtre et faisait le guet. Sa chambre se trouvait au premier étage et offrait une vue parfaite sur l'extérieur – presque trop parfaite même : il devait reculer à un mètre ou deux de la vitre dans la mesure où elle donnait sur un des sentiers les plus fréquentés du parc, bordé d'épais buissons qui plongeaient la chambre d'en dessous dans l'obscurité – ce n'était d'ailleurs sans doute pas une chambre, s'il lisait correctement le plan de la clinique.

Ah ! Ils arrivaient enfin. Dorothea et Julian, qui avait incroyablement grandi depuis la dernière fois. Nulle trace de Werner. Son beau-frère devait encore être en train de chercher une place de parking. Le week-end, pas facile de se garer à ce qu'on racontait.

Markus se remit au lit, comme il convenait selon lui à un malade qui reçoit de la visite, puis attendit qu'ils frappent à la porte et que, sur son « Entrez ! », tous deux passent timidement la tête, Julian le premier.

— Tiens, voilà mon neveu ! dit-il.

Julian entra à contrecœur, comme un gamin de onze ans sans défense qu'on privait de son précieux temps libre pour une activité aussi dégradante que la visite d'un oncle à l'hôpital.

— Salut, tonton Markus, dit-il. Ne me dis surtout pas que j'ai grandi.

— Je n'oserais jamais ! Quoique j'en aie bien l'impression. C'est sans doute parce que je suis allongé et que, toi, tu es debout. Tu ne crois pas ?

Julian le dévisagea en ruminant.

— Oui, répondit-il avec sérieux. Ça doit être une question de perspective.

Markus ne put s'empêcher de sourire.

— Exact. Une question de perspective… Dis-moi, tu es toujours

aussi fort en maths ?

Le gamin ne sut plus où regarder.

— Euh, oui. Ça va.

— Ce qui, en clair, veut dire qu'il n'a que des vingt sur vingt, expliqua Dorothea.

Elle le pria d'excuser l'absence de Werner. Il voulait venir, mais il avait dû se rendre au bureau pour une discussion urgente à propos de la catastrophe en Arabie Saoudite et des conséquences économiques possibles pour sa société.

— Le week-end ? s'étonna Markus.

Dorothea hocha la tête d'un air abattu.

— Un peu inquiétant, non ?

— Oh… J'ai vu les images à la télévision. Assez impressionnant. Le prix de l'essence va sûrement augmenter dès lundi. Les compagnies pétrolières ne rateront pas une occasion pareille.

— Oui, Werner dit la même chose.

Elle ouvrit son sac à main et en sortit un portable qu'elle lui tendit.

— Tiens. Voilà ce que tu voulais.

Markus le prit.

— Tu as bien procédé comme j'avais dit ?

— Oui, nous avons acheté un portable au nom de Julian et il l'a échangé avec un camarade de l'autre classe.

Markus tourna les yeux vers son neveu.

— Alors ? Tu n'as pas eu trop de mal à trouver un pigeon ?

Julian secoua la tête.

— Non ! Aujourd'hui, tout le monde rêve d'avoir le dernier modèle, sauf que tout le monde ne peut pas se le payer.

— Et comment as-tu expliqué que tu préférais l'ancien ?

— J'ai dit que je n'arrivais pas à le connecter sur mon ordinateur parce qu'ils avaient changé les interfaces. Pour les photos et les trucs dans ce genre.

Markus haussa les sourcils d'un air admiratif.

— Rassure-moi, ils ne les ont pas changées ?

— Non, bien sûr ! Mais, ça, la plupart des gens ne le pigent pas.

Il désigna le portable que son oncle tenait dans les mains.

— Celui-là appartenait à Timo. Et lui, il ne pige franchement rien. Il ne sait même pas qu'il suffisait d'échanger la carte mère pour qu'on conserve nos numéros.

— Mais justement, je ne voulais pas conserver le numéro ! s'exclama Markus, soucieux.

— Je sais ! On ne l'a pas fait, le rassura Julian en haussant les épaules. De toute façon, il n'a pas beaucoup de copains à qui donner son nouveau numéro.

— C’est bien, dit Markus, satisfait. Je te remercie.

Il se tourna vers sa sœur.

— Et toi aussi bien sûr. C’est quand même ton argent au bout du compte.

— Mais pourquoi as-tu besoin de ce portable ? voulut savoir Julian.

Markus examina le petit appareil léger dans ses mains et se demanda une nouvelle fois s’il avait bien pensé à tout.

— Je dois appeler quelqu’un dont le téléphone est très probablement sur écoute, expliqua-t-il. C’est pourquoi j’ai besoin d’un portable qui ne conduise pas trop facilement à moi.

Son neveu écarquillait les yeux.

— C’est vrai ? Cool !

— Mais cela reste entre nous, n’est-ce pas ?

— Évidemment !

Markus rangea l’appareil dans le tiroir de sa table de nuit où il avait stocké par précaution plusieurs bandes dessinées destinées à Julian. Ainsi, la conversation put s’orienter vers l’épicerie de Dorothea sans qu’il les dérange.

Le comptable était venu et, en compagnie de Werner, ils avaient tout calculé, s’empressa-t-elle de raconter. Ils avaient réglé la paperasserie administrative, le contrat de location de la petite maison était déjà signé.

— Il faut voir, je me servirai peut-être des autres pièces comme d’entrepôt ou d’arrière-boutique, continua-t-elle. En tout cas, hier, j’ai déjà rangé des boîtes de conserve, des pâtes et ainsi de suite, des aliments qui se gardent, quoi ; et je passe mon temps à distribuer des prospectus dans le village. Lundi, à sept heures et demie, un paysan m’apporte des légumes garantis cent pour cent bio et, à neuf heures, c’est parti. Sur le dernier prospectus, il y a un bon. Celui qui le présente au cours de la première semaine reçoit gratuitement un paquet de deux cent cinquante grammes de pâtes de première qualité. Qu’en dis-tu ?

Le dynamisme qu’elle irradiait tout à coup lui plaisait beaucoup. Il trouvait qu’il lui allait bien.

— Je croise les doigts. Promis. Tu vas voir, ça va marcher du tonnerre de Dieu.

Elle expira un grand coup.

— Je suis si excitée !

— Sinon, ce ne serait pas rigolo.

Ils bavardèrent encore de choses et d’autres puis, cette fois encore, il fut très vite temps de repartir. Dorothea envoya Julian en avant.

Dès qu’il fut sorti, elle se retourna vers son frère et lui posa une

question qui devait, à en juger par le ton de sa voix, lui peser depuis un bon moment.

— Markus, l'avocat a dit que… J'ai l'impression de vivre un film d'agents secrets. Je dois me faire du souci pour toi ?

— Frieder t'a tout raconté, j'imagine. Pourquoi je suis ici… Sous un faux nom…

— Mais ce n'est pas vrai, tout ça, n'est-ce pas ? Tu n'as quand même pas pris de la… cocaïne ? Pas toi ?

— Ça dépend de ce qu'on entend par « prendre ».

PASSÉ

Elle était au-dessus de lui, comme il aimait ; se balançait, s'enfonçait, haletait dans un état de transe toujours croissant et, soudain, elle releva tellement le bassin que Markus fut hors d'elle.

— Attends, lâcha-t-elle, à bout de souffle.

Elle se pencha vers la table de nuit, nue, brillante dans la pénombre, les seins pendants comme des fruits mûrs, et prit quelque chose dans la table de nuit, un objet qui produisait un froissement, un sachet en plastique dont elle sortit avec les doigts une substance poudreuse qu'elle étala sur son gland humide, ce qui l'amena à gémir, et elle reprit ses mouvements de plus belle.

Alors… il éprouva une sensation inconnue. Sa boîte crânienne explosa. Son corps se transforma. Ses terminaisons nerveuses se mirent à brûler. Une extase venue d'un autre monde le consuma, l'incendia, le catapulta dans l'univers.

Des millions d'années plus tard, quand ses pensées se remirent en branle et qu'il put constater qu'il existait toujours, il sentit le poids d'Amy-Lee sur lui, sentit sa transpiration, son odeur de musc.

— Waouh ! s'écria-t-il péniblement.

Incapable de se mouvoir, il se faisait l'effet d'une serpillière essorée. Elle… vivait encore. Il l'entendit murmurer quelques mots qui ressemblaient à :

— Je me dis chaque fois qu'un jour je resterai là-bas. Que je ne rentrerai pas.

Il ne comprit pas ce qu'elle voulait dire, ne comprenait de toute façon pas ce qui s'était passé. Il se rendait bien compte qu'il devait y avoir un rapport avec cette poudre.

— Qu'est-ce que c'est comme truc ?

Elle le lui dit.

— Mais c'est… illégal ! Non ?

Amy-Lee releva la tête et secoua les cheveux d'un geste agacé.

— Je m'en moque. Je n'ai qu'une vie et je veux en tirer le maximum.

Block avait établi le trajet et Thurber avait tout organisé – il semblait vraiment avoir des contacts partout. Peu de temps après, ils survolèrent la Louisiane : Markus, Block ainsi qu'un géologue trapu, barbu, à l'air tranquille, qui répondait au nom de Michael Quinton et que l'Autrichien soupçonnait d'être chargé par PPP de découvrir sa méthode, comme il l'avoua à Markus à un moment où l'autre était occupé.

— Vous devez m'aider à l'empêcher de nous espionner, l'exhorta-t-il.

— D'accord, promit Markus, qui passa le reste du vol à se demander si son associé souffrait de paranoïa ou s'il avait raison.

Lorsqu'ils descendirent d'avion, il faisait froid et humide. Ils montèrent alors dans un hélicoptère qui les emmena plus au sud, au-dessus de marais couverts de brouillard, hérissés d'arbres bizarres qui semblaient irréels.

— La saison des ouragans est passée, cria le pilote sans se retourner. Heureusement !

Markus était assis à l'arrière près de la vitre. C'était la première fois qu'il montait dans un hélicoptère et il avait l'impression de vivre une aventure. À bien y réfléchir, toute sa vie, en fin de compte, s'était transformée en une immense aventure.

Ils atteignirent la côte. La couche de nuages se déchira et ils aperçurent des plates-formes pétrolières, aussi petites que des jouets miniatures, serrées les unes contre les autres au milieu des eaux territoriales du golfe du Mexique aux reflets d'émeraude.

— Ces installations ont entre trente et quarante ans, commenta le pilote. Le volume de production n'arrête pas de baisser ; on en a déjà démonté plusieurs parce qu'elles ne donnaient plus assez.

Ils poursuivirent leur voyage au-dessus de la mer, de plus en plus loin. Cela faisait maintenant plus d'une heure qu'ils étaient partis. Les plates-formes se faisaient toujours plus rares, la mer devenait de plus en plus bleue, ce qui signifiait vraisemblablement qu'elle était de plus en plus profonde. Une fine couche de brume d'un blanc glacial recouvrait la surface de l'eau et, au bout d'un moment, une plate-forme émergea de ce brouillard, beaucoup plus grande que les précédentes. Elle était énorme ; c'était une ville d'acier construite sur d'épais pontons orange. La flamme claire et régulière d'une torche de gaz brûlait en haut d'un support qui s'avançait en saillie.

— Nous sommes au-dessus du champ de Marlin, cria le pilote en guise d'explication. Il se trouve deux milles en dessous du fond de la mer. On l'a découvert en 1993 ; la production a atteint le record de quarante-huit mille barils par jour.

— Et aujourd'hui ? voulut savoir Block.

— Le dernier chiffre dont j'ai entendu parler était de trente-neuf mille barils par jour, mais cela remonte déjà à quelque temps.

— Est-ce que la plate-forme dispose de ses propres séparateurs ?

— Oui, là en bas.

Le pilote désigna un gigantesque appareil d'allure complexe, situé juste au-dessus du niveau de la mer.

— Il dissocie le gaz, l'eau et le sable puis, hop, le pétrole part vers la côte à l'intérieur du pipeline.

Ils survolèrent la plate-forme ; plus ils descendaient, plus elle grandissait. Markus se rendit compte qu'elle était encore beaucoup plus grande dans la réalité que vue du ciel. C'était un colosse.

Les infrastructures démesurées qui se cachaient derrière l'approvisionnement en carburant et en fioul le laissaient bouche bée. Il n'y avait pas songé une seconde quand il introduisait le pistolet de la pompe à essence dans le réservoir de sa voiture. Et quand bien même il y aurait songé, il n'aurait pas été capable d'imaginer, ne serait-ce que de façon approximative, la monstrueuse machinerie nécessaire pour que l'essence sorte effectivement du pistolet quand il appuyait sur la gâchette et que les chiffres de la pompe se mettaient à tourner.

Mais il ne devait bien entendu rien en montrer. Cela aurait sans doute fait très mauvais effet que le vice-président d'une société de prospection de pétrole pose des questions de débutant. Il fallait qu'il lise d'urgence quelques ouvrages sur le sujet, se dit-il, tout en sachant d'avance qu'il n'en ferait rien car il consacrait chaque minute de loisir à Amy-Lee, le plus souvent à faire l'amour. Le reste du temps, ils se baladaient dans la ville des villes. Amy-Lee semblait connaître tout ce que New York comptait de personnalités, se faisait inviter à toutes les réceptions, était de toutes les fêtes. Dans les quelques semaines qui venaient de s'écouler, Markus avait mangé avec des requins de Wall Street très connus, trinqué avec des hommes politiques, partagé la piste de danse avec des actrices et des starlettes du show-biz, assisté à des vernissages d'artistes en vue, au cours desquels il avait examiné leurs tableaux étrangement dénués d'art en faisant semblant de s'y connaître. Il avait constaté avec stupéfaction que, dans ces milieux-là, il semblait quasiment normal de recourir à la cocaïne pour chauffer l'atmosphère alors qu'on vous regardait de travers si vous allumiez une cigarette. Il n'était pas rare que quelqu'un qui venait de sniffer une ligne de coke avec un billet d'un dollar vous tienne un discours sur les dangers du tabac.

Un soir, il avait pissé à côté de Robert Baldwin, le présentateur du journal télévisé. Le célèbre visage, rougeaud et bouffi, que tous les États-Unis connaissaient s'était tourné vers lui et avait déclaré d'une voix pâteuse :

— Mon ami, si je peux vous donner un bon conseil, profitez du temps que vous passez avec elle. Vous ne retomberez pas de sitôt sur une perle pareille. Et elle vous laissera tomber aussi vite qu'elle vous a branché. Croyez-moi.

Puis il avait fermé sa braguette et s'en était allé.

L'hélicoptère s'approchait d'un grand bateau équipé d'un imposant derrick au milieu du pont. Comme ils le contournaient pour se poser sur la poupe, Markus put lire : *Gulf Endeavour IV*.

Quand ils sortirent de l'appareil, un vent froid et vif soufflait. Le bateau tanguait dangereusement au gré des flots. Markus se demanda sincèrement comment il était possible de procéder à un forage dans des conditions pareilles, sur un fond marin qui se trouvait à on ne sait combien de profondeur.

Un grand dégingandé tenant un ciré jaune contre son ventre vint à leur rencontre.

— Jim Mackintosh, dit-il en leur serrant la main. Bienvenue à bord.

Markus se souvenait de ce nom. Il figurait sur l'itinéraire. C'était un géophysicien qui travaillait pour British Petroleum.

Ça sentait les gaz d'échappement. Le bateau était régulièrement pris de secousses quand les machines – il tenait ces explications des récits de Block – se mettaient à rugir pour le maintenir à l'aplomb malgré les courants.

— Venez, rentrons, suggéra Mackintosh. Ce sera plus confortable.

À l'intérieur du bateau, il faisait une chaleur à crever. Markus avait la nausée avec le roulis ; il fut heureux de pouvoir s'asseoir même si cela n'y changeait pas grand-chose.

— Vous êtes donc ceux à qui je dois montrer nos secrets les mieux gardés, dit alors Mackintosh, manifestement indécis quant à la suite des événements. Normalement, je n'en ai pas le droit, mais puisque mon chef me l'a expressément ordonné…

— Quel champ êtes-vous en train d'ouvrir à l'exploitation ? demanda Block. Thunder Horse ?

Jim Mackintosh parut se réjouir d'aborder des questions concrètes.

— Oui, c'est cela. Le champ mesure cinquante-quatre milles carrés et nous procédons ici au vingt-cinquième et dernier forage d'exploitation. Coût total de l'opération, pipeline jusqu'à la côte inclus : quatre milliards de dollars.

Il s'approcha d'une table à cartes et sortit des tiroirs plusieurs tirages papier de la taille d'une affiche.

— Thunder Horse est vraisemblablement le dernier grand champ pétrolifère du golfe. Mais c'est une très belle nappe, la pression est élevée, ce qui la rend presque aussi commode que les gisements en

Arabie Saoudite.

Il étala la carte. Elle montrait la côte du golfe et ses isobathes décroissantes. Des surfaces plus ou moins grandes aux bordures échelonnées étaient marquées de différentes teintes rouges. Pour Markus, elle évoquait un gigantesque touché-coulé.

— La carte actuelle des gisements connus dans le golfe, reprit le géophysicien. Pour le moment, presque huit mille puits sont en activité. On évalue les réserves à environ vingt-cinq milliards de barils, dont une fraction appartient, il est vrai, au Mexique.

Block, Quinton et Mackintosh entamèrent une discussion technique à laquelle Markus ne comprit bientôt plus rien. Il observait par les hublots la mer agitée, couverte d'écume. Des gouttes de pluie frappaient les vitres. Le bateau se levait et se baissait dans un mouvement qui lui rappelait le sexe. Il se souvint du moment où il avait demandé à Amy-Lee si au fond elle l'aimait. C'était peu après avoir rencontré Baldwin, dont il s'était bien gardé de parler car il n'avait eu aucune envie d'apparaître comme un crétin jaloux. Dehors, il pleuvait : le vent mouillé fouettait les vitres de l'appartement, exactement comme en ce moment.

— Pourquoi me demandes-tu cela ? l'avait-elle questionné avec cette expression rêveuse dans le regard qu'elle avait souvent juste après l'amour.

— Pour savoir, avait-il répondu.

— Oui, je t'aime.

— Et si j'échoue ? Si je fais faillite ? Tu m'aimeras encore ?

Elle l'avait dévisagé de son regard absent, longuement. Elle l'avait fixé comme une voyante sa boule de cristal.

— Tu ne vas pas échouer.

Cette phrase résonnait encore dans son esprit bien qu'elle ne répondît pas à sa question. Il n'allait pas échouer, exact. Inutile de se faire du mouron. Il était copropriétaire d'une des firmes les plus prometteuses de la planète ; il était bien parti pour finir bourré de pognon ; et il avait une copine au désir apparemment insatiable. Il touchait du doigt la vraie vie, et la vraie vie signifiait une ivresse sans fin.

— Markus ?

Block l'arracha à ses pensées ; ils devaient discuter brièvement en aparté.

— Ça ne sert à rien de chercher dans le golfe, déclara-t-il lorsqu'ils furent côte à côte, agrippés au bastingage, dans le vent qui emportait leurs paroles vers la mer. Un jour, nous serons bien obligés de forer dans l'océan, nous n'y couperons pas. Mais dans la perspective de notre projet, cela n'a pour le moment aucun sens.

— Pourquoi pas ? l'interrogea Markus.

Il avait le sentiment que sa mâchoire inférieure était en train de geler. À l'idée de devoir refaire tout le trajet en hélicoptère dans la tempête qui montait, il se sentit mal.

— Pas mal de choses ont changé depuis mon époque, dit l'Autrichien. Avec tous ces nouveaux champs pétrolifères, la carte ressemble à un patchwork. Si nous trouvons ici du pétrole, cela n'impressionnera personne. Il faut aller sur le continent. À l'heure actuelle, la production sur la terre ferme est réduite de moitié par rapport à 1970. Nous aurons plus de mal, mais si nous y trouvons un gisement, cela fera sensation.

— Seulement, en trouverons-nous un ?

Block esquissa un geste dédaigneux.

— Je n'ai aucun doute.

PRÉSENT

Après le journal télévisé, une émission spéciale réunissait un cercle de spécialistes sous le titre : « La fin du pétrole ? » Au fond du studio, une immense photo montrait le port pétrolier de Ras Tanura en flammes, comme il était d'usage sur toutes les chaînes dès qu'il s'agissait de ces événements.

— Je dois préciser d'emblée, s'exclama avec énervement un des experts au début de l'émission, que nous allons discuter ici une question extrêmement mal posée. Que s'est-il passé ? Un port pétrolier est paralysé, le plus grand du monde, je le concède – jusqu'à présent, plus de cinq pour cent des besoins mondiaux en pétrole transitaient par Ras Tanura, comme nous l'avons tous appris au cours des derniers jours –, mais il ne s'agit que d'un port. En ce qui concerne le pétrole lui-même, il ne s'est produit aucun changement. À présent, le pétrole coule dans les bacs de stockage saoudiens au lieu d'arriver dans les tankers, c'est tout.

Pendant ces explications, le présentateur avait hoché la tête d'un air grave.

— Mais vous me donnerez sans doute raison, relança-t-il, quand je dis que ces événements démontrent la fragilité de l'économie mondiale et qu'ils nous font prendre conscience que les réserves de pétrole ne sont pas infinies. Ou bien voyez-vous les choses sous un autre angle ?

— Vous confondez ici deux aspects de la question. L'accident démontre la fragilité de l'économie mondiale – oui. Naturellement. Mais la fin du pétrole n'en reste pas moins très lointaine. Nous avons peut-être consommé… la moitié du pétrole existant, et j'insiste sur le « peut-être ».

Un deuxième expert, un barbu à l'air très soucieux, leva l'index

d'un geste impérieux.

— On mettra moins de temps à venir à bout de la seconde moitié qu'on n'en a mis à consommer la première ! Pensez à l'Inde, pensez à la Chine, deux nations industrielles qui se réveillent et dont les besoins s'accroissent de jour en jour. Ce qui va inévitablement entraîner une augmentation du prix du pétrole.

Il parlait d'une voix traînante, comme s'il portait sur ses épaules toute la misère du monde.

— En outre, les réserves ne sont nullement aussi sûres qu'on veut bien le dire. Pensez à Shell. En janvier 2004, la compagnie a dû baisser de 3,9 milliards de barils le chiffre annoncé fin 2002. Cela représente quand même vingt pour cent de l'ensemble des réserves de l'entreprise qu'on croyait assurées. À plus ou moins long terme, les autres compagnies se verront également contraintes à des déclarations du même ordre.

Lorsque le présentateur fit un geste de la main pour donner la parole au troisième spécialiste, celui-ci, qui avait de toute évidence le costume le plus cher de l'assemblée et portait des lunettes de *designer* carrées, ne put réprimer un sourire de mépris.

— La révision que vous venez d'évoquer résulte d'examens des grands fonds sous-marins et concerne des réserves qui sont en effet difficiles à évaluer, pour tout un ensemble de raisons dont l'explication dépasserait le cadre de cette émission. Mais, poursuivit-il en se redressant sur son siège, vous vous trompez aussi sur le reste. Nous avons procédé à une analyse champ par champ qui indique très clairement qu'au cours des cinq ou six années à venir, nous allons assister à une augmentation des capacités de production jusque-là inconnue : autour de vingt pour cent, voire davantage.

Son nom s'afficha à l'écran ; on apprit par la même occasion qu'il dirigeait un « World Energy Research Institute ».

— Une analyse champ par champ ? répliqua le barbu. Comment voulez-vous que ce soit possible ? L'OPEP n'a publié aucun chiffre concernant les différents gisements depuis plus de vingt ans. En Arabie Saoudite, ces informations sont secret d'État !

Cette objection ne perturba nullement l'homme au costume coûteux.

— Des prévisions comportent par principe une part d'incertitude, c'est évident. Néanmoins, dans le commerce du pétrole, les plus grands facteurs d'incertitude ne se trouvent pas en dessous, mais au-dessus du sol. L'instabilité politique, les conflits, le terrorisme – ou même tout simplement les lenteurs. Ce commerce connaît de longues périodes de démarrage. Vous ne pouvez pas décider de construire une raffinerie aujourd'hui et en disposer demain.

— Vous racontez n'importe quoi, s'emporta le barbu. Nous

consommons vingt-cinq milliards de barils par an, tendance croissante, et nous n'en découvrons que sept milliards par an, tendance à la baisse. Pensez au Mexique ! Début 2005, le gouvernement annonçait que le champ de Cantarell, le plus grand du pays et le deuxième au monde du point de vue des quantités produites, ne donnait plus autant qu'on l'espérait. À présent, il faut injecter de l'azote pour rapprocher la production du niveau souhaité…

— Il s'agit d'un processus tout à fait banal. Avec le temps, la pression du gisement baisse. Et cette technique permet de la faire remonter, c'est tout bête.

L'espace d'un instant, on aurait pu croire que le barbu allait lui sauter à la gorge.

— Vous savez parfaitement qu'avec ce type de technique on peut certes maintenir la production à un niveau constant pendant un certain temps, mais que, dès que cela ne marche plus – et on ne sait jamais quand ce moment va arriver –, c'est terminé aussi sec. Au lieu de diminuer peu à peu et de manière prévisible, ce qui serait le processus normal.

— Vous commettez l'erreur de tous les prophètes du déclin, à savoir que vous ne prenez en compte que les technologies existantes à l'heure actuelle. Alors qu'on invente constamment de nouveaux procédés qui rendent possible le progrès technique…

— Faites-vous par hasard allusion à la méthode Block ?

— Elle a peut-être mauvaise presse, mais elle a donné des résultats sensationnels.

— Avec cette réserve que nul ne sait comment ils ont été obtenus…

Le présentateur, qui avait suivi cette dispute avec un regard par moments un peu vitreux, leva ses fiches comme un arbitre son carton jaune.

— J'aimerais qu'on revienne aux raisons d'être de cette émission, la catastrophe dans le port de Ras Tanura. Que signifie-t-elle ?

L'expert qui avait pris la parole le premier répondit sans hésiter :

— Que les réserves de pétrole disponibles sont réduites de cinq pour cent jusqu'à ce que les installations portuaires soient réparées. Rien d'autre.

— C'est une réduction de l'approvisionnement de cinq pour cent qui a déclenché la première crise du pétrole en 1973, rappela le barbu, les yeux luisants.

Le premier expert fit un geste de rejet.

— Oui, mais depuis cette époque, nous avons réalisé des progrès et constitué des réserves stratégiques. À présent, les gouvernements doivent simplement débloquer celles-ci jusqu'à ce que les travaux soient terminés.

— Bref, aucune raison de s'inquiéter ? demanda le journaliste.

— Non. D'autant qu'à Rotterdam, le plus grand port européen, les dépôts sont de toute façon pleins à ras bord en cette saison vu que l'hiver arrive et que la demande en fioul augmente.

— Devons-nous craindre des augmentations de prix ?

L'expert hocha la tête d'un air furieux.

— Ça, c'est sûr et certain. Comme toujours, les compagnies vont exploiter la situation – même si, d'un point de vue objectif, ces augmentations ne sont pas justifiées ou, alors, uniquement dans une faible mesure.

Le présentateur se tourna vers la caméra avec un sourire conciliant.

— Voilà pour le moment, mesdames et messieurs, dit-il. Notre émission touche à sa fin. En résumé : gardons notre sang-froid.

Il baissa les yeux vers sa fiche.

— Et maintenant, nous retrouvons nos envoyés spéciaux Bärbel Müller et Thorsten Rebus pour l'ouverture du salon de l'automobile à Pékin.

Il s'interrompit en se rendant compte de ce qu'il venait d'annoncer et il conclut :

— Un sujet brûlant, donc. Bonne soirée.

La régie lança le générique de fin, accompagné d'une mélodie à la harpe. À l'arrière-plan, on vit les hommes dans le studio éclater de rire en cœur avant qu'une nouvelle image apparaisse à l'écran.

La plupart des journalistes n'entrevirent pas la portée réelle de l'information la plus importante du jour et la passèrent par conséquent sous silence. Quand ils l'évoquaient, elle n'occupait qu'un bout de colonne dans la rubrique « Économie ».

L'Agence internationale de l'énergie
annonce le déblocage des réserves d'urgence

Paris. Le directeur exécutif de l'AIE, Claude Mandil, a fait savoir que les vingt-six pays membres de l'Agence avaient décidé une action concertée pour répondre à l'interruption de l'approvisionnement en pétrole provenant du Proche-Orient, provoquée par la destruction du port de Ras Tanura. Les dégâts causés par l'explosion dramatique entraînent une interruption sérieuse de l'approvisionnement telle que définie dans les statuts de l'AIE. Les pays membres de l'Agence ainsi que la Commission européenne recommandent sans restriction de mettre à la disposition des marchés l'équivalent de deux millions de barils de brut par jour pour une période initiale de dix jours.

Une fois de plus, personne ne répondit. Abu jabr referma son portable. La télévision était branchée sur CNN, dont les textes défilants et le bombardement d'images lui usaient les nerfs.

Il avait beaucoup de mal à demeurer toute la journée à la clinique. Mais, d'un autre côté, rien ne l'attirait à l'extérieur. Ce qu'il en avait vu en arrivant lui suffisait. À tous les arrêts de tramway de Francfort, d'immenses affiches montraient des femmes en sous-vêtements. Et des enfants attendaient à côté sans que cela ne gêne personne.

À plusieurs reprises, il avait aperçu des gens soûls, allongés sur un banc ou simplement par terre. Un spectacle dégoûtant. Et il suffisait de tourner la tête pour découvrir des magasins où l'on vendait de l'alcool par caisses entières.

Non, il préférait rester ici. Même si les locaux mis à leur disposition manquaient d'espace. Il s'agissait de deux chambres attenantes, qui offraient certes tout le confort souhaitable, mais ne mesuraient guère plus de quelques pas.

Wasimah ne quittait pas son fils. Entre deux soins, Mandhur regardait beaucoup la télévision pendant que sa mère lui traduisait. Abu Jabr ignorait qu'elle parlait allemand. Cela l'impressionna. Sa belle-fille semblait plus cultivée qu'il ne l'avait supposé. Peut-être aussi évitait-elle d'en faire étalage car beaucoup de religieux prétendaient qu'une formation trop développée nuisait à l'âme des femmes. Abu Jabr, qui avait lui-même dû se battre pour avoir le droit de fréquenter l'école, méprisait cette conception, mais il la savait plus répandue qu'il ne l'aurait voulu.

C'était également Wasimah qui avait attiré son attention sur les événements de Ras Tanura. L'explosion avait eu lieu le vendredi soir, à l'heure de la prière – par bonheur, fallait-il l'avouer, car, sinon, beaucoup de gens seraient morts tandis que, là, seule une poignée d'ouvriers étrangers qui ne respectaient pas l'interdiction de travail imposée par la loi aux heures de prière avaient été blessés.

Cette explosion n'en demeurait pas moins une catastrophe. Et pas moyen d'apprendre quoi que ce soit. La télévision montrait des images sur lesquelles on ne reconnaissait rien, les reporters répétaient en boucle les mêmes banalités. Voilà pourquoi il s'efforçait de joindre son fils. Comme Zayd faisait partie du comité qui conseillait le roi sur toutes les questions relatives à la production de pétrole, il en saurait certainement plus. Mais il avait beau appeler, Zayd restait injoignable.

— Je ne comprends pas, murmura-t-il après une nouvelle tentative. Il ne peut pas avoir coupé son téléphone en de pareilles circonstances.

Tiens, à nouveau des images prises d'hélicoptère. Quelle fumée ! Et cela depuis deux jours ! Que pouvait-il bien se passer ?

Il entendit Wasimah entrer dans la chambre. Elle s'assit à ses pieds, leva les yeux vers lui et dit :

— Abu, je dois vous dire quelque chose. Je crois que Zayd ne veut pas vous parler.

Il la regarda avec stupéfaction.

— Que racontes-tu là ?

Elle baissa les yeux.

— Il se pourrait qu'il ait coupé le portable dont vous connaissez le numéro et qu'il en utilise un autre. Cela lui arrive souvent. Il possède tout un coffre rempli de portables dont il ne se sert plus.

Abu Jabr secoua la tête.

— Pourquoi veux-tu qu'il fasse cela ? Pourquoi refuserait-il de me parler, à moi, son père ?

— Je l'ignore. Ou bien je me trompe peut-être. Cependant, ne vous a-t-il pas souvent appelé par le passé pour vous informer qu'il avait changé de numéro ?

Abu Jabr observait sa belle-fille d'un air consterné. C'était vrai. Il s'était même parfois demandé comment c'était possible. Pourquoi les portables de Zayd tombaient-ils tout le temps en panne ?

— Il a une liste. Quand il veut éviter quelqu'un, il appelle tous les autres pour leur donner son nouveau numéro.

Ils entendirent le petit tousser de l'autre côté du mur. Wasimah se leva.

— Je n'ai aucune certitude. Je voulais juste… vous mettre au courant.

Sur ces mots, elle ressortit.

Abu Jabr ouvrit son portable et fit défiler tous les numéros de son répertoire. Il les avait déjà tous essayés, mais les gens qu'il avait réussi à joindre ne savaient rien de précis.

Il posa le doigt sur la touche R. Cette femme racontait des bêtises.

D'un autre côté…

Il abandonna, referma son téléphone et le posa près de lui. À la télévision, on voyait des ouvriers en train de déblayer des ruines calcinées et fumantes tandis que des volutes s'élevaient encore à l'arrière-plan. Puis à nouveau la vue aérienne des pétroliers qui attendaient au large dans le golfe Persique, une flotte complète de tankers. La catastrophe coûtait chaque jour des millions au royaume.

CHAPITRE 18

PASSÉ

Aussi loin qu'on avançait, le champ de South Belridge en Californie offrait le spectacle d'une terre détruite. C'était un désert gris couvert à perte de vue par des pompes à balancier, étroitement serrées les unes contre les autres, pareilles à des dinosaures qui baissaient sans relâche le cou vers les points d'eau. Un troupeau énorme sans cesse en mouvement. Les innombrables ornières des camions traçaient des sillons dans le sol entaillé, sale, huileux, sans vie. On apercevait à peine de-ci de-là – par endroits, autour de conduites ou de coffrets de commande – une végétation pauvre et rabougrie, des buissons desséchés, pour la plupart déjà morts. Et les balanciers qui pompaient, pompaient, pompaient…

— Cela représente dix mille deux cents sources au total, expliqua la grosse femme au volant de la Jeep. Ce champ a été découvert en 1911 et, depuis, il a produit plus d'un milliard de barils. Maintenant le débit baisse, naturellement, mais il devrait se maintenir encore quelques décennies.

Cette excursion mettait Markus mal à l'aise. Il souffrait – même s'il n'était sans doute pas possible de faire autrement – de voir le sort réservé à cette terre uniquement pour en extraire du pétrole.

Ils s'arrêtèrent près d'un bâtiment délabré. Pour accéder à la porte, la grosse femme dut d'abord ouvrir une grille massive. À l'intérieur, ça sentait la poussière et le chaud.

— Il n'y a plus grand monde qui vient ici, expliqua-t-elle en tapant le code pour désactiver l'alarme.

Ils passèrent une porte ouverte au fond d'un petit couloir et pénétrèrent dans une salle de réunion au lino vert mousse et aux vitres si sales qu'on ne voyait plus à travers. Il fallut allumer. Un des néons, usé par l'âge, tremblotait sans parvenir à se stabiliser. La femme ouvrit des armoires en bois, en sortit des cartes dont certaines paraissaient dessinées à la main, presque des antiquités.

— Tenez, voici les dernières mesures sismologiques qui ont été faites. C'était en… pouh ! Ça doit être écrit quelque part. Là ! En 1957. Vous croyez que c'est possible ?

Block ne manifestait aucun intérêt pour la date. Il caressait les cartes, étudiait les lignes.

— Avez-vous encore les comptes rendus originaux ?

— Que voulez-vous dire par « comptes rendus » ?
— Les notes du géologue.
— Ces hiéroglyphes ? Non.
— Dommage.
Il étudia la carte qu'il avait sous les yeux en se frottant le nez.
Markus tentait de deviner ce qu'il cherchait. À présent, il savait, du moins en théorie, comment on procédait à des recherches sismologiques : on provoquait artificiellement des secousses dans le sol, en règle générale avec de la dynamite, et on enregistrait les ondes réfléchies à l'interface de deux couches géologiques. C'était l'étape la plus importante dans la prospection du pétrole, une sorte de radiographie du sol.
— A-t-on réalisé des analyses magnétiques ou gravimétriques ?
La femme remit une mèche dans l'élastique qui retenait ses cheveux d'un brun terne.
— Possible, mais, dans ce cas, elles n'ont rien donné. Tous les résultats probants sont conservés ici. Et nous en avons une copie dans nos archives, bien sûr.
— Je préfère toujours travailler sur les originaux, répondit Block.
Il examina encore pendant un bon moment les anciennes cartes en se taisant pour mieux se concentrer. Quinton, le géologue engagé par Thurber, observait les tracés par-dessus son épaule sans dire un mot. Finalement, Block se redressa et dit à la femme en hochant la tête :
— Merci. Nous en avons assez vu.
Elle rangea les documents. De toute évidence, cette visite n'était à ses yeux qu'une pure perte de temps.
Pendant qu'ils ressortaient, Block murmura à son associé :
— Il me faut une voiture. Et vous, débarrassez-moi de ce Quinton jusqu'à ce soir.
Markus hocha la tête.
— Je m'en occupe.

Une fois qu'ils furent rentrés, Markus laissa les deux autres s'installer dans le restaurant de l'hôtel et loua une voiture à la réception. Quand il eut la clé dans la poche, il les rejoignit et attendit que Quinton se rende aux toilettes pour la donner à Block.
— C'est la Civic rouge tout à droite.
L'Autrichien cligna de l'œil.
— C'est bon.
Il s'éclipsa avant que le garçon vienne prendre la commande des desserts.
— Pour moi, ce sera une crème au chocolat, dit Markus.
Quinton hésita, la carte à la main.
— Nous devrions peut-être attendre que *mister* Block soit revenu.

Par la fenêtre derrière le géologue, Markus vit démarrer la voiture rouge.

— Il ne reviendra pas. Il avait une course urgente à régler.

Tout en disant ces mots, il examina le visage de Quinton. Son interlocuteur trapu plissa le front avec étonnement mais n'eut pas l'air de se sentir berné.

— Dans ce cas, je prendrai une glace, dit-il au garçon.

Puis, aussitôt que celui-ci eut tourné le dos, il ajouta :

— Cette chaleur californienne au mois de décembre m'use complètement.

Block rentra très tard, les chaussures sales et le pantalon couvert de poussière de roche. Il débarqua dans le bar où Markus et Quinton discutaient autour d'une bière et déclara :

— Ça ne vaut pas le coup ici. Dans l'état actuel de la technologie, nous ne trouverons rien. Les limites du South Belridge sont clairement définies.

Markus se sentit mal. C'était déjà la deuxième fois. Est-ce que ça allait durer encore longtemps ? Ils n'avaient pas l'éternité devant eux.

L'Autrichien sortit de sa poche un set de table en papier qu'il avait dû trouver dans un fast-food en cours de route. On y voyait une carte des États-Unis avec tous les États et toutes les filiales de la chaîne de restauration.

— Nous devons nous y prendre autrement, déclara-t-il. Il faut tailler en plein milieu.

Il tapota du doigt à peu près au centre de la carte.

— Dakota du Sud. *Mister* Quinton, savez-vous s'il y a du pétrole dans le Dakota du Sud ?

— Non, répondit le barbu en secouant la tête.

— Bien, dit Block d'un air satisfait. Dans ce cas, nous allons chercher là.

Lorsqu'ils arrivèrent à Rapid City, il faisait un froid de canard. L'hôtel formait un grand cube en briques marron. Même le sol dans le hall était pavé de briques dessinant toutes sortes de figures, entre autre un emblème qui rappelait bizarrement une croix gammée.

À peine s'étaient-ils arrêtés devant ce motif, stupéfaits, qu'un employé accourut.

— Il s'agit d'un symbole indien remontant aux temps préhistoriques, leur apprit-il sur un ton révélant qu'il avait déjà répété cette explication des centaines de fois. Il désigne les « quatre points cardinaux sacrés » chez les Sioux du Dakota. Le fondateur de notre hôtel était très lié aux Indiens, il jouissait même du titre de chef d'honneur.

L'employé tendit le bras vers l'imposante cheminée au-dessus de

laquelle on avait accroché le portrait d'un assez vieil homme blanc paré de plumes d'Indien.

— C'est pour cette raison, comme je vous le disais – parce que ce signe a précédé Hitler de plusieurs millénaires –, qu'après la Seconde Guerre mondiale notre maison a décidé de le conserver en exposant les faits à tous les nouveaux venus.

Markus ne s'était toujours pas remis de sa surprise, il se sentait même un peu mal à l'aise. Quinton se contentait de hocher la tête avec indifférence. Block, au contraire, était écarlate et fixait le symbole évoquant la croix gammée avec un regard où luisait une rage difficile à contenir. On aurait dit qu'il n'entendait pas les propos de l'employé.

— Le salopard, murmura-t-il avec son accent autrichien. Il vous suit partout, le salopard !

PASSÉ ANTÉRIEUR

Karl Walter Block avait oublié la raison de sa colère. Lui-même n'employait jamais le terme de « salopard ». C'était son père qui le prononçait quand il s'échauffait en évoquant l'injustice dont il avait été, selon lui, victime de la part de Hitler. En règle générale, ce juron marquait le début d'un accès de fureur qui se terminait par une raclée, visant parfois sa femme mais le plus souvent son fils, jusqu'à ce qu'il soit à bout de forces. Voilà pourquoi, dans l'esprit de Block, les mots « Hitler » et « salopard » étaient inséparablement liés.

À l'origine, pourtant, son père était un ardent partisan du national-socialisme. À l'issue d'une carrière éclair dans la *Wehrmacht,* il en avait atteint le sommet le jour où on l'avait élevé au grade de capitaine et muté dans le département historique des archives militaires, un département secret dont la tâche consistait à rassembler et classer tous les documents pertinents pour les futurs historiens de l'empire millénaire et, notamment, les ordres du *Führer.* Il s'agissait d'une activité extrêmement délicate qu'on ne pouvait confier qu'à des hommes d'une absolue fidélité et hors de tout soupçon. Un espion infiltré dans cette institution en apparence insignifiante aurait pu fournir à l'ennemi des renseignements précieux sur les stratégies et les projets de Hitler.

La carrière jusqu'alors brillante de Heinrich Maria Block commença à vaciller le jour où atterrit sur son bureau une copie de la directive secrète numéro vingt et un, signée par Hitler le 18 décembre 1940, relative à l'opération Barberousse, c'est-à-dire l'invasion de la Russie. Karl Maria Block relut la feuille des dizaines de fois, s'efforçant avec un désespoir croissant d'en comprendre la sagesse. Il passa des nuits dans son bureau souterrain, penché sur des cartes et des

ouvrages militaires, et, malgré la vénération fervente qu'il vouait au *Führer,* il acquit finalement la conviction que ce projet n'était pas le meilleur.

Il commença bien entendu par garder sagement pour lui cette pensée proprement impensable. Mais, dès lors, il suivit le cours des événements d'un autre œil, d'un œil plus critique.

En février 1941, Hitler dut envoyer des troupes en Libye – le futur noyau de *l'Afrika Korps* d'Erwin Rommel – pour épargner à son allié Mussolini une lourde défaite. En mars 1941, le gouvernement grec eut l'audace d'accepter le stationnement de quatre divisions britanniques sur son territoire, ce qui poussa Hitler à déclencher l'opération Marita. Le 6 avril 1941, la Yougoslavie fut donc attaquée de cinq côtés différents : par les troupes italiennes envoyées en Albanie ainsi que par les armées hongroise et allemande stationnées en Autriche, en Roumanie et en Hongrie. L'armée yougoslave se rendit aussitôt, ce qui permit aux troupes allemandes et italiennes de poursuivre en direction de la Grèce. Les Grecs résistèrent plus longtemps, mais en vain. Le 27 avril, les Anglais furent obligés de fuir les ports au sud du pays et, comme ils n'y parvinrent que d'extrême justesse, d'abandonner du matériel lourd de grande valeur.

Hitler triomphait. À ce moment-là, il avait conquis tant de pays qu'en dehors de la Suède, de la Suisse et de la péninsule Ibérique, tous les pays du continent étaient sous son contrôle ou celui de ses alliés. Il ne lui restait plus qu'à abattre le Royaume-Uni et l'Union soviétique.

Pour cela, toutefois, il ne suffisait pas de remporter une victoire militaire, il fallait accéder à de précieuses richesses minières et surtout au pétrole. Hormis les gisements roumains, trop réduits, l'empire allemand ne possédait en effet aucun puits. Hitler était donc condamné à s'emparer du pétrole russe s'il voulait continuer la guerre et, pour finir, vaincre l'Angleterre.

Heinrich Maria Block, qui voyait passer toutes les informations dans son bureau souterrain, se rendait bien compte du problème. Ou plutôt : il détenait la solution. Il avait passé des nuits à ruminer sur les cartes où figuraient les plus grands exportateurs de pétrole : l'Irak, l'Iran et l'Arabie Saoudite. Depuis la conquête de la Grèce, ces territoires se trouvaient à portée de main.

Le jour où Hitler fixa le début de l'opération Barberousse au 22 juin 1941, le capitaine Heinrich Maria Block se risqua à un geste inouï. Il écrivit une lettre destinée au *Führer* dans laquelle il lui suggérait – en l'assurant autant qu'il était capable de son plus grand respect et de sa plus grande humilité – une autre stratégie, selon lui plus prometteuse.

Son plan consistait à envahir la partie européenne de la Turquie en partant de la Bulgarie et de la Thrace, à s'emparer d'Istanbul et à

franchir le Bosphore afin d'atteindre l'Anatolie. Il avait bien conscience que, dans ce conflit, la Turquie avait jusqu'alors respecté la plus parfaite neutralité. Mais si l'opération visait un objectif plus élevé, rien n'interdisait, lui semblait-il, d'attaquer ce pays. Il avait également bien conscience que les Turcs jouissaient d'une réputation de vaillants guerriers. Cependant, comme ils ne disposaient d'aucun armement moderne, écrivait le capitaine Block, toute résistance de leur part était d'emblée vouée à l'échec. Enfin, il savait que les plateaux d'Anatolie représentaient un terrain difficile, mais il exposait les raisons pour lesquelles il estimait l'armée allemande capable de les franchir en peu de temps (ce qu'elle devait en effet démontrer un peu plus tard dans la steppe russe). En avançant vite vers le Caucase, il devenait possible d'assurer le flanc du côté de l'Union soviétique et, ainsi, de progresser aisément vers l'Irak, l'Iran et même l'Arabie. Cette stratégie affaiblirait considérablement la position de la Grande-Bretagne au Proche-Orient, mettrait en péril sa domination sur l'Inde, ouvrirait à l'empire allemand les énormes réserves d'énergie de cette région et offrirait, grâce à la levée des troupes, des conditions idéales pour prendre l'Union soviétique en étau après l'avoir d'ailleurs privée de l'accès à ses propres réserves d'énergie à Bakou.

Cette lettre causa la perte du capitaine Heinrich Maria Block. On ne sait si Hitler l'a jamais reçue, quoique des témoins de l'époque se souviennent d'une tirade enflammée dans laquelle le « plus grand général en chef de tous les temps » avait clamé, la bouche écumante, qu'il fallait attaquer l'ennemi « de face » et « briser le bolchevisme d'une poigne de fer », etc., jusqu'à ce qu'il se soit plus ou moins calmé et que quelqu'un lui conseille de renvoyer « de manière im-pi-to-yable cet élément » qui, quelle que soit son identité, ne se montrait pas « digne » de « porter l'uniforme allemand ».

En tout état de cause, Heinrich Maria Block avait conservé jusqu'à sa mort le courrier dans lequel on l'informait de sa dégradation imminente ainsi que de la perte de tous ses droits à la retraite et où on lui rappelait qu'il avait cependant l'obligation, sous peine de mort, de garder le silence le plus absolu sur toutes les informations dont il avait eu connaissance au cours de son activité. Par précaution, il lui était interdit de quitter le territoire de l'empire allemand et d'exercer tout un ensemble de métiers, notamment ceux où il pourrait être amené à entrer en contact avec des étrangers. Il ne lui restait donc plus qu'à retourner dans sa misérable ferme en Haute-Autriche en s'estimant heureux de s'en tirer à si bon compte car d'autres avaient disparu dans les camps, fini en prison ou pris directement une balle pour des délits moins graves. Son fils Karl Walter avait toutefois brûlé le dossier en question sans le lire.

Quant à Hitler, on sait que, jusqu'au bout, il n'a jamais regretté

d'avoir attaqué l'Union soviétique de front. Pendant le demi-siècle qui suivit la fin de la Seconde Guerre, les historiens ont considéré qu'après avoir perdu la bataille d'Angleterre, l'Allemagne n'avait plus aucune chance de l'emporter et que rien ne pouvait empêcher la victoire des Alliés. Récemment, l'Anglais John Keegan, spécialiste d'histoire militaire, a néanmoins remis en question cette thèse et imaginé quelques scénarios différents dont l'un, même s'il n'a pas pu en avoir connaissance, ressemble de très près au plan suggéré par Heinrich Maria Block. Dans son commentaire, Robert Crowley, rédacteur en chef du magazine renommé *Quarterly Journal of Military History,* a suggéré que Hitler avait peut-être été plus proche de son rêve de domination mondiale que nous n'en avons tous conscience. « Le pétrole du Proche-Orient, écrit-il, aurait tout à fait pu faire pencher la balance de l'autre côté. »

CHAPITRE 19

PASSÉ

Block passa plusieurs jours à la bibliothèque de l'École des mines et de la technologie du Dakota du Sud, où il fouilla dans des livres, des cartes et des dossiers et s'entretint avec nombre de professeurs dont l'un demanda à Quinton : « Mais que cherche-t-il en fait ? »

Puis il chargea Markus de se procurer un camping-car ; ils allaient en effet battre la campagne pendant un bon bout de temps. Il devait s'assurer que le véhicule disposait d'un bon chauffage. Et de pneus neige. Et de chaînes.

Pendant que Markus passait en revue les agences de location, Block rassemblait du matériel selon des critères extrêmement énigmatiques. Il rapportait de grandes bouteilles remplies de liquides colorés dont il faisait tout un mystère. Il achetait toutes sortes de trépans, de tricônes, de trilames, mais aussi d'objets qu'on se serait davantage attendu à trouver dans les bagages d'un chasseur de papillons que dans ceux d'un géologue : des filets de plusieurs mètres carrés, des pelotes de laine épaisse, des boîtes de Pétri, de la colle, un microscope et une couveuse.

Quinton n'arrêtait pas de secouer la tête en répétant à Markus : « Aucune idée de ce qu'il bricole. »

Markus dut se battre un long moment avant d'obtenir qu'ils rentrent à New York pour Noël. Amy-Lee vint le chercher à l'aéroport. Elle était tellement en chaleur qu'elle eut le plus grand mal à se retenir jusqu'à l'appartement, où elle avait installé un sapin bien trop grand et bien trop chargé. Ils firent l'amour au pied de l'arbre, si sauvagement qu'ils finirent par le renverser et se retrouvèrent ensevelis sous les branches. Bien que la moitié des boules fussent cassées et qu'ils se soient coupés avec les éclats de verre, Amy-Lee n'en pouvait plus de rire.

La neige arriva juste à temps pour Noël ; il en tomba de telles quantités que New York disparut sous un blanc uniforme. Ils allèrent se promener dans la ville dont les rouages fébriles s'étaient arrêtés tout à coup. Des gens traversaient le pont de Manhattan à ski ; aux croisements déserts, les feux tricolores offraient un jeu de lumière soudain dénué de sens. On aurait dit une ville enchantée.

Le soir du 24, ils échangèrent des cadeaux en écoutant sur un CD des chants de Noël kitsch. Amy-Lee offrit à Markus une montre dont il

ne connaissait pas la marque, mais qui avait dû coûter une fortune. De son côté, il lui donna un négligé qui, pour le coup, valait une fortune quoiqu'il se composât de presque rien.

— C'est pour toi que tu l'as acheté, crapule ! s'exclama Amy-Lee.

— Disons pour nous deux.

— Je vais l'essayer tout de suite.

Elle disparut dans la chambre à coucher et en ressortit presque aussitôt, si belle qu'il en perdit l'usage de la parole. Elle baissa la tête pour s'admirer, visiblement ravie.

— J'aurais juré qu'il ne m'irait pas. Comment sais-tu mes mensurations ?

Markus haussa les sourcils.

— Ce genre d'information figure d'ordinaire sur les étiquettes cousues à l'intérieur des vêtements.

Amy-Lee lui adressa un regard étrangement ému.

— Tu as cherché ça ?

— Oui, à l'occasion.

— Personne ne s'en est encore donné la peine. Jusqu'à présent, les hommes se sont toujours contentés de m'arracher mes vêtements.

Elle se pencha sur lui, l'embrassa longuement, intensément. Puis elle prit sa tête entre ses mains, l'observa et dit :

— Mark Westman, tu es un homme très dangereux.

Elle le lâcha et sortit de nouveau. La pulsion irrépressible qui était sur le point de s'emparer de lui – l'envie de lui arracher tout bonnement le négligé – retomba.

Amy-Lee avait cuit une dinde et ne voulait personne dans la cuisine pour les derniers préparatifs.

— Je peux t'aider, insista Markus. Je ne suis pas de ces hommes qui se laissent toujours servir.

— Je sais, mais pas à Noël, répondit-elle en lui tendant un verre de sherry. Assieds-toi dans le séjour, mets de la musique ou ce que tu veux, et attends que je t'appelle.

— D'accord, dit Markus d'un ton dévoué. Je ne suis pas non plus de ces hommes qui entament une dispute le jour de Noël.

Il se rendit donc dans la salle de séjour et s'accroupit devant l'étagère à CD. Amy-Lee aimait les classiques ; plus ils étaient vieux, plus ils lui plaisaient. Les Beatles, Elvis, Buddy Holly – ce genre de truc. Jerry Lee Lewis ? Ce n'était pas un acteur, lui ? Pour finir, Markus choisit un groupe qui s'appelait Golden Earring, un des disques préférés d'Amy-Lee.

— Plus fort ! cria-t-elle dans la cuisine dès que les premières notes sortirent des baffles.

Markus monta sérieusement le son, se laissa tomber dans un des fauteuils et but une gorgée. Le sherry avait un goût sucré, il répandit

une agréable chaleur dans sa gorge.

Sur la table basse à côté du fauteuil se trouvaient un téléphone, une coupelle pleine d'ours en gélatine et… un carnet d'adresses. C'était la première fois qu'il le voyait. Il était ouvert à la lettre L. L comme Laura. De manière surprenante, Amy-Lee classait les adresses par prénoms.

— Je suis un homme très dangereux, se dit-il à voix basse en ouvrant avec l'ongle le carnet à la lettre M.

Là, il y avait son numéro de portable et l'adresse de son appartement à Brooklyn où il ne séjournait presque jamais.

Il hésita un bref instant puis souleva la lettre R. En effet, Robert Baldwin. Son numéro de téléphone privé, tiens, tiens. Son adresse électronique : true_robert@gmw.com. Et sa date d'anniversaire : le 11 janvier.

Cette découverte lui fit comme un pincement ; il referma le carnet. « Il ne faut pas y réfléchir », se commanda-t-il en prenant une nouvelle gorgée de sherry. C'était Noël. La fête de l'amour. Et Amy-Lee était avec lui. Avec lui qui n'allait pas échouer.

Ce fut finalement le portable de Markus qui retentit le soir du réveillon et c'était Block à l'autre bout du fil.

— Je voulais vous informer que je tiens une piste sérieuse.

— Une piste sérieuse ? répéta Markus, sidéré. Mais où êtes-vous, pour l'amour du ciel ?

— Je traverse actuellement la réserve indienne de Rosebud. Il y a un musée des Sioux ici, vous étiez au courant ?

— Vous êtes reparti dans le Dakota si je comprends bien ?

— Oui, vous savez, expliqua Block, je ne supportais plus tout ce cinéma de Noël.

Après les fêtes, Markus repartit donc à son tour dans le Dakota du Sud, où il passa le nouvel an en compagnie de Block à déterrer des pierres et les classer selon des critères impossibles à cerner. Le Dakota du Sud mesurait la moitié de l'Allemagne mais n'était guère plus peuplé que Stuttgart. Tout y était incroyablement étendu, grand, magnifique. Markus avait le sentiment de se trouver sur une autre planète, dans un nouveau monde regorgeant de possibilités inconcevables.

Jamais plus, pensa-t-il, il ne pourrait revenir en Allemagne. Il aurait l'impression de vivre en cage.

PRÉSENT

Frieder vint le mardi. Avec le sac de voyage. Il le posa sur le lit et en sortit des pull-overs, des T-shirts, des sous-vêtements.

— Ça sent le renfermé, lâcha-t-il, la bouche crispée. Si tu

entreposes tes affaires encore longtemps là-bas, autant les mettre tout de suite à la poubelle.

Markus hocha la tête d'un air las.

— Je n'avais pas prévu de rester si longtemps.

— Au fait, ça n'a pas été sans mal avec la procuration. Je suis d'abord tombé sur un jeune gars, un stagiaire, je suppose. Il a tiré une sale tête, demandé à un collègue et, finalement, le chef est venu en personne. Même lui a hésité, il m'a demandé ma carte d'identité et tout le reste.

— Sans doute était-il surpris de ne pas pouvoir m'appeler.

— Oui. Mais nous ne pouvions vraiment pas courir ce risque.

Frieder haussa les épaules.

— Au fond, c'est plutôt un bon signe. Voilà un garde-meubles auquel on peut se fier.

Markus hocha la tête.

— Et mon journal ? Tu l'as trouvé ?

— C'est ça que tu veux dire ?

Frieder sortit un mince carnet à couverture en acier brossé, muni sur le côté d'un cadenas à chiffres, en apparence solide. Un stylo, également en acier, était passé dans un anneau.

— Exactement.

Il le lui tendit.

— Je ne savais pas que tu tenais un journal.

— Ce n'est pas un secret qu'on confie à tout le monde. Surtout à son grand frère.

Frieder rangea les vêtements dans le sac.

— Pourquoi ne l'avais-tu pas emporté, d'ailleurs ? Avec tout ce que tu as vécu là-bas, il serait plein maintenant.

— Je n'aurais sans doute pas eu le temps d'écrire.

Markus souleva légèrement le carnet.

— Et puis à cause de la couverture en métal, tu sais ? Je craignais qu'on ne me le prenne à l'aéroport.

Frieder déposa le sac de voyage dans l'armoire, s'assit, croisa les jambes et tira sur les ourlets de son pantalon.

— Il faut que je te pose une question.

Markus le dévisagea.

— Laquelle ?

— L'année dernière, mes affaires marchaient assez mal. Comme pour tout le monde dans les énergies alternatives. Beaucoup ont mis la clé sous la porte. J'ai bien failli, moi aussi. Tu es au courant.

Markus hocha la tête, impassible.

— Puis, un jour, poursuivit Frieder, j'ai reçu une somme pour laquelle je n'avais pas établi de facture. D'une personne inconnue. Une somme d'un montant tout à fait appréciable.

Markus toussota.

— C'est fou.

— Il s'agissait d'une drôle de somme, avec quatre-vingt-onze centimes à la fin. Quoi qu'il en soit, hier, j'ai eu l'idée de la convertir en dollars au taux de l'époque. Et devine un peu, cela faisait presque trois cent mille dollars. Exactement le montant que tu es censé avoir détourné. Du coup, bien sûr, on se demande s'il s'agit d'un hasard.

Markus avait les yeux fixés dans le vide ; les murs de sa chambre lui donnaient tout à coup l'impression d'être en prison.

— Ça t'a aidé ?

— Ça m'a sauvé.

— Tant mieux.

Frieder se pencha vers lui.

— Mais pourquoi as-tu été obligé pour cela de détourner de l'argent ?

— Je voulais le rembourser, lui assura Markus. J'allais le faire, d'ailleurs. J'étais sur un coup énorme, la plus grosse affaire du monde. C'était une question de temps avant que je nage dans l'argent. Du moins à l'époque.

— Mais tu avais ta part d'héritage.

Markus secoua la tête.

— Non, je ne l'avais plus.

Les yeux de Frieder faillirent jaillir de leurs orbites.

— Quoi ? Comment est-ce possible ?

— J'avais tout dépensé. Que dis-je ? Tout flambé. Quand j'y songe, j'ai l'impression d'avoir alimenté la chaudière avec ce pognon. Des voyages en avion. Des cadeaux. Des fringues. Des restos. Tu n'as pas idée de ce qu'on peut claquer dans un restaurant new-yorkais.

Ni du prix de la cocaïne.

— Tu as dépensé tout ton héritage ?

Markus s'enfonça dans le lit, se sentit lourd et usé.

— Oui, pour une courte vie d'extase, dit-il. Pour une vie d'ivresse. Sur la voie de gauche.

Il fixait le mur de ses yeux vides, épiait les sentiments qu'il éprouvait en disant ces paroles.

— Et tu sais le plus étrange ? Je ne suis pas sûr de le regretter.

CHAPITRE 20

PASSÉ

Une semaine après le nouvel an, Michael Quinton ne les avait toujours pas rejoints. Il avait attrapé une méchante grippe intestinale à Noël et les appelait tous les jours en leur promettant d'être bientôt de retour.

Markus n'était pas mécontent de son absence et Block s'en réjouissait carrément. En outre, à deux, ils étaient moins serrés dans le camping-car. De cette manière aussi, Markus put enfin poser certaines questions. Des questions telles que :

— Êtes-vous vraiment sûr de trouver du pétrole ?

À laquelle Block répondit par un simple :

— Oui.

Ils étaient en train de prendre le petit-déjeuner. Par la fenêtre aux angles arrondis, on apercevait un paysage enneigé et désert d'une beauté irréelle. Comme tous les jours, Block engloutissait un nombre incalculable de tartines de confiture et buvait de la chicorée tandis que Markus, incapable de rien avaler le matin, se contentait d'un café, mais d'un vrai : moulu à la main, frais et on ne peut plus fort.

— J'aimerais bien savoir comment vous pouvez en être aussi sûr. Comment vous pouvez être aussi persuadé qu'il reste tant de pétrole… que cela suffira jusqu'à la fin du troisième millénaire, comme vous dites.

Block l'observa en mâchant ; il but une gorgée de chicorée et demanda :

— Vous ne me posez pas cette question maintenant par hasard, n'est-ce pas ?

— Je vous la pose parce que le reste du monde est convaincu du contraire.

Markus sortit un journal qu'il avait acheté la veille.

— Regardez. Le *Time Magazine* par exemple.

Il ouvrit une page cornée.

— Voici un article où l'on apprend que la compagnie Shell – je dis bien Shell ! – est désormais le plus grand propriétaire de forêts privées de la planète. Étrange, non ? Qu'est-ce qu'ils vont en faire ? Se reconvertir dans le gazogène à bois ? Vendre du bois de chauffage plutôt que du fioul ? Je me pose toutes ces questions, continue de feuilleter le magazine, et je tombe aussitôt sur ceci.

Il sauta deux pages et montra une publicité qui couvrait tout l'espace.

— BP a toujours été l'abréviation de British Petroleum, n'est-ce pas ? Et maintenant, regardez-moi ça. Ce logo en forme de tournesol vert et jaune, c'est nouveau. Et cette réclame qui vise à nous expliquer que BP signifie désormais *beyond petroleum*, au-delà du pétrole. On ne peut pas démontrer plus clairement, me semble-t-il, que même les grandes compagnies partent du principe que la fin du pétrole approche. Et elles savent de quoi elles parlent, elles connaissent cela de l'intérieur, elles ont accès à toutes les informations !

— Même les spécialistes se trompent de temps en temps.

— Dans le cas présent, ça en ferait beaucoup !

— Toute l'histoire des sciences regorge de situations dans lesquelles un seul homme avait raison et le reste du monde se trompait. La vérité n'est pas démocratique.

Markus dévisagea son associé avec une sensation de vide étrange. Il éprouvait de la déception et, derrière, en sourdine, de l'effroi.

— J'aurais espéré que, pour me convaincre, vous aviez d'autres atouts que de telles platitudes.

Block garda le silence. Markus retint son souffle malgré lui. À cet instant précis, il se trouvait sur le fil du rasoir. Tout pouvait basculer d'un coup et, alors, il aurait perdu une part non négligeable de son héritage, peut-être même une part déterminante.

— Vous voulez savoir, dit enfin Block d'un ton posé, pourquoi je suis si sûr que les prétendus spécialistes sous-estiment les réserves de pétrole ?

Markus hocha la tête, la bouche sèche.

— Cela m'arrangerait, en effet.

— Je vais vous l'expliquer.

Block fit de nouveau une pause, le temps de tartiner la tranche de pain suivante – Markus ne comprendrait jamais comment un homme pouvait manger autant de confiture de fraise.

— Mais je vous préviens, c'est d'une simplicité enfantine. C'est tellement évident que vous allez vous étonner de ne pas y avoir pensé vous-même.

— Je prends le risque.

— Bien. Commençons par le commencement. Quand vous brûlez du pétrole, vous produisez du dioxyde de carbone, n'est-ce pas ? Le fameux CO_2. Quand vous brûlez du bois aussi, bien sûr, mais, comme l'arbre que vous détruisez a d'abord puisé ce CO_2 dans l'atmosphère, le solde reste nul. Dans le cas du pétrole – ou du charbon, peu importe –, ce n'est pas pareil. Comme le dioxyde de carbone provient de réservoirs fossiles, l'atmosphère s'enrichit en CO_2. Les mesures le prouvent. Depuis que l'homme exploite le charbon et le pétrole, le

taux de CO_2 a augmenté. Avant 1850, il atteignait environ 0,029 %, aujourd'hui, il tourne autour de 0,037 %.

— Ce qui ne va pas sans poser de problèmes, lâcha Markus.

— Vous croyez ?

Markus haussa les épaules.

— C'est du moins ce qu'on lit partout. Le réchauffement de la Terre, l'effet de serre, le climat qui change et ainsi de suite.

— Du blabla, tout ça. Le climat de la Terre s'est toujours réchauffé de temps à autre, il y a déjà des millions d'années, bien avant qu'on ne parle de l'homme. Et il s'est aussi toujours refroidi.

Block mordit dans sa tartine à belles dents et poursuivit, la bouche pleine :

— Si vous venez un jour chez moi, je vous présenterai une de mes connaissances, un ingénieur agronome du nom de Konrad Haslinger. Il cultive dans des serres gigantesques des fruits tropicaux que, logiquement, on ne devrait pas arriver, même en rêve, à faire pousser en Haute-Autriche. Voilà ce qui m'a fait penser que la théorie officielle ne pouvait pas être correcte.

— Les serres ?

— Exactement. Vous savez ce que fait Haslinger ? Il injecte du CO_2. Dans ses serres, le taux est trois fois supérieur à la normale. Et il m'a confié qu'il aimerait encore l'augmenter ; mais ce serait contraire à je ne sais quelles consignes de sécurité ou bien il faudrait ajouter des installations trop coûteuses pour lui, aucune idée.

Markus cligna des yeux d'un air surpris.

— Du CO_2. Mais pourquoi ?

— Il m'a tout expliqué. Le CO_2, ce gaz ordinaire à la mauvaise réputation, constitue un engrais et, même, l'un des meilleurs qui soient. Haslinger affirme – et ce constat est scientifiquement avéré, je l'ai vérifié – que la plupart des plantes souffrent actuellement d'un manque de CO_2. Vous savez bien que les plantes absorbent du dioxyde de carbone et rejettent de l'oxygène, exactement l'inverse de nous. Seulement, pendant la majeure partie de l'histoire de la Terre, le taux de CO_2 dans l'atmosphère était largement supérieur à aujourd'hui, jusqu'à cinq fois plus élevé. Cela signifie que les plantes se sont adaptées à un taux important de CO_2 et qu'aujourd'hui elles ont en quelque sorte du mal à respirer. Si le taux baissait, au lieu d'augmenter, beaucoup d'espèces périraient.

— Mais alors, les taux d'émission élevés devraient conduire à de meilleures récoltes ?

Block hocha la tête et tendit le bras vers la tranche de pain suivante.

— C'est le cas. Néanmoins, ce n'est pas là que je voulais en venir. Réfléchissez : si le taux de CO_2 dans l'atmosphère était, il y a très

longtemps, cinq fois supérieur au taux actuel, où est-il donc parti, tout ce CO_2 ?

Il s'agissait d'une de ces questions qui vous font soudain entrevoir autant de lumière qu'une lampe halogène. Markus observa le vieil homme, ce bonhomme mince, musculeux, convaincu jusqu'à l'entêtement, et il commença à comprendre.

— Vous voulez dire…

— Que les plantes l'ont stocké. Que font-elles, les plantes ? Elles absorbent du CO_2, conservent le C et rejettent le O. Et quand elles se transforment en fossiles, le carbone qu'elles contiennent est retiré du cycle naturel. Voilà ce qui s'est passé pendant des millions d'années. Jusqu'à ce que les hommes se mettent à déterrer des résidus fossiles – que ce soit du charbon, du pétrole ou du gaz – et remettent en circulation le carbone par le biais de la combustion.

Block pointa vers lui le couteau couvert de confiture.

— Et maintenant faites le calcul. Le taux de CO_2 était cinq fois plus élevé qu'aujourd'hui, cela fait à peu près 0,15 %. Depuis qu'on exploite le charbon et le pétrole, le taux actuel est remonté de tout juste 0,008 %. Je ne sais pas quelles sont vos conclusions, mais, pour ma part, j'en retire la conviction que nous avons à peine commencé à grignoter les réserves de carburants fossiles sous nos pieds.

Markus se sentait étourdi. En effet, c'était d'une simplicité enfantine.

Block reposa son couteau et s'appuya contre le coussin de la banquette.

— Alors ? C'est un atout, ça ?

Markus hocha la tête.

— Oui, ça, c'est un atout.

Quelques jours plus tard, ils retournèrent de nouveau à la bibliothèque, cette fois à Huron. Block consultait des livres, même s'il ne s'agissait pas de géologie ou de pétrole mais de sylviculture. Les champignons. Les microbes. Il avait envoyé un bibliothécaire, également responsable des archives municipales, à la recherche de documents sur les invasions de parasites au cours des cent dernières années. Markus trouvait cette requête bizarre, mais il avait arrêté de s'étonner depuis longtemps.

Le principal était que l'Autrichien continue d'avoir tous les jours l'air un peu plus confiant.

Dehors, un froid sibérien vous gelait le visage et vous anesthésiait les narines. La région était couverte de neige et le ciel laissait penser qu'il en tomberait encore. Par bonheur, ils étaient équipés de chaînes, d'autant que Block les entraînait régulièrement dans les contrées les plus reculées.

Un silence agréable régnait entre les étagères. Aucun bruit non plus ne venait de la rue. Huron semblait hiberner comme toutes les autres villes traversées jusque-là.

Un silence déplacé quand on songeait à la révolution qui se préparait ici.

Markus s'assit devant un ordinateur et lut des journaux sur Internet. Partout les mêmes nouvelles sans intérêt, ennuyeuses. Il bâilla, s'étira, tourna les yeux vers Block. Le bibliothécaire était de retour avec une pile de documents si vieux que Markus voyait la poussière de son siège. Block et le fonctionnaire s'entretenaient à voix basse. L'Autrichien feuilleta quelques dossiers et lâcha :

— Parfait ! C'est exactement ce que je cherchais.

Markus caressa doucement le clavier du bout des doigts et se demanda, comme tant de gens avant lui, si un arbre qui tombe dans la forêt fait du bruit même quand il n'y a personne.

Il se tourna de nouveau vers l'écran, se connecta sur un site qui proposait des adresses électroniques gratuites et ouvrit un nouveau compte. Il choisit comme nom *Whistleblower,* l'« indic », mais celui-ci existait déjà, plusieurs fois d'ailleurs ; le programme lui suggérait d'y ajouter un nombre ou, plus exactement, le 101. D'accord, va pour le 101. Il rédigea ensuite quelques lignes sur Block Explorations et sur la recherche qu'ils avaient entreprise dans le Dakota du Sud afin de prouver l'efficacité de leur méthode de prospection.

Puis il inscrivit l'adresse : true_robert@gmx.com. C'était l'anniversaire de Robert aujourd'hui. On verrait bien ce qu'il faisait de ce cadeau.

Markus promena le curseur sur l'écran, observa un instant de recueillement puis cliqua sur « envoyer ». Ensuite, il se déconnecta, vida le cache du logiciel de navigation et jeta un coup d'œil autour de lui. Rien ne semblait avoir bougé.

On pouvait se demander combien de temps cela durerait encore.

Le coup de téléphone de Thurber arriva tard dans la soirée. Avaient-ils déjà regardé la télé aujourd'hui ?

— Non, répondit Block. Pourquoi ?

— Allumez-la.

— Quelle chaîne ?

— N'importe laquelle à présent, dit Thurber.

Sa voix tremblait d'une panique mal contenue.

Ils allumèrent donc le petit poste de télévision installé dans le camping-car et zappèrent jusqu'au moment où le bâtiment dans lequel se trouvaient leurs bureaux apparut à l'écran. Debout devant l'enseigne de Block Explorations, un reporter expliquait que le « gourou du pétrole » Karl Walter Block, originaire d'Autriche, avait

promis de démontrer l'incompétence des spécialistes.

Block jubilait.

— Ils ont tout compris !

Vint ensuite l'interview d'un expert, un homme au visage sillonné par le vent et les intempéries et à la moustache imposante.

— Professeur Bell, lui demanda le journaliste, vous travaillez depuis des décennies pour les grandes compagnies de pétrole américaines et vous connaissez personnellement tous les gisements exploités dans le pays. À présent, nous apprenons que l'Autrichien Karl Walter Block prétend trouver du pétrole dans le Dakota du Sud. Quelles sont ses chances de réussite selon vous ?

— Nulles, décréta le spécialiste d'un air bougon. Absolument nulles.

— Ne se peut-il pas qu'on ait jusqu'à présent oublié un petit champ de pétrole ?

Il fit non de la tête. Sa moustache balança.

— Aux États-Unis, il n'existe pas un pied carré qui n'ait été étudié avec précision.

Pour la première fois, Markus vit Block rire à gorge déployée.

— Tu as raison, cria-t-il à l'homme sur l'écran, mais pas avec les bonnes méthodes !

Le lendemain, la presse accourut. On ne savait pas trop comment les journalistes avaient appris où ils se trouvaient, mais, en tout cas, ils l'avaient appris. Et comme des véhicules ornés de logos de chaînes de télévision et munis de gigantesques paraboles ne passent pas franchement inaperçus, ils furent bientôt suivis par tout un convoi de curieux. Tant de gens affluèrent en l'espace d'une journée qu'il n'était plus guère possible de songer à travailler sérieusement.

— Ce n'est pas grave, dit Block à Markus. Je sais déjà tout ce que j'ai besoin de savoir. En fait, ce contretemps me convient parfaitement.

— Dans ce cas…, lâcha Markus qui se sentait mal à l'aise car il craignait à présent d'avoir cédé à une pulsion d'une terrible bêtise en envoyant son mail à Robert Baldwin.

Block accordait des interviews de bon cœur à tous ceux qui le souhaitaient. Dès qu'on lui tendait un micro, il répétait les mêmes propos avec une patience infatigable : il était capable de trouver du pétrole là où les autres n'en soupçonnaient même pas l'existence ; il restait encore assez de pétrole pour les mille ans à venir ; il y en avait pour tout le monde, aucune raison de s'inquiéter.

— Les scientifiques affirment à l'unisson que votre recherche, dans cette région, n'a aucune chance d'aboutir, insista une journaliste. Que leur répondez-vous ?

À la surprise de Markus, Block se contenta d'un léger sourire.

— Attendez, vous verrez bien, dit-il.

Thurber leur téléphona de nouveau, débordant cette fois d'un enthousiasme qui, du point de vue acoustique, se distinguait à peine de l'excitation sexuelle. Les représentants de toutes les compagnies du marché, petites et grandes, défilaient sans interruption. Ils voulaient en savoir plus sur la méthode, sur Block et son cursus. Faisaient des offres. Étaient demandeurs.

— Exxon-Mobil, Chevron-Texaco, BP-Amoco-Arco, Tosco, Valero, Ultramar-Shamrock, les énumérait-il d'une voix stridente. Et en ce moment, les gens d'Elf Aquitaine attendent déjà dans le couloir !

— Je m'en doutais, répliqua Block sans se laisser impressionner.

— Mais cela doit rester entre nous ! s'écria Thurber.

Il l'avait déjà répété au moins une douzaine de fois.

— Je leur ai promis. Pas un mot là-dessus dans les interviews, vous m'entendez, Karl ?

— Qu'est-ce que vous croyez qu'ils feraient ? Qu'ils se raviseraient, vexés et laisseraient le marché aux autres ?

— Je vous en prie, Karl, j'insiste…

— Oui, c'est bon. Je vais la boucler.

Après cette discussion, Markus considéra les gens, leur camping-car et le terrain qu'ils avaient sondé d'un autre œil. Il était persuadé qu'il ne s'agissait pas simplement de curieux. Quelques spectateurs qui les observaient à la jumelle semblaient trop tranquilles, trop concentrés, ils montraient trop d'endurance. Ce n'étaient pas des gens venus pour s'amuser, mais des gens au travail. Des prospecteurs envoyés par les compagnies pétrolières, sûr et certain.

Finalement, Block choisit différents emplacements pour procéder aux premiers forages d'exploration. Ils se trouvaient au sud d'une petite ville portant le nom de Winner, près du fleuve Keya Paha – c'est-à-dire au bord d'un territoire d'une stupéfiante beauté, qui constituait en outre l'espace vital de plusieurs espèces d'oiseaux rares.

Les écolos montèrent aussitôt au créneau. Moins de quarante-huit heures après le dépôt de la demande d'autorisation par la société Block Explorations, un juge interdit la poursuite des travaux jusqu'à nouvel ordre.

— Les puits ne se trouvent pas dans le parc naturel, expliqua l'Autrichien à la presse.

— Mais juste à cent *yards* de la limite ! objecta un reporter.

— C'est bien à cela que servent les limites, répliqua Block. À savoir ce qui est dedans et ce qui est dehors. Or les forages prévus se situent en dehors.

L'affaire passa donc devant les tribunaux, ce qui signifie qu'elle prit du retard. Ils interrompirent les travaux, rendirent le camping-car

et passèrent le reste du mois de janvier ainsi qu'une bonne partie de février à faire la navette en avion entre New York et le Dakota du Sud en fonction des instructions données par les avocats. Plus les négociations traînaient en longueur, plus Markus était obligé de prendre des calmants pour arriver à s'endormir ; le sexe ne suffisait plus.

Le verdict tomba enfin. Le juge accorda l'autorisation – mais pour un seul forage !

— On n'a pas droit à l'erreur, commenta Block d'un air rageur.

Les travaux devaient commencer sur-le-champ. Le fait que l'hiver sévissait encore et que les conditions étaient tout sauf idéales pour creuser des trous dans la terre le laissait de marbre.

— J'ai foré en Alaska où il fait toujours un froid pareil, expliqua-t-il avant de prier Thurber de lui procurer le matériel adapté et le personnel compétent.

En attendant, il médita sur ses cartes et ses dossiers pendant des jours pour déterminer lequel de ces emplacements il devait retenir.

Pendant qu'on érigeait le derrick, que des ouvriers rudes et costauds traînaient des tuyaux en acier, que des tracteurs plaçaient d'inquiétants groupes électrogènes en dépit de la présence silencieuse et des banderoles d'un groupe de manifestants, pour la plupart des jeunes, installés au bord de la zone interdite au public, Markus regarda une émission de télévision assez longue consacrée à leur projet. Un expert expliqua qu'on avait soupçonné pendant un certain temps la présence de pétrole dans la région méridionale du Dakota du Sud, à la frontière du Nebraska, parce qu'elle se situait sur une ligne géologique qui reliait les gisements du Texas et de l'Oklahoma à ceux du Canada et de l'Alaska.

— Mais justement, poursuivit-il, les choses ne sont pas aussi simples.

Il leva plusieurs ouvrages d'un volume impressionnant.

— Nous disposons à ce sujet d'études extrêmement fouillées, celles d'un géologue mort en 2000 qui s'appelait Ford Raymond Jasper. Il venait de cette région et a passé sa vie à y rechercher du pétrole – en vain. Si ce *mister* Block se prétend plus malin qu'un homme qui connaissait le pays comme sa poche, il fait preuve, à mes yeux, d'une excessive témérité. C'est ridicule.

Le forage débuta. Les moteurs diesel crachèrent une épaisse fumée dans le ciel froid et pur de l'hiver et les tiges pénétrèrent les unes après les autres dans le trou hideux.

Les médias rapportaient avec jubilation que les bookmakers anglais croulaient sous les paris concernant l'issue du forage et que la cote se montait pour le moment à cinquante contre un en faveur d'un échec. Markus et Block se voyaient volontiers qualifiés de « prophètes

du pétrole » et il ne se passait pas un jour sans que leurs visages apparaissent à l'écran ou dans les journaux.

Puis, brutalement – le mois de mars n'était pas encore terminé –, ils tombèrent sur du pétrole.

Beaucoup de pétrole.

Cette fois, ce fut Myers qui vint trouver Taggard dans son bureau.

— On dirait qu'on tient une solution à tous nos problèmes, dit-il en lui jetant le fax d'une première page de journal portant la manchette : « Le pétrole, c'est l'avenir ! » Vous avez lu ?

— Évidemment, répondit Taggard.

— Le fax est arrivé de Langley en même temps que des instructions vous concernant, reprit Myers. On va vous confier une équipe et vous allez vous occuper de ces artistes.

Il posa les autres feuilles sur le bureau.

Taggard fit semblant de ne pas les voir, ramassa la page de journal et examina la photo des deux hommes, si différents l'un de l'autre, qui étaient en train de redistribuer les cartes de la politique internationale.

— Vous n'avez pas l'air spécialement heureux, remarqua Myers. On s'habitue donc si vite à ne rien faire ?

Taggard laissa retomber la feuille de papier.

— Il n'y a pas d'échappatoire, Glen, répliqua-t-il d'un ton songeur. Quoi qu'on fasse dans sa vie, ça vous rattrape toujours.

Myers ne comprit pas ce qu'il voulait dire. Il ne pouvait pas comprendre. Il roula des yeux et sortit. Taggard ne lui en voulait même pas.

L'écho fut inouï. Au fond, il ne manquait plus qu'une parade dans les rues de Manhattan, avec fanfare et pluie de confettis. Les gens de PPP n'en revenaient pas d'avoir pris un poisson de cette taille, déclaraient qu'on procéderait maintenant à l'introduction en Bourse aussi vite que possible. Les premières estimations laissaient penser que la valeur globale de la société atteindrait en un temps record la dizaine de milliards et, encore, ce calcul paraissait prudent. Désormais, tout était possible. L'avenir resplendissait d'or pur.

Markus décida de demander Amy-Lee en mariage.

PRÉSENT

— Au fait, je n'ai réussi à joindre personne, se rappela soudain Frieder. Le numéro que tu m'as donné n'existe plus. J'ai appelé les renseignements, mais ils m'ont dit qu'il n'y avait pas d'Amy-Lee Wang à New York.

Markus fixa longuement le vide, comme s'il n'avait pas entendu. Puis il murmura :

— Bizarre.

— Je suis désolé, dit Frieder.

Markus tourna les yeux vers lui.

— Tu n'y peux rien.

CHAPITRE 21

PASSÉ

Depuis la découverte de pétrole dans le Dakota du Sud, les médias les pourchassaient comme des célébrités. Il semblait vraiment difficile, voire carrément impossible, de sortir de chez soi pour aller acheter une bague de fiançailles. Markus finit par appeler un bijoutier réputé sur la Cinquième Avenue et lui exposa son dilemme.

— Pas de souci ! répondit aussitôt l'homme à l'autre bout du fil. Nous pouvons venir chez vous avec un échantillon.

Markus scruta ce qui n'avait jamais été son « chez-lui » et qui, à présent qu'il pouvait se payer mieux, ne le serait jamais : un meublé miteux dont les fenêtres équipées de climatisations dégoulinantes donnaient sur le mur de brique de l'immeuble d'en face et laissaient filtrer l'odeur des ordures qui montait de la ruelle. Une kitchenette qui avait au moins vingt ans, avec une cuisinière alimentée par une bouteille de gaz et un réfrigérateur poussif. Amy-Lee n'avait pas passé ici une seule nuit.

— Je préférerais venir chez vous, dit-il. Il y a peut-être moyen d'arranger cela discrètement ?

Cela non plus ne posait pas de problème. La boutique disposait d'une entrée à l'arrière qui menait à un cabinet frais, vieillot, lambrissé de teck, où régnaient le silence et une odeur de produits ménagers. Les bagues qu'on lui présenta lui parurent toutes plus ou moins semblables et elles coûtaient toutes un prix fou. Il ne pouvait sans doute pas se permettre un tel luxe. Mais voilà longtemps qu'il avait renoncé à surveiller son compte en banque. Il savait seulement que depuis la rencontre de Block – et d'Amy-Lee – il dépensait plus d'argent qu'il n'en gagnait. Énormément plus d'argent. Sa vie actuelle n'aurait jamais été possible sans l'héritage de ses parents. Dont il préférait ne pas savoir non plus ce qu'il restait. La vie se déroulait dans le présent et rien que dans le présent ! Il n'existait pas d'autre temps.

Il se penchait sur les étuis élégants, examinait les diamants, les montures, les tailles, et, en même temps, il entendait l'éducation qu'il avait reçue se débattre dans un mouvement de panique et lui crier : « Économise ! Tu ne sais pas ce qui t'attend demain ! » Cette part de lui-même ne pouvait pas se faire à l'idée que son existence subissait une métamorphose radicale. À cet égard, il était marqué par la

pauvreté dans laquelle ses parents avaient passé l'essentiel de leur vie. Ils lui avaient transmis un attachement crispé au patrimoine.

Pourtant il avait réussi ! Dans quelques mois, les sommes qu'on murmurait dans cette boutique avec une discrétion de bon aloi ne lui soutireraient plus que des haussements d'épaules. Les préparatifs de l'introduction en Bourse battaient leur plein ; avant la fin de l'année, il serait milliardaire. Du moins sur le papier, car une clause du contrat stipulait qu'il n'avait pas le droit de vendre ses actions avant au moins trois ans. Jusque-là, il devrait se contenter de son salaire, qui, naturellement, allait lui-même connaître sous peu une augmentation faramineuse.

Et il voulait épouser Amy-Lee. Pourquoi pas ? Ils étaient fous l'un de l'autre, faits l'un pour l'autre. Et ils étaient unis par le même projet : profiter au maximum de la vie, profiter d'un maximum de plaisir, d'un maximum de chance, d'un maximum de succès.

En dehors de cela, une conséquence indirecte tout à fait appréciable de leur mariage serait qu'il résoudrait une fois pour toutes le problème de son autorisation de séjour aux États-Unis. À sa grande colère, l'INS restait en effet complètement indifférent au ramdam du moment. Célèbre ou pas, cela ne changeait rien. On avait ses petits principes et on s'y tenait.

Cela dit, l'un de ces principes permettait à Markus de déposer une demande de *green card* dès son mariage avec une citoyenne américaine. Et une demande de naturalisation cinq ans après.

Seulement, Amy-Lee ne réagit pas comme il l'avait imaginé.

Ils dînaient à La Grenouille. Il avait choisi ce restaurant parce que les deux salles, ornées d'abat-jour en soie, de fauteuils tendus de velours rouge et de bouquets de fleurs à hauteur de plafond lui paraissaient très romantiques. Ils avaient dégusté des raviolis au homard, un carré d'agneau et, en guise de dessert, une tarte chaude au chocolat noir, une des spécialités de la maison. Quand le café fut servi, il avait orienté la discussion de manière subtile – lui semblait-il – vers un sujet qui lui avait permis de glisser le petit étui Cartier sur la table et de lui demander sa main sans transition.

Elle fixait à présent la bague d'un air consterné. Presque bouleversé. À peu près comme si elle venait d'apprendre la mort d'un ami proche.

— Que se passe-t-il ? demanda Markus, qui songea tout à coup qu'elle était peut-être déjà mariée et ne le lui avait pas dit.

— C'est… répondit-elle à voix basse, une telle surprise.

— J'espère bien !

Elle prit l'étui, le fit tourner entre ses doigts, examina un instant le bijou et referma le couvercle avec un bruit sourd qui, de manière

incongrue, évoqua pour Markus un coup de hache.

— Je ne peux rien dire pour le moment, reprit-elle. Ce n'est pas aussi simple. Tu dois d'abord rencontrer mon père.

— D'accord, dit Markus, pas de problème.

Sa mère ne vivait plus, comme elle le lui avait appris un jour. Elle était morte quand Amy-Lee avait six ans, d'une maladie si rare que son cas était entré dans les annales de la médecine.

— Il est assez… chinois, précisa-t-elle.

— Dis-moi juste le lieu et l'heure.

— Je dois d'abord l'appeler.

Elle ouvrit l'étui, en sortit la bague, la passa à son doigt. Elle lui allait – évidemment. Markus avait mesuré la petite bague en argent qu'elle portait de temps à autre et qu'une fois elle avait laissée traîner dans la salle de bains.

Elle releva les yeux et retrouva enfin le sourire.

— Tu es un homme dangereux, Mark.

Markus se souvenait qu'Amy-Lee lui avait confié en passant que son père vivait dans l'ouest des États-Unis. Il n'alla donc pas chercher plus loin quand, quelques jours après, ils chargèrent leurs sacs dans le coffre de sa voiture et se mirent en route pour l'aéroport. Il ne se souciait que de la coupe impeccable de son costume, le plus beau de toute sa garde-robe, et de sa coiffure. Il était allé exprès dans un salon de luxe. On ne perdait rien à produire une bonne impression. Certains futurs beaux-pères, quelles que soient leurs origines, prêtaient attention à ce genre de détail.

— À l'occasion, tu pourrais t'acheter une nouvelle auto, suggéra Amy-Lee au moment où ils sortaient du parking souterrain et attendaient de pouvoir s'infiltrer dans le trafic.

— Dès que possible, promit-il.

En vérité, il y avait déjà songé lui-même mais n'avait pas éprouvé une grande motivation. D'une certaine manière, sa Mustang lui apparaissait comme une sorte de porte-bonheur : depuis qu'il la possédait, il n'avait pas cessé de s'élever. Pourquoi courir un tel risque ? D'autant qu'en dehors des défauts bien connus, avec lesquels il avait appris à vivre, la voiture tournait impeccablement.

— Par là, dit Amy-Lee quand il mit son clignotant en direction du Queens.

— Pourquoi ?

Il montra un panneau où était fléché l'aéroport de LaGuardia.

— Je connais le chemin, crois-moi.

— Ce n'est pas celui-là. Prends le Lincoln Tunnel. Nous allons dans le New Jersey, à l'aéroport Teterboro.

— Jamais entendu parler, lâcha Markus en s'exécutant

néanmoins.

Teterboro était un petit aéroport – du moins pour New York. À peine avaient-ils franchi la porte du hall qu'un Asiatique vêtu d'un uniforme gris seyant vint à leur rencontre et dit :

— Bonjour, *miss* Wang.

Amy-Lee lui adressa un sourire radieux.

— Bonjour, Xiao. Comment vas-tu ? Je te présente Mark.

L'Asiatique esquissa une petite révérence, ce qui faisait bizarre.

— Enchanté, monsieur Mark. Je m'appelle Lung Xiao. Je suis votre pilote.

Markus l'observa comme s'il s'agissait d'une apparition.

— Notre pilote ?

L'aéroport Teterboro, apprit-il alors, servait pour l'essentiel à des avions privés. Avant que Markus ait entièrement saisi la portée de cette information, Xiao s'empara de leurs bagages et les emmena vers une drôle de petite voiture électrique munie d'une cabine en verre, une sorte de papamobile avec laquelle ils filèrent aussitôt sur le terrain de l'aéroport, au milieu de douzaines de petits jets très chic : des Learjet, des Falcon, des Challenger, des Hawker, des Citation, des Gulfstream. Markus ne distingua pas le modèle dans lequel ils montèrent, mais, en tout cas, il sentait le cuir, l'argent, la fortune colossale. Du cuir marron clair et jaune recouvrait les sièges, les appuie-tête et le rebord des tables. Tous les boutons, toutes les poignées et toutes les lampes étaient dorés. Un énorme écran de télévision ornait la cloison à l'avant. Il avait une installation téléphonique high-tech avec réception satellite, fax et Internet. Il y avait un bar et une kitchenette. Et il y avait un espace incroyable.

— Mon Dieu, gémit Markus. Combien ça coûte, un engin pareil ?

— Quarante-cinq millions de dollars, répondit Amy-Lee.

— Et il appartient à ton père ?

— Il en a six. Celui-ci, c'est le plus petit.

Markus sentit le sang lui monter à la tête. Nom d'un chien ! Et lui qui avait cru l'impressionner avec sa société, son succès, son ascension. La petite jeune du département *Suivi des entreprises*. La gorge lui grattait ; il fut obligé de tousser.

— On dirait que ton père ne manque pas de moyens.

— Il oscille entre la trentième et la trente-cinquième position sur la liste des hommes les plus riches des États-Unis.

Markus haussa les sourcils.

— Wang ? Celui qui fabriquait autrefois des ordinateurs ?

— Non, pas le Wang qui fabriquait des ordinateurs, dit-elle d'un ton laissant entendre qu'elle avait déjà dû répondre des centaines de fois à cette question.

Il traversa l'esprit de Markus qu'elle était fille unique. Un jour,

elle hériterait de tout, des six jets privés et du reste de sa fortune. Pas étonnant qu'elle devienne méfiante dès qu'on la demandait en mariage. Abasourdi, Markus se laissa tomber dans un large fauteuil.

— Je ne savais pas… Je te jure que je ne savais pas.

Amy-Lee se pencha au-dessus de lui avec un sourire énigmatique et lui colla un baiser sur la bouche.

— Je sais, dit-elle.

Quand les réacteurs démarrèrent, un grondement sourd se fit entendre quelque part en dessous ou à l'arrière. La voix du pilote sortant d'un haut-parleur invisible leur apprit qu'ils auraient le droit de décoller dans dix minutes. Puis un signal lumineux demandant de ne pas fumer et d'attacher sa ceinture s'alluma.

— Il ne manque plus que l'hôtesse ! dit Markus, croyant faire une plaisanterie.

— En temps normal, il y en a une, l'informa Amy-Lee avec le plus grand sérieux au contraire. Mais je préfère m'en passer.

Elle se leva.

— Qu'est-ce que tu veux boire ?

Markus cligna des yeux.

— Ce que je veux boire ? Aucune idée. Un coca.

L'avion se mit en mouvement. Il préférait rester assis. Amy-Lee, elle, se déplaçait avec aisance. Elle disparut dans la petite cuisine à l'avant, située juste derrière le cockpit, et en revint avec un coca et une eau minérale. Par le hublot, Markus vit qu'ils faisaient déjà la queue sur la piste, une queue très courte, et il fut rassuré quand Amy-Lee s'assit enfin et boucla sa ceinture de sécurité.

Il but une gorgée pour éviter que le verre ne déborde puis le replaça dans le porte-gobelet. Les réacteurs se mirent en marche à fond, l'appareil s'élança sur la piste, décolla, monta de plus en plus haut. Des lambeaux de nuages défilaient devant les hublots, la lumière devint plus vive, plus claire, plus rayonnante. Le signal électrique s'éteignit enfin et l'avion passa à l'horizontale.

Markus saisit son verre et but une nouvelle gorgée.

— Waouh !

Il jeta un coup d'œil autour de lui, s'efforçant de se convaincre que c'était bien la réalité.

Son regard s'arrêta sur le grand écran de télévision.

— Et maintenant ? On peut choisir un film, non ?

Amy-Lee se leva.

— Viens !

Elle le prit par la main et l'entraîna dans un couloir dont il avait cru qu'il menait aux toilettes. Mais l'avion était plus long qu'il ne l'avait imaginé : une porte coulissante menait à une chambre équipée d'un lit ovale au bord capitonné de cuir gris. Un lit prêt, un lit couvert

de draps frais et parfumés.

Amy-Lee ferma la porte derrière eux et tourna le verrou.

— Je veux que tu me sautes, dit-elle en lui déboutonnant sa chemise. Ici. Sur ce lit. À une altitude de huit milles.

Eight Miles High. Sa chanson préférée.

Je rêve, pensa Markus pendant qu'elle se déshabillait. Je rêve, pensa-t-il pendant que l'excitation montait en lui, une excitation monstrueuse, inconnue, incroyable, qui n'avait plus tant à voir avec Amy-Lee qu'avec la situation où ils se trouvaient. Les compresseurs de l'avion propulsaient dans les buses du kérosène à indice d'octane élevé ; son cœur propulsait dans ses veines un sang à fort taux d'adrénaline. L'appareil était projeté dans le ciel ; lui était projeté sur son corps. Le kérosène se consumait dans les turbines et se perdait dans l'atmosphère ; lui se consumait dans son sexe et se perdait dans ses bras. Je rêve, pensa-t-il avant d'arrêter de penser.

— Regarde ! s'écria tout à coup Amy-Lee alors qu'il était justement sur le point de jouir. Par le hublot ! Regarde par le hublot !

Elle lui saisit la tête et la redressa vers le haut de sorte que son regard traversait une des vitres près du lit et s'échappait dans un paysage infiniment grand, sur des nuages éblouissants, dans une lumière d'une intensité irréelle.

Dans un monde qui lui appartenait. Il jouit, traversé par une pensée semblable à un cri de triomphe : Maintenant ! Maintenant, j'ai réussi !

PRÉSENT

Markus traversa le hall de la clinique en robe de chambre et passa devant la loge du portier. Celui-ci leva à peine les yeux. Il regardait une série quelconque sur le petit poste de télévision placé devant lui.

Dehors, la nuit tombait déjà et la brise qui frappa le visage de Markus était glaciale. Il se livrait à ce petit jeu depuis une semaine : quand l'heure des visites était passée et que le calme revenait enfin, il allait se promener dans le parc.

Ce soir-là, il emprunta le chemin qui passait en dessous de sa fenêtre et s'arrêta devant les buissons qui plongeaient les pièces du rez-de-chaussée dans l'obscurité – il s'agissait de réserves. Il consulta sa montre. Il était dans les temps.

Quelqu'un pouvait-il le voir ? Non, il n'y avait pas l'ombre d'un chien. Donc Markus se pencha et sortit son sac de voyage du buisson où il l'avait laissé tomber au préalable. Tout marchait comme prévu. Surtout, il fallait garder son calme.

À quelques pas de là se trouvait une tonnelle, sans doute un séjour agréable en été. En automne au contraire, elle restait à

l'abandon, mais il y avait un mur de brique qui protégeait des regards. Markus ôta sa robe de chambre sous laquelle il portait des habits de ville – ce que le portier n'avait pas pu remarquer – et la dissimula derrière un des bancs. De toute façon, il n'avait jamais aimé ce peignoir vert-de-gris.

Il était six heures et demie quand il arriva au rendez-vous. Le taxi attendait déjà ; le chauffeur parut soulagé de voir effectivement quelqu'un surgir. Il portait une moustache qui lui donnait franchement l'air d'un Turc, mais demanda dans le plus pur dialecte de la région :

— Alors, où qu'on va ?

— Au tramway, répondit Markus.

— C'est bon.

Le voilà donc, pensa Dorothea, le vent de nord-ouest glacial dont tout le monde parlait. Il cognait contre la porte et, chaque fois, on aurait dit qu'un géant lançait un énorme sac d'avoine contre les murs. Il soufflait à travers toutes les fenêtres, sifflait dans toutes les cheminées, semblait regretter de ne pas pouvoir simplement balayer la maison en bas de la montagne.

Et il fallait qu'on baisse le chauffage au maximum précisément en ce moment ! De cette manière, au moins, ils arriveraient peut-être à tenir jusqu'à la fin de la crise, jusqu'à ce que le pétrole redescende à des prix abordables. Ils avaient coupé la chaudière de la piscine ; l'eau du bassin avait déjà un drôle d'aspect – on aurait dit qu'elle était sur le point de geler. Julian et ses amis faisaient contre mauvaise fortune bon cœur : ils exploraient les caves voûtées avec toute l'inventivité des enfants. À ce que Dorothea avait compris, ils jouaient aux « contrebandiers », inspirés sans doute par le livre qu'elle avait offert à Julian pour son anniversaire.

Mais elle préférait ne pas imaginer quel froid il ferait s'ils devaient encore réduire la consommation de fioul ! Elle mettait d'ores et déjà ses pulls les plus chauds et, pourtant, elle gelait encore. Qu'est-ce que ce serait en plein hiver ? Son seul refuge actuel était le magasin. La vieille maison était à l'abri du vent, et le petit poêle à charbon, une vraie pièce de musée, suffisait en effet à répandre une température agréable dans toute la boutique. Le matin, elle y faisait des réserves de chaleur pour affronter ensuite le reste de la journée dans sa maison glaciale.

Par malheur, l'intérêt de l'entreprise se limitait à peu près à cet avantage. Quand elle faisait les comptes, comme maintenant, assise à la table de cuisine, elle avait du mal à s'empêcher de penser qu'elle avait commis une grosse bêtise.

Le magasin marchait mal. Et encore, c'était peu de le dire. Même lundi, le jour de l'inauguration, elle n'avait vu qu'une poignée de gens,

venus jeter un coup d'œil ou échanger le bon imprimé sur le dernier prospectus contre le paquet de deux cent cinquante grammes de pâtes riches en œufs. Le mardi, elle n'avait eu qu'une seule cliente, qui avait acheté six œufs – la seule inscription dans son livre de comptes.

Aujourd'hui, elle n'avait vu personne. Pour la peine, elle avait dû jeter des salades fanées, des tomates pourries et du pain sec.

La boutique constituait une opération à perte, il fallait l'avouer. Les experts sans cœur des grandes chaînes de vente au détail avaient tout bonnement eu raison : le village était trop petit pour faire tourner un magasin. Le constat était amer : même si Dorothea abandonnait très vite, ils allaient perdre de l'argent. Une chance au moins qu'elle ait insisté pour avoir le droit de résilier à tout moment le contrat de location ! Quelqu'un lui avait raconté que cette clause n'était pas d'usage dans les baux commerciaux.

En entendant rentrer Werner, elle rangea le livre de comptes. Et, autant que possible, remisa également dans le tiroir de la cuisine ses idées noires. Werner avait bien assez de problèmes comme ça, on n'en était quand même pas à un jour près.

— Je pourrais les étrangler ! hurla-t-il à peine débarqué, visiblement hors de lui. Tous autant qu'ils sont !

— Qui ? demanda-t-elle.

Elle ne comprenait jamais clairement les crises et intrigues dont il lui parlait de temps à autre.

— Ces connards du comité budgétaire ! Ils gagnent tous dans les cent mille euros, voire plus, se croient sortis de la cuisse de Jupiter, et tu sais ce qu'ils trouvent à dire sur l'augmentation du prix de l'essence ? Tant mieux ! Comme ça, il y aura moins de trafic, ça roulera mieux ! Et on permet à ce genre d'andouilles de prendre des décisions dans un trust international ! Tu comprends ça, toi ?

Il sortit son portable de sa poche et l'éteignit d'un geste rageur.

— Je ne suis plus là pour personne. Fini pour aujourd'hui. Et je préfère ne pas penser à demain.

Comme s'il l'avait entendu, le téléphone mural dans le couloir se mit à sonner. Werner baissa les épaules et regarda sa femme avec l'air de chien battu qu'il prenait seulement quand tout allait vraiment mal.

— Tu y vas, Doro, s'il te plaît ? Si c'est quelqu'un du bureau, je ne suis pas là. Je ne pourrai pas m'empêcher de l'insulter.

Ce n'était pas quelqu'un du bureau, c'était Frieder. Il voulait savoir si Markus s'était manifesté.

— Markus ? répéta Dorothea. Non, pourquoi ?

— La clinique le cherche. Ils croient qu'il s'est enfui.

— Enfui ?

Frieder fit entendre un soupir d'incompréhension.

— Je peux juste te raconter ce que je viens d'apprendre. C'est-à-

dire : quand l'infirmière de nuit est entrée dans sa chambre, elle n'a trouvé personne. Elle ne se serait pas alarmée plus que ça puisqu'il était à nouveau sur pied, mais elle devait prendre quelque chose dans l'armoire et, là, elle a trouvé un petit mot sur lequel il était écrit « Merci pour tout », avec un billet de cent euros à côté. Du coup, elle a averti le chef de clinique et lui m'a prévenu à son tour.

Dorothea secoua la tête, en partie aussi à cause de Werner qui lui posait des questions par gestes auxquelles elle ne comprenait rien et dont elle se serait franchement passée en ce moment.

— Mais pour quelle raison Markus se serait-il enfui ?

— Aucune idée, répondit Frieder. De toute façon, il n'ira pas loin ; la justice détient son passeport. Il ne t'a rien dit ? Pas fait une allusion ? Il ne t'a pas expliqué pourquoi il avait besoin de cet argent ?

— Quel argent ?

— Eh bien, ces cent euros par exemple. Ce n'est pas toi qui les lui as donnés ?

— Non. Il ne m'a pas demandé d'argent.

Dorothea pensa au portable qu'elle lui avait fourni. Est-ce qu'il avait un rapport avec cette histoire ? Ou bien est-ce que ça compliquerait encore la situation si elle en parlait maintenant à Frieder ? Elle hésita. Ça faisait trop ; ça faisait franchement trop.

— Intéressant, lâcha son frère.

Du Frieder tout craché.

— Enfin, quoi qu'il en soit, j'ai convenu d'y aller vendredi ; je devais m'y rendre de toute façon. Peut-être en sauront-ils davantage d'ici là. Si jamais il t'appelle, tu me tiens au courant, d'accord ?

— Oui, promit Dorothea. Je n'y manquerai pas.

Elle raccrocha avec un mauvais sentiment. Il fallait toujours que tout tombe en même temps.

Peu après onze heures, Markus était en route pour Rotterdam. Il avait acheté son billet dans le train précédent. Le contrôleur se souviendrait peut-être de lui. Ou peut-être pas. Cela paraissait peu probable, avec tout ce monde.

Il avait pris le tramway jusqu'à Francfort. De là, il était allé à Dortmund et avait ensuite continué en direction de Venlo, à la frontière hollandaise. Il devait d'ailleurs déjà l'avoir passée car, depuis un petit moment, les panneaux et les publicités qu'il apercevait par la vitre étaient écrits en néerlandais.

La porte de la voiture s'ouvrit. Des douaniers apparurent. Deux Néerlandais et deux Allemands qui s'entretenaient en anglais. Ils remontèrent l'allée en dévisageant les voyageurs.

Markus attrapa son sac de voyage et en sortit son journal intime à la couverture en métal. Dans la lumière blafarde du train, il avait du

mal à distinguer les chiffres du cadenas ; il dut s'y reprendre à plusieurs fois pour l'ouvrir. Le carnet avait un jour été conçu par son fabricant pour servir de journal intime, mais, à présent, un rectangle découpé avec soin à la lame de rasoir dans les feuilles aux lignes pâles dissimulait des billets de cent euros – huit mille euros au total : le reste de la fortune héritée de son père – ainsi qu'un passeport et un permis de conduire. Tous les deux des duplicata.

Il n'était pas difficile d'obtenir un deuxième permis de conduire : il suffisait d'affirmer qu'on avait perdu le sien. Pour le passeport, c'était un peu plus délicat. Quelqu'un lui avait raconté qu'on pouvait en obtenir deux si on parvenait à présenter de manière convaincante qu'on voulait aller d'abord en Israël puis dans un pays arabe. Comme il arrivait qu'on se voie refuser l'autorisation d'entrée à cause d'un visa israélien dans le passeport, les autorités acceptaient d'en délivrer un deuxième sur demande.

Il n'avait pas pu s'empêcher de tenter le coup et, accroche-toi, ça avait marché ! Ce succès l'avait tellement enthousiasmé qu'il s'était aussitôt fabriqué ce qu'il appelait en secret son « gilet de sauvetage ». Cette tocade ne datait pas d'hier. Il avait failli oublier qu'il possédait deux passeports. Il se demanda d'ailleurs furtivement où pouvait bien être resté le premier, celui couvert de tampons arabes. Le second, en tout cas, était encore vierge, même s'il n'était plus valable que sept mois. Juste assez pour réaliser son projet.

Les douaniers ne s'intéressaient ni à lui ni à son passeport. Ils contrôlaient une femme de couleur d'un certain âge et un homme apparemment tombé dans la déchéance, maigre, à la barbe négligée, qui descendit à l'arrêt suivant.

Peu après minuit, le train arriva à Rotterdam Centraal. L'hôtel de la gare avait encore des chambres – une chance car Markus était fatigué et se sentait à moitié mort. Il avait passé les dernières semaines au lit et n'était pas au mieux de sa forme.

Il repoussa l'idée qu'il avait peut-être pris la poudre d'escampette un peu vite.

Ici non plus, personne ne demanda à voir son passeport. Il devait seulement remplir un formulaire. Mû par une impulsion soudaine, il écrivit dans la case « *name* » : Charles Taggard. Exprès. En guise de signal. Même si, vraisemblablement, nul ne le recevrait.

Une fois dans la chambre, il sortit son portable pour passer le dernier, le plus délicat des coups de téléphone qu'il avait à donner. Pendant tout le voyage, il avait pesé ses mots et ses arguments, répété la conversation en silence une bonne douzaine de fois.

Or voilà que personne ne répondait. Une option qu'il n'avait pas envisagée. Il ignorait ce qu'elle signifiait, mais sûrement rien de bon.

CHAPITRE 22

PASSÉ

Markus se réveilla quand le pilote annonça qu'il restait vingt minutes. Il nota confusément qu'il était nu, dans un lit défait, les membres entremêlés à ceux d'Amy-Lee, qui était nue elle aussi et qui, de plus, sentait le sexe. Puis les détails lui revinrent petit à petit. Voilà comment on devait se sentir quand on émergeait d'un coma.

Un avion ? Non, c'était une chambre d'hôtel volante, une suite de luxe. Il colla le front au hublot, qui était froid, observa les nuages et les montagnes en se demandant où ils pouvaient bien se trouver.

— Viens, il faut s'habiller ! s'exclama Amy-Lee en bondissant hors du lit, morte de rire et surexcitée. Sinon, ça risque d'être gênant…

L'appareil était bel et bien équipé d'une douche. Et de draps de bain chauffés. Le cabinet de toilette était un peu étroit et ils n'avaient pas beaucoup de temps, mais enfin, quand l'avion amorça sa descente, ils étaient assis à leur place, propres et habillés, la ceinture de sécurité bouclée. De toute évidence, Amy-Lee se moquait complètement de savoir qui ferait le lit et ce que cet inconnu penserait.

Après l'un des atterrissages les plus réussis que Markus ait jamais connus, ils se posèrent sur une piste étroite, perdue au milieu de nulle part. Hormis quelques bâtiments déserts en bord de terrain, il n'y avait alentour que de l'herbe. En passant devant un hangar, il aperçut quand même un Boeing, un vrai de vrai, manifestement en révision.

— Au fait, où sommes-nous maintenant ? pensa-t-il à demander.

— Dans les Blue Mountains, répondit-elle.

— Ah ! fit-il.

Ce nom ne lui disait strictement rien.

L'appareil s'immobilisa. Le pilote sortit du cockpit et vint les rejoindre avec un impénétrable sourire d'Asiatique. Était-il au courant de ce qu'ils avaient bricolé ?

Puis une autre pensée désagréable : Amy-Lee s'était-elle souvent envoyée en l'air de cette façon, avec d'autres ? Markus repoussa cette image. Ce n'était pas le moment d'y réfléchir.

Xiao ouvrit la porte, fit descendre le petit escalier intégré et fixa la rambarde. De l'air frais, frisquet, entra dans la coque.

— Il fait plus chaud que je ne m'y attendais, dit Amy-Lee à Xiao.

— Oui, acquiesça le pilote, il paraît que c'est le mois d'avril le plus chaud depuis un siècle.

— Le réchauffement climatique, lâcha machinalement Markus.

Puis il s'approcha de la porte, entrevit un panorama à couper le souffle et en oublia toutes les remarques fines et intelligentes qu'il avait sur le bout de la langue. Au loin se dressaient des montagnes majestueuses, couvertes de glace, une chaîne complète. Autour de la piste s'élevaient des pentes douces et verdoyantes. Au-dessus de leurs têtes s'étendait un ciel d'un bleu profond, traversé de délicates traînées blanches et empli d'une lumière irréelle.

— Je rêve, n'est-ce pas ? murmura Markus. Je sais que je rêve. Ça s'appelle un rêve lucide. Surtout, que personne ne me réveille !

Une grosse voiture apparemment tout-terrain s'approcha. Deux hommes en sortirent et s'empressèrent de charger leurs deux petits sacs de voyage dans le coffre puis de leur ouvrir les lourdes portières à l'arrière.

— Il faut encore combien de temps avant d'arriver chez ton père ? demanda Markus lorsque la voiture démarra.

Amy-Lee l'observa d'un air mystérieux.

— Mais nous sommes chez mon père !

— Pardon ?

Elle dessina un petit cercle de l'index.

— Tout ce que tu vois là lui appartient. Hormis les sommets.

Il en resta coi. Tout ce qu'il voyait ? C'est qu'il en voyait beaucoup ! Ils traversaient des prairies sur lesquelles paissaient de grands troupeaux de bovins au poil laineux. Ils passaient près de granges remplies de foin, près de ruisseaux et de lacs. Ils s'approchaient d'un ensemble de maisons, presque un village, qui se révéla leur destination. La demeure la plus gigantesque que Markus ait jamais vue, y compris à la télévision et dans les journaux, en occupait le centre. Comparée à ce monstre, la résidence de Rowe dans la région de Hampton Roads faisait l'effet d'une chaumière.

La voiture s'engagea dans l'allée au bord de laquelle une quinzaine de domestiques formaient une haie ; la plupart semblaient grelotter dans le vent frais. Il y avait des bonnes vêtues d'une sorte d'uniforme que Markus avait seulement vu au cinéma, des valets en livrée et un homme distingué en costume, qui ressemblait à un maître d'hôtel et qui en était sûrement un. Lorsque Amy-Lee et Markus sortirent de voiture, le personnel leur souhaita la bienvenue en chœur puis les encercla – Amy-Lee leur serra la main, elle semblait tous les connaître par leur nom – et les conduisit à l'intérieur, dans le hall d'entrée où un homme en costume marron foncé vint à leur rencontre, les bras tendus : le père d'Amy-Lee.

Hung Wang était encore moins grand que Markus et il offrait le mélange déroutant d'un large sourire, cent pour cent américain, et d'yeux en amande respirant la ruse. Sa peau faisait penser à du cuir

pleine fleur et il dégageait une énergie, un dynamisme palpables, ainsi que le goût du pouvoir. Il ne faisait aucun doute qu'il était le cœur de cette vallée.

— C'est donc vous, Mark ? dit-il après avoir brièvement serré sa fille contre lui et l'avoir embrassée.

Il tendit la main à Markus et le dévisagea avec une intensité inquiétante. Sa poignée de main était chaude et normale, ni trop ferme ni trop molle. Pourtant, Markus ne put se débarrasser du sentiment que, s'il avait voulu, Wang l'aurait fait voltiger par-dessus son épaule.

— Bienvenue.

On respectait les bonnes manières et les convenances chez les Wang. Markus se vit attribuer sa propre chambre, très loin de celle d'Amy-Lee, et même, lui semblait-il, dans une autre aile du bâtiment. Il était occupé à déballer son sac quand elle entra de manière furtive. On aurait dit qu'elle transgressait un interdit et qu'elle le savait.

— Je veux que tu comprennes, Mark, dit-elle avec une mine soucieuse qui l'émut, que je ne suis pas seulement américaine. Je porte aussi en moi un héritage chinois. Cela implique que je ne peux pas me marier sans la bénédiction de mon père. Ce n'est pas possible, comprends-tu ? Je ne pourrais jamais fuguer, par exemple. J'aurais le sentiment que tout ce qui vient après n'a aucune valeur.

Markus ne put s'empêcher de sourire.

— Je n'ai pas l'impression qu'il soit nécessaire de fuguer. Ton père n'a pas l'air d'être mal disposé à mon égard. Du moins au premier abord.

Amy-Lee hocha la tête, elle semblait perdue dans ses pensées, on aurait dit qu'elle l'avait à peine écouté.

— Mark, si mon père te demande quelque chose, accepte. Je t'en prie.

Markus l'observa. Il n'avait pas la plus petite idée de ce qu'elle avait en tête. Il s'agissait sans doute d'un vieux problème relationnel entre elle et son père.

— Oui, bien sûr, dit-il. Promis.

— Bien.

Elle l'embrassa sur la joue et disparut aussi subrepticement qu'elle était venue.

Et quelles que fussent les règles du jeu, elles ne l'empêchèrent pas de venir le rejoindre au milieu de la nuit.

Ils passèrent des journées merveilleuses. Dans l'une des ailes latérales de la maison se trouvait une piscine de cent cinquante pieds, équipée d'un plongeoir de trois mètres, où ils pouvaient faire quelques longueurs avant de se doucher et de s'asseoir à la table du petit-déjeuner. Dans un bâtiment annexe, au milieu d'un jardin luxuriant,

un grand jacuzzi permettait de se détendre ; le sous-sol comprenait en outre un sauna et un studio de remise en forme.

Markus dut prendre ses premiers cours d'équitation sous la houlette d'une Amy-Lee tordue de rire. Il s'en sortit mieux qu'il ne l'avait craint ; on lui avait donné un animal extrêmement paisible, qui lui pardonnait de bon cœur sa gaucherie. Ainsi Amy-Lee et lui purent-ils bientôt se promener à cheval dans les prairies tout autour du domaine. L'air était frais et parfumé, il sentait la forêt et la chaleur du printemps tout proche.

Chaque repas avait sa pièce. Ils prenaient le petit-déjeuner dans une véranda moderne aux couleurs vives. On leur servait le déjeuner dans une petite salle tout en bleu et blanc. Le soir, ils dînaient avec le père d'Amy-Lee et, à l'occasion, un hôte supplémentaire – une relation d'affaires – dans une salle luxueuse couverte d'or et d'antiquités. Lors d'une de ses excursions dans les couloirs de la maison, Markus découvrit encore une troisième salle à manger, contenant une table d'au moins vingt mètres, sans doute réservée aux réceptions officielles accueillant de nombreux invités, ainsi qu'une salle de bal attenante.

C'est là, songea-t-il pendant une fraction de seconde, qu'ils fêteraient leur mariage.

Il ne parvenait pas à y croire tout à fait. Le bâtiment était un château déguisé en maison, le domaine et les autres biens de Wang un royaume… Et lui, Markus Westermann, était le prince consort. Parce que la fille du roi l'aimait.

Il était difficile d'envisager cette idée et de ne pas éprouver un sentiment d'irréalité. Markus avait toujours été convaincu d'être un ambitieux, mais cette perspective dépassait tout ce qu'il avait jamais été en mesure de souhaiter et même d'imaginer.

Pendant la journée, on ne voyait quasiment jamais Wang. Aux dires de sa fille, il avait l'habitude de s'enfermer dans son immense bureau, d'où il dirigeait ses diverses sociétés par visioconférence. En outre, le ballet permanent des visiteurs n'avait pas échappé à Markus. Certains avaient l'air de coursiers, d'autres de directeurs. En tout état de cause, l'aéroport et les avions de Wang servaient en permanence.

Ce fut pourtant après un déjeuner auquel il avait assisté à l'improviste que le grand moment arriva : l'éventuel futur beau-père avait décidé de jauger son éventuel futur gendre. Que penserait-il d'une petite promenade après le repas ? demanda-t-il incidemment au moment où l'on desservait. Rien qu'eux deux ?

— Volontiers, répondit Markus.

Pouh. Là, ça devenait sérieux.

La terre était détrempée et boueuse. Markus n'avait pas prévu de chaussures pour cette sorte de promenade, mais cela n'avait aucune espèce d'importance : il y avait des bottes en caoutchouc de toutes les

pointures. Ils se mirent donc bientôt en marche, longèrent les écuries et s'engagèrent sur un chemin qui menait à un lac, à un hangar où étaient rangés plusieurs voiliers dans l'attente des beaux jours.

— Ma fille est tout pour moi, déclara Wang en guise d'introduction. Sa mère est morte jeune. Une fin tragique.

Markus hocha la tête d'un air affligé.

— Je le crois volontiers.

Qu'est-ce qu'on pouvait répondre à ça ?

— J'ai acheté tout ce terrain, poursuivit le vieux Chinois en désignant d'un geste l'ensemble de la vallée, dans l'espoir de sauver la vie de ma femme. Il y a très longtemps. Et, hélas, en vain. Depuis, je n'ai pas bougé.

Markus cligna des yeux.

— Ah…, dit-il d'une voix hésitante.

Où est-ce qu'il voulait en venir ? Et quel rapport entre cette vallée et la maladie de sa femme ? Mystère.

Wang suivit des yeux un oiseau qui s'éleva dans les airs devant eux et traversa le lac à tire-d'aile.

— Mais c'est une longue histoire. Parlons d'autre chose.

Il se tourna vers Markus.

— Amy-Lee m'a parlé de vous. Vous êtes un veinard à ce qu'on dirait.

Markus hocha la tête d'un air hésitant.

— Oui, je crois qu'on peut dire cela.

— Votre associé… vous l'avez rencontré par hasard ?

— Si on croit au hasard, oui.

— Vous avez reconnu votre chance et l'avez saisie à deux mains ?

— J'ai entendu dire qu'on procédait de cette manière aux États-Unis.

— C'est vrai.

Wang fut obligé de rire. Un détail dans ce rire dérangea Markus. Peut-être s'agissait-il simplement de la différence de culture. Le rire, à ce qu'on racontait, n'était pas le fort des Asiatiques.

— Vous avez parfaitement résumé la chose, reprit Wang. C'est vrai, on procède de cette manière ici. Le bon vieux rêve américain. Seulement, si vous voulez le réaliser, vous devez être en mesure de reconnaître le moment où une chance se présente. Est-ce votre cas, Mark ?

Markus hocha la tête.

— Je pense que oui.

Ils avaient atteint le ponton. Une brume d'un blanc vif flottait à la surface du lac lisse. Tout, autour d'eux, avait un air de froid et d'abandon. Des nuages qui annonçaient peut-être un orage montaient à l'horizon ; des nuages lourds et noirs.

Wang s'arrêta devant la rambarde sur laquelle il prit appui et, le regard rivé sur l'eau, il reprit :

— Les chances de la vie. Je vais vous raconter une histoire sur les chances de la vie, Mark. Quand je suis arrivé aux États-Unis, je n'étais personne. Un petit Chinois maigrelet qui ne possédait rien en dehors de ses habits. Dans un premier temps, il ne s'agissait pour moi que de survivre. Personne ne m'a fait de cadeau. Mais j'ai saisi toutes les chances qui se présentaient ; j'ai poursuivi tout ce qui ressemblait de près ou de loin à une chance. C'était dur, croyez-moi. Vraiment dur. Mais, par là, j'ai appris à travailler dur. J'ai appris à prendre des décisions dures. Et j'ai appris à me méfier des gens qui veulent me rouler.

Il toussota.

— Quand on fait, comme moi, du commerce avec l'Asie, on rencontre ces gens-là à la pelle.

Un silence se fit. Sans doute calculé.

— Je crois, se risqua à dire Markus, que je ne peux pas imaginer, même de loin, ce que vous avez vécu.

Il se tourna vers Wang.

— Mais je ne savais absolument rien, je vous jure. Je l'ai seulement appris au moment où Amy-Lee et moi sommes montés dans l'avion. Elle ne m'a jamais parlé de…

Il esquissa un geste pour désigner la vallée, toutes ces prairies, ces champs, ces bâtiments, ces lacs et ces ruisseaux.

— Je suis venu parce que j'aime votre fille et que je voudrais l'épouser.

Wang s'était également tourné vers lui ; il le dévisageait maintenant d'un regard perçant.

— Est-ce que vous comprenez qu'il ne s'agit pas ici de mettre des enfants au monde et, après, de se débrouiller comme on peut ? Que ce n'est pas la question ?

Markus hocha la tête.

— Oui, je comprends.

— Construire une fortune, c'est une chose. La conserver, c'en est une autre. Il s'agit ici de savoir gérer plus tard un trust de plusieurs milliards. Nul ne peut y arriver seul. Les deux époux doivent unir leurs efforts. Toute la question est de savoir si vous êtes l'homme dont ma fille a besoin. Si vous êtes prêt à faire ce qui doit être fait. L'êtes-vous, Mark ?

Markus avait soutenu le regard inquisiteur. Maintenant, il ne s'agissait pas de flancher.

— Oui, répondit-il.

— Bien.

Wang croisa les bras.

— Parlons clair. Je veux cette méthode grâce à laquelle votre associé découvre du pétrole là où les autres n'en soupçonnent même pas l'existence.

Oh là ! Que se passait-il tout à coup ? Markus ravala la boule dans sa gorge.

— Euh… C'est-à-dire… Je crains que…

— Avant de vous laisser répondre, je vais préciser un point. Vous n'avez pas besoin de cette société dont vous êtes vice-président. Des sociétés de prospection de pétrole, il y en a en pagaille. La seule chose intéressante, c'est la méthode. Et créer une deuxième société à partir de celle-ci, c'est de la perte de temps.

Hung Wang s'inclina légèrement.

— Si vous épousez Amy-Lee, vous pouvez occuper dans mon trust le poste que vous voulez. Vous obtenez la nationalité américaine, vous obtenez… tout, nom d'un chien ! Amy-Lee est mon unique héritière. Le jour où je passe l'arme à gauche, tout cela vous revient.

Il tendit le bras et appuya l'index contre la poitrine de Markus.

— Mais je veux cette méthode. Rapportez-moi la méthode Block et je vous donne ma fille. Voilà le *deal*. La plus grande chance de votre vie.

PRÉSENT

Markus émergea d'un sommeil agité, inquiet, et se sentit mal en point. Assurément, une part de responsabilité revenait au matelas catastrophique de l'hôtel, mais là n'était sans doute pas l'essentiel. Il dut se forcer à passer sous la douche et eut le plus grand mal à descendre dans la salle du petit-déjeuner.

Personne ne lui parlait, personne ne s'intéressait à lui, personne ne lui avait laissé de message. Il régla la note sans encombre et poursuivit son chemin en direction d'Amsterdam, de l'aéroport Schiphol. Au guichet de la KLM, il acheta un billet pour Montréal, un aller simple qui coûtait mille neuf cents euros. Décollage à quatorze heures vingt. Pour un billet moins cher, il aurait dû attendre une journée, ce qui était hors de question.

Il ressentit une certaine excitation en tendant pour la première fois son passeport à un douanier. Il s'agissait d'un jeune homme qui pensait manifestement à autre chose ; il se contenta de vérifier que les papiers étaient authentiques et que le visage correspondait à la photo avant de lui faire signe d'avancer d'un mouvement de la tête.

Markus était convaincu qu'à Francfort cette ruse n'aurait jamais marché. Comme il était recherché par la police, son nom figurait à coup sûr dans les ordinateurs ; il n'aurait pas servi à grand-chose de posséder un deuxième passeport : les autorités allemandes étaient

naturellement au courant. Mais il avait espéré à juste titre que la collaboration au niveau européen ne fonctionnait pas de manière aussi parfaite qu'on le prétendait.

Malgré tout, sa nervosité continua de croître. Il surveillait les alentours, s'attendait à voir surgir à tout instant des policiers à ses trousses. Mais il ne se produisit rien de la sorte. La salle d'attente se remplissait d'hommes d'affaires et de familles en vacances, de gens blasés et de gens excités. Les préparatifs suivaient leur cours normal.

Juste avant l'embarquement, un homme vint recharger les présentoirs à journaux. Markus prit une édition allemande et passa la porte.

La manchette annonçait que l'explosion ayant gravement endommagé le port de Ras Tanura était d'origine criminelle. Manifestement, la police saoudienne s'était efforcée de taire la conclusion à laquelle elle était arrivée, mais celle-ci avait néanmoins filtré et confirmait une hypothèse des experts américains. On soupçonnait à présent le réseau Al-Qaida de se cacher derrière ces événements.

Le journaliste titrait « Attentat d'Al-Qaida contre l'économie mondiale » ; il réclamait une action résolue et mettait en garde contre une guerre qui ferait inévitablement tache d'huile.

Une fois assis, Markus rangea le journal, ferma les yeux et attendit le décollage.

Il ne lui restait plus qu'à espérer qu'il n'arrivait pas trop tard.

CHAPITRE 23

PASSÉ

Markus se raidit, comme si on l'avait poussé du haut d'une falaise. Ou qu'on le menaçait d'un couteau. Son cœur battait la chamade. Les gouttes de transpiration lui coulaient dans le dos, sur la poitrine, tout le long du corps – une sensation désagréable par ce froid.

Voilà donc comment on jouait à ce niveau de la société. Celui auquel il aspirait.

Par réflexe, il fut tenté de refuser d'un air outré. De préserver son honneur, son intégrité. De rejeter la soumission. Dans tous les bons livres et les bons films, les héros se comportaient ainsi, rencontraient alors mille difficultés et finissaient quand même par vaincre. Le sens de l'honneur se voyait récompensé. Dans les histoires fictives.

Mais comment faire dans le monde réel ? Là, il valait mieux se montrer raisonnable. Réaliste.

À moins – l'idée lui traversait soudain l'esprit – qu'il ne s'agisse d'un test pour évaluer sa force de caractère. Fallait-il refuser pour le réussir ? Qu'est-ce que Wang attendait au bout du compte ?

Il était temps, lentement, de prendre position.

Markus s'éclaircit la gorge.

— Ce n'est pas ma méthode. Mon associé l'a conçue…

— Je sais, l'interrompit Wang.

Son regard exprimait une certaine suspicion.

— J'espère que vous n'allez pas me faire le coup de la moralité, Mark ?

Ce n'était donc pas un test, conclut Markus. Wang voulait purement et simplement la méthode de Block.

— Je voulais dire que, moi-même, je ne la connais pas.

Un scintillement dans les yeux de l'homme qui serait un jour son beau-père – ou pas, d'ailleurs, après cette conversation – l'incita à ajouter aussitôt :

— Mais il est convenu qu'il me la confiera. J'entends : par contrat. En d'autres termes, donc, c'est juste une question de temps…

Wang l'examina d'un regard scrutateur.

— Cela veut dire oui, Mark ?

Qu'est-ce que ça lui apporterait – pour le plaisir de poser la question – de jouer tout à coup la comédie du petit garçon honnête ? Parce que ce serait de la comédie. Au fond, il ne rêvait rien tant que

de se hisser dans les sphères où Wang évoluait. Par conséquent :

— Oui, dit Markus.

Wang lui tendit la main.

— S'agit-il d'une parole d'honneur entre hommes ?

— Oui, parole d'honneur, dit Markus en topant.

Un pacte avec le diable se déroulait-il de cette façon ? Venait-il de vendre son âme ? Ou, au contraire, de prendre une décision diablement maligne ?

Aucune idée. Dans les films, on savait ça tout de suite, grâce à la musique de fond. Seulement, dans la vie réelle, la musique manquait cruellement.

Absurde ! se dit-il. Il avait accepté par sentiment de nécessité. Ce n'était peut-être pas gentil, mais il n'avait jamais eu l'intention d'être gentil, il voulait être riche. Son plan était de réussir grâce aux OPI et aux OPM, *other people's ideas* et *other people's money,* et de ce point de vue-là, il ne semblait pas mal parti.

— Bien, dit Wang.

Il avait l'air satisfait. Il esquissa un petit hochement de tête et lui posa la main sur l'épaule.

— Dans ce cas, accélère, Mark. Découvre comment il s'y prend, appelle-moi et j'organise le mariage.

— D'accord, répondit Markus. Je m'en occupe.

— Ah oui ! Et puis… pas un mot de tout cela à Amy-Lee. La négociation reste entre nous, compris ?

Markus hocha la tête et éprouva bizarrement une sensation de soulagement.

De retour à New York, il passa aux bureaux, où régnait une ambiance survoltée.

C'était parti ! La deuxième tranche des capitaux investissement était arrivée, cinq cents millions de dollars. On avait fixé un rendez-vous avec le gouvernement brésilien pour discuter de forages d'exploration dans l'Atlantique. Et PPP avait donné son aval pour une augmentation du revenu des gérants : un million de dollars par an, plus les primes, à partir de juillet.

— On décolle mardi ! lança Block à peine Markus fut-il entré dans son bureau.

Pas de « Ça va ? », pas de « C'était bien ? » ni de formule analogue. L'Autrichien n'attachait aucun prix à de pareilles futilités.

— Quatorze heures : rendez-vous avec le ministre de l'Énergie. Et le soir : réception chez le président.

Markus fit oui de la tête et prit le dossier que son associé lui tendait : tout ce qu'il y avait à savoir sur leurs interlocuteurs.

— Ce ne serait pas mal que j'en sache aussi un peu plus sur la

méthode.

— Je vous l'expliquerai. Je l'ai promis.

— Nous pourrions peut-être commencer tout de suite ?

L'Autrichien leva les yeux, l'air renfrogné.

— Chaque chose en son temps, marmonna-t-il en prenant un bout de papier sur lequel il gribouilla quelques mots.

Puis il tendit à Markus le billet, où il avait écrit : « Pas ici ! »

Markus écarquilla les yeux.

Block écrivit encore : « Promenade à midi ? »

— Bien, dit Markus en hochant la tête. Chaque chose en son temps.

— Je préfère ainsi, conclut Block en glissant le bout de papier dans le broyeur.

— Nous devons rester sur nos gardes, le conjura-t-il tout en marchant d'un pas rapide dans les rues profondes où le printemps s'annonçait. À présent, les gens du monde entier tournent comme des rapaces autour de ma méthode.

Markus avait du mal à tenir la cadence.

— Sur ce point-là, vous avez raison, je crois.

— À commencer par nos gentils investisseurs, reprit Block. Les murs de nos bureaux ont des oreilles, d'accord ? Et je vais vous confier autre chose : dès qu'ils auront la méthode, ils nous laisseront tomber comme de vieilles chaussettes.

Il ne se sentait en sécurité nulle part. Ni dans la rue, ni au restaurant, bien entendu, ni même sur les bancs publics… Ils atterrirent finalement sur un petit champ de foire en bordure de Central Park. Block suggéra de faire un tour sur la grande roue.

— Je ne sais pas si, là-haut, on peut nous capter, mais cela me semble en tout cas assez difficile.

Ils achetèrent donc deux tickets. Les nacelles étaient si légères et le public si peu nombreux qu'ils se retrouvèrent bientôt suspendus, presque seuls, dans un ciel d'un bleu éclatant.

— À Vienne, il existe une grande roue très célèbre, raconta Block. Beaucoup plus grande que celle-ci, bien sûr ; gigantesque. Au Prater. On a reconverti les wagons d'un ancien chemin de fer, ça vous donne une idée des dimensions. Mais je ne l'ai jamais vue. J'en ai toujours rêvé, depuis tout gamin, mais je n'en ai jamais eu l'occasion. C'est fou, non ? Je suis autrichien et je n'ai jamais vu la grande roue du Prater de mes yeux.

Markus hocha la tête, ennuyé que son compagnon se soit écarté du sujet.

— Vous ne vouliez pas commencer à m'apprendre votre méthode ? Leçon numéro un ?

— Si, répondit Block en continuant de fixer la foule entre les baraques foraines.

On aurait dit qu’il n’avait pas enregistré la question de Markus.

— Qu’est-ce qui vous vient à l’esprit quand je dis « bactéries » ?

— Bactéries ? Hum…

Bon, il fallait continuer à jouer le jeu. Il s’agissait sans doute encore d’une manœuvre de diversion pour tromper d’éventuels espions.

— Agent pathogène.

— C’est tout ?

— Infection pulmonaire. Diarrhée. Hygiène. Se laver les mains. Désinfecter…

Block secoua la tête avec indolence.

— Vous voyez ! Tout faux. Vous pouvez vous laver les mains autant qu’un chirurgien, il n’en restera pas moins un milliard de bactéries sur votre peau. Votre corps est couvert de bactéries : vos cheveux, vos cils, votre globe oculaire, l’émail de vos dents. Et votre intestin contient cent milliards de micro-organismes, plus de quatre cents espèces différentes, dont une bonne partie tellement vitales que vous mourriez si elles venaient à disparaître. Les bactéries sont vitales, vous comprenez ? Ce n’est pas l’image qu’on vous en a transmise, mais c’est la vérité. L’ensemble du monde intellectuel est contaminé par des représentations erronées !

Il avait énoncé cette conviction avec une fureur croissante et, après ce mouvement d’humeur, il se tut.

— Vous avez assurément raison, finit par dire Markus, mais je ne vois pas le rapport avec le pétrole.

— Je vous explique pas à pas, en partant du début, reprit Block d’une voix à présent moins sonore. Pour commencer, je veux vous faire prendre conscience que vous vous composez vous-même d’environ dix billions de cellules, mais que vous contenez plus de cent billions de bactéries. Ce qui nous donne un rapport de un à dix. Ensuite, j’aimerais vous faire prendre conscience que vous ne pouvez pas vivre sans ces bactéries. C’est exclu. Comprenez, les bactéries existaient déjà il y a des milliards d’années, bien avant l’apparition de l’homme. Elles n’ont pas besoin de nous. La Terre est leur planète à elles. En revanche, nous ne vivons que parce qu’elles nous procurent tout ce dont nous avons besoin. Elles produisent l’oxygène que nous respirons. Purifient l’eau que nous buvons. Enrichissent le sol et transforment les plantes que nous semons, récoltons, mangeons, en substances indispensables pour nous – les glucides, les acides aminés et ainsi de suite. Sans bactéries, ce que nous considérons comme notre nourriture ne servirait à rien.

Markus ne voyait toujours pas où il voulait en venir, mais n’en

était pas moins impressionné.

— Hum… Je n’en avais jamais pris conscience.

— Imprégnez-vous de cette vérité. Laissez-la se déposer en vous. Les hommes que nous sommes doivent tout au monde des bactéries. L’ensemble de notre existence repose sur les bactéries.

Block considéra Markus. Il attendit que leur nacelle ait dépassé le point le plus bas de sa course et commence à remonter pour ajouter :

— Est-ce aller trop loin que de leur attribuer également le pétrole ?

Sans le vouloir, Markus ouvrit la bouche, mais il n’en sortit pas un mot. Il avait le sentiment d’avoir pris sur la tête un sac de sable mouillé.

— Vous n’y aviez encore jamais réfléchi, n’est-ce pas ?

— Non, parvint-il à prononcer. En effet.

— Vous voyez ? Le lavage de cerveau de l’enseignement universitaire ! Il rétrécit les hommes, rapetisse leur champ de vision.

Ils remontaient dans le ciel. Block fixait l’horizon. Sa voix avait quasi un accent d’enthousiasme.

— Les bactéries sont partout. Au fond des volcans, dans les neiges éternelles, dans l’acide sulfurique, dans l’eau rejetée par les réacteurs nucléaires, à l’intérieur des rochers, sur les grands fonds marins, même sur la carrosserie des satellites artificiels. Et au centre de la Terre, à des milliers de mètres de profondeur. Quantité de forages ont permis de le vérifier. Elles dévorent la roche – dévorent le fer, le soufre, le manganèse contenu dans celle-ci. Nombre de scientifiques ont émis l’hypothèse qu’une grande partie des minerais – les gisements de fer, de chrome, de cobalt et même d’uranium – résultent de l’action de bactéries. Bizarrement, en revanche, ils ne vont pas jusqu’à conclure que le pétrole et le gaz peuvent eux aussi provenir de bactéries. Non, ils préfèrent élaborer des théories complexes, plus complexes que le système planétaire de l’Antiquité auquel on s’est accroché pendant des siècles parce qu’on voulait absolument que la Terre forme le centre de l’univers. On s’accommodait d’épicycles et de je ne sais quoi encore, y compris d’exceptions à la règle, pour ne pas devoir abandonner le modèle initial. Si vous voulez mon avis, nous assistons aujourd’hui à un phénomène similaire à l’égard des théories sur la naissance du pétrole. On est incapable d’admettre que ce ne sont pas les hommes qui vivent au centre de l’univers mais – nom d’un chien ! – les bactéries. Les générations futures seront mortes de rire devant un tel entêtement.

Markus était comme assommé.

— Les bactéries ?

— Les bactéries au cœur de la Terre ! Elles dévorent Dieu sait quoi et recrachent du pétrole. Il suffit de trouver ces bactéries et on

dispose d'or noir jusqu'à l'extinction du soleil. Voilà le principe de base de ma théorie.

L'impression d'étourdissement s'atténuait. Markus sentait à présent monter en lui un enthousiasme incontrôlable.

— Des bactéries ? Mais c'est génial ! C'est purement génial !

Block sourit.

— Et c'est tellement simple, n'est-ce pas ? Vous comprenez, maintenant, pourquoi je ne pouvais pas entrer dans les détails ?

Markus avait du mal à rester assis. Il devait se faire violence pour ne pas sauter de joie et crier.

— C'est… Sans déconner, vous avez fait là la plus grande découverte du vingt et unième siècle !

La nacelle s'immobilisa – à son point culminant. Le tour de manège était terminé, la phase de débarquement et d'embarquement avait commencé. Block baissa une nouvelle fois le regard vers le sol et dit :

— Ces derniers temps, il m'arrive de me demander pourquoi je ne suis pas marié. Ce ne sont pas les occasions qui ont manqué. Maintenant, j'aurais peut-être un fils de votre âge.

Il secoua la tête d'un air songeur.

— Une vision étrange.

Au cours des jours suivants, Markus fut littéralement porté par l'enthousiasme. Ils se rendirent au Brésil et, pendant les entretiens avec le ministre et ses collaborateurs, il se montra si ferme, si éloquent, si animé qu'il ne fut pas le seul à s'en étonner ; James Thurber en personne lui adressa une espèce de compliment.

Cela étant, il faut avouer la vérité, ces hommes politiques étaient des proies faciles. À l'époque où il était commercial chez Lakeside & Rowe, Markus avait eu affaire à des négociateurs d'une autre envergure. Comparés à eux, les gentils représentants du peuple faisaient figure d'amateurs.

Le contrat négocié était à l'avenant. Ils n'obtinrent pas seulement l'autorisation de procéder à des forages d'exploration, mais aussi la garantie d'une participation, d'un droit de parole et d'un intéressement aux bénéfices pour tout ce qui découlerait de leurs sondages. Le dernier point surtout retenait l'attention de Markus. Le soir, dans sa chambre d'hôtel, il se livrait à des estimations sur son ordinateur, et les sommes auxquelles il parvenait lui donnaient le vertige. Il allait crouler sous l'argent et ne pourrait bientôt plus raisonner qu'en millions.

À condition, bien sûr, que leur prospection aboutisse. Or il faudrait encore quelques mois avant de le savoir car ils devaient pour cela construire de toutes nouvelles machines. Block avait esquissé un

nouveau système de forage et les bureaux à New York s'étaient lancés avec ardeur dans la recherche d'une entreprise à qui en confier le développement.

Ah oui, et puis il y avait Wang.

Mais Markus avait résolu d'éviter ce sujet de réflexion pendant un petit moment.

Au retour, l'avion eut du retard. Il en profita pour flâner dans le hall de l'aéroport. À un kiosque à journaux, il découvrit un *Spiegel* et pas n'importe lequel : un ancien numéro qui titrait « Les prophètes du pétrole » au-dessus d'une photo de Block et de lui.

Quel étrange hasard ! Il prit le magazine en main. Où avait-on pris cette photo d'ailleurs ? Apparemment devant le puits dans le Dakota du Sud. C'était vrai, maintenant ça lui revenait. Quelqu'un lui avait raconté que le *Spiegel* leur avait consacré un long dossier, mais, dans cette tourmente, il n'avait pas eu l'occasion de se le procurer. Voilà donc de quoi il s'agissait. L'exemplaire n'était plus tout neuf, comme souvent à l'étranger, mais, bien entendu, il l'acheta quand même.

Pendant le vol, il eut tout loisir de se pencher sur le numéro, qui comprenait carrément plusieurs articles, consacrés à Block, à sa méthode, à leur entreprise et aux conséquences de leurs découvertes pour l'économie internationale. L'industrie pétrolière, lisait-on par exemple, était en train de renaître. Aux États-Unis, on projetait pour la première fois depuis trente ans de construire une nouvelle raffinerie. Les compagnies, jusqu'alors occupées à racheter et à fusionner – un processus de régression qui traduisait en général la stagnation d'un marché, sinon sa fin prochaine –, flairaient la bonne aubaine. On constituait des « trésors de guerre », était-il écrit, pour s'assurer le plus de parts possible lors de l'introduction en Bourse de Block Explorations.

En d'autres termes, le cours d'émission des actions allait flamber. Markus avait la tête qui lui tournait quand il essayait de se représenter la somme en dollars.

Il délaissa le magazine et observa par le hublot l'océan sombre et couvert d'écume. Il n'avait vraiment pas besoin des milliards de Wang. Même ainsi, il deviendrait plus riche qu'il ne se l'était jamais imaginé.

Cependant, il restait Amy-Lee. Qu'il n'obtiendrait qu'en échange de la méthode.

Qu'en échange d'une trahison.

Punaise !

Avant de ranger le *Spiegel* dans l'intention de dormir un peu, il feuilleta rapidement le magazine et tomba sur un autre article du dossier, intitulé : « La fin des écolos. » Le sous-titre disait : « Depuis trente ans, les écolos prédisent la fin de l'âge du pétrole. Aujourd'hui,

le glas sonne pour eux. »

L'article annonçait la « victoire définitive » de *l'American way of life.* L'avenir appartenait désormais au gâchis de l'énergie et des matières premières, à la consommation effrénée et à la globalisation totale. La découverte de pétrole à Keya Paha, dans le Dakota du Sud, n'était pas celle d'un gisement parmi beaucoup d'autres ; elle marquait la victoire de la « méthode Block », un changement de paradigme, disons même une révolution copernicienne dans l'évaluation des réserves planétaires. Les Bourses, dont c'était le propre d'anticiper les évolutions futures, pénalisaient d'ores et déjà dans le monde entier les entreprises qui continuaient de miser sur des énergies renouvelables coûteuses. Vu le cours des actions, Shell avait dissous son département recherche et développement en énergies alternatives. Les universités et fabricants automobiles avaient rayé les crédits pour la recherche en nouveaux moyens de propulsion. Une marque de portables avait promis une nouvelle génération de cellulaires, fonctionnant à l'essence, et fait ainsi exploser le cours de ses actions. En revanche, le chiffre d'affaires des fabricants d'éoliennes, de biocarburants, de pompes à chaleur, de centrales géothermiques et de panneaux solaires était en chute libre ; beaucoup avaient déjà déposé leur bilan et le même sort attendait un nombre d'entreprises encore plus grand.

Sur la deuxième page, on apercevait en photo Frieder Westermann, l'air déprimé, posant devant l'entrée de sa société. En sous-titre : « Le frère du prophète du pétrole : son effectif passe de soixante-dix à cinq. »

Markus releva les yeux. Tout à coup, il avait un goût désagréable dans la bouche.

— Merde…, murmura-t-il.

Ce juron se perdit dans le vacarme des réacteurs qui brûlaient du kérosène en continu.

Ce soir-là, bien qu'épuisé par plusieurs jours de négociations et le vol du retour, Markus resta travailler très tard. Thurber capitula le premier, imité au bout d'un moment par l'Autrichien, d'habitude inépuisable.

— Je rentre, dit celui-ci sur le coup d'une heure du matin, les yeux rougis. Vous feriez peut-être bien de m'imiter. Vous n'avez plus l'air très frais non plus, si vous me permettez cette remarque.

Markus hocha la tête et répondit avec une feinte distraction pour éviter d'en faire trop :

— Je ne vais pas traîner. Je dois juste terminer un ou deux trucs qui m'empêcheraient de toute façon de dormir.

Dès qu'il fut seul, il rangea tous ses dossiers et s'attaqua au système informatique. Il était le plus fort de toute la boîte en ce domaine – ce que les autres ignoraient. L'administrateur du service

connaissait évidemment les ordinateurs sur le bout des doigts, mais il ne maîtrisait le logiciel sur lequel ils travaillaient – le programme de Lakeside & Rowe, naturellement – que de manière sommaire. Dès que l'occasion s'en était présentée, Markus l'avait épié pour accéder au mot de passe principal. Il pourrait ainsi effacer toutes les traces laissées au cours de la manœuvre qu'il projetait.

Il lui fallut trois heures pour prélever discrètement une somme assez importante sur le compte de la société. Il fut au contraire relativement facile de transférer cet argent – il s'agissait de trois cent mille dollars – sur le compte de son frère de façon anonyme. L'économie internationale constituait un organisme géant qui couvrait la surface de la terre et dont le système financier représentait la circulation sanguine. Ses fins capillaires aux ramifications plus fines encore s'étendaient partout – et à l'image du corps qui ne perd pas une goutte de sang, le système financier n'égarait pas un centime. Les manipulations de Markus ne créaient pas de l'argent à partir de rien, mais elles resteraient inaperçues pendant au moins six mois. D'ici là, il pourrait rembourser la somme manquante de manière aussi facile que discrète en prenant sur ses revenus personnels, qui ne manqueraient pas de couler bientôt à flots.

PRÉSENT

Abu Jabr éprouvait une inquiétude croissante, même s'il la trouvait déplacée au regard de son âge et de sa dignité. Quelle torture de devoir séjourner à l'étranger à l'heure d'une telle détresse ! Le téléphone ne pouvait remplacer sa présence au pays.

Il avait enfin réussi à joindre quelques personnes qui avaient pu lui donner des informations, mais elles rapportaient toutes des versions différentes. Au fond, il ne savait pas ce qui se passait réellement. Et pourquoi Zayd n'appelait-il pas ? Abu Jabr ne comprenait pas ce silence. De même qu'il ne comprenait pas comment Wasimah pouvait manquer à ce point de respect envers son mari.

Dans la chambre voisine, Mandhur toussa et se mit à pleurer tout bas. Abu Jabr ouvrit la porte. Une des servantes s'efforçait de calmer le petit.

— Où est Wasimah ?

— Partie, répondit la domestique.

Elle venait de Malaisie et parlait un arabe à peine intelligible.

— Quand ?

— Une demi-heure.

Cela lui avait échappé. Apparemment, cette femme faisait ce qu'elle voulait dès qu'il avait le dos tourné !

Soudain, la porte donnant sur le couloir s'ouvrit. Wasimah entra,

un paquet rectangulaire sous le bras. Sans doute un achat. Les femmes ne semblaient vivre que pour acheter.

— Où étais-tu ? demanda son beau-père d'un air sévère.

Wasimah écarquilla les yeux.

— En train de prier ! s'exclama-t-elle. C'était l'heure de l'Âsr.

Elle tendit le bras pour lui mettre sa montre sous le nez. Il s'agissait d'une de ces montres dernier cri qui indiquaient l'heure exacte des prières.

— Prier ? s'étonna Abu Jabr. Où cela ?

— Dans la chapelle au rez-de-chaussée.

À ce moment-là, il s'aperçut qu'elle ne tenait pas du tout un paquet sous le bras, mais un mince tapis, de ceux qu'on emporte en voyage.

— Ah bon, dit-il en s'éclaircissant la gorge. As-tu reçu des nouvelles de Zayd ?

Wasimah secoua la tête.

— Il sait que Mandhur est malade. Cette information lui suffit.

L'enfant toussota de nouveau ; elle s'approcha de lui sans une parole de plus. Abu Jabr se retira dans sa chambre, d'où il l'entendit parler au petit pour l'apaiser, peut-être l'endormir.

Il regarda par la fenêtre en soupirant et observa le parc baigné d'une lumière glaciale. Il perdait toute notion du temps. Devait-il rattraper la prière oubliée ? Non, décida-t-il après avoir consulté sa montre, trop tard. Il ferait la maghreb en fin de journée. Il devait avant tout trouver la paix intérieure. Cette incertitude l'étouffait, sans compter le caractère original de cette femme…

Quelques bribes de phrases à travers le mur lui firent dresser l'oreille.

— Est-ce que je vais vraiment guérir ? demandait Mandhur à voix basse.

Wasimah répondit :

— Je ne sais pas, mon enfant. La réponse se trouve dans la main de Dieu. Comme tout en ce monde.

— Mais pourquoi suivre ce traitement, alors ?

Abu Jabr ne put s'empêcher de sourire. Oui, c'était une bonne question. Il était curieux de savoir ce que sa belle-fille allait dire.

Pendant un moment, elle se tut. Puis elle expliqua :

— Le fait que tout se trouve dans la main de Dieu ne signifie pas que nous ne devons rien faire. Nous suivons ce traitement parce que nous espérons qu'il t'aide. Peut-être iras-tu mieux après, ou peut-être pas. Cette décision n'est pas entre nos mains, elle dépend d'Allah. Mais, justement, cela veut dire que nous ne devons pas nous faire de souci. Allah veut que nous donnions le meilleur de nous-mêmes, mais il ne veut pas que nous nous fassions du souci. Tu comprends ? Car si

l'on se fait du souci pendant qu'on agit, on ne donne pas le meilleur de soi.

Bouleversé, Abu Jabr fixait le portable dans sa main. À ce moment-là seulement, il prit conscience qu'il n'avait pas cessé de l'ouvrir et le fermer. Il était impressionné. La réponse ne manquait pas de finesse. Elle prouvait même beaucoup d'intelligence de la part de cette femme.

Il posa son téléphone, expira. Puis il prit son tapis de prière, le roula, le coinça sous son bras, passa la tête à la porte et demanda :

— Dis-moi, Wasimah… Cette chapelle, tu peux m'expliquer où elle se trouve ?

Markus atterrit à l'aéroport international de Montréal à seize heures dix. Il était l'un des rares passagers à n'avoir qu'un bagage à main, ce qui lui épargna l'attente devant le tapis roulant et lui permit en outre d'être le premier au guichet de location de voitures.

Tout en tapant les références de son permis de conduire, l'employée demanda :

— Vous rendrez la voiture ici ou dans une autre agence ?

D'après les conditions affichées, la deuxième option impliquait un supplément.

— Ici, répondit Markus. Demain midi, vers douze heures au plus tard.

Après quantité de signatures – au bas de divers contrats et d'un formulaire attestant le kilométrage –, elle lui expliqua le chemin avec un manque d'enthousiasme témoignant qu'elle répétait ces informations une centaine de fois par jour.

— Suivez ces panneaux jusqu'à notre parking. Là, vous trouverez un jeune homme dans un petit bureau directement à l'entrée. Il s'appelle Will. Il vous conduira à la voiture et vous donnera les clés. Bon voyage !

Will se contenta de poser les clés sur le comptoir après avoir consulté furtivement les papiers et de marmonner :

— La troisième sur votre gauche.

Puis il se replongea dans sa bande dessinée.

Dix minutes plus tard, Markus était sur la *Highway* 10, une autoroute à quatre voies qui menait d'abord vers l'est puis descendait ensuite vers le sud. Il s'était accoutumé au véhicule et avait trouvé une station de radio acceptable. Il restait trente milles jusqu'à la frontière.

La musique s'arrêta pour céder la place au flash. Le speaker annonça tout d'abord que, d'après les services secrets américains, Al-Qaida projetait, après l'incendie du port de Ras Tanura, un attentat contre les parcs de stockage. Le président américain avait réuni une cellule de crise pour décider des mesures à prendre et, notamment,

d’une éventuelle intervention militaire pour protéger l’industrie pétrolière saoudienne. En outre, le niveau d’alerte était passé au rouge. Les bâtiments publics et les institutions bénéficiaient d’une protection accrue sur l’ensemble du territoire américain et le contrôle était renforcé aux frontières.

CHAPITRE 24

PASSÉ

Peu de temps après, ils furent contactés par un client auquel personne ne se serait attendu. La première réunion avec l'entreprise qui devait développer les outils de forage nécessaires à la prospection devant les côtes brésiliennes venait de s'achever. Ils avaient passé plusieurs heures à cogiter sur les premières esquisses. Block avait dessiné en rouge toute une série de modifications qui avaient parfois déclenché des froncements de sourcils, des expressions de surprise et des hochements de tête chez les ingénieurs de l'autre côté de la table, puis il les avait renvoyés chez eux. Aussitôt après, Thurber avait débarqué avec un fax et les avait mis au courant.

— L'Arabie Saoudite ? répéta Block en plissant le front d'un air sceptique. J'aurais cru qu'ils avaient assez de pétrole.

— C'est une opération juteuse, poursuivit Thurber. Idéal en attendant que les machines soient prêtes.

Block se frotta le menton.

— Pour être franc, je n'ai pas très envie. Et, par ailleurs, on ne peut pas dire que nous restons ici à nous tourner les pouces. Vous auriez dû voir les gugusses qui viennent de sortir. À peine pose-t-on des exigences qui sortent des sentiers battus qu'ils commencent à se rebiffer. Il va falloir les tenir à l'œil, c'est moi qui vous le dis !

Thurber hocha la tête.

— Sans aucun doute. Mais à l'heure actuelle, on peut très bien régler cela par Internet et visioconférence.

Il agita le fax.

— L'offre des Saoudiens est vraiment très lucrative ; et je suis persuadé de pouvoir encore tirer les conditions vers le haut.

Block prit appui contre le dossier de son siège et croisa les bras.

— Je n'en ai absolument aucune envie. En outre, j'ai peu d'expérience avec les forages dans le désert. Je n'ai pas l'intention de m'y mettre juste au moment où tout le monde a les yeux tournés vers nous.

Markus nota que le tour pris par la conversation mettait Thurber mal à l'aise. Il se braquait carrément. Pour finir, il prit sa mine de « bien, maintenant parlons clair ».

— Karl, la demande émane de Washington, dit-il. Ils ont appelé la Maison Blanche et c'est la Maison Blanche qui nous appelle.

Block l'observa d'un air stupéfait.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Le roi saoudien s'est adressé au président et celui-ci a promis de vous envoyer. Voilà ce que ça veut dire, Karl. Les hautes sphères.

Block secoua lentement la tête.

— Pour tout dire, je me contrebalance de ce que votre président promet à je ne sais qui, James. Il n'a pas à me commander, que je sache.

Markus lui posa la main sur le bras et dit en allemand :

— Avant d'aller plus loin, nous devrions discuter en tête à tête.

Block avait raison. Ils n'étaient assurément pas obligés de traiter la Maison Blanche mieux qu'un autre client. Le président américain n'avait pas d'ordre à leur donner.

Cependant, s'ils se le mettaient à dos, il pouvait appeler l'INS. Et cette vengeance aurait des conséquences que Markus préférait éviter.

La discussion en tête en tête ne dura pas longtemps. Un quart d'heure, vingt minutes à tout casser. À l'issue de cette conversation, ils avaient convenu d'accepter la requête saoudienne.

Les nuits qui précédèrent le départ en Arabie furent courtes. Amy-Lee le dévorait, pour ainsi dire, ce qu'il acceptait avec plaisir. Et quand ils dormaient, elle dormait mal.

— J'ai rêvé ! s'exclama-t-elle une fois en se réveillant en sursaut. J'ai vu ton nom sur une fiche…

— Sur une fiche ? s'étonna Markus, tout ensommeillé.

— Une grande fiche jaune pâle avec de fines lignes rouges. Où était-ce ? se demanda-t-elle dans la clarté violette du soleil levant. J'étais avec ma mère dans une maison que mon père venait d'acheter. Exact ! Donc cela se passait à Seattle. Maman et moi avons visité la maison. À la cave, il y avait une grande armoire avec des tiroirs en bois. Je l'ai ouverte : elle débordait de cartes avec lesquelles j'ai joué. Et ton nom figurait sur l'une d'elles.

Markus secoua la tête en souriant.

— C'est un rêve.

— Non ! Je me souviens…

Elle s'arrêta.

— Non, il ne s'agissait pas de ton nom. C'était Westermann, Alfred.

— Le nom de mon père, dit Markus, interloqué.

Lui avait-il raconté cela ? Il n'en avait pas souvenir. Peut-être.

Amy-Lee enfouit à nouveau la tête dans les oreillers et glissa une jambe entre ses mollets.

— Pourquoi est-ce que je rêve de ton père ? Étrange…

Une fois à Dhahran, ils eurent le sentiment de ne pas avoir quitté

le sol américain. Le secteur de la ville réservé aux étrangers, entouré d'une clôture, aurait pu se trouver n'importe où aux États-Unis. Il y avait toutes sortes de magasins, des installations sportives, courts de tennis, piscine, ainsi qu'un golf qu'on disait extraordinaire. Le grillage passait presque inaperçu.

Cela dit, il faisait une chaleur écrasante et les rayons du soleil semblaient pénétrer dans toutes les cellules du corps. Une telle canicule qu'au bout d'un moment on ne pouvait que trouver refuge dans les bâtiments climatisés.

Ils étaient cinq – Block, Markus, deux techniciens qui s'occupaient des machines et un homme qui jouait le rôle de « factotum ». Les trois collaborateurs partageaient un appartement ; Block et Markus, au contraire, avaient chacun leur pavillon, assez loin l'un de l'autre.

Impressionnant, songea Markus en faisant le tour du propriétaire. La maison, grande, entièrement climatisée, ne manquait de rien. Une foule de servantes – pour la plupart des petites Indiennes qu'on remarquait à peine – l'entretenaient de manière impeccable et ne se manifestaient que pour demander ce qu'il désirait. Quoi qu'il désire – un bain, un repas, un lit fait –, il lui suffisait de le dire et son souhait se voyait exaucé. C'était une expérience radicalement nouvelle, à laquelle il s'habitua très vite.

Et, tout compte fait, il n'était pas mécontent d'avoir convaincu Block. Les Saoudiens, les maîtres du prix du pétrole, leur demandaient conseil ! Si, ça, ce n'était pas une consécration, il n'y comprenait plus rien.

PRÉSENT

Au sud de Montréal, Markus quitta l'autoroute pour une nationale et, à un endroit précis – exactement 1,6 mille après le supermarché avec une tête d'élan bleue sur le toit, dans lequel il avait acheté un certain nombre d'articles –, il quitta à nouveau cette route pour une piste étroite en terre battue qui menait dans la forêt.

Le chemin s'arrêtait au milieu d'arbres et de buissons, dans une clairière au sol creusé par d'innombrables traces de pneu en dehors desquelles un panneau priant de ne pas jeter d'ordures dans la forêt constituait la seule marque de civilisation.

Markus coupa le contact et descendit de voiture. L'air était vif et il commençait à faire noir. Il ne restait plus tout à fait trois milles jusqu'à la frontière.

Il sortit ses achats du coffre. Les bottes de randonnée lui allaient ; il espéra qu'elles ne lui feraient pas mal. La grosse torche répandait assez de lumière. La boussole était une promo. Et le blouson doublé lui tenait agréablement chaud.

Bien. Il ferma la voiture à clé, s'orienta et découvrit le sentier signalé. Il posa alors son sac de voyage sur son épaule et se mit en route.

La description était très précise ; il trouva tous les emplacements, les symboles et les repères indiqués. Il marcha à peu près une heure à travers les collines qui dominaient le lac Champlain. On ne pouvait pas dire où s'arrêtait le Canada et où commençaient les États-Unis car il n'y avait ni grillage ni poste frontière, ni surveillance électronique. Les empreintes sur le sentier, au contraire, trahissaient son intense fréquentation.

Le chemin redescendit enfin. Il avait franchi la crête, le terrain devenait moins pentu. La forêt s'éclaircit et les premières maisons d'un hameau apparurent. Markus savait qu'il s'appelait Highgate Springs et qu'il se trouvait à deux milles au sud de la frontière.

Il évita les habitations. Le sentier continuait dans une petite forêt de pins et aboutissait à un parking au milieu des arbres où n'était garée qu'une seule voiture.

Markus s'en approcha mais, avant même qu'il l'ait atteinte, la vitre du côté conducteur s'ouvrit.

— Bienvenue aux États-Unis ! s'exclama Keith Pepper.

CHAPITRE 25

PASSÉ

Ils s'attelèrent à la tâche dès le lendemain de leur arrivée en Arabie Saoudite – mais dans des conditions qui menaçaient de rendre tout travail impossible. Ils n'avaient le droit de quitter l'enceinte de Dhahran que sous la protection d'une importante escorte, armée jusqu'aux dents, qui ne les quittait pas d'une semelle – même quand Block devait procéder à ses relevés dont, compte tenu des circonstances, il faisait plus que jamais un secret d'État. De plus, les autorités n'étaient pas disposées à leur permettre l'accès aux champs pétrolifères déjà connus. Block eut beau expliquer qu'il voulait seulement y étalonner ses instruments pour les régler en fonction du contexte particulier du désert arabique, on lui opposa un refus navré. Ce n'était hélas pas possible, lui rétorqua un représentant de la famille royale sans se laisser apitoyer.

— Je ne vois pas comment ça pourrait marcher, dit Block à Markus un soir où ils avaient passé la journée en voiture sans obtenir le moindre résultat. Ça va nous prendre des semaines. Sinon des mois.

— On s'en moque ! lâcha Markus en haussant les épaules. Tant que les Saoudi payent…

Thurber avait négocié plus du double du prix à la journée initialement proposé ; de plus, leurs clients prenaient en charge tous les frais de fonctionnement, y compris un nombre illimité de vols transatlantiques.

Block hocha la tête d'un air songeur, se frottant le bout des doigts comme il le faisait parfois quand il réfléchissait à la meilleure façon de résoudre une question.

— Vous allez devoir m'aider, Markus.

— Pas de problème. C'est pour cela que je suis venu.

— Cela représente un travail énorme. Nous allons pratiquement devoir réinventer la méthode en commun.

— Je n'ai rien contre, fit Markus.

Au bout d'un moment, un grand esprit de Saudi Aramco devait quand même avoir réfléchi car on leur fit parvenir quelques-uns des documents réclamés par Block : des relevés sismiques, radiologiques et magnétiques avec lesquels l'Autrichien s'enferma aussitôt en expliquant qu'il n'avait besoin de personne pour le moment.

— Ce serait peut-être judicieux que je voie comment vous vous y prenez, suggéra Markus.

— Plus tard, répondit-il. Je vous expliquerai tout, mais plus tard.

Une journée passa puis une autre, puis encore une autre sans que Block ne sorte le bout du nez. Les trois techniciens passaient leur temps au bord de la piscine et devant la télévision, ce qui lassa vite Markus. Il décida de visiter un peu le pays. Accompagné et surveillé par trois ou quatre gardes du corps aux larges épaules, il se promena dans les rues de Khobar, pareilles à un échiquier, dont les jardins publics et les parcs magnifiques faisaient oublier qu'on se trouvait à vrai dire en plein désert. Il se rendit dans une oasis, Hofuf, une ville à l'atmosphère rurale, perdue au milieu de millions de palmiers, avec un marché couvert d'un charme archaïque où il découvrit des cadeaux originaux à un prix imbattable pour sa petite amie qu'il gâtait. Il s'était habitué depuis longtemps à ses gardes du corps ; au milieu du souk, il trouvait même leur vigilante protection rassurante. Mais surtout, il avait l'impression que leur présence jouait un rôle non négligeable en sa faveur au moment du marchandage.

La nuit tomba pendant qu'ils rentraient à Dhahran. Ils passaient non loin de derricks, de gigantesques bacs de stockage et de torchères dont les flammes fuligineuses illuminaient le désert entièrement plat et dépourvu de végétation. Des douzaines d'oléoducs et une ligne de chemin de fer longeaient l'autoroute sur des kilomètres, dans une monotonie qui donnait envie de dormir.

Comme Block n'avait toujours pas ressurgi le jeudi après-midi, Markus l'appela carrément sur son portable et lui demanda s'il pouvait retourner aux États-Unis pour le week-end car il était invité avec sa fiancée à une réception importante.

— Oui, pas de problème, répondit Block, l'esprit ailleurs. Allez-y ! Du moment que vous êtes rentré la semaine prochaine, c'est le principal. D'ici là, il n'y a rien à faire.

Markus n'avait pas inventé cette histoire de réception, mais elle ne reflétait pas non plus tout à fait la vérité : Amy-Lee ne concevait pas un week-end sans au minimum deux fêtes. Et lui ne concevait pas le week-end sans Amy-Lee, parce qu'au bout d'une semaine sous le soleil torride d'Arabie, les hormones bouillaient en lui. Ainsi, dans les semaines suivantes, il prit l'habitude d'embarquer le vendredi après-midi pour un vol non-stop en direction de New York et, le dimanche, de prendre le dernier avion pour Dhahran – le tout aux frais de Saudi Aramco, cela va sans dire.

La première fois, Amy-Lee vint le chercher à l'aéroport dans une longue limousine, de celles où les passagers à l'arrière peuvent s'isoler du chauffeur grâce à une vitre teintée. Dès qu'ils eurent quitté le périmètre de l'aéroport, Markus appuya sur le bouton électrique et lui

arracha purement et simplement ses vêtements.

Dès lors, elle vint toujours le chercher en limousine, et ils faisaient l'amour pour la première fois du week-end pendant le trajet.

De retour à l'appartement, ils se douchaient et se préparaient pour sortir, ce qui, en général, n'allait pas sans refaire l'amour ; ensuite, ils se rendaient à une première réception : un vernissage à Greenwich Village, dans un club à la mode, à un dîner avec des gens terriblement importants. Dans ces moments-là, Amy-Lee se montrait toujours en pleine forme. Elle adorait occuper le devant de la scène, débordante d'énergie et de bonne humeur jusqu'à l'exubérance. Markus devait se démener pour faire bonne figure à ses côtés ; il ne tarda pas à remarquer que la cocaïne représentait un adjuvant formidable pour rester joyeux, communicatif et dynamique. C'était tout bonnement une substance indispensable, exactement comme le pétrole. Sauf que c'était blanc. Mais, noir et blanc, ça s'harmonisait ; aucun doute. Ses réserves du début lui faisaient à présent l'effet d'une pruderie de jeune fille ; et tout ce qu'on lisait sur le sujet, le danger, la dépendance et les prétendus risques de la coke – des conneries, tout ça. On pouvait parfaitement se maîtriser ; ce n'était sûrement pas un problème.

Quand ils rentraient le vendredi soir – ce qui voulait dire, en général, le samedi matin –, ils avaient encore tellement de punch qu'il était exclu de songer à dormir. Leurs corps contenaient trop d'orgasmes qu'il s'agissait d'abord de libérer.

Ils disposaient de toute façon de très peu de temps pour dormir. Le samedi matin, ils allaient le plus souvent faire du shopping. Le midi, ils essayaient toujours un nouveau restaurant. Et le reste de la journée se déroulait à peu près comme le vendredi soir. Quant au dimanche, ils prenaient un long petit-déjeuner au lit et faisaient l'amour pour toute la semaine puis il fallait partir à l'aéroport. Dès que l'avion s'envolait, Markus s'endormait avec le sentiment béat d'avoir réussi, d'avoir vraiment réussi. Il menait cette vie à plein régime dont il avait toujours rêvé, une vie telle qu'elle doit être : pas chiante, mais à chaque minute riche d'activités enthousiasmantes ou même sensationnelles.

À vrai dire, il ne s'était pas imaginé à quel point une telle vie était fatigante.

Un samedi soir, la surchauffe d'un dispatcher – comme on l'apprit plus tard – et la cascade d'incidents qui en découlèrent sur les autres réseaux de New York provoquèrent une coupure de courant. Amy-Lee et Markus étaient en train de se préparer pour se rendre à l'inauguration d'un nouveau club (sur invitation seulement) quand, d'un seul coup, tout s'éteignit : l'appartement, les rues, absolument tout. La ville plongea dans le noir.

Ils allumèrent une bougie et allèrent chercher la radio à piles dans

la salle de bains. Sur une chaîne locale, la speakerine lisait un message de la police demandant, si possible, de ne pas sortir de chez soi : le métro et l'ensemble des feux tricolores étaient en panne. Les stations-service ne marchaient pas. Les tunnels étaient fermés à la circulation puisque le système d'aération s'était arrêté. Il ne fallait pas téléphoner car le réseau fixe était saturé et le réseau des portables était de toute façon hors service. Les travaux de réparation avaient commencé, mais il n'était pas possible de prévoir combien de temps ils dureraient.

On pouvait prévoir, en revanche, que l'inauguration n'aurait pas lieu sans courant électrique. Ils restèrent donc à l'appartement. C'était une chaude nuit d'été et, bien entendu, la climatisation ne fonctionnait pas non plus. Il fit bientôt une chaleur intenable. Assis dans le lit, nus, ils parlaient, et c'était tout. Ils se racontaient leur enfance, des histoires qu'ils s'étaient déjà racontées et d'autres encore inconnues. Bizarrement, il faisait trop lourd pour faire l'amour. Ils attendaient que les lampes et les appareils se rallument. Et au bout d'un moment, ils oublièrent même qu'ils attendaient. Ils laissaient le temps s'écouler. Tout s'immobilisa. On aurait dit que le monde avait cessé de tourner. Désormais, plus rien ne changerait.

Au milieu de la nuit, l'atmosphère se rafraîchit et ils se caressèrent. Ce fut une rencontre silencieuse, fervente, pondérée, à l'opposé des concours d'orgasmes enflammés, des matchs d'excitation et des pics de jouissance qu'ils avaient connus jusque-là. Ils avaient tout oublié, n'étaient plus que deux amants nus, un homme, une femme, qui se livraient à ce pour quoi les hommes et les femmes furent créés.

Puis le silence. Une main moite sur une peau moite. Un demi-sommeil. Amy-Lee murmura alors dans cette absence de bruit :

— Je n'aurais jamais cru que je tomberais un jour amoureuse à ce point. Non. C'est plus qu'être amoureuse… Cela me fait presque peur…

Au même moment, la lumière se ralluma. Au lieu de détruire la magie de l'instant, elle l'amplifia au contraire : la petite lampe de la chambre n'éblouissait pas. Ils se fixèrent droit dans les yeux et, en cette seconde, chacun d'eux eut l'impression de scruter l'âme de l'autre jusque dans ses plus profonds replis. Ni l'un ni l'autre ne pouvait parler, mais ils n'en avaient pas besoin. Tout à coup, Markus sut avec une époustouflante certitude qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Cette pensée lui parut quelque peu ridicule.

PRÉSENT

Keith prit des routes toujours plus étroites dans la forêt toujours plus profonde, tout en parlant de sa maison de vacances. Il racontait

quand et comment il l'avait achetée, tout ce que ses amis et lui avaient importé en fraude du Canada. Markus, cependant, avait les yeux qui se fermaient.

Il sursauta lorsque le silence se fit tout à coup. Les phares éclairaient une petite cabane en planches de bois brut.

— Tout va bien ? demanda Keith.

Le moteur faisait entendre des claquements.

— Oui, dit Markus. Ça va.

— Tu n'as pas l'air très en forme.

— Ça va aller. Il faut bien.

— Pourquoi dis-tu cela ? Pourquoi « il faut bien » ?

Markus observa la cabane, les sacs-poubelle qui s'amoncelaient près des marches devant la porte d'entrée, les deux bouteilles de Butagaz sous l'abri, la deuxième auto à côté, dissimulée par une bâche.

— Si seulement je le savais… Pour sauver le monde, peut-être.

CHAPITRE 26

PASSÉ

Qu’est-ce que c’était ? Il était assis dans son lit, nu, couvert d’un drap moite, la nuit tout autour. Devant les fenêtres ouvertes, les rideaux balançaient doucement, pâles, fantomatiques, au gré d’un vent léger. Et, dehors, les étoiles au firmament, comme dans une salle au trésor des *Mille et Une Nuits.* Il suffisait de contempler ce ciel pour comprendre pourquoi les Arabes avaient été les premiers astronomes.

Là, à nouveau ! Un ronflement puissant. D’où venait-il ? Markus se retourna. On aurait dit de la tête du lit.

C’était un téléphone qu’un abruti de designer s’était cru obligé de dissimuler dans le pied de la lampe de chevet ; Markus ne l’avait même pas encore remarqué. Le téléphone continua de bourdonner jusqu’à ce qu’il ait trouvé comment sortir le combiné de son socle.

— Allô ?

C’était Wang. Dieu seul savait comment il avait obtenu ce numéro.

— Vous n’avez pas oublié notre petit accord, Mark ?

La voix du père d’Amy-Lee dégageait une impression agaçante de vivacité et d’énergie. Il faut dire que, chez lui, on n’était pas au milieu de la nuit.

— Quoi ? gémit Mark. Non, bien sûr.

— Ah bon ? Comment se fait-il alors que vous ne vous manifestiez pas ? Pas un mot ? Des semaines passent et vous vous comportez toujours comme si notre conversation n’avait jamais eu lieu.

Markus secoua la tête, s’efforçant de chasser le sommeil.

— Non, non, je m’en occupe. Mais cela dure un peu. Ce n’est pas si facile.

— Puis-je vous croire, Mark ? Me dites-vous la vérité ? Vous savez, je suis un homme méfiant. Je me dis : vous sautez déjà ma fille, de toute façon, peut-être en êtes-vous arrivé à la conclusion que cela vous suffit. C’est la question que je me pose, et voilà pourquoi j’appelle.

— *Mister* Wang ! s’exclama Markus. Je vous assure que je m’en occupe.

Et il n’allait sûrement pas commencer à discuter de sa vie sexuelle avec cet homme.

— Mais, pour le moment, je ne pourrais vous donner que des

informations très générales. Et au téléphone, par principe, c'est exclu. Accordez-moi encore quelques semaines.

Silence. Silence transatlantique.

— Bien, finit par lâcher Wang. Je propose que vous me rendiez visite dans quatre semaines jour pour jour. J'inviterai quelques spécialistes qui vous prêteront une oreille intéressée. Ensuite, nous verrons.

Markus ravala sa salive et espéra que cela ne s'entendait pas.

— D'accord.

— Vous savez, poursuivit Wang, Amy-Lee souffrirait beaucoup si je lui interdisais de vous fréquenter. Mais elle m'obéirait. De ce point de vue, c'est une bonne fille. Réfléchissez-y.

Il raccrocha.

Markus resta inerte dans l'obscurité, le combiné à la main. Voilà donc comment ça se passait. Il fallait manifestement être prêt à payer cher quand on voulait une vie à plein régime.

Il entendit des pas à l'intérieur de la maison. Une des domestiques sans doute. Il raccrocha.

Du reste, les reproches de Wang n'étaient pas mérités. Markus travaillait avec Block depuis des semaines et celui-ci faisait également de son mieux pour l'initier à sa méthode. Mais ou bien il était mauvais prof ou bien Markus mauvais élève – à moins que ce ne soit les deux. En tout état de cause, il n'avait toujours pas compris l'élément décisif de la méthode Block.

Ou, pour le dire autrement, les procédés de l'Autrichien lui faisaient encore l'effet de pratiques vaudou. Il pouvait quand même difficilement avouer cela à son éventuel beau-père.

Les jours s'écoulaient tous sur le même mode. Le matin, Block étudiait ses cartes jusqu'au moment où il avait déterminé un nouveau site de recherches et où tous deux se mettaient en route avec une escorte qui, bizarrement, semblait sans cesse grossir. En fonction de quels critères Block avait-il retenu le site ? Rien que cette question demeurait obscure. Il évoquait toutes sortes de « lignes de plissement », de « tangentes au sommet » et de « hauteurs négatives », mais comme il en parlait avec l'air de penser que tout homme un tant soit peu intelligent savait de quoi il retournait, Markus préférait se contenter d'un hochement de tête.

Il attendrait une accalmie, se disait-il, pour revenir à la charge. Et à ce moment-là, il ne lâcherait pas le morceau avant d'avoir tout compris.

Dès que la colonne s'arrêtait, au beau milieu du désert, au pied d'un rocher ou ailleurs, Block commençait toujours par vérifier qu'ils se trouvaient au bon endroit à l'aide de son GPS. Sa méfiance était

justifiée : deux fois déjà, les coordonnées s'étaient révélées fausses. La première fois, le problème était bénin : il avait suffi d'avancer de quelques kilomètres. Mais la deuxième fois, comme Block insistait pour se rendre à ce point précis, on leur expliqua que c'était impossible, qu'ils n'avaient pas accès à cette zone.

Quand il ne faisait plus aucun doute qu'ils se trouvaient au bon endroit, on montait une tente puis on commençait à creuser, parfois avec de simples appareils de forage à main, parfois aussi avec des machines plus lourdes. Ils prélevaient des échantillons que Block mettait lui-même en sachet, numérotait, cataloguait. Une fois cette phase bouclée, ils procédaient à des analyses sismiques sur un large périmètre, ce pour quoi ils mettaient largement à contribution les Arabes qui les accompagnaient. Block confiait aux trois techniciens le soin de placer les charges explosives et de répartir les voitures munies des capteurs ; il insistait simplement pour que les positions soient définies à la fois par GPS et par triangulation.

Les mesures sismiques – Markus ne mit pas longtemps à le deviner – ne servaient qu'à faire diversion. Pendant que l'explosif retentissait dans le désert et que les nuages de poussière se dispersaient dans le ciel incandescent, Block et lui s'enfermaient dans la tente et étudiaient en commun les déblais que Block jugeait vraiment intéressants.

— Quand vous lisez des ouvrages de vulgarisation sur le pétrole, vous avez le sentiment qu'un champ pétrolifère ressemble à une mer souterraine, lui avait-il expliqué. C'est complètement faux. En réalité, le pétrole imprègne une couche de roche comme l'eau une éponge. On appelle cette couche la roche-réservoir. La plupart du temps, il s'agit de sable ou de calcaire ; en tout cas, d'une roche sédimentaire. Vous comprenez ? Une roche qui s'est formée par dépôt au cours de millions d'années. C'est pourquoi elle demeure poreuse, parsemée d'innombrables bulles et canaux. Contrairement à la roche magmatique – le granité, le gneiss, le basalte, etc. – issue de l'activité volcanique. Ces roches-là conviennent pour les pavés, les rebords de fenêtre ou les monuments. Pourquoi ? Parce qu'elles ne laissent pas entrer l'humidité ! Elles ne peuvent donc pas contenir de pétrole. Et, en revanche, si elles enveloppent une couche de roche mère, elles le bloquent. Voilà donc pourquoi, en partant de la théorie traditionnelle, on recherche des formations géologiques où une roche sédimentaire est prisonnière d'une roche magmatique – dans les plissements, dans les anticlinaux, dans les pièges stratigraphiques et structuraux.

— Je vois, avait laissé tomber Markus, bien qu'un « piège stratigraphique » ne lui dît rien du tout (il allait devoir ouvrir un dictionnaire).

— D'autres facteurs sont également déterminants pour qu'une

source vaille la peine d'être exploitée : la stabilité du sol, la viscosité du pétrole, la pression du gisement, le taux de gaz, la poussée de l'eau sous-jacente, la température et ainsi de suite. Mais pour ça, il faut d'abord dénicher un champ pétrolifère, pas vrai ?

Ensuite, Block lui avait expliqué qu'il existait beaucoup plus de types de roches que ne l'admettait la géologie classique.

— Regardez, vous voyez ces deux échantillons ? Tous les deux du granité. Seulement, celui-ci appartient à la catégorie que j'appelle granité i ; celui-là, au contraire, à la catégorie granité 26A. Vous voyez la différence ? Cette veinure ici, typique. Pour le granité, j'ai distingué trente-deux sous-catégories au total. Vous allez devoir apprendre à les distinguer. C'est la base de tout.

— D'accord, avait dit Markus. Ça marche.

Il n'avait pourtant aucune idée de la manière dont il devait s'y prendre. Il observait les lames fines sans noter la plus petite différence.

Aux heures de prière, tout travail devait cesser ; cela valait aussi pour eux, les « mécréants ». L'escorte comprenait un homme de haute taille, à la barbiche teinte en rouge, avec une baguette passée à la ceinture, chargé de surveiller le respect des obligations religieuses. Block l'appelait la « police politique ».

Aux yeux de Markus, l'Arabie Saoudite tout entière formait un étrange pays. Un État de droit divin. Ils auraient été moins ennuyés par la religion s'ils avaient cherché du pétrole au Vatican. De plus, on aurait dit qu'il n'y avait que des hommes dans ce pays – ce qui signifiait sans doute qu'ils enfermaient les femmes. Et quand on apercevait par hasard un être de sexe féminin, il était déguisé comme s'il traversait un territoire ravagé par une épidémie.

Bref, c'était tout l'inverse de ce que Markus appelait le pays de ses rêves.

Chaque fois qu'il rentrait à Dhahran, l'enclave où l'on avait le droit de boire une bière sans se faire fouetter, il respirait. Petit à petit, il se mettait à espérer que leur mission serait bientôt terminée et qu'il pourrait ainsi quitter ce pays de cinglés.

Le soir, il passait de plus en plus de temps dans le laboratoire que Block avait installé à la cave. Markus le regardait déposer des cultures sur des échantillons de roche, gratter de fins dépôts sur des pierres et les examiner au microscope.

— Surtout, personne ne doit entrer ici, répétait sans cesse l'Autrichien. Un coup d'œil dans mon labo et tout le monde sait sur quoi repose ma méthode.

Markus ne partageait pas cet avis. Lui, en tout cas, ne comprenait presque rien à ce que le vieux technicien du pétrole lui racontait.

— Vous voyez ce reflet ? Un signe caractéristique du gneiss 3.

Seulement, Markus n'apercevait aucun reflet.

— Et ici, ces structures en croissant de lune ? À mon avis, ce sont des contre-réactions aux pétroléontes – ou, plutôt, c'étaient des contre-réactions car elles peuvent dater de millions d'années.

Markus ne voyait aucune structure en croissant de lune, même s'il avait désormais compris que les pétroléontes étaient les hypothétiques bactéries à l'origine du pétrole, que Block recherchait et qu'il supposait impossibles à isoler dans la mesure où elles vivaient trop profondément à l'intérieur de la Terre et où elles mouraient quand on tentait de les en extraire.

Lorsque ces manipulations étaient finies, ils remontaient dans la salle de séjour transformée en immense bureau. Block avait renvoyé tous les domestiques parce qu'il craignait la présence d'espions parmi eux, et cela se voyait : son pavillon était plein de poussière, de sable, d'emballages vides et de linge sale. Tout comme dans la cave, il y avait installé des détecteurs de micros, trois types différents importés des États-Unis, dont personne n'avait le droit de s'approcher. Pour plus de sécurité encore, il écoutait de la musique – ce qui, hors de l'enclave, constituait également un délit.

À partir de ses observations, le mince vieillard dessinait alors sur de gigantesques cartes des « champs d'interdépendance », des « tracés de surplomb » et surtout de possibles « microcheminées ». Il s'agissait, apprit-il à Markus, de conduits extrêmement fins, de type capillaire, qui descendaient à des profondeurs insensées au cœur de la Terre.

— La géologie classique n'en connaît pas l'existence non plus, précisa-t-il, c'est moi qui les ai découvertes. Au début, je n'avais pas pris conscience de ce qu'elles signifiaient. Seulement, si quelqu'un dans mon genre écrivait un article là-dessus et l'envoyait à une revue spécialisée, on mettrait tout de suite son papier à la poubelle. Si vous n'avez pas le titre de professeur, ce n'est même pas la peine d'essayer.

— Et que signifient-elles ? insista Markus. Je parle des microcheminées.

Block se pencha et lui fit signe d'approcher pour pouvoir s'entretenir à voix basse.

— Le secret, c'est que le pétrole résulte d'un cycle, de processus bactériologiques tels que la putréfaction, la décomposition, les champignons et des phénomènes similaires. Le processus s'amorce à la surface de la Terre et descend toujours plus bas ; il n'y a pas de seuil d'arrêt. Quoi qu'il en soit, du carbone revient de cette manière dans les couches inférieures où il se transforme à nouveau en pétrole – et s'emmagasine, naturellement. Je vous ai déjà exposé le traitement du CO_2. Le problème, c'est que les bactéries qui effectuent ce travail se cachent à des profondeurs stupéfiantes. Le processus qui donne en elles naissance au pétrole suppose en effet des températures ambiantes

extrêmes – que fournit le noyau terrestre. En bref : quand on prétend que le pétrole est de l'énergie solaire fossilisée, c'est complètement faux ; il s'agit au contraire d'énergie terrestre métamorphosée. Et par conséquent inépuisable.

— Je croyais que le noyau de la Terre n'arrêtait pas de refroidir ?

— Erreur ! Ouvrez un bon ouvrage et vérifiez. Au cours des quatre milliards d'années que notre planète a derrière elle, la température de son noyau n'a baissé que d'une centaine de degrés. Il faut prendre conscience des implications de cette vérité : le centre de la Terre est aussi chaud que la surface du Soleil.

— Non ?

Markus n'en revenait pas. Block s'appuya de nouveau contre son dossier.

— Vous n'êtes pas obligé de me croire, vous pouvez vérifier. C'est l'état actuel de la science.

Markus prit effectivement la peine de vérifier. Block avait raison. Ce qui le stupéfiait le plus, c'était la température à la surface du soleil. Il avait en tête des millions de degrés, mais ce chiffre concernait le noyau, là où avaient lieu les processus de fusion nucléaire dont il tirait son énergie.

Il ne s'y connaissait tout bonnement pas assez en sciences naturelles. À l'école déjà, ce n'était pas son truc, la physique, la chimie et toutes ces matières-là. À présent, il découvrait qu'il était plus difficile de combler un tel retard que Block et lui-même ne se l'étaient imaginé.

En particulier lorsqu'on était, en fait, constamment crevé.

Block, lui, semblait ne pas connaître la fatigue.

— Le pétrole remonte à la surface par les microcheminées, reprit-il en gribouillant des schémas pour se faire comprendre. Par capillarité ou par osmose – un peu comme un filtre à café, vous comprenez ? Et il s'accumule ensuite dans les couches sédimentaires ; à cause de leur vertu absorbante, je suppose.

— Dans ce cas, les champs pétrolifères devraient se renouveler sans cesse, fit observer Markus.

Block hocha la tête.

— C'est ce qui se passe ! On appelle ce phénomène *refilling.* On l'a observé dans le golfe du Mexique, dans les sources de gaz de l'Oklahoma et aussi au Moyen-Orient. La science ne détient pour l'instant aucune explication, mais, pour des raisons que je ne comprendrai jamais, elle s'en soucie comme de l'an quarante.

Il esquissa un geste de la main pour repousser cette question.

— Je ne sais pas encore exactement ce qui se passe. Possible qu'en forant un champ pétrolifère on commette des erreurs, des bévues qui referment les microcheminées, les bloquent, les rebouchent, que sais-

je ? De toute façon, cela n'a pas beaucoup d'importance car le *refilling* est trop lent pour devenir rentable du point de vue économique. Non, ce que je veux, ce sont les pétroléontes, vous comprenez ? Ce sont elles, les sources de pétrole.

— Vous voulez dire qu'on doit creuser dans les gisements épuisés pour descendre encore plus bas ? voulut savoir Markus. Ce serait trop facile !

— Ce n'est pas facile du tout car là interviennent les microcheminées – manifestement en état de transporter le pétrole sur des distances considérables. Rien qu'un angle minuscule par rapport à la verticale indique un grand éloignement si vous partez de très profond. Pensez aux diamants. Ce sont des cristaux de carbone pur, dont la création suppose une pression impossible à moins de cent quarante kilomètres sous la surface de la terre. Ce qui, soit dit en passant, prouve la présence de carbone à cette profondeur – mon hypothèse de base, si vous vous souvenez. Mais les universitaires ne se soucient pas non plus de ce détail.

Markus commençait à entrevoir les contours de sa théorie. C'était à présent la mise en œuvre qui lui posait problème.

— Donc il suffit en fait de découvrir les microcheminées et leur tracé ?

— Exactement.

Block hocha la tête en professeur satisfait.

— Et…, poursuivit Markus, comment s'y prend-on ?

Le regard de Block s'assombrit.

— Eh bien… pour l'instant, cela reste pour l'essentiel une question d'intuition. Voilà ce que je voulais dire quand je vous ai avoué que la méthode n'était pas encore au point. Si vous restez près de moi, que vous m'observez assez souvent, vous aurez vite saisi comment ça marche… Mais l'intuition, ce n'est pas vraiment une technique qu'on peut faire breveter.

Il fixait un point à l'autre extrémité de la salle de séjour, comme s'il ne fallait surtout pas qu'il le quitte des yeux.

— Il existe à coup sûr une formule convaincante. Je suis persuadé qu'elle existe. Seulement, je ne l'ai pas encore trouvée. Mais si nous la trouvons… nous les tenons tous. Tous. Après, le monde nous appartient.

Block se résolut enfin à prendre une décision et détermina trois emplacements où effectuer plusieurs forages d'exploration.

Des équipes de Saudi Aramco arrivèrent, équipées de matériel lourd. Les ouvriers – pour la plupart des Philippins, des Indiens et des Pakistanais, mais aussi quelques Arabes originaires d'autres pays – respiraient l'expérience, le savoir-faire et le professionnalisme. Au

début, ils manifestèrent une condescendance certaine à l'égard de Block et de Markus, mais une fois que le vieil Autrichien eut inspecté les machines, jargonné en leur compagnie et raconté quelques anecdotes du temps des plates-formes au large de Java, les premiers forages *offshore* jamais mis en exploitation, ils le regardèrent avec sympathie et respect.

— De braves gens, conclut-il le soir sur le trajet du retour.

Markus n'avait rien eu à raconter. C'est pourquoi il s'était contenté d'écouter et d'observer. Il avait ainsi remarqué un Arabe qui restait constamment sur la réserve, comme si la tournure des événements lui déplaisait et qu'en secret il songeait déjà à ce qu'il allait rapporter à ceux qui l'avaient missionné.

Quand Markus lui fit part de ses soupçons, Block haussa les épaules avec indifférence.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire. Ça ne m'a pas frappé.

Mais dès le lendemain, il se ravisa. En arrivant sur le site, ils découvrirent des équipes complètement différentes, rien que des gens parlant exclusivement arabe. L'homme que Markus avait repéré la veille faisait office d'interprète. Il expliqua, le regard froid, que les autres techniciens étaient malheureusement indisposés.

Ce changement de programme scandalisa Block au plus haut point.

— Ça sent mauvais, murmura-t-il à Markus pendant la visite du troisième site, alors que le soleil atteignait son zénith et que la chaleur devenait comme tous les jours insupportable. Ces gars-là ne valent rien. De vraies billes, tous autant qu'ils sont.

Markus éprouvait un mauvais sentiment au spectacle du vieil homme traînant les pieds dans le sable, se rongeant les ongles et jetant des regards furieux dans toutes les directions. Qu'est-ce qui avait bien pu lui échapper ? Peu importait qui travaillait sur le chantier, non ? Il s'agissait de creuser un trou dans la terre, rien d'autre.

— Ça ne me plaît pas, tout ça, répéta Block. Quelqu'un joue avec nous, je vous le dis, et nous ne sommes que des marionnettes.

Il avait l'air franchement paranoïaque, songea Markus.

— Nous devons faire attention, vous m'entendez, Markus ? Nous méfier comme des vipères ! Sinon, on va se faire avoir.

Y avait-il un détail qu'il ne comprenait pas et que Block trouvait évident ? Pas exclu. Markus sentit la nervosité le gagner.

De fait, ils eurent beau creuser autant qu'ils voulaient, le forage resta sec. Block avait prédit du pétrole à une profondeur de deux mille mètres. Le jour où ils atteignirent ce niveau, les puits furent pris d'assaut par des Saoudiens vêtus de burnous blancs vaporeux et la tête couverte de ces foulards qui rappelaient toujours à Markus un torchon. Ils n'étaient pas venus travailler, ils se contentaient

d’observer et s’entretenaient, apparemment amusés du résultat.

Markus supposa qu’il s’agissait de géologues de Saudi Aramco qui remerciaient à présent leur créateur de leur avoir donné raison et de ne pas les avoir ridiculisés.

Block prit connaissance de l’échec le visage impassible, ordonna brièvement de poursuivre le sondage et appela le conducteur pour rentrer à Dhahran.

— Je dois reprendre tous mes calculs, dit-il à son associé. C’est à cause du désert, je crois. La chaleur, cette sécheresse depuis des millénaires… Les lois physiques diffèrent.

— Je peux vous aider ?

— Non, répondit-il en secouant la tête avec virulence. J’ai besoin d’être seul. Seul avec mes réflexions. Il faut que je m’immerge. Je vous expliquerai tout, mais plus tard. Quand j’aurai mis de l’ordre dans les pensées qui me tourmentent en ce moment… Surveillez plutôt le forage.

Là-dessus, il partit.

Markus resta sans savoir ce que Block voulait dire par-là. Qu’est-ce qu’on devait surveiller sur un forage ? Aucune idée. Il observa les ouvriers qui manipulaient les tiges, les chiffres qui défilaient sur les écrans des ordinateurs, les moteurs qui rugissaient et les épais nuages de gaz d’échappement qui s’élevaient dans le ciel éblouissant. Quand la foreuse se mettait à tourner, du sable jaillissait dans les airs, emporté par le vent. Le spectacle était à la fois ennuyeux et excitant – ennuyeux parce que Markus n’y comprenait pas grand-chose et excitant dans la mesure où ces événements restaient malgré tout attachés à son propre destin.

Lorsqu’il rentra chez lui, il se sentit épuisé, épuisé par la chaleur et surtout épuisé de ne rien faire. Block refusa de le recevoir et se montra si taciturne au téléphone qu’il finit par capituler. Le sentiment désagréable que la réalité était sur le point de lui échapper monta en lui, mais il le repoussa et partit se laver.

Il sortait de la douche quand on sonna à la porte. Une des domestiques vint ouvrir et s’enfuit en courant dès qu’elle aperçut Markus, vêtu d’un simple drap de bain noué autour des hanches. Ce n’était pas Block, mais un homme qu’il n’avait encore jamais vu. Un Américain qui lui tendit la main sans se montrer choqué par sa tenue.

— Je m’appelle Jim, dit-il. Nous sommes voisins.

Il portait un T-shirt sans manches qui laissait voir un tatouage sur le haut du bras. Pour le reste, on aurait plutôt dit un expert-comptable à la calvitie naissante.

— J’arrive enfin à vous choper ! Vous êtes souvent parti, non ? Dites, j’organise un barbecue ce soir, avec quelques amis, et je voulais vous demander si vous n’aviez pas envie de vous joindre à nous. Ce

sera très simple ; on met les steaks sur le grill, quelques épouses rapportent une salade…

Il ne manquait plus que cela, pensa Markus en premier lieu. À vrai dire, il n'éprouvait aucune envie. À vrai dire, il avait mal à la tête, il commençait à craindre que sa carrière de futur milliardaire ne s'enlise dans le désert d'Arabie à cause d'intrigues louches et il était épuisé par une journée particulièrement infructueuse.

D'un autre côté, l'art de vivre consistait en grande partie à ne pas rater une occasion.

Et peut-être un barbecue le distrairait-il.

— Volontiers ! dit-il par conséquent. Merci de l'invitation. Malheureusement, je ne vois pas ce que je pourrais apporter…

Jim l'arrêta d'un geste de la main.

— Oui, c'est vrai, je vous prends par surprise. *Sorry*. Apportez de la bonne humeur et de l'appétit, ce sera amplement suffisant. Disons vers neuf heures ?

— D'accord, vers neuf heures, répéta Markus. À tout à l'heure.

Quand il sortit de chez lui à neuf heures tapantes, rasé de frais et vêtu de façon présentable, pour traverser la pelouse, il découvrit une scène tirée tout droit d'un film : des hommes en chemisette riaient à gorge déployée autour du barbecue. Des femmes en tailleur léger souriaient avec bonne humeur. Une table croulait sous les sauces, le pain et les saladiers. Les assiettes étaient en plastique, mais on avait sorti de vrais couteaux à steak. Des torches plantées dans le sol éclairaient la nuit tombante. Markus ne put s'empêcher de penser aux flammes des torchères dans le désert.

Il accepta une boîte de bière bien fraîche et se retrouva aussitôt à échanger d'agréables banalités. Des questions anodines. Depuis quand était-il ici, combien de temps allait-il rester, ah bon, et le temps, incroyable non, cette chaleur ? Parfois, on regrettait carrément la pluie, n'est-ce pas, tout à fait. Puis la discussion s'orienta vers le base-ball. Là, Markus n'avait plus grand-chose à dire, ce qui représentait – il en prit conscience – un grave déficit. Il décida de se choisir en urgence une équipe favorite et de regarder tous ses matchs. Les New York Yankees par exemple. Au moins, il possédait déjà un T-shirt à leur insigne.

À présent, le grill semblait à point ; en tout cas, de délicieuses odeurs de viande flattaient les narines. Une dame lui donna une assiette et l'emmena au barbecue.

— En tant qu'invité d'honneur, vous avez le droit au premier steak, décréta-t-elle avec une inflexible amabilité. Vous restez ici, vous goûtez et vous nous dites s'il sait cuire la viande.

L'homme derrière le barbecue sourit. Il était grand et osseux, avec

des yeux enfoncés. Il pouvait avoir dans les cinquante-cinq ans et les traits de son visage traduisaient une certaine mélancolie.

Ils recommencèrent le rituel des banalités. Markus révéla qu'il était là depuis six semaines. Dhahran, oui, une ville charmante, un petit coin d'Amérique, tout à fait. La chaleur, oui, affreux. Au petit matin déjà, à peine supportable, et il paraît que c'est toute l'année comme ça. Oui, c'était son premier séjour en Arabie Saoudite. Il était le voisin de droite. Jim l'avait invité tout à l'heure, à l'improviste.

L'homme tapa sur un steak du bout de la pince.

— On dirait que c'est bon, qu'est-ce que vous en pensez ?

— On y va ! répondit Markus.

Il leva son assiette et jeta un coup d'œil autour de lui. Tout à coup, ils étaient absolument seuls.

— Où sont les autres ?

L'homme posa le steak sur l'assiette.

— Ils se sont discrètement retirés.

— Pourquoi cela ?

— Notre petite fête, expliqua l'homme, n'est pas vraiment un barbecue improvisé. C'est une mise en scène pour nous permettre de nous rencontrer sans éveiller les soupçons.

Il lui tendit la main.

— Je m'appelle Charles Taggard. Je travaille pour la CIA.

CHAPITRE 27

Que dit-on à un agent de la CIA ? Markus s'efforça de ne pas lâcher son assiette en plastique.

— La CIA ? Intéressant ! fit-il. Dites-moi, à quoi ressemble le travail dans un service secret ?

Taggard ne le suivit pas sur le terrain de la plaisanterie.

— Il se résume pour l'essentiel à de la paperasse, expliqua-t-il avec calme. C'est loin d'être aussi spectaculaire qu'on ne l'imagine en général.

— Et comment en êtes-vous arrivé là, si je peux me permettre de vous poser la question ?

Markus éprouvait le besoin urgent de l'interroger pour garder l'initiative jusqu'à ce qu'il se soit remis de sa surprise.

— De manière tout à fait banale. J'ai fait des études d'économie à l'Ohio State University ; après, j'ai commencé à travailler et, quand il a été temps de penser à un job tranquille, je suis tombé sur une offre d'emploi de la CIA.

Il retournait tranquillement les steaks les uns après les autres.

— Un parcours qui ne retiendrait guère l'attention d'un auteur de polars, j'imagine, mais qui représente plutôt la règle que l'exception.

Markus inspira profondément.

— D'accord. Et maintenant, alors ? Vous voulez me recruter, j'imagine ?

— Pour commencer, je veux juste discuter avec vous.

— Pour commencer ? répéta Markus avec méfiance.

— Entre économistes. Vous avez fait des études d'économie, autant que je sache.

Taggard se servit un steak et se mit à parler en allemand.

— Nous pouvons parler votre langue si vous voulez. J'ai travaillé en Europe pendant un bon moment et je me suis beaucoup occupé de l'Allemagne.

Markus était impressionné. Taggard parlait l'allemand le plus fluide qu'il ait jamais entendu dans la bouche d'un Américain.

— Pour moi, ce n'est pas nécessaire.

— Par précaution, insista-t-il. Je suppose que les services secrets saoudiens sont moins à l'aise en allemand qu'en anglais.

Il accrocha la pince à un crochet fixé au barbecue et désigna un groupe assis à quelque distance.

— Venez, allons nous installer pour que les autres puissent se

servir à leur tour. Ce serait dommage pour les steaks.

La viande était délicieuse, les salades également. Seules les sauces auraient pu être un peu plus relevées. La bière était américaine, c'est-à-dire qu'il s'agissait d'une bibine amère et plate qui ne pouvait guère soutirer à un Allemand qu'un sourire tout au plus poli, mais, dans la situation présente, elle convenait très bien à Markus. Il allait devoir garder les idées claires.

— Vous êtes-vous déjà demandé, amorça Taggard après avoir mangé une première bouchée, pourquoi le pétrole est si bon marché en réalité ?

Markus leva les yeux.

— Bon marché ? Le monde entier n'arrête pas de se plaindre qu'il est trop cher.

— Je vous en prie, répliqua Taggard d'un ton bourru. La grande majorité des gens n'ont aucune notion d'économie et ne savent pas compter jusqu'à dix, vous le savez aussi bien que moi.

— Il n'y a pas besoin de compter beaucoup, s'obstina Markus. Les pompes à essence dans les stations-service calculent toutes seules et le prix augmente chaque année.

— Bien. Je vais vous faire le calcul si vous êtes d'accord.

Taggard prit une boîte de bière encore fermée.

— Disons qu'il s'agit d'un litre de pétrole. Combien coûte-t-il ici, quand il jaillit de terre ? Environ deux dollars le baril. Un baril représente cent cinquante-neuf litres. Donc notre litre de pétrole vaut à peu près 1,2 centime d'euro quand il arrive dans un bac de stockage saoudien.

Markus fixait la boîte de Budweiser verdâtre d'un air songeur. Un peu plus d'un centime ? Ça ne faisait pas beaucoup.

— O.K., dit-il. Et après ?

Taggard fit glisser la boîte de bière sur la table.

— Maintenant, notre litre de pétrole arrive par oléoduc au bord de la mer, par exemple au port de Ras Tanura. Là, un tanker, un VLCC comme on dit, un *very large crude carrier*, est amarré à l'un des terminaux. Il peut transporter trois cent mille tonnes, dont notre litre de pétrole.

Il déposa la boîte de l'autre côté d'une fine rainure dans la table.

— Dès qu'il est à bord, il coûte – disons – dix-huit centimes, le prix auquel la société de commerce qui a affrété le pétrolier l'a acheté des mois plus tôt. Une opération à terme donc. Une bonne ou une mauvaise opération, selon l'évolution du prix du pétrole en Bourse.

Markus hocha la tête.

— Je vous suis.

Il avait déjà entendu parler de toutes ces opérations, à la

télévision ou dans la presse, mais il ne s'en était jamais soucié. Son boulot ne consistait pas à vendre du pétrole. Son boulot consistait à en trouver.

Taggard continua de faire glisser la boîte en la secouant légèrement tout au long du parcours.

— Maintenant, notre litre de pétrole quitte le golfe Persique pour arriver en mer Rouge. L'affrètement d'un tanker de cette taille coûte entre dix-huit mille et vingt-trois mille dollars par jour, la traversée du canal de Suez revient à trois cent cinq mille dollars. Le trajet jusqu'à Rotterdam dure vingt-cinq jours, à quoi il faut ajouter les frais de carburant d'un montant de trois cent quinze mille dollars et les taxes portuaires d'environ cent trente mille dollars. Cela nous fait un total d'un peu plus d'un million d'euros, ce qui équivaut, pour notre petit litre de pétrole perdu quelque part dans les énormes cales, à une augmentation de tout juste 0,3 centime.

— Il coûte donc à présent 18,3 centimes, résuma Markus, qui commençait à se demander où Taggard voulait en venir.

— Exactement. À Rotterdam, on vide le tanker, ce qui prend environ trente-six heures. Notre litre de pétrole atterrit dans des bacs de quatre millions de litres puis poursuit son voyage une journée encore par l'oléoduc Rotterdam-le Rhin pour arriver, disons, à la raffinerie de Wesseling, à proximité de Cologne. Le pipeline appartient au consortium Shell, BP et Texaco, qui réclame trois à quatre euros par tonne. En admettant que notre litre de pétrole mette quatre jours pour parvenir à destination, il coûte donc désormais environ dix-neuf centimes.

— Ce n'est toujours pas énorme, avoua Markus.

Taggard hocha la tête et ouvrit la boîte de bière.

— Maintenant, nous raffinons le brut, c'est-à-dire que nous séparons le gaz, le gasoil, le naphta, le fuel lourd, l'essence, le fuel domestique, le kérosène, le benzène, le propène et tous les autres dérivés. C'est assez rapide, cela prend quelques minutes. Il faut plus de temps pour continuer notre calcul. Car un litre de brut ne donne bien entendu pas un litre d'essence, mais seulement environ un tiers. Vingt pour cent se transforment en fuel domestique, six pour cent en kérosène, *et cætera.* Cependant, quelle que soit la méthode de calcul retenue, on n'atteint jamais le prix de 1,30 euro ou 1,40 euro le litre qu'on paie à la station-service.

— Parce qu'il faut ajouter les taxes sur le carburant, observa Markus.

— Parfaitement. Avez-vous déjà réfléchi au sens de votre remarque ?

Taggard s'appuya contre le dossier de sa chaise et but une longue gorgée de bière dans la boîte qu'il venait d'ouvrir.

— Les grands gagnants sont les gouvernements des pays consommateurs. En Allemagne, la TIPP représente soixante-quinze pour cent du prix de l'essence, plus d'un euro par litre, alors que la compagnie pétrolière ne gagne qu'entre quatre et cinq centimes à peu près.

Il but une deuxième gorgée, plus courte.

— Non qu'il faille plaindre les compagnies ; la plupart d'entre elles font partie des sociétés les plus rentables du monde. Néanmoins, expliquez-moi maintenant pourquoi les Saoudiens se contentent de si peu ? De toute évidence, il est parfaitement possible de demander sur le marché 1,40 euro du litre. C'est ce que vous payez en Allemagne et, quand vous voyez 1,20 euro à la pompe, vous pensez : « Oh, ce n'est pas cher aujourd'hui ! » Pourtant, les Saoudiens vendent le litre de brut à moins de vingt centimes. Pourquoi ? Le gâteau est tellement grand. Pourquoi se contentent-ils d'une part si petite ?

— Ils économisent le transport, le raffinage et la distribution. Ce qui coûte également.

— Pas tant que ça, je viens de vous le démontrer. En outre, planter des pommiers, récolter les fruits, en extraire le jus, le conditionner et le transporter jusqu'au supermarché, ce n'est pas vraiment donné non plus. Et malgré tout, un litre de jus de pomme reste moins cher qu'un litre d'essence. Pourquoi ?

Markus réfléchit. Il commençait à entrevoir où Taggard voulait en venir. La réponse toute bête consistait à dire qu'on ne prélevait pas de taxes sur le jus de pomme. Mais là n'était pas la question. La question était de savoir comment il se pouvait, d'un point de vue économique, qu'un litre d'essence soit plus cher qu'un litre de jus de fruit.

Il observa l'homme sec, l'agent de la CIA qui ressemblait si peu à l'image qu'il s'était faite d'un agent secret.

— Peut-être les Saoudiens sont-ils obligés de vendre le pétrole si bon marché.

— Obligés ? Par qui, selon vous ?

— J'ignore ce qui se passe vraiment dans les coulisses de la politique étrangère américaine…

Taggard en resta pantois. Puis il éclata de rire.

— Ah, mon Dieu ! Je n'aurais jamais cru avoir un jour la chance d'entendre encore ça… Vous croyez pour de bon ce que vous venez de dire ? Que les Saoudiens maintiennent le brut à un prix si bas parce qu'ils craignent une invasion américaine en cas d'augmentation ? Monsieur Westermann ! Dans les années soixante-dix, le roi Fayçal a nationalisé les compagnies américaines. C'est-à-dire qu'il s'est approprié tous les bâtiments, tout le matériel et toutes les installations construites par les Américains, payées par les Américains, contre la volonté des États-Unis et en échange d'un dédommagement pour le

moins symbolique. Il a même conservé le nom de la firme : Aramco signifie Arabian American Company, un consortium créé à l'origine par Chevron, Texaco, Mobil et Exxon. Et à l'époque, les États-Unis étaient déjà la plus grande puissance militaire du monde. Non, cette théorie ne tient pas la route.

Markus fronça les sourcils.

— Bon, peut-être les Saoudiens font-ils partie de ces gens qui ne savent pas compter jusqu'à dix.

Taggard redevint sérieux.

— Au début, sans doute. Mais c'est fini depuis longtemps. La génération actuelle a fait ses études dans les meilleures écoles du monde et sait compter mieux que personne.

— Alors, je donne ma langue au chat. Expliquez-moi.

Taggard le fixa un moment en silence puis termina sa Budweiser et, pour finir, écrasa bruyamment la boîte en métal.

— Quand on brade sa marchandise pour affamer la concurrence fâcheuse, cela s'appelle du dumping. Et quand Wal-Mart est pris en flagrant délit de dumping, il doit payer une amende salée. Personne, au contraire, ne peut interdire aux Saoudiens de brader leur pétrole, et ils peuvent tenir le coup parce qu'ils possèdent, de loin, les plus grandes réserves de la planète. Ils font actuellement état de deux cent soixante milliards de barils. Aucun pays ne dispose d'autant, pas même de loin. L'Arabie Saoudite est une superpuissance du pétrole, la seule en réalité.

Taggard se pencha vers Markus.

— Et nous ne parlons pas ici de tomates, de T-shirts ou de lecteurs de DVD. Nous parlons de pétrole, une substance qui a radicalement changé les données de l'économie internationale. Une substance dont l'économie internationale dépend – et dépend toujours plus, puisque l'activité humaine demande toujours plus d'énergie. Si l'on ne s'intéresse pas aux apparences mais aux faits, on se rend compte que le principal souci des Saoudiens semble consister à maintenir le monde, et notamment l'Occident, dans un état d'addiction. De pétrodépendance pour être exact. Ils craignent – et le célèbre ex-ministre de l'Énergie Zaki Yamani n'a de cesse de l'affirmer en public – que si le prix du pétrole dépasse un certain seuil, assez bas, les champs pétrolifères situés hors de leur sphère d'influence ne commencent à devenir rentables. C'est ce qui s'est produit après l'embargo de 1973 ; les prix ont tellement monté qu'il est devenu intéressant d'ouvrir à l'exploitation les gisements de la mer du Nord. Et ils craignent en outre que, si les prix devaient encore augmenter, les énergies alternatives ne parviennent à s'imposer.

— Les énergies alternatives ? répéta Markus en levant les sourcils d'un air incrédule.

— Personne au monde ne croit autant dans la viabilité des énergies alternatives que les princes du pétrole, répondit Taggard. Pas même votre frère.

Frieder. Dont la persévérance aurait déjà fait un milliardaire dans n'importe quel autre secteur.

— Vous êtes bien informé.

— C'est mon job.

Markus s'appuya à son tour contre le dossier de sa chaise et croisa les bras.

— Mais pourquoi me racontez-vous toute cette histoire ? J'ignorais jusqu'à présent que les agents secrets opéraient de cette manière.

— Je veux vous associer à deux déductions qui vous concernent directement. La première : poursuivez le calcul. Je vous laisse le faire ; vous pouvez vous procurer les chiffres n'importe où et c'est beaucoup plus impressionnant quand on parvient soi-même au résultat. Vous constaterez en effet que, si l'on met en relation les réserves actuellement connues dans le monde et les quantités produites par chaque pays, l'essentiel du pétrole encore disponible se trouvera d'ici dix à quinze ans dans le golfe Persique.

Taggard joignit les mains et observa Markus.

— Conséquence ? Ces pays jouiront alors d'une position de force incomparable. Est-ce que cela ne pourrait pas être l'objectif de la stratégie actuelle de dumping ?

Markus, de son côté, fixait également l'homme sec. Pas bête, son raisonnement. Et convaincant, une fois qu'on vous l'expliquait.

— D'accord. J'ai compris. Seulement, je ne vois pas le rapport avec moi.

— La deuxième déduction vous concerne. Car maintenant, votre associé entre en jeu. Si mon hypothèse est fondée, Block menace directement cette stratégie. Au fond, les Saoudiens devraient tout mettre en œuvre pour se débarrasser de lui et, surtout, de sa méthode. Au lieu de cela, ils vous invitent et vous travaillez pour le gouvernement saoudien. Pourquoi ?

— Parce qu'il s'agit d'une opération lucrative, répondit Markus en écartant les bras et en bombant la poitrine. Et parce que votre grand chef a fait pression pour que nous acceptions.

— Mon grand chef ?

— Votre président. Nous avons reçu des instructions de la Maison Blanche.

Taggard parut stupéfait.

— Ah bon ?

Il réfléchit.

— Cela complique la situation. Je sais qu'il existe tout un réseau

d'étroites relations commerciales entre les Américains et les Saoudiens et, par ailleurs, que beaucoup de gens ici sont liés de manière intime au gouvernement… Malgré tout, cela n'y change rien. Tant que vous êtes les deux seuls à connaître la méthode Block, votre vie est en danger – à vous deux.

Markus tenait à présent les yeux rivés dans le vide, sur la rue en apparence paisible sous ce magnifique ciel nocturne. Ils étaient deux maintenant à lui réclamer un bien qu'il faisait seulement semblant de posséder. Et vis-à-vis de Taggard, il ne pouvait même pas avouer qu'il ignorait le fin mot de l'histoire.

— Et que proposez-vous ?

— Mettez fin au secret. Il faut faire breveter votre méthode puis la rendre publique.

— Et après ?

— Vous auriez une participation à tous les bénéfices par le biais des licences. C'est le principe d'un brevet. Au bout du compte, cela signifierait pour vous sans doute moins de travail et plus de profit que dans la situation actuelle. Et surtout, cela écarterait le danger de voir la méthode se perdre…

Taggard se frotta le menton.

— Ou tomber aux mains d'une puissance où vous n'aimeriez pas la savoir. De mon point de vue d'agent de la CIA, il s'agit d'un aspect tout aussi important.

Déposer un brevet. Super ! C'était absolument ce qu'il fallait empêcher Block de faire. Car, pour cela, l'Autrichien n'avait pas besoin de lui, Markus Westermann. Si Block publiait sa méthode, Markus devenait hors jeu.

— Et pourquoi vous adressez-vous à moi ? Pourquoi pas à mon associé ?

— J'ai essayé mais il se montre inaccessible à cette argumentation.

Ah bon ? Block ne lui en avait pas dit un traître mot. Étrange.

— Je dois y réfléchir, dit Markus.

— Faites-le. Et songez qu'il ne s'agit pas ici seulement d'argent, mais éventuellement de la guerre et de la paix.

Taggard sortit une carte de visite qui le présentait comme directeur commercial d'une certaine American Agrofood Trading Company.

— Une couverture, naturellement. Vous pouvez me joindre à tout moment si vous donnez votre nom.

Il fit une grimace.

— Au besoin, insistez auprès de la standardiste pour qu'elle vérifie. Ces derniers temps, on embauche du personnel bon marché qui n'a pas vraiment la tête au travail. C'est dommage, même les

services secrets doivent faire des économies.

Markus examina la carte de visite. Le numéro de téléphone était américain, mais l'adresse à Riyad. Intéressant.

— Et comment puis-je être sûr que vous travaillez vraiment pour la CIA ? Peut-être n'êtes-vous en effet qu'un directeur commercial qui a eu vent de quelque rumeur et tente le gros coup.

Taggard hocha la tête.

— Bien vu.

Il mit la main dans la poche de son pantalon, en sortit des feuilles de papier pliées plusieurs fois, les ouvrit, les lissa tant bien que mal et les fit glisser dans sa direction.

— Voici la liste des coups de téléphone que vous avez passés de votre portable depuis votre arrivée en Arabie Saoudite. La date, l'heure, le numéro de votre correspondant et un bref compte rendu de la conversation. Qui en dehors de nous peut mettre les portables sur écoute ?

Abasourdi, Markus fixait les feuilles de papier chiffonnées.

— Vous écoutez mes conversations téléphoniques ?

— Bien sûr. Qu'est-ce que vous croyez ?

Il n'y avait pas de doute. Le numéro d'Amy-Lee figurait presque tous les jours.

— Vous épiez mes discussions intimes avec ma fiancée ?

— Votre fiancée ?

Taggard leva les sourcils.

— *Miss* Wang est votre fiancée ?

— Si vous n'avez rien contre.

— Non, je n'ai rien contre. Toutefois…

L'homme sec hésita.

— Monsieur Westermann, je suis désolé de vous l'apprendre, mais *miss* Wang n'est pas tout à fait inconnue de nos services. Elle lie des relations avec des hommes influents de manière à les espionner. Pendant un moment, nous l'avons même soupçonnée d'être un agent secret, jusqu'à ce qu'il ressorte qu'elle travaille pour son père. Il exploite le résultat de ses investigations dans le cadre de ses affaires.

Markus fixait son interlocuteur. Son visage se mit à brûler comme sous l'effet d'une gifle.

— Ce n'est pas vrai.

— J'ai eu hier une longue conversation téléphonique avec mon collègue en charge de ce dossier. Nous ne suivons plus *miss* Wang mais je suis prêt à parier que votre rencontre ne relève pas du hasard.

— Je vous interdis de dire cela.

— Vous vouliez savoir si je travaille vraiment pour la CIA.

Markus se leva, laissa tomber la liste de ses appels téléphoniques, jeta la carte de visite et dit :

— Merci pour l'invitation.

Puis il tourna les talons. Malgré les battements du sang dans ses oreilles, il entendit encore Taggard crier dans son dos :

— Réfléchissez à ce que je vous ai dit – avant !

Il esquissa un geste de courroux sans se retourner et continua son chemin. Il bouillait de colère. S'il avait pu, il aurait hurlé et tout cassé autour de lui. Il dut se retenir de commettre un acte qu'il aurait regretté par la suite.

Naturellement, pas question de songer à dormir. Markus déambula dans son pavillon, prit le téléphone un million de fois pour le reposer un million de fois. Non, il n'appellerait pas Amy-Lee. Il n'accorderait pas le plaisir à un gars blafard à lunettes, enfermé dans un abri à l'autre bout du monde, de l'entendre demander à Amy-Lee si elle l'aimait vraiment ou si elle avait couché avec lui sur ordre de son père, dans l'espoir d'obtenir ainsi la méthode Block.

En outre… Non, ça ne pouvait pas être vrai. Il s'agissait d'un sale mensonge. On savait bien comment ces services secrets travaillaient. Aucune morale. Qu'est-ce que c'était pour eux qu'un mensonge ? Ils ne reculaient ni devant le meurtre ni devant le chantage, ni même devant l'usage de drogues.

Pourtant, le doute le tenait comme un hameçon planté dans sa chair. Comme un hameçon à barbillon. Il faisait aussi mal. Parce qu'il ne se souvenait que trop bien de la rapidité avec laquelle leur amour avait débuté. En un tour de main.

Bien sûr, il avait déjà eu des aventures d'un soir, où ça n'avait pas traîné non plus. Hop, boum, merci, au revoir madame. Lors de certaines soirées estudiantines en été, c'était le sport favori des deux sexes.

Mais pouvait-on comparer ces flirts avec le numéro de séduction d'une banquière qui se jette sur un futur client ?

Bon sang ! Il se tenait à la fenêtre, haletant, les paupières closes, les poings serrés. Quelle ignominie ! Ils savaient parfaitement qu'ils allaient le blesser, le déstabiliser. Ils cherchaient à le ramollir !

Il fallait en parler à Block… Non ! Surtout pas. Si Block apprenait la présence de la CIA ici, il péterait complètement les plombs.

Et ces doutes qui ne le lâchaient pas. La voix de Taggard qui continuait de tinter à ses oreilles, ces phrases sobres et ce ton d'oncle soucieux.

Le souvenir du jour de la présentation défilait sans cesse devant ses yeux. Bon sang, tout semblait suggérer qu'elle l'avait allumé de manière ciblée. Et lui, tellement en manque, il n'avait rien vu…

Au bout d'un moment, il prit quelques pilules pour se calmer. Elles eurent l'air de faire effet plus vite que d'ordinaire, bien qu'il eût

à peine augmenté la dose habituelle. Mais bon. Ça soulageait.

Il lui poserait la question. Tout simplement. Il lui poserait la question le week-end prochain, de retour à New York.

Il se laissa choir sur le lit, ferma les yeux et sentit qu'il avait peur, même s'il ne savait pas exactement de quoi. Peur de la vérité ? Ou peur qu'on lui ait menti une fois de plus ?

Les jours suivants, Markus eut l'impression d'être prisonnier d'un brouillard. Quoi qu'il avale pour la dissiper, l'effet des pilules semblait se prolonger ; et il traversait ainsi à tâtons, comme un demeuré, un monde où ça allait chier.

À deux mille cinq cents mètres de profondeur, les forages restaient toujours secs. À trois mille aussi. Les géologues saoudiens se tordaient de rire.

— Nous sommes à présent en dessous de la formation Arab où se trouve pratiquement tout le pétrole dans l'est du pays, expliqua Jim Angles, l'un des trois techniciens, un homme trapu aux mains velues. Voilà pourquoi ils rigolent.

— Je comprends, dit Markus qui ne comprenait rien.

Comment était-ce possible ? La méthode Block n'était-elle donc pas infaillible ?

Block, lui, s'était retranché sans commentaire. Markus eut l'impression de devoir gratter des heures à la porte de son laboratoire pour qu'il ouvre.

Il bouillait de rage.

Maintenant, tout était clair, il avait percé leur petit jeu. Les géologues saoudiens, cette racaille diplômée, cette canaille universitaire, minaient son travail. Ils avaient échangé les échantillons de roche, il pouvait le prouver.

— Nous devons tout reprendre à zéro, tout, absolument tout, chaque chiffre, chaque mesure, vous m'entendez, Markus ?

Ce n'était pas le moment de lui parler de sa rencontre avec l'agent de la CIA.

— Appelez Thurber ! Il nous faut notre propre personnel ! Rien que des spécialistes et des techniciens de forage. Il n'a qu'à en engager quelques-uns de plus, si nécessaire. Nous devons tout contrôler, faire absolument tout nous-mêmes.

Block serra les poings.

— Ils ne vont pas me rouler dans la farine. Personne n'a jamais réussi, et ce n'est pas aujourd'hui que ça va commencer !

Markus secoua la tête.

— À quoi bon, Karl ? Nous ferions mieux de remballer. Nous dirons tout simplement que les investigations ont prouvé l'absence de nouveaux gisements de pétrole en Arabie Saoudite. Basta. Et zut pour

les cheiks ! De toute façon, pour l'instant, nul ne peut démontrer le contraire, je me trompe ?

— Se retirer comme un chien battu, la queue entre les pattes ?

Block le fixait, outré.

— Ils n'attendent que cela !

— Et alors ? On se moque de savoir combien ils ont de pétrole.

— Mais de quoi aurais-je l'air ? Après, on prétendra que ma méthode ne marche pas. Et dès le lendemain, tous ces braillards diront : évidemment, ça ne pouvait pas fonctionner, c'est un ouvrier qui n'a pas fait d'études, qui n'a pas de diplôme, pas d'examens, rien. Hors de question. Ça ne se passera pas ainsi !

En dépit de son état comateux, une idée ou, plutôt, une véritable inspiration traversa soudain l'esprit de Markus. Tout à coup, il saisit ce que Taggard n'avait pas compris : la raison de leur présence.

— Karl, dit-il avec calme, je crois que notre mission visait d'emblée à faire diversion. Les Saoudiens veulent nous occuper pour nous empêcher de trouver du pétrole ailleurs dans le monde. Parce que cette découverte mettrait en péril leur hégémonie sur le marché du pétrole.

Cependant, Block ne l'écoutait pas. Il se contenta de répéter qu'il devait appeler Thurber.

— Je veux nos propres techniciens, nos propres appareils. C'est la seule solution. Et on facture tous les frais de fonctionnement, vous m'entendez ? Absolument tous.

Markus examina son partenaire avec une lucidité cotonneuse. Block s'userait dans ce combat, y périrait s'il le fallait, mais il n'abandonnerait jamais.

Merde, que diable était-il venu faire dans cette galère ?

Week-end. Pour la première fois, Markus quitta l'aéroport caverneux de Dhahran sans ressentir aucune excitation. À la descente de l'avion, il suivit comme sur pilote automatique les couloirs à présent familiers, souffrant d'une douleur pour laquelle il n'avait pas de nom. Il monta machinalement à bord de la limousine où Amy-Lee, allongée sur la banquette dans une robe d'été légère qui descendait à peine au-dessus du genou, lui dit :

— Dans la précipitation, j'ai complètement oublié de mettre une petite culotte, tu imagines…

Markus eut l'impression de respirer pour la première fois de la journée.

— Il faut que je te parle.

Amy-Lee le dévisagea, à moitié inquiète et à moitié fâchée qu'il gâche tout.

— Que se passe-t-il ?

— J'ai rencontré quelqu'un qui prétend que tu as souvent sauté au cou des hommes dans le but de les espionner pour le compte de ton père.

Cette phrase lui fit mal. C'était comme s'il arrachait l'hameçon planté dans sa chair. En même temps, il eut l'impression de faire preuve d'une indicible bêtise, de puérilité, d'une jalousie risible, d'immaturité. Avant même d'avoir fini de parler, il prit brutalement conscience de l'irrecevabilité de cette accusation et de l'intention évidente qu'elle cachait. Sauf qu'il ne parvint pas à stopper les paroles qui sortaient d'elles-mêmes une fois qu'il eut ouvert la bouche.

— Depuis, je me demande si, avec moi, c'était pareil.

Il l'observa. Sans doute allait-elle maintenant le gifler, et il passerait le week-end à ramper devant elle et lui demander pardon.

Amy-Lee s'assit, tira sur le bas de sa robe, un masque impénétrable sur le visage. Son regard le frôla et se fixa sur la rue qui défilait à l'extérieur.

— Oh, *shit* ! murmura-t-elle.

Markus l'observait avec stupeur. Ce battement dans ses oreilles, c'était le moteur ? Ou le sang dans sa tête ?

Dehors, le soleil brûlait comme pour embraser la ville.

Avec lui, ça n'avait pas été pareil, ne cessait-elle de répéter tandis qu'il l'écoutait, assis en face d'elle sur le tapis de la salle de séjour, et qu'elle racontait. Son enfance solitaire. Le sexe, royaume enchanté où elle était reine. Le professeur d'anglais avec lequel elle avait couché à l'âge de seize ans parce qu'elle savait qu'il fantasmait sur elle. Et l'examen qu'elle avait réussi malgré ses mauvaises notes.

— Prostituée, quoi, commenta Markus d'une voix éteinte.

Amy-Lee fit un geste dédaigneux. Le mot sembla rebondir sur elle.

— Ça a toujours été donnant-donnant. Les hommes obtenaient leur plaisir ; moi, j'obtenais ce que je voulais. Et *Dad* voyait dans ces informations un bon moyen de gagner de l'argent.

— Il était d'accord ?

— Les Chinois n'envisagent pas le sexe comme les Occidentaux.

Elle fixa un moment le vide d'un air songeur.

— Il n'a jamais dit : « Couche avec un tel ou un tel. » Et même, il désapprouvait mon comportement. Mais il n'allait tout de même pas renoncer à un avantage. On ne se refait pas.

Elle ramena ses longs cheveux noirs en arrière.

— Oui, c'est vrai que j'ai entendu parler de votre présentation et de votre projet par un mec de PPP avec lequel j'avais eu une liaison. Dès lors, j'ai tout mis en œuvre pour y assister. Et j'avais le choix entre Block et toi…

— Tu pensais que nous connaissions tous les deux la méthode ?

Elle soupira.

— Oui. Mais plus le temps passait, moins j'y accordais d'importance. Tu dois me croire !

— Ton père a exigé que je lui livre la méthode. C'est la condition pour qu'il m'accorde ta main.

Le visage d'Amy-Lee était impénétrable. Elle avait l'air plus chinoise que jamais.

— Je l'ignorais.

— Tu veux me faire croire ça ?

— J'avais bien soupçonné une manœuvre de ce genre. Après avoir entendu parler de la méthode et appris que je ne pouvais pas la lui procurer, il s'est montré tout… comment dire… ?

Elle secoua la tête.

— J'ai commis une énorme faute, je m'en rends compte à présent. On ne devrait pas se conduire comme je l'ai fait, mais je l'ai constaté trop tard. J'étais lâche, oui, je l'avoue. Je pensais : on efface tout et on recommence ; le passé, c'est le passé ; seul compte l'avenir… J'avais espéré pouvoir y échapper. Mais apparemment, ce n'est pas si simple. Apparemment, votre passé finit toujours par vous rattraper.

Markus aurait pu crier sans retenue, tel un animal blessé. Parler avec calme lui coûtait un terrible effort tant il avait l'impression d'étouffer.

— Et comment être sûr que ton père ne t'a pas dicté ce que tu me racontes maintenant ? Pour ferrer le poisson ?

Elle se passait les doigts dans les cheveux sans arrêt.

— On fait parfois des choses stupides. On agit sans réfléchir aux conséquences à long terme.

Elle s'interrompit tandis que son regard se perdait dans le vide.

— À l'université, j'ai entendu parler d'un gars qui avait parié un fût de bière avec ses copains qu'il pourrait se faire une certaine fille. Il se l'est faite. Le problème, c'est qu'il en est tombé vraiment amoureux. Et quand elle a appris l'existence du pari, il s'est retrouvé dans la même situation que moi à présent.

Elle semblait si fragile, si bouleversée, si repentante. Markus ne savait que penser. Tout en lui le poussait à la croire. Mais, en même temps, il n'avait aucune envie de se laisser manipuler, tenir par la queue.

— Je ne connais pas la méthode de Block, déclara-t-il. Et je commence lentement à croire que je suis trop bête pour la comprendre.

Des larmes brillaient au coin des yeux d'Amy-Lee.

— Je m'en fous, Mark. Je t'aime. C'est vrai.

— Dans ce cas-là, épouse-moi ! Tout de suite.

Elle sursauta.

— Non, Mark, non, ce n'est pas possible.

Il perçut en lui une réaction physique. Un danger.

— Qu'est-ce que ça veut dire alors, que tu m'aimes ? demanda-t-il. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Mon père aurait le cœur brisé si je lui manquais à ce point de respect.

— Tu préfères que ce soit moi qui aie le cœur brisé, c'est ça ?

Une rage meurtrière, voilà ce qui montait en lui. On aurait dit que son sang appuyait à l'arrière de ses globes oculaires pour les expulser de leur orbite.

— J'ai compris.

Il se leva, attrapa son sac de voyage et se dirigea vers la porte.

Amy-Lee bondit derrière lui.

— Non, Mark ! Je t'en prie !

Il se retourna d'un geste brusque.

— Tu as tes priorités, j'ai les miennes. Et, visiblement, elles ne coïncident pas autant que nous le pensions. Une chance que nous nous en soyons rendu compte à temps, tu ne trouves pas ?

Puis il sortit avant qu'elle n'éclate en sanglots. Les armes féminines, il en avait sa dose pour le moment.

PRÉSENT

Avant le départ de Markus, Keith avait tenu à lui préparer un copieux dîner. Il avait mélangé du lard, des pommes de terre, du maïs, des œufs et des épices dans une lourde poêle en fonte pendant que la cafetière électrique posée sur l'étagère crachait bruyamment un café extrafort. Une grande bouteille isotherme attendait à côté.

— La voiture appartient à un ami qui n'en a pas besoin cette semaine, expliqua Keith. Au fait, c'est du diesel, tu y penseras.

Markus fit oui de la tête.

— Et où est-ce que je dois faire le plein ? Chez McDonald's ?

— Non, pas la peine, répondit Keith en riant. Il l'a remise en diesel normal. Les pièces de rechange se trouvent d'ailleurs dans le coffre. Un petit paquet enveloppé de film plastique. Il ne faut surtout pas le jeter. Il veut le récupérer.

— D'accord.

— Bon, tiens !

Keith posa devant Markus la poêle fumante. Ça avait l'air… étrange, mais ça sentait bon.

— Le casse-croûte spécial Keith Pepper pour faire le plein de force et d'endurance ! Tu veux du lait et du sucre dans ton café ?

— Non, merci. Je le préfère noir.

Markus découpa quelques bouchées avec sa fourchette.

— Merci, au fait !

— Il n’y a pas de quoi, répondit Keith du tac au tac.

Il était un peu ému mais, en bon Américain, il ne voulait pas le montrer.

— C’est un honneur d’aider un héros qui va sauver le monde. J’aurais fait pareil pour Bruce Willis, tu sais.

— J’apprécie ton geste à sa juste valeur.

Le casse-croûte n’avait pas mauvais goût. Pour être honnête, c’était même plutôt bon. D’autant qu’après sa longue marche il avait faim.

— Et je suis sûr que Bruce apprécierait aussi.

Lorsqu’il eut vidé la poêle, que Keith lui eut montré sur une carte le chemin jusqu’à la prochaine grande route et que la bouteille isotherme fut à portée de main dans la boîte à gants, son camarade le laissa enfin partir, non sans l’avoir gratifié au préalable d’une chaleureuse tape sur l’épaule, que Markus sentait encore trente milles plus loin.

Maintenant, c’était donc du sérieux. Il roulait de manière aussi légale que possible, respectait les limitations de vitesse même s’il avait beaucoup de mal. Les Américains sont des automobilistes d’une prudence extrême ; un chauffeur qui a grandi en Allemagne doit conduire comme s’il était en train de passer le permis pour ne pas se faire remarquer.

Or Markus ne voulait pas se faire remarquer. Il était toujours recherché par la police américaine. S’il se faisait contrôler, son voyage s’arrêterait là.

Au bout d’un moment, quand même, son épaule cessa de lui faire mal ; il avait trouvé son allure et le ronronnement régulier du moteur commençait à devenir monotone. Il alluma la radio, au milieu du flash d’informations.

Le président avait donné l’ordre de marche aux troupes stationnées au Qatar. En outre, il avait envoyé deux porte-avions qui patrouillaient dans l’océan Indien en direction du golfe Persique. Ils avaient pour mission de protéger l’industrie pétrolière saoudienne contre les attentats d’Al-Qaida.

— D’après des renseignements fournis par les services secrets, dit le journaliste, les terroristes disposent de missiles avec lesquels ils veulent incendier les bacs de stockage de Ras Tanura. Un tel attentat provoquerait non seulement une crise économique, mais représenterait aussi une catastrophe pour l’environnement. Les flammes seraient visibles de l’espace et la fumée produite par l’incendie plongerait le désert arabique dans l’obscurité pendant plusieurs semaines.

CHAPITRE 28

PRÉSENT

Il eut du mal à se réveiller. Un rectangle clair l'intrigua jusqu'à ce qu'il ait reconnu une fenêtre. Puis il distingua une tapisserie à fleurs, jaunie bien qu'il la vît pour la première fois. Et un téléviseur. Qui avait l'air tout neuf.

Markus se redressa. Ah oui, un motel. Il ne se souvenait pas du nom ; il se rappelait juste vaguement qu'il s'y était arrêté, la veille au soir, parce qu'il se sentait trop fatigué pour continuer.

Il y avait aussi un réveil. Mais il avait oublié de le régler. Il était déjà plus de huit heures. Zut !

Une douche plus tard, il se mit en quête du petit-déjeuner et découvrit ce qu'il cherchait dans le café du bâtiment principal. On n'y servait pas le jus de chaussette habituel, mais un vrai café, à volonté en plus. Et comme il avait un trou à l'estomac, il prit deux *bagels.*

La télévision était allumée. CNN commentait la progression des troupes américaines, bloquées par des islamistes déchaînés contre lesquels elles ne pouvaient rien entreprendre puisqu'elles avaient reçu l'ordre de ne pas recourir à la violence envers la population civile. On apercevait des jeunes au visage couvert d'un foulard, qui jetaient des pierres, et des officiers américains qui discutaient avec des manifestants furieux, munis de pancartes où l'on pouvait lire : *Hands off !* ainsi que *US invasion – No !* Chaque fois qu'un journaliste apparaissait à l'écran, on distinguait derrière lui une photographie aérienne des bacs de stockage de Ras Tanura dont le monde entier convoitait le contenu.

— Voilà longtemps qu'on aurait dû agir ainsi, dit à Markus l'employé qui rangeait la vaisselle sale et rechargeait le buffet. Envahir leurs conneries de champs pétrolifères et basta.

Markus l'observa avec surprise. N'avait-il pas compris qu'il s'agissait d'autre chose ?

— Et de quel droit ? demanda-t-il. Les gisements leur appartiennent, non ?

L'homme plissa les yeux.

— Vous aussi, vous êtes de gauche, c'est ça ? C'est à cause de gens comme vous que ce pays se retrouve dans le pétrin, si vous voulez mon avis.

Dix minutes plus tard, Markus avait repris la route.

La salle de séjour de Block donnait l'impression qu'un camion de matériel de bureau s'y était renversé. Les murs étaient couverts de plusieurs couches de diagrammes, de brouillons, de listes et de calculs. De même les tables, les meubles, les portes et même les fenêtres. Block, pour sa part, était blanc comme un linge.

— Mon Dieu ! s'exclama Markus. Vous avez dormi depuis l'autre jour ? Et vous avez mangé ?

L'Autrichien semblait ne pas l'entendre. Il était comme enfermé dans ses pensées.

— Je touche au but, dit-il en longeant les diagrammes et en les caressant de sa main tendue. Une fâcheuse succession d'ultimes lacunes dans ma théorie et de tentatives d'imposture de la part des Saoudiens. Mais la roche ne ment pas, et les bactéries non plus. Il suffit de faire preuve d'obstination.

Il s'arrêta devant un planisphère accroché à un portemanteau, sur lequel il avait dessiné tous les grands champs pétrolifères du monde.

— Mon erreur consistait à croire que, dans les régions chaudes, les microcheminées se trouvaient plus près de la surface. Mais c'est l'inverse : elles sont plus profondes. La température ambiante a empêché leur formation. Elles n'ont pu naître que là où existait un équilibre entre la chaleur d'en haut et la chaleur d'en bas. Cela paraît tout simple quand on y réfléchit.

Markus aperçut sous une pile de feuilles couvertes de graphiques incompréhensibles une bouteille isotherme et des tasses au fond maculé d'une couche de café desséché. C'était déjà ça. Il découvrit aussi une assiette. Peut-être Block avait-il quand même mangé un peu.

— Tenez !

Le vieil Autrichien tapota le territoire du Canada sur le planisphère.

— Les sables bitumeux de l'Athabasca. Quinze mille milles carrés de vase pétrolifère. Tellement de pétrole que le Canada deviendrait le deuxième pays producteur, juste après l'Arabie Saoudite, si on pouvait l'extraire sans difficulté. Et personne ne sait d'où il vient !

— C'est vrai ? lâcha Markus.

Block fit un geste de rejet.

— Il y a des théories, bien entendu. On pense qu'il aurait suinté d'on ne sait quels réservoirs souterrains. Seulement, où se cachent ces réservoirs ? Ils devraient encore contenir du pétrole ! Et personne ne semble vouloir aller jusqu'au bout du raisonnement. Réfléchissez : si la naissance du pétrole correspondait aux affirmations des géologues patentés, le monde devrait regorger de sables bitumeux – puisque la

théorie classique prétend que les couches de pétrole soigneusement piégées constituent l'heureuse exception à la règle.

Il se retourna vers Markus et leva l'index à la manière d'un professeur.

— Je vous le dis : cela tient aux basses températures du Canada. Je parie qu'en dessous de l'Athabasca je découvrirais des microcheminées plus proches de la surface que partout ailleurs.

Il se retourna à nouveau, se mit à fouiller dans un tas de documents posés sur une table et en sortit une feuille de papier.

— Ou bien ceci. Regardez ! Vous reconnaissez la région ? Mon schéma manque un peu de clarté.

Markus se pencha sur le dessin. Des côtes tracées au feutre, un nombre incalculable de taches noires et, sinon, rien d'autre. Ah si, stop, on aurait dit…

— C'est ici. Voilà l'Arabie Saoudite, là le golfe Persique et ça… la Turquie ?

— Exactement. Et ici, la Syrie, l'Irak, l'Iran. Là, le Koweït, Oman, les Émirats… Pratiquement tout le Proche-Orient.

Block désigna les hachures sombres.

— J'ai simplement reporté les champs pétrolifères connus. Grossièrement, mais cela suffit. Vous distinguez le principe ?

Markus fixait la feuille. En effet. Les champs pétrolifères donnaient l'impression de constituer une zone d'environ trois mille kilomètres de long, qui partait de l'est de la Turquie, traversait l'Irak en ligne droite, s'élargissait un peu au niveau du golfe Persique avant de rétrécir à nouveau à la pointe sud-est de la péninsule Arabique.

— On dirait une… bande ou quelque chose dans le genre. Comme si, en dessous, il y avait un lac énorme dont le pétrole remontait par endroits.

— Vous avez parfaitement résumé ma théorie. Et je suis persuadé de son exactitude.

Block paraissait enthousiaste. D'un mouvement plein d'élan, il sortit une page découpée dans un atlas, qui représentait la même région mais en couleur et avec de nombreux détails : il s'agissait manifestement de la carte dont il s'était inspiré pour dessiner son schéma.

— Le plus drôle, c'est que, du point de vue géologique ou topographique, les régions de cette zone ne possèdent aucune caractéristique commune. En Turquie : des montagnes résultant d'anticlinaux extrêmes. En Irak, le long du Tigre : une plaine alluviale. Dans le golfe Persique : un fossé d'effondrement. À Oman : une chaîne montagneuse. En Arabie Saoudite : des déserts plats. Le pétrole se trouve en dessous des sols les plus divers, remontant aux époques les plus diverses, sous les roches couvertures les plus diverses. Ces régions

se révèlent si différentes les unes des autres que, par le passé – à l'époque où le pétrole serait prétendument né de sédimentations –, il devait déjà y régner des conditions climatiques et une faune radicalement distinctes. Et cependant, quand on procède à des analyses chimiques précises, tout le pétrole issu de cette zone se ressemble. Étrange, vous ne trouvez pas ?

— J'avoue, acquiesça Markus, lessivé par ce flot de paroles.

De fait, il était impressionné. Petit à petit, il parvenait à imaginer Block prospectant autrefois du pétrole sur ses terres en Autriche, contre l'avis de tous, imperturbablement, avec un entêtement qui frisait la folie.

— Ce n'est pas tout, reprit le vieil homme d'une voix moins forte. Vous devez encore savoir quelque chose. Je ne me souviens plus si je vous l'ai déjà dit, mais, à l'époque où je cherchais du pétrole dans ma ferme, j'ai rédigé une sorte de journal. C'était un premier essai de mise en forme, de traduction mathématique, d'énoncé de règles et ainsi de suite. Ma théorie est loin d'avoir abouti, je vous l'ai dit, mais…

Il désigna d'un grand geste le chaos qui l'entourait.

— Nous sommes sur le point de réaliser une percée. Je le sens. Les données disponibles renferment un principe que je suis à deux doigts de découvrir.

Il serra les poings et fixa Markus d'un air triomphant.

— Ma méthode est correcte dans ses fondements, je l'ai prouvé une fois pour toutes dans le Dakota du Sud, n'est-ce pas ? Ce savoir ne doit pas se perdre, ajouta-t-il avec beaucoup d'insistance. Même s'il devait m'arriver malheur…

— Mais…, protesta Markus.

— Non, écoutez-moi. Vous rappelez-vous le lendemain de cette conférence d'idiots à Chicago ? Le soir, au motel, nous avons conclu notre collaboration et, le jour suivant, je vous ai prié de passer par Cleveland. Vous vous souvenez ?

— Oui, dit Markus. Vous aviez une mystérieuse course à régler.

— J'ai demandé à l'office de tourisme de m'indiquer l'adresse d'une société de location de coffres-forts. Aux États-Unis, on en trouve presque partout. J'y ai déposé mes documents.

Block leva les mains dans un geste d'excuse.

— J'étais méfiant, je l'avoue. Mais à présent, je veux vous confier où ils se cachent. On ne sait jamais.

— Oh ! fit Markus.

Block se pencha vers lui.

— Vous devez me promettre, au cas où je ne le pourrai plus, d'aller chercher les documents et de mener à bien ma méthode par vous-même.

Markus l'observait avec consternation. Tout à coup, il prit

conscience qu'il devait compter beaucoup pour le vieil homme. Il se sentit coupable d'avoir envisagé de le tromper.

— Je vous promets que votre méthode ne sera pas perdue, dit-il posément, comme s'il prêtait serment. Je vous promets de tout mettre en œuvre pour l'empêcher.

Pendant qu'il prononçait ces paroles, il sentit qu'en contrepartie la confiance du vieil homme comptait également beaucoup à ses yeux. Il n'était pas seulement le fils que Block n'avait jamais eu. Block aussi était devenu le père qu'il aurait souhaité, un père qui le prenait au sérieux, qui lui faisait partager sa vie et qui investissait en lui des espoirs. Au lieu d'être toujours ailleurs en pensée, comme son vrai père, tellement obsédé par l'idée de sauver une « humanité » abstraite qu'il ne remarquait pas les souffrances de sa propre famille.

— Bien, dit Block en lui faisant signe d'approcher davantage. Dans ce cas, retenez bien le nom de la société, le numéro du coffre et, surtout, le code secret…

PRÉSENT

Markus arriva à Cleveland en fin d'après-midi. Alors qu'il cherchait le parking où Block l'avait autrefois obligé à attendre, il passa devant le bâtiment de la société SecureBox, semblable à une forteresse, et remarqua toute une série de places libres, réservées à la clientèle.

Il se gara, coupa le moteur et considéra la façade grise devant lui. Deux mois. Il s'était écoulé deux mois entre New York et Cleveland. Dans l'avion, il avait calculé que cela faisait une vitesse de un kilomètre et demi à l'heure, même en ne comptant que huit heures de route par jour. Il aurait pu venir à pied, le voyage aurait duré moins longtemps.

Il observa les fenêtres pareilles à des meurtrières, trop étroites pour que quiconque puisse s'y introduire et pourtant équipées de barreaux. Les murs légèrement inclinés semblaient en béton armé. En d'autres termes, c'était un bunker.

Bien. Markus descendit de voiture.

CHAPITRE 29

PASSÉ

À la réunion de travail suivante, Block présenta aux gens de Saudi Aramco des cartes couvertes de lignes et de signes mystérieux qui démarquaient cinq nouveaux sites de forage. Il ne fallait pas pour autant interrompre les autres, mais continuer au contraire de creuser aussi profond que possible.

— Il dit, expliqua l'interprète qui traduisait l'objection d'un géologue arabe, que cela n'a aucun sens, qu'il n'y a pas de pétrole à cet endroit-là.

— Comment le sait-il ?

Rapide échange en arabe.

— À cause de la formation géologique.

— Dans ce cas, nous descendrons plus bas que la formation.

Cette fois, nota Markus, le géologue au regard impitoyable n'attendit pas la traduction mais s'adressa immédiatement à l'interprète.

— Il dit, poursuivit celui-ci, que cette décision a encore moins de sens. Il ne peut pas y avoir de pétrole à plus de six mille mètres.

— Et comment le sait-il ?

— À cause de l'origine du pétrole. La fenêtre à huile se situe entre deux mille et six mille mètres environ.

Block se pencha en avant.

— A-t-on déjà foré aux emplacements que j'ai indiqués ?

— Non.

— Donc on ne sait pas, c'est bien ça ? On le suppose – sur la foi de théories.

Il s'appuya de nouveau contre son dossier.

— Or, moi, je défends une autre théorie. Voilà pourquoi je suis ici.

Les employés de Saudi Aramco finirent par se retirer en marmonnant d'un air sceptique.

Markus fit part à Block de son observation et l'Autrichien répondit :

— Naturellement qu'ils parlent tous anglais ! À l'université du pétrole, c'est la langue obligatoire en cours. On ne peut pas avoir de diplôme sans parler anglais.

Il enroula ses cartes.

— Peu importe. Je crois que, cette fois, ça va marcher. Mais gardons l'œil. Le mieux serait que quelqu'un les accompagne et s'assure qu'ils creusent exactement où il faut.

— Bien, dit Markus. Je vais prévenir nos techniciens.

— Nous ferions peut-être mieux de nous en occuper nous-mêmes, déclara Block en sortant une enveloppe. Thurber vous a-t-il également envoyé cette beuferie ? C'est révoltant. Des gratte-papier, des minables.

Markus n'avait rien reçu. Il s'agissait de coupures de journaux. La presse commentait de façon toujours plus critique les théories et les échecs du « gourou du pétrole ».

— D'où tiennent-ils ces informations ? s'étonna Markus. Les Saoudiens avaient exigé la plus grande discrétion !

— Un roublard lâche toujours le morceau.

— Ou bien il s'agit d'une campagne. On veut vous discréditer.

Block déchira les photocopies et les remit dans l'enveloppe.

— Au Brésil, voilà longtemps que nous aurions trouvé du pétrole. Je suis absolument sûr qu'un immense champ pétrolifère se cache dans l'Atlantique au large de Rio de Janeiro. Au lieu de cela, nous nous esquintons dans le désert…

Ils s'étaient entretenus plusieurs fois par téléphone satellite sécurisé avec les constructeurs de foreuses aux États-Unis. Aux dernières nouvelles, ils devaient fabriquer sous peu deux prototypes qui partiraient pour le Brésil au plus tard fin septembre.

— J'aurais dû rester là-bas, refuser cette mission. D'emblée. J'ai toujours commis une erreur quand je ne me fiais pas à mon instinct.

Markus eut le sentiment irritant d'être à deux doigts de comprendre la réalité.

— Nous sommes peut-être tombés dans un piège. Les Saoudiens veulent nous empêcher de découvrir du pétrole ailleurs.

Le vieil Autrichien avança le menton d'un air belliqueux.

— Ils n'ont pas fini de s'étonner, alors.

Les nouveaux forages ne donnèrent pourtant rien. Pas un seul sur les cinq.

Pas plus que les trois premiers, qui atteignaient à présent une profondeur de sept mille mètres.

Block tenait à se rendre en personne tous les jours sur les sites de forage, ce qui impliquait des trajets de plusieurs heures. Dans la chaleur intense de midi, qui vous desséchait le cerveau dans le crâne, il montait sur la table de rotation, contrôlait l'état des outils forants, les débris, les résidus de rinçage.

Lors d'une de leurs inspections, Markus aperçut un Saoudien qu'il n'avait encore jamais vu et qui inspirait aux autres un certain respect,

voire de la crainte. C'est un prince, expliqua l'interprète en réponse à sa question. Il connaissait même son nom – Saïd ou bien Zayd ou quelque chose comme ça – et, murmura-t-il, il s'agissait du bras droit du ministre du Pétrole. Quoi qu'il en soit, le prince Saïd ou Zayd observait l'activité de Block avec une mine sérieuse. Oui, on aurait même dit qu'il espérait le succès des forages.

Plusieurs géologues de Saudi Aramco étaient une fois de plus présents sur le site, mais, ce jour-là, aucun d'eux ne ricanait.

Un sentiment singulier s'empara de Markus. Ils ne ressemblaient pas à des gens qui ont réussi une mauvaise blague. Ils ressemblaient à des gens qui recherchent vraiment du pétrole, qui recherchent désespérément du pétrole.

Block mit fin à son inspection et descendit de la table de rotation ; sa chemise trempée lui collait à la peau, son visage présentait une rougeur malsaine.

— Je ne me sens pas bien, dit-il. C'est la chaleur. Je rentre.

Sur ces mots, il rejoignit leur voiture sans accorder un regard aux ouvriers ni aux géologues.

Markus l'accompagna, tout d'abord parce qu'il n'avait aucune envie d'être accablé de questions à la place de son associé, ensuite parce qu'il se faisait du souci pour la santé du vieil homme.

Pendant le trajet, Block se montra taciturne. Quand Markus lui posait des questions, il se contentait d'un « hum » et d'un « mouais » ; sinon, il fixait l'horizon devant eux. Pour la première fois depuis qu'il le connaissait, Markus trouva qu'il avait l'air vraiment vieux.

De retour à Dhahran, l'Autrichien se fit déposer devant son pavillon. Avant qu'il descende de voiture, Markus lui demanda s'il devait appeler un médecin. Block lui jeta un regard fatigué.

— Vous croyez que je ne suis pas capable de le faire tout seul ? Non. J'ai seulement besoin de calme. Il faut que je réfléchisse.

Il lâcha de nouveau la poignée et dit avec un regard éteint, perdu dans le vide :

— Vous connaissez ce sentiment de toucher au but ? D'avoir la solution sur le bout de la langue ?

— Oui, dit Markus.

Il dévisagea Block avec attention. Son partenaire semblait las, crevé. Ses paroles ne s'accordaient pas à son apparence.

Block se pencha et ouvrit la portière.

— La solution va bien me venir, déclara-t-il en sortant de voiture. La solution m'est toujours venue. Pendant ce temps-là, vous gardez la place, d'accord ?

Puis il disparut à l'intérieur de la maison sans se retourner.

Le lendemain matin, Markus se rendit chez Block, mais celui-ci

n'ouvrit pas et ne répondit pas non plus au téléphone. Il laissa passer une heure. Comme l'Autrichien ne réagissait toujours pas, il appela un agent de sécurité et lui ordonna de forcer la porte.

Block n'était pas chez lui.

La plupart des documents dans la salle de séjour avaient également disparu. On apercevait des tables renversées, une chaise brisée, une vitre cassée sur l'une des portes en verre et, en dessous, des taches sombres sur le carrelage. Markus se pencha, passa le doigt sur le sol et reconnut qu'il s'agissait de sang.

— Ne touchez à rien, ordonna-t-il aux gardes du corps. Appelez la police !

On avait enlevé Block, cela ne faisait aucun doute. Et, selon toute apparence, la victime n'avait pas rendu la tâche facile à ses ravisseurs.

Les agents de sécurité se retirèrent avec précaution. Ils regagnèrent la porte d'entrée comme s'ils marchaient sur des œufs. En même temps, l'un d'eux téléphonait en arabe d'une voix excitée. On pouvait supposer qu'il appelait la police ou, plus exactement, la milice engagée par Saudi Aramco pour représenter le pouvoir public dans l'enclave de Dhahran.

Markus sortit de sa poche son propre portable et composa de mémoire le numéro qui figurait sur la carte de visite de Taggard. Apparemment, il l'avait bien retenu.

— American Agrofood Trading Company, se présenta une voix d'homme. Que puis-je faire pour vous ?

Markus expliqua qu'il souhaitait parler à Mr. Taggard, ce sur quoi le réceptionniste lui demanda son nom et établit aussitôt la liaison.

— Taggard.

— Westermann. C'est vous ?

— C'est moi, quoi ?

— Qui avez enlevé Block ?

— Enlevé ? Bordel de merde !

Il avait l'air sincère. Ou bien Taggard mentait au téléphone encore mieux que ce commercial de Lakeside & Rowe qui passait sa vie à raconter des salades, ou bien il n'avait en effet rien à voir avec la disparition du vieil homme. Du moins lui en particulier ; la CIA était une grande organisation.

Markus lui résuma les faits. Il posa aussitôt quelques questions qui prouvaient son expérience. Il voulut savoir si les portes de derrière étaient fermées, si les ravisseurs avaient laissé un message, etc., et, pour finir, il promit de s'en occuper.

Après ce coup de téléphone, Markus se retrouva seul au milieu du chaos et se sentit affreusement désemparé et perdu. Il ne savait que faire. Et le pire : il était vice-président de Block Explorations, il avait sous ses ordres une foule de gens.

Si seulement il avait su quels ordres donner !

Il respira profondément. Il fallait garder son calme. Cette situation constituait sans doute une épreuve, mais il était résolu à la réussir. Bien, que fallait-il faire ? En tout état de cause, garder la place. Faire pression sur la police saoudienne. Peut-être les ravisseurs de Block feraient-ils connaître leurs exigences ; il faudrait alors quelqu'un pour négocier avec eux…

Bien que… Les ravisseurs de Block feraient sans doute connaître leurs exigences directement à leur victime. La méthode, voilà de quoi il retournait. On pouvait partir du principe qu'il n'était pas question d'argent ni de revendications politiques.

Markus déambula dans le pavillon et sortit par la porte de derrière qui donnait sur une petite terrasse protégée par des murs. Dans un coin, il aperçut un vieux tonneau aux inscriptions presque entièrement effacées, contenant… des cendres.

Elles avaient l'air fraîches. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Markus attrapa dans le monceau de papiers calcinés un reste de carte sur lequel on distinguait l'Arabie Saoudite, couverte d'un nombre déroutant de lignes, de symboles et de chiffres, tous tracés à la main, apparemment en grande hâte.

Il examina cette trouvaille avec perplexité. Il ne reconnaissait rien de ce que Block s'était péniblement efforcé de lui apprendre : les lignes ne ressemblaient pas aux mystérieux « champs d'interdépendance » qu'il avait coutume de dessiner, il n'avait encore jamais vu ces symboles et les chiffres ne lui disaient rien non plus. Pourtant, le schéma l'impressionna : il dégageait une espèce d'énergie fervente. Markus imaginait parfaitement Block, penché sur cette carte au milieu de la nuit, en train de la gribouiller d'un geste fébrile.

Or quelqu'un avait tout brûlé. Pourquoi ?

Il fit le tour du pavillon, tenant sa trouvaille du bout des doigts. De nombreuses voitures avaient stationné devant la maison. Des agents étaient occupés à délimiter par des rubans l'espace interdit au public et un homme portait une lourde mallette vers la porte d'entrée.

— *Mister* Westman ?

Un Saoudien s'approcha de lui, vêtu d'une tunique blanche qui s'appelait un *qamiss,* d'après ce qu'il avait entendu dire, ainsi que d'une *kafiya* à carreaux rouges et blancs sur la tête. Son regard révélait qu'il avait l'habitude de commander.

— Oui, dit Markus.

L'inconnu se présenta, beaucoup trop vite pour que Markus retînt ni même simplement comprît son nom – il reconnut juste en passant « Abdul » –, et poursuivit :

— Je viens vous informer de la part de Saudi Aramco que votre mission se termine aujourd'hui. On vous enverra dans quelques jours

les honoraires fixés par contrat et les frais de fonctionnement non réglés. Puis il esquissa un geste d'invite en direction d'une voiture à la portière grande ouverte.

— Je vais vous raccompagner chez vous et vous aider à faire vos bagages.

PLUS TARD

Taggard resta en Arabie Saoudite dans l'espoir de retrouver l'Autrichien et de percer le secret de sa méthode. Les indices étaient maigres et il avait du mal à les relier entre eux. Ses supérieurs perdirent vite tout intérêt pour cette affaire et il n'y eut bientôt plus personne, dans le monde de l'industrie pétrolière, qui reconnût avoir un jour cru en Block.

Il poursuivit néanmoins son enquête. Rassembla petit à petit les pièces du puzzle, demandant ici un service, exploitant là ses relations, suppliant, même, quand il le fallait. Lentement, une image d'ensemble prit forme, une image qui ne lui plaisait pas. Et où il ne lui manquait plus qu'une pièce, à savoir pourquoi on avait fait venir Block en Arabie Saoudite.

Sans doute était-il le seul à se poser cette question. Ses investigations dans le cadre de l'affaire Block ne concernaient plus que lui depuis un bon moment. Sa demande de prolongation de séjour se vit refusée ; on exigea qu'il réintègre son ancien poste et se consacre à nouveau à l'économie européenne.

L'explosion qui endommagea gravement le port de Ras Tanura et le mit hors service pour plusieurs mois se produisit deux jours avant la date prévue de son retour. Le lendemain, en se rendant chez les parents de son ami Hamid al-Shamri pour leur dire adieu, Taggard eut le sentiment de percevoir une atmosphère inquiète dans les rues de Riyad.

Au moment où il arriva, Musaed al-Shamri recevait justement la visite de son plus jeune fils, Tareq, un homme mince et moustachu qui travaillait dans l'industrie pétrolière saoudienne et qui paraissait bouleversé. Comme son père l'y conviait, il raconta à l'*Amrikani,* auquel celui-ci faisait manifestement confiance, ce qui se cachait vraiment derrière les événements de Ras Tanura. À chaque phrase que Tareq prononçait, le puzzle que Taggard avait reconstitué avec patience se complétait. Il comprenait enfin.

Lorsqu'il prit congé d'eux, il avait le cœur lourd. La certitude de ne plus jamais revoir ces hommes lui faisait mal.

Pendant le vol du retour, il rédigea sa lettre de démission. Après avoir fermé l'enveloppe et écrit l'adresse – il achèterait un timbre et enverrait le courrier dès son arrivée aux États-Unis –, il se cala dans

son siège, ferma les yeux et réfléchit au meilleur moyen de disparaître pendant quelque temps de l'écran de contrôle de son futur ex-employeur. Il savait que ce ne serait pas facile. D'un autre côté, il connaissait les trucs. Quelques mois d'absence suffiraient largement.

CHAPITRE 30

PASSÉ

Markus n'avait eu pour tout repos que les quelques heures de sommeil agité dans l'avion du retour. À JFK, une limousine l'attendait ; deux messagers baraqués l'invitèrent poliment à les suivre, mais il suffisait de les voir pour comprendre que leur prière équivalait à un ordre.

Au bureau, les employés étaient livides. Il régnait une atmosphère si électrique qu'on avait l'impression que les objets métalliques sur les bureaux allaient se mettre à lancer des étincelles. Presque tous les associés de PPP étaient rassemblés dans la salle de réunion. Quand Markus entra, les mâchoires mastiquaient, les regards fulminaient, les pieds raclaient. On aurait dit une exécution.

Ils l'écoutèrent raconter les événements en Arabie Saoudite. Il décrivit l'échec des forages, expliqua que Block soupçonnait les Saoudiens de manipuler les résultats et, enfin, les mit au courant de son enlèvement.

— Pendant le trajet, dit-il pour conclure, j'ai à nouveau appelé la police saoudienne. Il n'y a toujours aucune piste, aucune information, aucune exigence des ravisseurs. Pour le moment, ils ne peuvent pas dire comment les choses vont évoluer.

Silence gêné pendant à peu près un dixième de seconde. Puis le porte-parole de PPP s'éclaircit la gorge.

— C'est fâcheux, assurément, dit-il. Néanmoins, quelle que soit la suite des événements, nous ne serons plus de la partie.

Ses mains déplaçaient des papiers sur la table, son regard fusillait Markus.

— *Mister* Westman, nous faisons en l'occurrence usage de notre droit, garanti par contrat, de dissoudre à tout moment la société Block Explorations si nous estimons trop faibles les chances de succès. Ce qui est le cas. Considérez-vous par conséquent dès à présent comme licencié. Cela vaut également pour *mister* Block ainsi que pour tous les employés, quoique ces derniers bénéficient bien entendu des protections garanties par la loi.

Il joignit les mains.

— Ce sera tout.

Cet homme maîtrisait indubitablement l'art de vous assommer à coups de massue. Cela étant, Markus s'était attendu à cette tournure

des événements et s'y était préparé. Il s'agissait d'un combat, une pratique extrêmement archaïque. Il était seul contre le chef de la tribu. Et quantité de scalps sanglants pendaient à la ceinture de son adversaire.

— C'est tout ce que vous trouvez à dire ? répliqua-t-il sur un ton qu'il espérait hautain.

Les sourcils argentés se relevèrent.

— Quand on aspire au succès, en économie, il faut parfois savoir prendre des décisions dures. Nous tirons simplement des conséquences qui s'imposent depuis longtemps.

— Non, vous commettez simplement une grave erreur.

— Nous avons commis une grave erreur le jour où nous avons investi notre premier dollar en vous, répliqua son interlocuteur.

Touché ! Il l'avait fait sortir de sa réserve. L'avait égratigné.

— Vous commettez l'erreur de paniquer, insista Markus, et de vous laisser influencer par une campagne de dénigrement systématique. Car la mission des Saoudiens ne poursuivait pas d'autre objectif. Elle visait à écarter le risque que Block et sa méthode représentent pour le monopole de l'Arabie Saoudite sur le marché du pétrole.

Le porte-parole lui adressa un regard assassin.

— Vous avez passé près de quatre mois là-bas. Durant toute cette période, pas un seul forage n'a abouti. Remarquez, nous savons pertinemment que les sites retenus ne pouvaient pas révéler de pétrole.

— À présent, vous commettez en plus une erreur de logique, constata Markus. Il est bien connu que la méthode Block permet de découvrir du pétrole là où la théorie traditionnelle n'en soupçonne même pas l'existence. D'un point de vue logique, on est même obligé de choisir ces sites quand on applique notre méthode.

— Néanmoins, vous n'avez pas trouvé de pétrole.

— Parce qu'on a saboté nos recherches ! Block s'en est rendu compte.

Il s'adressa alors à toute l'assemblée.

— Mesdames et messieurs, réfléchissez : les Saoudiens ont tout à perdre s'ils ne fixent plus le prix du pétrole.

— Ils n'auraient rien perdu si vous aviez découvert de nouveaux gisements dans leur pays, objecta une petite blonde aux yeux verts et froids.

Markus hocha la tête.

— Exact ! Mais, en revanche, ils ont tout à perdre si quelqu'un se montre capable de trouver du pétrole dans le monde entier.

— *Mister* Westman, intervint de nouveau le porte-parole, pour parler franchement, nous ne sommes plus convaincus que *mister* Block

en soit ou en fût capable.

— Dans ce cas, la campagne des Saoudiens a atteint son objectif.

L'homme inclina légèrement la tête sur le côté.

— Vous avez parfaitement le droit de considérer la situation sous cet angle. Mais votre avis ne change en rien notre décision.

C'était décidément un gros morceau. S'il voulait gagner, Markus devait jouer le tout pour le tout. Pourquoi pas ? Il se pencha vers son adversaire.

— Excusez-moi, *Sir,* pourriez-vous me rappeler votre nom ?

Le porte-parole fronça les sourcils.

— George Gardiner, dit-il d'un ton hésitant.

— Merci.

Markus se leva, se dirigea vers la fenêtre sous laquelle étaient posés des crayons et des blocs-notes, puis se mit à écrire sous le regard interloqué des gens de PPP.

— Gardiner avec un i ? Pas comme *garden* donc, mais…

— Avec un *i,* c'est cela, l'interrompit le porte-parole de manière brusque. *Mister* Westman, je vous prie instamment de…

— Oui, bien sûr. Je m'en vais tout de suite. Je voulais m'assurer de l'orthographe de votre nom – pour mon autobiographie. Vous savez, je trouve qu'une place de choix vous revient dans la galerie des erreurs magistrales. Vous comprenez ce que je veux dire ? La maison de disques qui refuse les Beatles. L'éditeur qui ne veut pas de Harry Potter. Le patron d'IBM qui s'associe à Bill Gates. Ce genre de décision, vous voyez…

Gardiner s'était vite repris. Un sourire moqueur flottait sur ses lèvres.

— Je dois reconnaître que vous coulez avec panache, Westman.

— Je ne coule pas, le corrigea Markus sans lever les yeux. Ce n'est que le début. Vous n'avez pas fini de vous étonner. Car, bien entendu, je vais poursuivre là où Block a dû s'arrêter. Et les investisseurs, croyez-moi, ce n'est pas ce qui manque.

— Parfait, reprit Gardiner, dans ce cas, je vous suggère de vous adresser à eux et, à l'avenir, de nous…

— George, l'interrompit un homme mince aux cheveux blancs, nettement plus âgé que lui.

Markus savait qu'il s'appelait John Hay Aldrich et l'avait toujours soupçonné d'être le leader parmi les associés de PPP.

— Un instant, s'il vous plaît, jeune homme, dit-il en s'adressant à Markus. Jusqu'à présent, il était convenu que *mister* Block garderait le secret sur sa méthode pendant encore un certain temps. Il y attachait beaucoup d'importance, si je me souviens bien. Dois-je comprendre, d'après ce que vous venez de dire, que vous partagez maintenant cette connaissance ?

Markus hocha la tête sans hésiter. Surtout, il ne s'agissait pas d'hésiter.

— Oui, il me l'a confié.

Aldrich se tourna vers Gardiner et dit :

— Nous avons déjà investi de telles sommes dans cette affaire qu'il vaudrait peut-être la peine de lui donner une seconde chance, qu'en pensez-vous ?

Le porte-parole esquissa une grimace renfrognée. À cet instant, Markus se rappela un dicton qu'employait sans cesse un VRP, un vieux de la vieille, avec lequel il avait beaucoup voyagé au cours de ses premiers mois chez Lakeside & Rowe Allemagne : « Si tu veux atteindre un objectif, demande le double. » Il ne devait en aucun cas, songea-t-il tout à coup, se contenter de ce qu'ils étaient prêts à lui accorder d'eux-mêmes. Il avait l'offensive et devait la garder.

— Excusez-moi, dit-il d'un ton extrêmement résolu. Je ne suis pas d'accord, je vous préviens tout de suite. Maintenant que j'ai pu constater votre timidité et votre versatilité, sans parler de votre manque de fiabilité et de pitié, je n'accepterai de collaborer qu'à condition d'élargir foncièrement le contrat.

Tout en parlant, il avait longé la fenêtre. Comme il s'appuyait à présent sur le rebord, un des rideaux effleurait son épaule gauche. Il dissimulait un téléphone, à peine visible.

— J'exige des garanties. Des durées minimales. Des promesses fermes d'investissement. Ce genre de précaution.

Il remarqua que les gens de PPP échangeaient des regards. En général, des regards de cette nature signifient qu'on aimerait discuter à huis clos un petit moment.

Markus tendit la main gauche vers le téléphone caché par le rideau. Il souleva le combiné et le fit légèrement glisser vers le bas de sorte qu'il semblait raccroché si l'on se contentait d'un regard furtif. Puis il appuya sur la touche directe de son bureau.

De fait, Aldrich reprit :

— Merci d'avoir clarifié votre position, *mister* Westman. Puis-je vous prier de nous laisser seuls un moment pour que nous nous mettions d'accord entre nous sur la meilleure manière de procéder ? Je vous ferai appeler dès que nous aurons terminé.

Markus quitta le rebord de la fenêtre.

— Volontiers. Mais ne me faites pas attendre trop longtemps.

Puis il sortit. La discipline au sein du comité directeur de PPP était admirable : personne ne souffla mot avant que Markus ait refermé derrière lui l'épaisse porte insonorisée.

Les employés de Block Explorations n'avaient pas perdu leur regard de lapin terrorisé.

— Où en sommes-nous, *mister* Westman ? demanda Lynn Ayers, la

secrétaire de direction.

Ses boucles d’habitude si volumineuses pendouillaient sans vigueur, ses cheveux acajou d’ordinaire brillants étaient aujourd’hui d’un brun terne.

— Je m’efforce de sauver les meubles, s’entendit-il répondre.

Il devait rester vigilant. La partie n’était pas gagnée. Il s’avança au milieu de la haie formée par les employés en souriant d’un air encourageant alors qu’il aurait eu envie de hurler, en prononçant des paroles réconfortantes dont il aurait bien eu besoin lui-même, en tapotant l’épaule de gens plus âgés que lui. Du moins sur le calendrier. Car il avait le sentiment d’avoir vieilli de plusieurs années au cours des derniers jours.

La sonnerie du téléphone de son bureau était réglée sur le volume minimum ; par expérience, il savait qu’on ne pouvait pas l’entendre à travers la porte insonorisée. Par ailleurs, comme il s’agissait d’un appel interne, il n’apparaissait pas non plus sur l’écran de la standardiste. Il lui suffisait de décrocher et de jouer la petite souris dans une réunion à huis clos du légendaire Peak Performance Pool.

Markus ne put réprimer un sourire au moment où, enfin seul, il colla le combiné à son oreille et entendit leurs voix. Il ne put pas s’empêcher non plus de songer au dicton affiché dans leur propre salle de conférences. Cette fois, pour le coup, ils ne se montraient pas suffisamment paranoïaques.

— … pas un mot, décréta Gardiner avec acharnement. Westman est un escroc. Il veut nous rouler et, rien que pour cette raison, il mérite d’être scalpé si vous voulez mon avis.

Markus perçut un brouhaha où il ne distinguait que des bribes de phrases : « risque… décisif la méthode… doigt dans l’engrenage… trésor de guerre… déjà claqué des sommes plus importantes… le gain possible dépasse tout ce que nous…»

C’était bien parti, se dit-il. Peut-être parviendrait-il en effet à les escroquer et à les rouler.

Pas *ad vitam æternam,* bien entendu. Mais tout ce dont il avait besoin, c’était d’une marge de manœuvre financière pour reconstruire la méthode de Block à partir de ses documents. Ensuite, l’argent – et le pétrole – coulerait tellement à flots qu’on lui pardonnerait tous les péchés du monde.

— Voici comment nous allons procéder, déclara Aldrich.

Tous les autres se turent.

— Ce géologue, Quinton, je crois, va nous fournir des relevés sur des sites de forage, les uns avec pétrole, les autres sans. Des relevés comme ceux que Block utilisait dans le Dakota du Sud. Quinton doit savoir : il l’accompagnait presque partout. Nous allons les soumettre à Westman. Je veux constater ce qu’il en fait. S’il connaît vraiment la

méthode, il devrait au moins être en mesure, à mon sens, de distinguer les vrais gisements des roches stériles.

Markus laissa retomber le combiné. Il fut soudain pris d'une bouffée de chaleur. Mince ! S'il acceptait, il était fichu.

Mais, s'il refusait, également.

Un sentiment de peur menaçait de lui nouer la poitrine. Les documents de Block ! Il devait absolument les mettre à l'abri, à l'abri de tous. Quoi que le vieil homme eût déposé dans le coffre à Cleveland, c'était son unique chance de se tirer de ce mauvais pas.

Il raccrocha sans bruit. Il ne lui restait plus qu'à aller chercher les documents et à espérer y comprendre quelque chose. Block devait bien avoir une idée en tête le jour où il lui avait révélé sa cachette.

Markus ouvrit un tiroir de son bureau. La clé de sa Mustang n'avait pas bougé. Cela voulait dire que la voiture se trouvait toujours dans le parking souterrain. Il mit la clé dans sa poche et, avant de sortir, ramassa quelques fax sans importance pour s'occuper les mains et avoir l'air affairé.

— *Miss* Ayers, dit-il en passant à la secrétaire de direction, ces messieurs dames de Triple P en ont sans doute encore pour un moment. Je dois régler quelques affaires urgentes ; si on me demande, dites que je serai de retour dans une quarantaine de minutes.

Des horaires bancals – il le savait par expérience – marchaient mieux que des chiffres ronds. Quand vous dites que vous disposez de dix minutes, on vous retient pendant une demi-heure ; en revanche, si vous répondez que vous avez onze minutes, vous pouvez parier que ce sera réglé en sept.

La secrétaire consulta sa montre et porta la main à ses cheveux, comme toujours, avant de hocher la tête.

— Entendu, *mister* Westman.

Markus lui rendit son signe de tête en s'efforçant de paraître détendu. Pendant qu'il gagnait la sortie, presque personne ne releva les yeux. Et personne ne le retint. Il monta dans l'ascenseur, appuya sur le bouton, entendit le ronronnement de l'appareil et, lorsque la porte se rouvrit, il s'engagea dans le couloir du parking souterrain.

Il éprouva une paix presque surnaturelle et même un sentiment de normalité en montant dans la voiture, en mettant le contact et en démarrant. Comme s'il ne se passait rien. Il remonta la rampe, sortit et s'éloigna.

Le trafic était dense, comme d'habitude, mais il avançait. À un feu tricolore, il pécha une carte dans la boîte à gants. Au bout de quarante minutes, il avait pratiquement atteint l'Interstate 80, qui le conduirait hors de la ville.

Il sortit son portable, l'alluma et appela le bureau.

— *Miss* Ayers ? Où en sommes-nous ?

Soupir de soulagement.

— *Mister* Westman ? Heureusement que vous appelez ! Les gens de PPP demandent toutes les cinq minutes où vous vous cachez, expliqua la secrétaire. Pourtant, je leur ai dit à quelle heure vous comptiez rentrer. Mais ils n'arrêtent pas. Vous étiez à peine parti d'une minute qu'ils sont venus vous chercher…

Markus expira le souffle longtemps retenu. Il avait encore eu du pot ! Du moins ce qu'on appelle du pot dans des situations pareilles.

— Vous pouvez les renvoyer, dit-il.

La secrétaire faillit s'étouffer.

— Pardon ?

— J'ai un… contretemps, expliqua Markus. Je ne peux pas revenir au bureau aujourd'hui. Ces messieurs dames de PPP peuvent rentrer chez eux. Dites-leur que je les contacterai dans les prochains jours.

Un moment de silence réprobateur suivit.

— Je doute que cela leur plaise.

— Vous savez, répliqua Markus, il y a beaucoup de choses qui ne me plaisent pas non plus. Vous pouvez le leur transmettre de ma part. *Bye !*

Il raccrocha et coupa aussitôt son portable. Il ne fallait surtout pas qu'on le dérange. Il devait réfléchir comme jamais dans sa vie.

Il s'engagea sur l'autoroute, appuya sur le champignon et se mit à cogiter.

Deux heures plus tard, il se sentit peu à peu gagné par le sentiment apaisant d'avoir ruminé toute l'affaire, de l'avoir disséquée et d'y avoir mis de l'ordre.

Voici comment elle se présentait : Block avait disparu, il était peut-être mort. Et si ce n'était pas le cas, de vilains méchants étaient en train de lui soutirer son savoir pour le mettre ensuite au service du mal. Lui, Markus Westermann, était le seul homme sur terre à pouvoir accéder aux documents originaux de son associé et, par conséquent, à pouvoir reconstituer la méthode disparue avec lui.

Cependant, s'il voulait y parvenir, il fallait qu'il dispose de moyens qu'il n'avait pas – la possibilité d'entreprendre des forages d'exploration par exemple. Ces recherches coûtaient des fortunes et, pour le moment, il n'aurait même pas pu financer une seule tige de cuvelage. Pire, dès qu'il cesserait de toucher régulièrement son salaire, la First Atlantic Bank ne manquerait pas de se manifester et de lui demander comment il comptait reboucher ce trou impressionnant.

Il devait donc se procurer de l'argent. Certes, il ne fallait pas oublier que les documents de Block constituaient une chance de retrouver la méthode, mais celle-ci n'offrait aucune garantie. Les papiers déposés à Cleveland seraient peut-être complètement

incompréhensibles. Pour l'instant, ils représentaient néanmoins son seul atout, et il serait bien avisé de ne pas les lâcher inconsidérément. En d'autres termes, il devait sans doute jouer quitte ou double.

Arrivé à ce point de ses réflexions, Markus reprit son portable, composa un numéro et attendit en écoutant les bip-bip à l'autre bout de la ligne.

— Oui ? dit presque aussitôt Hung Wang.

Markus se présenta, ce qui déclencha chez le père d'Amy-Lee une réaction de méfiance.

— Comment avez-vous obtenu ce numéro ?

— Je me suis posé la même question lorsque vous m'avez réveillé en pleine nuit à Dhahran, répliqua-t-il. Disons que nous avons chacun nos sources.

Bien entendu, il l'avait découvert dans le carnet d'adresses d'Amy-Lee.

— Que voulez-vous ?

Markus sourit. L'autoroute traversait justement les Pocono Mountains, un paysage grandiose.

— Est-ce que la méthode Block vous intéresse toujours ?

— Hum… pour être honnête, je l'ai rayée de ma liste. Et à ce qu'on entend dire, elle n'a de toute façon pas l'air de tenir ses promesses.

— De la propagande, tout ça. Si vous faites allusion aux événements en Arabie Saoudite, je peux vous assurer qu'il s'agit d'une campagne de dénigrement pour discréditer Block.

— C'est vous qui le dites.

Markus sentit en lui une contraction. Que se passait-il ? Autrefois, Wang brûlait d'acquérir cette méthode. Quelle issue lui restait-il si le père d'Amy-Lee refusait de le suivre ?

Il inspira profondément. Zut, au loin, il se mettait à pleuvoir. Un mur d'épais nuages sombres se formait à l'horizon… Il fallait faire preuve de confiance en soi, c'est tout. Il fallait qu'il pose des exigences pour l'appâter.

— Si la méthode ne vous intéresse plus, dites-le tout de suite, reprit-il. De toute façon, je vous préviens que les conditions ont changé.

— Qu'entendez-vous par là ? voulut savoir Wang.

Ah, tout de même !

— J'ai besoin de garanties financières. Block a disparu sans laisser de traces, comme vous l'avez peut-être appris, et s'il ne refait pas surface, la seule chance réside dans la reconstitution de sa méthode à partir des documents originaux.

— En votre possession ?

— Parfaitement.

Wang parut méditer.

— Ça se discute.

— J'exige, bien entendu, que nous fixions l'ensemble de nos arrangements par écrit.

— L'inverse me décevrait de votre part, répondit Wang en éclatant de rire. Bon, ensuite ? C'est tout ?

Markus pensa à Amy-Lee. Sa peau se souvenait de sa peau, sa peau de pêche qui l'électrisait. Il crut sentir son odeur. Non. Désormais, il séparerait avec rigueur sa vie privée de ses affaires.

— Oui, dit-il. C'est tout pour le moment.

— Dans ce cas, vous avez mon accord. Comment nous organisons-nous à présent ?

Markus expira. Il avait l'impression d'avoir retenu son souffle pendant des kilomètres.

— J'ai quelques détails à régler, dit-il. Je vous ferai signe.

— Ne me faites pas attendre trop longtemps. Sinon, je finirai par croire que j'ai rêvé notre conversation. Je n'ai pas beaucoup de patience, vous le savez.

Qu'est-ce que c'était que ça encore ? Ce ton condescendant ? Oh non, Mr. Wang ! Vous avez de nouveau mordu à l'hameçon. Maintenant, vous allez attendre, attendre et frétiller si nécessaire jusqu'à la saint-glinglin.

— Je sais, dit Markus avant de mettre fin à la conversation.

Ah ! Comme c'était bon d'être cette fois celui qui raccrochait.

L'adrénaline était de retour, ce sentiment, trop longtemps absent, d'être sur la pente ascendante. Il avait à nouveau réussi. Il avait ferré Wang et, il en était sûr, il lui arracherait un contrat très, très lucratif, un contrat conçu de telle sorte qu'il y gagnerait forcément. Les négociations dureraient un moment et elles ne seraient pas faciles, mais ce vieux renard de Wang débordait de désir. Il convoitait la méthode Block à tel point qu'il finirait par accepter n'importe quelle clause de peur que Markus ne se lève et n'aille voir ailleurs.

Cette fois, s'il ne fichait pas tout en l'air, sa fortune était faite, quelle que soit l'issue de l'affaire.

Des moments comme celui-ci réclamaient la bande-son adéquate. Markus alluma l'autoradio et chercha une musique qui décoiffe. Là ! Un rock enflammé. Il ne connaissait ni le morceau ni le groupe, mais peu importait : la batterie se déchaînait, la basse grondait et la guitare semblait sous haute tension.

Au diable, la stupide *speed limit* ! Markus s'engagea sur la voie de gauche et accéléra. S'il avait pu, il aurait décapoté et hurlé à tue-tête, mais les premières gouttes étaient apparues sur le pare-brise, collant la poussière.

Ah, *shit !* Pourquoi le monde voulait-il en permanence le freiner ?

Il se rabattit donc sur la droite et leva le pied. Quelle flotte ! C'était fou, en cette saison. La musique cessa, un speaker reprit l'antenne. Il s'agissait d'un magazine. La Chine avait de nouveau reparlé de Taiwan comme d'une province dissidente ; on se réservait le droit de mettre fin à cette situation intenable le moment venu, expliqua le journaliste, il avait quelqu'un en ligne à ce propos, un certain Bill. Oui, commenta Bill d'un ton placide, il fallait interpréter ces déclarations comme une manœuvre d'intimidation à l'égard des États-Unis.

— La République populaire de Chine se voit comme le futur adversaire de l'Amérique dans le contexte de la globalisation et, de cette manière, elle se met en position sur le plan idéologique. Il faut cependant noter le moment choisi. L'économie chinoise se trouve en pleine expansion ; ses propres réserves de pétrole ne suffisent plus à assurer l'approvisionnement énergétique. S'ils ne veulent pas être arrêtés dans leur essor, les Chinois sont de plus en plus obligés d'importer. Ils ont donc tout intérêt à éviter les coups de main qui entraîneraient un boycott.

— Les Chinois disposent-ils d'informations que nous ignorons ? demanda le journaliste.

— Possible, mais lesquelles ? Il ne nous reste plus qu'à attendre.

— O.K. Merci, Bill. Nous enchaînons avec…

Markus éteignit l'autoradio. La Chine ! Wang était chinois. Et même plus : sa fortune reposait sur le commerce avec la Chine. Était-ce ce que Bill ignorait ? Un marché grâce auquel le gouvernement chinois espérait obtenir la méthode Block ? Wang la leur avait-il déjà vendue et se retrouvait-il de ce fait condamné à la leur livrer ?

Quant à lui, Mark S. Westman, était-il sur le point de commettre un acte qui nuirait aux intérêts des États-Unis d'Amérique ? Le pays dont il espérait devenir un jour citoyen. Le *deal* avec le père d'Amy-Lee n'était peut-être pas une si bonne idée.

À cet instant, son portable sonna. Comment cela se faisait-il ? Il l'avait pourtant… Non, il ne l'avait pas éteint. Après la conversation avec Wang, il avait oublié de le faire.

Il consulta l'écran. Il s'agissait d'un numéro inconnu. Devait-il l'ignorer et couper son portable ? D'un autre côté, il était loin. S'il le fallait, il pourrait toujours prétendre que la ligne était mauvaise. Il appuya sur le bouton vert.

— Oui ?

— Ah, *mister* Westman ! Dieu merci, j'arrive à vous joindre, lui murmura à l'oreille la voix de Lynn Ayers. La police est là ! Avec un ordre de perquisition pour votre bureau.

— Pardon ? Pour quelle raison ?

— On vous soupçonne d'avoir assassiné *mister* Block.

Un grondement se fit entendre à l'arrière-plan.

— Je vous appelle d'une cabine téléphonique. Ils ne sont pas au courant. Ça va couper d'un moment à l'autre… Où dois-je dire que vous vous trouvez ?

— Que leur avez-vous raconté jusqu'à présent ?

— Que je l'ignore.

— Continuez ainsi ! Tout finira bien par se résoudre.

Markus ne savait absolument pas comment, mais il était chef ; il devait avant tout respirer l'assurance.

— Naturellement, il n'y a rien de vrai, la présomption est dénuée de tout fondement.

— Bien. Je ne sais donc rien. Bonne chance et…

La communication s'interrompit dans une espèce de cliquetis.

Markus tenait son portable à la main. Il remarqua qu'il avait poursuivi sa route sans prêter attention au trafic. Qu'est-ce que c'était encore que cette histoire ?

Son cœur battait à tout rompre, comme si la peur le saisissait à retardement. La police le soupçonnait ?

Mauvais. Très mauvais. Être innocent, c'était une chose ; le prouver, c'était une autre paire de manches. Surtout quand il fallait affronter d'impénétrables machinations.

Il avait besoin d'aide.

Taggard ! Il devait s'adresser à Taggard ! Lui seul pouvait lui venir en aide. À supposer que quelqu'un le puisse.

Et il lui fallait mettre en sécurité les documents de Block avant qu'on l'en empêche. Cette précaution pressait plus que jamais.

Il fixa le téléphone. Quel était le numéro déjà ? Il ne s'agissait pas de se tromper maintenant. Il tapa les chiffres avec le pouce en surveillant la route d'un œil. Un gros camion roulait devant lui, un de ces camions gigantesques, interminables, à la remorque enveloppée d'une bâche blanche comme neige.

Sorry, Mr. Wang, je crois que, cette fois, c'est définitivement terminé entre nous.

La sonnerie s'éternisa. Il ne manquait plus que cela. Et le camion devant lui se traînait carrément.

Enfin une voix féminine répondit, sans conviction, manifestement lassée.

— American Agrofood Trading Company, bonjour, que puis-je faire pour vous ?

— Je m'appelle Westman, cria Markus. Mark Westman. Je souhaiterais parler à Charles Taggard.

Une fraction de seconde s'écoula. Le ton de la standardiste resta fidèle à lui-même.

— Désolé, *mister* Taggard n'est pas dans nos bureaux aujourd'hui.

Pourriez-vous rappeler plus tard ?

On aurait dit qu'elle allait raccrocher d'un instant à l'autre.

Shit. Pourquoi tout le monde sur cette planète semblait-il décidé à lui mettre des bâtons dans les roues ? Les gens de PPP. Cette standardiste. Ce camion devant lui. Markus commençait à en avoir ras la casquette. Il s'engagea sur la voie de gauche pour doubler.

— Attendez, attendez ! Écoutez-moi. Ne raccrochez pas ! Croyez-moi, *mister* Taggard attend mon coup de téléphone.

Et il accéléra grâce à la dernière goutte d'essence…

CHAPITRE 31

PRÉSENT

Et maintenant il était enfin arrivé. Dans un parterre devant l'entrée, le nom « SecureBox » était écrit en lettres de granit massif ; un camion aurait pu s'y fracasser.

Il souffrait d'un léger mal de tête, comme si on tirait de longs fils fins de sa peau et de ses os. La cicatrice. Depuis qu'on ne la voyait plus, il la sentait. Un rappel de l'accident dont il ne se souvenait plus.

Lorsqu'il passa la porte en verre pare-balles, il aurait aimé tenir un papier à la main – une attestation, une procuration, une carte de client. Il avait l'impression d'être nu, sans rien d'autre qu'un mot de passe.

Les murs du hall d'entrée étaient recouverts d'acier et il y faisait si frais qu'on frissonnait. Derrière un comptoir protégé par une vitre en verre pare-balles elle aussi, une Noire en uniforme, à l'allure maternelle, le salua de manière aussi cordiale que s'il venait tous les jours et qu'il lui offrait un bouquet de fleurs chaque semaine. Peut-être s'ennuyait-elle simplement et se réjouissait-elle d'une visite.

Markus, pour sa part, ne s'ennuyait pas. Il fallait qu'il décline son identité. Lui dont le nom figurait sur la liste des personnes recherchées par la police américaine. Il dut se forcer à sourire d'un air confiant en tendant son permis de conduire européen. C'était un duplicata au numéro différent ; avec un peu de chance, l'information n'était pas parvenue jusqu'aux États-Unis.

Il vit l'employée entrer les renseignements dans l'ordinateur. Pas d'alarme, pas de grille qui tombe. À la place, une partie du revêtement mural en acier s'ouvrit près du comptoir. Un renfoncement contenant un clavier apparut. Il devait composer le numéro du coffre souhaité, expliqua-t-elle, puis taper deux fois le mot de passe.

Sacrément ingénieux comme système. Markus était curieux de découvrir la suite. Sans doute une nouvelle plaque allait-elle s'ouvrir pour donner accès directement au coffre. Bouillonnant d'impatience, il entra le numéro puis le mot de passe : « Tour d'ivoire. » Il tapa une deuxième fois « tour d'ivoire », un bip retentit et le revêtement se referma, lentement mais inexorablement.

En se retournant vers le comptoir, il aperçut le regard soucieux de l'employée sur l'écran d'ordinateur.

— Votre mot de passe est correct, dit-elle. Mais le coffre est vide.

Quelqu'un a déjà retiré le contenu.

Markus la fixa avec le sentiment soudain, brûlant, que des événements imprévus étaient sur le point de se produire. Block. Ça ne pouvait être que Block. Avait-il refait surface ? Mais comment l'expliquer ? Les journaux qu'il avait lus à la clinique ne contenaient aucune information là-dessus et les gens qu'il avait contactés n'avaient rien pu lui apprendre sur la disparition de l'Autrichien.

— Quand était-ce ? demanda-t-il.

— Le 17 septembre.

Trois jours après son accident. Voilà qui était encore plus étrange.

— A-t-on laissé un message ?

Elle secoua la tête.

— Non, je suis désolée.

Un sentiment de lassitude monta en lui.

— Et les données que vous entrez dans votre ordinateur ne permettent pas de joindre cette personne ? Ou de lui faire parvenir un message ?

La femme joignit les mains.

— Ils étaient deux, *Sir*. Je m'en souviens à présent, j'étais de service ce jour-là. Deux agents d'un service fédéral m'ont présenté un ordre signé par un juge et ont saisi le contenu du coffre.

— D'un service fédéral ? répéta Markus avec stupéfaction. Quel service fédéral ?

— Je suis désolée, je n'ai pas le droit de vous le dire.

Il se passa la main dans les cheveux en s'efforçant de rester calme, tranquille, confiant.

— Bien, dit-il. Cette nouvelle est… assez gênante pour moi. Naturellement, je ne peux pas vous obliger à révéler des informations que vous devez garder secrètes, mais…

Il esquissa un sourire qu'il espérait si pitoyable qu'elle ne puisse pas y résister.

— Vous pouvez peut-être hocher légèrement la tête ? Il s'agissait de gens de la CIA, n'est-ce pas ?

Elle pinça les lèvres, le fixa du regard et bougea la tête de façon très, très imperceptible.

Taggard les avait donc placés sous écoute en Arabie Saoudite. Malgré les appareils de Block. Malgré ses mesures de prudence. Malgré toute sa paranoïa. Qu'est-ce que c'était que cette histoire, bon sang ?

— Merci, dit Markus. Merci beaucoup. J'espérais autre chose, mais… Merci quand même.

Il repartit. Au moment de franchir la porte, il sentit le regard de l'employée dans son dos mais ne se retourna pas.

Dehors, il s'était mis à pleuvoir, une bruine froide qui laissait

présager pire. Il fila en direction de sa voiture et démarra sans tarder. Pour le cas où les mystérieux agents de la CIA auraient laissé la consigne de les prévenir si quelqu'un se présentait pour le coffre de Block.

Il s'arrêta sur le premier parking assez grand afin de réfléchir. Au fond, estima-t-il, Taggard et compagnie avaient dérobé les documents que Block lui destinait. Rien ne l'obligeait à accepter la situation sans réagir. Il pouvait au moins leur demander ce que signifiait cette intervention.

Il sortit son téléphone de sa poche et l'examina. La dernière fois qu'il avait composé le numéro de Taggard, un malheur lui était arrivé. Même s'il appelait à présent d'une voiture à l'arrêt, cela pouvait très bien se reproduire. La CIA avait les moyens de mettre les portables sous écoute, comme il avait eu l'occasion de le constater.

Au fait, les services secrets se souciaient-ils de savoir si leurs informateurs étaient recherchés par la police ? Aucune idée. Markus rangea son portable, descendit de voiture et se dirigea vers une cabine téléphonique au bord du parking.

Le numéro correspondait toujours à l'American Agrofood Trading Company. Ce fut à nouveau une femme qui répondit, mais pas la même. Il donna son nom et demanda à parler à Charles Taggard.

— Vous avez dit « Mark S. » ou « Markus » ? voulut savoir la standardiste.

— « Markus », répondit-il à contrecœur.

Pause, bruit de touches.

— Je suis désolé, *mister* Westermann, mais *mister* Taggard ne travaille plus pour notre société.

C'était le jour des surprises.

— Excusez-moi, mais qu'est-ce que cela signifie exactement ? Il ne travaille peut-être plus pour American Agrofood, mais il y a sûrement moyen de le joindre ailleurs au sein du groupe ?

— Au sein du groupe ?

Elle ne saisissait pas. Il en avait marre de leurs petits jeux.

— Je veux parler de la CIA, bon Dieu.

Il l'entendit inspirer bruyamment.

— Un instant.

Elle le mit en attente et, au bout de quelques secondes de musique classique à peine, elle était de retour.

— Tout ce que je peux vous dire, c'est que *mister* Taggard a démissionné il y a quelque temps.

— Et où est-il maintenant ?

— Avec la meilleure volonté du monde, je ne saurais vous le dire.

— Et quelqu'un d'autre ?

— Je crains que non.

Après avoir raccroché, il resta planté dans la cabine téléphonique à écouter la pluie qui frappait impatiemment contre les vitres et à observer le trafic qui coulait comme un courant sans fin. Les pensées se bousculaient dans sa tête à une telle vitesse que les autos, en comparaison, faisaient l'effet d'escargots à la traîne.

Trop tard, répétait un écho contre les parois de son crâne. L'accident lui avait coûté bien plus de deux mois.

Taggard avait démissionné ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Cela voulait-il dire qu'il s'était emparé des documents de Block et qu'il travaillait à présent pour son propre compte ?

Markus poussa la porte de la cabine et rejoignit sa voiture en marchant à pas lents sur le sol américain. Que faire maintenant ? Il éprouvait le besoin violent d'interroger Taggard. Mais comment ? Comment s'y prendre pour retrouver sa trace ? Il ne savait rien de lui. Et s'il avait fait partie de la CIA, il n'était même pas sûr que Taggard fût son vrai nom…

Soudain, un souvenir.

« J'ai fait des études d'économie à l'Ohio State University…»

Il avait dit cela. Peut-être avait-il menti mais pourquoi l'aurait-il fait ? Il lui suffisait de taire l'université.

Pouvait-on y arriver à partir de ce détail ? Markus n'avait pas le choix. C'était son seul indice.

Ces maux de tête provenaient-ils des heures passées devant l'écran de télévision ou des images qu'il y voyait ? Abu Jabr n'aurait su le dire. Des chars dans les rues de Khobar et de Dammam ! Les journalistes de la chaîne américaine avaient beau répéter qu'il ne s'agissait pas d'une invasion, cela en avait tout l'air.

La plupart des médias allemands condamnaient l'initiative des États-Unis. Certains risquaient même un parallèle avec le Printemps de Prague et l'entrée des troupes soviétiques en Tchécoslovaquie, d'après ce que lui avait rapporté Wasimah, qui suivait les informations et achetait le journal tous les jours. En secret, précisait-elle, tout le monde espérait néanmoins que les troupes américaines mettraient bientôt fin à la crise du pétrole et rétabliraient la situation normale. C'était du moins ce qui ressortait des discussions qu'elle surprenait dans les couloirs de la clinique.

Ils disaient donc une chose et en pensaient une autre… Les maux de têtes d'Abu Jabr ne cessaient de s'intensifier.

— J'ai l'impression que la perversion de l'Occident est en train de me gagner, expliqua-t-il à sa belle-fille. Comme si elle était contagieuse…

Quoi ? Avait-elle osé rouler des yeux ? Ou bien avait-elle mal à la tête, elle aussi ?

— Abu, vous devriez enfin sortir, dit Wasimah. Faire une bonne promenade. La clinique possède un parc vraiment splendide.

Abu Jabr suivit son conseil parce qu'il répugnait à demander un médicament aux médecins et il constata que sa belle-fille avait eu raison. Cela lui fit du bien de respirer l'air frais, d'avoir de l'espace pour se mouvoir, d'admirer les plantes, les collines, les lacs et le soleil pâle et sans force dans le ciel couvert de nuages gris. Même si tout le monde répétait qu'il s'agissait des derniers beaux jours de l'année, il faisait froid. Normal, il n'était pas habitué au climat européen ; il avait le sentiment de se trouver près du pôle Nord.

Ses maux de tête diminuèrent. Il en arriva à la conclusion qu'il ne servait à rien de se torturer pour des événements dont il ne pouvait modifier le cours. Sa présence ici en ce moment, loin de chez lui, répondait à la volonté d'Allah et, au lieu de s'en affliger, il ferait mieux de chercher à en comprendre la raison. Désormais, il laisserait le téléviseur éteint, du moins la plupart du temps, et il cesserait d'appeler Zayd. Dans les circonstances actuelles, son fils avait sans doute d'autres soucis que de lui…

— Je me réjouis de vous rencontrer à l'air libre, Altesse, dit le chef de clinique en l'interrompant au milieu de ses pensées.

Abu Jabr se retourna, observa l'homme rondouillard et trapu et s'efforça de se rappeler son nom. En vain, comme presque toujours avec les Occidentaux.

— *Assalamou alaykoum,* dit-il par facilité (la formule convenait partout).

— *Walaykoum assalam,* répondit le médecin aux cheveux blancs avec une prononciation presque parfaite en inclinant la tête. Tout va-t-il comme vous le souhaitez ?

Le chef de clinique, aimable, courtois et franc, avait d'emblée plu au prince, qui esquissa une révérence.

— Je me sens le bienvenu.

— Le traitement de votre petit-fils progresse de manière satisfaisante, à ce que j'ai constaté.

— *Al-hamdoulillah,* murmura Abu Jabr comme il se doit avant de poursuivre : Par un fait remarquable, ce n'est pas la santé de Mandhur qui affecte mon cœur, mais les événements dans mon pays. Vous en avez sans doute entendu parler.

Le médecin – comment s'appelait-il déjà ? – hocha la tête avec vivacité.

— Oh oui, bien entendu ! J'écoute les informations toutes les heures. C'est une sale histoire. J'espère vraiment que la situation va bientôt se détendre.

— Dieu le veuille.

Abu Jabr désigna alors un appareil étrange aux reflets argentés

sur un des toits de la clinique.

— Dites-moi, à quoi sert cette installation sur le bâtiment ?

Le médecin trapu se retourna dans la direction indiquée.

— Ça ? C'est notre petite centrale solaire. Elle nous permet de chauffer la piscine du centre de rééducation. Cela fonctionne assez bien, même si nous n'avons évidemment pas autant de soleil que vous en Arabie !

Il éclata de rire.

— Il ne faut donc pas vous faire de souci. Nous ne sommes pas prêts d'abandonner le pétrole.

Abu Jabr secouait la tête d'un air surpris.

— J'ai déjà vu des panneaux solaires. Mais ils ne ressemblaient pas à ceux-ci.

— En effet, il s'agit d'un nouveau système, confirma le chef de clinique. Attendez, voici justement l'homme qui a construit et installé ce capteur. Il va pouvoir vous expliquer tout ce que vous désirez savoir.

Abu Jabr se retourna. Il découvrit à quelque distance un homme mince, d'allure athlétique, qui remontait le sentier venant du parking à pas mesurés et qui leva brièvement la main lorsqu'il les aperçut.

— L'installation est en panne ? demanda le prince.

— Non, non, elle fonctionne à merveille ! Il…

Le médecin toussota.

— Il vient rechercher les affaires d'un patient qui nous a quittés sans prévenir il y a quelques jours.

Il leva le bras en guise de salut.

— Frieder ! Quel plaisir de vous voir ! Comment allez-vous ?

Abu Jabr apprécia la délicatesse du chef de clinique qui avait continué de parler en anglais par égard pour lui. Le nouveau venu lui emboîta le pas sans une seconde d'hésitation.

— Bonjour, docteur Rugland. Je suis désolé de n'avoir pas pu venir plus tôt…

— Ce n'est pas grave. Puis-je faire les présentations ? Altesse, permettez-moi de vous présenter Frieder Westermann, le concepteur de cette centrale solaire qui vous intriguait. Frieder, voici le prince Abu Jabr Faruq Ibn Abd al-Aziz al-Saoud. J'espère ne pas avoir trop déformé votre nom.

Abu Jabr sourit.

— Pas du tout.

Il serra la main qu'on lui tendait.

— Enchanté, dit-il.

— Tout l'honneur est pour moi, répondit l'homme qui s'appelait Frieder Westermann. Je suppose que ce sont les reflets argentés qui vous étonnent ?

— Oui, confirma le prince. Parfaitement.

— Cela surprend la plupart des gens. Je vais vous expliquer.

Dorothea observait Julian, assis à la table de la cuisine, en train de remplir des pages d'écriture. Elle n'avait pas réussi à lui cacher qu'elle rencontrait des problèmes au magasin. Cela faisait maintenant des heures qu'il esquissait pour elle des prospectus, des affiches et des projets de réclame. C'était touchant. Elle aurait pu le câliner, mais il n'aurait sans doute pas apprécié.

— J'ai fait le calcul, annonça-t-il. C'est comme un problème. Si une auto fait du huit litres au cent, elle consomme 0,08 litre par kilomètre. Il y a quinze kilomètres jusqu'au supermarché, donc trente aller et retour. Il faut par conséquent trente fois 0,08 litre, soit 2,40 litres. Si le litre d'essence coûte 1,42 euro, on économise 3,41 euros en allant dans ton magasin plutôt qu'au supermarché. Il faut expliquer ça aux gens ! Que même s'ils paient chez toi trois euros de plus, ils sont encore gagnants !

Dorothea était surprise. Cela revenait aussi cher d'aller au supermarché ? Elle n'en avait elle-même jamais pris conscience.

— Tu as raison, dit-elle. Il faudrait le leur expliquer.

Julian lui tendit une feuille d'un geste magnanime.

— Tiens, tu peux recompter si tu veux.

— Oh ! Vu tes notes, j'ai entièrement confiance dans tes…

— Le père de Simon, l'interrompit son fils, le chouchou du prof de maths, tu sais ce qu'il a comme auto ? Une voiture qui consomme douze litres au cent ! C'est Simon qui me l'a raconté. Tu imagines, lui économiserait encore plus. Sauf qu'il n'habite pas dans notre village mais à Blaukirch.

Dorothea avait retourné la feuille. Il s'agissait de la photocopie d'un texte assez long, un article ou quelque chose de semblable, en anglais.

— Dis donc, demanda-t-elle, soudain gagnée par un mauvais sentiment, sur quoi est-ce que tu écris ? Où as-tu trouvé cela ?

Julian leva vers elle un regard apeuré.

— Pourquoi ?

— Eh bien, parce que…

Elle saisit les autres feuilles et les retourna. Il y avait des formules mathématiques. Des diagrammes. Des phrases comme : *Super-K-zones have often been described as horizontal lenses.*

— On dirait des papiers importants. Tu ne les as pas pris dans le bureau de ton père, j'espère ?

— Non ! On les a trouvés à la cave.

— À la cave ?

— Oui, l'autre jour, quand Simon et Oliver sont venus. Il y en a

tout un carton. Oublié dans une des vieilles armoires dans la salle derrière la chaudière, tu sais ? Celle en brique avec les voûtes au plafond.

— Oui, je vois où tu veux dire.

L'ancienne cave voûtée. Elle repoussait le moment de la ranger depuis leur emménagement.

— J'ai pensé que plus personne n'en avait besoin, ajouta Julian en avançant une lippe boudeuse.

— À t'entendre, on croirait que nous n'avons pas de papier à la maison !

Tiens, là, on aurait dit la première page d'un article : *The imminent collapse of the Ghawar oilfield as a result of longterm overproduction.*

— Et où il est, ce carton, maintenant ?

— Dans ma chambre.

En dessous du titre, on pouvait lire le nom des auteurs. David Burns. Giorgos Leftakis.

Et Achim Anstätter.

Tout à coup, Dorothea se sentit faible.

— Va me le chercher.

— De toute évidence, des épreuves, décréta Werner.

Il feuilletait posément le tas de papiers conservés dans le carton gris qui sentait le renfermé. Ils se répétaient ; la page de titre était déjà apparue une douzaine de fois.

— Je dirais qu'il s'agit de différentes versions d'une même étude. À laquelle Anstätter a collaboré.

Dorothea était appuyée contre l'évier, les bras autour du buste.

— Qui était ingénieur du pétrole ou quelque chose dans le genre.

— On dirait.

— Une étude qui prédit l'effondrement d'un champ pétrolifère, si je comprends bien.

— Hum… oui.

Dorothea inspira profondément, comme si elle avait du mal.

— Tu as vu la date en bas ?

— Naturellement.

— J'ai fait le calcul. Il a vendu sa maison juste après avoir rédigé cet article. Cette maison qui consomme autant que si les cuves étaient percées !

Werner l'observa de ce regard qu'il lui adressait toujours quand il estimait qu'elle exagérait.

— Je sais ce que tu penses, dit-il avec circonspection, avec un calme appuyé, à la façon d'un psychiatre. Tu penses qu'Anstätter était ingénieur du pétrole, qu'il a découvert qu'on allait bientôt en manquer et qu'il s'est empressé de nous vendre sa maison.

Il secoua aussitôt la tête sans lui laisser le temps de répliquer.

— Mais cela ne tient pas debout, Doro ! Il s'agit d'un champ pétrolifère. Il en reste des milliers. On ferme toutes les semaines un gisement de pétrole. Pour la peine, on en découvre un nouveau. Rien de bien spectaculaire là-dedans.

Il leva les feuilles qu'il tenait à la main.

— Nous aussi, nous rédigeons des rapports analogues. On y parle, que sais-je ? de tendances à l'usure rapide de certaines pièces de moteur par exemple. Un profane qui tombe là-dessus en retire probablement le sentiment que nos moteurs risquent d'exploser à tout moment. De telles études traitent des problèmes de détail à la loupe. Il faut appartenir à la profession pour comprendre de quoi il retourne. Et, en ce qui concerne le pétrole, nous ne sommes ni l'un ni l'autre de la profession.

L'argumentation de Werner paraissait tellement raisonnable. Et pourtant elle resta sans incidence sur le mauvais sentiment de Dorothea.

— Pendant toute mon enfance, j'ai entendu dire que le pétrole ne suffirait que jusqu'en l'an 2000. Et c'était il y a déjà un bon bout de temps. Je ne serais pas surprise que le moment soit venu.

Werner haussa les sourcils d'un air indulgent.

— Oui, enfin, excuse-moi, mais, dans ce domaine, ton père… comment dire… ?

— Il n'était pas le seul à l'affirmer ! Tout le monde le répétait. Même à l'école, on nous l'apprenait.

Elle décida de crever l'abcès.

— Tu te souviens de ce coup de téléphone il y a quelque temps ? Le jour où j'ai appris l'accident de Markus ? L'homme qui voulait parler à Anstätter ? Quand je lui ai dit que nous étions les nouveaux propriétaires…

— Mais enfin, Doro ! C'est…

— « Eh bien, il n'a pas perdu de temps. » Voilà ce qu'il a dit. Ça colle sacrément bien, tu ne trouves pas ?

— Écoute, pour être tout à fait honnête, je trouve ton raisonnement un peu paranoïaque.

Dorothea le fixait.

— Allons voir les Anstätter pour leur poser la question.

— Nous ne connaissons même pas leur adresse.

— Ça ne doit pas être si compliqué de la trouver. Au bout du compte, le patron de l'agence qui nous a vendu cette maison est un ami, non ?

Werner remit de l'ordre dans la pile d'un air songeur.

— Je vais commencer demain par chercher des informations sur Internet et vérifier les faits avancés ici. Pour savoir ce que signifient

toutes ces abréviations par exemple.

Il leva les yeux vers elle et, bien entendu, se rendit compte que sa réponse la laissait insatisfaite.

— Allez, arrête ! Ce n'est pas parce que le prix de l'essence augmente un peu trop que la fin du monde nous guette, d'accord ?

CHAPITRE 32

Le trafic était infernal. Markus avait l'impression d'avoir atteint le niveau le plus élevé d'un jeu vidéo particulièrement difficile où un accident ne lui coûterait pas seulement de l'argent mais le conduirait tout droit en prison. Il se concentrait à fond et préférait conduire un peu trop lentement que trop vite. Infernal. En même temps, il n'arrivait pas à se débarrasser du sentiment que cette panique tenait à lui.

La veille, dans un cybercafé, il s'était connecté au site de l'Ohio State University. Chic, clair, *State of the art* – comme d'ordinaire aux États-Unis. On pouvait régler en ligne à peu près toutes les formalités administratives et on trouvait aussi un annuaire des *alumni,* les anciens élèves. Malheureusement, seuls les anciens élèves eux-mêmes avaient le droit de le consulter. Il essaya pendant une heure de forcer l'accès mais finit par capituler. Il restait bel et bien certaines opérations impossibles en ligne. Obtenir un renseignement à moitié légal en jouant de son charme par exemple.

Il était parti pour Columbus le soir même ; cela représentait deux heures et demie de route. Il avait dormi dans un motel bon marché et, cette fois, il avait réglé son réveil. De bonne heure. Sur le chemin du centre-ville, il se demandait à présent s'il était simplement fatigué ou, pire, s'il n'était pas encore vraiment guéri.

Impossible de rater le domaine étendu que formait le campus dans le quartier d'Upper Arlington. D'après un panneau, il existait même, quelque part au nord, un Ohio State University Airport – rien que ça ! Il se gara et continua à pied, au milieu des vélos et des patins à roulettes, sur une immense pelouse ovale à l'effet majestueux, traversée de sentiers et bordée par les bâtiments de l'université. L'administration se cachait dans le plus petit et le plus vieux de tous. Après avoir demandé son chemin un bon nombre de fois, Markus trouva porte close et se rappela soudain qu'on était samedi.

Il n'était décidément pas encore en pleine forme.

Et maintenant ? Il étudia la veinure du vieux lambris de bois noble qui recouvrait les murs du couloir et réfléchit. Il ne lui restait plus qu'à attendre jusqu'au lundi. Les bureaux ouvraient à huit heures.

Deux nuits d'hôtel supplémentaires. L'argent fondait à vue d'œil. Mais il préférait ne pas y penser pour le moment. Poussé par une subite inspiration, il appuya sur la poignée et, ô miracle, la porte n'était pas fermée à clé.

Dans le bureau auquel il accéda, le personnel semblait en train de faire l'inventaire ou un grand nettoyage de rentrée. Des piles se dressaient au milieu de la pièce, on vidait les armoires et rangeait les dossiers dans des cartons ; quelqu'un comptait on ne sait quoi et inscrivait des remarques sur une liste, un autre préparait de nouveaux cartons vides.

— Qui a oublié de fermer la porte, bon sang ? s'écria la femme en tailleur-pantalon rose vers laquelle Markus se dirigeait. Le bureau est fermé, jeune homme. Nous ouvrons lundi à huit heures…

— J'ai juste une question à laquelle vous pourrez sans doute répondre en un tour de main, dit aussitôt Markus.

— Ah bon. Laquelle ?

— Je recherche un homme dont je connais le nom et dont je sais qu'il a fait ses études ici il y a une trentaine d'années, et je…

— Je vois, le coupa-t-elle sèchement. Vous avez parfaitement raison, je peux en effet répondre en un tour de main. Nous ne donnons aucun renseignement sur nos anciens élèves, sauf sur ordonnance du juge. Ce n'est donc pas la peine de vous déplacer lundi. Et maintenant, excusez-moi, mais, comme vous le voyez, nous sommes très occupés.

Elle s'adressa à un jeune homme affreusement couvert de boutons qui poussait vers la porte un diable chargé de cartons.

— Isaac, emmenez Monsieur avec vous et fermez la porte à clé, vous voulez bien ?

Dorothea suivait les informations bien qu'elle détestât le journal télévisé. Mais elle ne parvenait à se détacher de l'écran.

La veille au soir, après la prière du vendredi, les protestations contre la progression prudente des chars américains s'étaient aggravées ; et au cours de la nuit, bien entendu, les premiers coups de feu avaient été tirés et les premiers morts étaient tombés. À présent, un véritable combat de rue, soigneusement retransmis en *live,* avait éclaté. L'opération américaine révélait ainsi une fois pour toutes son vrai visage.

On évoquait à intervalles des informations différentes, mais tout le reste – le sport, les lubies des gens riches et célèbres, les autres événements politiques – semblait être passé au second plan. Avoir perdu toute importance.

Un reportage détaillé était consacré à la Chine. Dans un discours au Conseil de sécurité, l'ambassadeur de Chine auprès des Nations unies avait qualifié l'intervention américaine d'invasion déguisée d'un État souverain et d'agression impérialiste. À Pékin, le chef de l'État et premier secrétaire du Parti avait présidé la plus grande parade militaire depuis vingt ans et, par ailleurs, on avait procédé avec succès au tir d'essai d'un missile balistique à longue portée. Le ministre des

Affaires étrangères chinois, apprenait-on, effectuait un voyage dans plusieurs États arabes. On en ignorait le propos mais, d'après certaines rumeurs, la Chine se proposait de leur servir de nouvelle puissance protectrice. Un commentateur dévoilait la logique alléchante de cette démarche : la Chine n'était pas seulement beaucoup plus proche du point de vue géographique, elle entretenait avec eux des relations bien moins lourdes du point de vue historique. Les Chinois étaient peut-être des non-croyants, ils n'avaient en tout cas jamais lancé de croisade contre les Arabes.

Le vice-président américain avait commenté ces rumeurs en une phrase lapidaire – « Arrêtez, les Chinois aussi ne pensent qu'au pétrole » – qui avait à son tour déclenché une vague d'indignation à cause du petit mot « aussi ». Pourtant, c'était la vérité : la Chine avait autant besoin de pétrole que les États-Unis et ne possédait que peu de réserves sur son propre territoire. L'essor fulgurant de son économie avait provoqué une soif dévorante de pétrole ; en 2004, elle avait supplanté le Japon au rang de deuxième consommateur du monde. Enfin, elle n'était pas seulement une puissance nucléaire – la troisième –, elle entretenait en outre l'armée de loin la plus importante de la planète.

Et, sans cesse, l'image des bacs de Ras Tanura. Deux cents millions de barils de brut. Lorsque les travaux seraient terminés, il faudrait plus d'un mois pour embarquer tout ce pétrole.

Werner descendit l'escalier, des papiers à la main.

— Tiens, dit-il, j'ai déjà trouvé quelques informations…

À cet instant, la caméra zooma sur un jeune homme au visage masqué, perché sur un toit, qui tournait son bazooka vers un char Bradley américain. Pile au même moment. En simultané. À quelques milliers de kilomètres seulement.

— Dis donc, lâcha Werner dans un souffle, ça ne rigole pas là-bas ! Où ont-ils récupéré ce matériel ?

La roquette jaillit du canon et fonça sur le char, laissant derrière elle une traînée de fumée. Au même instant, un appareil en haut du blindé cracha quelque chose et le projectile explosa loin du but.

Markus tint la porte au jeune homme pour lui permettre de passer avec son diable. Puis il le suivit au-dehors. Isaac sourit d'un air gêné.

— Je dois quand même fermer à clé.

— Bien sûr, le rassura Markus. Nous avons tous nos obligations.

— C'est bien vrai.

Pendant que le jeune homme se battait avec un impressionnant trousseau de clés, Markus observa les cartons sur le diable et se demanda si l'un d'entre eux renfermait le dossier de Taggard. Le destin jouait parfois de ces tours.

— Dites-moi, Isaac, vous qui avez l'air de connaître l'administration sur le bout des doigts, puis-je vous poser une question ?

Le jeune homme sourit, visiblement flatté. Il n'avait pas seulement des boutons à faire peur, mais aussi des dents de travers. En fait, il était tout simplement laid.

— N'exagérons rien, je ne sais évidemment pas tout…

— Si je recherche quelqu'un qui a fait ici ses études il y a longtemps, reprit Markus, comment m'y prendre pour savoir avec exactitude quand et dans quelle promotion ?

Isaac découvrit ses dents.

— A-t-il eu son diplôme ?

— Oui.

— Dans ce cas, c'est tout simple…

Et il lui révéla comment procéder.

Vingt minutes plus tard, Markus se trouvait à la bibliothèque, bien entendu ouverte le samedi, jusqu'à vingt-deux heures sans interruption, et expliquait à une conservatrice ce qu'il recherchait.

C'était une femme extrêmement douce, aux grands yeux et aux cheveux très blonds, qui devait faire fantasmer deux tiers des étudiants de sexe masculin.

— Les albums des diplômés ? demanda-t-elle. Quelle année exactement ?

— Toutes, répondit Markus.

Lorsque le téléviseur fut éteint, un silence se répandit dans la salle de séjour, un silence pesant, funeste.

— Bien, dit Werner en étalant les feuilles sur la table basse, des tirages papier couverts de longues colonnes de chiffres, SPE est l'abréviation de Society of Petroleum. Il s'agit d'une organisation internationale qui regroupe des experts de l'industrie pétrolière et dont le siège se trouve à Richardson au Texas. Apparemment, Anstätter en fait partie, ce qui est plutôt rassurant ; la SPE compte entre soixante et soixante-dix mille membres, dont la moitié ne sont pas de nationalité américaine. Les épreuves que Julian a découvertes dans la cave proviennent vraisemblablement d'une conférence qu'Anstätter a donnée ou voulait donner dans le cadre de cette organisation. Il existe des centaines d'articles de ce genre, auxquels, malheureusement, seuls ses membres ont accès. Par ailleurs, Ghawar est le plus grand champ pétrolifère d'Arabie Saoudite. Un des quatre-vingts ou quatre-vingt-dix qu'ils possèdent.

Il posa la main sur les feuilles couvertes de chiffres.

— Et pour que tu cesses de te faire du souci, j'ai encore déniché quelques données et fait des calculs rassurants. Voici les réserves

garanties et le volume d'extraction annuel de l'ensemble des pays producteurs de pétrole pour l'année 2004.

Il lui montra une feuille.

— Dans la quatrième colonne, j'ai divisé le volume des réserves par la quantité produite chaque année ; en toute logique, cela nous donne le nombre d'années encore assurées. Dans la colonne suivante, j'ajoute ce chiffre à 2004 pour savoir en quelle année chaque pays arrive au terme de ses réserves. Regarde ici, par exemple, l'Égypte. Production annuelle : deux cent soixante-quatorze millions de barils. Réserves : trois mille sept cents millions de barils. Ce qui nous donne une durée de treize ans et demi. Par conséquent, s'ils ne découvrent pas de nouveau gisement, les Égyptiens seront à sec en 2018. Pour eux, il est temps de trouver une alternative. Mais des pays comme l'Arabie Saoudite, regarde, n'ont aucun souci à se faire. Production annuelle : deux mille cinq cents millions de barils. Réserves : deux cent soixante et un milliards de barils. Une capacité de production de plus d'un siècle. Eux ont encore du pétrole jusqu'en 2108, tu vois ? Ou bien prends le Koweït. Là, les réserves courent jusqu'en 2174.

Ce discours semblait si apaisant. Si serein. Dorothea considérait les colonnes de chiffres en espérant se sentir gagnée par cette paix et cette sérénité.

— En bas, j'ai fait le total, poursuivit Werner. Production mondiale : vingt-deux mille six cent quatre-vingt-treize millions de barils par an. Réserves attestées : un million soixante-dix-neuf mille deux cent quarante-sept millions de barils – cela représente, soit dit en passant, plus de cent soixante-dix billions de litres. Cela nous fait une durée restante de 47,2 années. Cela veut dire que, même si nous ne découvrons plus de nouveaux gisements, le pétrole existant suffit jusqu'en 2052.

Il s'adossa contre le divan.

— Conclusion : nous n'avons aucun souci à nous faire, toi et moi.

À en juger par son regard, on aurait dit qu'il s'attendait à une approbation enthousiaste. Or Dorothea croisa les bras et dit :

— Je t'avais prié d'appeler ton ami Volker pour lui demander l'adresse de la propriété qu'il a vendue à Anstätter.

— D'accord, mais à quoi bon ? Cela me paraît inutile.

Il la fixait des yeux. Elle l'observait. Il comprit que, non, ce n'était pas inutile. Au contraire : il n'y couperait pas.

Des voûtes soutenaient le plafond ornementé de la salle de lecture ; une lumière douce, filtrée par les arbres qui se dressaient devant les hautes fenêtres à croisillons, tombait sur les rangées de tables. L'ensemble donnait l'impression d'avoir un siècle. En réalité, la bibliothèque n'avait été construite que quelques années plus tôt.

Assis à côté d'une pile de volumes reliés en cuir, Markus feuilletait avec une attention soutenue les albums des diplômés qu'il avait sortis du rayon. Page par page, il examinait les visages immatures, lisait les noms en dessous, s'arrêtait sur les maigres informations biographiques et les remarques, tantôt humoristiques, tantôt sérieuses, relatives aux hobbies et aux projets d'avenir ainsi que sur les allusions cryptiques à des blagues sans doute légendaires parmi les initiés. Il ne fallait négliger aucune page. Il devait étudier le visage de chaque étudiant blanc et se demander s'il ressemblerait plus tard à celui de l'homme qu'il avait eu en face de lui, de l'autre côté d'une table en plastique, en Arabie Saoudite.

Il avait commencé par les promotions qui lui paraissaient les plus probables compte tenu de l'âge qu'il donnait à Taggard. Si ces volumes ne menaient à rien, il élargirait sa recherche en avançant et en reculant chaque fois d'une année.

Il s'agissait d'un travail herculéen. Les petits portraits se mirent bientôt à danser devant ses yeux. Il fut obligé de sortir, de respirer une bouffée d'air et de boire un café au distributeur. Puis il rentra et continua.

Jusqu'à ce que…

Là. Le voilà. Il s'appelait en fait Vernon J. Smith et il était plus jeune que Markus ne l'avait cru. Le travail à la CIA semblait éprouvant.

Markus se rendit aux toilettes ; le café faisait son effet. Il se sentait soulagé. Pourtant, en revenant à sa place, un doute s'insinua dans son esprit.

Il continua de feuilleter le volume et tomba trois pages plus loin sur un étudiant qui semblait la version adolescente de Charles W. Taggard. Un certain Adrian Wheaton.

Et maintenant ? Il glissa des bouts de papier pour marquer les pages en question et poursuivit. Ce n'était pas compliqué : il passerait en revue tous les albums existants. Il avait jusqu'à vingt-deux heures. Et si cela ne suffisait pas, la bibliothèque était également ouverte le dimanche.

Markus n'eut pas à mettre en œuvre sa résolution héroïque car, dès le volume suivant, il découvrit un Charles Walker Taggard. Il compara sa photo aux deux précédentes et constata la différence. Il s'agissait bien de l'homme qu'il avait rencontré en Arabie Saoudite, cela ne faisait aucun doute. C'était l'ex-agent de la CIA. Et il était plus vieux que Markus ne l'avait cru.

Il sortit son carnet et se mit à noter le nom des camarades de promotion de Taggard ainsi que tout indice susceptible de l'aider à retrouver sa trace.

En Arabie Saoudite, les violences et les affrontements gagnaient du terrain. Les chefs et les religieux islamistes appelaient au combat, non seulement contre les « agresseurs américains » mais à présent aussi contre la famille royale qui n'avait que trop longtemps bradé le pays et ses richesses aux « incroyants ». La police bouclait tous les palais, mais il y en avait tellement que les forces de l'ordre en étaient diminuées et leur nombre ne paraissait pas très impressionnant. Les caméras de télévision n'étaient plus en mesure de rendre compte de la situation réelle dans les rues des villes saoudiennes. Bagarres. Blessés. Morts. Des hommes brandissant le poing. Des civils au visage voilé, munis d'armes énormes. Des pierres qui volaient. Des cocktails à base d'essence et des bouteilles de coca qui explosaient. Et, au milieu de ce chaos, les chars de la troisième division d'infanterie de l'armée américaine qui progressaient avec ténacité.

Ce ne fut tout d'abord qu'une rumeur qui circulait parmi les journalistes occidentaux, mais que personne n'osait diffuser tellement elle paraissait invraisemblable. Puis il y eut des images que toutes les chaînes, y compris Al-Jazeerah, montèrent en épingle. Les al-Saoud, la famille royale donc, fuyaient le pays qui portait leur nom.

On vit le roi monter dans un avion qui quittait Riyad pour une destination inconnue. D'autres membres importants de la famille le suivaient, à bord de petits jets d'affaires ou de gigantesques Boeing long-courriers qui – comme on l'apprit par la même occasion – leur appartenaient en propre. Aucun reporter ne réussit à approcher la passerelle à moins de cinquante mètres et les autorités officielles ne firent aucun commentaire à ce sujet.

— Ridicule ! lança Abu Jabr. Il s'agit d'une infâme propagande des médias occidentaux. Absurde. Absolument impensable ! Comment peuvent-ils s'imaginer qu'on va croire des affirmations aussi ridicules ?

Pour finir, il se tut. Bouleversé par les images qui ne voulaient pas s'arrêter.

— Zayd m'a prévenue, dit Wasimah à voix basse. Il m'a confié qu'il fallait s'y attendre.

Abu Jabr dévisagea sa belle-fille.

— À quoi ? Qu'ils répandent de tels mensonges sur notre compte ?

Wasimah baissa le regard.

— Non. Il m'a dit qu'il fallait s'attendre à ce que notre famille soit obligée de fuir. Il m'a même dit que cela paraissait très probable.

— Quoi ? Mais… Qu'est-ce qui lui fait croire ça ?

— Il répète depuis des années que la famille royale ne pourra plus se maintenir longtemps au pouvoir.

Elle remarqua son regard et reprit :

— La plupart des membres de la famille partagent ce point de

vue, Abu. Voilà pourquoi ils ont vécu de cette manière – comme s'il n'y avait pas de lendemain.

Abu Jabr dut s'éclaircir la gorge.

— Comment Zayd pourrait-il penser une chose pareille ?

— Il dit que la famille Saoud achète le pouvoir. Excusez-moi, Abu, ce sont ses paroles. Nous arrosons le peuple autant que possible, dit-il, mais l'insatisfaction grandit, le peuple est convaincu que nous ne méritons pas de diriger le pays où se trouvent les Lieux saints. Nous leur donnons de l'argent pour qu'ils se taisent, mais, si le pétrole vient à manquer, où prendrons-nous cet argent ?

— Le pétrole ? Mais… il coule encore.

Wasimah sortit une clé et la tendit à Abu Jabr.

— Voici la clé d'un domaine au Maroc. Zayd l'appelle « notre aire de faucon ». Il m'a dit que si… des événements imprévus venaient à se produire… des événements qui empêchent notre retour, nous devrions nous rendre là-bas.

— Au Maroc ?

— Le domaine se trouve en pleine montagne. Il est très agréable, à ce que m'a raconté Zayd. Moi-même, je n'y suis jamais allée.

— Un… refuge ?

— Oui.

Abu Jabr prit la clé et serra le métal frais dans sa main.

— Voilà donc ce que le pétrole a fait de nous. Des crapules sans conscience, obsédées par le luxe. De pitoyables fuyards obligés de quitter leur pays.

Markus passa le reste de la journée dans un cybercafé où les cabines étaient fermées par une porte.

Certains des noms qu'il avait notés étaient trop courants pour qu'il puisse s'en servir, mais il parvint à mettre la main sur plusieurs anciens camarades de Taggard. L'histoire qu'il déballait pour justifier son appel était la suivante : un homme dont il savait seulement qu'il s'appelait Charles Taggard et qu'il avait fait ses études à l'Ohio State University l'avait emmené à un rendez-vous alors que sa voiture était tombée en panne en pleine brousse et, grâce à lui, il avait fait l'affaire de sa vie. C'est pourquoi il le recherchait, afin de partager avec lui le bénéfice.

Un seul homme mit en doute son scénario, décréta qu'il ne voyait aucune raison de répondre par téléphone aux questions personnelles d'un parfait inconnu et raccrocha. Tous les autres trouvèrent son histoire formidable et fouillèrent de bon cœur dans leur mémoire ou même dans de vieux carnets. Oh oui ! Il avait toujours été serviable, Charles Taggard.

— Sans lui, je n'aurais jamais eu ma première année, alla jusqu'à

prétendre un de ses anciens camarades.

Vraiment un homme agréable. Et assez intelligent en plus ; il avait des notes brillantes. Il n'y avait qu'avec les femmes que ça ne marchait pas ; tragique. On aurait dit qu'un mauvais sort s'obstinait contre lui.

Mais personne ne savait où il se trouvait. À cette question, tous répondaient qu'hélas ils n'entretenaient plus de contacts.

L'un d'eux savait qu'après ses études Charles Taggard était entré dans un cabinet de conseil en entreprise, Eurocontact ou un nom dans le genre. Mais, bon, ça ne datait pas d'hier.

Enfin, l'un de ses interlocuteurs se rappela tout de même que ses parents habitaient à Bloomington, dans l'État voisin de l'Illinois.

— Bien sûr, j'ignore s'ils vivent encore, dit-il en feuilletant son vieux carnet d'adresses. S'ils ne sont pas morts, ils doivent être assez âgés, facilement plus de quatre-vingts ans. Cela dit, ce n'est pas impossible, n'est-ce pas ? Mon père vit encore et il a quatre-vingt-onze ans. Ah ! Voilà, je l'ai. Je ne me trompais pas. Hélas, je n'ai que l'adresse.

— C'est déjà beaucoup, dit Markus.

— Bien. Vous avez de quoi écrire ?

— Allez-y.

Après ce coup de téléphone, Markus revint à son ordinateur et consulta l'annuaire téléphonique de l'Illinois. Tiens ! L'adresse existait encore et il y avait aussi un numéro de téléphone.

Il appela, mais personne ne répondit.

Peu importait. Il s'y rendrait. Il laissa l'Internet lui concocter le meilleur itinéraire. Il fallait compter sept heures de route. Parfait, il pouvait donc y être le lendemain après-midi. Avec un peu de chance, pile à l'heure du café et des gâteaux.

CHAPITRE 33

La propriété d'Anstätter se trouvait à quelque deux cents kilomètres de chez les Utz, dans une forêt étonnamment inaccessible, au nord-est de Stuttgart. L'itinéraire que Volker, l'ami de Werner, avait envoyé par mail contenait des indications du genre : « À l'entrée du village, remettre le compteur kilométrique à zéro ; au bout de 2,1 km, prendre le chemin à droite ; continuer pendant environ deux kilomètres. »

Le chemin apparut, mais il n'y avait ni panneau ni poteau indicateur, ni même de boîte à lettres. Tandis qu'ils avançaient cahin-caha dans les ornières cachées par les hautes herbes, Dorothea se demanda si on pouvait recevoir du courrier quand on vivait à ce point coupé du monde. Les Anstätter n'étaient sûrement pas abonnés à un journal.

— Heureusement qu'on a pris le 4 × 4, s'écria Werner.

— Oui, acquiesça Dorothea. Je voudrais bien savoir comment ses enfants vont à l'école.

Au bout de deux kilomètres à peu près, la forêt s'éclaircit de manière assez subite. Le chemin traversait à présent un grand champ défriché sur lequel ne poussait qu'une mince couche de mauvaises herbes. Une légère brume flottait sur le terrain, qui descendait en pente douce dans une dépression sans doute creusée par un petit ruisseau. La ferme entourée de murs et de clôtures se trouvait à mi-hauteur.

Elle comportait plusieurs bâtiments, quelques très vieilles cabanes en pierre aux fenêtres minuscules et aux toits de bardeaux, une grande maison apparemment reconstruite, une grange en bois et, pour autant qu'ils les apercevaient, au moins deux serres. Plus…

— Regarde un peu, dit Werner. Il fait dans l'autarcie.

Le toit de la maison et celui de la grange étaient couverts de panneaux solaires dernier cri. Pas ceux conçus par Frieder mais presque. Quoique assurément inutile pour le moment en raison des nuages, cette installation renforçait étrangement l'aspect inhospitalier de la ferme. Tout ici semblait dire : « N'approche pas, reste du monde. Je n'ai pas besoin de toi. »

Ils s'arrêtèrent devant le portail en madrier dont le bord supérieur était muni de pointes en métal et descendirent de voiture. Ça sentait le purin, le sol était boueux. Un porc couinait quelque part et, quand Werner tira sur la tige qui fit tinter une vraie vieille cloche, plusieurs

poules gloussèrent d’effroi.

— C’est rustique, nom d’un chien, murmura Dorothea dans son dos.

Werner ne semblait pas à l’aise. Pendant le trajet, ils avaient réfléchi à la meilleure amorce de discussion. Werner avait proposé plusieurs voies détournées pour justifier leur irruption – car, à la demande expresse de Dorothea, ils n’avaient pas prévenu de leur visite – et aborder avec prudence la question qui les préoccupait, à savoir : pourquoi les Anstätter leur avaient-ils vraiment vendu la maison ? Dorothea, au contraire, était d’avis qu’ils devaient annoncer de but en blanc, sans ambages, la raison de leur venue. C’est pourquoi c’était elle qui tenait sous le bras le carton contenant les papiers découverts par Julian.

Papiers, soit dit en passant, qui n’étaient plus au complet. Ils avaient conservé ceux que leur fils avait utilisés comme brouillon et, en outre, une version intégrale de l’article.

Ils entendirent des pas. Une trappe en bois s’ouvrit et ils aperçurent la tête bronzée d’Achim Anstätter, les cheveux coupés si court qu’ils ne dessinaient plus qu’une ombre sur son crâne.

— Oh ! dit-il. C’est vous ?

— Nous avons trouvé à la cave des papiers qui vous appartiennent, dit Dorothea en désignant le carton. Nous sommes venus vous les rapporter.

— Attendez, je vous ouvre.

Il n’avait pas l’air franchement ravi.

Le portail crissa dans ses gonds. Ils découvrirent alors une cour où un minable pick-up était garé à côté d’une antique charrette. Des mouches bourdonnaient autour. Une vache à l’arrêt derrière une palissade les observait en mâchant, comme si elle n’attendait que d’être attelée. Une charrue était posée sur un châssis, le soc flambant neuf tourné vers le ciel.

Et des récupérateurs d’eau de pluie. Une foule de récupérateurs d’eau de pluie. Il y en avait dans tous les coins.

— Vous n’êtes pas mal équipé pour vivre en autosuffisance ici, dit Werner en serrant la main tendue d’Anstätter.

L’homme svelte au pull-over sale esquissa un faible sourire.

— Le retour à la nature, comme vous savez, c’est ma devise.

La conversation menaçait de virer à la gentille petite causerie.

Il était temps de devenir un peu désagréable.

— Monsieur Anstätter, intervint Dorothea, mon fils a trouvé ce carton dans la vieille cave voûtée. Nous avons examiné les papiers qu’il contient et nous aimerions en comprendre le sens.

Anstätter fit un geste vague.

— Oh ! Je ne sais pas bien de quels papiers il peut s’agir…

— Des épreuves d'un article sur un champ pétrolifère. Nous les avons lues et, depuis, mon mari et moi divergeons. J'ai l'impression qu'avant votre reconversion ici, vous étiez ingénieur ou quelque chose dans le genre, que vous avez anticipé une explosion du prix du pétrole et que, pour cette raison, vous avez cherché un couillon pour racheter votre maison impossible à chauffer. En un mot, nous.

— Doro…, murmura Werner, très embarrassé.

L'homme hésita.

— Vous ne voulez pas entrer ? Nous serons mieux à l'intérieur. Et c'est un peu long à expliquer, ajouta-t-il.

— Nous avons tout notre temps, rétorqua Dorothea.

— Comme vous voulez, dit Anstätter.

Il les emmena dans une des veilles cabanes en pierre, une sorte de cuisine ou de cellier. Des tonneaux sombres qui sentaient le moisi étaient empilés contre un mur. Des bottes de plantes aromatiques pendaient au bout d'un fil au-dessus d'une longue table rectangulaire. Et des bocaux en verre séchaient sur un évier en pierre. Un banc et une table en bois noueux, selon toute vraisemblance fabriqués de manière artisanale il y avait bien longtemps, se dressaient contre le mur du fond.

— C'est vrai, j'étais ingénieur dans le pétrole, confirma Anstätter une fois que Dorothea lui eut donné le carton avec les papiers.

— C'est pourquoi vous savez que le pétrole va augmenter ?

Le sujet l'embarrassait manifestement.

— Disons que j'ai une théorie. Qui m'a poussé à changer mon mode de vie… notre mode de vie car cette décision implique aussi ma famille… Quoi qu'il en soit, j'ai décidé de tenter le coup, de tourner le dos à la société et mener une autre existence.

Dorothea avait un mauvais sentiment. Il tournait autour du pot.

— Monsieur Anstätter, pourquoi nous avez-vous vendu cette maison ?

— Je n'aurais pas pu me reconvertir là-bas, vous le voyez bien.

— Parce qu'il faut des tonnes de fioul pour chauffer la maison ?

— Entre autres. Par ailleurs, le sol ne convient pas : il n'y pousse rien, sinon de l'herbe. Et vous ne pouvez pas acheter de terrain aux alentours car les forêts sont toutes classées en parc naturel.

Il posa le carton sur la table, baissa le regard dans sa direction et parla tout à coup à voix basse. Presque sur un ton coupable.

— J'avais besoin d'argent pour acheter cette ferme. Mais j'ai insisté pour que l'agent immobilier signale tous les inconvénients de la maison aux acheteurs potentiels ! Il m'a assuré qu'il vous avait avertis.

— Oui, dit Werner, exact.

— Cependant, nous aurions peut-être réfléchi à deux fois s'il nous avait prévenus que le pétrole allait augmenter, précisa Dorothea.

Il ne fallait surtout pas retomber dans la causerie. C'était la spécialité de Werner, il n'aimait pas faire mal aux gens.

— Je doute que j'aurais réussi à le convaincre. De plus, comme je vous l'ai dit, il s'agit seulement d'une théorie. Même entre auteurs, nous n'étions pas d'accord sur le crédit à lui accorder.

Anstätter alluma l'ampoule faiblarde qui pendait au-dessus de la table et ouvrit le carton.

— À la fin de ma carrière, j'ai travaillé en Arabie Saoudite pour Saudi Aramco, la société de pétrole de la famille royale. Ça paie bien. Mais vous devez signer un contrat par lequel vous vous engagez à ne communiquer aucune information concernant les différents champs pétrolifères. Les statistiques sont secret d'État. Si vous voulez faire une conférence, écrire un article ou publier quoi ce soit, vous devez d'abord soumettre votre texte à un comité d'Aramco et à un autre service du ministère du Pétrole ; et eux barrent toute référence d'ordre géographique. Quand j'ai refusé de barrer le nom du champ pétrolifère en question, une dispute a éclaté et, finalement, j'ai décidé de partir.

— Ghawar, dit Werner.

Anstätter hocha la tête.

— Oui, bien qu'on ne prononce pas de cette manière. Le « gh » dans les transcriptions de l'alphabet arabe correspond à un « r » guttural.

Il leur fit la démonstration en roulant le « r » au fond de la gorge.

— Ne me demandez pas pourquoi, ce sont les Anglais qui ont inventé ce système. En tout cas, le champ pétrolifère s'appelle « Rawar ».

Au moment où il prononça ce nom, un souvenir émergea dans l'esprit de Dorothea.

— Oh ! lâcha-t-elle. Le coup de fil…

Les deux hommes tournèrent les yeux vers elle, aussi surpris l'un que l'autre.

— Pardon ? demanda l'ex-ingénieur.

— Il y a quelque temps, j'ai reçu un appel pour vous. C'était un étranger qui parlait un allemand médiocre. Il n'a pas dit son nom, il m'a juste priée de vous transmettre un message. Je devais vous dire que vous aviez raison. Et il a précisé qu'un certain Rawar était en train de mourir.

Elle observa Anstätter.

— Il voulait parler du champ de pétrole, n'est-ce pas ?

— Oui.

— À l'époque, j'ai cru qu'il s'agissait d'une personne. Et je n'avais pas votre numéro, rien.

Anstätter se frotta la gorge.

— Ça ne peut être que Giorgos. Un des auteurs de l'article, un

Chypriote. Il est resté en Arabie Saoudite. Il tenait nos calculs pour de la pure spéculation… Vous vous rappelez quand c'était ?

— Oui. Le jour où j'ai appris l'accident de mon frère. Le 14 septembre.

Anstätter baissa les yeux d'un air songeur.

— Dorénavant, ce n'est plus une théorie, conclut-il. Ce que je craignais s'est produit.

PASSÉ ANTÉRIEUR

L'idée qu'un jour il n'y aura plus de pétrole n'est pas neuve. Elle occupe en effet les hommes depuis qu'ils ont découvert l'or noir.

Les premiers puits exploités par l'industrie en Pennsylvanie s'épuisèrent rapidement. Les scientifiques qui comparaient les valeurs empiriques des premières décennies aux réserves connues autour de 1920, assez modestes, se montraient extrêmement pessimistes quant à l'avenir du pétrole comme source d'énergie.

Cependant la discussion était à peine entamée qu'on découvrit dans l'est du Texas puis dans le golfe Persique des champs pétrolifères tellement énormes que toutes les prévisions faites jusque-là parurent alors ridicules. L'industrie du pétrole prospéra, la consommation augmenta et, malgré tout, à cette époque dorée, on continuait de découvrir chaque année plus de pétrole qu'on n'était en mesure d'en extraire. On finit ainsi par oublier qu'un jour ce phénomène prendrait fin.

L'homme qui devait réussir à prédire l'avenir du pétrole est né en octobre 1903 dans la petite ville de San Saba, au beau milieu du Texas, non loin des centres de l'industrie pétrolière de l'époque. Il s'appelait Marion King Hubbert. Tout enfant déjà, il était fasciné par des inventions comme le téléphone ou la machine à vapeur ; il se décida donc pour une carrière scientifique. Il étudia la géologie, les mathématiques et la physique à Chicago et, dans les années 1930, il enseigna la géophysique à la Columbia University de New York. En dehors de cela, il travaillait aussi pour l'USGS, le centre américain de recherches en géologie, jusqu'au moment où il prit la direction du laboratoire de recherches de Shell. En 1964, il revint à l'USGS où il occupa un poste élevé jusqu'à l'âge de soixante-treize ans.

Sa première contribution importante à la géophysique consista à démontrer, en 1937, que, soumise à une pression suffisante, toute roche, même la plus dure et la plus cassante, pouvait devenir molle et souple, qu'elle pouvait acquérir à peu près les mêmes propriétés que l'argile ou la boue, c'est-à-dire qu'elle pouvait couler. Il résolut ainsi un très ancien paradoxe concernant la solidité de la croûte terrestre. Dans les années 1950, il découvrit des configurations géologiques

inconnues avant lui, capables de piéger des liquides souterrains, ce qui permit d'élaborer des méthodes de prospection et d'exploitation du pétrole radicalement différentes.

Sa découverte la plus importante remonte cependant à l'année 1926. À l'époque où il étudiait encore à l'université de Chicago, il s'intéressa aux gisements de pétrole et de gaz et constata que l'exploitation d'un champ pétrolifère typique semblait toujours suivre une courbe en cloche. C'est-à-dire qu'il ne suffisait pas de forer, d'extraire une certaine quantité de pétrole pendant un certain temps puis d'arrêter quand il n'y en avait plus. Un gisement n'était pas un réservoir.

En fait, l'exploitation d'un champ pétrolifère se déroule de la manière suivante : il faut d'abord en trouver un ; en cas de succès, le forage d'essai ne permet de produire au début qu'un volume restreint. Néanmoins, on cartographie l'ensemble de la nappe et on met à jour d'autres sources, de sorte que la production s'accroît rapidement – d'autant qu'on commence par les plus faciles d'accès. Au bout d'un moment, les choses se compliquent. Bien qu'on perce de nouvelles sources, la quantité produite diminue. Finalement, on arrêtera l'exploitation quoiqu'il reste encore du pétrole dans le sol parce qu'elle n'est plus rentable d'un point de vue économique ou qu'on n'arrive pas à pomper pour des raisons techniques. Il existe en effet des gisements dont on extrait seulement quarante pour cent du pétrole, voire moins.

Les courbes tracées par Marion King Hubbert se ressemblaient pour tous les champs de pétrole étudiés. Bien entendu, elles étaient plus grandes quand la nappe était plus grande : elles duraient plus longtemps et montaient plus haut que dans le cas des petits gisements. Mais la forme de base, traduisible en langage mathématique, ne changeait pas.

Et il observa qu'on atteignait en général le pic de production juste après avoir extrait en gros la moitié du volume total du champ pétrolifère concerné.

En 1949, il remarqua que la découverte de nouveaux gisements suivait une courbe tout à fait similaire. Après avoir comparé les statistiques alors disponibles au sujet des réserves de pétrole et de gaz connues dans le monde et l'augmentation rapide de la consommation, il prédit en 1956, lors d'une réunion de l'American Petroleum Institute à San Antonio au Texas, que la production de pétrole des États-Unis, alors le plus grand producteur du monde, atteindrait son maximum entre 1966 et 1972 et qu'ensuite elle retomberait.

Cette prédiction rencontra une forte résistance. La plupart des économistes, des compagnies pétrolières et même des instituts publics comme l'USGS contredirent l'idée qu'on pouvait faire de telles

prédictions.

Pourtant, Hubbert avait raison. En 1971, on s'aperçut que la production de pétrole américaine avait atteint son maximum en décembre 1970 et que, depuis, elle chutait. Quoi qu'on fît, cette tendance se révéla irréversible : les gisements qu'on découvrait étaient toujours plus petits, les quantités extraites toujours plus faibles ; et les coûts de production, en revanche, augmentaient. En 1975 la National Academy of Science donna raison aux calculs de Hubbert et revint sur ses propres prévisions optimistes.

Dans l'intervalle, Hubbert avait tenté d'estimer le moment où la production mondiale atteindrait son plafond. Ce calcul était entaché par une série d'inconnues plus importante que dans le cas des États-Unis puisque le reste du monde était – et est toujours – loin d'avoir fait l'objet de recherches aussi fouillées que le sol américain. Hubbert en arriva à la conclusion que la production internationale de pétrole atteindrait son point culminant, son « pic pétrolier », entre 1990 et 2000. Il mourut lui-même en 1989.

Cette prévision ne se réalisa pas. À l'automne 2000, la quantité de pétrole produite dans le monde continua de croître et de suivre une courbe qui, du fait des événements politiques, des crises boursières et d'autres facteurs, ressemble bien peu à la courbe en cloche de Hubbert.

Il reste cependant qu'en 2001 le volume de production global resta inférieur à celui de 2000. Et en 2002, on pompa à nouveau moins de pétrole que l'année précédente.

En 2003, la guerre éclata en Irak. Le dictateur Saddam Hussein fut renversé et l'accès aux cent quinze milliards de barils de l'Irak, la troisième réserve du monde, jusqu'alors à peu près fermée à l'exploitation, contribua à détendre la situation.

La consommation de pétrole, quant à elle, continue de croître régulièrement. Elle n'a encore jamais été inférieure à la consommation de l'année antérieure.

PRÉSENT

Anstätter était allé chercher des verres et deux pichets remplis pour l'un d'un vin blanc frais et clair et pour l'autre d'eau.

— Qu'est-ce que vous craigniez au juste ? demanda Dorothea.

— Que le champ de Ghawar puisse s'effondrer.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

L'ingénieur sortit quelques feuilles puis les remit dans le carton.

— Pour vous répondre, je dois commencer par expliquer comment on fore en Arabie Saoudite. Je suppose que vous savez à quoi ressemble une pompe de forage, ces machines à balancier qui hochent

tout le temps la tête. On en trouve par-ci par-là en Allemagne, en Forêt-Noire par exemple. Vous en avez sans doute déjà vu au cinéma.

Werner acquiesça.

— Oui, dans le film avec James Dean, *Géant.*

— Par exemple, reprit Anstätter. En Arabie Saoudite, on n'utilise pas ce genre de pompe.

— Ah bon ? Comment s'y prennent-ils, alors, pour extraire le pétrole ?

— Il est lui-même sous pression et jaillit tout seul. En Arabie Saoudite, une source de pétrole consiste tout bonnement en un tuyau qui pénètre dans la terre et qui est fermé par une vanne. Il n'y a d'ailleurs pas beaucoup de sources – je dirais que moins de deux mille sont actuellement en activité. Elles sont reliées à un oléoduc de dix-sept mille kilomètres qui transporte directement le pétrole de la source aux installations de traitement, aux raffineries ou aux ports d'embarquement. Une infrastructure incroyable, si vous la voyiez.

Dorothea s'apprêtait à signaler qu'il entrait bien trop dans les détails à son goût, mais Werner, absolument fasciné – un technicien, quoi ! – la précéda.

— Et d'où vient cette pression ? Ça doit être du gaz, j'imagine. Mais comment se fait-il qu'il reste constant ? Si j'ai bonne mémoire, certains champs pétrolifères de la région sont en exploitation depuis longtemps.

— Depuis très longtemps, devrait-on dire. Quatre-vingt-dix pour cent de la production saoudienne proviennent seulement de six champs pétrolifères, en activité depuis au moins trente ans. En fait, on n'a plus trouvé de gisement notable dans ce pays depuis 1967.

Anstätter s'appuya contre le dossier.

— Pour maintenir la pression dans les gisements, on injecte de l'eau.

— De l'eau ?

— De l'eau de mer. Venue du golfe Persique. La station sur la côte s'appelle Qurayyah, c'est la plus grande installation de ce genre au monde. Elle pompe plus d'un milliard de litres d'eau par jour et les injecte dans les gisements de pétrole. Nulle part ailleurs on n'a construit un tel système.

Werner ne cachait pas son enthousiasme. Ce qui mettait Dorothea hors d'elle.

— Et ça marche ? s'exclama-t-il.

— En général, de toute façon, il y a déjà de l'eau en dessous des roches magasin. C'est ce qui engendre une partie de la pression. L'autre partie provient du gaz qui se trouve au-dessus du pétrole.

— Excusez-moi, intervint Dorothea, mais tout ce que je comprends jusqu'à présent, c'est que l'Arabie Saoudite maîtrise le

pétrole comme personne.

Anstätter hocha la tête.

— Il n'y a que des pros là-bas, cela ne fait pas de doute. L'ennui, c'est que les dirigeants, eux, ne sont pas des pros.

— Les dirigeants le sont rarement, dit-elle.

Werner sortit la première feuille du carton et lut à haute voix le titre de l'article : « *The imminent collapse of the Ghawar oil field as a result of longterm over-production.* » Qu'est-ce que cela signifie exactement ? « L'effondrement imminent…» Bon, si votre ami vous a appelé pour vous prévenir, dites-vous, l'effondrement appartient déjà au passé. Mais « résultat d'une surproduction à long terme » – que faut-il entendre par là ?

— À la fin des années 1990, nous avons connu une période de chute des prix faramineuse. Or, comme l'Arabie ne peut plus renoncer aujourd'hui à un seul dollar de recettes, les Saoudiens ont produit plus que leurs champs de pétrole ne le permettaient.

Anstätter joignit les mains.

— Un gisement, voyez-vous, n'est pas un réservoir. Ni un lac souterrain. Le pétrole se trouve dans une couche de roche poreuse et la productivité dépend de la perméabilité de cette couche, en d'autres termes de la vitesse à laquelle le pétrole peut y circuler. Le terme technique est « migration ». Plus la roche est perméable, plus le pétrole qu'elle contient est accessible.

— D'accord, dit Werner. Donc je suppose que les champs pétrolifères saoudiens ne sont pas très perméables.

— Au contraire !

L'ingénieur reconverti en fermier bio chercha dans le carton des pages avec des illustrations et les posa sous le nez de Werner.

— Le champ de Ghawar consiste en une couche de roche qui remonte au jurassique et qu'on appelle la formation Arab-D, elle-même divisée en quatre zones dont seule la 2-B nous intéresse. Elle ne contient pas seulement le brut extraléger Arab, un pétrole d'excellente qualité, mais elle se révèle aussi extrêmement poreuse, donc extrêmement perméable – un petit miracle géologique. Dans les formules mathématiques, on désigne la perméabilité par la lettre K. Or, dans la zone 2-B, il existe des sites où la perméabilité est si importante qu'on a pris l'habitude d'employer le terme de super-K. Ces strates sont dix, cent, jusqu'à mille fois plus poreuses qu'elles ne le devraient. Depuis trente ans, les géologues et les experts en pétrole – comme moi – s'efforcent de mieux comprendre ce phénomène. Mais ces formations géologiques restent toujours un vrai mystère. La seule certitude, c'est que les champs pétrolifères saoudiens leur doivent leurs propriétés exceptionnelles.

Dorothea se massa les tempes et se demanda si elle ne ferait pas

bien d'interrompre le galimatias des deux hommes. Leur conversation ne menait vraiment nulle part.

— Une zone super-K est presque un réservoir, poursuivit Anstätter. Le pétrole peut en sortir à pratiquement n'importe quelle vitesse – plus ou moins lentement, selon vos besoins. Vous pouvez même fermer le robinet pendant un moment si vous en avez assez et le rouvrir quand il vous faut à nouveau du pétrole – un procédé que la majorité des autres gisements ne vous pardonneraient pas. Par ailleurs, Ghawar est le champ qui présente les couches super-K les plus étendues et les meilleures. Voilà l'unique raison pour laquelle les Saoudiens peuvent depuis des années augmenter ou réduire leur production à volonté.

— Dans ce cas, je ne vois pas où est le problème, objecta Werner.

Moi non plus, pensa Dorothea.

— Au départ, expliqua Anstätter avec sérieux, mes collègues et moi projetions de mettre au point un procédé de représentation du cheminement des zones super-K à l'intérieur de la zone 2-B, grâce à des relevés sismiques, à l'informatique, à la visualisation, etc. Mais au cours de notre travail, nous sommes tombés sur des sites où l'eau menaçait de pénétrer à l'intérieur de la zone super-K.

Il s'arrêta, comme s'il s'attendait à des applaudissements.

— L'eau, répéta Werner avec perplexité.

— Oui, l'eau de mer introduite dans les gisements ! Manifestement, on l'avait injectée plus près des roches magasin que d'habitude, pour accroître la productivité. Elle était à présent à deux doigts d'atteindre les zones super-perméables.

— Et ce n'est pas bon.

— Ce n'est même franchement pas bon du tout. Si les zones super-K transportent extrêmement bien le pétrole, *a fortiori* elles transporteront encore mieux l'eau. Et comme l'eau est moins visqueuse, elle va nécessairement doubler le pétrole avant le trou de forage. Si cela se produit, le pétrole restant devient inaccessible. L'eau va lui barrer la route.

Werner hochait lentement la tête.

— Je comprends. Mais le cas échéant, on peut forer de nouvelles sources, non ?

— Dans la réalité, c'est encore un peu plus compliqué que je ne viens de vous l'expliquer, répondit Anstätter. Cela vient du fait qu'à intervalles réguliers les couches super-K sont parsemées de roches normales… Quoi qu'il en soit, au bout du compte, le pétrole restant se réfugiera dans une multitude de poches minuscules. Deux ou trois litres par-ci, un baril par-là. Il faudrait par conséquent forer un à un chacun de ces réservoirs. Pas la peine d'y songer.

— Voilà ce qui s'est produit selon vous ? l'interrompit Dorothea

pour mettre fin à la discussion.

Anstätter hocha la tête.

— Nous avons instamment conseillé de cesser l'injection d'eau de mer et de réduire la production. Cela aurait permis au pétrole, d'une plus grande force cohésive que l'eau, de se condenser et de former une sorte de pellicule protectrice. Un peu comme on huile du bois pour l'imperméabiliser. Mais nul n'avait envie de le savoir.

— Est-ce qu'on n'aurait pas dû en entendre parler aux informations ? s'interrogea Werner. Vu l'attention qu'on accorde à l'Arabie Saoudite en ce moment.

— Je ne serais pas surpris qu'ils aient cherché à dissimuler la réalité aussi longtemps que possible.

L'ex-ingénieur examinait ses mains calleuses.

— La fuite de la famille royale… C'est quand même étrange.

Dorothea leva les yeux au ciel avec agacement.

— Nom d'un chien, soupira-t-elle, quelqu'un ici peut-il m'expliquer en une phrase ce que cela signifie concrètement ?

Anstätter la fixa des yeux.

— En une phrase ? Cela signifie que la fin de l'ère du pétrole a commencé.

Un accent dans sa voix lui inspira de l'effroi.

— Et cette phrase, qu'est-ce qu'elle veut dire ?

— Là, tu exagères un peu, non ? marmonna Werner.

— Réfléchissez, tout simplement.

Tout à coup, Anstätter parut très fatigué.

— Le fioul chauffe nos maisons. L'essence alimente nos voitures, les camions qui livrent les supermarchés, les tracteurs indispensables à l'agriculture. Le pétrole sert à fabriquer des engrais, des médicaments, du plastique. Toute notre économie ne fonctionne que parce que nous avons du pétrole et parce qu'au fond il est terriblement bon marché. Il suffit d'une défaillance et tout s'écroule. Or c'est ce qui nous pend au nez. La fin du monde que vous connaissez.

— Là, vous racontez n'importe quoi, s'emporta Werner. Excusez-moi, mais il existe des milliers de sources de pétrole dans le monde, toutes à un stade d'exploitation différent. Le pétrole ne peut pas venir à manquer du jour au lendemain.

— Je ne parle pas du pétrole. Je parle du pétrole bon marché. Cela fait une différence colossale. Le pétrole bon marché peut très bien disparaître du jour au lendemain. Vous avez parfaitement raison sur un point : il existe des milliers de gisements dans le monde, quarante-trois mille pour être tout à fait précis. Mais, dit Anstätter en remplissant à nouveau les verres, aucun d'entre eux ne peut se mesurer à Ghawar. Ghawar est le plus grand champ de pétrole jamais découvert. Il est si vaste qu'au début on croyait avoir affaire à

plusieurs gisements. Fazran, Ain Dar, Shedgum, Uthmaniyah, Hawiyah et Haradh ne forment en réalité qu'un seul champ. Ghawar est deux fois plus grand que la Sarre et on estime que soixante pour cent du pétrole saoudien proviennent de ce gisement.

Il fixa Werner.

— Vous comprenez ? Il ne s'agit pas de n'importe quel gisement. Sans Ghawar, l'Arabie Saoudite est fichue.

Werner s'appuya contre le dossier du banc.

— Bon, d'accord. Et alors ?

Il sortit de son blouson quelques feuilles pliées en quatre.

— Qu'est-ce que cela change à la situation d'ensemble ? Rien qui nous oblige à paniquer !

Il déplia ses feuilles.

— Tenez. Voici ce que j'ai calculé hier. Il s'agit des statistiques de 2004. D'après mes estimations, nous avons du pétrole jusqu'en 2052. Sans votre Ghawar, on sera peut-être à sec dès 2050 ou 2048. D'accord. Ce n'est pas une raison pour s'affoler.

Anstätter n'eut qu'un bref regard pour les colonnes de chiffres.

— Vous pouvez mettre tout ça à la poubelle, décréta-t-il. Ce sont des comptes d'apothicaire. Le commerce du pétrole ne fonctionne pas ainsi.

— Ah bon ? Et comment ?

— Tous les chiffres que livrent les pays de l'OPEP à propos des réserves de pétrole, par exemple, sont très vraisemblablement gonflés.

Anstätter croisa les bras.

— Lors des conférences de l'OPEP, les pays membres se sont toujours battus pour obtenir les quotas les plus élevés possible, par soif d'argent. Et parce que le critère décisif dans les accords de l'organisation était l'état des réserves de chaque pays. Plus un pays avait des réserves importantes, plus sa part dans l'ensemble de la production négociée s'accroissait. Tous ont donc joyeusement prétendu avoir découvert des champs pétrolifères qui n'ont jamais existé. Depuis 1983, par exemple, l'Irak compte deux fois un grand gisement situé à l'est de Bagdad, soit un surplus de onze milliards de barils. Malheureusement fictifs, mais qui s'en soucie ? En 1985, le Koweït a doublé l'ensemble de ses réserves, comme par enchantement. Je vous mets au défi de trouver un ingénieur du pétrole qui puisse vous dire où se cache ce nouveau supergisement. Et c'est pareil au Venezuela, dans les Émirats, en Iran, en Arabie Saoudite… Vous pouvez déduire au moins trois cents milliards de barils de vos calculs. C'est du pétrole qui n'a jamais existé.

Werner fixait ses chiffres d'un air consterné.

— C'est un peu fort.

— Pour dissimuler cette pratique, l'OPEP ne publie plus aucun

chiffre relatif aux différents gisements depuis 1982. Sinon, quelqu'un aurait pu avoir l'idée de recompter. J'ai toujours été surpris que les médias n'évoquent jamais ce silence.

Dorothea restait muette, écrasée par un implacable sentiment d'angoisse dont le poids ralentissait son cœur. Elle avait espéré une explication anodine. Elle avait craint une vérité désagréable. Mais, à présent, elle devinait que ces révélations dépassaient de beaucoup tout ce qu'elle aurait jamais pu imaginer.

— Tout de même, entendit-elle protester Werner.

Il avait sorti sa calculette, dont il ne se séparait jamais, et s'était mis à taper sur les touches.

— En supposant que Ghawar soit hors service et qu'il représente bien soixante pour cent de la production saoudienne, nous ne parlons tout de même que d'une réduction des réserves disponibles de six pour cent. Six pour cent, ce n'est pas le bout du monde.

Anstätter secoua la tête.

— Peu importe le pourcentage. L'élément décisif, c'est qu'à partir du moment où l'Arabie Saoudite ne peut plus jouer son rôle de producteur élastique, le monde atteint son pic pétrolier, c'est-à-dire qu'on dépasse le maximum de production globale. Au cours des dernières années, tous les pays producteurs ont pompé autant qu'ils pouvaient. À l'exception de l'Arabie Saoudite. Car les Saoudiens ne livraient que la quantité nécessaire à la stabilité des prix. S'ils ne sont plus en mesure d'assurer cet équilibre alors que la production de pétrole diminue et que les besoins augmentent, vous imaginez ce qui va se passer pour les prix ? Pour le prix du pétrole ? Et pour le prix de tout le reste ? Nous fonçons droit dans le mur.

— Les autres pays vont augmenter leur production. Si le prix du pétrole augmente, des gisements jusqu'à présent non rentables vont le devenir.

— C'est exactement ce qu'on a fait aux États-Unis. Pourtant, les Américains n'ont jamais retrouvé le niveau de décembre 1970.

Werner fit non de la tête et tapa du plat de la main sur ses colonnes de chiffres.

— Mais pourquoi ? Il reste du pétrole ! Même si les besoins augmentent, ce que je veux bien admettre, il reste une quantité folle de pétrole – des milliards de litres !

— Ce n'est pas la question, s'obstina Anstätter en se penchant vers lui. Bien sûr, nous n'avons consommé que la moitié environ du pétrole contenu dans le sol. Mais il s'agissait de la moitié facile à exploiter. Le pétrole qui reste aujourd'hui est plus profond, plus difficile à extraire, plus coûteux, il se trouve dans des contrées sauvages, inaccessibles. Bien sûr qu'on va continuer à extraire du pétrole de la terre. Mais on en produira moins et il sera plus cher. Vous atteignez le point de non-

retour le jour où il vous faut plus d'énergie pour produire un litre de pétrole que celui-ci ne peut vous en fournir. À partir de ce moment-là, le pétrole cesse d'être une source d'énergie.

Werner l'observait avec consternation.

— C'est vrai, vous avez raison. Je n'ai encore jamais envisagé la question sous cet angle.

— Comme la plupart des gens, reprit l'ex-ingénieur. Et le pire, c'est qu'ils vont tous se taper dessus. Nous ne sommes pas seulement devenus plus dépendants du pétrole que jamais, nous sommes aussi devenus plus nombreux. Notre planète n'a pu porter six milliards d'individus jusqu'à l'heure actuelle que parce que nous avions du pétrole. Maintenant qu'il disparaît, comment nourrir tant de gens ? Et je ne vous parle pas des vêtements, des médicaments, des climatisations, des avions et de toutes ces commodités auxquelles nous nous sommes habitués.

Tout à coup, un silence se fit, un silence froid, glacial, écho d'une angoisse trop intense pour être ressentie.

— Mon Dieu, murmura Werner.

Dorothea observait l'homme qui leur avait vendu une maison de rêve.

— Vous êtes sérieux, n'est-ce pas ? l'interrogea-t-elle. C'est pour cela que vous avez construit cette… forteresse. Parce que vous vous attendez à des temps difficiles.

Anstätter hocha la tête d'un air lugubre.

— Oui, vous avez raison. Je m'attends à des temps difficiles. Et le pire, c'est que les Saoudiens ont caché la vérité. Il aurait forcément été dur d'affronter le pic de pétrole, mais on aurait pu s'y préparer. Nous possédons la technologie, du moins pour le moment encore. On aurait pu trouver des alternatives, mais il aurait fallu s'y prendre à temps. À présent, il est trop tard. À présent, le pic du pétrole va nous frapper de plein fouet.

Ce matin-là, Markus songea enfin qu'il pourrait donner signe de vie. Avant de quitter sa chambre d'hôtel pour régler la note, il appela Dorothea. Il ne joignit toutefois que Julian, qui lui expliqua que ses parents étaient partis, il ne savait pas trop où. Ils avaient l'air assez nerveux.

— À cause de ma disparition ?

— Nooon, dit Julian avec insouciance. Ça, ils en ont l'habitude.

— Ah bon ? s'étonna Markus.

Difficile de savoir si la remarque lui avait fait plaisir.

— Tonton Frieder dit que, de toute façon, tu n'en fais qu'à ta tête. Et papa, lui, dit que tu es assez grand pour veiller sur toi, qu'il ne faut pas se faire de souci.

Le gamin toussota.

— Enfin, maman se fait quand même du souci.

C'était déjà ça.

— Dis-lui que je vais bien. Tu peux lui transmettre le message ?

— Sûr, dit Julian. Et tu es où, en ce moment ?

— En Amérique.

— Ah bon, lâcha-t-il sur un ton presque déçu. J'aurais pu m'en douter. Et tu as réussi à joindre l'homme dont le téléphone est sur écoute ?

— Non, dit Markus. Malheureusement pas.

— Et qu'est-ce que tu fais maintenant ?

Bonne question. Qu'est-ce qu'il faisait, à vrai dire ?

— Disons que je suis à la recherche de documents importants qu'on m'a volés.

— C'est vrai ? s'exclama Julian. Cool ! Et c'est quoi, comme documents ?

— Je ne peux pas te le dire au téléphone. Mais si jamais je les retrouve, je te les montrerai un jour.

— Promis ?

— Promis. Seulement, ça reste entre nous, d'accord ? À tes parents, contente-toi de dire que je suis aux États-Unis, que je vais bien et qu'ils ne doivent pas se faire de souci.

— D'accord, je leur dirai.

Markus savait que, sur ce point, il pouvait faire confiance à son neveu. Il mit fin à la conversation et ramassa son sac. Il était temps de partir.

Il arriva à Bloomington, dans l'Illinois, en fin d'après-midi. Un ciel gris pesait sur la ville tandis qu'il tournait dans le quartier à la recherche de la Sunset Road. Les arbres qui bordaient les pistes cyclables avaient l'air trempés et froids. Une épaisse fumée blanche sortait des cheminées.

Il finit par dénicher l'adresse indiquée, une assez vieille maison à un étage, couverte de clins en bois. Hélas, c'était un autre nom qui figurait sur la boîte aux lettres et, lorsqu'il eut sonné, il découvrit un homme d'une bonne trentaine d'années qui ne put s'empêcher, pendant leur conversation, de vider le paquet de chips qu'il tenait à la main. Taggard ? Oui, c'était le nom des anciens propriétaires. Mais il ne les avait jamais rencontrés malheureusement. Il savait juste qu'ils étaient morts l'un derrière l'autre, lui d'un cancer et elle d'un infarctus, d'après ce qu'on disait.

— Quand j'y pense, ajouta-t-il en mâchonnant, il y a eu un sacré changement dans la rue ces dernières années. Les voisins qui m'ont parlé des Taggard sont morts, eux aussi. Ça arrive, hein ?

En fait, il cherchait leur fils, précisa Markus. Charles Taggard. Son interlocuteur réfléchit le temps de trois chips.

— Oui. Le nom me dit quelque chose. Mais je n'ai fait qu'apercevoir sa signature sur l'acte de vente, je ne l'ai pas rencontré personnellement. L'agence s'est occupée de tout. Black Bird Property. Des gens compétents… si jamais vous cherchez un jour une maison.

— Et cela remonte à quand ? demanda Markus.

Cette fois, l'homme s'arrêta de mâcher tellement il devait réfléchir.

— En 1999. J'ai acheté la maison en décembre et l'agent m'a raconté que les propriétaires étaient morts au cours de l'été.

— Et vous ne savez pas non plus où leur fils peut se trouver ?

— Non, désolé. Je ne pourrais même pas le reconnaître.

Il éclata de rire.

— Hé ! Ça pourrait être vous, je ne m'en rendrais pas compte.

Markus abandonna tout espoir.

— Bien, dit-il. Merci. Excusez-moi de vous avoir dérangé.

— Pas de problème, répondit l'homme avec détachement.

Les voisins ne savaient rien non plus. La plupart, en effet, ne demeuraient là que depuis quelques années. Seule une petite femme aux cheveux blancs et secs, qui habitait trois maisons plus loin, se souvenait du jeune Charles Taggard.

— Un grand maigre, beaucoup trop mince pour son âge. Il saluait toujours poliment, oui, je me rappelle.

Et où pouvait-il bien se trouver aujourd'hui ?

— Ça, je ne sais pas, dit-elle d'un air navré. Je regrette. À moins que… Attendez… Washington, je crois. J'ai entendu dire un jour qu'il habitait à Washington.

Markus la remercia, revint à sa voiture et, une fois au volant, se frappa vivement le front du plat de la main. Washington, mais bien sûr ! La ville la plus probable pour un agent de la CIA qui disait avoir recherché un job tranquille.

Vraiment, il n'était pas encore en pleine forme.

Il chercha un cybercafé dans le centre-ville. Avant que son cappuccino n'arrive, il avait déjà trouvé l'adresse et le numéro de téléphone de Taggard à Washington. Il vérifia qu'il avait assez de monnaie et se dirigea vers la cabine téléphonique la plus proche.

À la troisième sonnerie, quelqu'un décrocha mais garda le silence.

— Allô ? dit Markus.

— Qui est au bout du fil ? demanda une voix grave qui n'était pas celle de Taggard.

Une scène tirée d'un film qu'il avait vu autrefois lui revint à l'esprit. Un film d'agent secret dans lequel un assassin attendait sa victime chez elle. Il répondait au téléphone exactement de cette

manière.

Markus raccrocha et, alors seulement, osa reprendre son souffle.

CHAPITRE 34

Sur le trajet du retour, un silence oppressé régnait dans la voiture. Ils avaient déjà rejoint la route goudronnée et parcouru plusieurs kilomètres quand Dorothea trouva enfin la force de demander :

— Tu crois qu'il a raison ?

Werner prit le temps de réfléchir. Pour, finalement, se contenter d'un maigre :

— Je ne sais pas trop.

À nouveau le silence. Pour la première fois de sa vie, Dorothea remarqua le bruit à l'intérieur d'un 4 × 4. On sentait le moteur en train de travailler. De consommer du carburant, des litres de carburant, au prix bientôt inabordable.

Du carburant qui n'existerait peut-être plus du tout dans quelque temps. Inconcevable.

Et quand ? avait-elle demandé à Anstätter. Quand est-ce que ça va se produire ? Sous peu, avait-il répondu. Qu'est-ce que cela voulait dire, sous peu ? Dix ans ? Cinq ans ? L'année prochaine ? Il avait secoué la tête. Ça a déjà commencé, avait-il déclaré, sauf que le monde ne s'en rend pas encore compte.

— Je ne sais pas, finit par répéter Werner. Sa théorie me paraît quand même légèrement exagérée. D'une certaine manière… fanatique. Je veux dire, d'accord, possible que cet énorme gisement rende l'âme et qu'une crise pétrolière nous guette. Mais des crises pétrolières, il y en a toujours eu. C'était quand, la première, déjà ? Au début des années soixante-dix. À l'époque, j'avais à peu près cinq ans. Je ne comprenais pas grand-chose mais je me souviens qu'on devait faire la queue pendant des heures à la station-service et que mon père s'énervait de plus en plus. On devait être en vacances, je crois, parce qu'il répétait sans cesse : « Qu'est-ce que nous allons faire s'il n'y a plus d'essence ? Comment allons-nous rentrer à la maison ? »

Werner éclata de rire, un rire bref et sec.

— Et puis on est passé à autre chose.

— Je me rappelle les interdictions de rouler le dimanche, enchaîna Dorothea. Chez nous, dans le couloir, il y avait une photo de mes parents en train de se promener sur la B14 complètement déserte. Ma mère attendait Frieder à l'époque.

— Oui, c'est vrai. Ces fameuses interdictions de rouler le dimanche. Nous aussi, nous sommes allés nous balader sur la nationale. Elle était bourrée de monde. Je trouvais ça super.

Des souvenirs refirent surface dans l'esprit de Dorothea.

— Mon père qualifiait la B14 de « punition du destin » parce que Gottlieb Daimler avait inventé le moteur à quatre temps à Cannstatt. Elle passait juste à côté de chez nous, parfois il y avait tellement de trafic que tu avais du mal à respirer.

Les discussions à table se terminaient souvent par un exposé de leur père. Sur l'histoire de la technique. Sur la destruction de la nature par l'homme.

— Je me rappelle que papa nous parlait de Bertha Benz, qui avait entrepris le premier vrai voyage en automobile. De Mannheim à Pforzheim, en 1888. J'étais si fière que ce soit une femme qui ait tenté l'aventure.

Souvenirs…

— Elle devait s'arrêter dans les drogueries pour acheter de l'essence en bouteille. Il n'y avait pas encore de stations-service. L'essence servait seulement de produit ménager.

Pendant quelques instants, ils retombèrent dans un silence méditatif. Leur auto, un descendant direct de ces premières calèches à moteur, roulait sur une route large et solide comme il n'en existait pas encore à l'époque.

— Le monde a sacrément changé depuis, lâcha Werner.

Dorothea hocha la tête.

— Et tout cela rien que parce qu'il y avait le pétrole.

Une voiture les doubla, à une vitesse folle.

— Si Anstätter a raison, nous serons en tout cas bientôt débarrassés de ce genre de cinglé, bougonna Werner. Ce ne serait pas un mal.

Il rumina cette pensée pendant un petit moment.

— Nous devrions songer à refaire l'isolation de la maison. Je veux dire, si le fioul devient hors de prix… Nous pourrions aussi demander à ton frère d'installer des panneaux solaires, pour la piscine par exemple. Comme à la clinique où séjournait Markus. Surtout que notre bassin est loin d'être aussi grand que le leur ; il devrait nous rester un peu de courant pour chauffer les autres pièces.

Sauf qu'en ce moment ils ne pouvaient pas se le permettre, même avec la réduction que Frieder ne manquerait pas de leur accorder. Et si tout devenait plus cher… Dorothea pensa à son magasin. Ce rêve aussi s'achevait. Il fallait fermer boutique aussi vite que possible.

— Si l'essence augmente, dit Werner, les routes seront peut-être moins encombrées. Et quand on songe qu'à l'heure actuelle le plus petit pot de yaourt fait des kilomètres avant d'être en rayon… Ça ne paraît pas franchement nécessaire, à bien y réfléchir. Ou bien que les boîtes de conserve voyagent d'un bout à l'autre de l'Europe pour que les étiquettes soient collées dans un pays à bas salaires. C'est de la

folie.

Il ricana.

— Pour nous, de toute façon, ça ne change pas grand-chose. Je fais le plein à l'usine où ça ne coûte pas un sou.

Dorothea se tourna vers lui et observa Werner avec un sentiment d'irréalité. Comme s'il s'agissait d'un mauvais rêve. Il n'avait quand même pas sorti une ânerie pareille ? Elle n'avait pas épousé un homme qui, devant un tel danger, ne raisonnait pas plus loin que le bout de son nez ?

Si. Il l'avait dit. Et même, il le pensait.

— C'est tout ce qui te vient à l'esprit, Werner Utz ? demanda-t-elle. En admettant que le pétrole vienne à manquer, je veux dire, en admettant que nous touchions vraiment à la fin du pétrole dont dépend le monde entier, tu ne peux tout de même pas te contenter d'un « je fais le plein à l'usine ». L'essence ne va pas y arriver par enchantement si jamais il n'y en a plus, nom d'un chien !

— Oh, quand même…, grommela Werner, mal à l'aise.

— Réfléchis deux minutes à tous les objets à base de pétrole. Le plastique. Tous les emballages. Pratiquement tout ce qu'on peut acheter au supermarché est protégé par de la cellophane, par un blister, que sais-je ? Et tout ça, c'est du plastique. Tous les matins, je mets le casse-croûte de Julian dans un sachet de congélation. Et si tout augmente, les autos aussi vont devenir plus chères. Des autos plus chères, de l'essence plus chère, ça veut dire que les gens vont acheter moins de voitures. Et alors ? D'où vas-tu le tirer, ton salaire par exemple ?

Werner avait blêmi.

— Merde, murmura-t-il. Merde, c'est vrai, tu as raison. Je n'avais pas encore pensé à ça. Je vais peut-être perdre mon boulot.

Ils poursuivirent leur route en silence, un kilomètre après l'autre. La peur semblait se répandre dans l'habitacle à la manière d'une mauvaise odeur. L'aiguille de la jauge baissait ; on aurait dit un signe de mauvais augure.

— En Allemagne, un emploi sur deux relève de l'industrie automobile, dit brutalement Werner. Je préfère ne pas y penser. Si la théorie d'Anstätter se vérifie, nous courons à la catastrophe absolue.

Dorothea laissa résonner ces paroles. De manière étrange, le paysage au-dehors semblait devenir de plus en plus gris.

Ne pas y penser, répéta-t-elle. Voilà peut-être l'erreur qu'ils avaient commise.

Ils attendaient donc dans le salon VIP de l'aéroport de Francfort. Mandhur tenait contre lui un gros animal en peluche aux pieds disproportionnés, le cadeau d'adieu des infirmières. Wasimah portait

un sac en cuir contenant les médicaments que le docteur Rugland leur avait donnés en même temps que des instructions détaillées et des conseils. Elle avait refusé de l'enregistrer avec les autres bagages. Il pouvait se perdre, avait-elle expliqué, et d'ici qu'on l'ait retrouvé, son fils pouvait s'être étouffé.

Elle était toujours coiffée d'un foulard. Manifestement, elle n'avait pas l'intention de se voiler le visage. Au Maroc, ce n'était pas obligatoire.

— L'Ouest nous a minés et corrompus, bougonna Abu Jabr, rongé par l'amertume. Les croisés au Moyen Âge ont peut-être échoué, mais pas les marchands américains avec leur argent. Ils nous ont acheté notre morale, notre foi…

Il tressaillit en entendant Wasimah, à côté de lui, s'exclamer dans un souffle ardent :

— Abu, je vous en prie, je n'en peux plus !

— Wasimah !

Elle ferma les yeux et répéta :

— Je. N'en. Peux. Plus.

Puis elle ouvrit les paupières et le fixa d'un air farouche.

— Je n'en peux plus de nous entendre nous lamenter sans cesse. Toujours rejeter la faute sur les autres à coups d'arguments faciles. Les croisades, oui. Bien sûr. Une catastrophe, une vacherie sans nom – mais enfin, Abu, c'était il y a mille ans. Mille ans ! Cela n'explique pas pourquoi, à l'heure actuelle, nous ne sommes plus bons à rien.

— Plus bons à rien… Qu'est-ce que tu racontes là, femme ?

— Essayez un peu de trouver un artisan à Riyad, vous comprendrez ce que je veux dire. Même si vous en dénichez un, ce sera un Pakistanais, pas un Arabe.

Elle esquissa un geste de la main, comme pour tout envoyer promener.

— Nous contrôlons le pétrole et, pourtant, nous restons impuissants. Nous sommes divisés. Nous devons accepter un rapport des Nations unies nous accusant de retomber à un niveau d'études inférieur à celui du monde entier et nous ne pouvons rien répondre car c'est la vérité. Quand Mahomet – Dieu le bénisse et lui accorde le salut – a reçu le Coran, l'Europe était un continent obscur et sanglant ; et, en Amérique, les Indiens chassaient le bison avec des javelots en pierre. À l'apogée de l'empire arabe, à l'époque de personnages tels que Saladin, al-Biruni et Ibn Hazm, les villes arabes formaient des bastions de culture et de savoir. Pas une cité sans bibliothèque. L'Arabie incarnait la liberté et la tolérance dans un monde barbare. À l'époque, nul n'aurait jamais cru que l'Europe se relèverait un jour.

On aurait dit un professeur en chaire. Abu Jabr constata avec stupeur que sa belle-fille était une érudite.

— Vous savez à quoi tient la différence ? Les Européens ont appris. Ils ont appris chez nous les bases de la médecine, de l'astronomie, des mathématiques. Aujourd'hui encore, ils parlent de chiffres « arabes » alors que ces chiffres n'ont plus rien d'arabe depuis bien longtemps. Ils parlent toujours d'algèbre, d'algorithmes, de chiffres – rien que des mots arabes. La plupart des étoiles les plus lumineuses dans le ciel portent toujours le nom que leur ont donné les astronomes arabes. Ils ont appris auprès de nous, vous comprenez, auprès de nous et auprès d'autres ; et ils ont fait progresser ce qu'ils avaient appris, tandis que nous, les Arabes, nous n'avons pas bougé. Nous n'avons jamais manifesté d'intérêt pour les connaissances que nous pouvions acquérir grâce à eux. Voilà mille ans que nous marinons dans notre jus. Et quand un Arabe reçoit le prix Nobel, vous pouvez parier qu'il est de nationalité américaine. Nous…

Wasimah s'arrêta brusquement d'un air effaré, mit la main devant sa bouche et écarquilla les yeux.

— Excusez-moi, Abu, murmura-t-elle. Je ne voulais pas vous manquer de respect. Pardonnez-moi. Allah m'est témoin, je vous vénère, Abu…

— Laissons, dit Abu Jabr à voix basse. C'est toi qui as raison. N'en parlons plus.

Ils se turent donc. De l'autre côté de la baie vitrée, on apercevait de gigantesques avions qui se positionnaient, démarraient, décollaient. Des millions de gens fréquentaient cet aéroport, jour après jour. La monstrueuse machine qui permettait à chacun d'atterrir où il le souhaitait dépassait l'entendement d'Abu Jabr. Il ne comprenait qu'une chose, à savoir que toute cette organisation reflétait la culture dominante de l'époque, à laquelle aucun Arabe n'avait contribué de manière décisive.

Cette pensée laissait derrière elle un goût amer. Mais il la remâcha, se pénétra de la vérité de ce constat. Apprendre, oui. C'était la clé du succès.

On annonça l'avion pour Marrakech. Nouvelle occasion d'amertume : devenir apatride, réfugié dans un pays inconnu, livré à la bonne grâce d'un souverain étranger. Tout se déroula pourtant sans problème. Les fauteuils étaient confortables. Mandhur était comme d'habitude ravi de prendre l'avion et il s'endormit peu après le décollage, le front appuyé au hublot.

— Dis-moi, ma fille, dit Abu Jabr lorsque Wasimah eut allongé son fils et l'eut recouvert, j'aimerais te poser une question…

Elle leva les yeux.

— Oui ?

— Que penses-tu de l'énergie solaire ?

— C'est encore pire que ce que nous pensions, dit Werner après avoir passé deux heures à chercher des informations sur Internet.

Julian était au lit. Quand Dorothea était allée lui dire bonsoir, il lui avait demandé s'ils s'étaient disputés ; il régnait une drôle d'atmosphère depuis leur retour.

Elle l'avait rassuré autant que possible. Non, ils ne s'étaient pas disputés. Mais ils avaient des soucis, c'était vrai. Julian n'avait pas demandé lesquels, il avait simplement dit que ça pouvait arriver, qu'il connaissait ça. Parfois, il parlait vraiment comme un préado. Il était urgent de lui faire un petit frère ou une petite sœur. En même temps, si cette histoire de pétrole était vraie, cela paraissait un peu risqué…

Elle n'en revenait pas que Markus ait téléphoné justement ce jour-là. D'un autre côté, c'était logique – dimanche ! Il avait sans doute cru pouvoir les joindre plus facilement. Il s'était réfugié aux États-Unis, donc. Elle s'en était à moitié doutée. Dommage qu'elle n'ait pas pu lui parler ; elle aurait bien aimé savoir ce que sa disparition signifiait.

Puis Werner avait descendu l'escalier, une pile de feuilles à la main, et elle avait oublié les soucis qu'elle se faisait pour son frère.

— Anstätter a raison, poursuivit Werner, le pétrole sert à fabriquer des engrais.

Il se laissa tomber sur le divan sans lâcher ses papiers.

— Et les pesticides. Les champs cultivés de manière traditionnelle, c'est-à-dire sans ces produits chimiques, ont un rendement huit fois inférieur, parfois moins encore. Pour élever un bœuf jusqu'à l'âge de l'abattoir, il faut en gros mille litres de pétrole – pour se nourrir, pour les machines et ainsi de suite. Si on n'a plus de pétrole, cela veut dire que, même en Europe, on va rencontrer des problèmes d'approvisionnement. Et je ne te parle pas du tiers-monde : dans les pays où l'alimentation n'est déjà pas assurée à l'heure actuelle, il faut s'attendre à des famines d'une ampleur inimaginable.

Son regard, perdu dans le vide, voyait des scènes effroyables.

— Alors surgiront des marées de fugitifs. Ils essaieront de venir chez nous, dans les pays plus riches. Quand tu n'as plus rien à perdre… Ça peut se comprendre. Mais ça veut dire que le monde va se décomposer. Qu'il y aura la guerre… Quoique. Comment mener une guerre sans carburant pour les chars, pour les bateaux, les avions ?

Un souffle d'air froid parut soudain traverser la fenêtre. Dorothea tourna les yeux vers le dehors, la vaste et sombre plaine à leurs pieds où brillaient des milliers de lumières. Des lumières qui s'éteindraient sous peu si tout était vrai.

— Je n'arrive pas à le croire, murmura-t-elle. C'est tellement… au-delà de tout.

C'était pourtant ce que son père avait toujours prédit. Un jour, répétait-il sans cesse, cette civilisation technique va s'effondrer sous le

poids de sa folie.

— Les soins représentent un autre problème, reprit Werner. Un site affirme que, sur les cent cinquante mille médicaments produits par un grand laboratoire pharmaceutique, l'aspirine est le seul où le pétrole ne joue aucun rôle. Imagine un peu : la famine, pas d'essence pour transporter au moins quelques vivres dans les régions concernées et, pour finir, aucun médicament pour lutter contre les maladies qui se déclareront. En d'autres termes, c'est la porte ouverte aux épidémies ou, plutôt, à de véritables pandémies…

— Plus de seringues jetables, se rendit compte Dorothea. Plus de perfusion. Plus de gants en plastique…

— On peut poursuivre la liste à l'infini, renchérit Werner. La peinture, le vernis, les dissolvants sont à base de pétrole. Les fibres synthétiques des vêtements et des moquettes – le Nylon, le Perlon et autres créations textiles. Les conservateurs. Les produits chimiques pour la photographie. Les lessives. Les explosifs. L'encre d'imprimerie. Les lubrifiants. Les isolants contre l'humidité. Les cosmétiques. L'aspartame. Sans oublier l'asphalte pour les routes !

Werner tira sur le col de sa chemise.

— Sur nos nouveaux modèles, quarante pour cent des pièces se composent de matière synthétique. Qu'on achète nos voitures ou pas, ça n'a aucune d'importance. Nous ne serons de toute façon plus en mesure de les fabriquer !

— Et comment va-t-on approvisionner les supermarchés ? Sans carburant pour les camions ?

— Les gens vont faire des stocks, ils vont carrément piller les magasins.

Werner inspira nerveusement.

— Autrefois, je trouvais effroyables les récits de mes grands-parents sur la guerre. Mais c'était de la gnognotte comparé à ce qui nous attend quand il n'y aura plus de pétrole.

Ils se regardèrent sans rien dire. Mais Dorothea savait qu'à cet instant ils pensaient tous les deux la même chose. La fin du pétrole pouvait signifier la fin de l'humanité.

Werner se leva d'un bond et fit les cent pas dans la salle de séjour.

— Il faut réfléchir à la meilleure façon de s'y préparer. De subvenir à nos besoins par nous-mêmes si nécessaire. Nous avons encore beaucoup de place à la cave, c'est un avantage. Nous pouvons y entreposer des réserves pour plusieurs mois, voire plusieurs années. La farine, l'huile, le sucre, les conserves – ce genre de provisions. Qui restent consommables longtemps. Les premiers temps seront les plus difficiles. Si nous y survivons…

Une idée lui traversa l'esprit.

— À la fin des vieux annuaires téléphoniques, il y avait une page

avec une liste des précautions à prendre en cas d'urgence. Éditée par la protection civile. La signification des sirènes, les papiers à emporter, la constitution de réserves de survie. C'était dans le répertoire des indicatifs téléphoniques, je crois. Ça existe encore aujourd'hui ?

Dorothea secoua la tête.

— On a juste un CD.

— Bravo ! Ça va nous servir s'il n'y a plus de courant…

Werner reprit sa ronde inquiète.

— Des bougies. Nous avons besoin d'un stock de bougies. Et des allumettes. Des réserves d'eau, on en a, mais il nous faudrait un appareil pour filtrer le chlore et tout le reste.

Il tendit l'index dans sa direction.

— On s'en occupe dès la semaine prochaine. Laisse-moi réfléchir…

Il s'arrêta devant le calendrier mural.

— Demain, c'est la conférence des chefs de département. Mardi, j'ai la réunion de l'équipe… Disons mercredi, je pourrais caser ça l'après-midi. On n'a qu'à aller faire des grosses courses. D'ici là, on peut encore réfléchir aux choix les plus judicieux. Nous devrions nous arranger pour acheter des produits utiles même s'il s'agit d'une fausse alerte…

Une bourrasque soudaine fit trembler les vitres. Werner s'arrêta et se passa les mains sur le visage. Ses yeux étaient empreints de perplexité au moment où ils se fixèrent sur Dorothea.

— Tu crois que nous exagérons ?

Elle haussa les épaules d'un air désemparé.

— Je l'ignore.

— Je me suis rappelé à l'instant la panique qu'avait suscitée à l'époque le bogue de l'an 2000. Là aussi, on craignait l'apocalypse. Et les explications semblaient toutes affreusement logiques.

Les ordinateurs allaient achopper sur la date parce qu'avant on enregistrait seulement les deux derniers chiffres de l'année ; du coup, ils allaient couper le courant, effacer la situation des comptes bancaires, provoquer l'effondrement du système financier ou déclencher des missiles nucléaires. Et qu'est-ce qui s'est passé en fait ? Deux ou trois centenaires ont reçu une convocation à l'école, mais c'est à peu près tout. Et, le 2 janvier 2000, les gens qui avaient investi dans des groupes électrogènes ou du matériel de survie se sont retrouvés comme des couillons.

— Nous aussi, nous voulions acheter des réserves de survie à ce moment-là, se souvint Dorothea. Finalement, on n'en a pas eu l'occasion à cause de tes heures supplémentaires.

Werner sourit en coin.

— Le soir du nouvel an, j'ai même rempli la baignoire.

— Oui ! Et je me suis servie de l'eau pour arroser les fleurs.

Il se frotta le menton.

— La situation n'est peut-être pas si grave. Sûrement, même. Je veux dire, regarde, il y a toujours des gens pour prédire la fin du monde, non ? À la fac, par exemple, il y avait un gars dans ma promo qui avait flashé sur Nostradamus. Il était persuadé que le monde allait disparaître avant la fin de ses études. Du coup, évidemment, il ne fichait pas grand-chose ; il n'a jamais eu sa première année.

Dorothea se leva pour fermer les rideaux. Elle avait froid.

— En tout cas, on ferait bien d'acheter du fioul. De remplir à fond les cuves.

— Il n'a jamais été aussi cher ! objecta Werner.

— Quand même, insista-t-elle.

Le lundi matin, Markus prit son petit-déjeuner dans un café qui possédait une borne Internet. Il mangea des œufs brouillés avec du lard et but son café tout en consultant une banque de données qui lui révéla que le voisin de gauche de Charles Taggard s'appelait Hamid al-Shamri et celui de droite Keith Snow. Il nota tout de suite leurs numéros.

Ensuite, il se rendit à la cabine téléphonique. Keith Snow. Cela n'avait pas l'air bien compliqué.

Il tomba sur son épouse, qui se montra par bonheur très loquace, qui parut même franchement ravie de cette oreille attentive. Markus se présenta comme un ami de Mr. Taggard et prétendit chercher à le joindre depuis plusieurs jours. Il n'y avait jamais personne, le répondeur n'était pas branché non plus ; il espérait qu'il ne s'était rien passé. Aurait-elle la gentillesse de le mettre au courant ?

Elle ne demanda même pas comment il avait obtenu son numéro – peut-être les moteurs de recherche sur Internet n'avaient-ils aucun secret pour elle – et se mit aussitôt à bavarder. Il se passait des choses bizarres : cela faisait une éternité qu'elle n'avait pas aperçu Mr. Taggard lui-même, mais, depuis quelques semaines, des inconnus n'arrêtaient pas d'entrer et de sortir.

— Ils ont demandé à mon mari – imaginez un peu ! – s'il savait où *mister* Taggard se trouvait. Quant au voisin de l'autre côté, qui est pédiatre à Beltsville, un homme tout ce qu'il y a de plus paisible, ils l'ont carrément embarqué ! Et pour autant que j'ai pu voir de ma fenêtre, ils n'ont pas fait dans la tendresse.

— Ce n'est pas vraiment rassurant, laissa tomber Markus pour contribuer un peu à la conversation.

— En effet. On dirait bien que *mister* Taggard a commis une bêtise et qu'on le recherche. Quoique, avec la meilleure volonté du monde, je n'arrive pas à le croire.

Moi, si, pensa Markus.

— Dans quinze jours, vous allez être furieuse ! dit le chauffeur du camion-citerne pendant que le fioul coulait dans les cuves. Peut-être même la semaine prochaine.

— Ça ne fait rien, répondit Dorothea en regrettant de ne pas avoir passé un gilet au-dessus de son pull-over.

Le vent soufflait plus fort qu'elle ne l'avait cru avant de sortir et il était si froid qu'on avait l'impression d'être coupé en deux.

— Après-demain au plus tard, les Amerloques contrôlent les réservoirs, reprit le chauffeur.

C'était presque toujours le même, un homme trapu aux joues couperosées et à la barbe blonde qui lui évoquait un marin égaré. Il connaissait le chemin par cœur, il faut dire qu'il venait souvent.

— … Alors le prix du pétrole va redescendre ; c'est comme ça que ça marche aujourd'hui, avec la Bourse. Avant même qu'ils aient embarqué un seul litre de pétrole ! Encore que, ça aussi, ça ne va pas traîner. Si les Amerloques prennent les choses en main, c'est l'affaire de quelques jours ; après, le pétrole va couler.

La pompe s'arrêta, les cuves étaient pleines. Le chauffeur rangea ses tuyaux sans se presser ; en arrivant, il avait expliqué qu'il n'avait pratiquement rien à faire en ce moment, tout le monde attendait la baisse des prix.

Quand il lui tendit la facture et qu'elle découvrit la somme à payer, Dorothea faillit s'étouffer. Plus du double par rapport à la dernière fois !

— Je vous l'ai dit, vous allez être furieuse, répéta le chauffeur.

— Il y a tellement de raisons d'être furieuse aujourd'hui, répliqua Dorothea, un peu plus, un peu moins…

Après avoir raccroché, Markus observa la rue à travers la cabine et se demanda que faire. Son regard tomba sur une petite vitrine. Black Bird Property. L'homme au paquet de chips n'avait-il pas évoqué ce nom ? Si. Il s'agissait de l'agence qui avait vendu la maison des Taggard.

Là, peut-être serait-on de quelque secours.

L'homme assis derrière un petit bureau à l'intérieur de l'agence s'appelait Peter Gwin. Il avait un long visage chevalin, il était bien habillé et se montra extrêmement serviable.

— Taggard, oui, bien sûr, je me souviens. Très bien, même. Il est venu pour la maison de ses parents, une affaire sans histoire.

— Et vous n'auriez pas son adresse, par hasard ?

— Si, bien sûr.

Il ouvrit le tiroir d'un fichier et en sortit du premier coup une

feuille cartonnée pliée en deux, comme celles qu'utilisent les médecins. Le bureau dans son ensemble produisait d'ailleurs une impression d'ordre extrême, même si l'agent immobilier ne possédait apparemment pas d'ordinateur. L'appareil le plus moderne que Markus apercevait était un gros fax.

— Le patelin s'appelle Bare Hands Creek. Mais ne me demandez pas où il se trouve !

Il se révéla en effet très difficile à localiser. Internet n'en avait pas entendu parler et connaissait encore moins le numéro de téléphone de Taggard. Markus dut entrer dans deux librairies avant de mettre la main sur une carte de l'Idaho assez précise pour y faire figurer de tels bleds.

Bare Hands Creek était vraiment perdu en pleine brousse. Une ligne très fine menait à un point minuscule au beau milieu du parc national de Payette, à la limite d'une réserve naturelle portant le nom de *River of no Return Wilderness Area.*

Markus évalua la distance à l'aide d'une carte routière. Trois bons milliers de kilomètres. En voiture, trois bonnes journées de route.

Il résolut de partir sur-le-champ.

CHAPITRE 35

Lorsque Markus partit enfin, il était presque midi. Poussé par le sentiment qu'on ne se mettait pas au volant pour un trajet de trois mille kilomètres sans préparatifs, il avait fait diverses emplettes – une couverture chaude, une bouteille isotherme, une pelle de camping et, bien entendu, des provisions. Même s'il avait conscience que cette précaution pouvait sembler inutile dans un pays où, sur n'importe quelle route, il suffisait de faire quelques milles pour tomber sur un snack-bar ou un fast-food. Il caressa même l'idée d'acquérir un GPS, mais aucun des appareils qu'il testa ne connaissait Bare Hands Creek. Il renonça donc à cet achat. Il s'en sortirait parfaitement avec sa carte.

À deux heures et demie, il atteignait la frontière de l'Iowa et, une heure plus tard, la ville d'Iowa City où il s'arrêta pour faire le plein d'essence et de café.

Comparé à ce trajet, les routes les plus monotones de Pennsylvanie ou d'Illinois lui semblaient après coup excitantes. Il s'agissait ici pour l'essentiel de rouler tout droit ; il n'y avait, à droite, que des champs à perte de vue et, à gauche, que des champs à perte de vue. Il aurait pu attacher son volant et faire une sieste qu'il n'aurait rien pu se produire.

Quand il arriva à Des Moines, il faisait déjà nuit et il s'était mis à pleuvoir. De ce fait, il manqua la bretelle d'accès à l'Interstate 80, resta sur la 35 et poursuivit un bon moment en direction du sud sans s'en apercevoir.

Il dut faire demi-tour, revenir sur son chemin et prendre la bonne sortie. Il doubla un panneau l'informant, sans qu'il comprît la raison de ce renseignement, que l'Iowa occupait la vingt-troisième place dans le classement des États américains par superficie et qu'avec ses cent quarante-trois mille kilomètres carrés environ, après conversion, il était plus grand que la Grèce.

Markus s'arrêta pour la nuit juste avant Council Bluffs, toujours dans l'Iowa ; il chercha un motel, laissa la moitié du repas dans son assiette et s'endormit d'un sommeil lourd et sans rêve.

Le mardi matin, il se réveilla de bonne heure et pourtant reposé. Il se sentait en pleine forme, se hâta de prendre son petit-déjeuner et se mit en route dès que possible. Le Nebraska, enfin. Il passa Omaha et maintint le cap sur Lincoln.

Dans le Nebraska, la vitesse limite autorisée, fixée à soixante-quinze milles à l'heure, ce qui correspond tout de même à cent vingt

kilomètres, était plus élevée que précédemment. Par malheur, cette largesse demeura théorique car il se mit à neiger et, bien que la neige ne tienne pas, il semblait avisé de ne pas rouler trop vite.

Il laissa Grand Island derrière lui. Pour sûr, le paysage dans le Nebraska était magnifique. Seulement Markus n'en profitait pas, il voyait seulement les routes. Ou, plus exactement, la route, l'Interstate 80, qui lui faisait peu à peu l'effet d'être son destin, comme s'il roulait dessus depuis le premier jour et qu'il était condamné à y rester jusqu'à la nuit des temps.

Il entra dans le Wyoming au cours de l'après-midi, souffrant de maux de tête, de douleurs à la gorge et de quintes de toux. À proximité de Cheyenne – en réalité, du panneau indicateur perdu, comme lui et comme la route, dans une espèce de brouillard informe mêlé de neige et de gouttes de pluie –, il aperçut une pharmacie où il acheta un médicament contre le rhume, le plus fort qu'on puisse obtenir sans ordonnance.

Il mit fin à son deuxième jour de route non loin de Laramie. Il faisait nuit depuis un bon moment, il avait roulé pendant douze heures et se sentait crevé. Sous l'effet de la fièvre, il avait déliré sur les documents de Block tout en conduisant. Il était vraiment temps de faire une pause. Il n'avait même pas faim. Il ferma la porte de sa chambre derrière lui, prit la dose maximum de médicaments, se mit au lit et s'endormit avant que sa tête ait touché l'oreiller.

Morte de froid, Dorothea avait allumé le chauffage. Le ronronnement goulu de la chaudière l'effrayait ; en même temps, elle appréciait de pouvoir à nouveau s'asseoir dans le séjour sans grelotter.

Werner rentra plus tôt que d'habitude ; la réunion de l'équipe avait été annulée. Ils restèrent ainsi côte à côte à regarder les informations et les émissions spéciales qui traitaient toutes du même sujet : le chaos en Arabie Saoudite.

Une demi-douzaine de chefs religieux et de chefs de tribus revendiquaient à présent le pouvoir sur le pays du désert. Chacun d'eux avait ses partisans, qui combattaient les partisans des autres. Même à La Mecque, des affrontements sanglants avaient éclaté, ce qui provoquait une réaction de la part des autres pays arabes, inquiets pour les Lieux saints.

Les chefs autoproclamés s'entendaient tous sur un point : la condamnation de l'intervention américaine. Les États-Unis devaient quitter le pays sur-le-champ, sans subterfuges, et ils devaient cesser de s'immiscer dans les affaires intérieures du peuple saoudien. La Chine soutenait cette position et déposait sans arrêt de nouvelles résolutions au Conseil de sécurité des Nations unies, où elles étaient cependant aussitôt bloquées par le veto des États-Unis. Dans une allocution

télévisée, le président américain déclara qu'aucun des leaders revendiquant désormais le pouvoir sur l'Arabie Saoudite ne détenait de légitimité et que, du fait de la multiplication des attentats visant l'industrie pétrolière saoudienne, les États-Unis, dans leur fonction traditionnelle de puissance protectrice du pays, se voyaient appelés à rétablir l'ordre et le calme dans la mesure de leurs possibilités et à préserver la richesse du peuple saoudien, le pétrole, des risques de détournement et de destruction. Par ailleurs, le pétrole constituait une matière première bien trop importante et l'économie mondiale dépendait bien trop de cette source d'énergie pour qu'on la laissât devenir un jouet aux mains de clans opposés.

À peine cette allocution avait-elle été prononcée que les troupes américaines déployées en Arabie Saoudite firent savoir par radio, à la télévision, au moyen de tracts et par haut-parleurs que toute résistance à la progression des forces de l'ordre devait cesser. À partir de ce moment, tous les moyens disponibles seraient mis en œuvre pour écraser la rébellion.

Markus se réveilla dans un lit aussi trempé que si on y avait déversé un seau d'eau durant la nuit. Tellement il avait transpiré.

Bon signe, se dit-il. Du reste, il se sentait bien. Il n'était plus très tôt et la plupart des clients avaient déjà quitté le motel quand il pénétra dans la salle du petit-déjeuner où régnait un merveilleux silence. Le téléviseur semblait en panne ; du moins un homme à l'air grincheux l'avait-il démonté et bricolait-il avec un tournevis. Le seul inconvénient du soleil inattendu de ce mercredi matin était la forte odeur d'essence qui empestait l'ensemble du local.

Vers midi, Markus atteignit l'Utah, dont il ne traverserait que le nord-est. Il prit l'Interstate 84 en direction du nord et, deux heures plus tard, il se trouvait dans l'Idaho. Il savait que plus de cinq cents kilomètres l'attendaient encore, néanmoins il avait le sentiment d'être bientôt arrivé.

Il roula, roula, roula. Des bourrasques de neige alternaient avec des trombes de pluie ; de temps à autre pourtant, un rideau s'ouvrait sur un paysage si primitif et si grandiose que Markus en avait le souffle coupé. Quelle région ! Même s'il ne devait pas trouver Taggard…

Non. Il s'interdit de telles pensées. Il allait le trouver.

Twin Falls. Il poursuivit son chemin. Quand il atteignit Boise, il faisait déjà nuit. Pour la première fois, des panneaux indiquaient la direction de la Payette National Forest.

Il songea à faire le plein. Il commençait à être temps, mais, comme il y avait une queue abominable aux deux stations-service devant lesquelles il passa, il remit cela à plus tard. Ça aurait duré des

heures et il était pressé.

Il s'agissait maintenant de rester vigilant. Là, la cascade. Désormais il touchait vraiment au but. Direction McCall, oui, c'était bon. Mais il ne fallait pas se tromper de carrefour.

Il conduisait à présent comme sous hypnose, comme guidé par une puissance surnaturelle. Il tourna, se rabattit, lut des panneaux, vérifia sur la carte ; c'était toujours bon. Les autoroutes avaient depuis longtemps cédé la place à des routes ordinaires, et même de petites routes, étroites et tortueuses, pas toujours impeccables ; cependant, il continuait d'avancer, dans l'obscurité, dans les averses de neige, dans le brouillard. À des intersections dépourvues de panneaux indicateurs, il choisissait un chemin à vue de nez, sans s'inquiéter, pour constater au bout d'un moment qu'il avait eu raison. Autant de chance ne le surprenait même pas. Il ne pouvait en être autrement. L'aiguille de la jauge était déjà dans le rouge, mais cela ne l'inquiétait pas. Il allait trouver Taggard, il en était sûr. Taggard et les documents.

Son front était brûlant, il semblait projeter une lumière accrue sur la petite route goudronnée qu'il gravissait.

Puis enfin : un panneau en bois. Bare Hands Creek, en lettres taillées au ciseau et peintes en noir. Il était arrivé. On distinguait vaguement dans l'obscurité des chalets au toit bas, des arbres et des granges.

Il ouvrit la fenêtre et s'adressa à deux hommes qui marchaient au bord de la route, une capuche sur la tête et un fusil sous le bras. Il cherchait Charles Taggard.

L'une des deux sentinelles tendit la main et dit :

— Continuez jusqu'au croisement, ensuite c'est la maison à droite.

Même cela ne le surprit pas. Il roula encore une cinquantaine de mètres, se gara devant le chalet, descendit de voiture et frappa à la porte.

Ce fut effectivement Taggard qui ouvrit.

— Vous ?

Il leva les sourcils.

— Vous avez les documents de Block, dit Markus.

L'homme mince le dévisagea.

— Entrez.

Une chaleur suffocante enveloppa Markus lorsqu'il pénétra dans la maison. Ça sentait le moisi, la viande rôtie, la transpiration, le linge qui aurait dû être lavé depuis longtemps.

— Je sais quel petit jeu vous jouez, déclara Markus.

Taggard désigna le canapé.

— Prenez donc place.

Markus se laissa tomber dans le divan élimé. Les murs étaient revêtus de frisettes. Ici et là, des posters aux couleurs passées

montraient des femmes en tenue légère, des femmes qui, à présent, devaient bien être grands-mères et des paysages de montagne sauvages.

— Vous nous avez espionnés, Block et moi. À Dhahran. Après l'enlèvement de Block, vous avez mis ses documents à l'abri et vous avez donné votre démission pour exploiter l'affaire à votre propre compte.

Taggard s'assit dans le seul fauteuil dont le dossier était couvert d'une pile d'habits.

— Vous me voyez faire des affaires ici ?

— Vous devez vous planquer parce que vos anciens collègues vous recherchent. Même qu'ils vous attendent déjà dans votre ancienne maison à Washington.

Taggard esquissa un léger sourire.

— Ils vont avoir d'autres chats à fouetter. S'ils me recherchaient sérieusement, ils m'auraient retrouvé depuis longtemps. Vous avez bien réussi.

Il avait l'air vieilli. Cela tenait peut-être au fait qu'il portait un jean et une chemise de bûcheron à carreaux rouges ou à la fine barbe qu'il avait laissée pousser.

— Vous attendez, poursuivit Markus. Vous laissez pourrir la situation en Arabie Saoudite…

— Ce n'est pas difficile, lâcha l'ex-agent de la CIA.

— … et quand ça va vraiment barder, quand le pétrole atteindra des sommes astronomiques et que l'économie mondiale sera sur le point de s'écrouler, vous vous ramènerez avec la méthode Block. Et vous allez vous en mettre tellement plein les poches qu'à côté de vous Bill Gates aura l'air d'un malheureux.

Pourquoi Taggard le fixait-il avec une expression aussi étrange ? Un peu comme s'il ressentait de la pitié ? Il ne s'agissait pas d'un sourire triomphant, ce n'était pas la mine d'un coupable qui se sait pris sur le fait et confondu. Taggard le dévisageait avec, oui, de la tristesse dans le regard.

— Puis-je vous offrir quelque chose ? demanda-t-il. Je viens de faire du thé, exactement ce qu'il faut par un temps pareil. Ou souhaitez-vous peut-être manger ?

Markus souffla avec mauvaise humeur.

— Ne détournez pas la conversation.

— Vous avez mauvaise mine, si vous me permettez cette remarque. L'air malade.

— Les documents de Block m'appartiennent. Il avait deviné qu'un malheur le guettait. Il avait d'ailleurs deviné beaucoup de choses.

Markus s'adossa au canapé. Il se réjouissait d'être assis. Et d'être au chaud également.

— Je me demande même si vous n'êtes pas mêlé à son enlèvement.

Taggard se leva d'un mouvement brusque, se rendit dans la pièce voisine et en revint avec quatre carnets en carton noir qu'il jeta à côté de Markus sur le divan.

— Tenez. Les voilà.

Markus observa son hôte d'un air troublé. Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Il prit le premier carnet en main, en caressa la couverture usée et l'ouvrit. Les pages étaient couvertes d'une écriture si dense qu'elles crissaient quand on les tournait. Block avait utilisé des crayons de différentes couleurs, fait tenir sur les feuilles de grands tableaux regorgeant de chiffres, de symboles, de signes plus et moins. Des listes entières de types de roche aux différences subtiles. Des schémas de derricks, de machines, de strates géologiques. Des esquisses de cartes maculées d'annotations minuscules, à l'écriture difficilement lisible. Au premier abord, Markus n'y comprenait rien, mais sans doute tenait-il entre les mains une mine de découvertes révolutionnaires.

Puis, soudain, cela lui fit presque mal, il saisit.

— Vous n'allez pas me laisser partir. Pas avec ces notes dans mes bagages.

Comment avait-il pu se montrer aussi naïf ? Sûrement à cause du rhume qu'il traînait.

Taggard leva les mains.

— Aujourd'hui, je ne vous laisse pas repartir, là vous avez parfaitement raison. Et demain, uniquement si vous avez des chaînes. Parce que, cette nuit, la neige va tout recouvrir.

Markus ferma le carnet, le posa à côté de lui et prit les autres dans les mains.

— Vous en avez bien entendu fait des copies. Mais tout de même… Pourquoi devriez-vous me laisser repartir avec ces documents ?

— Pourquoi pas ?

— Quels termes aviez-vous employés, déjà, à Dhahran ? Il ne s'agit pas seulement d'argent, mais éventuellement de la guerre et de la paix.

Il posa la main sur la pile de carnets.

— Mes anciens associés, la société Peak Performance Pool, me réclament un dédommagement de cent milliards de dollars. Voilà au moins ce que valent ces notes.

Taggard soupira.

— Je suis désolé de vous décevoir. Mais ces notes n'ont absolument aucune valeur.

— Vous avez raison de tenter le coup.

— Après les avoir confisquées – oui, c'est vrai, nous vous avons mis sur écoute. Naturellement. Malgré les efforts de votre associé pour nous en empêcher ; lui aussi avait raison de tenter le coup –, nous avons soumis ces documents à des experts. À un grand nombre d'experts. Aucun d'eux n'a pu en tirer quoi que ce soit. Ces quatre carnets sont remplis de charabia absolument incompréhensible de la première à la dernière page.

Cette fois, Markus fut obligé de sourire. Manifestement Taggard croyait cela pour de bon. Il ne lui restait qu'à espérer être lui-même en mesure d'en tirer quelque chose. Le peu que Block lui avait enseigné l'aiderait peut-être à percer le mystère.

— Ensuite, poursuivit Taggard, nous avons soumis aux experts les enregistrements dont nous disposions. Vous voyez ce que je veux dire : vos discussions sur les bactéries qui produisent le pétrole. Les pétroléontes. Ce joli mot est à vrai dire la seule nouveauté dans toute cette théorie.

Markus dut ravaler sa salive.

— Ah oui ?

— Il s'agit d'une variante de la théorie qui avait cours en Union soviétique. Block en a sans doute entendu parler sur l'un des forages où il a travaillé.

Taggard se pencha.

— Cette théorie était motivée par des raisons politiques, comme bien des théories sous le communisme. Dans l'industrie pétrolière, vous ne trouverez aucun spécialiste qui y adhère, même en Russie. Depuis qu'on peut déterminer l'origine du pétrole à partir de l'analyse des isotopes, plus personne ne soutient cette thèse.

Markus fut pris d'une quinte de toux. Une longue quinte de toux. Il se demandait bien comment on pouvait chauffer une salle de séjour à ce point.

— Mais… Block a trouvé du pétrole. Il a foré sur les terres de son père et trouvé du pétrole.

— C'est ce qu'il vous a raconté. C'est vrai, d'ailleurs, mais ce n'est pas si spectaculaire que vous semblez le croire. Si vous aviez pris le temps de consulter d'autres sources, vous auriez rapidement constaté qu'on avait pompé du pétrole en Autriche, et notamment dans la région de Steyr, dès les années trente du vingtième siècle. En 1906 déjà, on a trouvé un gisement de brut à quelques centaines de mètres de profondeur à proximité de Schärding. Sous le troisième *Reich,* les champs pétrolifères de l'Autriche ont été exploités de façon éhontée et, du point de vue de l'approvisionnement en pétrole, le pays a vécu en autosuffisance jusqu'en 1960. Aujourd'hui encore, on en produit autour de huit cent mille tonnes par an, notamment dans le bassin de Vienne, mais aussi dans la molasse, une formation qui s'étend en

dessous des Préalpes et auquel le gisement de Block appartient sans doute. Il s'agit vraisemblablement d'un de ces gisements qu'on connaît depuis un demi-siècle mais dont l'exploitation ne fut pas jugée rentable d'un point de vue économique. D'ailleurs Block n'a quasiment rien gagné avec son puits.

Taggard joignit les mains, les coudes posés sur les genoux.

— J'ignorais moi-même tout cela. Je l'ai appris grâce aux experts que nous avons interrogés.

Markus le fixait avec consternation. Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? D'accord, il avait eu tort de ne pas se renseigner sur le pétrole en Autriche, mais, dans un sens, il n'en avait jamais trouvé le temps.

Non. Stop. C'était absurde.

— Vos experts étaient également sûrs qu'il n'y avait pas de pétrole dans le Dakota du Sud. Et pourtant Block en a trouvé.

— Dans le Dakota du Sud ?

— Parfaitement, s'exclama Markus d'un air victorieux. La preuve que sa méthode marche. Quoi que puissent dire vos experts. Ou que pensent les communistes.

Taggard poussa un nouveau soupir de pitié.

— O.K., le Dakota du Sud. Une drôle d'histoire. Vous vous rappelez sans doute qu'à l'époque où vous foriez tous les médias citaient les analyses géologiques poussées d'un certain Ford Raymond Jasper ?

— Originaire de la région, acquiesça Markus, qu'il connaissait comme sa poche.

— Apparemment, il l'a surtout aimée. Sa veuve – il est mort à White River en 2000 – a fini par nous raconter qu'il avait truqué ses analyses.

— Truqué ?

Bon sang, pourquoi faisait-il une telle chaleur ici ?

— Au début des années soixante, Jasper a sans doute découvert dans son coin des indices laissant présager un gisement assez important dans le Dakota du Sud. Mais comme il savait par expérience le sort que les compagnies pétrolières réservaient au paysage quand elles se mettaient à forer, il ne s'est pas contenté de se taire, il a mené pendant des années des analyses en apparence si détaillées et si approfondies que personne n'eut l'idée de remettre en question le résultat de ses recherches. Un de ses anciens supérieurs vit encore ; il a raconté que Jasper venait sans cesse le trouver pour lui demander de l'argent afin d'entreprendre de nouvelles mesures – de la poudre aux yeux. Tout le monde devait croire qu'il était obsédé par cette idée. En réalité, il voulait juste préserver la beauté de sa région natale.

Taggard ouvrit les mains.

— Pour finir, nous avons découvert que Jasper et Block ont partagé le même logement lors de forages au Nigeria.

Markus fixait son interlocuteur. Tout à coup, il eut le sentiment étrange que d'énormes volants qui tournaient à plein régime dans son cerveau depuis une éternité s'arrêtaient brusquement. Des souvenirs remontèrent à la surface puis s'enfoncèrent de nouveau, des images dansaient la ronde… Il s'efforçait de comprendre, de mettre de l'ordre, de trouver des parades. Mais il n'en découvrait aucune.

— Vous voulez dire que Block lui a…

— Acheté son secret ? Volé son secret ? Aucune idée, répondit l'ex-agent de la CIA. Peut-être Jasper a-t-il tout simplement parlé en dormant, qui sait ?

Markus baissa le regard vers les carnets sur lesquels sa main reposait. Il les ramassa.

— Et tout cela, c'est… du pipeau ?

Son interlocuteur se cala dans son fauteuil.

— D'après ce que j'ai pu reconstruire, voici ce qui s'est passé : juste avant votre rencontre avec Block, quelques premiers signes de faiblesse ont laissé entrevoir à l'Arabie Saoudite que le champ pétrolifère de Ghawar était menacé de « périr » à cause d'infiltrations d'eau. Il aurait fallu réduire l'extraction de façon draconienne, seulement Ghawar constitue le plus grand gisement jamais découvert, il représente à peu près la moitié de la production saoudienne et l'État avait besoin en permanence des recettes élevées du pétrole. Donc on s'est contenté de réduire la production juste assez pour sortir du rouge, au sens figuré bien sûr…

— Pourtant l'Arabie Saoudite possède une fortune colossale ? objecta Markus.

— Cela vaut pour les années soixante-dix. Mais cette richesse a été bradée. La famille royale a jeté l'argent par les fenêtres et, pour éviter une révolte, a partagé quelques miettes avec le peuple – fait l'aumône pour apaiser les esprits. Bien avant le début des émeutes, les perspectives d'avenir étaient déjà loin d'être roses. L'Arabie Saoudite a le taux de natalité le plus élevé hors d'Afrique, des milliards de dettes et un chômage effarant. Le produit intérieur brut se monte à peine à celui des pays les plus pauvres de l'OCDE. Au cours de toutes ces décennies, on n'est pas parvenu à développer vraiment un autre secteur économique que l'industrie du pétrole. En outre, presque tous les instituts de formation se trouvent aux mains du clergé. Deux diplômes universitaires sur trois relèvent de la théologie islamique et, si vous avez besoin d'un électricien, vous êtes fichu.

— Des dettes ? Les rois du pétrole ?

— Voilà des années que le pays est dos au mur. Et c'est à ce moment-là que vous avez fait votre apparition.

— Nous ?

— Le coup de bluff dans le Dakota du Sud a fait plonger le prix du pétrole. De façon délirante puisque, dans la réalité, on ne produisait pas plus de pétrole qu'auparavant. Mais aujourd'hui les marchés des matières premières se conduisent ainsi. Les fameuses « éponges à pétrole » de la fin des années quatre-vingt-dix ne constituaient, elles aussi, qu'un mythe bâti sur des rumeurs. Quoi qu'il en soit, les Saoudiens avaient le couteau sous la gorge. Block représentait à la fois une menace et une chance. Ils ont décidé de miser sur la chance et de l'engager.

— Pour trouver de nouveaux gisements.

— Exact. En remplacement du champ de Ghawar en péril. Votre associé n'arrêtait pas de se vanter qu'il pouvait trouver du pétrole partout.

Taggard croisa les jambes.

— Ces dernières années, Saudi Aramco a investi des fortunes dans la prospection. En catimini, soit dit en passant – nous ne possédons que des bribes de données. Les informations concernant les différents gisements sont considérées comme secret d'État. Autant que nous sachions, ces recherches n'ont cependant abouti à aucun résultat probant. Le dernier gisement vraiment important qu'on ait découvert en Arabie Saoudite est le champ de Shaybah. Cela remonte à 1967.

— Nous avions le sentiment que les Saoudiens voulaient saboter notre travail.

— Ils voulaient seulement éviter que vous compreniez la gravité de la situation. Les géologues de Saudi Aramco, eux, oui, ils vous détestaient. Mais le ministre du Pétrole devait prier pour le succès de votre entreprise.

— Et alors il a fait enlever Block.

Taggard secoua la tête.

— Pour commencer, ce qu'on craignait s'est produit. Ghawar s'est arrêté. En l'espace de quelques jours, les sources n'ont plus craché qu'une eau huileuse. Et les forages de Block sont restés secs comme le sable du désert. Après la disparition de votre compère, on vous a renvoyé en catastrophe et on s'est mis à ouvrir à l'exploitation les gisements encore intacts. Pour gagner du temps, le ministre du Pétrole a mis le feu au port de Ras Tanura…

— Quoi ? s'écria Markus. C'est lui qui a fait ça ?

— Il voulait faire croire à un accident. Car on embarquait à Ras Tanura à peu près la quantité produite par le champ de Ghawar. Si on arrivait à faire traîner les réparations en longueur, se disait-il, on arriverait peut-être à remplacer le pétrole manquant sans que nul ne remarque rien.

— Et, au lieu de cela, le président a cru qu'il s'agissait d'un

attentat et a envoyé l'armée.

— Oui, on n'avait manifestement pas songé à cette éventualité.

Taggard le dévisagea d'un air grave.

— On n'a pas non plus enlevé Block. Votre associé s'est enfui quand il a compris qu'en réalité sa prétendue méthode ne marchait pas. Le jour de sa disparition, il s'est rendu à l'aéroport de Dhahran à l'aube et a pris l'avion pour Francfort. Nous l'avons retrouvé en Autriche. Il s'était réfugié dans la maison de son père. Lorsque mes collègues l'ont découvert, il était dans un état de complète déchéance et, depuis, il est interné en psychiatrie à l'hôpital de Steyr.

— En… quoi ? gémit Markus.

Taggard désigna les carnets.

— Block était dévoré par l'ambition maladive, oui, disons au vrai sens du mot, de prouver à ceux qui avaient fait des études qu'ils ne lui arrivaient pas à la cheville. Un trouble de la personnalité limite. Un de ces patients qui possèdent un charisme étonnant. Et qui parviennent à persuader les autres, tellement ils croient eux-mêmes à ce qu'ils racontent.

Markus gardait les yeux rivés sur l'homme maigre assis en face de lui ; il avait le sentiment que ses globes oculaires allaient se mettre à brûler. Cette chaleur…

Il subsistait un détail. Un petit hic dans ce tableau par ailleurs si logique. Il réfléchit mais il avait du mal. Il était fatigué, affamé, au bout du rouleau.

— Il reste un point que je ne comprends pas encore, dit-il péniblement. L'explosion de Ras Tanura… a eu lieu plus tard. J'étais déjà hospitalisé en Allemagne depuis un bon moment. Si le champ de Ghawar s'est arrêté avant mon expulsion d'Arabie Saoudite, comment s'y est-on pris dans l'intervalle ? Je veux dire : les Saoudiens ont bien dû embarquer du pétrole tous les jours.

Taggard hocha lentement la tête.

— Ah oui ! Vous n'êtes pas encore au courant.

— Au courant de quoi ?

— Quand avez-vous fait le plein pour la dernière fois ?

Markus plissa les yeux et chercha dans ses souvenirs.

— Hier midi, je crois. J'étais encore dans le Wyoming.

— Un bon bout de chemin.

— Mon réservoir doit être presque vide.

— Dommage. Vous n'avez pas remarqué la queue aux stations-service ?

— Si, avoua Markus, envahi par un malaise croissant. Pourquoi ?

— Le pétrole que les Saoudiens ont livré ne provenait pas du champ de Ghawar mais des bacs de stockage.

Taggard se leva, alluma le magnétoscope et rembobina quelques

instants.

— J’ai enregistré ça sur CNN il y a, disons, trois bonnes heures. Vous deviez traverser Boise.

Il s’agissait d’une émission en direct montrant l’entrée des troupes américaines à Ras Tanura. En Arabie Saoudite, il était minuit passé. Une lune presque pleine, des phares et des fusées éclairantes illuminaient l’obscurité ; de temps à autre surgissait l’image verte et diffuse d’un épiscope infrarouge. Quand la colonne interminable des chars apparut à l’écran, le commentateur lâcha cette petite phrase :

— Et voici le butin.

Il n’y eut aucun échange de coups de feu. Le commandant des forces armées saoudiennes avait eu l’intelligence d’ordonner le retrait. Les troupes américaines purent ainsi progresser sans entraves et s’emparer des réservoirs.

Perché sur le premier char, le cameraman Glenn Freeman Schwartz filma des images qui devaient entrer dans l’histoire.

— Et maintenant, le geste symbolique qui s’impose en pareille occasion, dit-il en tournant sa caméra vers un soldat en tenue de combat qui gravissait l’une des échelles du bac de stockage avec un drapeau américain.

Il s’agissait, comme on devait l’apprendre plus tard, du sergent Rusty Shelton de la troisième division d’infanterie, trente et un ans, marié, père d’une petite fille de deux ans. Quelques jours plus tard, il raconterait dans une interview que l’ascension de la longue échelle en acier s’était révélée plus difficile qu’il ne l’avait cru parce que les réservoirs étaient plus hauts qu’ils n’en ont l’air : ils étaient carrément gigantesques.

Il arriva finalement sur le toit en forme de coupole assez plate et se dirigea vers le sommet sous les cris frénétiques de ses camarades. Grâce au micro de son casque, des millions de téléspectateurs pouvaient l’entendre respirer. Le drapeau volait dans le vent. De sa main libre, le sergent ouvrit la trappe centrale, souleva le couvercle et dirigea le rayon de sa torche à l’intérieur du bac. Pendant plusieurs minutes.

Puis il se retourna et cria d’une voix teintée de surprise :

— C’est vide !

Ce faisant, il baissa le drapeau américain de manière aussi involontaire que symbolique.

L’image parfaite.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE 36

En prenant la sortie de Coldewei sur l'autoroute A 29 entre Oldenburg et Wilhelmshaven-Rüstringen, on arrive à l'un des quatre dépôts de la Nord-West Kavernengesellschaft qui y stocke environ quatre cent cinquante mille tonnes de brut dans une mine de sel. Cette société travaille pour le compte de la Fédération des stocks stratégiques de pétrole, une collectivité de droit public hébergée dans un immeuble magnifique sur le Jungfernstieg à Hambourg et chargée de constituer des réserves d'essence, de distillât moyen et de fioul lourd suffisantes pour une durée de quatre-vingt-dix jours, comme le prévoit la loi. Dans le cas de la République fédérale d'Allemagne, ces stocks se montent à un peu plus de vingt-trois millions de tonnes, réparties sur l'ensemble du territoire national, même si, pour des raisons techniques, la moitié se trouvent dans les formations souterraines de Wilhelmshaven-Rüstringen, Brême-Lesum, Heide et Sottorf dans la banlieue de Hambourg. Toutes les compagnies pétrolières sont tenues de prendre part à ce système financé par un versement obligatoire d'à peu près 0,005 centime par litre.

On ne voit pas grand-chose de ces installations. De loin, on dirait une énorme grange ; de près, on distingue des tuyaux, des manchons de raccordement, des manettes coulissantes et des distributeurs, souvent enfouis sous les mauvaises herbes, ce qui renforce la discrétion souhaitée. Le terrain est entouré d'un grillage imposant ; la nuit, des vigiles patrouillent avec leurs chiens.

La nuit où l'armée américaine prit Ras Tanura, Karl Petersen était l'un de ces vigiles. Karl Petersen approche la cinquantaine.

Il ne lui reste plus qu'un maigre souvenir de la tignasse blonde de sa jeunesse ; pour la peine, son ventre a gagné en volume et ne digère plus tout à fait comme il le devrait. Mais ses muscles, auxquels il a toujours attaché une grande importance, n'ont rien perdu de leur force.

Assis dans la guérite, il regardait la télévision sur le petit poste posé sur le bureau. Toujours l'Arabie Saoudite. Le commentateur ne savait plus que dire ; quand il ne répétait pas une information déjà donnée dix minutes plus tôt, il se contentait de décrire ce qu'on voyait très bien sans lui. L'émission était barbante, les mêmes images défilaient depuis une heure : un parc de stockage, quoi.

Dehors, les chiens se firent entendre puis la porte s'ouvrit. Son collègue, Heiner Steffens, rentra de la ronde d'une heure. Il avait dix

ans de moins que lui, un visage labouré de cicatrices et un goût prononcé pour les allusions énigmatiques dès qu'il évoquait sa jeunesse turbulente. Qui n'avait sans doute pas été aussi aventureuse qu'il voulait bien le dire, sinon il n'aurait jamais obtenu ce boulot.

— Quoi de neuf ? demanda-t-il.

Petersen haussa les épaules.

— Ils n'ont toujours pas fini. Mais on dirait que tous les bacs sont à sec.

— Merde, fit Heiner, ça promet des ennuis.

Les ennuis ne se firent pas attendre longtemps. Tout à coup, les chiens aboyèrent comme des fous. Un grondement sourd se fit plus sonore ; au moment où il s'en rendit compte, Petersen sut qu'il était déjà là depuis un bon moment. Une lueur de phares traversa la guérite, éclaira la pendule, le calendrier et le téléphone d'urgence. Puis, aussitôt après, un énorme char kaki s'arrêta devant la fenêtre. Karl Petersen lut l'inscription *Bundesgrenz-schutz*[4].

— Les réserves stratégiques d'hydrocarbures ont été provisoirement placées sous la surveillance de la police, déclara le porte-parole du gouvernement avec un sourire détendu. Pour éviter des réactions de panique. Que – je voudrais le préciser ici – rien ne justifie.

« Pas de raison de paniquer », notèrent les journalistes débutants en face de lui. Les vieux de la vieille, eux, mâchonnaient leur crayon en se disant que la situation devait être sacrément grave pour que le porte-parole se sente obligé d'insister à ce point.

— Pour votre information, poursuivit l'homme qu'un journal à sensation avait classé parmi les dix mieux habillés du pays, voici quelques chiffres. En Allemagne, le pétrole ne joue pratiquement aucun rôle dans la production d'électricité ; il représente un peu moins d'un tiers de l'approvisionnement. Nos principales sources d'énergie restent la houille et le lignite, en partie également le nucléaire, ainsi que le gaz, les barrages et autres, par exemple l'énergie éolienne.

Un journaliste assis au premier rang, manifestement un de ceux que le porte-parole entendait quand ils l'apostrophaient, fit remarquer que le problème ne concernait pas au premier chef la production d'électricité. Il s'agissait avant tout du transport et du trafic. En outre, l'hiver n'allait plus tarder : comment la population allait-elle se chauffer dans les mois à venir ?

— À cet égard, il faut préciser, expliqua le porte-parole, que l'Allemagne achète très peu à l'Arabie Saoudite. La plus grande partie du pétrole que nous consommons provient de la mer du Nord ainsi que de la Russie et de la Communauté des Etats indépendants. Quant au pétrole que nous nous procurons dans le golfe Persique, il arrive du

Koweït.

Est-ce qu'on pouvait parler de crise du pétrole, demanda un autre journaliste.

— De crise du pétrole ? Oui, si vous voulez. Mais, comme je l'ai dit au début de mon intervention, les responsables au plus haut niveau se consultent déjà pour résoudre au plus vite les problèmes engendrés par la situation dans le golfe Persique. Les compagnies d'énergie nous ont certifié qu'elles disposent d'assez de stocks susceptibles d'être mobilisés dans les meilleurs délais.

Il ouvrit ses mains aux ongles manucurés.

— En même temps, mesdames et messieurs, une crise représente toujours une chance. En chinois, vous le savez, « crise » et « chance » correspondent au même idéogramme. Ouvrez vos livres d'histoire. Ouvrez vos propres archives. Vous verrez que la première crise du pétrole, en octobre 1973, n'a duré que quelques mois, mais qu'elle a conduit à exploiter de nouvelles ressources – le pétrole de la mer du Nord par exemple –, à développer de nouvelles technologies et, de manière générale, à renforcer la prise de conscience chez les individus. Grâce à elle, nous avons appris à consommer l'énergie de manière plus réfléchie, plus parcimonieuse et plus sensée. Je pense que cette crise aussi va nous aider, nous obliger à apprendre.

Le lendemain, le prix du litre de super dépassa deux euros pour la première fois de son histoire.

Tandis que le Conseil de sécurité des Nations unies siégeait dans l'espoir de trouver une issue aux problèmes de l'Arabie Saoudite lâchement abandonnée par sa caste dirigeante, quantité d'experts américains y avaient déjà débarqué avec pour mission de contrôler les sources de pétrole et de mettre en service les réserves gelées.

Il ne fallut pas vingt-quatre heures pour que le premier convoi, parti sous bonne escorte inspecter les sources de Safaniya, explose en chemin.

Le commandement de l'armée américaine avait imposé le couvre-feu, mais dans aucune ville il ne s'écoulait de nuit sans affrontements violents. Certains prédicateurs appelaient à détruire les pipelines afin de faire fléchir une fois pour toutes l'économie occidentale. D'autres menaçaient au contraire de raccourcir d'une tête ceux qui approuvaient de tels crimes contre le bien le plus précieux du peuple saoudien. On déjoua un attentat visant une station de pompage dans les montagnes d'Aramah, alimentant l'oléoduc est-ouest qui traverse toute la péninsule arabique d'Abqayq au port de Yanbu. Néanmoins, les responsables ne parvenaient pas à se réjouir vraiment de cette nouvelle. Tous les jours, un million de barils de brut extraléger

coulaient dans ce tuyau long de plus de mille kilomètres et, même là où il passait sous terre, c'était à moins d'un mètre de profondeur. Une pioche et une perceuse sans fil, transportées à dos de chameau, suffisaient pour saboter le pipeline.

Malgré tout, les experts se firent assez vite une vue d'ensemble de la situation. Le champ de Ghawar s'était presque entièrement effondré, comme le leur apprirent plusieurs cadres de Saudi Aramco qui étaient au courant et se montraient relativement coopératifs. La nouveauté venait du gisement d'Abqayq où, de manière inattendue, la production enregistrait aussi une forte baisse. Découvert en 1940, Abqayq était l'un des champs pétrolifères les plus anciens d'Arabie Saoudite. Jusqu'alors, il n'avait jamais déçu Saudi Aramco et appartenait aux six grands gisements dont le pays tirait quatre-vingt-dix pour cent de sa production.

— Les techniques modernes de l'extraction tertiaire, expliqua un spécialiste à la télévision, sont coûteuses, complexes, polluantes – et, au bout du compte, il s'agit de pailles. Vous connaissez ce phénomène ? Vous plongez une paille dans une boîte de coca puis vous aspirez, aspirez, aspirez ; tout marche bien jusqu'au moment où ça s'arrête sans prévenir. Voilà exactement ce qui se passe avec les champs de pétrole. Plus vous recourez à la technique, plus l'effondrement de la production est abrupt.

Aucune chaîne de télévision ne respectait plus sa grille de programmes. Quel que soit le moment choisi, on ne tombait que sur des débats traitant tous du même sujet, parfaitement résumé par le titre d'une de ces émissions : « Vent de panique ou fin de civilisation ? »

— Rappelez-vous le cinéma à la veille de l'an 2000, lorsqu'on s'attendait à voir tous les ordinateurs bloqués, s'exclama un journaliste à la face de lune, connu pour son inébranlable optimisme. Et qu'est-ce qui s'est produit ? Absolument rien !

— Parce qu'on a pris en compte les cris d'alarme et qu'on s'y est préparé ! le contredit avec une véhémence dont on ne l'aurait pas crue capable une femme mince aux membres délicats et à l'épaisse chevelure châtaine bouclée.

Il s'agissait de la trésorière d'une association qui se consacrait depuis des années au « pic pétrolier ».

— Par ailleurs, poursuivit-elle, la comparaison avec le bogue de l'an 2000 ne tient pas la route. Dans le pire des cas, c'est-à-dire quand bien même tous les ordinateurs seraient tombés en panne, cela ne nous aurait ramenés qu'au niveau de 1965 à tout casser. Mais sans pétrole, monsieur, l'humanité retombe au dix-huitième siècle ! Avec une population mondiale bien trop importante et à la différence qu'à

l'époque on était sur le point de découvrir le pétrole, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. Les événements auxquels nous assistons constituent le dur atterrissage que nous avons toujours craint. Un coup dont nous ne nous remettrons pas.

Face de lune continuait de sourire imperturbablement.

— Ma chère, vous exagérez, comme d'habitude. Nous allons devoir nous passer de, disons, à peu près six pour cent de la production de pétrole. Si vous avez cent euros dans votre porte-monnaie et que vous en perdez six, vous n'allez pas paniquer tout de suite, si ?

Son interlocutrice écarta les mains, la mine résignée.

— C'est toujours pareil. Le *Titanic* coule mais l'orchestre continue de jouer, déclara-t-elle. Sauf que, cette fois, il n'y a pas un seul canot de sauvetage.

Les chemins de fer étaient pris d'assaut.

La poste annonça une augmentation de ses tarifs. En outre, un porte-parole remit en cause la distribution quotidienne du courrier dans les campagnes ; compte tenu des frais de transport, c'était un luxe qu'on ne pourrait bientôt plus se payer.

Le prix du litre de super atteignit trois euros.

CHAPITRE 37

Les pêcheurs français furent les premiers à protester contre l'augmentation du prix du gazole.

— Contre quoi vont-ils manifester la prochaine fois ? s'était emporté, à ce qu'on disait, un membre important du gouvernement. Contre le mauvais temps ? Contre la pesanteur ?

Néanmoins, les protestations prirent de l'ampleur. Les petites et moyennes entreprises de transport, dont les bénéfices, déjà maigres au départ, étaient engloutis par le coût du pétrole, suivirent le mouvement – ainsi que, peu de temps après, les gens qui faisaient tous les jours la navette entre leur travail et leur domicile. Au début du mois de décembre, ce fut l'Europe entière qui vit les gens descendre dans la rue. Ils réclamaient la suppression de la taxe sur les carburants.

Bientôt, des hommes politiques de tout bord s'emparèrent de cette revendication. Disant qu'on n'était pas obligé de supprimer définitivement la taxe. Mais qu'on pouvait et qu'on devait la suspendre jusqu'à la fin de la crise.

Plusieurs économistes mirent en garde contre cette mesure et en nièrent l'efficacité. Mais leurs voix se perdirent dans le brouhaha. Les gouvernements s'inclinèrent devant la pression populaire et inventèrent diverses réglementations. Comme la taxe sur les carburants s'élevait presque partout à plus d'un euro par litre, les prix à la pompe descendirent d'autant, parfois même un peu plus, du jour au lendemain ; certaines stations-service affichèrent à nouveau un prix commençant par un 1, signal optique qui leur valut une affluence à laquelle elles n'étaient pas en mesure de faire face.

Les prix augmentaient partout mais, proportionnellement, plus encore dans les supermarchés. Les commerçants prévoyaient des ventes de Noël catastrophiques.

— Ces jours-ci, on entend beaucoup pester contre les Bourses, commenta une journaliste aux cheveux bruns qui avait l'habitude de consacrer une heure entière à ses invités, qu'elle interviewait dans un tête-à-tête calme et studieux. On les compare à des casinos de l'économie mondiale, on dit que toute la faute revient au néolibéralisme et ainsi de suite. Qu'y a-t-il de vrai dans ces affirmations ? Les Bourses des matières premières sont-elles responsables du prix que nous payons en ce moment dans les stations-service ?

Son invité était un professeur d'économie, directeur d'un institut de recherches renommé. Il avait la barbe taillée avec soin et des yeux bleu ciel où brillait une lueur moqueuse quand il parlait.

— Oui, et ce n'est pas nouveau. Les prix du pétrole brut sont fixés par trois bourses, comme on les appelle, à savoir la NYMEX à New York, la SGX à Singapour et l'IPE, l'international Petroleum Exchange, à Londres.

— Un député a proposé de placer toutes les bourses de matières premières sous le contrôle de l'État et de fixer les prix par décret.

Le professeur esquissa un sourire indulgent.

— Ce député manifeste une méconnaissance totale des mécanismes de l'économie. Les Bourses sont naturellement déjà sous le contrôle de l'État depuis très longtemps ; il devrait avoir honte de l'ignorer. Quant à fixer les prix par décret, disons qu'il s'agit d'économie dirigée ; vous savez où cela mène.

— La réaction des Bourses ne paraît-elle pas excessive ?

— Tout dépend qui vous interrogez. Néanmoins, on peut avec quelque raison défendre la thèse que le prix négocié en Bourse est toujours le prix juste.

En parlant, il agitait avec douceur ses mains fines et soignées.

— Quand un bien se raréfie, voyez-vous, il ne sert à rien d'imposer un prix bas. Cette mesure n'engendre pas la quantité nécessaire.

— Mais les prix élevés non plus.

— Certes, cependant les prix élevés garantissent que le produit rare revient à celui qui y attache la plus grande valeur.

— Ou à celui qui peut se le permettre, objecta la journaliste.

Son invité hocha la tête à contrecœur.

— Pour la première fois depuis qu'on produit du pétrole, nous nous retrouvons dans une situation réelle de marché. À l'origine, la Standard Oil Corporation de John D. Rockefeller profitait de son monopole et fixait des prix arbitraires – c'est-à-dire les plus élevés possible. Au début du vingtième siècle, on a plus ou moins réussi à venir à bout d'un tel monopole ; néanmoins, les sociétés ayant résulté de cette scission se sont souvent vu reprocher, et dans bien des cas sans doute à juste titre, de constituer un cartel. Au cours des dernières décennies, ce sont les Saoudiens qui ont *de facto* fixé le prix du pétrole puisqu'ils adaptaient leur production aux besoins. Désormais, ils ne sont plus en état de le faire. Et personne ne peut les remplacer. Tous les autres producteurs ont atteint leur rendement maximum depuis des années. En d'autres termes : il n'y a tout bonnement plus assez de pétrole sur le marché pour le moment et ceux qui en veulent devront se battre. Seulement, en économie, on ne se bat pas avec les poings, on monte les enchères. Pour la première fois de son histoire, donc, le

prix du pétrole est effectivement déterminé par la loi de l'offre et de la demande et, comme l'offre est inférieure à la demande, il monte à un niveau très, très élevé.

— Ne devrait-on pas réfléchir à des moyens d'accroître l'offre ?

— Un prix élevé incite, par nature, à produire plus. Il ne fait donc aucun doute qu'on va s'efforcer d'aller dans ce sens. Néanmoins, vous devez tenir compte des difficultés dans la pratique. Si l'on ne veut pas perturber ou même détruire l'équilibre entre pétrole, gaz et eau, il faut pendant des décennies faire preuve d'une grande prudence dans l'exploitation d'un gisement. Par ailleurs, le reste du processus présente aussi des goulots d'étranglement. Le diamètre d'un oléoduc influe sur la quantité de pétrole transportée ; les capacités de stockage ne sont pas infinies, le nombre de bateaux pouvant passer le canal de Suez par jour non plus. Et, pour terminer, nous manquons de raffineries.

La journaliste dégagea une de ses fiches pense-bêtes.

— Les États-Unis n'ont pas construit une seule raffinerie depuis trente ans. Pourquoi ? L'augmentation des besoins paraissait pourtant prévisible. Les compagnies pétrolières ont-elles eu peur des dépenses parce qu'elles savaient déjà que la fin du pétrole approchait ?

Cette question décontenança visiblement le professeur.

— Disons que, bien entendu, ces sociétés cachent volontiers leur jeu… Il faut savoir qu'une raffinerie ne se construit pas en un jour, il s'agit d'un investissement énorme…

— La fin du pétrole est-elle imminente ? Sommes-nous, à cet égard, sur la pente descendante ?

Son interlocuteur hésita une seconde.

— Il est possible qu'à l'avenir nous devions apprendre à vivre avec une production de pétrole réduite, oui.

— Réduite – qu'est-ce que cela veut dire en chiffres ?

— Entre un et demi et trois pour cent par an.

Cette interview était diffusée sur une chaîne culturelle à l'audience d'ordinaire assez modeste. Malgré cela, le chiffre faisait le lendemain la une de tous les journaux.

Il y eut des coupures de courant parce que, compte tenu du prix du fioul, beaucoup de gens entreprirent de se chauffer à l'électricité. Les magasins de bricolage vendaient en masse des radiateurs d'appoint bon marché et avaient à peine le temps de se réapprovisionner. Les prestataires envoyèrent des courriers à leurs clients pour les prier de ne pas surcharger le réseau. Et comme leurs avertissements restaient sans effet, ils décidèrent de modifier les coupe-circuits pour réduire la quantité accessible à chaque foyer. Mais dès qu'ils passèrent à l'action, la rumeur se répandit comme une traînée de poudre sur Internet et par

le bouche à oreille ; les techniciens ne trouvèrent bientôt plus que porte close.

Par conséquent, dès que les températures se remettaient à baisser, des rues entières plongeaient régulièrement dans l'obscurité.

À la campagne, on se plaignait du vol de bois en forêt, dans les granges ou dans les dépôts, une véritable épidémie. Il apparut, contrairement aux suppositions initiales, que ces délits n'étaient pas le fait de chômeurs et d'érémistes – eux vivaient la plupart du temps dans des HLM de banlieue –, mais d'employés jouissant d'une bonne situation et de revenus convenables, qui possédaient chez eux une cheminée ou un insert.

Quand Werner rentra, le 1er décembre, il avait l'air très soucieux. Le pire était qu'il s'efforçait de le cacher. Cela paraissait mauvais signe.

— On annule tellement de contrats en ce moment. La direction a décidé de geler notre projet de développement, dit-il lorsque Dorothea l'interrogea à ce sujet.

— Et qu'est-ce qui te tracasse vraiment ?

Il baissa les yeux, se mordit les lèvres sans s'en apercevoir, examina les angles et les tiroirs des armoires de cuisine comme s'il les voyait pour la première fois et finit par lâcher :

— Ils ont coupé l'essence gratuite. À cause des abus, paraît-il.

— Oh !

Il donna libre cours à une véritable peur existentielle.

— Doro, tu te rends compte que je fais, aller et retour, cent kilomètres par jour ? Au volant d'une voiture qui consomme onze, douze litres ? Avec les prix actuels, cela représente facilement trente euros, rien que pour aller bosser. Cent cinquante euros par semaine. Plus de six cents par mois, rien qu'en essence !

Dorothea ravala la boule qu'elle avait dans la gorge.

— C'était le loyer de notre ancien appartement.

Une autre émission, un autre professeur, de mathématiques, celui-ci.

— Les gens ne prennent pas conscience de ce que cela signifie, une réduction annuelle de la production de pétrole de l'ordre de un et demi à trois pour cent, déclara-t-il en faisant apparaître sur le tableau derrière lui un graphique où figuraient deux courbes qui descendaient de manière abrupte. Si on fait le calcul, il ressort que, d'ici dix ans, nous disposerons de trente à soixante pour cent de moins qu'aujourd'hui et, d'ici quinze ans, de quarante-cinq à quatre-vingt-dix pour cent !

— Quatre-vingt-dix pour cent ? répéta le présentateur, un jeune

homme coquet dont les émissions, jusqu'alors, visaient plutôt à unir deux âmes en manque d'amour.

— Oui, quatre-vingt-dix pour cent, confirma le mathématicien. Et d'ici vingt ans…

— Cela veut dire qu'il ne restera plus que dix pour cent ?

Le professeur le dévisagea avec l'air de se demander s'il devait le punir d'être aussi bouché.

— Dix pour cent, finit-il par confirmer en hochant la tête. Exact. La fin de l'ère du pétrole en chiffres clairs et bruts.

Le présentateur esquissa le sourire juvénile qui, d'habitude, faisait fondre ses fans de sexe féminin, tout âge confondu.

— Une bonne formule, dit-il. Dommage qu'elle ne soit pas de moi !

CHAPITRE 38

Après le choc de Ras Tanura, Markus, souffrant d'une forte fièvre, passa plusieurs jours sur le divan de Taggard. Il dormait, se réveillait, buvait le thé tiède qu'on lui tendait, se rendormait. « Vous avez trop présumé de vos forces », lui disait-on, et oui, pensait-il, c'est bien vrai.

Par moments, il se demandait qui était l'homme osseux qui l'aidait à boire son thé et lui appliquait des compresses fraîches sur le front ; à d'autres moments, il reconnaissait Charles Taggard et, alors, il se demandait pourquoi l'ex-agent de la CIA prenait ainsi soin de lui.

Il avait l'impression d'avoir déjà vécu cette situation. À nouveau, il végétait sous des couvertures. À nouveau, il observait une fenêtre qui donnait sur un arbre. Un arbre blanc, chargé de neige. Aussi loin qu'il tende le regard, il n'apercevait de toute façon que du blanc. Un ciel blanc, sans forme, sans contour.

À nouveau, il dormait. À nouveau, quelqu'un lui adressait quelques paroles.

— Tenez, prenez cela.

Il s'agissait de médicaments. Il les cueillait du bout des doigts, les mettait dans sa bouche et les avalait avec de l'eau.

L'une des filles sur les posters avait les yeux bridés, raison pour laquelle il rêvait d'Amy-Lee, de façon si intense par moments qu'il avait l'impression d'avoir senti sa présence pour de bon. Une fois, il fouilla tout autour de lui, tant il était persuadé qu'elle devait avoir laissé un signe, une lettre ! Mais il n'y avait rien.

Une autre fois, il se réveilla en entendant Taggard dire à quelqu'un :

— Moi non plus, je n'ai plus de fioul. Il faut que je bascule sur le bois.

— Je vais vous montrer comment vous y prendre, proposa l'autre, une voix grincheuse. Le temps d'aller chercher mes outils.

Plus tard, il entendit les deux hommes bricoler la chaudière par la porte restée ouverte. L'inconnu demanda soudain :

— Qu'est-ce que vous avez l'intention d'entreprendre avec cette bouche inutile ?

Un ton haineux, dangereux, planait sur cette phrase. Markus sentit son cœur accélérer quand il comprit que l'homme parlait de lui.

— Cette bouche inutile est mon invité, répliqua Taggard. Et je voudrais bien qu'il mange enfin quelque chose.

Le soir même – vraisemblablement –, Markus remercia Taggard de

son hospitalité et de ses soins, et il lui promit de partir aussi vite que possible.

— Vous ne le pourrez pas avant un bon moment, dit Taggard. Votre réservoir est vide. Il n'y avait même plus assez d'essence pour conduire votre voiture dans le garage. Nous avons dû la pousser. Quelques milles de plus, et vous restiez coincé en pleine forêt.

Markus cligna de ses paupières brûlantes et lourdes.

— Je ne peux pas faire le plein quelque part ?

L'homme aux yeux renfoncés et à la fine barbe secoua la tête d'un air désolé.

— Non, on dirait bien que vous ne pouvez plus faire le plein nulle part.

Le lendemain matin, Markus se réveilla en entendant des coups de hache dehors. Il s'assit sur le divan et regarda par la fenêtre. C'était Taggard, bien sûr, même s'il dut s'y reprendre à deux fois avant de le reconnaître avec son anorak épais et sa toque en fourrure.

Il avait l'air maladroit, mais à chaque coup qu'il frappait, la bûche volait en éclats ; de temps à autre, il ramassait les éclisses, un nuage de vapeur blanche sortant de sa bouche, et les jetait dans un panier en osier.

Le reste du hameau s'enfonçait dans la neige : les petits chalets simples, entourés d'arbres majestueux, semblaient se tapir contre le sol. Markus se demanda si on pouvait les voir du ciel.

Puis il leva les yeux et aperçut les montagnes. Des montagnes gigantesques, couvertes de forêts enneigées et infinies, un spectacle d'une violence élémentaire. Il n'avait encore jamais eu à ce point l'impression de se trouver sur une autre planète.

— Et pourquoi ici ? demanda-t-il quand la porte s'ouvrit et que Taggard entra d'un pas lourd, enveloppé d'un impressionnant nuage d'air glacial. Pourquoi un hameau tel que Bare Hands Creek ?

Taggard lança sa toque sur un portemanteau et défit son anorak.

— Vous avez l'air d'aller mieux, constata-t-il.

Exact. Markus prit brutalement conscience qu'il se sentait guéri.

— On dirait, avoua-t-il.

— Je m'en doutais. Cette nuit, vous n'aviez pas la même voix que les précédentes.

Taggard traversa la salle en direction de la cuisine intégrée et se servit un café tenu au chaud dans une bouteille isotherme.

— Vous en voulez un aussi ? demanda-t-il en levant sa tasse.

— Si vous en avez encore, dit Markus en hochant la tête.

— J'en ai assez, répondit Taggard en sortant un *mug* du placard. Du moins pour l'instant.

Son café était délicieux, un véritable élixir de vie. Markus eut le

sentiment que, s'il avait voulu, il aurait pu sortir abattre des arbres.

— Bare Hands Creek donc, reprit Taggard en s'asseyant dans son fauteuil. Le nom[5] ne doit rien au hasard, bien entendu. Ce hameau a été construit il y a, disons, une quarantaine d'années, par des gens décidés à survivre à la fin de la civilisation.

Quand j'ai pris conscience que c'était ce qui nous attendait, j'ai acheté des parts pour ainsi dire. Par malheur, il y a seulement quelques semaines. (Il désigna la pièce autour de lui.) Comme vous pouvez le constater, le chalet n'est pas encore tout à fait terminé.

Markus serra le *mug* dans ses mains, les réchauffant à son contact.

— La fin de la civilisation ? demanda-t-il avec prudence. N'est-ce pas un peu… exagéré ?

— Oui, au départ, je pensais comme vous. Mais après…

Il s'interrompit.

— Non, il faut que je vous raconte l'histoire du début.

Il se leva, partit dans la cuisine et sortit quelque chose d'une boîte à pain, un bout de brioche ou une pâtisserie.

— Vous en voulez ? Elle n'est plus très fraîche mais c'est peut-être le dernier morceau avant bien longtemps.

— Oui, volontiers, répondit Markus.

— Bien. Tout a commencé le jour où, après une série de… disons… coups du sort, je suis allé à l'église. Comme cela se produit parfois. La paroisse du quartier où je vivais alors dans la banlieue de Washington organisait de temps à autre des conférences et, un jour, je suis allé en écouter une. Une conférence du révérend Small, le fondateur de Bare Hands Creek.

Il revint dans la salle de séjour et posa devant Markus une assiette contenant deux tranches de brioche pâle.

— Comme je vous le disais, au départ, j'ai eu du mal à le croire. Mais son discours m'a tout de même amené à voir la réalité d'un autre œil. J'ai fait attention à des choses qui ne m'auraient jamais frappé avant la conférence. Et j'ai demandé à partir en Arabie Saoudite. J'ai compris peu à peu que notre monoculture énergétique reposait sur des pieds d'argile. J'ai commencé à réfléchir. À me poser des questions.

Markus mordit dans une part de brioche. Elle avait un goût rance mais il la mangea quand même.

— Des questions, répéta-t-il en mâchant. Quelles questions par exemple ?

Taggard se laissa à nouveau tomber dans son fauteuil et attrapa sa tasse de café.

— Regardez, Markus – vous savez à quoi ressemble la vie des gens dans ce pays. Prenez n'importe quelle petite ville. Qu'est-ce que vous y voyez ? Une rue principale, qui traverse plusieurs pâtés de maisons, avec en général un coiffeur, un drugstore, un fripier, une pizzeria et

un traiteur chinois. Et devant les boutiques, sur toute la longueur de la rue, des places de parking. Vous voyez des gens qui descendent de voiture ou qui remontent dedans, mais personne qui fasse plus de dix mètres à pied. Les maisons où ils vivent se trouvent loin de là, il faut une auto pour y arriver. Dans les grandes agglomérations, c'est encore pire. En Amérique, la plupart des centres-villes sont pratiquement morts. La population vit en périphérie, dans des banlieues géantes où les rangées sans fin de maisons bon marché, toutes identiques, rongent la campagne tel un champignon. Maintenant, demandez-vous comment ce mode de vie pourrait survivre sans pétrole. En banlieue, vous êtes perdu sans auto ; chaque membre de la famille a besoin de son propre véhicule. Beaucoup de gens croulent déjà sous les dettes, se retrouvent au chômage ou maintiennent la tête hors de l'eau grâce à des jobs mal payés pour lesquels ils doivent rouler trente, cinquante, cent milles par jour. Que vont-ils faire si l'essence devient vraiment chère ? Pensez un peu : rien que pour s'approvisionner, ils doivent parcourir trente, cinquante milles, parfois plus. Comment voulez-vous que cela marche si l'essence devient inabordable ? En même temps, quelle solution va-t-il leur rester ? Beaucoup d'entre eux tenteront de s'installer en ville – mais où ? Les vieilles maisons sont pour la plupart en ruine ; et pour en construire de nouvelles, il faut du temps, alors qu'ils seront pressés, de l'argent, qu'ils n'ont pas, et, bien entendu, de l'essence pour les machines, qui fera également défaut, tout comme l'asphalte pour goudronner les routes et les centaines de matériaux à base de pétrole auxquels on s'est habitué. De toute façon, quand bien même ces maisons verraient le jour, qui pourrait se les payer ? Les gens ont dépensé beaucoup d'argent pour acheter leurs pavillons en banlieue, les économies de toute une vie, ils ont hypothéqué leurs salaires des prochaines décennies pour des maisons absolument invendables si le pétrole augmente. Les supermarchés attractifs, où ils ne pourront plus se rendre, cesseront d'être attractifs et, pour beaucoup, cesseront carrément d'exister. Comment la population va-t-elle s'approvisionner ? Où les employés licenciés par ces magasins retrouveront-ils du travail ? Comment les gens vont-ils chauffer leur maison en hiver si le fioul devient hors de prix ? Et comment la rafraîchiront-ils en été si l'électricité est trop chère – sans parler des coupures de courant dans de nombreuses régions du pays ? Comment les enfants iront-ils à l'école ? Quelles chances de carrière subsistera-t-il ? Plus personne n'aura sans doute envie de devenir chargé de com ou directeur des relations publiques, mais de quoi vivront les gens qui le sont déjà ? Vont-ils se mettre à cultiver leur jardin ?

Markus se sentait proprement submergé par ce flot de paroles.

— On dirait bien qu'ils n'auront guère le choix, dit-il en songeant que la demande en VRP dans le domaine des logiciels de gestion

financière ne serait sans doute pas brillante non plus.

— Ils n'auront en effet pas le choix, reprit Taggard, mais la reconversion n'est pas aussi facile qu'elle paraît. Rappelez-vous que la jeunesse a été élevée dans la croyance que le lait vient du supermarché. Qu'est-ce que les gens de cette génération savent des moisissures, du mildiou et des pucerons ? Savent-ils quand, où et comment on sème ? Quand et comment on récolte ? Sauront-ils protéger leurs plantes des animaux sauvages et des oiseaux ? Sauront-ils construire ne serait-ce qu'une palissade avec leurs mains habituées seulement au clavier d'un ordinateur ? Et où prendront-ils les matériaux si le magasin de bricolage le plus proche se trouve à quarante milles ? Savent-ils élever des poules, des moutons ou des vaches ? Connaissent-ils les précautions à prendre à la naissance d'un veau ?

— On peut élever du bétail dans un jardin ? s'étonna Markus.

— Ces gens ont-ils tout simplement un jardin ? lui retourna Taggard. Que feront ceux qui vivent dans un loft rupin ? Dans une HLM ? Dans un sous-sol ?

Markus jeta un regard alentour. Le divan, le drap froissé sous lui, la taie d'oreiller miteuse.

— Moi, je ne possède même pas ça.

— Vous pouvez rester ici, dit Taggard en se levant. Guérissez d'abord, ensuite on verra bien.

Le soir, Taggard sortit « pour une heure ou deux », comme il avait dit. Dehors, il faisait déjà nuit et, dans ce coin du monde et de l'histoire, « nuit » voulait vraiment dire « nuit noire ». Il fallait une lanterne pour trouver son chemin.

Markus resta assis un moment sur le divan, écoutant les pas de son hôte qui s'éloignaient dans la neige et méditant sur le constat qu'il venait de faire : comme il était dur d'allumer une lampe à huile végétale. Et comme sa flamme brillait d'une lueur faiblarde.

L'avenir auquel il était condamné pour le reste de sa vie ressemblait-il à cela ?

Il alluma la télévision. Mais toutes les chaînes grésillaient dans un brouillard blanc. Il vérifia le câble coaxial qui avait l'air assez neuf et tenait parfaitement. Ce n'était pas que les informations délirantes ou les pages de publicité lui manquaient, mais il se serait senti rassuré d'en capter.

Il se leva, ramassa son sac de voyage posé près du divan et en sortit son portable. Il l'alluma, entra le code. La batterie était chargée aux deux tiers, c'était toujours ça. Mais il eut beau attendre et s'approcher de la fenêtre, le téléphone ne trouvait pas de réseau.

La preuve était faite, Bare Hands Creek se trouvait réellement au

bout du monde.

Il rangea l'appareil. Y avait-il quelque part un téléphone fixe ? Pas dans la salle de séjour en tout cas. La porte de la chambre était fermée mais pas à clé. La main sur la poignée, il s'arrêta dans son mouvement. Il s'agissait d'un abus de confiance. Non, résolut-il, ce n'était pas si urgent que cela.

L'horloge indiquait dix heures lorsque Taggard rentra, songeur, replié sur lui-même. Comme quelqu'un qui revient de l'église où il a pris conscience de ses péchés. Markus lui demanda s'il avait le téléphone. Taggard se frotta le front et bâilla.

— J'en avais un mais je l'ai mis au garage car le réseau téléphonique ne fonctionne plus depuis longtemps.

Il jeta un regard maussade au téléviseur.

— Puisque vous parlez de ça – je pourrais le mettre au placard, lui aussi. Si jamais quelqu'un devait encore émettre, ça ne viendrait jamais jusqu'à nous.

Deux jours plus tard, Markus était de nouveau sur pied. Après une bonne douche chaude, il eut l'impression d'être un homme neuf. Il entreprit de défaire la literie dans laquelle il avait transpiré et la porta dans le garage où il s'attendait à trouver la machine à laver.

Le garage lui parut immense ; sa voiture faisait toute petite à l'intérieur. On aurait pu sans peine y ranger un ou deux véhicules de plus… Au fait, où est-ce que Taggard avait garé sa voiture ?

— Je l'ai revendue, expliqua-t-il quand Markus lui posa la question. Ou, plutôt, échangée contre des outils et des provisions. La plupart des gens dans le village ont renoncé à leur auto ; nous n'avons plus que quelques véhicules qui appartiennent à la communauté. En cas d'urgence.

Les outils en question étaient rangés dans un petit atelier et les réserves stockées dans des armoires et des étagères d'une longueur infinie. Il y avait des rangées de conserves de viande, de poisson, de légumes et de fruits. Des sacs de farine, de riz, de maïs, de lentilles, de sucre, de sel, de flocons d'avoine et de nouilles. Des bidons de vinaigre et d'eau. Des barres de graisse à frire. Des cartons de fruits secs, d'épices, de café. Des quantités astronomiques de papier hygiénique, de poudre à laver, de sacs-poubelle. Et ainsi de suite. C'était énorme. Au premier abord, on avait l'impression qu'une famille de deux enfants aurait pu tenir toute une vie ; mais sans doute ne s'agissait-il que des provisions nécessaires à une seule personne pendant une année.

À deux, elles ne dureraient bien entendu qu'un semestre.

La chaudière, située à côté de la porte qui menait à l'intérieur du chalet, était séparée du reste par une mince cloison en planches ; de

l'autre côté se trouvaient une machine à laver ainsi qu'un grand évier en pierre.

En admettant qu'il s'agît bien d'une machine à laver. Les marques américaines avaient toujours dérouté Markus, mais ce modèle semblait de construction artisanale.

— Il n'y avait pas moyen de faire autrement, expliqua Taggard. La génératrice du village ne produit pas assez de courant pour les machines traditionnelles. Cet appareil-ci se compose pour l'essentiel d'un moteur qui fait tourner le tambour et d'une commande pour le mettre en marche. Une commande simple, mécanique. Vous devez verser vous-même de l'eau bouillante provenant de la chaudière et, si nécessaire, de la poudre à laver.

— Le village possède une génératrice ?

— Naturellement. Il est construit au bord d'un torrent puissant ; on a créé, un peu plus haut, un bel étang poissonneux dont les eaux font tourner les deux génératrices du barrage. Cela suffit pour éclairer toutes les maisons, alimenter les réfrigérateurs et encore deux ou trois bricoles.

Avec cette machine, le lavage se révéla néanmoins une affaire compliquée. Markus devait en permanence enlever de l'eau, en remettre, reprendre tout à zéro. De temps à autre, il fallait rajouter du bois dans la chaudière. Et, bien entendu, le tambour n'essorait pas vraiment : le linge était encore trempé lorsqu'il le sortit pour l'accrocher devant la chaudière, le coin le plus approprié du garage.

C'était à quoi il s'occupait quand Taggard refit surface.

— Voilà par exemple une erreur que je n'ai pas eu le temps de corriger, dit-il. J'aurais dû remplacer la chaudière à mazout par un poêle en fonte. Il n'y a rien de mieux. Saviez-vous, d'ailleurs, que le poêle à combustion contrôlée a été inventé par Benjamin Franklin ? L'un des pères de la déclaration d'indépendance des États-Unis. Je l'ai appris il n'y a pas longtemps. Un personnage fascinant.

Markus plissa le front.

— Pourquoi aussi a-t-on installé une chaudière à mazout dans un camp de survie ?

— Bonne question. Pour la même raison que celle qui a causé notre perte. Parce que le pétrole était donné.

— Et une fois que vous aurez terminé la poudre à laver, comment allez-vous faire ?

Taggard s'appuya contre le mur, les bras croisés.

— Des femmes sont en train d'en fabriquer à base de produits naturels. Évidemment, ça ne lavera pas plus blanc que blanc, mais ce sera au moins propre.

— Oh ! lâcha Markus en remarquant les pinces à linge.

Elles aussi étaient en plastique. Mieux valait ne pas approfondir le

sujet.

— L'autosuffisance représente un travail considérable, poursuivit Taggard. Si vous voulez rester ici, vous allez devoir donner de votre personne.

— Je ne veux pas rester ici ! répliqua Markus.

— Je vous crois volontiers. Seulement vous allez bien devoir.

Markus accrocha le dernier vêtement – son pantalon de pyjama –, retourna le panier à linge pour le faire sécher et se dirigea vers la voiture. La clé était là. Il ouvrit la portière, mit le contact et observa l'aiguille de la jauge.

Elle ne bougea pas d'un millimètre.

Génial. Markus descendit de voiture, claqua la portière, alla à l'arrière, monta sur le pare-chocs et sauta par terre pour faire rebondir le véhicule. On entendit le bruit du reste de gazole dans le réservoir : un petit clapotis ridicule. Il devait en rester moins d'une tasse.

— Vous avez raison, concéda Markus. Je n'ai pas le choix.

Taggard sourit gentiment. Sa barbe s'épaississait, nota Markus.

— De toute façon, il y a trop de neige. Vous ne passeriez pas.

Peu à peu, Markus reprit ses repères dans le temps. Aujourd'hui, apprit-il, c'était dimanche. Et à la tombée de la nuit, Taggard lui confia qu'il aimerait l'emmener à l'église.

— Ah ? fit Markus.

Il ne se considérait pas comme croyant et encore moins pratiquant, mais vraisemblablement valait-il mieux ne pas le crier sur les toits.

— Oui, pourquoi pas ?

— La messe du dimanche soir, c'est en quelque sorte le rendez-vous de la communauté, expliqua l'ancien agent de la CIA. Il me semble souhaitable que vous fassiez la connaissance des autres. Avant que des rumeurs ne commencent à circuler. Vous savez comment ça se passe.

— Cela me paraît… raisonnable, approuva Markus.

Des rumeurs. Ah bon. Eh bien, ça promettait d'être joyeux.

Il n'y avait pas de cloche ni de signal ; on se mettait simplement en route à sept heures. Le chalet de Taggard se trouvait en bordure du village. Quand ils eurent gravi la pente et que le chemin se remit à descendre, les maisons devinrent plus grandes, avec des granges, des étables, des serres. Ce spectacle rappela à Markus les communautés amish qu'il ne connaissait à vrai dire que par l'intermédiaire du film avec Harrison Ford. Quel en était le titre déjà ? Ah oui, *Witness*. Il s'en ouvrit à Taggard, qui hocha la tête.

— Oui, eux aussi réussiront à survivre sans problème. Les amish en Pennsylvanie, nous ici, une ou deux colonies du même genre dans

le Montana – et les cannibales en Nouvelle-Guinée. C'est même eux qui auront le moins de mal.

Il faisait froid. Les bottes de randonnée que Markus avait achetées au Canada ne semblaient pas de très bonne qualité ; du moins le froid lui remonta-t-il jusqu'aux genoux après seulement quelques pas. Mais il éviterait de demander où se procurer une nouvelle paire car il était probable qu'on lui tendrait un fusil et qu'on l'enverrait abattre un animal à fourrure.

Il n'avait pas terminé de développer cette pensée que deux hommes surgirent, l'arme à l'épaule, apparemment chargés de la ronde. Ah oui, maintenant ça lui revenait. Il avait rencontré des sentinelles comme celles-ci le soir de son arrivée.

L'église, de grande taille, était un bâtiment sobre, sans décoration, orné d'une simple croix en bois sur la façade. À l'intérieur, les bancs étaient déjà bien occupés. Lorsqu'ils remontèrent l'allée centrale, Markus sentit des centaines de paires d'yeux rivés sur lui.

Ils trouvèrent deux places côte à côte dans le premier tiers de la nef.

Taggard désigna le premier rang où le prêtre discutait à voix basse avec un couple.

— Voici le révérend Edward Small. Lui-même et les deux personnes auxquelles il parle forment le conseil tripartite, élu par la communauté, qui prend toutes les décisions sauf celles qui exigent une assemblée plénière.

— C'est-à-dire que vous avez votre propre Constitution ?

— Nous avons même rédigé une déclaration d'indépendance.

Edward Small ? On ne pouvait pas imaginer de nom moins approprié. Avec ses larges épaules et son visage anguleux, le prêtre faisait davantage l'effet d'un aventurier déguisé que d'un homme d'Église.

L'homme avec lequel il s'entretenait, un médecin du nom de James Heinberg, avait une longue barbe blanche, peignée vers l'arrière, et des lunettes à fine monture. Il faisait partie du conseil tripartite depuis la fondation de la communauté. La femme à ses côtés était son épouse, une matrone à l'air sévère et aux traits légèrement négroïdes, manifestement plus jeune que lui. Markus apprit qu'elle s'appelait Alice et qu'elle faisait office d'institutrice du village.

La messe commença par un chant entonné en chœur. Le texte était écrit dans un anglais si ancien que Markus n'en comprit pas le sens, mais la mélodie lui parut exprimer la douleur et la souffrance tragique. Ces centaines de voix puissantes qui s'élevaient à l'unisson ne laissaient pas indifférent.

Ensuite, le révérend Small s'adressa à sa paroisse, les bras grands ouverts.

— Commémorons le souvenir de ceux que le choc pétrolier a frappés de plein fouet. Commémorons le souvenir de ceux qui, privés de la grâce divine, n'ont pu trouver refuge à temps. Commémorons le souvenir de ceux qui, en ces temps difficiles, connaissent la souffrance parce que s'est produit le malheur qu'il nous a été donné de pressentir.

Il sortit une fiche de sa robe.

— D'après nos informations, le réseau d'eau potable a cédé à Phœnix, en Arizona, à Albuquerque, au Nouveau-Mexique, ainsi que dans certains quartiers de Los Angeles. L'état d'urgence a été proclamé dans les régions concernées.

Il baissa la main qui tenait la fiche et fixa son auditoire, suspendu à ses lèvres.

— Le point commun de toutes ces villes, c'est qu'il s'agit de cités dans le désert, jusqu'à présent maintenues en vie par un système d'approvisionnement en eau long de plusieurs centaines de milles, par des climatisations et des moyens de transport performants. Aujourd'hui, tout cela manque, on manque de pétrole, et on manque de courant puisqu'aux États-Unis quarante pour cent de l'électricité est produite à partir de pétrole.

Taggard se pencha vers Markus.

— James Heinberg possède un récepteur radio à ondes courtes, murmura-t-il. C'est actuellement notre seul contact avec le reste du monde.

— Dans les villes concernées, poursuivit le révérend d'une voix tonitruante, on dit que, par chance, ce malheur s'est produit en hiver, sinon la misère serait plus grande encore. Moi, je dis que c'est une malchance ! Car à présent beaucoup vont succomber à la tentation de rester dans ces villes maudites, dans ces manifestations de mégalomanie humaine, nées de la foi en la technique. Et alors ? Que va-t-il se passer ? Comment pourrait-on jamais lever l'état d'urgence quand le pétrole est en train de disparaître ? Que se produira-t-il lorsque l'été sera venu ? D'ici là, d'autres occuperont les sites où ces hommes auraient pu trouver refuge aujourd'hui. Ils devront demeurer là où ils sont, ils mourront de soif et de chaleur, il ne restera plus assez de survivants pour enterrer les morts. Des épidémies vont se déclarer et, faute de médicaments, faute de moyens pour transporter ceux-ci, elles se propageront sans qu'on puisse les arrêter.

Il s'interrompit et baissa les yeux vers ses notes.

— Nous savons également, reprit-il, que des émeutes ont eu lieu au Mexique et que le nombre d'immigrés qui franchissent la frontière croît d'heure en heure.

Il joignit les mains et inclina sa tête massive.

— Prions.

Cette invite ouvrit sans transition sur une longue et fervente

supplique à laquelle toute l'église prit part d'une voix haute et claire et qui parut à Markus d'une sentimentalité assez insupportable. Il respira de nouveau quand ils se remirent enfin à chanter.

Puis vinrent des exhortations. Ils devaient, rappela le prêtre avec insistance, se montrer solidaires, rester coupés du monde et respecter les règles qu'ils avaient élaborées au cours des années passées en prévision de cette situation.

— Ne vous laissez pas abattre ! s'écria-t-il de sa voix de stentor. Même si un sentiment de vanité menace de s'emparer de vous face à ces catastrophes, n'abandonnez pas ! Rappelez-vous que guère plus de deux mille personnes ont survécu à la dernière glaciation. L'ensemble de l'humanité descend de cette poignée d'ancêtres. Un tel miracle peut se reproduire, et il dépend de nous, de chacun d'entre nous, de contribuer à le rendre possible.

La lecture d'un passage de la Bible suivit. Il s'agissait – évidemment – de l'histoire de Noé, que le docteur James Heinberg déclama d'une voix sonore. Markus fut saisi malgré lui d'un sentiment d'angoisse en entendant cette antique légende du déluge et de l'arche où les animaux embarquèrent par couples. On aurait dit qu'il n'avait pas encore compris la chance qu'il avait eue d'arriver ici au bon moment.

CHAPITRE 39

Un rouquin barbu aux mains larges comme des pelleteuses, qui répondait au nom de Jack, devait procéder à l'affectation de Markus.

— Qu'est-ce que vous savez faire ? voulut-il savoir.

Markus haussa les épaules d'un air déconcerté.

— Eh bien, c'est-à-dire…

— Dans quelle branche travailliez-vous avant ?

— Dans les ordinateurs, le commerce, tout ça.

— Donc vous ne savez rien faire, résuma Jack en prenant un crayon qui, dans ses mains, faisait l'effet d'un jouet pour enfants (avec quoi écriraient-ils dans dix ans ?). Dans ce cas, vous n'avez qu'à commencer par le foin. On ne peut pas trop se tromper.

Cela voulait dire se pointer à six heures du matin dans l'immense grange au centre du village et, à l'aide d'une lourde fourche à trois dents, retourner sans fin les réserves d'herbe sèche afin qu'elles restent fraîches.

Ça sentait bon, il fallait le reconnaître, ça sentait l'été, les versants fleuris, les prés, les loisirs et l'insouciance. Mais il n'était pas encore midi qu'il avait déjà les os rompus par l'effort inaccoutumé.

— Bon, maintenant, vous n'avez qu'à nourrir les bêtes dans l'étable de l'autre côté, dit Jack, passé jeter un coup d'œil, en comprenant la situation. Ce n'est pas aussi épuisant.

Cela voulait dire : traverser la cour enneigée avec une grande brouette contenant un ballot et répartir le foin dans les mangeoires des animaux. Il s'agissait surtout de vaches, des bêtes énormes qui l'observaient de leurs yeux énormes. Combien ça pouvait bien peser, une vache pareille ? Des tonnes, non ? De toute sa vie, Markus n'avait jamais vu une vache d'aussi près, et encore moins senti.

Il y avait en outre plusieurs box avec des chevaux. Là, il se sentait vraiment peu rassuré. Dès qu'il approchait, les animaux devenaient nerveux, se mettaient à gigoter dans leurs stalles et avaient l'air de se demander s'ils n'allaient pas sauter d'un bond par-dessus la barrière et le piétiner à mort. Il mettait le foin dans leur auge sans traîner et prenait la poudre d'escampette.

Par chance, il ne fut pas obligé de les approcher davantage. Une jeune fille vint les brosser et les étriller.

Il lui fallut une semaine pour comprendre qu'elle venait exprès au moment où il se trouvait là.

Cela ne faisait aucun doute. Rien que ses regards voulaient tout

dire.

Markus l'observa du coin de l'œil. Il s'agissait encore d'une gamine, qui devait fantasmer sur le mystérieux étranger. Elle avait de grands yeux noirs et une masse de boucles brunes qui lui descendait jusqu'au milieu du dos. Sa peau était si pure qu'elle semblait luire dans la pâle clarté que deux ampoules fatiguées répandaient dans l'étable. Elle était vêtue avec décence, mais le tour de poitrine que dissimulait son gilet tendait ses boutons et ses larges hanches ne passaient pas non plus inaperçues. Un bassin fait pour avoir des enfants, assurément, prêt à repeupler la terre si cela devait se révéler nécessaire.

Sa manière de brosser les chevaux attestait de la sensualité. Quand Markus la voyait s'étirer, s'allonger, étriller le corps puissant des animaux, il sentait une pulsion monter en lui. Elle respirait la soif de vivre, la curiosité, l'impatience. Elle était… consentante.

Le maniement du foin paraissait plus facile et plus rapide quand on pensait à autre chose. Et Markus avait beaucoup à penser. Son avenir ressemblait-il à cela ? Était-ce l'existence que le destin lui avait réservée ? Travailler de ses mains, s'intégrer à Bare Hands Creek, y lier des contacts ? Aller à l'église tous les dimanches et faire semblant d'être pieux pour ne pas se démarquer ? Entreprendre une nouvelle carrière, avec de nouvelles règles mais toujours l'objectif qui a motivé de tout temps les carriéristes du monde entier, à savoir gravir les échelons, quelle que soit l'échelle et quelle qu'en soit la longueur ?

Pour, finalement, épouser l'une des filles du village, procréer et oublier qu'avaient un jour existé des ordinateurs, des bolides, des téléphones qui tenaient dans la poche de la chemise, une station spatiale, des robots sur Mars, des gratte-ciel et des autoroutes qui enjambaient des précipices béants ?

Oublier qu'avait un jour existé la vision d'une tour en verre qui porterait son nom et que le monde entier connaîtrait ?

Le froid s'intensifiait de jour en jour, il neigeait presque chaque nuit. Le petit lac artificiel se mit à geler. Comme le débit de l'eau baissa en conséquence, on rationna l'électricité. Il y avait du courant pendant une heure au lever, pour éviter de perdre du temps à allumer des lampes et permettre aux hommes de se raser (où trouveraient-ils des lames dans deux ou trois ans ? se demanda Markus), et une heure supplémentaire le soir. Le reste du temps, les vannes demeuraient closes et celui qui voulait de la lumière devait se servir d'une bougie.

— En tout cas, il s'agit d'une vie paisible, estima un soir Taggard alors qu'ils buvaient une bière, assis à la table de cuisine sur laquelle brûlait une bougie.

On pourrait aussi dire « primitive », pensa Markus. Il dit

cependant :

— Et en tout cas, finis les bouchons !

— Et les e-mails.

— Les prospectus qui encombrent les boîtes aux lettres.

— Et même l'hôtel des impôts ! lâcha Taggard en ricanant. Finie la paperasse. Ça vaut la peine, vous ne trouvez pas ?

Puis on les exhorta à faire preuve d'une plus grande parcimonie dans la consommation du bois. Désormais, ils n'avaient plus le droit qu'à une douche chaude par semaine ; les autres jours, il fallait se laver à l'eau froide, c'est-à-dire glaciale.

— Ça rafraîchit, fit valoir Taggard.

— Oui, dit Markus.

— Il paraît que c'est bon pour la santé.

— Il paraît.

Et c'était vrai, il se sentait frais et dispos. Il n'avait jamais été si gaillard. L'exercice physique lui faisait du bien ; la nuit, il dormait comme une souche et, bien que leurs repas fussent tout sauf de la « haute cuisine », il s'était rarement autant régalé. En outre, le travail ne lui paraissait plus aussi épuisant qu'au début ; il avait même l'impression que ses muscles prenaient du volume.

Au bout de quelques jours, il adressa la parole à la jeune fille. Rien d'exceptionnel. Il se contenta d'un « salut » en entrant dans l'étable où elle était déjà occupée à brosser le cheval blanc à la crinière noire.

Elle sourit. Un sourire d'encouragement. Un sourire d'invite.

— Ça donne du travail, un cheval, hein ? lâcha Markus.

C'était sorti tout seul. Quelle formule imbécile ! se reprocha-t-il à peine ces paroles avaient-elles franchi ses lèvres.

Elle sourit.

— J'aime bien.

— Ça se voit.

Elle parut tentée de poursuivre la conversation mais, au lieu de cela, elle se mordit les lèvres et brossa deux fois plus vite. Elle ressemblait au cheval. D'une certaine manière, elle était aussi… plantureuse. Énergique. Mystérieuse.

Bon, d'accord, pensa Markus au bout d'un moment, comme elle s'obstinait à se taire. Fini pour aujourd'hui.

Il se consacra donc aux vaches et remplit leurs mangeoires. À présent, Jack l'avait aussi chargé de ramasser les bouses et d'étaler de la paille fraîche sous leurs derrières. Un travail désagréable, mais il fallait bien que quelqu'un s'en occupe. Quelqu'un avait toujours dû s'en occuper d'ailleurs, même avant le choc pétrolier. En ce temps-là non plus, les vaches n'allaient pas aux toilettes et ne trouvaient pas

toutes seules le chemin de l'abattoir.

Auparavant, il n'avait jamais réfléchi à ces évidences, pas une seconde. La viande, c'était pour lui un aliment dans les vitrines réfrigérées, emballé dans du plastique, avec une étiquette indiquant le prix et la date limite de consommation – quand elle n'atterrissait pas sur la table devant lui, toute prête, servie sur une assiette.

Pourquoi fallait-il toujours qu'on se mette à apprécier sa chance une fois qu'elle était passée ? Quelle vie confortable, réjouissante, excitante, privilégiée il avait menée sans le savoir ! Au lieu d'en profiter, il avait bradé toutes ces magnifiques années à force de frustration et en imaginant le bonheur qu'il éprouverait lorsqu'il serait président du conseil de surveillance et milliardaire, qu'il posséderait une Ferrari, une villa de luxe, un jet privé, que sais-je encore ?

Et voilà qu'il se retrouvait valet d'écurie en première année d'apprentissage. Une chute de millionnaire à plongeur, pour ainsi dire.

Il venait de finir les vaches et gagnait la sortie quand elle l'appela :

— Dis ?

Markus s'arrêta.

— Hum ?

— Tu veux venir déjeuner avec nous ?

Jusqu'à présent, le midi, Markus s'était contenté de deux casse-croûte qu'il avait préparés le matin avant de partir.

— Volontiers. Où ça ?

— Dans la maison communautaire.

Il n'avait aucune idée de ce qu'elle entendait par là.

— D'accord. Si tu m'emmènes.

Elle sortit du dernier box et ferma le verrou derrière elle.

— Viens.

Ils se lavèrent les mains côte à côte dans le long évier en acier. Deux minces filets résonnaient sur le métal, de l'eau si glacée que le savon ne moussait pas vraiment et qu'on en avait la peau toute rouge. Le plus gênant, c'était le savon ; quand ils se mirent en route, Markus avait encore l'impression de puer.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-elle avant d'ajouter : Il faut que je le sache pour te présenter.

— Mark, dit Markus.

— Moi, je m'appelle Rebecca.

— Un beau prénom.

Il avait fait ce compliment sans réfléchir. Un réflexe datant de l'époque où il draguait à l'université ? Non, en ce temps-là, la formule ne marchait déjà plus.

— Tu trouves ?

Elle avait l'air de se réjouir sincèrement. Ils traversèrent la rue

côte à côte, marchant dans la neige où ils s'enfonçaient jusqu'aux genoux, et gagnèrent le grand bâtiment qui s'élevait près de l'église.

— Tu sais, je ne trouve pas que tu sois comme ils le disent tous.

Markus tendit l'oreille.

— Ah bon ? Qu'est-ce qu'ils disent tous ?

— Eh bien, tu as débarqué sans prévenir, tu n'as jamais vécu ici, tu n'as pas adhéré, tu ne sais rien faire de particulier. Et malgré tout, tu as le droit de survivre avec nous. Certains trouvent cela injuste.

Markus réfléchit un instant.

— Et personne ne s'est dit que cela pourrait être une grâce divine ?

Elle eut l'air stupéfaite par cette idée.

— Non ! s'exclama-t-elle en éclatant de rire.

Sûrement que tout le monde, songea Markus, allait à l'église et faisait seulement semblant d'être pieux.

La maison communautaire était la première à deux étages où il entrait à Bare Hands Creek. Une délicieuse odeur de rôti, de pommes de terre et d'épices vint flatter leurs narines lorsqu'ils ouvrirent la porte, Rebecca en tête, et entrèrent dans la salle à manger. Des corbeilles en osier contenant des couverts et des serviettes en tissu étaient réparties sur les tables ; on mangeait assis sur des bancs.

— J'ai amené Mark, lança-t-elle à la ronde. Il travaille à l'étable.

Hochements de tête généralisés, regards intrigués mais aussi regards critiques dont Markus n'aurait su dire à qui ils étaient destinés.

Ils prirent place à l'extrémité d'une table. Markus jeta un coup d'œil autour de lui. Il n'y avait que des femmes, la plupart assez âgées. Même si elles vivaient ici depuis le début, certaines ne devaient déjà plus être toutes jeunes à la fondation du village. Assises sur des chaises le long du mur, elles tricotaient. Des chaussettes, reconnut-il, mais aussi des sous-vêtements. L'image d'un épais caleçon en laine écrue jaillit dans son esprit. Il se jura d'apprendre à coudre et à rapiécer le plus vite possible et de faire très attention à ses malheureux slips.

— La salle est réservée aux femmes ? demanda-t-il tout bas.

Rebecca secoua la tête.

— Non, les hommes ne vont pas tarder.

Le premier passa la porte aussitôt, comme s'il n'avait attendu que ce signal. Sa salopette était couverte de sciure. Il badina avec plusieurs femmes à l'entrée puis alla s'asseoir et, alors, un défilé ininterrompu s'amorça. En cinq minutes, la salle était bondée.

Quatre femmes sortirent de la cuisine en poussant des chariots et posèrent une assiette pleine devant chacun d'eux. L'odeur qui s'en dégageait laissa Markus interdit pendant un moment. Incroyable. Pour

la première fois de sa vie, il avait l'impression que l'eau lui venait à la bouche pour de bon.

Personne n'avait commencé à manger, il attendait donc également, bien qu'il eût beaucoup de mal à se retenir. Dès que toutes les assiettes furent servies, quelqu'un prononça une courte prière où il était à nouveau question des hommes qui n'avaient pas leur chance après l'« effondrement », comme on disait ; puis chacun s'empara enfin de son couteau et de sa fourchette.

Il s'agissait d'une simple tranche de rôti avec des pommes de terre, différents légumes et une sauce blanche par-dessus, mais l'ensemble dégageait un goût divin. S'il fallait absolument porter des caleçons en laine pour être admis à cette table, pensa Markus, du moins sur le moment, il valait peut-être la peine de reconsidérer la question.

Le silence régna pendant quelques minutes puis des conversations reprirent à voix basse et, très vite, on retrouva le niveau sonore habituel dans les cantines.

Rebecca demanda alors :

— Tu aimes les chevaux ?

Markus était en train de mâcher, ce qui l'empêcha de répondre aussitôt.

— Pour tout dire, je ne suis pas trop rassuré en face d'eux.

Cet aveu n'eut pas l'air de la froisser.

— Moi, je les trouve merveilleux. En été, je passe ma vie à cheval. Je suis bonne cavalière. Si tu veux, je t'apprendrai.

L'espace d'un instant, Markus imagina une excursion estivale en couple, la forte chaleur, un toit de feuilles vertes, un lit d'herbe dans le sous-bois et deux corps nus, luisants… Puis il expira profondément, l'image disparut, et il se dit, de manière très réaliste et très objective, qu'il serait bon et même nécessaire de savoir monter à cheval s'il voulait être paré pour l'avenir.

— Oui, répondit-il, volontiers. Ce serait super.

Un sourire rayonnant éclaira son visage. D'un vif mouvement de la tête, elle rejeta en arrière une mèche rebelle et, à cet instant, à cause de ce geste, Markus comprit tout à coup ce qui le fascinait en elle : son évidente soif de vivre, sa lascivité sans détour lui rappelait tout simplement Amy-Lee. À cette différence près que, chez Rebecca, les conventions de sa communauté et de la religion maintenaient une chape sur ses désirs. En dessous cependant, elle frémissait et, même, elle bouillonnait.

Amy-Lee… Comment allait-elle ? Sans doute plutôt bien, vu les moyens de son père. Elle avait certainement jeté depuis longtemps son dévolu sur un nouvel amant et ne pensait plus une seconde à lui. Comme elle ne pensait plus aux hommes qui l'avaient précédé quand

il était le favori. D'autant que c'était lui qui avait mis fin à leur relation.

Il était temps qu'il passe à autre chose. Cet échec faisait partie, au sens le plus vrai du terme, d'une autre vie.

— À quoi penses-tu ? demanda Rebecca.

— À quelqu'un qui… comment dire ?

— Qui est concerné par l'effondrement ?

— Oui.

— Une femme ?

L'instinct sûr de la chasseresse.

— Oui, dit Markus, une femme.

Rebecca le fixa par-dessus la table en raclant la sauce au fond de son assiette avec sa fourchette.

— Ils ne vont pas tous mourir, tu sais ? C'est mon père qui le dit. Peut-être a-t-elle de la chance, peut-être va-t-elle bien.

— Ton père ?

— Oui, dit Rebecca, le révérend.

Le lendemain, Jack lui prit la fourche des mains et lui expliqua qu'il allait lui apprendre à tirer.

— À tirer ? répéta Markus sans comprendre.

— Tu as déjà fait du tir ? demanda Jack.

— Non.

— Bon, alors.

Ils se dirigèrent vers la maison communautaire où ils entrèrent cette fois par l'autre porte. Ils descendirent au sous-sol, une cave aux murs cachés par des armoires en acier apparemment solides. Jack sortit une clé accrochée à une chaîne autour de son cou et ouvrit l'une d'elles. Elle contenait cinq fusils rangés sur des supports et des boîtes de munitions posées sur le plancher. Jack en ramassa une.

— Cinquante cartouches, dit-il en la lui tendant. C'est la ration pour le cours. Au cinquième coup, tu dois y arriver.

— D'accord, répondit Markus, mal à l'aise.

Jack préféra porter le fusil lui-même. Il referma l'armoire à clé puis ils ressortirent dans le froid, s'engagèrent sur la route qui traversait le village, prirent la direction inverse de la maison de Taggard et gagnèrent la forêt, où ils marchèrent jusqu'à une cuvette rectangulaire qui servait manifestement de stand de tir naturel. Cinq boîtes de conserve amplement défoncées étaient posées sur une poutre à l'extrémité du terrain.

— Bien, règle numéro un, dit Jack en levant le fusil : toujours manipuler une arme comme si elle était chargée. Règle numéro deux : si tu te promènes avec une arme, la bouche doit toujours être dirigée vers le sol. Règle numéro trois : hormis le cas où tu mets quelqu'un en

joue volontairement, pour le menacer ou l'abattre…

Markus eut les sangs glacés en constatant l'air d'évidence avec lequel le géant roux parlait de tuer quelqu'un.

— … la bouche du fusil ne doit jamais être tournée vers un homme, même quand tu recharges. Est-ce clair ? Si jamais je te prends sur le fait, tu auras droit à dix coups de bâton.

— Des coups de bâton ?

— Cette punition incite à prendre à cœur la règle numéro trois, crois-moi.

Puis il lui expliqua le fonctionnement de l'arme. Comment la charger. Comment la tenir. Comment mettre en joue et viser.

— On n'enlève le cran de sûreté qu'avant de tirer, insista-t-il, et l'index reste hors du pontet jusqu'au moment de presser sur la détente.

— D'accord.

Jack lui tendit l'arme chargée. Markus la manipula avec précaution, en s'efforçant de respecter les trois règles énoncées, se mit en position, visa une boîte de conserve et…

Lorsque le coup partit, il eut l'impression qu'un éléphant lui broyait l'épaule. La balle s'envola dans le feuillage en sifflant et le fusil fut pris de secousses.

— Erreur classique de débutant, décréta Jack. Tu dois coincer la crosse contre ton épaule. Tu as tenté d'amortir le coup, ce qui est impossible. En revanche, plus tu appuies la crosse contre ton épaule, moins elle peut prendre d'élan pour te percuter, tu comprends ? L'arme et toi, vous ne devez plus former qu'un. Le recul doit agir sur le centre de gravité commun à vous deux. À ce moment-là, ça marche.

Il fallut neuf cartouches à Markus pour comprendre.

Au vingt et unième coup, il toucha la boîte de conserve et, à partir du trentième, il mit à chaque fois dans le mille.

— Bien ! dit Jack d'une voix satisfaite. On dirait que tu es franchement doué. Tu pourras prendre part aux rondes dès demain.

Lorsque Markus rentra ce soir-là, Charles Taggard avait déjà mis sur le feu un rôti appétissant. Il travaillait à l'abattoir, comme Markus l'avait appris entre-temps, et parfois il avait droit à un morceau de choix.

— Vous voulez m'aider ? s'exclama-t-il en guise de salutation, tout en continuant d'arroser la viande avec son propre jus. J'ai décidé de sacrifier l'une des rares bouteilles de vin qui me restent. Une syrah de Californie. Pas un terroir exceptionnel, mais un bon cru. À condition que quelqu'un m'aide – d'où ma question – à vider la bouteille.

— Dans ces cas-là, j'aide volontiers, répondit Markus.

La bonne chère, le vin et les chandelles animèrent Taggard. Il

parla de son travail à l'abattoir, raconta comment on tuait un veau – on l'assommait d'un bon coup de marteau sur le crâne, on lui tranchait la gorge dans le sens de la longueur sans lui abîmer le gosier, on coupait les veines à droite et à gauche et on laissait la bête se vider de son sang – et comment on découpait ensuite la carcasse.

— Vous ne pouvez pas imaginer tout ce qu'on peut tirer d'un animal. En fait, tout. Depuis la peau jusqu'aux os en passant par l'intestin, la vessie…

— Ça ne doit pas être très ragoûtant, je suppose ? lâcha Markus en reprenant une tranche.

Avec des pruneaux, c'était délicieux.

— Oui, affreux, concéda Taggard. Du moins au début. Le premier jour, j'étais usé, vous pouvez me croire. Et pourtant, j'en avais déjà vu de toutes les couleurs dans mon métier…

Il se servit à nouveau du vin d'un air songeur.

— On s'efforce de ne pas faire souffrir l'animal. Du moins pas inutilement. Pour autant qu'on puisse en juger. Mais on le tue, c'est indiscutable. Et après, on découpe son cadavre en morceaux. Avant, c'est un être vivant ; après, c'est de la viande. De la nourriture. Indispensable dans notre situation.

Il but une gorgée, la garda en bouche et la dégusta, en suivant le cours de ses pensées.

— Étonnant, le cours du monde, vous ne trouvez pas ? Plus je vieillis, moins je le comprends.

Plus tard dans la soirée, il parla de sa famille, de la disparition de sa fille et de sa femme.

— J'ai connu une vraie crise. Et vous savez ce que c'est, les uns vont chez le psychiatre, les autres sortent la Bible de leur armoire. Moi, ce fut la Bible. Ce qui ne veut pas dire que j'ai trouvé Dieu. Je ne l'ai pas trouvé, d'ailleurs. Mais je cherche.

Taggard fixait d'un air absent son verre où ne restait plus qu'un dépôt.

— Et maintenant, me voilà ici. Puis vous avez surgi à votre tour, à la dernière minute en plus ; bizarre, quand même.

Il reposa son verre.

— Mais bon, comment dit-on déjà ? Les voies de Dieu sont impénétrables.

L'homme avec qui Markus monta la garde avait une cinquantaine d'années et s'appelait Bruce Burgess. Il avait le visage rond comme une lune, le nez bourgeonnant et le regard d'un être déçu par la vie.

Au début et à la fin de sa ronde, chaque patrouille devait passer chez un homme corpulent que tous appelaient simplement Kane et qui confiait aux sentinelles un fusil chargé avec la sûreté enclenchée, ainsi

qu'un magasin supplémentaire. Bruce eut droit à des jumelles, Markus à un talkie-walkie. Kane insista pour qu'ils comparent leurs montres, nota sur une liste leur heure de départ et indiqua la limite à ne pas dépasser.

Bruce connaissait l'itinéraire. On leur avait confié le circuit sud qui traversait entre autres la route venant de la 55, par laquelle Markus était arrivé. Il y avait un siècle, lui semblait-il à présent.

— Nous ne rencontrerons pas un chien, l'avertit Bruce. Personne ne vient ici, surtout en hiver. On connaît à peine notre existence.

Markus hocha la tête tout en suivant le sentier d'un pas mesuré.

— Que veux-tu dire par là ?

— On y va quand même, bien sûr. Il faut rester vigilant. Mais je te le signale pour éviter que tu mitrailles dans toutes les directions.

— Il n'y a pas de risque.

— Si tu entends un bruit quelque part, c'est tout au plus un ours. Ou un loup. Sûrement pas un Mexicain avec ses dix-sept enfants dans le sac à dos, comme certains ici aiment à le croire.

— Il y a des ours et des loups ?

— En pagaille !

Markus médita sur cette information pendant qu'ils poursuivaient leur chemin. La neige tassée par les précédentes patrouilles crissait sous leurs pas. Ce soir-là, il ne faisait pas trop froid ; le blouson doublé qu'il avait acheté au Canada lui tenait assez chaud et même ses bottes de randonnée jouaient le jeu.

Bruce raconta qu'il venait de New York où il avait travaillé comme *trader* et qu'il avait fréquenté la même école que James Heinberg, le médecin. Ils étaient restés en contact et, pour finir, il avait adhéré à la communauté de Bare Hands Creek. Avec sa femme, qui avait dû aller fêter le quatre-vingtième anniversaire de sa mère juste avant la grande catastrophe et dont il n'avait plus entendu parler depuis.

— Je suis désolé, dit Markus en se demandant si, en secret, Bruce ne lui en voulait pas d'avoir en quelque sorte pris la place de son épouse.

La forêt paraissait inoffensive. C'étaient des arbres en fin de compte, même s'il y en avait un sacré paquet. On n'en voyait pas le bout ; le regard se perdait quelque part entre les troncs et les branches. On distinguait des empreintes dans la neige, mais uniquement de petits animaux. Peut-être Bruce avait-il juste voulu l'effrayer.

— Dis-moi, reprit l'ancien *trader* au bout d'un moment, on raconte que tu as une liaison avec la fille du révérend.

— C'est faux, dit Markus.

Ils continuèrent à marcher en silence, mais on pouvait se douter

que le sujet n’était pas clos.

— Et d’où viennent ces rumeurs ?

— Aucune idée. Nous travaillons dans la même étable. Elle s’occupe des chevaux et je nettoie le cul des vaches.

— D’accord. Parce que je te le déconseille. Trop risqué. Le révérend n’apprécierait pas, tu comprends ?

Markus hocha la tête.

— J’imagine bien.

Kane se manifestait tous les quarts d’heure et leur demandait de répondre pour dire où ils se trouvaient.

— Dis qu’on est au terrier de lièvre, lui souffla Bruce.

Markus transmit le message et, une fois que Kane eut raccroché, l’air satisfait, il demanda à son coéquipier :

— Où vois-tu ici un terrier de lièvre ?

Bruce secoua la tête.

— Il faudrait faire un détour qui descend vachement loin et qui remonte sur une pente raide. Ce n’est pas bon pour mon cœur. Je connais un beau raccourci, beaucoup plus agréable.

— Moi, je fais tout ce qu’on dit, expliqua Markus avec un haussement d’épaules.

Le raccourci se révéla tranquille. Kane les appela à nouveau et, cette fois, Bruce lui conseilla de répondre « point 15 ». Par malchance, au moment où Markus voulut remettre le talkie-walkie dans sa poche, l’appareil glissa entre ses doigts gantés et dévala la pente sur leur droite.

— O.K. ! s’exclama Bruce dans un soupir, en se laissant tomber sur une souche d’arbre. Une pause pour les porteurs de jumelles. Les autres partent à la recherche de leur émetteur. Si tu veux, je veille sur ton fusil pendant ce temps-là.

Markus n’avait guère le choix. Il posa son arme à côté de celle de Bruce puis suivit la trace heureusement bien visible dans la poudreuse.

Bien entendu, le talkie-walkie s’était arrêté au bord d’une espèce de creux, un trou causé selon toute vraisemblance par la chute d’un arbre. Et, bien entendu, il suffit que Markus tende la main avec précaution et l’effleure pour que l’appareil glisse aussitôt et tombe dans le trou.

— Bravo ! pesta Markus à voix basse en descendant à son tour et en sentant le froid humide pénétrer ses habits.

La fin de la ronde promettait d’être extrêmement pénible.

L’appareil s’était logé dans une cavité circulaire recouverte de neige. En l’attrapant, Markus frotta une partie de la paroi étonnamment plate, découvrant ainsi du plastique noir.

Qu’est-ce que c’était que ça ? Il glissa le talkie-walkie dans sa poche puis balaya le reste de neige. Il arrêta quand son gant devint

humide.

Il s’agissait d’un câble. Noir et enroulé. Il le déroula et lut l’inscription : *Property of AT&T*.

Le câble téléphonique. Il en examina l’extrémité. Coupée. Quelqu’un avait tranché ce câble avec de bonnes cisailles et, à en juger par l’éclat brillant de la section, cela ne remontait pas à bien longtemps.

Sur la paroi opposée, il trouva l’autre extrémité du câble. Celle qui menait au village.

CHAPITRE 40

— Pour être honnête, j'ignore pourquoi les prix du pétrole sont aussi élevés, déclara le ministre de l'Économie allemand lors de sa conférence de presse.

C'était un homme chauve et trapu, un bon petit soldat du parti, qui n'avait jamais brillé par aucune initiative particulière. Sa nomination constituait un pis-aller ; tout le monde le savait, lui-même aussi.

— En fait, il n'y a pour le moment pas moins de pétrole sur le marché qu'avant les événements de Ras Tanura.

— Pourtant, depuis la destruction du port, il manque environ cinq millions de barils par jour ! s'exclama un journaliste à tue-tête.

— C'est vrai, confirma le ministre. Mais les pays membres de l'AIE comblent ce déficit quotidien en puisant dans leurs réserves. J'ai moi-même signé le décret ministériel allant dans ce sens deux jours après l'explosion dans le port de Ras Tanura.

PASSÉ ANTÉRIEUR
1937-1947

Le roi Ibn Saoud s'était toujours montré hostile aux projets de création d'un État hébreu. Lors d'une discussion avec un émissaire britannique en 1937, il déclara qu'il continuerait de soutenir l'occupation et la gestion de la Palestine par le Royaume-Uni, pendant un siècle s'il le fallait, car cette solution lui semblait préférable à la scission du territoire et à la fondation d'un État hébreu.

Dans une interview accordée à la revue américaine *Life Magazine* en 1943, il réitéra ses réticences.

Lors de sa rencontre avec le président Franklin D. Roosevelt en 1945, il déclara qu'une fois la paix rétablie à l'issue de la guerre, les juifs devraient retourner dans les pays dont ils avaient été expulsés ou alors – s'ils préféraient disposer de leur propre État, ce qu'il pouvait parfaitement comprendre – fonder une nation en Europe sur un territoire qu'on prendrait par exemple aux vaincus. La création d'un État hébreu en Palestine, prévint-il, conduirait à des conflits avec le monde arabe, à des troubles et peut-être même à la guerre. Dans l'hypothèse d'un tel conflit, dit-il, il serait obligé, en tant que musulman croyant, de combattre aux côtés de ses frères arabes. Comme il recherchait par ailleurs l'amitié des États-Unis, il serait

inévitablement confronté à un problème de conscience.

Roosevelt écouta ses arguments et promit au roi saoudien que son pays aurait toujours une place à la table de négociations où se déciderait le sort de la Palestine.

Pourtant, son successeur, Harry Truman, rompit bientôt cette promesse. Lorsqu'il annonça à son gouvernement qu'il avait l'intention de soutenir la résolution des Nations unies visant à la création de l'État d'Israël, son ministre des Affaires étrangères, George Marshall, le père du futur plan de reconstruction de l'Europe qui porte son nom, s'éleva, paraît-il, contre ce projet.

— Monsieur le président, vous ne pouvez pas faire cela. Les Arabes ne nous le pardonneraient jamais.

— Les Arabes ne votent pas aux élections américaines, riposta Truman. Les juifs, si.

C'est ainsi que l'État d'Israël fut fondé le 14 mai 1948, et il apparut plus tard que Marshall, qui devait obtenir le prix Nobel de la paix en 1953, avait eu raison de craindre cette décision.

1973

Au cours de l'année 1972, le roi Fayçal, qui gouvernait l'Arabie depuis 1964 et jouissait d'un grand prestige sur le plan international depuis qu'il avait mis fin aux tensions entre l'Égypte et son pays, menaça à plusieurs reprises de réduire les exportations de pétrole et, même, de décréter un embargo si les États-Unis continuaient de se ranger aux côtés d'Israël dans la crise au Proche-Orient.

Le 6 octobre 1973, le jour de la fête juive de Yom Kippour, des troupes égyptiennes et syriennes envahirent Israël pour récupérer les territoires perdus lors de la guerre des Six Jours en 1967. Malgré quelques succès initiaux dus à l'effet de surprise, le projet échoua ; l'armée israélienne put contrer l'attaque et, même, conquérir de nouveaux territoires.

Lorsque le président Nixon demanda au Congrès américain d'approuver une livraison d'armes d'un montant de 2,2 milliards de dollars à Israël, le roi Fayçal céda aux prières du président égyptien Anouar al-Sadate : il dégaina « l'épée de pétrole », comme disent certains historiens de façon imagée, et déclencha un processus qui devait entrer plus tard dans les annales sous le nom de première crise pétrolière.

Voici les faits concrets : dix jours après le début des hostilités, dix ministres du pétrole arabes se rencontrèrent au Koweït, augmentèrent les prix de soixante-dix pour cent et décidèrent de réduire la production de cinq pour cent par mois tant que le conflit au Proche-Orient ne serait pas résolu de façon satisfaisante à leurs yeux, c'est-à-

dire jusqu'à ce qu'Israël se soit retiré de tous les territoires occupés. Le lendemain du jour où Nixon présenta son projet de loi, l'Arabie Saoudite annonça qu'elle restreindrait même sa production de dix pour cent par mois ; par ailleurs, elle interdit le chargement de tankers à destination des États-Unis et des Pays-Bas pendant toute la durée de l'embargo. Derrière les Pays-Bas, les Saoudiens visaient Rotterdam, le port pétrolier le plus important d'Europe, qui occupait une place prépondérante dans l'approvisionnement du continent.

Ce n'était donc qu'une infime quantité de pétrole qui manquait sur le marché. En outre, l'Iran, qui s'appelait encore la Perse à cette époque et qui était gouverné par le schah Rezâ Pahlavi, entreprit aussitôt d'accroître sa propre production pour compenser le déficit de son mieux. Enfin, l'embargo se termina au bout de quelques mois seulement sans avoir atteint aucun objectif.

Pour les pays concernés, pourtant, cette leçon fut un choc. Toutes les nations industrielles durent reconnaître l'aveuglement avec lequel elles avaient cru jusque-là que le pétrole coulerait à jamais en abondance et sans trouble. On ne possédait aucun stock. On ne disposait d'aucune information sur les réserves existantes. Et l'on ne connaissait aucune alternative réelle. L'économie dépendait désormais du pétrole.

Le réveil fut douloureux. Même s'il n'en manquait pas beaucoup, il en manquait bel et bien, et cette pénurie suffit à faire grimper les prix. Alors que le baril s'était maintenu à 1,90 dollar environ jusqu'à la fin de l'année 1970, il passa tout d'abord à trois dollars puis, peu après le début de l'embargo, à cinq. Et au début de 1974, il monta même à 11,65 dollars.

Les années 1974 et 1975 marquèrent au niveau international la chute d'activité la plus brutale depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Les prix des produits alimentaires et des biens de consommation augmentèrent à une vitesse folle, des entreprises firent faillite, des banques s'effondrèrent et des secteurs complets, tels que la sidérurgie, la construction navale et la chimie, sombrèrent dans une dépression dont ils devaient mettre longtemps à sortir. En Allemagne, près d'un demi-million de salariés perdirent leur emploi à cause de la crise du pétrole. Un grand nombre de termes jusqu'alors à peu près inconnus, comme « chômage partiel », « endettement de l'État » ou « taux de chômage », entrèrent dans le langage courant.

« L'épée de pétrole » de Fayçal frappa avant tout des pays parfaitement étrangers au conflit : des pays en voie de développement comme l'Inde, les Philippines, la Thaïlande ou les pays d'Afrique et d'Amérique latine. L'augmentation du prix du pétrole étouffa dans l'œuf les débuts prometteurs de l'agriculture et de l'industrie. La hausse des prix de l'engrais, de l'acier et des produits chimiques

replongea dans la misère des pays qui commençaient à peine à en sortir à force de travail.

La crise pétrolière provoqua donc des réactions de la part des nations industrielles, désormais conscientes de leur dépendance.

Premièrement, elles s'efforcèrent d'ouvrir à l'exploitation de nouveaux gisements – qui, dans bien des cas, n'étaient devenus rentables que du fait de la hausse des prix. Les projets les plus ambitieux à cet égard restent les forages *offshore* en mer du Nord et devant les côtes de l'Alaska.

Deuxièmement, on commença à rechercher des alternatives. Le développement massif de l'énergie atomique représente l'élément le plus important de cette nouvelle stratégie. Sous le gouvernement du chancelier Helmut Schmidt, la République fédérale d'Allemagne lança un programme prévoyant qu'au moins quarante-cinq pour cent de l'électricité devait provenir de centrales nucléaires en 1985. L'Espagne, l'Italie et la France adoptèrent des mesures similaires, Paris se montrant même encore plus ambitieux que Bonn et mettant ses résolutions en œuvre avec plus de fermeté.

Troisièmement, on décida de constituer des stocks stratégiques d'hydrocarbures.

1974

Le 18 novembre de l'année qui suivit l'embargo, les représentants des seize nations industrielles les plus importantes apposèrent leur signature au bas d'un *International Energy Program,* un accord visant à éviter toute perturbation engendrée par des difficultés provisoires dans le commerce du pétrole. Chaque pays s'engageait, c'était la principale mesure, à constituer des stocks d'hydrocarbures suffisants pour tenir soixante jours sans importation, un chiffre qui passa à quatre-vingt-dix quelques années plus tard. De plus, on créa une institution, l'Agence internationale de l'énergie, dont le siège se trouve rue de la Fédération à Paris, pour gérer un système d'information à l'échelle internationale qui permet de connaître l'état des réserves et d'évaluer les dangers menaçant l'approvisionnement énergétique.

Le dépôt le plus important de ce système et, de manière générale, le plus grand stock de pétrole à la disposition d'un gouvernement pour affronter une situation de crise se trouve naturellement aux États-Unis. Il s'agit de la *Stratégie Petroleum Reserve* (SPR), logée dans quatre mines de sel, à savoir Bryan Mound et Big Hill au Texas ainsi que West Hackberry et Bayou Choctaw en Louisiane. En éjectant le sel, on a créé soixante-quatre cavités, si grandes que la *Sears Tower* de Chicago y tiendrait sans mal, toutes remplies de brut. Elles contiennent suffisamment de pétrole pour faire face aux obligations

des États-Unis vis-à-vis de l'AIR et, en outre, pour assurer la défense nationale.

En dehors des entraînements et des révisions de routine, le système d'urgence de l'AIE n'a été mis à contribution que deux fois : tout d'abord pendant la guerre du Golfe, en 1991, lorsque les États-Unis lancèrent l'assaut contre l'Irak, une opération connue sous le nom de « Tempête du désert », ensuite en septembre 2005, après que l'ouragan Katrina eut détruit les raffineries et les ports pétroliers situés en Louisiane et, ainsi, mis en danger l'approvisionnement énergétique des États-Unis.

Les questions relatives aux situations d'urgence dans le domaine du pétrole relèvent du SEQ, le *Standing Group on Emergency Questions*, qui s'était réuni dès le lendemain de l'explosion dans le port de Ras Tanura et y avait vu un danger justifiant le recours aux réserves stratégiques pour alimenter les marchés le temps des réparations.

Il n'y avait donc pour le moment aucune pénurie de pétrole.

Et pourtant les prix montaient.

Autrefois, lorsqu'elle avait conduit Julian à l'arrêt de bus, Dorothea rentrait prendre le petit-déjeuner avec Werner et ne se rendait au magasin qu'après le départ son mari. À présent, ils avaient décidé que tout kilomètre de gagné comptait. Ils prenaient donc le petit-déjeuner plus tôt et elle ne revenait pas chez eux mais allait directement au magasin.

Elle ne le conserverait de toute façon plus longtemps.

Quand elle ouvrit la porte bleue, elle ressentit du chagrin. Elle s'était déjà habituée à cette atmosphère, elle aimait le silence où elle entrait, où l'on n'entendait que le bourdonnement de la vitrine réfrigérée, elle aimait l'odeur qui montait vers elle, l'odeur de fruits, d'épices, de poussière et de produits d'entretien… bref l'odeur de magasin. L'odeur de son petit royaume. De son passe-temps qu'elle ne pourrait bientôt plus se payer parce qu'il revenait trop cher. À la place, ils allaient dépenser leur argent en essence.

C'était triste, à bien y réfléchir. Et injuste que son rêve ait été de si courte durée.

Elle ouvrit les volets. Dans l'aube naissante, les étagères produisaient un effet mystérieux. Il était encore beaucoup trop tôt. Elle n'avait pas le droit de commencer avant huit heures ; il lui restait donc une heure à tuer.

Un peu de temps pour commencer à dire adieu.

Elle entreprit une petite inspection. Il n'y avait rien à faire ; elle avait déjà rangé et balayé la veille, tout était parfaitement en ordre. Il ne manquait que des clients. Elle avait fait imprimer des prospectus de Julian, qui les avait distribués avec des camarades de classe pour

quelques euros d'argent de poche, mais cette nouvelle initiative n'avait rien donné non plus.

Son regard tomba sur la porte qui menait à l'arrière de la maison. Elle pouvait toujours y jeter un coup d'œil. Il fallait peut-être repasser un petit coup de balai par exemple. D'autant qu'elle avait nettoyé de manière très superficielle lors de son installation ; elle avait à régler beaucoup d'autres tâches bien plus passionnantes à l'époque. Quand ses rêves ne s'étaient pas encore brisés au contact de la réalité.

De quelle clé s'agissait-il déjà ? Ah oui, de la vieillotte. Oh là là, quelle odeur de moisi ! Le mieux serait qu'elle rapporte tous ses ustensiles de ménage le lendemain. Le fils de madame Birnbauer, qui s'occupait lui-même de la location, venait dès qu'elle l'appelait, même pour un compteur ou un robinet qu'elle ne trouvait pas. Si elle le prévenait, il se ramènerait sans doute sur-le-champ et, alors, elle n'avait pas envie que la maison paraisse en désordre.

Le logement baignait dans une lumière tamisée qui filtrait par les petites fenêtres. On aurait dit qu'on visitait une vieille maison de sorcière. En même temps, non, les pièces étaient de belle taille. Elles n'avaient rien d'exceptionnel, pas de détail impressionnant du point de vue architectural. C'était un logement simple, conçu pour être pratique.

Le fils de madame Birnbauer n'était toujours pas venu chercher les meubles. Quelques-uns donnaient la nausée, mais il y avait aussi de petits bijoux, de vraies pièces d'antiquité. Les deux tables de nuit par exemple. L'étagère dans le couloir. Si elle lui demandait, il les lui vendrait peut-être… ? Quelle bêtise ! Ils n'avaient plus d'argent, surtout pour des meubles dont au fond ils n'avaient pas besoin.

Dans la cuisine, une porte donnait sur une jolie petite cour intérieure, avec une terrasse en vieilles dalles entourée d'un muret de brique. En cette saison, les buissons étaient bien entendu dégarnis, hérissés et couverts de givre, mais elle aurait été curieuse de voir à quoi la cour ressemblait en été. Ça devait être un vrai bonheur de séjourner ici, en plein village et pourtant coupé du reste du monde.

La cuisine aussi semblait assez pratique. Il y avait encore un grand poêle en fonte où l'on brûlait du bois. Mon Dieu ! Comment cuisinait-on avec un fourneau pareil ?

Quoique. Qui sait ? Peut-être serait-on bientôt obligé de s'y remettre. Si on continuait à manquer de pétrole et d'électricité.

Au centre de la pièce, une table en Formica blanc était entourée de quatre chaises. Vraiment classique. Des souvenirs refirent surface. Sa grand-mère avait également une table dans ce style. Elle ne se souvenait pas de grand-chose mais se voyait encore assise devant et mamie avait posé un saladier en verre rempli de crème au chocolat…

— Bon, et maintenant sors les outils, avait-elle dit.

Elle voulait parler des cuillères, Dorothea n'avait pas pu s'empêcher de rire. Mamie avait les cheveux blancs remontés en chignon. Et une croix en or accrochée à une chaîne autour de son cou. Et des yeux bleus.

Cette table-ci avait-elle également un tiroir ? Oui, en effet. Dorothea le fit coulisser. Il ne contenait pas de couverts mais un carnet manifestement très vieux. Rien d'autre.

Amusant. De quoi pouvait-il bien s'agir ? Du livre de comptes peut-être. Elle le prit avec précaution et l'ouvrit.

Ce n'était pas un livre de comptes. C'était un manuel de gestion commerciale. Le compte rendu des expériences vécues par Amalia Birnbauer, rédigé d'une écriture fine et régulière.

Dorothea referma le tiroir et s'assit sur une chaise. Elle avait du mal à le croire. Le carnet tenait à la fois du journal intime et de l'inventaire ; très vieillot et en même temps étonnamment moderne. Chaque inscription portait une date et un numéro, la première remontait à 1957 : « Gérer une boutique n'est pas facile si on veut le faire bien. Il faut apprendre ! Rédiger tout ce que j'apprends ! »

À la fin, elle avait établi une sorte d'index, en remontant à partir de la dernière page, sans aucun ordre. « Comment négocier les prix » précédait « garder les marchandises fraîches », « la bonne façon de réclamer » et « quantités à commander ». Chaque rubrique était suivie d'un ou de plusieurs numéros renvoyant aux annotations, lesquelles étaient parfois barrées. Il y avait par exemple : « Complètement faux jusqu'à présent ! Voir désormais n° 214. »

Dorothea tournait les pages, fascinée.

Le carnet renfermait une foule d'adresses sans doute périmées mais aussi des conseils d'entretien, des trucs pour rafraîchir les petits pains (les passer rapidement sous l'eau froide puis les mettre aussitôt dans le four préchauffé à deux cents degrés et les laisser dix minutes) ou pour conserver des légumes. Madame Birnbauer gardait les carottes dans une caisse remplie de sable. Intéressant. Et elle enveloppait les salades dans des torchons humides. Les annotations les plus extraordinaires concernaient les relations avec les fournisseurs et les clients. « Aie confiance en toi, écrivait-elle. Tu n'es pas un supermarché, n'essaie donc pas de leur faire concurrence. Tes points forts sont ailleurs…»

Dorothea sursauta. On avait frappé ! Elle se leva et revint dans la boutique, le carnet à la main.

En effet, quelqu'un attendait devant la porte. Il était déjà plus de huit heures ! Dorothea ouvrit. C'étaient deux femmes du village, dont l'une dit :

— Ah, c'est bien ce que je pensais. Votre voiture est là, je me suis dit que vous deviez être arrivée…

— Oui, je… n'ai pas fait attention à l'heure, bredouilla Dorothea. Entrez.

— Votre prospectus d'hier, c'était vraiment charmant, enchaîna l'autre femme. Qui est-ce qui l'a dessiné ? Votre fils ?

— Oui, répondit Dorothea, interloquée.

Hier ? Oh, le coquin ! pensa-t-elle. Il avait donc omis de distribuer les prospectus. Hier midi, elle lui avait demandé si tout s'était bien passé et il avait dit : « Oui, oui. » Ensuite il avait eu tout à coup une affaire à régler…

— Mais vous avez parfaitement raison, poursuivit la villageoise, on ne se rend pas compte du coût d'un aller et retour au supermarché.

— Vous n'avez que ces deux sortes d'huile d'olive ? demanda la première du fond du magasin.

— Euh… oui, répondit Dorothea en serrant le carnet de la vieille madame Birnbauer entre ses mains. Je prends pour chaque produit deux sortes d'articles : la meilleure et la moins chère. On n'a pas besoin d'un plus grand choix, je trouve.

La femme l'observa d'un air surpris.

— Ce n'est pas faux.

Elle prit une bouteille – l'huile chère, la bonne – et la posa dans son panier.

Jusqu'à midi pile, il ne s'écoula pas une seconde sans qu'elle n'ait au moins un client au magasin.

Ce soir-là, Werner rentra la mine joyeuse.

— La situation n'est pas si grave, crois-moi, déclara-t-il avant de l'embrasser de manière fougueuse.

Puis il dit qu'il devait passer un coup de fil. Du Werner tout craché. Elle l'entendit faire les cent pas dans le couloir.

— Allô ? Werner Utz à l'appareil. Je vous ai envoyé un mail aujourd'hui, j'ai aussi essayé de vous appeler… Oui, exactement. Roule pas cher. Ah bon, vous avez déjà eu monsieur Schneider ? Dans ce cas-là, vous êtes au courant… Oui, demain matin, à sept heures quarante sur le parking du Hêtre d'en bas. D'accord, au revoir.

— On dirait que tu veux mettre sur pied une équipe de covoiturage, lança Dorothea quand il revint dans la cuisine.

— C'est déjà fait, lui apprit-il avec un sourire. Au bureau, tout le monde s'y met en ce moment. Il existe maintenant une adresse géniale sur Internet, tu t'inscris, ça coûte cinq euros ; après, tu entres ton point de départ, ta destination ainsi que tes horaires, et le serveur te cherche des coéquipiers, un itinéraire, un point de rendez-vous et tout le bataclan. Nous partons à quatre, qu'en dis-tu ? Demain, je dois juste descendre sur le parking de Park&Ride, à la sortie de Duffendorf ; après, je continue avec un gars qui travaille dans le centre de Stuttgart et qui nous déposera à Sindelfingen. Le logiciel a même déjà calculé ce

qu'il faut lui donner comme participation aux frais. De cette façon, j'économise un paquet de sous et, qui sait ? ça peut être sympa de ne pas s'ennuyer tout seul au volant le matin.

Une lueur songeuse scintilla dans ses yeux.

— À bien y réfléchir, j'aurais pu y penser plus tôt. C'est bête que ce soit toujours à cause de l'argent que vous viennent ces idées…

Le correspondant du journal télévisé qui présentait la situation financière en direct de Francfort commenta l'oscillation de plus en plus marquée des cours en Bourse de manière aussi légère que lucide :

— Certes, il est vrai qu'en dépit de la réduction considérable des exportations saoudiennes il reste encore assez de pétrole sur le marché, mais, naturellement, l'utilisation des réserves stratégiques ne constitue pas une solution durable. S'il s'avère que nous avons dépassé le maximum de production du pétrole – et les indices en faveur de cette hypothèse se multiplient –, il est évident que tout baril pris sur les stocks obligatoires d'hydrocarbures ne sera pas remplacé. La Bourse n'est pas sans le savoir. En d'autres termes : le compte à rebours a commencé. Il faut réussir à passer à d'autres sources d'énergie avant d'avoir consommé l'ensemble des réserves. Et la confiance de la Bourse dans le succès de cette entreprise sera déterminante pour l'évolution de l'économie.

Le scoop au lendemain des fêtes de Noël fut l'assassinat du roi saoudien, qui s'était retiré – prétendument pour des raisons de santé – dans sa propriété à proximité de Nice.

Le Congrès américain avait voté une procédure accélérée qui revenait sur le statut de parc naturel de l'Arctic National Wildlife Refuge en Alaska. Cette décision permettait d'amorcer sans délai des forages pour ouvrir à l'exploitation les champs de pétrole qui s'y trouvaient.

Des sondages révélèrent qu'une grande majorité des Américains approuvaient cette procédure. Les besoins en énergie, estimaient-ils, passaient avant la protection de la nature et de l'environnement, même si celle-ci leur paraissait également importante.

Plus de quatre-vingt-dix-huit pour cent des personnes interrogées ignoraient que les quantités de pétrole contenues dans ces gisements ne permettaient de couvrir les besoins en énergie des États-Unis que pendant six mois.

Les compagnies pétrolières allaient s'enrichir plus que jamais, rapporta le *Financial Times* en se référant à des bruits de couloir. Comme elles avaient acheté le pétrole qu'elles revendaient à présent

bien avant les troubles en Arabie Saoudite, elles réalisaient des marges sans précédent dans leur histoire.

Si leurs dirigeants rejetaient cette affirmation, la cotation en Bourse de toutes les compagnies pétrolières n'en grimpait pas moins.

En même temps, le prix du pétrole continuait de monter. Si la suppression des taxes sur les hydrocarbures lui avait permis dans un premier temps de se stabiliser autour de 2,10 euros le litre, il avait repris inexorablement son ascension en début d'année et atteint des chiffres record. La différence était que, désormais, l'État ne touchait plus un centime, mais que l'ensemble du montant partait dans les poches des compagnies pétrolières.

Le ministre des Finances grommela :

— Je ne vois pas comment nous pourrions jamais réintroduire la taxe. Nous ne pouvons tout de même pas augmenter des prix déjà aussi exorbitants !

Il ajouta que le manque à gagner tournerait selon toute vraisemblance autour de quarante-deux milliards d'euros par an. Et la question restait de savoir comment le budget de l'État pourrait supporter un tel trou.

Un journaliste du *taz*[6] prétendit avoir entendu dire qu'il s'agissait d'une stratégie concertée de la part des trusts. Le ministre ne releva même pas cette remarque.

Des tensions apparurent entre les firmes américaines chargées d'ouvrir à l'exploitation les gisements de la mer Caspienne et le gouvernement russe. Un porte-parole du ministère de l'Énergie à Moscou accusa les Américains de ne pas respecter le cahier des charges. Les compagnies nièrent ; elles affirmèrent s'en tenir exactement aux accords signés. À la surprise générale, le président russe évoqua cet incident lors d'une allocution télévisée et mit en garde contre un risque d'escalade. Si quelqu'un s'imaginait pouvoir passer outre l'autorité de l'État, le gouvernement se verrait dans l'obligation d'intervenir.

CHAPITRE 41

Le soir, à l'église, alors qu'il remuait les lèvres en faisant semblant de chanter de tout son cœur, Markus se demanda ce que sa découverte pouvait bien signifier.

Sur le moment, il avait été tenté d'appeler Bruce et de lui montrer le câble tranché. Quelle sensation ! Révoltant ! Du sabotage ! Mais avant même d'avoir pris son souffle pour crier, un deuxième réflexe lui avait dit : Attention ! Une brusque et funeste prémonition lui avait laissé penser qu'il touchait là des questions qu'il valait mieux éviter.

D'où ce sentiment pouvait-il bien venir ? Il se tenait immobile, l'extrémité du câble dans la main, et devinait peu à peu ce que son inconscient avait manifestement compris aussitôt : quelqu'un avait sectionné le câble téléphonique du village. Quelqu'un qui devait en connaître le trajet exact. Ne pouvait-on pas supposer alors que l'antenne relais la plus proche avait été mise hors service exactement de la même manière ? Qui avait bien pu commettre ce méfait ? Et pour quelle raison ? Markus l'ignorait, mais il avait le sentiment qu'il n'aimerait pas les réponses à ces questions.

Il s'était donc tu, avait noté l'emplacement, remonté la pente, puis Bruce et lui avaient poursuivi leur ronde.

Et quelque part au loin, il en était sûr, un loup avait hurlé.

Ce soir-là, il attendit que Taggard aille se coucher puis il passa encore une heure dans l'obscurité. Il ne faisait pas complètement noir : la clarté de la lune entrait par la fenêtre et frappait pile le coucou fixé au mur, que Taggard avait acheté, selon ses propres dires, parce qu'il fonctionnait avec des poids et non des batteries. Et qui ne venait pas de Suisse mais de Boise.

Les ronflements discrets qui traversaient la porte de la chambre trahissaient un sommeil profond et ferme. Markus sortit de sous sa couverture, mit son pantalon et ses chaussures, prit son blouson accroché au portemanteau et ouvrit la porte du garage avec précaution.

Il faisait froid, les braises dans la chaudière rougeoyaient encore. Markus se dirigea vers la voiture, gelée comme de la glace. Lorsqu'il ouvrit la portière, le plafonnier jeta une lueur d'une inquiétante faiblesse. La batterie était presque à plat, songea-t-il. Mais une radio n'avait pas besoin de beaucoup de courant, pour autant qu'il sût.

Il n'y avait plus de radio.

Markus fixa le rectangle vide dans le tableau de bord. Il rêvait,

c'était cela ? Il ne restait plus que le fil électrique. Il tendit la main, tâta le compartiment et jugea le contact trop réaliste pour un rêve.

Il devait partir d'ici. D'urgence. Quel que soit son avenir, il ne se trouvait sûrement pas à Bare Hands Creek.

— Quelqu'un a démonté l'autoradio dans ma voiture, dit-il pendant le petit-déjeuner.

Taggard leva les yeux.

— Ah oui ! J'ai oublié de vous dire. Il y a quelques jours, James faisait la chasse aux radios.

— James ?

Markus dut réfléchir un instant.

— Ah oui, Heinberg.

— Oui. Il perfectionne sans cesse l'amplificateur de son poste mais, pour cela, il a besoin de pièces qu'il prend sur les autres radios.

Il haussa les épaules.

— Pour être franc, je ne comprends rien à l'électronique. Mais, depuis quelque temps, on dirait qu'il arrive à capter des nouvelles d'Asie, vous n'avez pas remarqué ? Dimanche dernier ? Quand le révérend a évoqué les famines en Malaisie et aux Philippines ?

Markus but une gorgée. Taggard s'était mis à mélanger le vrai café torréfié avec de la chicorée produite dans le village ; c'était à vous dégoûter.

— Au bout du compte, il exerce un véritable monopole sur l'information, vous ne trouvez pas ? Je parle de Heinberg. Nous n'avons plus de téléphone, plus de télé… et maintenant plus de radio non plus…

Taggard leva les sourcils.

— Et alors ? Quelle importance ?

— Ne pensez-vous pas que nous ne sommes pas au courant de tout ce qui se passe à l'extérieur ?

Il lui aurait volontiers demandé si les points blancs sur l'écran de télévision ne pouvaient pas provenir d'un brouilleur. Mais il n'osa pas poser la question.

— On ne le saura jamais. D'ailleurs, ce n'était pas mieux avant. Les nouvelles ont toujours résulté d'une sélection des informations.

— Néanmoins le gouvernement et les médias n'étaient pas concentrés dans une seule et même main.

Taggard s'appuya contre son dossier, la nuque raide.

— Markus, j'ai passé – ou plus exactement : j'ai bradé – la majeure partie de ma vie à collecter des informations. Les agents secrets sont des mordus d'informations, ils l'ont toujours été. Et c'est contagieux. Les informations constituent la matière première la plus importante, l'arme la plus efficace, le facteur décisif, et patati, et

patata. Vous connaissez le refrain. J'y ai cru, mais, maintenant, je suis fatigué, Markus. J'ai été au courant de plus de choses que je n'avais envie d'en savoir sur le monde. J'en ai assez. Je ne suis pas obligé d'apprendre dans les moindres détails le pétrin où nous nous trouvons. À vrai dire, je renoncerais volontiers aux catastrophes dont nous parle le révérend.

Markus baissa le regard vers son *mug*.

— Je comprends, dit-il.

En clair, il n'avait rien à attendre de Taggard.

— Il faut que tu ailles voir le révérend, lui dit Jack quelques jours plus tard.

Markus venait de terminer les vaches.

— Pourquoi ?

— Il te le dira lui-même. Tiens, arrange-toi un peu.

Il lui tendit un peigne.

— Tu peux te laver chez moi si tu veux, j'ai de l'eau chaude.

Qu'est-ce que le révérend pouvait bien lui vouloir ? Il s'agissait sans doute des rumeurs qui circulaient au sujet de Rebecca et de lui. Depuis quelques jours, Markus avait pourtant réussi à éviter la gamine.

Il s'approcha avec angoisse du presbytère, une maison modeste derrière l'église. Une palissade entourait le jardin couvert de neige et de glace. L'épouse du prêtre, racontait-on, était morte très tôt de la fièvre jaune, contractée lors d'une mission évangélique en Asie du Sud-Est. Depuis, il vivait à Bare Hands Creek, seul avec sa fille.

Ce destin expliquait peut-être certaines choses.

Small lui ouvrit en personne. Il semblait seul. De tout près, sa stature paraissait encore plus imposante qu'à l'église ; on aurait dit qu'il emplissait le couloir de sa présence physique. Il pria Markus de le suivre dans son cabinet de travail et prit place derrière un bureau gigantesque où on avait l'impression qu'il allait inévitablement percer le toit de sa tête en se levant.

— Asseyez-vous, lui ordonna le révérend en désignant un siège devant son bureau.

Markus s'assit. C'était une chaise étroite avec un haut dossier, sur laquelle on était obligé d'adopter une position d'humilité. Les astuces du pouvoir, à n'en pas douter. Il connaissait cela pour l'avoir déjà vu dans des bureaux on ne peut plus profanes.

— Vous vous appelez Markus Westermann ? demanda le révérend Small.

— Oui, répondit Markus.

— Votre hôte nous a révélé votre nom. Il s'est également porté garant de vous. Nous sommes très reconnaissants à Charles, voyez-

vous. Il se trouvait en Arabie Saoudite au moment critique, il a suivi les événements sur place et nous a prévenus à temps que la situation s'aggravait. Que la catastrophe était imminente. Bien que nous nous y soyons préparés depuis des années, bien entendu, cette information nous fut d'un grand secours.

— Je comprends.

— Malgré cette caution, poursuivit le prêtre, il va de soi que vous devez vous intégrer à notre communauté si vous souhaitez vivre ici. Cela veut dire, en particulier, que vous devez respecter les règles que nous nous sommes données. Des règles comme, par exemple, la décence, la moralité et même la chasteté avant le mariage.

En d'autres termes, pensa Markus, ne touche pas à ma petite ! Éventuellement, il pouvait enchaîner là-dessus. Si le révérend se faisait du souci pour sa fille en chaleur, il donnerait peut-être cher pour se débarrasser de lui…

— Révérend, pour dire les choses clairement : je ne suis pas venu ici avec l'intention d'y rester. Cela s'est produit sans que je connaisse la vocation du village. J'étais simplement à la recherche de *mister* Taggard…

— … et vous êtes arrivé au bon endroit au bon moment, acheva le prêtre.

— C'est possible, concéda Markus. Mais je voulais dire par là que je suis prêt à m'en aller à tout moment. Au fond, il ne me manque que quelques litres… pardon, quelques gallons d'essence… pardon, de gazole… Bref, si le réservoir de ma voiture n'était pas vide, je serais parti depuis longtemps.

Le prêtre le dévisagea. On aurait dit qu'il avait des yeux de verre au milieu de son crâne énorme.

— Vous en aller…, laissa-t-il tomber en joignant ses mains de géant. Pour aller où ?

— Je ne sais pas. Ailleurs.

— Le monde extérieur s'effondre, Markus.

— Je pense que j'arriverai bien à trouver un petit coin.

— Vous n'avez pas conscience du sérieux de la situation. Certes, nous en sommes seulement au début. Il existe sans doute des îlots où la catastrophe paraît encore inoffensive. Maîtrisable. Moyennement grave. Mais ce qui doit se produire, dit le révérend, va se produire. On ne peut pas l'empêcher.

— Oui, néanmoins…

— Vous avez sans doute entendu parler de Malthus. La croissance exponentielle de la population, écrit-il, finira nécessairement par dépasser un jour la croissance seulement linéaire des moyens de nutrition. C'est une loi mathématique dont l'exactitude n'autorise aucun doute. La technique et l'économie reposant sur le pétrole ont

uniquement permis de mettre ces équations entre parenthèses pendant un moment et d'obtenir le taux de croissance le plus élevé de toute l'histoire. Depuis le jour de ma naissance, la population mondiale a presque triplé – une vitesse de reproduction monstrueuse, inouïe. Grâce à ce qu'on appelle la « révolution verte », on a même réussi à nourrir ces six milliards d'individus, du moins dans une certaine mesure. Seulement, sur quoi repose-t-elle, cette « révolution verte » ? Pour une partie infime, sur la culture de nouvelles plantes, sur la génétique et d'autres méthodes scientifiques. Pour l'essentiel cependant, les succès de l'agriculture tiennent au recours massif à des engrais et des pesticides fabriqués à base de pétrole et à l'irrigation intensive, rendue possible par des pompes fonctionnant à l'essence. Voilà le fin mot de l'histoire. L'agriculture du vingtième siècle se résume à l'art de transformer du pétrole en nourriture. Mais le pétrole correspond à l'énergie solaire emmagasinée pendant des millions d'années. Quand on l'a consommé, il n'en reste plus rien. Nous avons mis tout juste un siècle à détruire ce stock énorme. Et maintenant ? À présent que le sol se dérobe, on va fatalement constater que la Terre porte plus d'individus qu'elle ne peut en nourrir de manière naturelle. Et la conséquence logique de ce constat, c'est que la population va diminuer. Pour le dire autrement : des hommes vont mourir. Beaucoup d'hommes. Un nombre effrayant. Et aucune mesure, à l'heure actuelle, ne permettra de l'éviter. Votre unique chance d'échapper à ce sort, Markus, se trouve ici.

Ses propos et sa façon de parler saisissaient. Effrayaient. Convainquaient presque. Markus s'éclaircit la gorge.

— *Sir,* dit-il péniblement, je n'ai contribué en rien à votre village. Je n'ai pas aidé à le construire, je n'ai pas adhéré à votre communauté, j'y suis arrivé par hasard. Et je crains qu'à long terme vous ne soyez guère satisfait de moi. Malgré la situation, j'estime préférable de m'en aller dès que les routes seront de nouveau dégagées. Le seul service que je vous demanderais serait de m'accorder quelques litres de gazole si jamais vous en aviez un peu en réserve.

Le menton du révérend Small fut pris d'un léger tressaillement.

— J'ai peur de ne pas le pouvoir.

— Vous n'avez pas de réserves ?

— Si, naturellement. Et sous bonne garde. Mais je ne peux pas vous laisser partir. Je ne peux pas courir le risque que vous parliez de nous, que des rumeurs circulent et que des milliers de fugitifs viennent nous envahir.

Markus se figea. En clair, cela voulait dire qu'il était prisonnier !

— *Sir,* je vous promets de…

— Je pense que nous nous sommes compris. Vous pouvez

retourner à votre travail.

Au bout de quelques jours d'un froid extrême, où un vent si glacial balayait le village que Markus avait parfois le sentiment de geler sur place – le blouson du supermarché canadien ne valait guère mieux que les bottes –, il se remit enfin à neiger. De gros flocons tourbillonnaient autour des maisons et des arbres dans un air qui paraissait presque chaud.

Chaque pas dans le manteau blanc qui recouvrait la terre coûtait un effort. Le matin, l'ensemble des hommes passaient deux heures à dégager les principaux chemins. Mais il continuait de neiger sans relâche ; le lendemain, il fallait recommencer. Et Markus peinait avec sa brouette.

Il avait beau se hâter, l'humidité gagnait le foin avant qu'il atteigne l'étable.

Il venait tout juste de refermer la porte quand elle bondit dans l'obscurité et se colla à lui, les lèvres humides ; son souffle chaud lui caressa le visage.

— Où étais-tu ?

C'était Rebecca. Markus recula, mais la porte en bois le bloquait.

— Où veux-tu que je sois passé ?

— Je t'attendais.

Elle irradiait des vagues de désir.

— Pourquoi ?

— Comme ça.

Ses yeux parcouraient son visage. Ses mains se promenaient sans repos, mais elle n'osait pas encore le toucher. Par bonheur.

— Tu n'aimerais pas m'embrasser ? demanda-t-elle en avançant ses lèvres mi-closes dans un mouvement avide.

Markus déglutit.

— Tu sais, je crois que nous ferions mieux d'oublier cela.

— Oh, allez !

— Ton père me tuerait.

— Il ne nous voit pas.

— De plus, tu es trop jeune.

— Pas vrai. J'ai presque seize ans. Bientôt.

— Donc quatorze.

— Si tu ne me crois pas, susurra-t-elle, tu n'as qu'à vérifier que je suis déjà une vraie femme.

Il en eut le cœur brisé. Jamais il n'avait perçu autant de concupiscence dans une voix, pas même quand Amy-Lee et lui… Et la réaction d'un certain membre dans son pantalon ne lui facilitait pas la tâche.

— Rebecca, n'insiste pas. Tu es une gentille fille, mais ta place est

ici et la mienne est ailleurs. Nous… ne sommes pas faits pour être ensemble. Tu comprends ?

Son regard se mit à trembloter.

— Tu ne peux pas me repousser, murmura-t-elle. Je te veux, tu m'entends ? Parce que je t'aime…

Le seul moyen de mettre un frein à sa libido d'adolescente, songea-t-il, consistait à lui faire mal.

— Oui, mais pas moi.

Elle recula comme sous l'effet d'une gifle. Pendant un instant, il distingua encore un éclat dans ses yeux, sans savoir s'il s'agissait d'une effroyable souffrance ou d'un dépit furieux, puis elle se retourna et s'éloigna en courant sans ajouter un mot.

Ensuite il n'eut plus l'occasion de la revoir. Quelqu'un d'autre s'occupait désormais des chevaux, un jeune homme terne qui pouvait avoir dix-neuf, vingt ans. Il avait le menton en galoche, les cheveux blonds et secs, et, quand on lui parlait, il détournait les yeux.

Ce problème semblait donc résolu.

Un soir qu'il était de guet, Markus passa à l'étable parce qu'il s'était rappelé pendant la ronde qu'il avait oublié de remettre la fourche à sa place. Jack serait furieux s'il voyait ça.

Il entra par la petite porte latérale et entendit aussitôt des sons étranges, quelque part dans l'obscurité. Des cris sourds, comme si on était en train d'étouffer quelqu'un qui se débattait de toutes ses forces.

Markus se pencha. Que faire ? Aller chercher des renforts aurait pris trop de temps. Il s'empara de l'outil le plus proche susceptible de lui servir d'arme, un bâton long comme le bras qui servait à mener paître le bétail, et suivit les gémissements.

Ils venaient d'en haut, du premier grenier à foin. Il gravit l'échelle sans bruit – il savait qu'elle était stable et ne grinçait pas – et passa prudemment la tête à travers la trappe…

Un rayon de lune tombait du toit par une étroite lucarne. Il lui fallut quelques secondes pour comprendre la scène : des vêtements froissés, des cuisses nues et écartées, un derrière poilu qui se levait et se baissait avec impétuosité.

Markus avança la tête autant que possible ; c'était bien Rebecca. Il ne reconnut pas l'homme, il vit seulement qu'il lui couvrait la bouche d'une main pour étouffer ses cris.

Quelle drôle d'activité que le sexe, tout de même, quand on observait cela de l'extérieur. Mais, bon, encore une question de réglée. Markus redescendit l'échelle avec précaution et sortit sans tarder. Tant pis pour la fourche… Jack n'avait qu'à pester.

CHAPITRE 42

Dorothea se disait à présent qu'elle aurait presque dû se réjouir de la crise du pétrole car la soudaine affluence s'expliquait avant tout par la hausse des prix. Elle avait réitéré la distribution de prospectus, ce qui s'était révélé efficace. Les dessins de Julian qui accompagnaient la réclame plaisaient aux gens. Cependant, il ne fallait pas se raconter d'histoires : la plupart d'entre eux venaient chez elle pour économiser le trajet jusqu'aux supermarchés de Duffendorf.

Quoi qu'il en soit, sa petite boutique tournait désormais à plein régime. Elle allait bientôt devenir trop petite. Les clients se succédaient pendant toute la matinée ; parfois elle ne trouvait même pas le temps de réapprovisionner les rayons. On lui demandait de plus en plus souvent si elle ne pouvait pas ouvrir aussi l'après-midi. C'était peut-être une idée en effet. Néanmoins elle hésitait encore à franchir le pas. Engager un vendeur était affreusement compliqué. Elle s'était déjà renseignée mais avait eu le vertige à la lecture des brochures qu'on lui avait envoyées. Il fallait respecter tellement de règlements ! En outre, cela représentait un certain risque financier ; si elle engageait une employée qui tombait malade, par exemple, ou même enceinte – elle n'avait pas le droit de poser la question, c'était interdit par la loi –, elle devrait continuer à payer son salaire sans contrepartie. Dans ce cas-là, autant mettre tout de suite la clé sous la porte.

Elle ne réagissait plus comme avant quand elle entendait parler aux informations du nombre croissant de faillites et de chômeurs. À présent, au fond, elle s'étonnait que quiconque embauche encore.

Elle avait continué de lire de manière assidue les notes de la vieille madame Birnbauer. Celle-ci avait compris que pour faire du bénéfice, il fallait acheter le moins cher possible et toujours se tenir au courant des prix et des possibilités d'approvisionnement. Dorothea avait donc rediscuté avec les paysans de la région, et un jeune fermier sympathique auquel elle avait l'air de plaire lui avait avoué que les supermarchés payaient mal et que c'étaient des clients désagréables et arrogants. Elle avait ainsi constaté qu'elle n'achetait pas des quantités aussi importantes qu'eux mais qu'elle pouvait payer plus. En outre, les producteurs des fermes environnantes n'avaient pas un si long chemin pour venir chez elle, c'était un argument supplémentaire. Elle avait donc passé de nouveaux contrats pour se faire livrer directement des pommes de terre, des oignons et plusieurs sortes de légumes qu'ils

avaient en réserve pour l'hiver. Au printemps, elle leur achèterait aussi de la salade et ils reprendraient celle qui était fanée ; elle servirait à nourrir les bêtes.

Par ailleurs, Dorothea avait aussi accroché une pancarte à côté de la porte d'entrée – encore un truc d'Amalia Birnbauer. L'écriteau, qui avait servi de panneau d'affichage dans les années soixante et soixante-dix, se trouvait encore dans l'appentis ; il avait suffi de le nettoyer et de mettre deux vis dans le mur. La vieille épicière l'avait décroché quand la fréquentation de son magasin avait baissé, plus personne n'y prêtant attention. Une pancarte ne devait jamais rester sans inscription, c'était son principe. Lorsqu'elle avait été obligée de la ranger, elle s'était laissée aller à des considérations philosophiques sur la bêtise des hommes qui, pour quelques marks, s'en remettaient aux grandes chaînes puissantes et impénétrables, laissant mourir à petit feu le village qui avait besoin pour vivre de commerces, de cafés, d'un marché et d'autres lieux de rencontre. « Les gens ont trop de voitures », avait-elle conclu.

Une pancarte ne doit jamais rester sans inscription : Dorothea avait donc téléphoné aux responsables du club de sport et de randonnée et les avait priés sans détour, parfaitement, d'annoncer les manifestations sur son panneau d'affichage ; beaucoup de gens seraient ainsi au courant. Le plus gênant fut que le président du club de randonnée ne savait même pas qu'il existait un magasin dans le village.

Enfin, elle avait posé des feuilles de papier toutes prêtes, un crayon et un rouleau de Scotch près de la caisse pour que celui qui cherchait ou vendait un objet puisse passer une petite annonce.

La première, qu'elle mit elle-même, n'attendit pas longtemps : elle cherchait quelqu'un pour agrandir l'appentis et le transformer en entrepôt. Trois jeunes hommes s'étaient proposés de s'occuper des travaux et s'étaient montrés satisfaits de la rémunération proposée.

— Je ne suis pas sûre que ce soit vraiment légal, confia-t-elle à Werner pendant le dîner.

Du fioul au prix exorbitant chauffait les pièces à vivre ; le paysage d'hiver, nu et glacial, offrait une vue toujours aussi magnifique.

— C'est peut-être une forme de travail au noir. Je n'en sais rien. En tout cas, j'ai décidé de jouer à l'imbécile et d'arrêter d'y penser.

Werner hocha la tête tout en mâchant.

— Là-dessus, je ne peux pas t'aider. Aujourd'hui, plus personne n'y comprend rien.

On aurait dit qu'il n'écoutait que d'une oreille. Il avait l'air préoccupé.

— Tu sais qui j'ai rencontré aujourd'hui ? demanda-t-il à brûle-pourpoint. Margit !

Dorothea dut réfléchir un instant.

— Margit ?

— Oui, Margit Müller. La femme de Siegmund. Qui a eu un infarctus à Dubaï. Enfin, sa veuve donc.

Dorothea se rappela soudain.

— Ceux qui sont venus une fois ?

Leur visite semblait remonter à une éternité. Comme si elle avait eu lieu dans une autre vie.

— Et comment va-t-elle ?

— Bien. Tu aurais du mal à le croire. J'ai failli ne pas la reconnaître. D'ailleurs, ce n'est pas moi qui l'ai reconnue, c'est l'inverse. Elle faisait un effet bœuf, super bien fringuée, bien coiffée, tout ça. Elle m'a raconté qu'elle travaillait à nouveau. L'agence pour l'emploi lui a payé une formation de créateur web et, maintenant, accroche-toi bien : le site sur lequel j'ai trouvé mon équipe de covoiturage lui appartient ! Elle l'a créé quand on a commencé à parler du pic de pétrole. Son fils l'a aidée à concevoir le logiciel et elle s'est occupée du reste toute seule. Si j'ai bien compris, elle gagne ainsi une fortune. Rien qu'avec la pub. De plus, elle a remporté un prix du ministère de l'Économie du Bade-Wurtemberg. Quand je l'ai rencontrée, elle sortait justement d'une interview à la radio. Ils ont une émission, ça s'appelle « Les gens » ou un truc comme ça, où ils interrogent toutes sortes de personnes importantes pendant deux heures.

Il frappa dans les mains.

— Dingue, non ? Je me dis que, moi aussi, j'aurais pu avoir cette idée. L'essence augmente, le covoiturage représente un bon moyen de réduire les coûts, l'Internet permet de mettre les gens en contact – hop, c'est parti. Et l'affaire roule toute seule ! C'est malin, super malin. Voilà comment il faut s'y prendre.

Dorothea l'avait écouté avec un sentiment de désespoir croissant. Tout d'abord, elle s'était réjouie pour cette femme qui avait trouvé une nouvelle voie après la disparition de son mari, mais, à présent, elle pensait aux caisses de choux-raves et de choux blancs qu'elle posait tous les jours sur le présentoir pour les vendre quatre-vingts centimes ou 1,20 euro pièce, et elle avait l'impression de se liquéfier.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda Werner.

Donc ça se voyait.

— Je passe la moitié de la semaine au magasin, répondit-elle d'une voix sourde. Le midi, j'ai mal aux reins. Je me réjouis quand, au bout du compte, il reste cent euros. Et toi, tu me parles d'une femme qui bricole deux ou trois octets et qui gagne mille fois plus. Qui devient même célèbre. Et par-dessus le marché, tu ne trouves rien de mieux que d'applaudir !

Elle appuya le menton sur ses mains.

— J'ai l'impression d'être une vraie conne. La neuneu du village.

L'atmosphère resta tendue pendant plusieurs jours chez les Utz. Dorothea était fâchée et abattue. Werner s'efforçait de l'encourager autant que possible, lui assurait qu'elle l'avait mal compris. Il trouvait ça super, disait-il, qu'elle relance la boutique dans laquelle personne ne croyait, surtout pas les experts. Qu'elle soit son propre chef. Et qu'elle ait enfin des contacts, comme elle l'avait toujours voulu.

Sur ce point, il avait raison. En quelques jours, elle avait appris davantage sur la vie du village, sur les relations des uns et des autres, les commérages, les jalousies, les amourettes et tout le reste que pendant tous les mois précédents, où elle n'était pas sortie de chez elle. Et elle avait fait la connaissance d'une femme sympathique, à peu près de son âge, qui se montrait prête à tenir le magasin l'après-midi. Elle s'appelait Monika Wiesner et avait songé que les enfants – elle avait une fille, Maïa, un peu plus jeune que Julian – pouvaient faire leurs devoirs ensemble. Cette idée paraissait en effet la meilleure solution si on voulait ouvrir le magasin l'après-midi également. C'est ce qui redonna bonne humeur à Dorothea : le sentiment que, malgré tout, son affaire allait de l'avant.

Cela dit, elle n'arrivait pas à se débarrasser du sentiment que Werner rêvait en secret de « se lancer », pour reprendre ses termes. Et que ce désir expliquait sans doute pourquoi il invita à dîner, quelques jours plus tard, un collègue qui travaillait dans le département logistique, où il était conseiller financier, comme elle l'apprit au détour de la conversation.

Eberhardt Krahn avait le nez crochu comme un épervier, de longs doigts et une façon de parler mielleuse, pédante – du moins était-ce l'avis de Dorothea. Après la visite de la maison, imposée comme toujours par Werner, il s'exclama, les yeux brillants :

— Génial. Fabuleux. À peine croyable. J'espère que tu as conscience du capital extraordinaire que représente cette maison.

Werner sourit d'un air flatté.

— Je n'ai pas l'intention de la vendre.

Krahn fit non de l'index, un geste qu'il devait répéter plusieurs fois au cours de la soirée.

— Erreur de raisonnement, Werner ! Erreur de débutant. Tu n'es pas obligé de vendre, il te suffit de la convertir en liquidités. N'importe quelle banque t'accordera une hypothèque avec le sourire. Et après, tu fais travailler cet argent.

— Bien sûr, mais, pour le moment, la maison est déjà hypothéquée, dit Werner. Nous sommes loin d'avoir remboursé le crédit.

— Les hypothèques des montages financiers n'épuisent jamais la

valeur d'un objet, le corrigea Krahn. Il reste toujours une petite somme.

— Cela n'empêche pas que nous mettrions la maison en jeu, objecta Dorothea.

Leur invité l'observa, apparemment fort surpris qu'une femme se mêle de questions d'argent.

— C'est juste, reconnut-il pour finir. Il ne faut pas faire ça, naturellement. Mais il existe de nombreux instruments financiers sans risque. Il suffit de les connaître.

Cette affirmation plut beaucoup à Werner, Dorothea s'en rendit bien compte. Elle ne fut donc pas étonnée qu'à table la conversation s'oriente bientôt vers les placements et autres sujets similaires. Krahn la soûlait carrément. Tandis que Werner était suspendu à ses lèvres d'un air avide, Dorothea se demandait si elle devait s'ennuyer ou plutôt craindre que son mari ne se laisse convaincre de signer quoi que ce soit.

— Les règles du jeu sont en pleine mutation, expliquait Krahn en avalant sans apprécier le bon vin qu'elle avait servi. La crise pétrolière a des répercussions sur les marchés financiers et sème la pagaille.

— Malgré les stocks stratégiques ? demanda Werner.

Il avait ce ton de moi-aussi-je-sais qui aurait tiré un soupir à Dorothea s'ils avaient été seuls.

Krahn fit non de la main.

— À long terme, cela ne change rien. Le fait est que la production continue de baisser ; les réserves stratégiques ne font qu'amortir le phénomène. Et cette solution ne peut pas durer ; on ne peut pas vider complètement les stocks. Il faut garder du pétrole pour les situations d'urgence réelles, pour la police, l'armée… Tu peux être sûr qu'on va bientôt mettre fin à la distribution d'hydrocarbures pris sur les stocks obligatoires. Les marchés financiers anticipent naturellement la décision.

Werner jeta un bref coup d'œil en direction de Dorothea.

— On dit en effet qu'à la Bourse on négocie surtout des attentes.

Elle eut du mal à contenir un soupir.

— Le recul de la production de pétrole va surtout frapper la monnaie américaine, pontifia Krahn en faisant à nouveau amplement usage de son index tendu. Jusqu'à présent, on a payé le brut en dollars à peu près partout dans le monde. Cela signifie qu'il existait un besoin constant, que la banque américaine pouvait imprimer allègrement des billets verts et les répandre à tout vent. C'est ce qu'on appelle les pétrodollars, dont la fin approche. Leur cours va chuter, ce qui veut dire inversement que l'euro va monter et que nos exportations, déjà touchées par la hausse des prix du transport, vont souffrir encore davantage.

Blablabla.

— On constate déjà un changement. Le capital fuit le secteur de l'exportation, les cours en Bourse dégringolent. Y compris celui de notre chère société.

Werner hocha la tête d'un air soucieux.

— Tu veux dire qu'on va rencontrer des difficultés ?

— Il y a fort à parier. Avec un peu de malchance, ils vont nous vendre aux Chinois et délocaliser les usines.

— En Chine ?

Cette fois, Werner paraissait franchement sidéré. Krahn souriait d'un air supérieur.

— Les Chinois inondent la moitié de la planète d'habits et de biens de consommation bon marché. La chaîne américaine Wal-Mart, le plus grand distributeur du monde, leur achète des milliards de marchandises. De ce fait, ils ont amassé des tonnes de billets verts et, quand le cours va se mettre à baisser, ils vont se hâter de les dépenser avant qu'ils ne valent plus rien. Ce qui, bien entendu, continuera d'affaiblir le dollar, par-dessus le marché.

Il secoua la tête.

— Non, l'avenir n'est pas rose pour l'économie américaine. L'heure est venue où les Yankees vont payer pour la terrible externalisation et tous les déficits du commerce extérieur accumulés depuis des décennies. Supprime Hollywood et les sociétés de puces électroniques – qui n'emploient *grosso modo* que quelques milliers de personnes –, en quoi consiste l'économie américaine à l'heure actuelle ? Depuis les années 1990, ils se sont contentés pour l'essentiel de faire pousser des banlieues, de les équiper et de gérer l'accès à la propriété. De construire les routes qui y mènent. De vendre les nouvelles autos dont les gens ont besoin pour y vivre – un business dont, nous aussi, nous avons profité. Sinon, il y a une foule de pseudo-prestations de service et de bulles Internet, mais le reste – l'industrie lourde, la chimie, l'industrie minière, le textile, tout ce que tu peux imaginer –, le reste est presque entièrement délocalisé. Ils achètent à l'étranger et rapportent tout chez eux. Que va-t-il se passer si ce mode d'approvisionnement cesse de fonctionner ? Ou simplement ralentit ? Il va se passer que *hasta la vista, baby.*

Werner l'avait écouté en plissant le front.

— Tu n'exagères pas un peu ? Les Américains possèdent une foule de sociétés high-tech – la génétique, l'aérospatiale, l'aéronautique…

— Rien que des branches qui exigent des ouvriers hautement qualifiés. Ça ne se trouve pas à tous les coins de rue. Une économie saine a besoin de boulots raisonnables qui couvrent toute l'échelle de la société – depuis le génie jusqu'à l'andouille.

À nouveau, maître Krahn leva l'index.

— Et ce n'est pas tout ! Le bâtiment et l'immobilier sont en train de se casser la figure avec fracas. Pourquoi ? Parce que l'augmentation des prix du pétrole et surtout la perspective de ne jamais revenir en arrière a stoppé l'exode des citadins. C'est même l'inverse : celui qui le peut se rapproche du centre-ville. Les prix de l'immobilier sont en chute libre, une maison en banlieue ne vaut plus rien. Ajoute à cela l'endettement déjà faramineux des ménages américains et tu tiens en main le programme de l'effondrement. Les premiers crédits commencent à craquer, plusieurs banques vacillent et, chez eux aussi, les faillites se comptent bien entendu à la pelle.

— Mais les banques reposent sur un fonds de garantie ou… comment dit-on déjà ?

Krahn reprit une tranche de rôti de veau – la troisième, nota Dorothea.

— C'est parfait quand une banque s'écroule. Mais si toutes se mettent à chavirer… Il faut encore prendre en compte un autre détail croustillant. Comme les médias nous l'ont appris à tous, avec des images immondes du lieu du crime, le roi saoudien est mort. Son successeur désigné s'est envolé. L'ensemble de la classe dirigeante a quitté le pays et devra, selon toute vraisemblance, vivre désormais de ses économies. Or une part considérable de celles-ci – estimée à un billion de dollars – est investie dans les *security markets* américains. Cela représente une véritable épée de Damoclès : les Saoudiens peuvent retirer cet argent à tout moment et, s'ils le font en une seule fois, le système financier américain va céder. Par conséquent aussi sans doute le système international.

Quand Werner tendit la main pour prendre la bouteille de vin et resservir, Dorothea remarqua que ses doigts tremblaient.

— Dans de telles conditions, je ne vois pas comment on pourrait investir dans quoi que ce soit et, malgré tout, dormir tranquille.

Son collègue sourit d'un air entendu.

— C'est ce que tout le monde pense. Voilà pourquoi il s'agit d'une chance. Si le marché a besoin de capital d'urgence et qu'il a du mal à en obtenir, on se retrouve dans des conditions merveilleuses pour négocier – outre le fait qu'il existe tout un ensemble d'instruments pour limiter les risques. Avec des options de vente, tu peux réaliser des bénéfices même si le marché fléchit ; tu peux investir dans un fonds alternatif… En ce moment, on n'arrête pas d'inventer de nouveaux concepts. Une grande crise représente aussi une grande chance. Sur ce point, notre beau porte-parole du gouvernement avait joliment raison…

Beaucoup plus tard, lorsque Krahn fut enfin parti et qu'ils se retrouvèrent dans la salle de bains pour se préparer pour la nuit, Dorothea dit :

— Il m’est très antipathique.

Werner ne partageait pas son avis.

— Reconnais qu’il n’a pas essayé une seule fois de nous vendre un produit. Au contraire, j’ai appris une foule de choses.

Dorothea s’observa dans le miroir en étalant une dernière noisette de crème.

— J’espère, murmura-t-elle si bas que Werner ne l’entendit pas.

Quelques jours plus tard, la nouvelle d’une attaque surprise de plusieurs unités russes ayant pris le contrôle en pleine nuit des forages de la mer Caspienne domina les informations. Il n’y avait eu aucun blessé. L’ambassadeur américain à Moscou avait d’ores et déjà protesté auprès du président russe, qui avait pris connaissance de ce courrier le visage impassible. Le président américain, quant à lui, parlait d’une « perturbation » des relations entre les deux États.

Zayd ne les avait pas rejoints au Maroc. Quelques jours après leur arrivée, ils avaient appris qu’il se trouvait à Singapour.

— C’est là que vit une de ses maîtresses, expliqua Wasimah à son beau-père, qui nota son chagrin.

Le lendemain, Abu Jabr aborda de nouveau le sujet et Wasimah lui révéla que Zayd avait toujours eu des aventures, oui. C’était un homme, en fin de compte, toujours par monts et par vaux, soumis à de nombreuses tentations. Mais il avait toujours fini par revenir vers elle. Toujours. Qu’il l’abandonne maintenant, dans une telle situation, la blessait profondément.

Des semaines passèrent sans qu’ils entendent parler de lui.

En dehors de cela, l’hiver était très agréable dans la maison sur les pans de l’Atlas. L’air était frais, une brise bienfaisante soufflait en permanence et répandait une chaleur satinée dans tous les appartements. Une lumière pure baignait l’ensemble des pièces et favorisait les idées claires. Abu Jabr appréciait la paix qui régnait dans cette demeure.

Un jour, cette paix fut soudain troublée par quelqu’un qui ouvrit la porte de sa chambre avec énergie, pas comme un domestique lui apportant du thé frais. Il s’agissait de Wasimah.

— Trois hommes demandent à vous parler, Abu. Des Américains.

Abu Jabr leva les yeux du livre qu’il était en train de lire.

— Que veulent-ils ?

— Ils prétendent venir de la part du gouvernement.

Les visiteurs qu’il reçut peu après dans le salon prévu à cette fin présentaient une étrange ressemblance. D’âge moyen, corpulents, ils portaient tous les trois un costume sombre, leurs regards trahissaient une impatience mal contenue, ils commençaient à perdre leurs

cheveux.

— C'est le président qui nous envoie, dit l'un d'eux après avoir précisé qu'il s'appelait Miller. Il nous a chargés de vous transmettre ses salutations.

Abu Jabr hocha la tête.

— Merci. Comment va-t-il ?

La question parut dérouter Miller.

— Bien, lâcha-t-il. Euh… oui, il va bien.

Un autre, aux yeux extraordinairement clairs, presque transparents, ajouta :

— Le président se fait du souci pour votre pays. La situation a évolué de manière inattendue.

— Vous avez raison, dit le prince.

— *De facto,* les États-Unis occupent l'Arabie Saoudite à l'heure actuelle, reprit Miller, qui semblait s'être ressaisi. Nous préférerions jouer un autre rôle. Le président désire pouvoir retirer ses troupes le plus vite possible. Il souhaite un prompt rétablissement des liens d'amitié que votre père, le roi Ibn Saoud, et le président Roosevelt avaient tissés entre nos deux nations.

Abu Jabr les invita d'un geste à prendre le thé posé sur de petites tables basses ornées de mosaïques et à se servir dans les coupelles en argent remplies de dattes. Les trois émissaires obéirent, plus par diplomatie que par appétit.

— Il serait assurément souhaitable que les troupes se retirent, répondit Abu Jabr. Le peuple désapprouve leur présence.

Miller reposa son verre de thé.

— Nous craignons toutefois une guerre civile en l'absence d'un pouvoir organisé.

— Nous pensons, poursuivit son collègue aux yeux clairs, que le pays a besoin d'un nouveau roi.

Abu Jabr hocha la tête.

— Je partage votre opinion. Malheureusement, j'ignore moi aussi où se trouve le prince héritier Mohammed.

— Nous pensons que ceux qui ont fui le pays à l'heure de la crise ont perdu toute légitimité, poursuivit l'Américain aux yeux clairs. Y compris le prince héritier.

— Nous sommes d'avis, enchaîna Miller, que vous êtes tout désigné pour devenir le nouveau roi.

Abu Jabr observa l'Américain avec un sentiment de surprise. Il manifestait du respect, cela ne faisait aucun doute, mais il se dégageait de ses paroles un étrange pragmatisme, comme si l'on pouvait tout « manager », le mode d'action préféré des Américains, comme s'il suffisait de faire preuve de dynamisme pour venir à bout de n'importe quel problème.

Et lui… roi ? Lui, le plus jeune, le dernier fils d'Ibn Saoud ? Bien des petits-enfants de son père étaient plus âgés et plus indiqués pour prendre la succession.

— J'étais également absent à l'heure de la détresse, répondit-il avec calme.

— On vous a éloigné à dessein. C'est votre fils Zayd qui a organisé l'explosion du port de Ras Tanura. Il connaissait les risques d'un tel plan, il a voulu mettre sa famille à l'abri.

— J'ai peu d'expérience en ce domaine, dit Abu Jabr.

— Mais vous jouissez d'une grande estime auprès de la population de votre pays. On continue de vous faire confiance. C'est un facteur beaucoup plus important que l'expérience, dit Miller. D'autant que vous êtes un fils d'Ibn Saoud.

Oui, mais porté par une esclave. De là à vouloir prétendre au trône… L'idée semblait téméraire.

Abu Jabr prit une datte, la grignota et reposa le noyau.

— Je dois réfléchir, déclara-t-il.

Miller s'inclina, imité par ses deux collègues.

— Nous comprenons et respectons votre désir, Altesse. Néanmoins, vous ne devriez pas tarder à prendre une décision. Les événements évoluent dans le mauvais sens.

L'Américain aux yeux clairs ajouta :

— La mesure la plus urgente serait qu'un gouvernement légitime – le vôtre par exemple – fasse bloquer tous les comptes à l'étranger avant que les fugitifs les aient vidés.

Abu Jabr le fixa et hocha la tête, comprenant où ils voulaient en venir. Lui deviendrait roi, mais ses conseillers américains lui dicteraient les décisions à prendre.

— Je vais réfléchir, répéta-t-il avant de se lever. Je vous communiquerai ma décision demain à la même heure.

Dans une allocution télévisée, le président américain annonça le retour à la conscription. Il justifia cette décision de manière très détaillée. Les défis du présent et le rôle particulier qui revenait aux États-Unis exigeaient la mobilisation de toute la population. On ferait appel aux hommes en âge de servir, notamment dans les situations de crise sur le territoire national afin de maintenir l'ordre, d'aider les personnes faibles et souffrantes et de protéger les biens en danger.

Des voix critiques interprétèrent cette décision de manière différente. Les États-Unis, disaient-elles, s'apprêtaient à combattre pour s'emparer de chaque goutte de pétrole restante.

CHAPITRE 43

« Guerre du pétrole entre les États-Unis et la Russie ? » titra un journal à sensation au-dessus d'un photomontage qui combinait l'incendie d'un champ pétrolifère au Koweït, remontant à la précédente guerre du Golfe, et un bombardier B2.

Le ton des dépêches diplomatiques montait de jour en jour. Les Américains réclamaient le respect des contrats, les Russes… euh, eh bien, personne ne comprenait vraiment ce qu'ils réclamaient. En tout état de cause, ils semblaient décidés à garder pour eux le pétrole de la mer Caspienne.

Un expert renommé expliqua que le gisement ne présentait guère d'intérêt. Il s'agissait d'un petit champ de pétrole, dont la mise en exploitation exigeait par ailleurs la construction d'un oléoduc – bref, cela n'en valait pas la peine. Ce verdict clair et net ne changea pourtant rien aux orages qui se préparaient dans les strates supérieures de la politique internationale.

C'est dans ce contexte que la pression baissa brusquement dans le gazoduc qui partait de Russie en direction de l'ouest pour finir en Allemagne. Les centrales fonctionnant au gaz russe tombèrent en panne, les réseaux électriques lâchèrent les uns après les autres. Un tiers de la République fédérale fut privé de courant pendant plusieurs heures. Il fallut une demi-journée pour rétablir la situation, essentiellement grâce à du courant importé de France.

— Une erreur regrettable de notre part, déclara avec une mine contrite le porte-parole de Gazprom, la compagnie de gaz russe.

Une source s'était tarie, expliqua-t-il, et le technicien responsable de l'installation, occupé à réparer des instruments de mesure, avait omis de basculer à temps sur une autre source.

À cette occasion, l'opinion publique apprit qu'en règle générale les gisements de gaz ne ralentissent pas comme ceux de pétrole mais s'arrêtent pratiquement d'un seul coup. Si une pompe parvenait aujourd'hui encore à soutirer tranquillement un ou deux barils par jour aux toutes premières sources du Texas, qui crachaient des jets de pétrole à peine maîtrisables il y avait cinquante ou soixante ans, une telle possibilité était exclue dans le cas du gaz naturel. Une source qui fournissait un bon débit pouvait se révéler complètement vide du jour au lendemain. Parfois, on prévoyait le coup, et parfois non.

Cela étant, personne ne croyait un mot de l'explication fournie par le porte-parole de Gazprom. Il s'agissait – tout le monde

s'accordait à le penser – d'une démonstration de force. Gazprom, la plus grande entreprise de Russie et le plus grand producteur de gaz à l'échelle internationale, disposait à lui seul d'au moins un sixième des réserves de la Terre considérées comme certaines. Grâce à un réseau de conduites d'une longueur totale de cent cinquante mille kilomètres, le géant énergétique vendait son gaz à des prix préférentiels aux autres pays de la Communauté des États indépendants et au prix du marché au reste de l'Europe.

Comme cet incident le révéla, l'Allemagne dépendait depuis longtemps du gaz naturel russe. En cas d'escalade du conflit entre la Russie et les États-Unis – nul n'en doutait –, Moscou n'hésiterait pas à fermer le robinet si l'Europe se rangeait du côté des États-Unis pour satisfaire à ses obligations vis-à-vis de l'OTAN. Or on ne possédait pour ainsi dire aucune réserve ; le stockage du gaz présentait des difficultés techniques beaucoup plus grandes que celui du pétrole.

Alors que, dans le passé, on avait souvent regardé la France de travers, on se mit de plus en plus à envier le voisin d'outre-Rhin. La France ne produisait ni plus ni moins que quatre-vingt-un pour cent de son électricité grâce au nucléaire – bien plus qu'aucun autre pays au monde. D'un point de vue technique, il n'y avait rien à redire aux réacteurs. Au bout du compte, l'avenir appartenait-il quand même à l'énergie atomique ? En Allemagne, les Verts prirent clairement position contre cette idée et perdirent un nombre de points considérable dans les sondages précédant les régionales partielles. Les autres partis préférèrent éviter de s'engager.

Le jeune homme qui le maquillait en vue de son passage à la télévision avait l'air fébrile. Poudrer un futur roi le rendait manifestement nerveux. Abu lui adressa un sourire apaisant dans le miroir. Du moins s'y efforça-t-il, il était lui-même tendu.

Il toucha la feuille pliée en quatre dans sa poche. Il savait qu'elle ne pouvait pas tomber et, à présent, il aurait même pu en réciter le texte par cœur ; néanmoins, il éprouvait le besoin de vérifier constamment. Au fond, songea-t-il, ce papier était une arme. L'épée de la parole. Du moins l'espérait-il.

À son arrivée à Riyad, il avait été bouleversé par l'ampleur des destructions. Des magasins incendiés, des maisons détruites, des façades endommagées – et, partout, l'image de chars américains en train de patrouiller ! Il fallait que cela change d'urgence. Le plus dramatique restait pourtant la léthargie qui régnait sur la ville et – pour autant qu'il pût en juger – sur l'ensemble du pays. *Inch'Allah !* Ce n'était pas une réponse. Ce n'était pas non plus ce que Dieu attendait des hommes. Les combats avaient cessé depuis plusieurs semaines déjà, mais personne ne prenait une pelle pour évacuer les décombres.

Miller passa la tête à la porte.

— On commence dans un instant, Majesté.

L'Américain – d'après les renseignements qu'Abu Jabr avait pu lui soutirer entre-temps – était marié et père de trois enfants ; il vivait dans une banlieue de Boston et se demandait avec angoisse comment il ferait pour garder sa maison si l'on n'avait plus de pétrole.

— Vous avez votre discours ?

— Ne vous inquiétez pas.

Abu Jabr se leva, le manuscrit à la main.

À vrai dire, il ne s'agissait pas de son discours mais de celui de Miller. Ils en avaient longuement discuté, il avait dû accepter des modifications et l'avait répété en sa présence. Miller était un attaché de presse expérimenté et, quoiqu'il préférât parler anglais, son arabe était correct. Il le conseillerait, avait-il déclaré, aussi longtemps qu'il le souhaiterait. Le ton sur lequel il avait fait cette proposition ne donnait cependant pas l'impression qu'Abu Jabr ait vraiment le choix.

Bien qu'il eût déjà fréquenté des studios de télévision, la clarté et la chaleur des projecteurs le surprirent à nouveau. Était-ce vraiment nécessaire ? Avec tous les progrès techniques ?

Pendant que Miller s'entretenait avec le responsable des prises de vues, Abu Jabr sortit la feuille de sa poche, la déplia, la lissa et la posa soigneusement entre les pages du discours. Puis il suivit un assistant, qui s'adressait également à lui avec de grandes marques de respect, jusqu'à la position qu'il occuperait pour son allocution.

Dernières corrections de détail. Quelqu'un tira sur sa barbe, un autre arrangea les plis de sa *ghutra,* vérifia la position de son *iqal,* une simple corde noire qu'il avait absolument tenu à porter. Il n'était pas encore roi.

Au début, tout se déroula comme pendant les répétitions. Miller hocha la tête d'un air approbateur, le réalisateur compta à rebours sur ses doigts puis la lumière rouge s'alluma au-dessus de la caméra.

Le discours sonnait bien, tant du point de vue de la mélodie que de celui du contenu. Il y était bien entendu question des événements des derniers mois : la catastrophe de Ras Tanura qui visait à cacher une autre catastrophe, à savoir l'infiltration d'eau dans le champ pétrolifère de Ghawar. Abu Jabr expliqua comment on avait perdu le contrôle de la situation. Il sentit sa voix se durcir d'elle-même lorsqu'il lut les passages consacrés à la fuite du gouvernement pour échapper au courroux du peuple.

— Ces gens ne peuvent revendiquer plus longtemps la conduite des affaires.

Il prit en main le papier sur lequel il avait passé des heures.

— Néanmoins, je ne veux pas simplement me réclamer de mes origines, poursuivit-il tout en notant le sursaut de Miller. Mon père a

fondé cette nation, c'est certain, mais puis-je pour autant prétendre au trône ? Je ne sais pas. Je sais seulement que ce pays doit retrouver son unité. Je suis prêt à devenir votre roi, mais uniquement si vous êtes prêts à m'accepter comme tel. J'exige de savoir si vous êtes prêts. J'exige de le savoir de chacun d'entre vous. C'est pourquoi je réclame un vote où chaque citoyen adulte d'Arabie Saoudite, j'entends chaque homme et chaque femme, recevra une voix qu'il pourra donner dans l'isoloir, responsable devant lui-même et devant Allah, qu'il soit loué et exalté. Je déclare ouverte cette consultation populaire ; elle doit avoir lieu dans les deux prochaines semaines et j'invite les observateurs de l'étranger qui le souhaiteraient à venir en contrôler le déroulement. Je n'accepterai le titre de roi que si une majorité d'entre vous se prononcent en ma faveur. *Maas salama.*

Le réalisateur, qui s'attendait à un discours un peu plus long, fut pris au dépourvu et l'observa d'un air désemparé. Il finirait bien par trouver une idée. Abu Jabr rassembla les feuilles de son manuscrit, se leva avec calme et sortit du champ de la caméra. Il aperçut du coin de l'œil quelqu'un qui faisait de grands gestes, sans doute pour mettre fin à l'émission.

— Ce n'était pas convenu, dit Miller lorsqu'ils se retrouvèrent dans la loge.

— J'avoue, répondit Abu Jabr, de bonne humeur. Mais comme il s'agit au fond d'un pas vers la démocratie, j'étais certain de votre accord.

À présent, les ventes d'automobiles étaient presque nulles. Hormis ceux qui n'avaient vraiment pas le choix, plus personne ne songeait à acheter de voiture. Au début du mois de mars, l'industrie automobile allemande se trouvait – pour reprendre la formule – « plongée dans la crise la plus grave de son histoire ». Le chômage partiel sévissait chez tous les constructeurs et on craignait des licenciements massifs.

Peut-être ne s'agissait-il pas d'une crise ordinaire, commençait-on à murmurer. Peut-être s'agissait-il déjà de l'agonie.

La crise se répercuta sur d'autres secteurs. On entendait dire partout : « En Allemagne, un emploi sur deux dépend de l'automobile. » La faillite pendait au bout du nez des sous-traitants directs qui avaient optimisé leurs prix pendant des années en sacrifiant leurs marges et ne disposaient par conséquent d'aucune réserve. Les entreprises en amont, les constructeurs de machines-outils par exemple, devaient certes se serrer aussi la ceinture, mais ils espéraient pouvoir s'en tirer grâce au grand renom dont la technologie allemande continuait de jouir dans le monde entier. La crise avait en revanche balayé très vite les sociétés ultra-spécialisées, les *start-up*, les précurseurs de nouvelles technologies, jeunes, arrivés depuis peu sur

le marché et encore mal établis. En l'espace de quelques semaines, les firmes de cette nature étaient apparues en masse sur les listes de cessations de paiements. Un journal avait baptisé « dégraissage de la high-tech » le fait que la fin du moteur à explosion, prévisible depuis un bon moment, entraînait une perte énorme de savoir-faire précisément dans un domaine qui avait représenté l'espoir de remplacer ou prolonger l'ancienne technologie.

— Le seul secteur qui marche encore, c'est les autocars, raconta Werner.

Il était déjà tard. Dorothea et lui discutaient en tête à tête dans la salle de séjour. Julian, devant qui ils avaient décidé de ne pas évoquer les mauvaises nouvelles, était déjà au lit.

— On n'arrête pas d'en vendre. Les Amerloques – tu n'imagines pas ce qu'ils peuvent acheter de cars en ce moment. À la cantine aujourd'hui, j'ai rencontré le responsable du commerce avec les États-Unis ; il dit qu'ils ont du mal à remplir tous les formulaires pour l'export. Apparemment, les Américains sont en train de construire des réseaux de transports en commun dans leurs gigantesques banlieues.

— On ne fabrique donc pas de bus aux États-Unis ? demanda Dorothea avec étonnement.

— Si, bien sûr. Mais on dirait que ça ne suffit pas.

Par ailleurs, la direction avait décidé une fois pour toutes d'arrêter le projet où Werner était impliqué et qu'on avait gelé au début du mois de décembre. Il n'y aurait donc pas de successeur à l'actuel milieu de gamme.

— En d'autres termes, résuma-t-il, on a gaspillé deux ou trois millions d'euros.

— D'un autre côté, ça n'a aucun sens de dépenser encore plus d'argent pour une voiture que personne n'achètera, remarqua Dorothea.

Werner gardait les yeux rivés dans le vide.

— Malgré tout, je n'arrive pas à comprendre. Je veux dire, d'accord, nous connaissons une crise. Mais une crise finit bien par s'arrêter. Qu'est-ce qu'on va faire ce jour-là ?

Un moment de silence parut aspirer ses paroles. L'espace d'une seconde, on aurait pu croire qu'il n'avait pas parlé. Dorothea observa le vaste et élégant séjour avec ses hautes fenêtres, sa cheminée plate en pierres grises, et, pour la première fois, elle pensa que la salle était belle mais pas vraiment agréable à vivre. Au fond, la maison avait été construite pour faire de l'effet en photo.

— Et si ce n'était pas le cas ? demanda-t-elle tout bas. Si elle ne s'arrêtait pas ?

Werner inspira profondément en produisant un bruit étrange et lui adressa un bref regard empli de crainte. Puis il poursuivit, comme

si elle n’avait rien dit.

— La direction ne veut plus entendre parler que de concepts alternatifs ! Des autos à cellules électrochimiques, des voitures électriques, des moteurs à hydrogène. Bon, d’accord, il existe déjà un paquet de solutions, mais en laboratoire, c’est tout. Au niveau purement expérimental. Il faudra encore au moins dix ans pour que le contrôle technique autorise des engins pareils. Et je suis optimiste ! Il ne faut pas qu’un problème surgisse. Je veux dire, l’hydrogène est la substance la plus explosive qu’on connaisse. Vouloir s’en servir pour propulser une voiture…Vingt dieux, je ne voudrais pas être à la place du pilote d’essai.

— Et les autos électriques ? demanda Dorothea.

— Bien sûr, ce serait super. Un moteur électrique, tout le monde en rêve. Mais le problème des batteries demeure toujours et, à l’heure actuelle, je ne crois plus qu’on parvienne un jour à le résoudre.

Werner se frotta la gorge.

— Le plus commode pour nous serait de sortir un modèle hybride, comme les Japonais en fabriquent depuis un bon moment. À l’époque, la direction nous a dit que ce n’était pas pour nous et, maintenant, elle voudrait qu’on ait déjà commencé. Cela étant, le moteur hybride reste au bout de compte une solution provisoire et, en outre, nous manquons d’expérience. En théorie, on sait comment ça marche, bien entendu. Tu combines un moteur électrique avec un moteur à essence et tu cumules les avantages de l’un et de l’autre. L’idée ne date pas d’hier, on a déjà tenté le coup il y a un siècle. Seulement, en pratique, un truc pareil, c’est toujours un peu plus compliqué. À cause des détails. Il faudrait qu’on reprenne tout du début…

Il s’interrompit, déglutit.

— À moins qu’ils décident carrément d’engager des gens qui possèdent le savoir-faire. Et de virer ceux de mon espèce.

Dorothea tendit le bras et posa la main sur la sienne. Il tremblait intérieurement, elle le sentait depuis le début de la soirée.

— Il n’est pas si facile de licencier un employé.

Il hocha la tête. Elle nota qu’il se calmait un peu.

— Et comment va la boutique ? demanda-t-il en s’efforçant de sourire.

— Bien, répondit-elle. Depuis qu’on ouvre aussi l’après-midi, je remarque la différence. Et avec Monika, ça marche super. Avec les enfants aussi, d’ailleurs. Julian et Maïa s’entendent à merveille.

— Et du point de vue financier ?

— Je ne peux pas me comparer à certains sites Internet, mais, la semaine dernière, j’ai réalisé quatre cents euros de bénéfice – et cela malgré la réparation de la vitrine réfrigérante.

C’est alors seulement qu’elle prit conscience de l’intonation

particulière de sa voix quand il avait posé cette question. Elle l'observa.

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

Il fixa le plafond.

— Ils vont réduire nos salaires. On l'a appris aujourd'hui. Le comité d'entreprise a donné son aval.

Ils firent face à ce nouveau défi car le magasin de Dorothea tournait maintenant à plein régime. Elle avait derrière elle la phase où les réparations et les acquisitions nécessaires entamaient tout chiffre d'affaires un peu sérieux. À la fin de la semaine, il lui restait à présent une belle somme ; en outre, elle gérait désormais une grande partie de son ménage avec des produits dont la date limite de consommation venait d'expirer, ce qui permettait des économies substantielles. Depuis que la boutique ouvrait aussi l'après-midi, un nombre d'enfants toujours croissant venaient acheter avec leur argent de poche des bonbons, des bandes dessinées et des images affreuses, mais apparemment très recherchées. Le magasin était devenu le rendez-vous du village, un mouvement qu'elle voulait encore amplifier. Elle avait l'intention d'organiser une foire l'été prochain, comme cela devait se faire une vingtaine d'années auparavant. Elle s'était renseignée pour savoir qui contacter à la mairie en vue de ce projet.

Depuis quelques jours, elle avait remarqué une femme qui tournait quotidiennement dans les rayons pendant des heures – elle avait sûrement déjà eu en main chaque pot de confiture et chaque boîte de conserve – et qui finissait par s'approcher de la caisse avec un panier contenant dix ou douze euros de marchandises au moment où il y avait justement la queue. Dorothea ne parvenait pas à se défaire du sentiment que cette femme observait chacun de ses gestes. Étrange. Elle avait des cheveux bruns et courts, une poitrine quasi inexistante et des formes assez rondes. À vrai dire, elle avait l'air tout à fait normale, pas fêlée ni bizarre.

Dorothea commença à l'épier par la fenêtre quand elle sortait du magasin. L'inconnue montait dans une voiture dont le numéro, en tout cas, n'était pas du coin. Bon, cela ne voulait peut-être rien dire ; il pouvait s'agir d'une voiture d'entreprise immatriculée Dieu sait où. Mais ce détail ajouté au reste… Elle ne se mettait pas en route immédiatement. On aurait dit qu'elle prenait des notes dans un carnet. Le montant de ses courses ? Non, elle écrivait trop longtemps.

Un jour qu'elles étaient seules dans la boutique, Dorothea se décida finalement à lui demander où elle habitait ; elle ne l'avait jamais vue dans le village.

— Non, répondit l'inconnue, je viens de Buchfeld.

— Buchfeld ?

Dorothea avait déjà entendu le nom de cette localité, mais elle aurait été bien en peine de la situer. En tout cas, ce n'était pas tout près.

— Et vous venez spécialement faire vos courses chez moi ?

La femme parut se faire violence.

— Oui. En toute honnêteté, je viens pour apprendre.

— Pour apprendre ?

— Je ne veux pas vous faire de concurrence, rassurez-vous, se pressa d'ajouter l'inconnue. C'est juste que… je joue avec l'idée d'ouvrir moi aussi une boutique dans notre village. Comme vous l'avez fait. Cela manque, me semble-t-il. Par conséquent, oui, j'ai songé que je pourrais copier une ou deux petites choses…

Dorothea l'observa d'un air ahuri, sans savoir que penser de la situation pendant un moment. Puis elle se souvint d'un passage dans le carnet d'Amalia Birnbauer. Elle sourit.

— Vous n'avez qu'à me demander ! proposa-t-elle. Je n'ai rien à cacher. Au fait, je m'appelle Dorothea Utz, ajouta-t-elle en tendant la main.

La femme la lui serra, visiblement soulagée.

— Moi, c'est Gabrielle Elser. Tout le monde m'appelle Gabi.

— Le mieux serait que nous nous donnions rendez-vous pour le café et que nous discutions de tout cela, proposa Dorothea. À deux, nous pourrions former une coopérative. De cette manière, nous pourrions commander de plus grandes quantités, nous obtiendrions de meilleures conditions et les grossistes se rappelleraient peut-être même notre nom.

Il fallut justement que cela se produise le jour où tout allait déjà de travers. Au bureau, Werner s'était retrouvé de façon inattendue avec des heures supplémentaires. Son chef lui avait retourné une présentation qu'il avait peaufinée longuement en lui disant que le contenu était parfait mais qu'elle ne correspondait pas aux nouvelles directives de mise en forme des documents. Il la lui fallait pour le lendemain.

Werner avait raté le coche en quelque sorte. Il avait entendu des collègues se plaindre que les gens du département organisation ne trouvaient rien de mieux, en cette période difficile, que de pondre une foule de nouvelles directives et de nouveaux formulaires. Voilà que son tour était venu. Il fallait qu'il change la police, les masques, les couleurs et ainsi de suite dans l'ensemble de la présentation. Impossible à moins de rester plus longtemps au travail. Or depuis qu'il venait au bureau en covoiturage, il ne pouvait plus se permettre de rentrer n'importe quand.

Il appela les autres. Pour voir s'ils ne pouvaient pas finir un peu plus tard. Il avait lui-même déjà attendu à plusieurs occasions car tout

le monde rencontrait un jour ou l'autre ce problème… Mais non. Deux de ses coéquipiers avaient des obligations urgentes ce soir-là et devaient rentrer à l'heure.

Il alla sur le site de Margit, s'identifia et fit une recherche dans la rubrique « Trajets exceptionnels et urgences ». Il trouva deux personnes qui empruntaient le même itinéraire que lui et se déclaraient prêtes à prendre un passager à l'occasion. Par malheur, ni l'une ni l'autre ne répondit au téléphone.

Et le temps passait. Au lieu de se consacrer à son travail, il avait perdu une heure en coups de fil. Néanmoins, il ne pouvait laisser la présentation dans cet état. S'il le fallait, il dormirait à l'hôtel.

Puis l'idée d'appeler Margit en personne et de lui exposer directement sa situation lui traversa l'esprit.

— Oui, cela se produit de plus en plus souvent, soupira-t-elle. Et je donnerais cher pour trouver une solution. Mais tu sais ce qu'on peut faire ? Tu m'appelles quand tu as fini et je te ramène.

— C'est vrai ? demanda Werner avec stupéfaction.

— Tu sais bien que tu es mon client préféré, répondit-elle.

Il était tard lorsqu'elle le déposa sur l'arrêt de Park&Ride au Hêtre d'en bas. Werner était très impressionné par sa voiture, un carrosse de luxe qui devait dévorer des quantités folles de carburant. Il se réjouissait qu'elle l'ait dépanné mais, en même temps, cela le gênait. Il la remercia un nombre incalculable de fois, resta immobile au bord de la route et lui fit signe jusqu'à ce qu'elle ait disparu. Puis, à ce moment-là, il poussa un juron tonitruant.

Il ne restait plus que son auto sur le parking et, de loin déjà, il pressentait les ennuis. Le 4 × 4 était plongé dans l'obscurité. Sur les deux lampadaires que comptait l'aire de stationnement, un seul était allumé par mesure d'économie, et il tremblotait de manière inquiétante. Une légère brume accrochée aux arbres et aux buissons alentour évoquait irrésistiblement des scènes de film avec des assassins ou des psychopathes aux aguets.

Puis il comprit. Bon sang, le réservoir était ouvert ! Il y avait forcément un pépin, il aurait dû être fermé à clé.

En se dirigeant vers le véhicule, Werner sentit son cœur battre la chamade. Pourvu qu'il se trompe…

Non. Vol de carburant. C'était à présent une véritable épidémie ; presque tous les jours, la presse signalait de nouveaux cas. Ils avaient tout simplement forcé la trappe du réservoir avec un pied-de-biche ; la tôle était bosselée, la peinture égratignée. Quant au bouchon, il tramait par terre. Werner ouvrit la portière et tenta de mettre la voiture en marche ; en vain naturellement. L'aiguille de la jauge ne bougea même pas.

Werner se passa la main sur les yeux, maudit les voleurs ; les

princes du pétrole et tous ceux en général qui pouvaient avoir une part de responsabilité dans cette putain de situation de merde. Puis il sortit son portable de sa poche, pensa à Margit, à sa grosse bagnole et à ses fringues hors de prix, et se dit que, forcément, forcément, il commettait une erreur quelque part.

Le même jour, en fin d'après-midi, juste avant la fermeture, un homme portant un costume ostensiblement cher et des lunettes un peu trop à la mode était entré dans le magasin. Il choquait dans le paysage. Dorothea fut aussitôt persuadée qu'il demanderait simplement son chemin ou un renseignement de cette nature. Mais, en fait, il demanda :

— Êtes-vous par hasard madame Utz ?

— Oui, répondit Dorothea.

Il lui tendit la main, froide et en quelque sorte brutale.

— Eberfeld. J'aimerais vous parler un moment.

Un représentant ? Un employé de la mairie venu pour son projet de fête estivale ?

— Oui, de quoi s'agit-il ?

L'homme posa sur le comptoir son attaché-case en cuir.

— Êtes-vous au courant que vous volez la clientèle des supermarchés Fixkauf et EuroCenti à Duffendorf de manière déloyale ?

Un frisson glacé parcourut Dorothea. Tout à coup, elle eut l'impression d'avoir le ventre rempli d'acier.

— Pardon ?

— Vous incitez un nombre toujours plus important de clients à venir chez vous plutôt qu'aux supermarchés qu'ils fréquentaient jusque-là.

C'était un avocat sans doute. Spécialisé dans les menaces. Incroyable ! Mais qu'est-ce que ces supermarchés s'imaginaient ? L'esprit de contradiction de Dorothea se réveilla. De plus, elle se sentait plutôt flattée que ces grandes chaînes voient en elle une concurrente.

— Et alors ? répliqua-t-elle. Cela me paraît la chose la plus naturelle du monde. J'offre mes marchandises, ils offrent les leurs et les gens choisissent où ils préfèrent acheter. Je ne comprends pas votre démarche. Moi, je ne me plains pas que, chez Fixkauf, le lait coûte moins cher que le prix auquel je l'achète moi-même.

L'homme l'observa d'une mine impassible.

— Il existe une espèce de droit de la concurrence. Des lois déterminant ce qui est autorisé et ce qui ne l'est pas.

— Je serais surprise d'avoir commis un acte répréhensible.

— Je vais vous aider.

L'avocat ouvrit son attaché-case, en sortit une feuille de papier

vert clair et la lui mit sous le nez. Il s'agissait de son propre prospectus.

— Vous calculez ici les économies que les gens réalisent quand ils viennent chez vous plutôt qu'à Duffendorf. Vous nommez explicitement mes clients. Cela s'appelle de la publicité comparative, qui est interdite sous cette forme.

Dorothea sentit ses genoux se mettre à vaciller.

— Mais…

— Vous pouvez lire les textes de loi relatifs à ce sujet.

Il sortit une enveloppe.

— En principe, j'aurais pu me contenter de vous envoyer la mise en demeure par la poste, mais je vous la remets en mains propres à la demande expresse de mes clients, pour vous montrer qu'ils sont ouverts au dialogue.

Il lui tendit l'enveloppe.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Si vous êtes prête à fermer votre boutique – qui n'a d'ailleurs pas l'air très rentable –, mes clients renonceront à toute poursuite dans cette affaire.

Il posa aussi sur le comptoir une carte de visite.

— Vous pouvez me joindre à ce numéro à toute heure. Bonne soirée.

Et il était sorti. En un sens, Dorothea avait été surprise qu'il ne laisse pas derrière lui une tramée de soufre. Cela manquait. Elle avait peut-être le nez bouché.

Puis la frayeur l'avait gagnée et elle dut s'asseoir. Voilà ce qu'elle avait toujours redouté : transgresser un quelconque règlement – il y en avait tant que les lire tous aurait représenté un travail à temps plein – et se retrouver en difficulté.

Ses doigts tremblaient tellement qu'elle en déchira l'enveloppe. Elle déplia le courrier et le survola. Il s'agissait d'un jargon juridique auquel elle ne comprenait pas grand-chose – hormis les chiffres dans le tiers inférieur de la page, grands, en caractères gras et centrés. Là, on ne pouvait pas se tromper.

Ses concurrents réclamaient une somme supérieure au chiffre d'affaires qu'elle avait réalisé depuis l'ouverture de son magasin. Sinon, ils porteraient plainte.

Peu à peu, Markus perdit le sentiment du temps qui s'écoulait. À Bare Hands Creek, chaque jour ressemblait au précédent. Il se réveillait tous les matins quand Taggard traversait le séjour pour se rendre dans la salle de bains et, ensuite, pendant que son hôte préparait le café, il se lavait lui-même à l'eau glaciale à laquelle il ne s'habituerait jamais. Après une journée d'activités toujours semblables

et en général abrutissantes, il rentrait fatigué, mangeait en silence avec Taggard et allait se coucher sur le divan qui lui donnait mal au dos et ne lui laissait aucune sphère privée.

À présent, il ne travaillait plus à l'étable mais dans le « silo », comme on disait, un grand bâtiment sordide dont l'intérieur ressemblait à un labyrinthe de petites chambres, de couloirs et d'entrepôts.

C'était là qu'on stockait les réserves de froment, d'orge et de millet ; sa tâche consistait à aérer et cribler sans relâche les céréales ainsi qu'à poser et contrôler des pièges à souris. De temps à autre, il devait moudre des grains à l'aide d'un moulin qui, à sa grande surprise, fonctionnait à l'électricité. On avait un moulin mécanique en réserve, l'avait rassuré Abigail, une grande femme d'une cinquantaine d'années, marquée par le chagrin et chargée de surveiller le silo. Elle portait un pull-over tricoté à la main et ses longs cheveux frisés n'avaient sans doute jamais vu un salon de coiffure.

Le calendrier dans la cuisine de Taggard indiquait néanmoins que mars avait commencé. La neige avait d'ailleurs presque entièrement fondu. À la place, il pleuvait beaucoup ; les chemins du village étaient boueux. Les habitants prétendaient que le mois de février n'avait jamais été aussi chaud que cette année. Sans la neige, la forêt paraissait plus mystérieuse, plus sombre, plus bruyante aussi. Quand une patrouille passait, des cris d'animaux s'élevaient entre les arbres ; des craquements donnaient le frisson.

À l'intérieur du silo, il faisait toujours sec mais aussi sombre et frais. Parfois, Markus ouvrait des portes pour voir ce qu'elles cachaient. Il découvrait alors des caisses de noix par exemple, des fléaux ou des sacs remplis de petits pépins à rayures noires et blanches.

— Ce sont des graines de tournesol, lui expliqua Abigail quand il lui posa la question.

— Ça se mange ? s'exclama-t-il avant de se rappeler qu'en Allemagne il avait souvent vu du pain aux graines de tournesol.

— On peut, dit-elle. À condition de les décortiquer. C'est très bon, grillé sur une salade. Mais nous les utilisons surtout pour fabriquer de l'huile.

— De l'huile ?

— De l'huile de tournesol. À l'aide d'un pressoir.

De l'huile. Markus fixa les graines qu'il tenait dans le creux de la main et fut obligé de penser à Keith Pepper – pour la première fois depuis bien longtemps. Comment pouvait-il bien aller ? Et même, vivait-il encore ? Une éternité semblait s'être écoulée depuis l'époque où il le regardait faire tourner un moteur avec de la graisse à frire dans son garage de Paradise Valley.

Était-ce là la solution ? Tenait-il dans la main le ticket retour qui lui permettrait de quitter Bare Hands Creek ?

Il se souvint du petit paquet dans le coffre de la voiture, les pièces carrées enveloppées dans du film plastique et ficelées. Les pièces de rechange qui permettaient de rouler à l'huile. Autrefois, il n'aurait jamais imaginé bricoler une voiture, mais, après tout ce qu'il avait été obligé d'apprendre ici, il se sentait au moins capable d'essayer. En fin de compte, son père avait passé sa vie à bricoler et son frère bricolait encore. Il devait bien posséder lui aussi quelques gènes du bricolage. En supposant qu'il y parvienne, il n'aurait plus qu'à…

Voler.

Un sac de graines de tournesol.

Aussitôt, Markus sut qu'il ne le ferait jamais. C'était exclu.

En repartant vers l'entrepôt pour remettre dans le sac les dix graines qu'il tenait dans la main, il s'efforça de déterminer ce qui le consternait le plus : son statut de quasi-prisonnier ou sa résignation devant ce sort, si forte qu'il n'envisageait plus de quitter Bare Hands Creek un jour.

CHAPITRE 44

« Le roi Faruq », murmura Abu Jabr Faruq Ibn Abd al-Aziz al-Saoud à son reflet dans le miroir tout en remettant en place sa *ghutra*. Il lui faudrait encore un moment pour s'y habituer.

À travers les fenêtres de la suite qu'il occupait, il apercevait la silhouette futuriste de Koweït City. La rencontre des chefs d'État des pays exportateurs de pétrole constituait son premier voyage à l'étranger depuis son intronisation.

Le referendum s'était conclu par un vote de plus de soixante-dix pour cent en sa faveur. Cette tendance s'était dégagée très vite et, après le décompte des bulletins, on en était finalement arrivé à 71,3 % des voix.

— Une manœuvre intelligente, avait dû reconnaître Frank Miller avec dépit. Rien n'aurait mieux renforcé votre position.

— En effet, avait répondu Abu Jabr en comprenant soudain ce que l'émissaire du gouvernement américain voulait dire.

Sa position était également renforcée vis-à-vis des États-Unis. Voilà pourquoi son conseiller était à ce point aigri.

Quelqu'un frappa discrètement à la porte.

— Il est temps, Majesté.

C'était la voix d'Ahmad, son assistant. Oui, il était temps. Temps d'affronter l'assemblée.

Il n'y avait que trois cents mètres jusqu'au centre de conférences, mais ils furent obligés de monter dans une limousine dorée, encadrée d'un convoi de motards. La rue était bordée de drapeaux, de policiers et, derrière, d'enfants qui agitaient des fanions. Abu Jabr leur fit signe sans savoir s'ils pouvaient le distinguer à l'intérieur de la voiture.

Enfin, il pénétra dans la salle de réunion qui mariait, comme d'habitude, la tradition bédouine, reproduite en béton, et la technique occidentale. Dès qu'il s'avança vers le premier monarque de l'assemblée, il remarqua le fossé qui sépare ceux qui s'appuient sur leurs origines, la coutume ou la loyauté d'une armée pour revendiquer le pouvoir de ceux qui se savent soutenus par la majorité de la population.

Les regards qu'on lui adressait en disaient long. Naturellement, il se doutait qu'on lui reprochait de devoir le trône à la bonne grâce des Américains – mais, dans les faits, le referendum l'avait libéré de cette tutelle. Les Américains ne pouvaient plus s'opposer à lui car, désormais, ils auraient montré par là qu'ils s'opposaient au peuple

saoudien. Et les autres chefs d'État le savaient. Il lisait dans leurs regards de la méfiance mais surtout de la crainte, une crainte pitoyable et vile. Aucun d'eux ne savait si son peuple le soutenait vraiment. Et aucun d'eux n'aurait osé tenter de l'apprendre.

Bien sûr, il devait beaucoup aux événements tumultueux des derniers mois. La situation qui en avait résulté lui avait permis d'imposer des réformes là où même des souverains aussi brillants que le roi Fayçal ou le roi Abdallah avaient échoué : restreindre ou plutôt abolir les privilèges de la famille royale. Il avait fait saisir et geler les biens des réfugiés à l'étranger et avait réduit au minimum la pension de ceux restés en Arabie. De cette manière, il n'avait pas seulement mis un terme au faste de plus en plus mal accepté par le peuple, mais il avait également assaini les finances de l'État en dépit de la nouvelle donne.

Ainsi, lorsque son tour fut arrivé, Abu Jabr put prendre la parole avec une confiance en soi dont il ne se serait lui-même jamais cru capable. Après quelques phrases d'introduction classiques et attendues, le roi Faruq retraça longuement les événements récents et aborda enfin la question du pétrole.

— L'Arabie Saoudite possède toujours de grandes réserves et l'un des niveaux de production les plus élevés au monde. Cependant, nous devons et nous allons renoncer à l'idée d'extraire du pétrole à volonté. Dans un premier temps, l'Arabie Saoudite va même réduire sa production. Je me suis longuement entretenu avec les experts de notre compagnie et me suis laissé convaincre que beaucoup de vieux et grands gisements ont été surexploités au cours des dernières années. Si nous voulons éviter qu'ils connaissent dans un avenir proche le même sort que Ghawar, le moment est venu de baisser le rythme. Cela signifie que les prix vont continuer d'augmenter.

Il hocha la tête en direction de l'ancien ministre du Pétrole saoudien, le grisonnant Ahmed Zaki Yamani, architecte du premier embargo pétrolier et invité d'honneur de la conférence.

— Nous savons que le cheik Yamani a toujours mis en garde contre une augmentation excessive des prix qui coûterait au pétrole sa prépondérance dans l'approvisionnement mondial en énergie. Ce souci était peut-être justifié ou peut-être pas. En tout cas, aujourd'hui, la décision ne nous appartient plus. En outre, je suis persuadé que nous devons garder assez de confiance en nous pour nous réjouir de l'augmentation des prix du pétrole. Même un pétrole cher demeure et demeurera à l'avenir une matière première précieuse et convoitée. Nos gisements sont les plus grandes richesses de nos pays. Cessons de les brader aussi vite et aussi bon marché que possible. Efforçons-nous de les gérer avec sagesse, c'est-à-dire avec parcimonie. Notre objectif doit consister à faire que nos enfants, leurs enfants et les enfants de nos

petits-enfants puissent encore tirer profit du pétrole.

Ce discours était traduit et diffusé dans le monde entier. De cette manière, plus personne ne pouvait ignorer que le passé était révolu à jamais.

— Il est grand temps que le chef prenne l'affaire en main !

Cette exclamation émanait d'un homme trapu, à la crinière de lion disciplinée tant bien que mal, qui tripotait sans cesse le bouton de son col de chemise. On voyait qu'il n'avait pas l'habitude de porter une cravate.

Les autres autour de la table hochèrent la tête. Quelques-uns regardèrent l'horloge à la dérobée. Déjà dix minutes de retard sur l'horaire figurant sur l'invitation. Qu'on avait confirmé à l'accueil. Et répété pendant les contrôles de sécurité. *Cum tempore.* Le quart d'heure académique. Les scientifiques prenaient la chose avec plus de légèreté que les P.-D.G., les représentants des compagnies pétrolières ou de l'industrie automobile par exemple.

Du moins la salle de réunion, située à l'un des étages supérieurs de la chancellerie, offrait-elle une vue splendide. Le jardin zoologique arborait les premiers signes annonciateurs du printemps et la coupole fraîchement lavée du *Reichstag* brillait dans le soleil.

— Elle arrive ! murmura quelqu'un.

Puis la porte s'ouvrit et la chancelière entra, presque au pas de course. Elle fit le tour de la table, serrant la main à tout le monde ; elle ressemblait à celle qu'on voyait à la télévision : petite, abordable, résolue. Il n'y avait que cette aura d'airain qu'on ne connaissait pas vraiment.

Elle se renseigna sur les différentes pistes existantes, posant des questions pertinentes et interrompant sans pitié toute circonlocution. Où pouvait-on se procurer à l'avenir l'énergie nécessaire à l'Allemagne, à l'industrie et à l'économie, aux ménages et aux transports ? Telle était la question, tout ce qui ne s'y rapportait pas était malvenu.

On parla pour commencer des énergies alternatives. En cinq minutes, il fut établi que les centrales hydroélectriques représentaient une source d'énergie idéale, mais qu'en Allemagne on en avait déjà construit à peu près partout où cela était possible. L'énergie solaire ? Oui, concéda le P.-D.G. d'un grand groupe, malgré le taux d'ensoleillement plutôt modeste en Europe, il restait là un potentiel encore inexploité. Si toutes les tuiles étaient équipées d'une photopile, il en ressortirait assurément un gain d'énergie non négligeable. Néanmoins, cette technique présentait deux inconvénients. Premièrement, comme on ne disposait de l'énergie solaire qu'au moment où on en avait finalement le moins besoin, il ne fallait pas

simplement investir dans des capteurs mais aussi dans des installations de stockage à grande envergure. Or c'était ce qui coûtait le plus cher. Deuxièmement, le bilan écologique des photopiles ne faisait pas l'unanimité.

— S'agit-il d'un vrai souci ou d'un prétexte ? demanda le représentant d'une association de protection de l'environnement.

— J'ai des petits-enfants, répliqua le P.-D.G. Et je n'ai pas envie qu'ils soient obligés de s'éclairer au suif leur vie durant.

La chancelière leva la main pour couper court à la dispute.

— Est-ce une perspective viable ?

Plusieurs personnes dans l'assemblée secouèrent la tête.

— Si on avait commencé il y a quelques décennies, on pourrait l'envisager, répondit un scientifique. Mais dans la situation actuelle, cette solution est exclue, ne serait-ce que pour des raisons financières. Par ailleurs, il nous manque l'infrastructure pour produire et entretenir des installations dans cet ordre de grandeur.

— Et qu'en est-il du vent ?

On lui expliqua que, désormais, il semblait difficile de construire plus d'éoliennes sans polluer le paysage pour des gains d'énergie somme toute marginaux.

— Si nous voulons vraiment qu'une turbine ne serve pas seulement à baisser les impôts mais qu'elle soit vraiment rentable, déclara le chef d'un parc d'éoliennes, il ne reste plus que les installations *offshore.*

Il projeta sur le mur une image de synthèse montrant une plate-forme couverte de rotors en mer du Nord.

— À cet égard, nos collègues des compagnies pétrolières pourraient nous faire profiter de leur savoir-faire. Au bout du compte, ils ont l'expérience des plates-formes en haute mer depuis des décennies.

— Vous allez rire, dit en souriant le directeur de recherches d'un grand groupe pétrolier, mais nous avons même déjà des projets de ce type dans nos tiroirs – prêts à passer au stade de la construction.

On était allé le chercher alors qu'il était déjà en préretraite.

— Combien de temps faudrait-il ? demanda la chancelière.

— Cinq à six ans si nous nous y mettons vraiment.

— Tant que cela ?

— J'attire votre attention, intervint le P.-D.G. aux petits-enfants, sur le fait que l'énergie éolienne ne peut contribuer que de façon limitée à notre approvisionnement. Cela tient au principe même. Le vent ne souffle pas de manière régulière. Nous comptons que, pour un kilowatt produit par le vent, nous devons en stocker 0,9 si nous voulons que le système fonctionne sans perturbation.

Il haussa les épaules.

— Cela nous ramène au problème du stockage d'énergie. Ce qu'il nous faut, c'est de l'énergie disponible sur commande. Le reste ne constituera jamais qu'un appoint.

— Et qu'est-ce qui procure de l'énergie sur commande ? insista la chancelière.

L'homme à la crinière de lion compta sur ses doigts.

— Le pétrole et le gaz, c'est-à-dire ce dont nous voulons ou plutôt nous devons nous passer. Le charbon, une autre source d'énergie fossile qui, bien entendu, atteindra un jour aussi son pic mais, par bonheur, seulement dans cent ans, voire davantage…

Il se tourna vers les membres des associations de protection de l'environnement.

— Je ne dis pas de bêtises, n'est-ce pas ?

— Non, lâcha une femme aux cheveux gris, mais forcément le pic du charbon se rapprochera si tout le monde se met à en consommer.

— Ce qui ne doit pas trop nous inquiéter puisque en Allemagne nous possédons de grandes réserves de charbon de bonne qualité.

— La production d'énergie à partir du charbon entraîne des effets catastrophiques sur la qualité de l'air, objecta le seul homme à porter un simple pull-over.

— Aujourd'hui, les filtres à particules permettent d'éviter ce phénomène.

— Mais pas l'émission de CO_2. En outre, une bonne partie du charbon en Allemagne se compose de lignite. Cela implique la destruction de paysages et d'espaces à grande échelle.

— En tout cas, le charbon, résuma l'homme à la crinière de lion en serrant son quatrième doigt. Et, bien entendu, le nucléaire.

— Que nous voulons abandonner, dit la chancelière.

— Vous ne pourrez pas.

Une agitation, cette fois difficile à calmer, se répandit autour de la table.

— L'énergie nucléaire est contestée, je le sais, reprit l'homme à la crinière de lion lorsque la chancelière lui rendit la parole. Mais c'est la seule source d'énergie sans gaz à effet de serre, susceptible de remplacer les énergies fossiles et assez puissante pour satisfaire les besoins de l'ensemble de la planète.

La discussion se poursuivit sur un ton passionné pendant un moment. Un seul homme gardait le silence ; mis à part « bonjour » en entrant dans la salle, il n'avait rien dit jusqu'à présent. Il s'agissait d'un célèbre professeur de philosophie du sud de l'Allemagne qui animait de temps à autre un débat à la télévision et qui s'était vu invité à Berlin – à sa propre surprise – sur la demande expresse de la chancelière. Immobile sur sa chaise, les mains posées sur son impressionnant ventre de Bouddha, l'homme au visage rondouillard,

aux moustaches à la gauloise et aux cheveux en bataille observait l'assemblée comme si toute cette excitation ne le concernait pas.

— Monsieur le professeur, finit par lui demander directement la chancelière, j'aimerais maintenant beaucoup entendre votre opinion.

Il hocha la tête, attendit que tous les yeux soient rivés sur lui puis s'éclaircit la gorge.

— Je peux me tromper mais j'ai l'impression que, jusqu'à présent, la discussion est passée à côté de l'essentiel. La question de la production d'électricité ne me paraît pas la plus urgente pour le moment. La vraie question, c'est de savoir comment, à l'avenir, nous allons faire avancer les véhicules. Et comment nous allons chauffer les habitations. En ce qui concerne ce dernier point, j'entrevois – même si c'est à contrecœur – un recours possible à l'électricité ou même au charbon. Mais pour l'automobile et l'aviation, excusez-moi, nous sommes dans une impasse. Et si nous n'en sortons pas, le reste ne vous servira pas à grand-chose, car, que ce soit pour construire des centrales nucléaires ou des éoliennes, vous aurez besoin de machines, et ces machines, elles, ne tourneront pas à l'uranium ou au vent.

Pendant un moment, un silence régna. Un silence apeuré.

Werner était assis sans rien dire à la table de cuisine et relisait sans cesse le courrier de l'avocat. Dorothea voyait son visage s'empourprer, ce qui était très rare chez lui.

— Quand je lis cela, finit-il par s'exclamer, je pourrais lâcher une bombe. Rien que ce ton, arrogant… hautain… Il faudrait tous les envoyer sur la Lune, ces maudits avocats. Et sans combinaison !

Dans la salle de séjour à côté, le téléviseur bourdonnait. Julian regardait une émission scientifique, sa nouvelle passion. Il s'agissait justement du récent projet du gouvernement qui voulait construire plusieurs usines de liquéfaction du charbon afin d'assurer un jour l'approvisionnement en carburant sans importation de pétrole. Le présentateur expliquait que cette technologie avait été conçue en 1913 par le chimiste et prix Nobel allemand Friedrich Bergius et qu'on l'avait utilisée dans les années 1930 pour fabriquer de l'essence synthétique à partir de la houille. Le procédé avait ensuite eu mauvaise presse parce que l'essence obtenue de cette manière avait surtout servi à faire tourner la machine de guerre de Hitler.

— Julian ! s'écria Dorothea. Tu ne peux pas baisser le son ?

Un « oui, d'accord » se fit entendre après un moment d'hésitation rétive. Le volume diminua de manière insignifiante. Le reportage, toujours parfaitement audible, traitait à présent de l'extension des réseaux de chaleur urbains, également à l'ordre du jour. Il était question d'avantages fiscaux pour la construction de chaufferies collectives, c'est-à-dire de petites centrales thermiques dont la chaleur

perdue servirait à chauffer les bâtiments des quartiers environnants plutôt que de s'échapper dans l'atmosphère.

Ce qui ne leur serait à vrai dire pas d'une grande utilité dans cette maison.

— La question, reprit Dorothea, est de savoir ce qu'il faut faire concrètement. Dois-je fermer boutique ?

Werner ne répondit pas, se contentant de fixer la lettre.

Dorothea reprit son souffle en tremblant. Rien qu'à l'énoncé de cette idée, elle avait eu mal. Elle entoura son buste de ses bras.

— Je ne veux pas. Je ne veux tout simplement pas.

— C'est là la vacherie, dit Werner d'une voix au timbre cassé. Les grosses boîtes peuvent te menacer d'un procès à l'issue duquel tu es de toute façon ruiné, ne serait-ce qu'à cause des frais d'avocat. Tandis qu'elles prennent ça dans leur tiroir-caisse.

Il éclata d'un rire amer.

— Tu parles d'une égalité devant la justice !

Dorothea avait l'impression qu'un tremblement intérieur allait s'emparer d'elle à tout moment.

— Je me sens si désemparée, murmura-t-elle.

Il lâcha enfin la lettre, se leva, s'approcha et la prit dans ses bras. Enfin ! Même s'il était vraisemblablement tout aussi désemparé qu'elle, cela faisait du bien.

— Pour commencer, nous allons demander à un avocat. Je vais appeler Volker : il en connaît un bon, je crois. Et qui ne t'envoie pas d'emblée une facture démentielle.

Il lui caressa le dos.

— Et puis… je vais me renseigner sur les moyens de gérer notre argent de manière un peu plus intelligente que nous ne l'avons fait jusqu'à présent.

Dorothea voulait se concentrer sur son étreinte et ses caresses, mais son esprit retournait avec perplexité cette dernière phrase dans tous les sens. Que pouvait-il bien vouloir dire ?

Le lendemain soir, elle commença à comprendre, dans la mesure où Werner rentra du travail avec ce conseiller financier au nez crochu, Krahn. Et où celui-ci trimballait cette fois une grande mallette épaisse, remplie de documents.

— Tu as sans doute suivi ce qu'on raconte aux actualités, j'imagine ? demanda-t-il en guise d'introduction.

Elle nota avec colère qu'à présent il la tutoyait sans lui avoir demandé la permission.

— Désormais, même notre gouvernement a pigé qu'il ne suffisait pas de posséder des centrales. Avec l'électricité, on peut faire rouler des trains et éventuellement des trolleybus, mais après, terminé. Pour

tout le reste, il faut du carburant à mettre dans les moteurs. Maintenant, cette évidence leur a sauté aux yeux. Ce qui ne leur a pas encore sauté aux yeux, poursuivit-il en levant à nouveau l'index, mais qui ne saurait tarder, c'est que notre bonne vieille essence est tout sauf facile à remplacer. En fait, elle est irremplaçable.

Dorothea poussa le plateau couvert de canapés au centre de la table basse. Werner avait téléphoné et l'avait prévenue si tard qu'elle avait juste eu le temps de préparer un encas.

— Pourtant, on parle beaucoup d'hydrogène en ce moment, objecta-t-elle. Il paraît que c'est le carburant de l'avenir.

Avant d'aller se coucher, Julian lui avait tenu un long discours à ce propos. On traitait apparemment ce sujet même à l'école.

Krahn secoua la tête avec un petit sourire.

— Il faut prendre conscience des qualités exceptionnelles du pétrole. Il renferme une quantité d'énergie énorme au litre ou au kilo. Il est facile à transporter : on peut le pomper au moyen de simples tuyaux, sur des milliers de kilomètres si nécessaire ; on peut le faire voyager en train, en bateau ou en camion ; on peut même le mettre dans des avions qui vont réapprovisionner d'autres avions en plein vol. Le pétrole est facile à stocker, sous une pression atmosphérique normale et à température ambiante, dans des réservoirs en métal pas compliqués. Il ne casse pas, ne pourrit pas, ne s'évapore pas. Et il est extrêmement facile à manipuler. Bon, bien sûr, il est inflammable, explosif ; c'est pour cela qu'on s'en sert. Cependant, comme on peut le constater, son utilisation reste si simple que même les plus idiots s'en sortent.

Il écarta les mains.

— Rien de tout cela, ma chère, ne s'applique à l'hydrogène. Ni à aucune substance connue. En ce qui concerne la densité énergétique, la manipulation, le transport et le stockage, rien ne bat le pétrole. De plus, jusqu'à présent, il ne coûtait même pas cher et on en avait beaucoup.

Il secoua la tête.

— On avait la belle vie, non ? Quand j'y pense. Et dire qu'on ne s'en rendait même pas compte.

Dorothea répugnait à s'entendre appeler « ma chère » par Krahn. En ce qui concernait la vulgarité et la lourdeur, rien ne battait cet individu, cela non plus ne faisait aucun doute. Et le voilà qui recommençait avec son index professoral !

— Si les frères Wright, reprit-il d'un ton pontifiant, furent les premiers à propulser un avion, ce n'est pas parce qu'ils s'y entendaient mieux que d'autres en aérodynamique. À la base, ils étaient mécaniciens de vélo, d'accord ? S'ils ont réussi, c'est parce qu'ils disposaient du moteur à essence, à la fois suffisamment puissant et

léger. Voilà ce qu'on oublie en ce moment quand on parle de transport. On a en tête les autos et les camions – mais qu'en est-il des avions ?

— C'est juste, lâcha Werner, manifestement très impressionné. Il n'en est quasiment jamais question.

Krahn engloutit un canapé au saumon.

— Actuellement, toutes les compagnies aériennes descendent plus ou moins en piqué. Elles allaient déjà mal avant Ras Tanura, mais, maintenant, c'est carrément la catastrophe. Dans le passé, le kérosène représentait un quart des dépenses de ces entreprises ; aujourd'hui, la part qui lui revient dépasse l'imaginable. Et encore, on dispose toujours de carburant d'origine minérale. Mais une fois que ces réserves seront épuisées, tintin ! Et elles seront épuisées bientôt.

Un canapé au salami suivit.

— C'est une spirale infernale. Le prix des billets augmente, donc le nombre de passagers baisse. Dès que le citoyen moyen ne pourra plus se payer de voyage en avion, ne serait-ce qu'un charter une fois par an, l'ensemble du système va s'effondrer. La branche aéronautique a besoin de ce flux important, tout repose dessus – les aéroports, les avions et même les horaires des vols. Les compagnies ne pourront pas se maintenir rien qu'avec les quelques passagers en *business class.* Car, même s'il reste élevé, le prix des billets est déjà bradé. Les compagnies ne réalisent plus aucun bénéfice, elles ne pourront pas continuer longtemps. Pour le moment, elles dévorent leurs réserves de capitaux, elles repoussent les investissements nécessaires – ce qui, par effet de boule de neige, se fait sentir dans l'industrie aéronautique –, etc., etc. On commence à rayer les premières liaisons faute de clients, ce qui réduit d'autant l'attractivité de l'avion. Au bout du compte, il ne restera plus que quelques jets privés pour les riches, et encore, les aéroports n'offriront plus le même confort qu'aujourd'hui. On va en revenir aux pistes en terre battue.

Werner semblait consterné.

— Au fond, tout dépend donc du carburant, dit-il en regardant Dorothea. Je n'en avais jamais pris conscience à ce point, je dois l'avouer.

Dorothea s'adossa aux coussins du divan et croisa les bras.

— Bon, d'accord, dit-elle. Mais qu'est-ce qu'on peut y faire ? Le pétrole touche à sa fin, c'est une vérité. Et par conséquent aussi l'essence, le kérosène et les autres dérivés.

Krahn se pencha au-dessus de la mallette qu'il avait apportée avec un sourire de triomphe et en sortit un grand prospectus.

— Et maintenant, la dépolymérisation thermique ! s'exclama-t-il sur le ton d'un monsieur Loyal annonçant le numéro que tout le monde attend. Egalement connue sous le nom de TDP !

Il déplia le prospectus et l'étala sur la table du salon. On y distinguait des diagrammes en couleur, censés faire comprendre un processus chimique complexe, et des photos montrant des bâtiments dans une zone industrielle, des machines rutilantes et, pour finir, un robinet d'où sortait un liquide noir et visqueux : selon toute apparence du pétrole.

— L'idée fondamentale consiste à imiter la nature, expliqua Krahn. En d'autres termes, à fabriquer nous-mêmes le pétrole dont nous avons besoin. En allant certes un peu plus vite que la nature car nous ne disposons pas de millions d'années. Aujourd'hui, n'est-ce pas, on peut tout fabriquer de manière artificielle. Des diamants par exemple. Il faut à la nature des milliers d'années et la pression de montagnes énormes tandis que, nous, nous avons construit une machine qui transforme un morceau de charbon en diamant en l'espace de quelques minutes. Alors pourquoi n'y arriverait-on pas avec le pétrole ?

Werner désigna une photo.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ces clichés proviennent d'une usine au Canada, dans l'Ontario plus exactement, où on a inventé le procédé. La TDP – c'est ce qui la rend particulièrement intéressante – permet de faire d'une pierre deux coups ; en effet, elle transforme les déchets en pétrole. La seule restriction, c'est qu'ils doivent contenir du carbone d'une manière ou d'une autre, ce qui est de toute façon le cas la plupart du temps.

Il tapota du doigt le grand prospectus multicolore.

— Ils arrivent à fabriquer du pétrole à partir de pneus usés, de bouteilles en plastique, d'ordinateurs en panne, de détritus végétaux, de vieux papier, de déchets hospitaliers, de boues de raffinage, et ainsi de suite. Dans le cas concret, l'usine se trouve à côté d'un abattoir qui produit des escalopes de dinde et dont elle récupère les résidus.

— C'est possible ? demanda Dorothea avec surprise.

Krahn ricana.

— Le pétrole n'est pas une potion magique ! Il s'agit d'un mélange complexe d'hydrocarbures, c'est tout.

Il tapota de nouveau les photos.

— Si je tombais dans cette machine, il en ressortirait environ vingt litres de pétrole, un peu de gaz, trois kilos de minéraux et soixante litres d'eau distillée.

Ce qui n'aurait pas été pour déplaire à Dorothea. Elle dut faire un effort pour contenir un sourire.

Krahn fouilla dans sa mallette et en sortit, de manière un peu hésitante, semblait-il, quelques documents, de simples tirages papier agrafés dans le coin supérieur gauche.

— Là, je vous rends vraiment un service d'ami. On envisage la

construction d'une installation dans le pays de Bade mais en plus grand, en plus moderne et en plus performant. À la fois pour le traitement des déchets et la production de pétrole non conventionnel. Il s'agit d'un projet pilote avant la construction de tout un ensemble d'usines prévues sur le territoire de l'Allemagne.

Il tendit les documents à Werner.

— Le tout est financé par un fonds d'investissement privé dans lequel je peux encore vous procurer des parts si vous vous décidez rapidement.

— Hum…, fit Werner en feuilletant les papiers couverts de chiffres.

— J'ai moi-même investi de l'argent dans cette affaire, ajouta Krahn. Logique. Je veux dire : sinon, je n'oserais pas vous la recommander. Je suis sûr que ça va marcher du feu de Dieu. Ça va donner tellement de dividendes qu'on en aura le vertige.

Il éclata de rire.

— Et le meilleur, c'est que les porteurs de parts pourront acheter du fioul à prix réduit dès que l'usine tournera. À partir de là, ça fonctionne pratiquement comme un prélèvement privé, ça ne coûte plus que les impôts sur le bénéfice.

Dorothea observa son mari, analysa l'expression de son visage et ne fut plus capable de penser autre chose que : « Oh, mon Dieu ! Non ! »

— Il faudrait que tu me réexpliques comment ça marche avec l'hypothèque de la maison, dit Werner à Krahn.

À deux heures du matin, Dorothea – enfouie sous la couette jusqu'au menton et morte de fatigue – baissa la garde. Elle avait beau répéter qu'elle trouvait Krahn suspect et, de plus, antipathique, Werner répliquait sans relâche qu'elle n'était pas obligée de l'épouser. Tant qu'à prendre un crédit supplémentaire, disait-elle, ils pourraient peut-être investir l'argent dans une nouvelle chaudière. Par exemple celle qui marchait avec les boulets de bois, pour laquelle on faisait actuellement de la publicité partout. Ou avec plein de combustibles différents.

— Tu crois que le bois ou je ne sais quoi va rester bon marché quand on n'aura plus de pétrole ? rétorqua-t-il. Non, tout ça, ce sont des broutilles. L'usine à TDP, voilà notre chance de jouer un rôle dans un projet énorme ! Admettons que le calcul prévisionnel sur la brochure soit exagéré de moitié, nous réalisons toujours un sacré bénéf. Doro, j'aimerais bien me débarrasser une fois pour toutes de ces éternels problèmes de pognon !

Elle soupira.

— Bon, dans ce cas.

Une rumeur circulait dans Bare Hands Creek. Rebecca, la fille du révérend, serait enceinte. Personne ne savait de qui car elle refusait de nommer le père.

Markus ne prêtait aucune attention à ces commérages. Cela ne le regardait pas. En outre, il se consacrait à d'autres projets. Abigail lui avait appris qu'on prévoyait d'envoyer fin avril deux camions dans la vallée, à Yellow Pine, peut-être même plus loin, il faudrait voir. Il s'agissait de déterminer si on pouvait négocier avec le reste du monde pour se procurer, par exemple, des médicaments indispensables – pour autant qu'on en fabrique encore – ou des pièces de rechange.

Markus voulait absolument participer au convoi. Il ne savait pas encore comment s'y prendre. Mais il était persuadé qu'il trouverait une solution. Il avait encore le temps.

Jusqu'au soir où Bruce l'attendit au bord de la route, le retint par le bras et lui dit :

— Mon pote, j'ai une question et je te prie de me dire la vérité : es-tu le père de l'enfant de Rebecca ?

Markus écarquilla les yeux.

— Non ! Pourquoi ?

— Apparemment, elle affirme le contraire.

— Quoi ? Elle ment !

Bruce renforça la pression autour de son bras.

— Pour l'instant, elle l'a seulement confié au docteur Heinberg. Naturellement, elle ne me l'a pas raconté, mais je l'ai vue entrer chez lui et, après, James m'a posé des questions sur toi car il sait que nous avons patrouillé ensemble assez souvent. Je ne suis pas complètement stupide.

Markus avait le sentiment qu'une corde autour du cou lui nouait la gorge.

— Il ne s'est rien passé entre nous, c'est clair ? Nous avons juste discuté et elle m'a invité à déjeuner dans la maison communautaire.

— Juste discuté ?

Markus dévisagea l'homme à la peau pâle.

— Elle brûlait d'envie, je l'ai bien vu. On pourrait même dire qu'elle avait le feu au cul. Néanmoins, je ne l'ai pas touchée. C'est même pour ça qu'elle m'en voulait.

Bruce lui jeta un regard inquisiteur puis eut l'air de le croire car il le lâcha enfin.

— Bon, le problème, c'est qu'elle est mineure. Là, les ennuis commencent. Je suppose que James va en parler au révérend ce soir, quand le conseil tripartite se réunira après la messe. Et si j'interprète correctement mes observations, tu pourrais bien te retrouver avec un procès devant le tribunal du village.

— Le tribunal du village ? répéta Markus.
Bruce l'observa d'un air grave.
— En cas de viol, ici, c'est la peine de mort.

CHAPITRE 45

La sensation qui s'empara de ses viscères était de l'effroi. Que se passerait-il si l'on en venait à parole contre parole ? Qui croirait-on ? Lui, le fugitif, l'étranger, la bouche inutile ?

Markus observa les environs. C'était comme s'il sortait d'un mauvais rêve. Là, les maisons tapies au ras du sol. En haut, le ciel où s'amoncelaient les nuages obscurs d'un orage imminent. Tout autour, la forêt sombre, inconnue, menaçante, un mur noir devant lequel les arbres montaient la garde telles des sentinelles. Que faisait-il encore ici ? Assurément, le moment était venu de partir. Même si on interprétait sa fuite comme un aveu de culpabilité.

Il possédait une auto. Jusqu'à présent, personne ne s'en était emparé ; elle attendait toujours dans le garage. Tout ce dont il avait besoin, c'était de carburant.

Il réfléchit. L'essence et le gazole étaient stockés, comme il le savait maintenant, dans une cave voûtée à la lisière du village. Un grillage entourait le terrain, l'entrée était fermée à clé et, chaque fois que quelqu'un s'approchait, le troupeau d'oies qui vivait à l'intérieur de l'enclos se mettait à criailler si fort que la moitié du village pouvait l'entendre.

Par ailleurs, c'était par là qu'on commencerait les recherches. Non, l'idée de l'huile végétale était bien meilleure. Combien en fallait-il ? Au pire, il lui suffisait d'atteindre Yellow Pine. Combien de kilomètres ? Quarante, cinquante peut-être. Le trajet devait être possible avec cinq ou six litres.

Dommage, vraiment, que Charles Taggard préfère le beurre de palme. Keith Pepper et ses amis auraient sans doute pris du plaisir à essayer de faire tourner un moteur avec cet ingrédient. Mais, en ce qui le concernait, cela dépassait ses compétences. Il avait absolument besoin de véritable huile de tournesol.

Dans la cuisine de la maison communautaire ! Il était sûr d'y avoir déjà aperçu un bidon.

Vite. Il devait surtout se dépêcher. La messe allait commencer ; s'il n'était pas là, on s'en rendrait compte… Markus partit d'un bon pas, s'engagea dans les buissons sur le bas-côté, emprunta les ruelles sombres. Il arriva juste au moment où les femmes employées à la cuisine quittaient le bâtiment en bavardant à voix basse.

Il pouvait s'imaginer leur sujet de conversation.

La maison communautaire n'était pas fermée à clé. À Bare Hands

Creek, rien n'était fermé à clé en dehors du stock de pétrole. Markus s'introduisit à l'intérieur et tendit l'oreille. Personne. Il poussa la porte de la cuisine.

Il faisait noir, seule la petite diode rouge du réfrigérateur répandait une lueur diffuse. Même si ses yeux s'habituaient à l'obscurité, elle permettait à peine de reconnaître les contours les plus grossiers. Markus passa la main sur les plans de travail en bois fendu et gras, sur les manches de couteau et les miettes de pain, jusqu'à ce qu'il lui traverse l'esprit qu'il susciterait inutilement la méfiance si quelqu'un surgissait et le trouvait dans le noir. Il valait mieux allumer la lumière et réfléchir à une bonne excuse.

Il tourna l'interrupteur et les néons au plafond baignèrent la cuisine dans une clarté froide. Quel luxe ! Un regard suffit pour repérer ce qu'il cherchait : l'étagère au-dessus du fourneau.

Deux bidons en plastique, sans inscription, l'un blanc, l'autre bleu. Le bleu était plein. Markus le leva dans la lumière, dévissa le bouchon et renifla : c'était du vinaigre. Il n'irait pas loin avec ça.

Le bidon blanc contenait de l'huile, mais il était presque vide. Il restait à peine un demi-litre. Il n'irait pas loin avec ça non plus.

Que faire ? Il n'avait aucune idée de l'emplacement des stocks. Il pouvait tenter de pénétrer dans d'autres habitations ou de se glisser au milieu des oies… Deux idées aussi risquées et stériles l'une que l'autre.

Il passa en revue la cuisine à toute vitesse, inspectant toutes les étagères, toutes les tables…

Là ! Qu'est-ce que c'était que ça ? Une sorte de pressoir, non ? Un antique appareil de taille imposante, pourvu d'une manivelle qui permettait de faire tourner une meule dans un bac cylindrique. Markus passa le bout des doigts sur le bord du tuyau d'évacuation et les sentit : c'était de l'huile.

D'un seul coup, il entrevit comment s'y prendre. Il tenait son plan de bataille, comme si son subconscient l'avait préparé en secret pour le sortir d'un tiroir pile au bon moment. Il allait emporter le pressoir à main, le bidon presque vide et l'un des entonnoirs dans le silo. Là, il savait dans quelle pièce il pourrait se servir en toute tranquillité de ces appareils et d'un sac de graines de tournesol.

PASSÉ ANTÉRIEUR
1913

Le 29 septembre, l'ingénieur Rudolf Diesel, alors âgé de cinquante-neuf ans, monta à bord du paquebot *Bremen*. Il se rendait à Londres pour prendre part à une assemblée générale de la Consolidated Diesel Manufacturing Ltd.

Rudolf Diesel était un homme célèbre depuis qu'il avait inventé le

moteur portant son nom. Cela faisait seize ans maintenant. Et cela faisait presque quinze ans qu'il en produisait en série à Augsbourg. Des bateaux et, depuis peu, des locomotives en étaient équipés.

Rudolf Diesel était un bricoleur de génie mais un piètre homme d'affaires. Des années de procès pour défendre son brevet avaient ruiné sa santé. Néanmoins, plusieurs voyageurs rapportèrent qu'il était allé se coucher de bonne humeur.

On ne l'a jamais revu. Cette nuit-là, Rudolf Diesel disparut du paquebot en partance pour Londres.

Le 10 octobre, l'équipage du bateau-pilote hollandais *Coertsen* aperçut un cadavre flottant à la surface de l'eau. La mer était si agitée qu'on ne réussit pas à repêcher le corps. On parvint tout juste à récupérer quelques objets : un étui à lunettes, un porte-monnaie et une boîte à pilules. Eugen Diesel, le fils de l'inventeur, attesta plus tard qu'il s'agissait des effets de son père.

Les circonstances exactes de la mort ou de la disparition de Rudolf Diesel ne furent jamais éclaircies. Aujourd'hui encore, certains soupçonnent qu'il a été assassiné sur ordre des industriels du pétrole qui gagnaient justement en influence. À cette époque-là, il travaillait à la conception d'un moteur fonctionnant à base d'huile végétale. Après sa mort, on arrêta ces recherches et, pendant presque un siècle, on ne s'intéressa qu'au gazole d'origine fossile.

PRÉSENT

Markus sursauta. Quoi ? Quoi ? Il s'était endormi, sur sa chaise, tout simplement, la tête à même le mur…

Oh, et puis qu'est-ce qu'il avait mal ! Il avait le vertige en plus. Et ses bras, bon sang…

Il jeta un coup d'œil autour de lui, toujours à moitié étourdi, et s'efforça de comprendre. Quelle heure était-il ? Aucune idée. Il aperçut le pressoir à manivelle et… Ah oui ! L'huile.

En voyant le massacre à ses pieds, il se souvint. Le sol était jonché de graines écrasées. Le sac bâillait, à moitié vide. Et le verre à la sortie du tuyau contenait tout juste deux doigts de liquide.

Il se rappela qu'il était entré en transe au bout d'un moment. Il ne pensait plus qu'à tourner la manivelle à gauche, ôter les déchets, remettre de nouvelles graines, tourner la manivelle à droite, à droite, plus fort, plus fort, jusqu'à ce que tombent une ou deux gouttes… Il ne fallait pas s'arrêter, s'était-il dit, surtout ne pas s'arrêter. Ne pas réfléchir. Ne pas compter. Se contenter de broyer ces graines, de toutes ses forces, ne pas y laisser une seule goutte d'huile.

Pour finir, il avait oublié le sens et le but de ce qu'il faisait.

Il n'avait pas imaginé une seconde que ce serait aussi fatigant. Et

que le tournesol donnerait aussi peu d'huile. C'était peine perdue : il lui faudrait un million d'années et la récolte de toute une saison pour remplir son réservoir.

Qu'est-ce qu'il y avait comme déchets ! Bizarrement, on aurait dit que la quantité avait augmenté. Le sol était entièrement couvert de son.

Soudain, un bruit. Un verrou qu'on tirait. Des pas. Était-ce déjà le matin ? Avait-il passé toute la nuit à travailler ?

Impossible. À moins que… On ne voyait rien d'où il était, ni obscurité ni lumière.

Il se pencha et se mit à nettoyer en hâte. Avec les mains car il n'avait pas pensé à prendre de balai ni de ramasse-poussière, et il était trop tard pour aller en chercher.

Les pas se rapprochèrent. Markus se figea, comme s'il pouvait se rendre invisible par la seule force de sa volonté…

La porte s'ouvrit. Naturellement, il s'agissait d'Abigail. De qui d'autre ?

— *Hi*, Abi ! s'exclama Markus en s'efforçant de sourire. Ce n'est pas aussi grave que ça en a l'air…

Elle ne l'écoutait pas. Elle l'observait simplement de ses yeux de plus en plus ronds. Puis elle se retourna et s'enfuit en hurlant :

— Ici ! Il est ici !

À croire qu'il l'avait menacée d'un couteau.

Markus lâcha tout, se lança à sa poursuite, mais trop tard.

Ils le traitèrent avec rudesse, l'empoignèrent. Aux bras, aux jambes, aux cheveux, à la gorge. Quelqu'un cria qu'il avait dérobé leurs réserves. Tout à coup, ce délit parut plus grave que le viol pour lequel on s'était lancé à sa poursuite et fit bouillir les hommes de rage. Ils lui mirent les mains dans le dos avec une telle violence que ses membres craquèrent, lui passèrent une corde grossière aux poignets et serrèrent sans craindre de lui faire mal. De même avec ses jambes. Puis ils le tirèrent derrière eux, dans les flaques et la boue des chemins, jusqu'à la place de l'église. Markus comprit tout à coup à quoi servait le pieu qu'on y avait érigé. Il se le demandait depuis son arrivée au village, et maintenant…

— Allez chercher le révérend ! hurla quelqu'un pendant qu'ils l'attachaient au poteau, écorché et sale comme il était.

Un autre ajouta :

— Faisons-lui son procès !

— Pourquoi un procès ? Abattez-le !

— Oui, pendez-le !

— Pas de discours !

Ils l'insultaient, le frappaient, les hommes et les femmes aussi, ils

étaient hors d'eux, le haïssaient, ils avaient peur. Et lui aussi avait peur, oui, la peur le tenaillait ; ses poumons pompaient, son cœur battait à tout rompre, et il ne pouvait rien faire.

— Où est passé le révérend ? entendit-il dans le brouhaha qui l'entourait.

— Je l'ai prévenu, il arrive…

— Ne perdons pas de temps ! Pendons-le !

Des coups de poing. Des coups de pied. Des crachats au visage. Il s'en était pris à leurs réserves. S'il s'était contenté d'engrosser une gamine, passe encore, la violer, ce sont des choses qui arrivent, mais s'en prendre aux réserves…

Bon sang ! Si seulement il avait fui en forêt. Leur violence était bien pire qu'un ours. Puis il entendit, comme surgie du néant et recouvrant le vacarme, une voix connue.

— Arrêtez !

C'était Taggard.

Ils reculèrent d'un pas hésitant, le laissèrent s'approcher. Markus sentit un liquide couler sur son œil, de la salive peut-être ou du sang, mais il sentit aussi qu'il souriait. Il chercha le regard de son protecteur et sourit.

Taggard ne lui rendit pas son sourire, il l'observa seulement d'une mine grave.

— Il a droit à un procès juste, déclara-t-il à voix haute. Il a le droit de parler. Il a le droit…

— Hé, Taggard, l'interrompit quelqu'un, pas la peine de ramener ta fraise !

— C'est vrai. Tu n'as rien à dire ici !

Taggard jeta un regard autour de lui pour savoir d'où venaient ces paroles.

— Peu importe si j'ai le droit de parler ou non, rétorqua-t-il. Nous sommes encore en Amérique. Le droit et la loi règnent ici…

— Ce salaud a volé ! Et il a sauté la petite du révérend ! Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse avec un type pareil ?

— Ce n'est pas prouvé, reprit Taggard. Tout homme jouit de la présomption d'innocence jusqu'à la preuve de sa faute.

Quelqu'un cria – d'une voix qui faillit dérailler :

— Puisque nous l'avons vu ! Nous l'avons vu de nos propres yeux assis au milieu de sacs vides !

— Mais que fait donc le révérend ? marmonnait-on dans la foule.

Et soudain, un homme apparut avec un pistolet et il dit :

— Reculez-vous. Je m'en occupe.

Tous reculèrent. Tous sauf Taggard, qui ne broncha pas et se contenta de secouer la tête d'un air désapprobateur.

— C'est hors de question, Jœ.

Joe fit entendre un souffle bruyant.

— Quelqu'un veut bien m'écarter cette ordure ?

Des bras se levèrent, des mains agrippèrent Taggard et l'éloignèrent de la ligne de tir.

Markus fixait la bouche noire et ronde du canon. Tout à coup, ses pensées semblaient s'être arrêtées. Sauf une seule. C'est donc comme ça, pensait-il avec un calme étrange. C'est donc comme ça quand on va mourir.

Puis deux événements eurent lieu simultanément. Taggard se dégagea en poussant un cri furieux et un coup de feu assourdissant déchira l'air, le monde, la forêt.

Le soleil sortit entre les nuages et fit miroiter la cime des arbres trempés par la pluie. Les traces dans la boue des chemins formaient des œuvres d'art moderne. Un silence absolu emplit la forêt, le monde, le ciel.

Je ne sens rien du tout, pensa Markus.

Puis il vit Taggard, qui lui tournait le dos, tomber à genoux, porter les mains à sa poitrine et s'effondrer sur le flanc.

La folie meurtrière s'évanouit dans l'instant. On encercla Taggard avec angoisse, on le retourna, déboutonna sa chemise gorgée de sang, réclama une couverture, de l'eau, un médecin.

— Il vit encore !

— Vite, appelez le docteur Heinberg !

Le médecin apparut en compagnie du révérend et s'agenouilla près du blessé.

— Il faut l'emmener chez vous, dit-il au prêtre.

— Portez-le à l'intérieur, ordonna le révérend en désignant sa propre maison.

Puis il montra Markus :

— Et détachez-moi celui-là.

Le regard qu'il lui adressa était froid.

Ce fut une longue journée. Markus resta assis dans le cabinet de travail du révérend sous le regard d'un homme équipé d'un fusil, qui ne dit pas un mot. Les heures s'écoulèrent les unes après les autres. On leur apporta une boisson, puis un autre homme, tout aussi muet que le premier, prit la relève.

La pièce aux murs blancs était sobre. Des plantes sur l'appui de fenêtre constituaient le seul ornement.

Sinon, il n'y avait que des livres, rangés dans trois bibliothèques aux portes vitrées. Pour passer le temps, Markus s'amusa à déchiffrer les titres sur le dos des couvertures. Naturellement, il identifia un grand nombre d'ouvrages pieux. La fin du monde semblait être le sujet favori. Mais le révérend possédait aussi beaucoup de livres consacrés à

l'écologie, la politique et l'agronomie. Un gros volume intitulé *L'Agriculture biblique* était posé sur le pupitre.

À travers la porte entrebâillée, il captait par intervalles les événements dans la maison. On débarrassait des linges imbibés de sang ou des cuvettes. Parfois, on percevait des voix étouffées.

— … pas bon…

— … peut-il… ?

On ouvrait des portes et les fermait sans bruit. On se déplaçait à pas furtifs. De l'eau coulait.

Au bout d'un moment, Markus fut pris de fatigue, il aurait pu s'endormir sur place. Une femme lui apporta une pomme et un quignon de pain, cela le réveilla.

Il entendit le révérend.

— Oui, je viens.

Une porte tourna sur ses gonds puis le silence régna de nouveau.

Peut-être, pensa Markus, allaient-ils à présent le renvoyer. Le bannir. C'était finalement la meilleure punition pour un traître qui avait détourné les réserves du village. Oui, c'était sûrement ce qui allait se produire.

Plus tard, il remarqua que le soleil perçait les nuages de l'autre côté de la maison. Avait-il déjà passé toute une journée ici ?

— Il faut que j'aille aux toilettes, dit-il à son gardien.

Celui-ci l'observa d'un air étrange et Markus comprit qu'il avait une fois de plus dit une bêtise. En Amérique, on n'allait pas « aux toilettes », on allait « à la salle de bains ». Il n'y arriverait jamais.

Le gardien l'accompagna au lieu dont on n'emploie jamais le nom. Les fenêtres étaient munies de barreaux, pas la peine de songer à s'enfuir. Markus urina, se lava les mains et, en ressortant dans le couloir, aperçut le révérend, haute silhouette imposante qui attendait dans la pénombre.

— Il veut vous voir, dit-il.

Markus hocha la tête avec appréhension.

— D'accord.

Il s'approcha du prêtre, sachant le gardien dans son dos, avec son fusil. Il désigna la porte devant laquelle se tenait le révérend.

— Ici ?

Small lui fit signe de venir plus près.

— Il ne passera pas la nuit, murmura-t-il. Il le sait. Mais il veut vous parler une dernière fois en tête à tête. Comportez-vous comme il faut.

Markus ravala sa salive.

— Promis.

Il entra, nota qu'on refermait la porte derrière lui, perçut une odeur d'hôpital et de mort et ne vit rien d'autre que l'homme allongé

sur le lit, avec des coussins sous le dos, le buste pansé, les épaules recouvertes d'un châle, le visage blême, livide, et les yeux encore plus renfoncés que d'habitude.

— Ah, susurra-t-il, vous voilà, Markus. C'est bien.

Markus s'approcha.

— Je suis désolé du tour pris par les événements. C'était stupide de ma part de dérober des réserves.

— Pourquoi avez-vous fait cela d'ailleurs ?

— Je voulais fabriquer de l'huile pour mettre en route ma voiture. À la place du gazole. Et pour me sauver avant qu'on m'accuse d'avoir eu des relations avec la fille du révérend.

Taggard l'observa d'un air songeur.

— Oui, finit-il par dire. C'était vraiment stupide.

— Je suis désolé, répéta Markus, rongé de remords.

Taggard esquissa un geste en direction d'une chaise.

— Je dois encore vous raconter quelque chose. Asseyez-vous. Nous en avons pour un moment.

Markus hocha la tête, prit la chaise et s'assit de manière qu'ils puissent se regarder dans les yeux.

— Je vous écoute, dit-il.

L'ancien agent de la CIA parut rassembler ses forces. Il faisait l'effet d'un décathlonien qui a déjà neuf épreuves derrière lui mais sait que la dernière sera la plus difficile.

— Vous devez savoir, Markus, dit-il pour commencer, que j'ai connu votre père.

CHAPITRE 46

Markus n'en croyait pas ses oreilles.

— C'est vrai ? demanda-t-il comme si le pauvre à l'article de la mort pouvait lui raconter des histoires.

Des gouttes de transpiration perlaient au front de Taggard. La conversation le fatiguait – déjà –, lui demandait de grands efforts. Plus tard, Markus comprendrait qu'il avait assisté au moment où quelqu'un révélait un secret gardé trop longtemps.

— Que savez-vous des affaires de votre père, Markus ?

Markus le fixa, obligé de réfléchir.

— Presque rien. J'étais encore un enfant à sa mort.

Comme Taggard gardait le silence, semblait attendre la suite, il ajouta :

— Tout ce que je sais, c'est qu'à la fin il a signé un contrat pour une de ses inventions, qui nous a rapporté beaucoup d'argent. Après sa mort…

Il s'interrompit, comme s'il prenait conscience d'un fait insoupçonné.

— De l'argent sans lequel je ne serais pas ici. Toute cette aventure, mon association avec Block, tout cela n'aurait pas été possible sans ces…

— Quatre millions de marks, acheva Taggard.

Il observait Markus, conscient que celui-ci se demandait d'où il tenait l'information.

— L'homme avec qui votre père a négocié ce contrat, c'était moi.

— Vous ?

Taggard sourit avec difficulté.

— Je vous avoue que, moi aussi, je me suis d'abord dit « quel hasard ! » en apercevant votre photo dans le journal et en lisant votre nom… Mais peut-être y a-t-il moins de hasard qu'on ne croit dans la vie.

Markus s'était penché vers lui.

— Dans ce cas, vous devez être au courant de ce qu'il avait inventé, murmura-t-il en faisant une grimace. Parce que, nous, nous n'en savons rien !

Taggard hocha la tête. On aurait dit qu'il luttait pour reprendre son souffle.

— Vous ne deviez rien savoir non plus. Personne ne devait le savoir.

— Mais…

— Tout se tient, Markus. L'invention, le contrat, l'argent. Le cambriolage. Et l'accident.

Non ! pensa Markus. Non !

— Avant d'entrer à la CIA, j'ai travaillé pour un cabinet de conseil en entreprise qui s'appelait Eurocontact. Au premier abord, rien d'original. Beaucoup de mes camarades de promotion ont choisi la même voie. Le secteur se trouvait en pleine expansion à l'époque. On gagnait des fortunes, même s'il fallait pour cela travailler comme des forçats. Les cabinets de conseil pouvaient se permettre de retenir les meilleurs. Il s'agissait donc aussi d'une sorte de distinction.

Il respira dans un râle.

— En principe.

— Puis-je vous aider ? s'enquit Markus, soucieux. Vous voulez que j'ouvre la fenêtre ? Que j'appelle le médecin ?

Taggard secoua la tête.

— Écoutez-moi simplement tant que mes poumons ne m'ont pas encore lâché. Je dois me confier, c'est tout ce qui compte.

Markus hocha la tête.

— D'accord.

— Donc… En apparence, Eurocontact était un cabinet de conseil en entreprise. En fait, nous collaborions étroitement avec la NSA, la National Security Agency. Nous nous livrions à de l'espionnage économique. Notre travail consistait à garantir la suprématie de l'économie américaine au niveau international – par des moyens illégaux, si nécessaire.

Il fut pris d'une quinte de toux angoissante, comme s'il s'étouffait.

— J'étais fier à l'époque de participer à cette entreprise. Je croyais en toute bonne foi que c'était bien.

Markus le regardait avec inquiétude ; on aurait dit que chaque phrase représentait une torture.

— L'invention de mon père…

— Un instant ! Il nous reste quand même un petit moment. Je vais bien réussir à murmurer encore quelques paroles.

Il se passa la langue sur les lèvres, les humidifia.

— Voici comment cela fonctionnait : la NSA nous signalait où il y avait du nouveau en Europe. Vous savez certainement que l'agence dispose d'un réseau d'écoutes international qui passe au crible toutes les conversations téléphoniques, tous les fax, tous les mails… Tout, où que ce soit. Cela s'appelle ECHELON ; des renseignements ont filtré ces dernières années. Il doit s'agir d'un système gigantesque : des ordinateurs capables de reconnaître les langues et de réagir à la combinaison de certains mots analysent l'ensemble des conversations téléphoniques ; d'autres décodent les données informatiques, la NSA

possède des techniques de décryptage en avance de plusieurs décennies sur ce qu'on connaît en général… Quoi qu'il en soit, elle nous alertait dès que quelqu'un en Europe avait inventé un truc représentant un danger potentiel pour les intérêts américains. Ensuite nous intervenions pour écarter le danger.

Markus sentait monter en lui une prémonition qui l'embrasait.

— En éliminant…

— Non ! Voilà justement ce qui me fascinait. Nous étions des guerriers qui n'étaient pas obligés de tuer mais qui gagnaient quand même. Nos armes étaient la ruse, la fraude, les combines juridiques. Et l'argent bien entendu.

Il effleura délicatement un point sur sa poitrine, le tâta avec circonspection.

— Ça va, dit-il en souriant lorsqu'il surprit le regard de Markus.

Puis il parut à nouveau se perdre dans le passé.

— Cela dit, tomber entre nos mains n'était pas une partie de plaisir. Nous ne tuions pas, mais nous détruisions néanmoins des existences. Il suffisait souvent de payer des pots-de-vin. D'exercer du chantage. Ou d'une petite visite dans un bordel où on prenait des photos compromettantes par exemple. S'il le fallait, nous falsifiions des documents pour que la personne concernée perde son job ou la confiance de sa banque. Nous possédions les meilleurs ateliers de falsification du monde, vous comprenez ? Et nous nous amusions à des jeux que nos victimes ne pouvaient pas deviner. Des experts véreux, des notaires qui mentaient sous la pression de nos menaces. Notre sport favori consistait à donner à toutes nos actions une apparence légale, à embobiner à tel point le parti adverse que celui-ci ne savait pas à quoi il s'engageait quand il signait un contrat ; il renonçait à tout et nous cédait les droits. Nous appelions cela une « exécution ». Ensuite l'affaire était réglée. En face, le réveil était brutal ; la plupart du temps, cela voulait dire la banqueroute. Il en résultait quelques crétins de plus qui énervaient tout le monde en répétant qu'ils n'y étaient pour rien, qu'on les avait abusés… Des propos que personne ne prenait au sérieux. Et nous, nous avions l'invention, le procédé, le concept, la formule – peu importe de quoi il s'agissait. Nous le revendions alors à une société américaine en réalisant une bonne affaire et en protégeant l'*American way of life*.

Markus sentait une brûlure douloureuse derrière ses yeux.

— J'ai toujours pris de telles histoires pour du pur délire. Des théories du complot, vous voyez ce que je veux dire.

Taggard ferma les yeux. Il reprit à voix basse, comme pour lui-même :

— À l'époque, nous nous battions contre le terrorisme. Contre l'oppression et pour la liberté. Et, autant que nous le sachions, nous

étions – nous les Américains – les seuls à perte de vue à mener ce combat. À cet égard, nous nous méfiions en particulier des États européens. L'Europe nous effrayait, comprenez-vous ? Nous étions des économistes, ne l'oubliez pas. Nous savions compter. Nous voyions que l'Europe était un géant économique. Si nous ne parvenions pas à garder le leadership, nous risquions de perdre notre liberté.

Markus observa l'homme qui agonisait et se demanda si c'était manquer de cœur d'orienter à nouveau la conversation vers son père.

Taggard parut deviner ses pensées. Il ouvrit les yeux.

— Votre père s'est défendu, dit-il. Il ne voulait pas respecter les règles du jeu.

PASSÉ

Jim Doonan fit irruption dans son bureau tel un oiseau de malheur, ferma derrière lui et s'adossa à la porte.

— Charly, ton Westermann cause des problèmes.

Charles Taggard, alors âgé d'une bonne trentaine d'années, était le plus jeune dans l'équipe Sud de l'Allemagne *South Germany* et, par conséquent, celui auquel on refilait la paperasse ennuyeuse. Il releva la tête de ses listes d'un air absent.

— Westermann ?

— Stuttgart. L'inventeur.

— Que se passe-t-il ?

— Il menace de prévenir la presse.

Charles se frotta les yeux.

— Il n'a pas le droit. Article 32 du contrat. S'il ouvre la bouche, nous appliquons les pénalités. Et alors il est ruiné.

— Apparemment, il s'en moque. Les grosses têtes nous ont envoyé quelques extraits de conversation téléphonique. On dirait qu'il prépare un sale coup.

— *Fuck*.

Charles Taggard réfléchit.

— Peut-être n'était-ce pas une si bonne idée que cela de semer la discorde entre son avocat et lui. À présent, l'autre pourrait au moins lui expliquer dans quel pétrin il est en train de se fourrer.

— Le chef a décidé de faire appel à l'équipe Mikado. Le plan d'attaque est déjà prêt, ils arrivent ce soir.

— Ah, c'est bien.

Les gens de l'équipe Mikado s'occupaient des affaires délicates. Comme dans le jeu dont ils portaient le nom, il s'agissait pour eux de retirer les éléments indésirables sans faire vaciller l'ensemble de l'édifice. Leur stratégie préférée consistait à compromettre leur victime de sorte que plus personne ne lui fasse confiance.

Cela étant, Taggard se demandait comment ils comptaient s'y prendre avec Alfred Westermann. C'était un fou. En dehors de ses inventions, il n'avait pratiquement aucun vice. On aurait pu poser une femme nue sur ses genoux qu'il n'aurait pas oublié une seconde ses formules.

— J'interviens dans cette action ?

Jim hocha la tête.

— Tu appelles Westermann, tu lui expliques qu'il s'agit d'un malentendu et tu le pries de venir à Karlsruhe demain soir. Au restaurant Oberlandstuben. On a déjà réservé une table pour trois personnes. Dis-lui que vous allez y rencontrer le P.-D.G. d'une boîte américaine qui veut produire son invention et la commercialiser dans le monde entier.

— D'accord.

Donc on appliquait une autre technique. Une gigantesque comédie, sans doute. Le P.-D.G. serait naturellement un agent au talent d'acteur qui promettrait la lune à l'inventeur de Stuttgart.

— À quelle heure ?

— Neuf heures du soir. Vingt et une heures, comme ils disent ici.

PRÉSENT

— Votre père arriva à l'heure, raconta péniblement Taggard. Mais il était méfiant. Et l'homme de l'équipe Mikado se fit attendre. J'ai essayé de le retenir, convaincu que mes collègues avaient dû rencontrer une difficulté. Cependant votre père a fini par perdre patience et par s'en aller.

— Au-devant de sa mort, dit Markus, envahi par un sentiment désagréable.

— Au-devant de sa mort, oui. Je ne l'ai appris que le lendemain matin. L'homme de Mikado était bel et bien venu, mais il s'était arrêté dans le parking souterrain où il avait trafiqué la voiture de votre père. Je ne sais pas exactement comment il s'y est pris. Il ne s'est sûrement pas contenté de couper la durite de frein parce que la police aurait pu le constater. Quand Mikado agit, c'est du sophistiqué. L'accident a probablement été calculé à plus ou moins dix mètres près.

— Et d'autres agents ont pénétré dans le laboratoire ?

— Oui.

Markus appuya les coudes sur ses genoux, écarta les mains et lança un regard à l'ancien agent de la CIA spécialisé dans la guerre économique.

— Mais pourquoi tout cela ? Qu'est-ce que mon père avait pu inventer ?

Taggard soupira.

— J’aimerais pouvoir vous renseigner, mais je n’ai jamais eu les dossiers sous les yeux. C’était la règle chez nous, vous comprenez ? Il ne fallait pas qu’on soit tenté de faire du négoce avec les trouvailles que les experts à l’arrière-plan tenaient pour les découvertes les plus géniales. Autant que je sache, il s’agissait d’un procédé que votre père avait baptisé « ostraction ».

— Ostraction ? Je n’ai jamais entendu ce mot.

— Dans le rapport du comité d’experts, il cotait trois étoiles. Cela signifiait : intervention absolument nécessaire.

Markus réfléchit.

— Mon frère m’a raconté qu’il était persuadé de révolutionner l’économie internationale avec son invention.

— Cela ne fait aucun doute. Votre père ne manquait pas de confiance en soi. Remarquez, c’est un défaut fréquent chez les inventeurs.

— Qu’est-il advenu des dossiers ?

— Markus, répondit Taggard sur un ton pressant, vous n’êtes pas dans un roman de Michael Crichton ici. Quoi que votre père ait pu inventer, cela ne sauvera pas le monde.

— Juste pour savoir.

Taggard inspira bruyamment.

— Si je me souviens bien, les dossiers ont été envoyés à un certain Farsight Institute à Crooked River Pass dans l’Oregon. J’ignore ce qu’ils en ont fait quant à eux. Nous n’avions pas accès à ce type d’information.

L’Oregon. Un Etat frontalier de l’Idaho où ils se trouvaient. Il y avait encore six mois, ç’aurait été tout près. Désormais, c’était comme si les documents avaient atterri sur la face cachée de la Lune.

— Voilà donc comment ça s’est passé, conclut Markus d’un ton amer.

— Après, j’ai quitté Eurocontact, reprit Taggard. Pour un travail derrière un bureau, comme je vous ai dit. Mais depuis ce jour-là, l’idée d’avoir été mêlé à un meurtre me pesait. Apparemment, je ne suis pas aussi pourri que je le croyais au départ…

La voix de Taggard baissa encore. Ses dernières forces semblaient cette fois l’abandonner pour de bon.

— Je voulais me racheter sur votre dos, Markus. C’est pourquoi j’ai un peu veillé sur vous. Après votre accident, je me suis débrouillé pour que votre frère puisse vous faire sortir du pays. Je pensais que, de cette manière, on me pardonnerait peut-être…

Il ferma les yeux, respira d’un souffle rauque, dans un râle.

— Qu’en pensez-vous, Markus ?

Markus ravala sa salive, pensa aux semaines précédentes, aux soirées… aux discussions entre hommes, sans importance au fond et

en même temps…

— Oui, sans doute, dit-il. Sans doute serez-vous pardonné.

Si seulement il avait trouvé les mots justes pour dire au moribond sa reconnaissance.

Taggard se força à ouvrir de nouveau les paupières, souleva la main tant bien que mal et lui fit signe d'approcher. Il sentait la mort. Sa voix n'était plus qu'un souffle.

— Je dois encore vous confier un secret, Markus…

Lorsque Markus quitta la chambre et ferma sans bruit la porte derrière lui, le révérend se trouvait toujours dans le couloir, telle une montagne sombre dans la pénombre croissante.

— Comment va-t-il ?

— Il a dit qu'il souhaitait dormir à présent.

Le révérend hocha la tête.

— Bien. Vous êtes resté une éternité à son chevet. Cela a dû le fatiguer.

— Il ne voulait pas me laisser partir avant.

Pendant un long moment, il régna un silence qui bouchait les oreilles comme une surpression.

— Il ne se réveillera sans doute pas, finit par dire le prêtre.

Il semblait écouter les bruits provenant de la chambre.

— Dieu va le recevoir en son sein.

Markus se tut. Il portait déjà le deuil de l'homme qui lui avait sauvé la vie. Qui l'avait accueilli et avait partagé avec lui son pain au sens le plus vrai du terme.

— Venez, dit Small en désignant la porte d'entrée.

Ils sortirent. Dehors, il commençait à faire noir. Markus avait du mal à le croire. Une journée entière s'était donc écoulée.

Devant la maison, le prêtre posa sa main lourde sur son épaule.

— Maintenant, à vous, dit-il.

Sa main pesait des tonnes.

— Ce n'était pas moi, dit Markus. Je veux dire : avec votre fille.

— Je sais, déclara le révérend. Rebecca ne peut pas me mentir longtemps. Même si, par malheur, elle ne se fait jamais faute d'essayer.

Il baissa les yeux vers Markus.

— En revanche, vous avez détourné les réserves de la communauté. Ce crime ne peut pas rester impuni.

Il le lâcha.

— Nous allons laisser cette affaire en suspens jusqu'à ce que le destin de Charles Taggard se soit accompli. Ensuite nous organiserons un procès et prononcerons une peine à votre encontre comme nos lois le prévoient. D'ici là, je vous astreins à résidence. Vous allez rentrer

chez Charles Taggard et n’en bougerez plus avant qu’on vienne vous chercher.

La forêt enveloppait le village d’une obscurité silencieuse et ressemblait plus que jamais à un rempart. Markus sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Bon, eh bien, je m’en vais, dit-il.

Pourtant elles ne voulaient pas venir, ses larmes. Peut-être parce qu’il ne savait pas sur le sort de qui pleurer. Son père ? Taggard ? Lui ?

Il était assis à la table de la cuisine, une bougie brillait dans la nuit tombante et il épiait la douleur qui se déchaînait en lui. Des images surgissaient, des souvenirs. La pile de *Life Magazine* que, gamin, il avait trouvée sur le trottoir lors du ramassage des encombrants : des revues grand format avec des photos gigantesques où l’on voyait des paysages à couper le souffle et des silhouettes de villes où il se perdait… Un véritable trésor, comme il s’en rendit compte plus tard. Une série complète et bien conservée des années cinquante !

Chez un camarade de classe, il était tombé sur de vieux numéros du *Reader’s Digest* ; il avait réussi à les lui extorquer et les avait dévorés. Dans l’atmosphère pesante de la maison familiale où l’on conjurait sans cesse la fin du monde qui approchait, la catastrophe écologique et l’effondrement imminent de l’économie, ces lectures étaient son refuge, sa bouée de sauvetage, son arche de Noé spirituelle. Ces histoires qui racontaient comment des gens parvenaient à dépasser les obstacles et vaincre les difficultés à force d’intelligence et de compétence l’avaient littéralement maintenu en vie. Apprendre que des plongeurs avaient réussi à devenir millionnaires, des cireurs de chaussures patrons et des grooms sénateurs lui avait donné courage. C’est ainsi que l’Amérique était devenue pour lui l’incarnation de la liberté et de la confiance. Du pays où l’on pouvait sans entrave mesurer ses forces au contact du monde et montrer ce qu’on avait dans le ventre. Il savait bien que, contrairement à ce que prétendait la formule simpliste, « tout » n’était pas possible. Mais il avait toujours eu confiance en ses capacités, avait nourri des rêves grandioses, terribles, démesurés – convaincu qu’on en avait le droit et même qu’on le devait, que si l’on y croyait assez fort, un rêve donnait la force nécessaire à le réaliser jusqu’au bout. Telle était la leçon tirée de tous ces articles, ces romans, ces biographies, le nectar dont il s’était délecté et grâce auquel il avait repoussé l’angoisse qui habitait son père et, même, la nation entière. Pour passer de la liberté intérieure à la liberté extérieure, il n’avait entrevu qu’une seule solution : s’installer aux États-Unis. C’était le seul

endroit, croyait-il, où l'on concédait à quelqu'un la liberté de vaincre ou d'échouer. Le seul endroit, croyait-il, où l'on ignorait la peur qui empêchait à la fois d'atteindre l'un et l'autre.

Et maintenant, cela. La confession d'un homme qui avait cru défendre l'Amérique et ses idéaux en les trahissant. Qui s'était laissé mener par une angoisse collective tout en croyant sauver la liberté.

Pour laquelle son père avait dû mourir.

Ainsi que son invention peut-être révolutionnaire.

Peut-être pleurait-il en réalité ce rêve. Un rêve de vraie vie.

Vers onze heures, la bougie s'était presque consumée. Il l'éteignit, prit la lampe torche et se mit au travail.

— Vous vous êtes conduit en imbécile, lui avait murmuré Taggard à l'oreille. Il vous fallait du gazole ? Il suffisait de prendre du mazout. Chez moi, il y a une chaudière au fioul, vous vous souvenez ? La cuve est vide, c'est vrai, mais uniquement pour la chaudière. On remplit toujours une cuve avant qu'elle ne soit complètement vide parce que le fond ressemble à un vrai cloaque, rempli de matières en suspension et d'autres impuretés. Ma chaudière à mazout est bouchée, c'est pourquoi je l'ai coupée. Mais, dans la cuve, il reste toujours un dixième de fioul.

Cela représente une bonne trentaine de gallons, je suppose. Vous n'avez qu'à les récupérer et les filtrer…

La cuve se trouvait au fond du garage ; la seule précaution prise avait consisté à l'installer aussi loin que possible du logement. Il y avait même un robinet tout en bas.

Markus ramassa tous les filtres stockés sur les étagères, se rendit au fond du garage avec sa torche, un entonnoir, une cocotte et des bidons vides.

Ce fut un travail de longue haleine : faire couler un demi-litre de fioul dans le récipient, le filtrer dans l'entonnoir posé sur un bidon jusqu'à ce qu'une lie noirâtre et grumeleuse bouche tout, changer le filtre, recommencer et remplir à nouveau la cocotte. Au bout d'un moment, il ne sentit plus la puanteur.

À quatre heures du matin, le réservoir de la voiture était plein et il avait deux bidons dans le coffre. Il fit son sac, prit même ses habits sales, tout l'argent qu'il put trouver, des vivres dont il pourrait avoir besoin et des outils, mais pas trop, pour éviter d'alourdir la voiture. Toute surcharge coûtait de l'essence.

Pour finir, il emporta également les carnets de Block, restés sur un vieux tas de journaux depuis son arrivée et couverts de poussière. Ces notes ne valaient peut-être pas grand-chose, c'était néanmoins pour elles qu'il était venu.

Du moins l'avait-il cru au départ. Sur le moment, il ne savait plus pourquoi et dans quel but il séjournait ici. Il savait juste qu'il devait

continuer son chemin.

Alors il passa à l’action. Il ouvrit le garage, de manière discrète, tout doucement, avec d’infinies précautions. On était peut-être au cœur de la nuit, les bruits n’en portaient que d’autant mieux.

Le silence. Personne qui criait « alerte ». Rien que l’obscurité.

Markus revint à la voiture et s’installa au volant. Par prudence, il avait ouvert la portière et éteint le plafonnier avant d’ouvrir le garage. À présent également, il fit attention à ne pas claquer la portière, la tira délicatement vers lui, prit la clé entre ses doigts, préchauffa. Maintenant ! Fasse que ça marche. Du premier coup.

À qui s’adressait cette prière ? Pas au dieu du révérend, là-dessus, il n’y avait aucun doute. Markus tourna la clé. Le démarreur hurla comme une sirène et le moteur se mit en marche. Il embraya. Partit, tout simplement. Sans lumière. Au jugé. La seule chose qui comptait, c’était de prendre de l’élan, assez d’élan pour qu’ils ne puissent plus le rattraper.

Mais personne n’entreprit rien de tel. Une fois sur la route, Markus alluma les feux de position, s’orienta et appuya sur le champignon, quitta le village de Bare Hands Creek et s’enfonça dans la forêt, où il alluma enfin les phares et roula aussi vite que possible.

CHAPITRE 47

Il faisait froid. De la lumière traversait ses paupières et il était recroquevillé, coincé dans une drôle de position. Sur la banquette arrière d'une auto, constata-t-il en ouvrant les yeux. Ah oui, c'est vrai. Pas grave. Il avait le sentiment qu'il ne pourrait plus jamais se relever mais, au moins, il était libre.

Il faisait décidément trop froid. La couverture qu'il avait emportée n'était pas assez chaude. Zut ! Il eut du mal à se redresser. Les vitres étaient couvertes de givre. On voyait seulement qu'il faisait déjà jour. N'importe, il savait d'avance qu'il se trouvait sur un petit sentier de forêt, à l'abri d'un buisson.

Il ouvrit la portière. L'air glacial, humide et rude, pénétra dans l'habitacle. Il se mit à quatre pattes et parvint enfin à se relever… Ses membres fonctionnaient donc encore. Tout autour, des arbres pointaient vers le ciel et des oiseaux sifflaient en sa présence.

Il se remit au volant. Il fallait maintenant espérer que la voiture démarre. L'époque où l'on pouvait appeler un service de dépannage était probablement révolue à jamais, pensa-t-il pendant le préchauffage. Vingt-neuf et trente… Il tourna la clé et le moteur se mit en marche.

Une demi-heure plus tard, Markus sortit de la forêt et arriva presque aussitôt dans une bourgade. Pas grande, deux douzaines de maisons alignées le long de la route ; l'une d'entre elles abritait une supérette ou un drugstore, ou une sorte d'épicerie. Il s'arrêta. Le village semblait mort, mais un panneau à l'entrée du magasin annonçait : *We're open.*

Il put en effet pousser la porte, qui s'ouvrit avec un léger raclement. Une sonnette retentit quelque part derrière le bazar innommable auquel il faisait face.

À côté de la caisse se dressait un comptoir et, devant lui, trois tabourets. Le coussin de l'un d'eux était déchiré. Un percolateur était posé contre le mur, en dessous d'un drapeau américain et d'un misérable téléviseur. Markus reprit espoir. Il y avait aussi des journaux ou plutôt une masse de journaux, même s'ils semblaient quelque peu défraîchis et en désordre.

Cela s'expliquait. Markus dénicha un *Washington Post* de début février. Tous les autres numéros étaient soit plus vieux, soit tellement locaux qu'on ne pouvait rien en tirer.

— On ne m'en livre plus, expliqua une voix cassée.

Markus se retourna et aperçut une vieille femme qui surgissait de derrière une étagère en s'appuyant sur une canne rose bonbon.

— Des journaux, précisa-t-elle. Le camion ne passe plus. Je ne sais pas pourquoi. J'ai téléphoné, mais je ne comprends pas ce qu'ils me racontent.

Markus montra le *Washington Post.*

— C'est parfait. Je vais prendre celui-ci.

Avec un vieux numéro, il en apprendrait plus sur ce qui s'était passé dans l'intervalle. L'Arabie Saoudite avait un nouveau roi, qui s'était fait élire par le peuple en plus. Voilà une nouvelle intéressante par exemple.

— Je vous le fais pour un dollar. Parce qu'il n'est pas tout neuf.

Markus sortit un billet d'un dollar de sa poche et le posa près de la caisse.

— Dites-moi, je peux avoir un café ?

— Que du frais. Soixante-dix *cents* la tasse.

— D'accord.

Elle sortit d'une boîte une dosette emballée et la plaça dans la machine.

— Du lait ? demanda-t-elle pendant que l'appareil sifflait.

Elle souleva une bouteille qui ne contenait plus qu'un reste pâle, blême.

— Oh, il a tourné !

— Je le bois de toute façon noir, s'empressa de dire Markus.

— Pas de sucre non plus ?

Elle prit la tasse et en renversa la moitié avant d'atteindre le comptoir.

— Non merci.

Markus désigna du doigt une étagère métallique sur laquelle étaient posés des gâteaux préemballés.

— Je peux en prendre un ?

— Le prix est écrit dessus.

Il se décida pour une brioche indéfinissable recouverte d'un glaçage pas franchement épais. Elle avait un goût de paille. Markus chercha la date limite de consommation sur l'emballage et constata qu'elle remontait à un semestre.

— Ils sont tous partis, expliqua la vieille femme. Ils voulaient m'obliger à les suivre, imaginez un peu ! Qui est-ce qui va s'occuper des chats ? je leur ai demandé. Et du magasin ? Il faut bien que quelqu'un s'occupe du magasin.

Elle examina ses stocks d'un air sceptique.

— Quoique… En ce moment, il ne vient presque personne. Finalement, j'aurais peut-être pu les accompagner.

Markus l'observa. Elle devait avoir au moins quatre-vingts ans.

Ses cheveux blancs tombaient sans forme, elle n'avait plus que la peau sur les os et des lignes blanches traversaient son visage, des cicatrices de lifting peut-être. Elle dégageait un parfum capiteux auquel se mêlaient des traces d'odeurs moins agréables.

Au prochain village, il devrait inciter quelqu'un à s'occuper d'elle. Il ne pouvait malheureusement pas prévenir la police. Sinon par un appel anonyme. Cette idée en entraîna une autre.

— Dites-moi, votre téléphone, il fonctionne ?

Elle lui jeta un regard méfiant.

— Pourquoi voulez-vous qu'il ne marche pas ?

— Je pourrais passer un coup de fil ?

Sa langue claqua contre son palais.

— C'est vingt *cents* l'unité. Mais il faut d'abord que j'aille chercher mes lunettes. Sinon, je n'arrive pas à lire le compteur.

Le téléphone fonctionnait en effet. Même une communication avec l'étranger ne présentait aucune difficulté. En entendant les sonneries, Markus se demanda quelle heure il pouvait être en Allemagne. Ce n'était pas le milieu de la nuit, quand même ? Non, s'il était ici environ dix heures, il devait être là-bas… dix-huit heures ? En tout cas, c'était le soir.

— Allô ? dit Frieder de sa voix sonore.

— Bonsoir, grand frère ! s'exclama Markus. C'est moi.

Un soupir se fit entendre.

— Tu as du culot ! Tu disparais pendant trois mois et tu reviens en disant : « Bonsoir ! »

— Qu'est-ce que tu veux que je dise ?

Frieder hésita.

— Dans un sens, tu n'as pas tort.

Il semblait vraiment s'être inquiété. D'un autre côté, cela n'avait rien d'étonnant quand on songeait que, dans l'intervalle, la civilisation avait foncé sur un iceberg baptisé « pic de pétrole » et qu'elle était en train de couler.

— Où es-tu ? Et comment vas-tu ?

— Dans un bistrot de l'Idaho, même si ça rime, et je vais… disons, pas bien mais pas mal non plus.

Markus s'éclaircit la gorge.

— La raison de mon appel… Tu avais raison. Papa a été assassiné. J'ai rencontré un homme mêlé à cette affaire…

— Qui ?

— Il est mort aujourd'hui.

— Non, je veux dire, c'était la CIA ?

— Quelque chose de ce style.

Il résuma brièvement ce qu'il avait appris par Taggard et demanda ensuite :

— Tu as déjà entendu le mot « ostraction » ?

— Ostraction ? (Frieder réfléchit longuement.) Non. Jamais.

— C'est de cela qu'il s'agissait. Un procédé quelconque.

— Cela ne me dit rien, répéta Frieder. Tout ce que je sais, c'est que papa le tenait pour sa plus grande invention.

— Manifestement, il n'était pas le seul.

Frieder soupira.

— Et pourtant, les autres n'étaient déjà pas mal. Tu sais… ? Non, tu ne peux pas savoir. Donc il se pourrait que son système de production d'énergie solaire fasse une percée.

— Je croyais que c'était déjà fait ! Je veux dire, ta société…

— Son principe est prévu pour les pays chauds. Voilà ce que je veux dire.

Frieder souriait, ça s'entendait.

— D'ailleurs, tu y es un peu pour quelque chose.

— Pardon ?

— Après ton évasion, j'ai dû aller chercher tes affaires à la clinique. À cette occasion, j'ai fait la connaissance d'un Arabe qui s'intéressait aux panneaux solaires du centre de rééducation. Et – ô les voies mystérieuses du destin ! – entre-temps, ce même homme est devenu le roi saoudien et il a demandé la construction d'une centrale test dans le désert. À moi !

— Félicitations ! s'écria Markus en baissant les yeux sur le journal.

Sauf erreur, il s'agissait d'un portrait du roi. Un vieil homme avec un foulard blanc sur la tête et des traits prononcés.

— On est dans tous ses états ici, je te jure, dit Frieder.

— Super !

Markus aurait bien ajouté une remarque, mais il ne put s'empêcher de penser au système dont l'ordinateur écoutait les conversations téléphoniques du monde entier et il préféra se taire.

Ils prirent congé l'un de l'autre. Il promit de rappeler dès que possible. Puis il passa en revue sans trop d'espoir un présentoir avec des cartes routières où, à sa grande surprise, il trouva ce qu'il cherchait. Assurément, la carte du nord-est de l'Oregon qu'il acheta n'était pas de première fraîcheur, mais cela n'importait guère. Il dénicha encore deux enveloppes et du papier à lettres.

Ensuite, il paya et reprit la route.

L'Amérique qu'il découvrit n'était plus le pays qu'il connaissait. Les routes, même les *highways* à quatre ou six voies, étaient désertes comme par un soir de championnat de base-ball ; on aurait dit qu'une épidémie avait emporté les usagers. Quand on apercevait des véhicules, il s'agissait de cars ou de camions ; Markus ne vit

pratiquement aucune auto.

Cela le mettait mal à l’aise car, inévitablement, il attirait l’attention. Lorsqu’il passait près d’un bus, les voyageurs tournaient la tête pour le regarder ; si des gens discutaient au bord de la route, ils interrompaient leur conversation à son passage et le suivaient du regard. Beaucoup d’entre eux portaient des ceinturons en cuir avec un revolver dans l’étui.

Dans de nombreuses agglomérations qu’il traversa, quantité de maisons à l’abandon affichaient FOR SALE.

Dans les zones industrielles, c’était encore pire. La plupart avaient l’air ravagées par une catastrophe naturelle d’une ampleur inconnue : Markus observa des structures en acier noircies là où les hangars avaient brûlé, des façades en verre sans une seule vitre intacte, des véhicules cabossés, pillés devant des échoppes en ruine. Certains bâtiments, dont toutes les ouvertures étaient obstruées par des planches, étaient couverts d’affiches SELL OUT lessivées par les intempéries.

À McCall, il trouva une cabine téléphonique qui fonctionnait encore. Il appela la police. L’agent à l’autre bout du fil soupira mais promit de s’occuper de la vieille dame.

À Meadows, il s’arrêta, sortit ses deux enveloppes et écrivit deux lettres, toutes deux adressées à Frieder, toutes deux contenant le même message bref dans lequel il rapportait ses mésaventures et les informations fournies par Charles Taggard. Il se rendit au bureau de poste où on lui assura que les lettres pour l’étranger étaient acheminées quoique avec un certain retard par rapport à d’habitude.

Il posta la deuxième à Fruitvale. Se pouvait-il que la NSA surveille aussi l’ensemble du courrier ? L’hypothèse paraissait peu probable. Un ordinateur n’en était pas capable et il aurait fallu un personnel innombrable pour ouvrir, lire et refermer les lettres.

De temps à autre, un supermarché semblait ouvert. Tous les accès étaient cependant équipés de grillages imposants, visiblement construits à la hâte. Les parkings étaient pratiquement vides ; un vigile en uniforme accompagnait chaque client à sa voiture, l’arme à l’épaule, et rapportait le caddy. Les stations-service affichaient encore des prix raisonnables, mais des chaînes en barraient l’entrée et les pompes à essence étaient verrouillées. Un panneau manuscrit informait sans malentendu possible : NO GAS LEFT.

Markus poursuivit sa route. Il avait des bidons dans le coffre, il conduisait de manière tranquille, régulière, économique. Pas trop vite, de toute façon. Il accélérait aussi peu que possible. Il passait la vitesse supérieure dès qu’il le pouvait. Il avait l’impression de sentir le gazole affluer dans le moteur et le réservoir se vider peu à peu. Ce sentiment lui faisait presque mal mais il l’aidait à lever le pied et à ne pas

retomber dans ses vieilles habitudes.

L'armée était omniprésente. Il croisait sans cesse des camions vert-de-gris, remplis de soldats qui lorgnaient également sa voiture. Et, à intervalles réguliers, il doublait de gigantesques colonnes de chars, en route vers des destinations et des interventions inconnues.

Une fois, il passa devant une station-service encore ouverte. Le terrain était entouré de poteaux en béton et de fils de fer barbelé. La femme à l'entrée, assise dans une guérite munie de barreaux, lui cria à travers une fente étroite découpée dans la vitre :

— Combien ?

— Cinquante dollars, hurla Markus en retour. Du diesel.

Elle roula des yeux, prit les billets, tapa sur sa caisse et cria :

— Numéro deux !

Markus s'approcha de la pompe indiquée. On ne se servait pas tout seul, c'était déjà cela. Un homme à l'air abruti se leva de sa chaise et introduisit le pistolet dans le réservoir. Le compteur indiquait tout juste sept gallons au moment où il s'arrêta de tourner.

Peu avant la frontière de l'Oregon, le moteur toussa pour la première fois. Markus se gara au bord de la route, laissa la voiture refroidir un moment en épiant le silence menaçant autour de lui puis s'efforça de remettre le contact. Le bruit ne lui disait toujours rien de bon.

Il allait donc quand même devoir se salir les mains. Il ouvrit le capot en renâclant, essaya de se rappeler ce que Keith lui avait raconté sur ces machines sales et puantes, et réfléchit. Là, ça devait être l'arrivée de carburant. Quand on songeait avec quoi il avait fait le premier plein, on n'avait pas à chercher loin pour se douter que le tuyau devait être bouché.

Il sortit ses outils. Quelle prudence d'en avoir emporté. Au bout de quelques tentatives, il parvint à dévisser le tuyau. En effet, il y avait un petit filtre métallique, complètement obstrué par des poussières ressemblant à de la rouille finement broyée. Il eut beau gratter, cette saleté ne voulut pas partir.

Hum. Il resta assis un moment à regarder les pièces du moteur. Il pouvait ôter le filtre et espérer que ça marche. Quelle distance restait-il à parcourir ? Trois cents kilomètres peut-être. Ou bien il pouvait essayer de fabriquer une pièce de rechange.

Il découpa le bas d'un maillot de corps et fixa le bout de tissu à l'extrémité du tuyau. Puis, après avoir rangé le matériel, il tourna la clé avec appréhension. Le résultat semblait encourageant : le moteur démarra et ronronna comme un chaton. Eh bien, tu vois, ce n'était pas bien difficile !

Ce sentiment de victoire ne dura qu'une centaine de kilomètres. Il

avait passé la frontière, emprunté l’Interstate 84 qui gravit les montagnes de manière grandiose et dépassé Huntington quand un bruit extrêmement inquiétant se fit entendre à l’avant du véhicule. Il leva le pied – une réaction d’une ridicule inefficacité – et se gara sur la bande d’arrêt d’urgence. Lorsque la voiture s’immobilisa, de la fumée sortait de sous le capot.

Ce n’était pas bon signe, et il ne devint guère plus optimiste après avoir ouvert le moteur. Quelque part, une pièce avait lâché ; tout était couvert d’une sauce noire et grasse, qui puait et tombait maintenant goutte à goutte sur le sol.

Que faire ? Pas la peine de songer à redémarrer.

Un camion s’approcha à toute allure, passa près de lui sans ralentir, un monstre argenté qui brillait. Il pouvait essayer de faire du stop. Markus jeta un coup d’œil aux alentours, examina la route qui s’étirait d’un bout à l’autre de l’horizon, seul signe de civilisation dans un paysage par ailleurs désert. En réalité, il ne lui restait que cette solution.

Il referma le capot, partit à l’arrière du véhicule et se mit à trier ses bagages. Hors de question de tout emporter. Son sac de voyage pouvait se transformer en sac à dos, c’était déjà un bon point. Il pouvait prendre des produits alimentaires tant qu’ils ne réclamaient pas de longue préparation. De l’eau, même si cela pesait lourd. Des vêtements de rechange. Quelques outils dont il pourrait avoir besoin à la fin du voyage. La torche. Son téléphone portable, on ne sait jamais.

Que faire des notes de Block ? Quatre carnets couverts d’inscriptions dénuées de sens. Il n’eut pourtant pas le cœur de les abandonner et les glissa également dans son sac.

Restaient les deux bidons de fioul plus ou moins impur. C’était dommage quand même. Pendant un instant, il songea à les cacher ; peut-être pourrait-il revenir un jour. Absurde, se dit-il ensuite. La meilleure solution consistait à les offrir au chauffeur qui l’emmènerait.

Il se planta ainsi au bord de la route avec, à ses pieds, deux bidons blancs et un sac à dos plein à craquer. Dans la demi-heure qui suivit, deux camions passèrent en trombe sans même lui accorder un regard. Ou plutôt, l’un des chauffeurs l’avait observé d’un air méfiant. Peut-être les routiers devaient-ils maintenant craindre les agressions. Markus espéra l’arrivée d’un car ; il en avait croisé tellement. Un car s’arrêterait sans doute.

Mais le prochain véhicule n’était pas un car. C’était une petite auto vert flashy, de marque japonaise. Qui s’arrêta, et même tout près de lui. Le chauffeur, un homme d’un certain âge au visage raviné, se pencha au-dessus du siège passager, ouvrit la portière et cria :

— Bon sang ! Montez !

Markus lui offrit ses deux bidons de fioul ; l’homme les regarda

d'un air désolé et dit :

— Dommage, je ne peux rien en faire. (Il tapa sur le volant.) Elle roule au super.

— Peut-être chez vous ? Pour la chaudière.

— Non, je n'utilise que du bois. Dieu merci ! Venez, on va quand même les mettre dans le coffre. Le prochain qui vous prendra en stop sera sûrement content. Où allez-vous ? Moi, je vais à Portland.

Ils chargèrent les deux bidons puis Markus consulta sa carte.

— Si vous pouviez me déposer à Baker City… Je dois y aller.

Il montra un point minuscule où il était écrit : « Crooked River Pass. » L'homme secoua la tête.

— Je vous le déconseille. Vous resteriez bloqué. C'est une sale région.

Il examina la carte.

— Le mieux serait que je vous emmène à Pendleton. De là, vous pourrez descendre vers le sud par la 395. Il y a toujours des voitures sur cette route-là.

Pour Markus, cette suggestion ressemblait à un détour de cent cinquante kilomètres, mais le plus sage était sans doute de suivre son conseil ; cet homme semblait s'y connaître.

— D'accord, dit-il.

Ils démarrèrent aussitôt.

— Je ne pouvais pas vous laisser comme ça, expliqua le chauffeur tandis que disparaissait derrière eux l'épave de la voiture que Keith avait un jour confiée à Markus. On n'a pas idée de se planter au bord de la route. À croire que vous avez hiberné, ces derniers mois !

Que voulait-il dire ? l'interrogea Markus.

— Ne me racontez pas que vous n'êtes pas au courant. Les violences ? Tous ces idiots qui s'imaginent pouvoir se procurer ce qu'il leur faut, le flingue à la main ?

— J'ai vécu dans un hameau isolé, sans télévision, coupé du monde, répondit Markus en se demandant si le révérend avait eu raison de s'inquiéter.

Cela ne faisait pas encore une journée qu'il voyageait et il se mettait déjà à parler du village. Il décida de se taire et demanda au chauffeur ce qui l'amenait lui-même en pleine brousse.

— Je suis technicien, répondit-il en montrant la banquette arrière où étaient posées deux grandes caisses à outils et des boîtes en plastique contenant des pièces diverses. Tout le temps par monts et par vaux. Wayne P. Miller, entretien d'imprimantes et de photocopieurs. Quoique à présent je m'occupe aussi des fax, des trieurs de courrier et, récemment, j'ai même remis en état un distributeur automatique de billets. En gros, donc, tous les appareils qui, sous une forme ou une autre, transportent du papier. Je dois

avouer que je suis un fou de papier. Le papier, c'est la civilisation si vous me demandez mon avis. Supprimez le papier et toute notre culture disparaît. Vous savez pourquoi l'ancienne Chine a surpassé le reste du monde pendant sept cents ans ? Parce qu'elle avait le papier alors que les autres se satisfaisaient de cette connerie de parchemin, hors de prix et peu commode. Le courant ne s'est inversé que quand le papier s'est répandu et, après, quand on a inventé l'imprimerie.

Markus hocha poliment la tête.

— Ce n'est pas faux.

— Seulement ça devient de plus en plus difficile ; un peu plus chaque semaine, pourrait-on dire, poursuit Wayne Miller.

Il avait les doigts noircis ; de l'encre d'imprimante sans doute.

— Il devient toujours plus difficile d'obtenir des pièces de rechange. À quoi ça sert de savoir ce qui est cassé et comment ça se répare si vous n'obtenez pas la pièce de rechange dont vous avez besoin ? Au pire, vous pouvez la fabriquer vous-même, mais, aujourd'hui, les machines sont trop complexes. Un photocopieur moderne, je ne vous dis pas… En comparaison, un ordinateur, c'est de la merde. De toute façon, l'Internet, vous pouvez oublier : à la poubelle, tout ça. Leurs histoires d'autoroutes de l'information, c'était juste pour vendre une foule d'ordinateurs. Le savoir, mon Dieu, le vrai savoir, c'est dans une bibliothèque qu'il se trouve. Dans des livres. Sur du papier, comme je disais.

Ils traversèrent Baker City et continuèrent leur chemin sur l'Interstate 84. Tandis qu'ils s'enfonçaient dans une vallée de plus en plus désertique, l'homme au nez bourgeonnant et au visage sillonné de rides lui expliqua « pourquoi ce pays se cassait la figure. »

— Parce que nous sommes un tas d'imbéciles, voilà pourquoi. Je ne parle pas du fait que vous pouvez boucler vos études sans maîtriser une langue étrangère. C'est tout simplement pitoyable, mais j'imagine que nous pouvons nous le permettre. Non, pour commencer, parlons de la lecture. Plus de quarante millions d'Américains sont pratiquement analphabètes. Et les autres, ceux qui savent lire, n'y consacrent pas cent heures par an alors qu'ils restent près de deux mille heures devant leur petit écran. Où il n'y a que de la merde, des âneries, des conneries absolues. C'est comme ça qu'on élève des zombies sans cerveau. Regardez un peu autour de vous. Depuis des années, le réseau d'électricité en Californie tombe constamment en panne ; à New York, c'est l'alimentation en eau potable. Et je vous parle d'une époque où tout le reste fonctionnait ! Qu'est-ce qu'on a entrepris pour remédier à la situation ? Rien ! Ça vous étonne que, maintenant, il n'y ait plus de courant en Californie et que le choléra se soit déclaré à New York ? Pas moi. Et cela ne va pas s'arranger, je vous le dis. Je les vois bien, les écoles où j'ai accès. Elles tombent en

ruine, et ça depuis des années. J'ai réparé des photocopieurs dans des salles où le plafond menaçait de me tomber sur la tête. J'ai visité des écoles où la moitié des classes étaient fermées et où on faisait cours dans le gymnase. Et les bibliothèques, quand il y en a… Je vous jure, parfois, ça me donne envie de pleurer. De vieux livres déchirés, jaunis, des livres tellement sales qu'ils collent. Je veux dire, quand vous pénétrez dans une bibliothèque où il n'y a pas un seul manuel où figure au moins le nom du précédent président… qu'est-ce que vous voulez qu'il en ressorte ?

Petit à petit, la route se mit à descendre une pente abrupte ; le regard s'ouvrit sur une vaste plaine agricole.

— Prenez-moi, par exemple. Je n'ai pas fait d'études et je ne me prétends pas non plus une lumière. Je suis un simple technicien, je m'y connais un peu en imprimante, et en alimentation papier. En dehors de ça, j'ai lu quelques bouquins. Mais, vous pouvez dire ce que vous voulez, ça a suffi pour que je comprenne tout de suite comment ça allait finir, cette histoire en Arabie Saoudite. Pour moi, c'était clair comme une carte routière. Ces connards à la télé me faisaient rire jaune quand ils se mettaient à raconter qu'une nation comme la nôtre, blablabla, était en mesure d'encaisser un tel choc pétrolier. Après tout, nous avons nos énormes réserves dans le Texas et en Louisiane, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que ça peut bien nous faire que le monde n'ait plus de pétrole, hein ? Des crétins, tous autant qu'ils sont. Pas étonnant, au fond. Quelqu'un qui travaille pour des médias à la con doit lui-même être con, sinon il ne serait pas qualifié.

Markus reconnut avoir éprouvé de la stupéfaction à la vue des routes et des villes.

— Et encore, ici, le monde demeure intact, s'exclama l'autre d'un ton amer. À ce qu'on entend dire, il faut voir les grandes métropoles… Et ce n'est que le début. Attendez l'hiver prochain. Vous allez voir la catastrophe.

Ils croisèrent un camion dont la remorque portait une inscription en signes chinois.

— Vous voyez ? Voilà le secret des dons de voyant de Wayne Prescott Miller. Le mot-clé, c'est « balance commerciale ».

Il secoua la tête.

— Il n'y a pas la moitié de la population qui saurait l'écrire sans faute. Et l'autre moitié, y compris les gars de Washington, prennent la balance commerciale pour des chiffres sans importance.

Il regarda Markus en coin.

— Vous savez ce que c'est, vous, au moins ?

— Le rapport entre les exportations et les importations.

— Pas mal. Peut-être savez-vous aussi que les États-Unis ont une balance commerciale déficitaire depuis trente ans.

— J'ai déjà entendu dire ça, oui.

— Quelles conséquences fallait-il en tirer pour la suite de la crise ?

Markus fixait le tableau de bord abîmé devant lui.

— Euh… aucune idée.

Wayne soupira.

— Finalement, je suis peut-être quand même un génie ! Bon. Une balance commerciale négative signifie que nous importons plus que nous n'exportons. À bien y regarder, nous n'importons pas seulement des matières premières et du pétrole – ça, ce serait encore acceptable pour un pays extrêmement développé, même s'il n'y a plus guère que dans notre imagination que nous soyons extrêmement développés –, mais, non, nous importons des produits de consommation courante. Des fringues. Des magnétoscopes. Des trucs en plastique. Bref, à peu près tout. Cela veut dire que, depuis trente ans, nous consommons plus que nous ne produisons nous-mêmes. Nous avons acheté ce dont nous avions besoin au monde entier. Alors, maintenant, je vous demande : comment avons-nous pu nous le permettre ? Comment avons-nous financé tout cela ?

Markus le regarda d'un air ahuri. Il avait appris cela au cours de ses études ; le sujet était même tombé à un examen. Mais personne n'avait jamais songé à poser cette question simple.

— Euh…, répéta-t-il. Aucune idée.

— C'est bête comme chou : à crédit ! Le plus bizarre, c'est que le reste du monde ne nous a pas seulement vendu ses marchandises. Il nous a aussi procuré l'argent nécessaire à les payer. Vous ne trouvez pas cela étrange ? Moi, j'ai toujours trouvé cela étrange. Et ils nous le prêtaient de plein gré ! Comme l'économie américaine continuait de jouir d'une excellente réputation, tous les jours que Dieu faisait, des gens du monde entier décidaient d'investir aux États-Unis l'argent gagné à la sueur de leur front, de le placer dans des emprunts d'État ou d'acheter des actions d'une entreprise américaine ; cela représentait en moyenne un milliard de dollars par jour. Un milliard, vous imaginez ? Notez que ces investissements devaient dégager un rendement. Et nous, nous avons joyeusement continué à dépenser ce pognon et à croire comme des imbéciles que, le lendemain, il en rentrerait encore. Au fond, ces derniers temps, nous n'avons plus rien produit d'essentiel, mis à part des dollars. Du papier imprimé, si vous préférez.

Il soupira de nouveau.

— C'est ce qui me rend le plus malade.

Markus, qui commençait à comprendre, hochait lentement la tête.

— Et maintenant, le système ne fonctionne plus. Parce que plus personne n'a d'argent.

— Exactement. C’est pourquoi tout se casse la gueule. Depuis le début, je me doutais bien que si le reste du monde devait se serrer la ceinture, on n’allait pas rigoler. La seule chose que je n’avais pas prévue, c’est que je n’obtiendrais presque plus aucune pièce de rechange.

Il secoua la tête.

— J’ignore comment on pourrait sortir de ce cercle vicieux. Nous n’avons aucune culture et, maintenant, les presses tombent en panne, si bien qu’on ne peut presque plus imprimer de nouveaux livres… Nous sommes emportés dans une spirale infernale, si vous voulez mon avis.

Ils atteignirent enfin Pendleton. Wayne tint absolument à s’arrêter sur une aire de repos à l’entrée de la ville, à entrer bille en tête dans le restaurant de routiers et à faire le tour des tables jusqu’à ce qu’un chauffeur qui continuait sur la route 395 en direction du sud accepte d’emmener Markus contre ses deux bidons de fioul.

Il s’agissait d’un homme au visage duveteux, qui irradiait une confiance étonnamment sereine. Il s’efforçait manifestement de se faire pousser la barbe mais n’avait jusqu’à présent réussi à obtenir qu’un collier assez clair qui frisottait sur ses mâchoires.

— Vous avez l’air déprimé, constata-t-il au bout de quelques milles pendant lesquels il n’avait pas cessé de fredonner tandis que son passager méditait sur les propos de Wayne.

Markus releva la tête.

— Oui. Possible.

— Il y a une raison ?

— Non, pas spécialement. C’est juste que… disons… la situation dans laquelle se trouve le monde. La fin du pétrole et personne pour savoir comment nous pourrions nous en sortir.

— Vous trouvez cela déprimant ? demanda le routier sur un ton de sincère surprise.

On aurait presque dit, songea Markus, qu’il se recyclait en psychothérapie.

— Pas vous ?

L’autre secoua la tête.

— Dieu est mon berger, il me conduira et je ne manquerai de rien.

Ah, c’était donc ça !

— D’accord, répondit Markus avec précaution. Vu sous cet angle…

— Vous ne le croyez pas ?

— Hum… je ne sais pas. Possible que ce soit vrai.

À sa plus grande stupeur, il constata qu’en effet il aurait très bien pu interpréter ses aventures des derniers mois dans ce sens. S’il avait

voulu.

Dans un premier temps, le chauffeur se tut et le voyage sur l'autoroute déserte se poursuivit dans un silence pesant.

— Quand vous étiez enfant, demanda soudain l'homme au visage duveteux, vous n'avez jamais fait de longues randonnées en forêt avec votre père ?

— Pardon ?

Markus sursauta. Avec son père ? Il aurait déjà été ravi que son père vienne voir ne serait-ce qu'une seule fois la cabane qu'il avait construite avec un garçon du voisinage dans les arbres du petit jardin derrière sa maison.

— Non.

— C'est regrettable. Moi, si. Mon père et moi partions assez souvent marcher plusieurs jours en forêt, avec une tente, du matériel et des provisions…

— Ça devait être bien.

— Oui. Et au cours de ces randonnées, j'ai appris une leçon : pour de tels voyages, on n'emporte jamais plus que nécessaire.

— Cela paraît raisonnable, concéda Markus. Bien qu'on ne sache jamais à l'avance ce dont on aura besoin.

— Plus on a d'expérience, mieux on peut le prévoir.

— Sans aucun doute.

— Quelqu'un qui saurait « tout » ne commettrait aucune erreur en faisant son sac à dos, n'est-ce pas ?

Markus hocha la tête.

— Si quelqu'un de la sorte existait, assurément.

— Dieu par exemple, dit le conducteur pour lui donner un coup de main. Dieu sait tout.

— D'accord, avoua Markus. Si on partait en randonnée avec Dieu, il serait sûrement judicieux de le laisser faire le sac à dos.

Où voulait-il en venir ? Ce type se droguait ou quoi ?

Le routier sourit béatement.

— Il s'agit d'une image, bien entendu, dit-il, mais, dans un sens, nous marchons tous à côté de Dieu dans la vie. Et c'est lui qui a fait notre sac à dos. Vous comprenez ? C'est pourquoi je ne me fais pas de souci à propos du pétrole. Il y a une bonne raison à tout cela. Si le pétrole tire à sa fin, cela signifie que le moment approche.

— Le moment ?

— Le retour du Seigneur. Il nous a donné le pétrole pour nous chauffer et nous déplacer. Si le pétrole tire à sa fin, c'est que nous n'en aurons bientôt plus besoin.

Il jeta un regard en coin, rayonnant de bonheur.

— C'est tout simple, n'est-ce pas ? Et une si belle raison d'espérer.

Markus en restait comme deux ronds de flan, ce qui n'était pas

tragique en soi ; le problème, c'est qu'il ne savait pas quoi répondre.

— Vous ne dites rien, remarqua le chauffeur au bout d'un moment.

— Euh, non… C'est que… je suis encore abasourdi par cette logique, parvint-il à prononcer péniblement.

Il observa son voisin à la dérobée. Il y croyait dur comme fer, cela ne faisait pas de doute.

— Je n'ai pas l'impression que vous partagiez cet espoir.

L'homme au visage duveteux lui jeta un regard soupçonneux.

— Faites-vous partie de ceux qui ont de bonnes raisons de craindre le retour du Seigneur ?

— Non, répondit Markus, qui ne put s'empêcher de tousser. Absolument pas. Je n'ai aucune raison de me faire du souci.

— C'est bien.

— Toutefois, poursuivit-il, je me demande pourquoi Dieu, qui nous a donné le pétrole, en a placé la majeure partie chez les musulmans.

Il aurait peut-être mieux fait de ne pas poser cette question, se dit-il un instant plus tard, lorsqu'il se retrouva au bord de la route avec son sac à dos, les yeux rivés sur le camion qui s'éloignait et les oreilles bourdonnant encore du claquement de la portière. Ça sentait la poussière et les gaz d'échappement. Lorsque le camion eut disparu, il régna tout à coup un très grand silence.

CHAPITRE 48

Un fourbe. Un vrai fourbe. Ce fils de pute n'avait pas du tout pris la route promise sur l'aire de repos. Il avait menti, pour s'emparer des deux bidons de gazole. Eh bien, il fallait espérer que, si son Seigneur revenait un jour, il lui sonnerait les cloches !

Markus avait d'abord marché dans la même direction, jusqu'à une borne près de laquelle se dressait un panneau indicateur. Le nom qui y figurait lui était inconnu. Il avait alors dû consulter longuement sa carte pour comprendre qu'il n'était pas sur le bon chemin. À vol d'oiseau, il lui restait encore une centaine de kilomètres pour atteindre son but. Et toujours pas un véhicule à l'horizon.

La marche lui avait donné soif et faim. Il s'assit par terre, s'appuya contre la borne, but quelques copieuses gorgées d'eau et mangea un quignon de pain dur avec un bout de saucisson sec. Puis il fixa le vide et se demanda que faire.

La situation lui semblait extrêmement grave. Selon toute apparence, il n'y avait pas une seule habitation dans un rayon d'au moins cinquante kilomètres. Ses réserves n'étaient pas bien importantes, la nuit allait bientôt tomber, il ignorait si des bêtes sauvages vivaient dans les parages et, le cas échéant, comment s'en protéger. Il n'y avait pas de quoi rigoler.

Il fouilla dans son sac à dos. Le portable était toujours chargé mais il ne trouvait pas de réseau. Super ! Si seulement il avait pu s'agir d'un de ces appareils équipés d'un GPS…

Markus avait au moins pensé à emporter la boussole. Il consulta de nouveau la carte. Il devait d'abord revenir sur ses pas, même si cela lui faisait mal, puis longer la route encore un bon moment. Si une voiture se présentait, il devrait l'arrêter par tous les moyens, quand bien même il lui faudrait pour cela se planter au milieu de la chaussée en hurlant à tue-tête et en faisant de grands signes.

Mais aucune voiture ne se présenta. Il marcha pendant une éternité au bord de la route sans apercevoir une seule maison ni entendre une seule machine. Chaque fois qu'il vérifiait sur la carte, il constatait qu'il avançait moins vite qu'il ne l'espérait. Il faisait de plus en plus sombre. Et de plus en plus froid.

Sur une sorte de parking de fortune, il aperçut un grand coffre en bois marron, détérioré par les intempéries, cerné par les mauvaises herbes, qui contenait un reste de sable, juste assez pour en couvrir le fond.

Certes, on pouvait y dormir. Aucun doute. Savoir si ce serait confortable, c'était une autre question. Cela paraissait peu probable. Mais, surtout, il y avait de quoi devenir claustrophobe.

On pouvait fermer le couvercle. C'était parfait contre les animaux sauvages de toute taille, bien entendu. Mais pouvait-on également l'ouvrir ? Et pouvait-on respirer à l'intérieur ?

Markus examina le couvercle de plus près. Bon, tant que personne n'y touchait, ne mettait de cadenas ou de barre, il arriverait à l'ouvrir. Par précaution, il sortit la pince de son sac à dos et tripota le crochet jusqu'à ce qu'il casse. Ça allait déjà mieux. Il ne fermerait vraisemblablement pas l'œil de la nuit mais il arracha néanmoins toutes les herbes et les mousses qu'il put trouver pour rembourrer le fond du coffre.

Puis, contre toute attente, il dormit comme un mort.

C'est d'ailleurs aussi l'effet qu'il se fit le lendemain matin – rompu, brisé, raide. Le terme d'« inconfortable » ne suffisait pas ; chaque muscle de son corps lui faisait mal.

Aucun moyen de se laver. Bon, ce n'était pas très grave. Pour le moment, personne ne serait incommodé par les mauvaises odeurs. Et si une voiture se présentait, il se contenterait d'une petite place sur le plateau à l'arrière.

Il mangea encore un peu de pain fabriqué dans les fours de Bare Hands Creek – il aurait donné un empire pour une tasse de café – puis se mit en marche. Ses jambes paraissaient rouillées, ses muscles protestaient à chaque pas.

Le croisement repéré sur la carte donnait sur un chemin de terre. Cela se pouvait-il ? Il examina la carte avec minutie, continua même un bout de chemin sur la route qui obliquait en effet légèrement vers le nord-ouest… Non, il ne se trompait pas.

Était-il judicieux de prendre ce chemin ? Il ne risquait pas d'y rencontrer de voiture puisque, sur la route déjà, on pouvait passer une demi-journée sans en apercevoir une seule. Prendre ce chemin, c'était se condamner à une marche solitaire.

D'un autre côté, il ne voyait pas d'autre possibilité. S'il restait sur la route, il devrait retourner à Pendleton, ce qui représentait soixante-dix bons kilomètres.

Il se creusa les méninges pendant un moment mais ne découvrit pas d'alternative. Bon, eh bien, dans ce cas… Il irait à pied, c'est tout.

Au début, il y prit même plaisir. Une fois qu'il eut trouvé son rythme, il marcha d'un pas régulier, perdu dans ses pensées, et le tout lui parut faisable.

Puis vint la première côte.

Il monta et fut bientôt à bout de souffle. À ce moment-là, la pente

devint encore plus raide. Ce sentier était-il prévu pour des véhicules ou seulement pour des ânes ? Bon sang ! Pour ne rien arranger, le soleil fit son apparition ; il se mit à transpirer. Il devait s'arrêter de plus en plus souvent, hors d'haleine, assailli par des insectes qu'il n'avait pas la force d'écraser. Le soleil poursuivit sa course, commença vraiment à taper. Markus aurait volontiers marché torse nu, mais il craignait les brûlures et les innombrables piqûres qui en auraient résulté, donc il garda son T-shirt trempé depuis longtemps.

À midi, il avait vidé sa première bouteille d'eau ; il ne lui en restait plus qu'une. Que faire une fois qu'il l'aurait terminée ? Jusqu'à présent, il n'avait aperçu ni source ni ruisseau. Et quand bien même c'eût été le cas, il ignorait si l'eau était potable.

Les bretelles de son sac à dos improvisé lui entaillaient profondément les épaules. La peau en dessous des poignées était rougie ; par endroits, on voyait déjà des hématomes. Ce n'était pas un vrai sac à dos, après tout, et il s'en rendait compte.

Il fit une pause et s'efforça de déterminer sa position. Il ne pouvait pas y arriver avec exactitude, la carte en sa possession n'étant pas assez précise, mais il en retira du moins l'impression qu'il n'avançait pas assez vite. Il s'arrêtait trop souvent, voilà le problème. D'un autre côté, il avait besoin de souffler parce qu'il était épuisé.

Qu'est-ce que ça pouvait être fatigant, la marche ! Depuis quand n'avait-il pas couvert une telle distance ? L'avait-il jamais fait une seule fois dans sa vie ? À l'école, on organisait des excursions, mais elles ne dépassaient pas dix, douze kilomètres, si ?

Sinon, il avait toujours recouru à des moyens de transport. Il y avait de quoi avoir honte quelque part.

À midi, la chaleur l'obligea à chercher refuge sous un arbre. Il piqua un petit somme. Même l'ombre était chaude, seul le sol restait frais. On avait du mal à croire qu'on était seulement en mars.

Avant de se remettre en route, il fouilla de nouveau dans son sac à dos. Les carnets de Block – continuer à les trimballer n'avait pas beaucoup de sens. Il les sortit et les posa par terre. Ensuite les outils. Les tournevis ne pesaient pas beaucoup, la pince universelle était indispensable. La pince-monseigneur était lourde mais elle pouvait servir d'arme ; il ne voulait donc pas y renoncer. Y avait-il quoi que ce soit dont il pût se passer ? Le marteau peut-être.

Il prit une nouvelle fois un des carnets en main. Il ne s'agissait que d'un prétexte pour rester assis encore un petit moment. Il remarqua qu'en secret il n'avait pas abandonné l'espoir de comprendre comment Block avait fait pour découvrir du pétrole, de constater qu'il avait raison et Taggard tort. Et si l'illumination lui venait ici, en plein désert, au bout du monde, pendant la traversée d'un no man's land – voilà qui mériterait d'être chanté par de futurs poètes.

Malheureusement, tout se passa comme d'habitude. Il feuilleta des tableaux remplis de chiffres dont il n'entrevoyait pas le sens, étudia des diagrammes dont il ignorait la signification et lut des concepts qui ne lui parlaient pas. Pourrait-on jamais prouver que ces inscriptions ne signifiaient vraiment rien ? Qu'elles n'étaient que le produit d'une imagination à la dérive ?

Il déchiffra une réflexion que Block avait notée de son écriture minuscule et énergique : « Je ne vais pas me laisser abattre. Jamais, jamais, jamais. Aujourd'hui, j'ai reçu la visite du prêtre, qui voulait me convaincre d'arrêter. C'est une bonne pâte, qui n'a jamais joué un mauvais tour de sa vie ; il ne sait pas ce que c'est, des mains sales. Pourtant, il a des élancements, ça se voit. Et, en plus, c'est un bidagnol. »

Markus entendait carrément la voix de Block, son accent autrichien rocailleux ; il crut de nouveau ressentir la certitude que le vieil homme irradiait et qui le rendait si fascinant.

Tout à coup, il fut convaincu de venir à bout de cette marche. Qu'y avait-il là de bien difficile ? Il suffisait de faire un pas puis un autre et ainsi de suite. Tant qu'il faisait un pas après l'autre, tout allait bien. Il ne s'agissait que de cela, du pas suivant. Pas la peine de s'imaginer à des kilomètres, des milles ou toute autre unité de mesure de toute façon difficile à se représenter ; cela vous déprimait sans raison. Il suffisait de penser au pas suivant, de le faire et ainsi de suite.

Il se leva, se sentant littéralement pousser des ailes. Non, il n'abandonnerait pas ces carnets ici. Il les remit dans son sac à dos. Cela ne faisait pas une grande différence. Il passa de nouveau les bretelles à ses épaules et fit un pas, puis le suivant, puis encore le suivant.

Au bout d'un moment, le sentier se mit à descendre. Au début, il trouva cela plus facile mais, rapidement, il eut des douleurs dans les genoux à chaque mouvement et ses pieds commencèrent à lui faire mal. Les chaussures, prévues pour l'hiver, étaient de toute façon bien trop chaudes ; il avait l'impression qu'elles étaient remplies d'eau. Le pas suivant requérait une grande force de volonté.

Puis le chemin remonta. Pour on ne sait quelles raisons insondables, il était recouvert de graviers sur plusieurs kilomètres. Comme il était large et semblait aménagé pour la circulation, Markus se prit à espérer qu'il arriverait bientôt dans une zone habitée. Mais le gravier s'interrompit brutalement, le sentier rétrécit de nouveau et serpenta à travers des fourrés.

Par moments, Markus trébuchait et avait du mal à se rattraper. Il avait mouillé son deuxième T-shirt et l'avait posé sur sa tête, néanmoins le sang lui battait dans les tempes. Parfois, il pataugeait dans des fonds boueux ou bien des branches lui fouettaient les bras et

le visage. Les piqûres d'insecte le démangeaient ; quand il se grattait, c'était pire. Il avait remonté ses bords de pantalon, ses genoux étaient couverts d'égratignures et ses chevilles de boutons.

Des fonds boueux ? Il se traita d'imbécile. Au gué suivant, il remonta le fil de l'eau, pénétra dans le sous-bois, se fraya un chemin entre les buissons et parvint à une mare. Il sortit la bouteille en plastique vide et la plongea dans l'eau, qui se révéla néanmoins boueuse, brune, trouble.

Il la vida, chercha un mouchoir dans le sac à dos et tenta de filtrer l'eau, qui garda pourtant un aspect dégoûtant lorsqu'il eut rempli la bouteille.

Il se laissa tomber par terre, découragé. Tout à coup, il se jugea stupide, idiot. Sans doute s'était-il égaré depuis belle lurette sans même l'avoir remarqué.

Sacré nom d'un chien ! Et ces piqûres d'insecte sur tout le corps qui le rendaient fou. Il avait l'impression d'avoir les pieds en sang ; peut-être était-ce en effet le cas ; en fait, il ne voulait pas vraiment le savoir.

Voilà qu'il était à nouveau attaqué par un de ces maudits moustiques, énormes et importuns. Il essaya de l'écraser mais le manqua.

Il était à bout de forces. Il fallait être réaliste. Ne penser qu'au pas suivant, tu parles ! Des sottises, tout ça. Toutes ces méthodes pour se motiver, ce discours de psy qu'on lui avait servi lors d'un séminaire de marketing, rien que des conneries. La seule chose qui reste en fin de compte, c'est que tu es tout seul dans la merde et que tu ne sais pas quoi faire.

Il posa le sac à dos, l'ouvrit et en sortit son portable. Nom de Dieu – il captait un réseau ! L'écran affichait : *Welcome !*

Attends ! Attends ! Un frisson le parcourut. Les secours n'étaient pas loin, il suffisait de taper sur quelques touches, mais… Il y avait un grand mais. On allait peut-être le sauver. Mais, après, on allait aussi l'arrêter. S'il tapait sur ces touches, son chemin s'arrêterait là. Il aurait fait tout cela pour rien. Tous ces pas. Tout cet effort.

Il caressa le petit appareil. Si minuscule, couvert de transpiration, dans le creux de sa main. Il observa les touches en plastique avec des chiffres dessus. Déjà, des données digitales circulaient quelque part entre lui et un récepteur radio. À l'aide de ces signaux, on pourrait le localiser, à quelques mètres près.

Quel sens revêtait son aventure s'il n'y survivait pas ? Peut-être un insecte lui avait-il déjà injecté un venin qu'il ne pouvait combattre seul. Peut-être avait-il attrapé le tétanos en s'égratignant aux épines ? La nature regorgeait de dangers dont il ignorait vraisemblablement la plupart.

Il devait appeler les secours. Maintenant. Pendant qu'il avait encore du réseau. Dans quelques kilomètres, il serait peut-être trop tard. Il suffisait de composer le numéro et tout serait réglé.

En prison ? Ce n'était pas si grave, après tout. Il ne prendrait pas grand-chose pour être entré aux États-Unis de manière illégale. Quant aux autres infractions, est-ce qu'elles comptaient encore ? Oui, sans doute comptaient-elles encore.

Une pensée fit surface telle une baleine qui remontait lentement. Un millier de voix angoissées s'efforçaient de la repousser, voulaient le contraindre à composer le numéro des urgences, 9-1-1, c'était si facile…

S'il leur cédait, il n'apprendrait jamais pourquoi son père avait dû mourir.

Quelque chose courut sur sa joue, mais ce n'était pas un insecte, c'étaient des larmes. D'un geste douloureux, comme arthritique, il éteignit le portable. Saisi d'une rage incontrôlable, il referma les doigts dessus, le serra dans son poing, jeta le bras en arrière et catapulta le téléphone très loin entre les arbres pour ne plus jamais le revoir.

Puis il se colla la main sur la bouche, d'où sortait un son mi-rire, mi-sanglot. Et il resta assis un bon moment dans cette position, jusqu'au moment où il se sentit la force de se relever et de poursuivre son chemin.

Quand le soleil finit par descendre vers l'horizon, il ne se demandait même plus s'il devait faire un pas devant l'autre. Ses pieds s'exécutaient par automatisme. Ses pensées s'étaient éteintes. Il se traînait, amorphe et léthargique, tout au plus gagné par la prémonition de sa mort prochaine.

L'obscurité se fit. Il chercha un endroit où passer la nuit. Il y avait un moment qu'il ne s'inquiétait plus des bêtes sauvages. Il ôta ses chaussures et ses chaussettes, examina la plante de ses pieds couverte de cloques, quoique moins qu'il n'avait craint, mangea le reste de ses provisions, but encore un peu d'eau, s'allongea et s'endormit.

Il fut réveillé par la lumière qui lui chatouillait le visage. Il se redressa comme un robot, évalua l'état de ses pieds, remit ses chaussettes, ses chaussures, puis se leva. Il ne savait plus pourquoi il s'obstinait. Il avait renoncé à y réfléchir. Il s'obstinait, voilà tout.

Il faisait plus frais que la veille. Les quelques branches qui le frappaient au visage étaient mouillées, elles humectèrent sa peau. Cela faisait du bien.

Un pas après l'autre. Il trouva un rythme qui formait plus qu'une succession de pas, un rythme qui signifiait une locomotion. Une sensation étrange montait en lui, le sentiment puissant, archaïque, de

participer à une tradition séculaire, une tradition plus vieille que lui, plus vieille que tout ce qu'il avait connu jusque-là. C'était comme si le souvenir de temps ancestraux refaisait surface, comme si ses cellules se souvenaient qu'elles descendaient de chasseurs ayant parcouru pendant des millions d'années les savanes d'une planète jeune.

Ses doigts attrapèrent des feuilles, de petites pousses vertes et fraîches, les arrachèrent, les portèrent à sa bouche. Il mâcha, sentit leur goût amer, humide, et les avala avec un étonnant sentiment d'évidence.

Le chemin gravit une montagne et lui offrit un aperçu de l'étendue démesurée de la forêt qu'il traversait. D'un côté de l'horizon, des pointes lointaines en granit gris ; de l'autre, un bandeau froissé de couleur jaune ; et entre les deux, rien que la forêt, la forêt déployée sur des coteaux qui se succédaient à perte de vue sous un ciel infini, couvert de nuages de plomb. Il n'y avait pas un souffle de vent, pas un bruit ; un océan d'arbres l'encerclait de son calme diamantin. Une fine vapeur baignait les vallées, pareille à du lait. Une corneille passa au-dessus de lui en croassant. Le monde semblait respirer.

L'ombre de nuages glissa sur des sommets. Le ciel était un tableau, la stridulation des cigales une mélodie. Chaque pas qu'il faisait ou ne faisait pas appartenait à ce spectacle, représentait une note dans le chant de la Création qui renaissait à chaque instant, éternellement jeune, familier et pourtant encore jamais entendu.

L'espace d'un instant sublime, il fut libéré de toute peine, oublia toutes ses douleurs – non, il ne les oublia pas. Il les accepta. À cet instant, il comprit, d'une manière qu'il n'aurait pu expliquer à personne, que toute cette souffrance avait été nécessaire et que ce qu'il voyait en valait la peine. En vérité, il ne voyait pas, il reconnaissait. Il observait la nature et se voyait lui-même. Il ne parvenait pas à se concevoir en dehors d'elle. Où cessait-il et où commençait le monde ? L'air dans ses poumons faisait-il partie du monde ou lui appartenait-il ? Et pour combien de temps ? Les peaux mortes relevaient-elles encore de son corps ou les avait-il déjà rendues au monde environnant ? Impossible de tracer une limite. C'était une frontière fuyante, un continuum, un ensemble.

Comment pourrait-on se battre contre le monde, lui arracher quoi que ce soit, le soumettre sans se nuire à soi-même ? Impossible. Il aperçut un oiseau de proie qui tournoyait dans les airs et le sentit dans son sang. Il aperçut au loin la cime de sapins qui se balançaient sous l'effet d'une bourrasque et les sentit dans son ventre. Pendant un instant magique qu'il ne devait plus oublier, il ne forma qu'un avec l'univers.

Ce soir-là, il atteignit Crooked River Pass, un petit hameau

construit autour d'un pont qui enjambait un mince filet d'eau. Le sentier qu'il avait emprunté s'arrêtait exactement au Farsight Institute.

Le grillage qui entourait l'ensemble du terrain était couvert de panneaux aux inscriptions éloquentes : *Farsight Institute. Domaine privé. Entrée interdite. Terrain sous surveillance. Attention – expériences scientifiques. Danger de mort !*

Bon, mis à part qu'il faisait encore jour, Markus n'avait de toute façon pas eu l'intention de s'y introduire dès son arrivée. Il se retira dans la forêt, chercha et trouva un arbre d'où il aurait une bonne vue et grimpa au tronc, non sans s'émerveiller lui-même de ses aptitudes.

Puis il attendit en se reposant et en observant l'institut.

Le terrain, étendu, ressemblait à une ferme et, en même temps, pas tout à fait ; plusieurs bâtiments paraissaient trop techniques.

Il repéra des étables et une maison ; dans l'angle opposé, une butte allongée donnait l'impression d'abriter une installation souterraine. Un accélérateur de particules ? Un stand de tir ? Ou simplement un bowling ? Il n'y avait pas moyen de savoir.

Où pouvaient bien se trouver là-dedans des archives contenant des dossiers techniques ? Des plans dérobés par exemple. Difficile à dire. Markus imagina une cave, située sans doute sous l'un des bâtiments principaux.

Cela étant, tous ses efforts étaient peut-être vains et les dossiers de son père entreposés ailleurs depuis bien longtemps. Mine de rien, sa mort remontait à vingt ans. Il avait pu se passer beaucoup de choses dans l'intervalle.

À supposer que Taggard ne se soit pas trompé.

Le regard de Markus errait sans relâche sur le terrain devant lui. Dans un sens, le paysage lui paraissait connu. La chaîne de montagnes à l'arrière-plan, les sommets enveloppés de glace… Sans doute avait-il vu quelque part une photo de l'institut. Le nom aussi éveillait en lui un écho, comme s'il l'avait entendu par le passé. Seulement quand ? Où ? Pas moyen de se rappeler.

À vrai dire, le site donnait l'impression d'être en ruine, oui, à l'abandon. L'herbe arrivait à hauteur des genoux, plusieurs toits semblaient prendre l'eau et, partout, les ronces recouvraient des déchets rouillés et couverts de poussière.

Cependant, quand le soir tomba, des lumières s'allumèrent à l'intérieur de la maison. L'institut n'était donc pas abandonné, même s'il n'y régnait pas non plus une grande activité de recherches.

Markus élabora un plan d'attaque tant qu'il y voyait encore. Il ne semblait pas y avoir de chien ; il n'apercevait pas non plus de niche. Ni aucun système de défense ou d'alarme, aucune sirène, aucune trompe ni aucune rampe de projecteurs. Il ne distinguait qu'une série

de caméras vidéo sur lesquelles clignotaient des diodes rouges et qu'il était bien tenté de prendre pour des leurres. Que voulait-on voir avec des caméras une fois la nuit tombée ? En outre, elles étaient disposées sans logique apparente.

Il découvrit un endroit où il lui parut possible de franchir la clôture sans trop de difficulté et sans se faire remarquer : un angle où le grillage rouillé était de toute façon déjà à moitié plié. Une fois qu'il l'aurait passé, il longerait à tâtons la butte de terre, contournerait ensuite la grange en bois dont la porte était munie, comme il avait pu le remarquer, d'un grand cadenas. Après, il devrait marcher un peu à découvert pour atteindre un bâtiment tout en longueur, construit perpendiculairement à la maison, peut-être un grand atelier. Une énorme annexe en briques, semblait-il, avec un sous-sol et des barreaux aux fenêtres. S'il avait voulu conserver des archives quelque part, il aurait choisi cette cave.

Lorsqu'il fit trop noir pour continuer à peaufiner son plan, il se contenta d'attendre. D'abord avec impatience parce que le temps refusait de s'écouler, puis enfin avec un calme inhabituel et profond qui semblait prolonger ce qu'il avait ressenti au cours de la journée. De manière tout à fait étrange, il n'éprouvait aucune fatigue. Mais pas non plus de nervosité. Il savait tout simplement qu'il allait s'introduire à l'intérieur de ce domaine, basta.

Au bout d'un certain temps, les lumières s'éteignirent. Il aperçut encore pendant un moment une lueur faiblarde et jaunâtre à l'un des vasistas, puis celle-ci disparut à son tour. Quel que fût l'occupant de cette maison, il venait de se mettre au lit. Dans une demi-heure, il dormirait à poings fermés.

Markus se laissa glisser le long du tronc et, une fois à terre, se retrouva plongé dans une obscurité inhabituelle. Il dut tâtonner pour ouvrir son sac à dos et y prendre sa lampe torche, qu'il régla sur l'intensité minimum et coinça entre son épaule et son cou le temps de sortir ses autres outils. La pince-monseigneur bien entendu, comme un vrai cambrioleur. Il la porterait à la main. Les tournevis et la pince universelle, qui trouvèrent place dans la poche de son blouson. Des gants auraient été les bienvenus mais il n'en avait pas. Il n'y avait pas songé en quittant la maison de Taggard et, quand bien même, il n'en aurait sans doute pas trouvé d'appropriés.

Peu importait de toute façon. Il se moquait de laisser des empreintes digitales cette nuit.

Il attendit trois quarts d'heure puis se mit en mouvement avec prudence, le rayon de la lampe torche dirigé vers le sol. Le grillage ne présenta en effet aucune difficulté : il découpa quelques mailles et les autres se rompirent d'elles-mêmes, tellement elles étaient rouillées.

Il tendit l'oreille après que le grillage se fut écarté dans un léger

bruit de métal. Rien. Pas une lumière, pas un son, pas un cri. Bien. Il continua.

Sans se presser. Il glissait un pied devant l'autre, assurait chacun de ses pas, se déplaçait avec lenteur. Mieux valait avancer lentement que cogner un objet qui ferait du bruit. Une telle prudence n'était pas inutile : il se prit bel et bien les pieds dans un fil de fer qui avait dû faire partie d'un emballage. En tout cas, ce n'était pas un piège.

Arrivé à l'entrée du sous-sol, il s'arrêta, le dos plaqué contre le mur du bâtiment annexe, en attendant que son souffle et son pouls se calment. Ensuite, il descendit les marches qui menaient à la cave et éclaira la serrure.

L'espace entre la porte et l'encadrement permettait de glisser la pince-monseigneur. Quand il appuya sur la barre, la porte gémit à fendre le cœur puis le pêne se libéra dans un crissement.

La nuit semblait amplifier tous les bruits. Il remonta les marches quatre à quatre et écouta si quelqu'un bougeait. Ce coup-ci, il n'avait pas été discret.

Au bout d'un quart d'heure qu'il avait passé prêt à fuir, le silence régnait toujours. Bien entendu, d'où il était, il ne pouvait pas savoir si quelqu'un n'était pas justement en train de téléphoner à la police, mais son instinct lui disait le contraire. Markus conclut que son intrusion était jusque-là passée inaperçue.

Il ralluma la torche, redescendit les marches, poussa la porte de la cave. Ça sentait le bois et les copeaux, les produits chimiques et la moisissure. C'était donc bien un atelier, mince ! Du moins en partie.

Dans la lueur de la lampe, il aperçut un étroit couloir rectiligne avec des portes des deux côtés. Il essaya de les ouvrir les unes après les autres. Il n'y en avait pas une seule de fermée. La première à gauche donnait sur une sorte de chaufferie, celle de droite sur des étagères couvertes de pots de peinture ou de produits équivalents. Derrière la deuxième porte de gauche se trouvait une citerne et derrière celle de droite…

Dans les films, les héros s'écriaient volontiers « bingo ! » quand ils avaient trouvé ce qu'ils cherchaient et Markus avait toujours jugé cette exclamation ridicule. Pourtant, à présent, il fut tenté de les imiter.

Devant lui, une pièce de six mètres sur quatre peut-être, aux murs entièrement cachés par d'antiques fichiers en bois massif.

— Eh bien, voilà ! murmura-t-il, ce qui lui parut une expression tout à fait appropriée.

Il inspecta la face avant des meubles. Chaque tiroir portait une inscription dans un cercle, un numéro qui ne lui disait rien.

En outre, chaque tiroir était verrouillé.

Markus ferma la porte et introduisit la pince-monseigneur dans un

des fichiers. Quel instrument merveilleux. Un petit bruit sec et le premier tiroir, rempli de dossiers suspendus, s'ouvrit.

C'était plutôt le bazar. Selon toute vraisemblance, les numéros correspondaient à un ordre chronologique et il devait y avoir quelque part un fichier central ou une banque de données qui permettait de chercher un dossier de manière ciblée. Un registre du style : « Invention d'Alfred Westermann, Allemagne (volé) ; voir numéro 20 345. »

Cependant, ce fichier central ne semblait pas se trouver ici. Dommage. Il avait cru toucher au but.

Que contenaient donc ces dossiers à vrai dire ? Il en sortit un et le feuilleta. Il s'agissait apparemment d'un ensemble d'expériences sur la culture de plantes quelconques. Datées du mois de janvier 1988. Il n'était pas écrit de quoi il retournait, juste une mention relative à…

Markus perçut un drôle de bourdonnement tout près de lui ; il allait se retourner quand il entendit « clac » et que le dossier lui échappa des mains.

Et il se retrouva cloué au fichier le plus proche.

Un clou, en effet ! Assez grand pour crucifier quelqu'un et jailli du néant…

— Pas de gestes brusques, je vous le conseille, dit une voix de femme, grave et rauque. Je tiens une cloueuse électrique à la main. Avec ça, je peux vous tuer aussi bien qu'avec un pistolet – mais ça fera beaucoup, beaucoup plus mal.

CHAPITRE 49

La femme, qui pouvait avoir dans les quarante-cinq ans, était taillée comme un bûcheron. Elle portait un pantalon de survêtement et un T-shirt sans manches qui mettait en valeur ses bras puissants. La machine qui bourdonnait entre ses mains semblait lourde ; en tout cas, l'orifice où Markus voyait déjà briller la pointe du prochain clou oscillait de manière instable.

Et l'appareil était muni d'un câble qu'elle avait dû brancher dans le couloir. Bizarre !

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle, le souffle lourd. Et que faites-vous ici ?

Markus s'efforça de sourire pour la rassurer.

— Eh bien, dans un certain sens, on pourrait dire que je suis un cambrioleur. Cela étant, je cherche seulement à récupérer un bien qui m'appartient et qui se trouve peut-être ici…

Involontairement, il avait baissé les mains, ce qui fit sursauter la femme et l'amena à presser sur la détente. Clac, clac, et deux clous sifflèrent tout près de sa tête.

— Pas un geste ! hurla-t-elle.

Markus se métamorphosa en statue quoiqu'il brûlât d'envie de vérifier s'il avait bien entendu et si les deux clous avaient en effet pénétré dans le béton derrière lui. Il avait d'abord éprouvé du respect pour la cloueuse parce qu'il avait cru que la femme savait s'en servir. Maintenant, il éprouvait une vraie peur parce qu'il semblait que, justement, elle ne savait pas.

— Écoutez, je n'ai pas l'intention de vous agresser. Vous ne pourriez pas écarter un tout petit peu cette machine ? Juste par précaution ?

Elle haletait toujours.

— Sûrement pas.

Quelle situation à la con ! Markus hocha la tête avec calme.

— D'accord, comme vous voulez.

Il avait de nouveau les mains en l'air.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ?

Elle le dévisageait, les lèvres pincées, ne sachant manifestement pas que faire. Super ! Il n'était même pas question de dire, comme dans les films policiers : « Maintenant, remontez devant moi, à pas lents et les bras en l'air, pour que je puisse appeler la police », car le câble de sa machine ne mesurait que deux mètres.

Bref, il s'agissait d'une situation qui requérait un discours de vente.

— Écoutez, dit Markus pour commencer, nous pourrions discuter. Rien que discuter. Nous ne parviendrons jamais à une solution si nous ne discutons pas. Et nous devons trouver une solution ; sinon, nous serons encore ici au lever du soleil.

— Oubliez vos trucs ! lança-t-elle.

— Loin de moi l'envie de recourir à des trucs, vous pouvez me croire, lui assura Markus, qui avait pourtant désagréablement conscience que les astuces rhétoriques et les techniques commerciales qu'on lui avait enseignées pouvaient bien entendu être qualifiées de trucs, ce que faisaient d'ailleurs les professionnels de la distribution. Dites-moi, qu'est-ce qui pourrait vous convaincre que je ne suis au fond qu'un brave garçon ? Je n'ai pas d'arme sur moi. Si vous le souhaitez, je peux faire un pas en avant – les mains en l'air, bien entendu – pour que vous puissiez me fouiller.

La cloueuse sursauta.

— Restez où vous êtes !

— C'est bon, je ne bouge pas.

Elle n'avait aucun plan, c'était certain. Elle était dépassée par la situation.

— Je vous fais une autre suggestion : je vous donne mon nom. Je m'appelle Markus Westermann. Je pourrais vous montrer mon passeport ; il est dans la poche intérieure de mon blouson. C'est délicat, je sais. Mais si je vous promets de bouger seulement une main et, de plus, très lentement… ?

À cet instant, le bourdonnement de la machine cessa. Elle écarquilla les yeux.

— Merde ! hurla-t-elle.

— C'est bon, Bernice, dit une voix provenant du couloir. Tu peux poser ton engin. Je le connais.

Bernice baissa la cloueuse et se retourna en soufflant de rage. Elle semblait avoir complètement oublié l'intrus.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu as perdu la tête ? Dans ton état…

— Calme-toi.

Markus n'en croyait pas ses oreilles. Cette voix !

Une main tenant la prise à l'autre extrémité du câble apparut dans l'encadrement de la porte, aussitôt suivie par sa propriétaire.

C'était Amy-Lee.

Enceinte jusqu'au cou.

— Toi ? s'écria Markus avant de se rappeler où il avait déjà vu ce paysage et ces chaînes montagneuses. Nous sommes dans le ranch de ton père !

Comment était-ce possible ? Avait-il atterri au mauvais endroit ?

À l'époque, il ne s'était jamais demandé où l'avion s'était posé exactement ; et, depuis son départ de Bare Hands Creek, il n'aurait pas imaginé, même en rêve, qu'il se dirigerait vers ce lieu…

— Pour être tout à fait exacte, nous sommes dans mon petit ranch à moi, dit Amy-Lee.

Elle ne portait qu'une robe de nuit et un léger peignoir rose.

— Néanmoins, comme c'est lui qui me l'a offert, on peut dire : oui.

— Mais comment se fait-il… Je pensais qu'il s'agissait du Farsight Institute. Du moins est-ce écrit sur le grillage et…

— Tu vas prendre froid, Amy-Lee, l'interrompit Bernice.

— Je n'ai pas froid, répondit Amy-Lee en fixant la femme aux bras musclés. Pourrais-tu nous laisser seuls un moment ?

À ce moment seulement, Bernice se rappela la présence de l'intrus. Elle se retourna et dévisagea Markus d'un air méchant.

— Avec ce mec ? Ici en bas ? Non.

— Je te promets que, dans cinq minutes tout au plus, je suis remontée.

— Jamais.

— Bernice !

La femme taillée comme un bûcheron posa la cloueuse par terre en tenant le fil.

— Cinq minutes. Sinon, je redescends.

Amy-Lee s'appuya contre le montant de la porte, les bras croisés sur son énorme ventre.

— Bernice est ma sage-femme, expliqua-t-elle. J'aimerais accoucher à domicile si c'est possible.

Markus hocha la tête.

— Je dois reconnaître qu'il s'agit d'une sage-femme extrêmement attentionnée.

— On peut le dire, en effet.

Amy-Lee l'examina des pieds à la tête.

— Mais raconte-moi… Je ne sais pas comment m'exprimer. Je ne me serais jamais attendue à te surprendre dans ma cave. Qu'est-ce que tu peux bien faire ici ? Entre nous, tu es dans un sale état.

Markus baissa le regard sur ses vêtements. Ce dernier point ne faisait aucun doute.

— C'est une histoire assez longue. Je crains que cinq minutes ne suffisent pas.

Il la regarda.

— Tu es magnifique, si je peux me permettre.

— Merci, répliqua-t-elle avec froideur. Mais, en bon commercial, tu devrais savoir qu'il n'y a rien qu'on ne puisse expliquer en trente secondes. Alors ?

Elle était encore plus belle que dans son souvenir. Ce qui tenait sûrement à sa grossesse. À bien regarder son ventre, il se dit qu'elle avait dû trouver le bon étalon assez vite après son départ. Et il n'avait pas traîné à la rendre mère.

Et oui, sans doute appartenait-il à la bonne famille. Un Kennedy, un Rockefeller, un Bush ou un gars de la sorte. Markus reprit son souffle.

— Bien, en résumé : je suis à la recherche de la dernière invention de mon père. Une personne impliquée dans son assassinat m'a confié que les dossiers volés avaient été envoyés au Farsight Institute à l'époque.

Il désigna les fichiers autour de lui.

— Ici quelque part, peut-être. Si je ne me suis pas complètement égaré.

— Eh bien, tu vois, ça marche !

Elle jeta un coup d'œil songeur aux tiroirs.

— Et en plus, non, je crois que tu n'es pas égaré. Je commence seulement maintenant à comprendre comment tout s'emboîte…

— Que veux-tu dire par là ?

Elle posa une main sur son ventre et inspira profondément.

— Ouh ! Je te raconterai tout cela et, si tu le souhaites, tu pourras aussi fouiller dans ces vieilleries, mais tu n'es pas obligé de faire cela en pleine nuit… Oh, mon Dieu !

Markus l'observa d'un air soucieux.

— Ça va ?

Elle hocha la tête.

— Oui, ça ira.

— Euh, dis-moi… ce n'est pas un peu risqué de vivre toute seule en pleine brousse, rien qu'avec une sage-femme ? Je veux dire, le père du bébé pourrait au moins…

Il s'arrêta. Était-ce possible ? Le fils Kennedy, ou Rockefeller, ou Bush, l'avait-il laissée tomber ?

— Le père de mon bébé, gémit-elle, s'amuse à pénétrer clandestinement dans des maisons perdues en pleine brousse. De plus, il pue comme s'il ne s'était pas lavé depuis une semaine.

Markus la fixa du regard avec le net sentiment d'avoir les neurones débranchés.

— Quoi ?

Elle roula des yeux.

— C'est toi le père, bon sang !

— Moi ?

Markus éclata de rire.

— Comment veux-tu que ce soit possible ?

Amy-Lee haussa les sourcils.

— C'est en rapport avec le sexe, tu es au courant ? Une activité qui rappelle le forage du pétrole. Tu n'as pas oublié, j'espère ?

— Du point de vue des dates, je veux dire, précisa Markus. Une grossesse dure… non ?

— Neuf mois, exact. D'un point de vue strictement mathématique, la naissance aurait dû avoir lieu hier.

Elle caressa son ventre.

— En outre, je n'ai couché avec personne après toi. Donc ou bien tu es le père, ou bien il s'est produit un miracle médical.

Markus calcula sans la quitter du regard.

— Nous sommes en mars… moins neuf mois… juillet ! Oh là là !

C'était si proche ? Il avait l'impression que cela remontait à plusieurs décennies.

— La nuit de la coupure de courant, je pense.

— Oui, dit Markus.

Pendant une fraction de seconde, une nostalgie flotta dans l'air, le souvenir douloureux d'un moment sublime, extérieur à l'espace et au temps, d'un événement plus grand qu'eux deux, que le monde entier… Le souvenir d'une époque où ils ne savaient pas encore combien elle était belle.

Amy-Lee croisa de nouveau les bras.

— Tu n'es pas obligé de te sentir responsable à présent. Comme tu vois, je m'en sors parfaitement. Je ne te demanderai pas non plus de pension alimentaire, promis.

— Mais je me sens responsable, rétorqua Markus. Je veux dire, je suis… Je… Je ne sais pas quoi dire. Tu as disparu et…

— J'ai disparu ? C'est toi qui es parti, je te signale. Et quand j'ai appris ton accident, on m'a tout de suite précisé que tu t'étais envolé.

Elle haussa les épaules.

— J'ai compris. C'était de ma faute au bout du compte.

— Quoi ? Non ! Ce n'est pas du tout ce que tu crois !

Amy-Lee serra son peignoir autour de sa taille.

— Tu n'as pas besoin de faire semblant parce que tu te sens responsable, d'accord ? Je m'en sors. Je suis une femme riche ; si, moi, je ne m'en sors pas, qui le pourrait ?

Markus l'observa, déconcerté ; il ne savait toujours pas quoi dire. S'il avait pu, il se serait agenouillé devant son ventre ; et qu'il éprouve ce désir l'ébranlait encore plus que le reste. Ils avaient conçu un enfant. En ce temps-là, au cours de cette nuit magique où le monde s'était arrêté…

— Remontons, dit-elle. Tu as besoin d'une bonne douche et moi de sommeil. Par ailleurs, il commence à faire froid ici.

— Il faut que je montre ça à mon mari, dit Monika lorsque

Dorothea lui donna à lire la mise en demeure. Il est avocat, comme tu sais.

— Oh ! répondit Dorothea, ce serait gentil.

L'ami de l'ancien club de 4 × 4 de Werner – le club était maintenant dissous – avait promis de rappeler. Depuis, ils n'avaient plus entendu parler de lui. Werner en avait assez de téléphoner et de se faire éconduire par sa secrétaire.

Gabi aussi avait une idée.

— Tu peux punaiser le courrier sur ton panneau d'affichage. Je suis sûr qu'il intéressera tes clients.

À cette pensée, une sorte de décharge électrique parcourut Dorothea. Elle ressentait peut-être simplement un élan de combativité.

— Bonne idée, répondit-elle.

Elle photocopia la lettre et la fixa sur un papier rouge vif pour qu'elle saute vraiment aux yeux.

— Alors là, c'est la meilleure ! s'exclama la première cliente en entrant dans le magasin.

— Moi aussi, je vais leur écrire, lâcha une autre sur un ton indigné, mais alors un truc tellement salé qu'ils vont devoir se cacher de l'autre côté de leur miroir.

— Je vais le raconter à mon mari, dit une troisième. Il travaille pour le journal ; il n'a qu'à rédiger un article là-dessus.

Trois jours plus tard, la feuille locale qui se trouvait sur la table du petit-déjeuner dans presque tous les foyers des environs consacrait en effet une pleine page à cette affaire. Pas moyen de la rater. Un reportage sur la boutique de Dorothea, avec des photos. Un article sur la mise en demeure des supermarchés, accompagné de deux portraits sur lesquels les directeurs de filiale avaient l'air de sombres mafieux.

Et un commentaire qui appelait sans détour au boycott des deux établissements.

Deux semaines après, un jeune homme à la mine épuisée entra dans le magasin. Il se réfugia entre les étagères jusqu'au moment où il ne resta plus dans la boutique que Dorothea et lui.

— Madame Utz, demanda-t-il aussitôt, puis-je vous parler ?

Dorothea, qui l'avait déjà à l'œil, hocha la tête avec méfiance.

— Je vous en prie.

Il s'approcha d'un pas nerveux.

— Je viens de Duffendorf. Je suis le nouveau directeur de Fixkauf et je suis venu vous prier de mettre fin aux hostilités. Nous retirons bien entendu notre plainte et, si vous le désirez, nous vous servons sur un plateau la tête de l'avocat qui nous a poussés à entreprendre cette démarche. Seulement, faites cesser ce boycott. Nous sommes au bord du gouffre. Les frais de transport ont tellement augmenté, nous buvons le bouillon… Ce boycott nous casse les reins.

Dès lors, tout marcha comme sur des roulettes. Pourtant, certains jours, Dorothea ne parvenait pas à se débarrasser du sentiment qu'elle se cachait, se retranchait dans son magasin, pour se protéger d'un monde qui craquait de partout, qui lui faisait l'effet d'une horloge dont les pièces se disloquaient et dont les rouages, les axes et les ressorts volaient en éclats.

Cela faisait longtemps qu'elle ne regardait plus les informations. Quand le vingt heures commençait, elle quittait la salle de séjour. Mais ses voisins lui donnaient des journaux pour servir d'emballage. Elle avait par conséquent les titres sous les yeux toute la journée, enveloppait les salades dans des catastrophes et les carottes dans des annonces de fin du monde.

Chaque jour, une compagnie aérienne déposait son bilan. Elle ne savait même pas qu'il en existait autant. Les agences de voyages ne proposaient presque plus que des trajets en bus ou en train ; les catalogues imprimés à l'automne avaient été invalidés, les charters annulés. Celui qui voulait se rendre à Majorque avait intérêt à prendre le bateau. Une cliente raconta qu'une de ses amies, qui travaillait à l'aéroport de Palma de Majorque, se retrouvait au chômage. L'aéroport lui-même ressemblait à un train fantôme, mort et vide à faire peur.

Il était sans cesse question de pays où les fonctionnaires ne touchaient plus leurs salaires, où les retraités attendaient leurs pensions, où l'on avait supprimé les allocations de chômage. À l'est de l'Union européenne, en Pologne, en République tchèque, en Grèce, dans les Balkans, l'économie s'était effondrée – l'État ne prélevait plus d'impôts ou, quand il essayait d'obtenir l'argent nécessaire en augmentant les taxes, il étranglait encore plus les entreprises.

À la lecture de telles nouvelles, Dorothea était gagnée par le sentiment qu'un sort analogue guettait l'Allemagne.

De plus, Werner laissait entendre que de nouvelles réductions de salaire lui pendaient au nez. Il n'y avait encore rien d'officiel, mais cela se profilait. En dehors de l'effondrement dramatique des commandes, son entreprise connaissait en effet des difficultés de fabrication : on ne pouvait plus produire un certain type de moteur très important parce qu'il manquait une malheureuse pièce minuscule. Une sorte de turbine en céramique spéciale. Naturellement, Werner lui avait expliqué par le menu le pourquoi et le comment des différentes pièces et quel rôle elles jouaient. Mais, à son habitude, il avait tellement fait de digressions et il était tellement entré dans les détails qu'à la fin elle n'avait rien compris du tout. Quoi qu'il en soit, sans cette fameuse turbine, le moteur ne marchait pas. Or il n'existait qu'un seul fabricant, le propriétaire du brevet, et celui-ci avait fait faillite. À

présent, les gens du département des achats travaillaient comme des malades pour trouver une autre société disposée et surtout apte à produire cette céramique spéciale. Ils menaient déjà des négociations concernant la licence et préparaient en même temps, pour le cas où celles-ci échoueraient, une demande d'annulation du brevet pour non-exploitation. Et des mésaventures comparables se produisaient apparemment partout en ce moment.

Tout se tenait. C'était ça, le problème. Comme dans une horloge justement. Quand on supprimait un rouage, le reste cessait bientôt de fonctionner.

Elle craignait surtout que son magasin aussi ne soit touché. Si elle ne recevait plus de marchandises, elle pourrait fermer boutique. Si ses clients ne gagnaient plus assez d'argent, ils ne pourraient plus venir chez elle. Chacun représentait une pièce du mécanisme. Personne n'était à l'abri.

Werner, lui, voyait les choses d'un autre œil. Tous les soirs, il se remettait à parler de ce placement, le projet TDP. Dès que la société envoyait un mail collectif sur l'avancement des travaux, il l'imprimait et descendait dans la cuisine pour le lui lire. Depuis quelque temps, il pouvait causer pendant des heures d'engrenages, de méthodes de chauffe et ainsi de suite. Il investissait des espoirs littéralement ardents dans ce projet, ce qui mettait sa femme mal à l'aise.

Cependant, il semblait avoir pensé à tout, comme d'habitude. Ainsi quand il expliquait, par exemple, que les responsables du TDP s'efforçaient de devancer le charbon liquéfié pour s'assurer à temps des parts de marché. Comme on annonçait déjà l'arrivée du carburant alternatif, cela voulait dire qu'il fallait se presser – mais aussi, lui avait-il expliqué, qu'on n'allait pas tarder à toucher les premiers dividendes.

Pourvu qu'il dise vrai ! Si les prix du pétrole continuaient à augmenter de la sorte et les salaires à baisser, Werner ne gagnerait bientôt plus assez pour financer ne serait-ce que les allers et retours quotidiens entre la maison et le bureau.

Après une longue douche nocturne, la nuit elle-même fut brève. Quand Markus se leva, en fin de matinée, il trouva les deux femmes, assises à la table du petit-déjeuner, en train de discuter en long et en large du moment où il faudrait renoncer à une naissance à domicile et partir à la clinique pour déclencher l'accouchement.

— Nous n'en sommes pas encore là, déclara Amy-Lee. Il attend, je le sens.

— J'adore ça, les mères et leurs dons télépathiques ! répliqua Bernice sur un ton revêche. La clinique n'est pas au coin de la rue, songes-y !

Markus signala sa présence et eut droit aussitôt aux mêmes quantités phénoménales de crêpes et de bon café que les deux femmes. Bernice s'excusa de l'avoir cloué la veille et Markus, de son côté, d'avoir troublé la paix nocturne ; il avait l'impression qu'Amy-Lee l'observait dès qu'il ne regardait pas dans sa direction. Mais il se racontait peut-être des histoires. Prenait ses désirs pour la réalité.

La cuisine était extrêmement cosy ; du lambris clair couvrait les murs, la fenêtre donnait sur un décor paisible d'arbres et de buissons, l'équipement déjà ancien avait embelli avec l'âge. Une dizaine de personnes auraient pu prendre place autour de la table ; elle suffisait donc pour toutes les variétés de confitures, de compotes et de sirops qu'il devait « absolument goûter ».

Bien entendu, il n'eut pas le choix et dut raconter par le menu comment il avait fini par débarquer ici.

— C'est affreux, conclut Amy-Lee quand il eut terminé. Et tu n'as aucune idée de ce que c'est, cette invention ?

— Aucune.

— Viens, on va chercher, dit-elle.

À ces mots, il reconnut dans ses yeux la soif d'entreprendre qui y brillait autrefois. Elle repoussa sa chaise et se leva en prenant appui sur la table.

— Amy-Lee ! hurla Bernice. Tu dois te ménager. N'oublie pas que tu es au neuvième mois de grossesse. Et même au dixième, pour être tout à fait exacte.

— C'est sûr que ce ne sera pas un prématuré, rétorqua Amy-Lee.

Deux marches menaient dans un couloir au bout duquel se trouvait un bureau où personne n'avait travaillé depuis longtemps. Les meubles étaient couverts de poussière ; un calendrier datant de 1992 pendait au mur.

— Regarde ! dit Markus en montrant le logo.

Il s'agissait d'un cadeau publicitaire de la société Eurocontact. À chaque mois, on voyait le symbole d'une capitale européenne différente. Amy-Lee étudia le calendrier.

— Petit à petit, je commence à te croire.

— Et pourtant, je me crois à peine moi-même, murmura-t-il.

Tout avait l'air si sage, si anodin. Une société qui nouait des contacts en Europe, voilà tout.

Amy-Lee ouvrit un tiroir du bureau.

— Peut-être allons-nous bel et bien trouver les dossiers de ton père, dit-elle en fouillant dans un fatras de clés. Tiens, « Catalogue archives », reprit-elle en tendant l'une d'elles entre ses doigts.

Elle tint absolument à l'accompagner à la cave. La clé donnait accès à six pièces tapissées de fichiers, dont une s'appelait salle du catalogue.

Les tiroirs de la rangée supérieure contenaient des bandes magnétiques et de grandes disquettes branlantes de cinq pouces un quart.

— Génial, marmonna Markus. Aujourd'hui, ça n'existe plus, les lecteurs de disquettes.

— Tu commences à l'envers, dit Amy-Lee en ouvrant un tiroir du bas. Un petit enfant n'accède qu'aux rangées inférieures.

— De quel enfant veux-tu parler ?

— De moi ! s'exclama-t-elle. Le rêve que je t'ai raconté à New York, tu te souviens ? Ce n'était pas à Seattle. C'était ici.

Elle lui tendit une grande fiche crasseuse. Jaune pâle. Aux bords déchirés et poussiéreux. Avec de fines lignes rouges.

Tout en haut, on pouvait lire : Westermann, Alfred. Tapé à la machine.

— Je n'y crois pas ! lâcha Markus.

Il lui arracha la carte des mains.

Sur la ligne suivante, un peu en retrait, il était écrit :

Ostraction (III-2010, source : Eurocontact).

Il regarda Amy-Lee en train de se relever avec difficulté.

— Là, il faut que tu m'expliques, dit-il.

Elle s'appuya contre le fichier.

— Oui, il faut que je t'explique en effet. Alors – pour autant que j'aie compris ce que papa m'a raconté –, voici comment ça s'est passé : lorsque ma mère est tombée malade, il a entrepris l'impossible pour l'aider. Elle souffrait d'une maladie rare sur laquelle on savait peu de choses, donc il a décidé de financer des recherches. Il s'est mis en quête d'une université prête à accepter son argent et à créer un laboratoire consacré à ce domaine, mais il n'en a pas trouvé. Alors il s'est mis en tête de créer son propre institut, mais il n'a pas obtenu l'autorisation nécessaire – car il s'agissait, en fin de compte, de bactéries et de produits dangereux. Pour finir, il a découvert un centre de recherches appartenant à l'État, dont le gouvernement rêvait de se débarrasser.

Markus fit un geste vers le sol.

— Ce domaine-ci ?

— Exactement. Il s'agissait d'un institut construit à l'époque du président Carter pour mener des recherches sur les énergies alternatives, les bactéries susceptibles de produire des boues pétrolifères et d'autres substances toxiques. L'administration Reagan voulait tout simplement s'en défaire. Or, comme les installations appartenaient à l'origine à l'armée et que l'ensemble de la vallée était un terrain militaire, on lui a vendu le tout d'un bloc.

Un souvenir refit surface – Wang montrant le paysage.

— C'est pourquoi ton père m'a dit qu'il avait acheté la vallée dans

l’espoir de sauver ta mère ?

— Mais cela n’a servi à rien. Elle est décédée avant qu’on ait eu le temps de commencer les travaux les plus indispensables.

Markus examina les fichiers autour de lui avec étonnement.

— Et alors ?

— Depuis, papa n’a plus mis le pied dans ce bâtiment. En arrivant, j’ai même dû le faire restaurer.

— Incroyable, fit Markus en secouant la tête. Je ne sais vraiment pas quoi dire.

Amy-Lee posa une main sur ses reins pour se soutenir le dos.

— Dans ce cas, arrêtons de parler et trouvons enfin cette invention.

C’était un jeu d’enfant désormais. Le chiffre romain désignait la salle un peu plus loin de l’autre côté du couloir. Markus alla chercher la clé permettant d’ouvrir le fichier numéroté 1-2999 et, quelques minutes plus tard, il sortait du tiroir inférieur plusieurs gros dossiers suspendus ainsi qu’une boîte en carton sur lesquels il était écrit : *Ostraction.*

La majeure partie des documents, soit écrits à la main par son père, soit tapés à la machine, étaient rédigés en allemand. Markus les étala sur le plancher de la salle de séjour, puis les deux femmes le virent se plonger dans la lecture du monceau de papiers.

— Ostraction, put-il expliquer au bout d’un moment, est l’abréviation « d’*osmotic extraction* ».

— Waouh ! s’exclama Amy-Lee. Maintenant, c’est limpide.

— L’invention de mon père, poursuivit Markus, fasciné par sa lecture, visait à fabriquer de l’alcool à partir d’à peu près n’importe quels déchets végétaux, que l’agriculture produit de toute façon en grande quantité. Et, plus précisément, de l’alcool pour moteur.

À présent, elles aussi avaient compris.

— Pour remplacer l’essence ?

— Parfaitement. Le principe de base est le suivant : on broie les déchets végétaux et on les laisse fermenter grâce à des bactéries. Jusque-là, rien de révolutionnaire : c’est ainsi qu’on fabrique la bière. Cependant, depuis toujours, le problème de cette technique est que les bactéries meurent dès que le taux d’alcool dépasse un seuil relativement bas – elles se donnent la mort en quelque sorte. Pour produire de l’alcool susceptible de brûler, il fallait jusqu’alors recourir à une distillation très coûteuse, une dépense d’énergie qui ramenait le degré d’efficacité en dessous de zéro.

— Si bien que ça ne valait pas le coup.

— Disons que jusqu’à présent les chiffres n’étaient pas encourageants. Pour produire à partir de plantes un litre d’éthanol –

c'est le nom scientifique de l'alcool –, il faut au total trente-six mille kilojoules, si l'on compte les semailles, l'engrais, la récolte et surtout la distillation. Or la valeur énergétique de ce même litre d'éthanol ne correspond qu'à vingt et un mille kilojoules. C'est-à-dire qu'on perd plus de quarante pour cent.

— Tu as bien dit « jusqu'à présent » ? releva Amy-Lee.

— Oui, parce que mon père a songé qu'en utilisant les déchets issus de l'agriculture – les plantes vivaces, les feuilles extérieures des choux, la balle des céréales, la paille, tout ce qui n'est pas comestible dans le maïs ou le tournesol –, on ne dépense guère plus d'énergie puisqu'on cultive de toute façon ces végétaux dans un but alimentaire. Il ne s'agit donc plus que de résoudre le problème de la distillation.

— Plus que, plus que…

Markus hocha la tête.

— C'est là qu'est l'astuce ! Mon père a trouvé un moyen de produire de l'alcool sans distillation.

Il se pencha vers la boîte en carton dont il sortit un épais film noir d'environ un mètre carré, aux propriétés particulières. Il le souleva devant lui.

— Vous voyez là un film obtenu grâce à la… nanotechnologie, comme on dirait aujourd'hui, capable d'extraire l'alcool du jus de fermentation par un phénomène d'osmose. Ce film possède une face rêche et une face lisse. Le jus coule du côté lisse et, de l'autre côté, il en sort un mélange d'éthanol et de méthanol, toxique en tant que boisson mais qui brûle à merveille dans un moteur.

— Donc la solution à tous les problèmes de transport, conclut Amy-Lee.

— Exactement. Cet alcool contient presque autant d'énergie que l'essence et peut la remplacer sans difficulté. En outre, sa combustion nuit moins à l'environnement et, comme on le fabrique à partir de plantes, on n'augmente pas le taux de dioxyde de carbone.

Bernice toussa.

— Quelqu'un peut-il m'expliquer ce que signifie « osmose » ?

Markus sortit une feuille sur laquelle figuraient quelques explications en anglais.

— « Un processus de diffusion entre deux solutions de densité différente, séparées par une membrane partiellement perméable », lut-il. La définition reste compliquée, mais je crois que l'exemple suivant est clair : le rein fonctionne selon un principe d'osmose. Il comprend des membranes qui laissent passer l'eau, l'urée et les autres substances indésirables dans le sang et qui retiennent le reste. C'est à peu près comment il faut s'imaginer ce film.

Amy-Lee plissa le front.

— Cela paraît si simple. Dans ces cas-là, on se demande toujours

pourquoi personne n’y a pensé.

— En réalité, ce n’est pas simple du tout, la corrigea Markus.

Il empila les dossiers en fonction des difficultés qu’ils traitaient.

— Le processus ne fonctionne tout seul que si certaines conditions sont remplies. Et elles ne sont remplies que grâce à ce film plastique. Il s’agit au fond d’une machine extrêmement complexe, capable de filtrer les molécules d’alcool sans laisser passer les molécules d’eau, considérablement plus petites. À lire le descriptif, j’ai l’impression que la fabrication requiert au contraire de très hautes compétences.

En fin d’après-midi, Amy-Lee et Markus étaient assis dans le divan, face au chaos de dossiers étalés sur le tapis. Markus ignorait où Bernice se cachait ; cela lui était d’ailleurs égal. Il lui suffisait de se savoir là et d’admirer le soleil rouge orangé qui tendait vers l’horizon et répandait une lumière mouchetée sur la cime des arbres. Une chaleur paresseuse baignait la salle de séjour ornée d’énormes plantes.

— Et qu’as-tu l’intention de faire ? demanda Amy-Lee.

D’un air songeur, Markus ramena les yeux vers l’amas de papiers, le testament de son père.

— Je pense que mon chemin est tout tracé. Je dois parfaire son œuvre. La mener à bien.

— Par malheur, tu n’es pas vraiment manuel ni bricoleur. Et, ici, tu n’iras pas loin avec Internet et quelques formules ingénieuses.

— L’époque d’Internet est de toute façon révolue, à mon avis. Et tout le reste peut s’apprendre.

— Oui, mais où veux-tu faire cela ? Et comment ?

Si je pouvais, ici, pensa-t-il. Près de toi.

— Je ne sais pas encore.

— Tu vas avoir besoin d’argent.

— Ça, c’est vrai. Et ce ne sera pas facile non plus. Surtout quand on pense que la police me recherche, que je suis entré sur le territoire de manière illégale et que je dois encore un paquet de sous.

— Tu es fou.

— Vraisemblablement.

Il brûlait de la prendre dans ses bras. Mais elle ne l’avait pas laissé la toucher une seule fois depuis leurs retrouvailles. À présent, elle était assise dans son coin, à l’autre extrémité du divan, telle une bête sur le point de mettre bas et, en même temps, plus belle que jamais.

— Je trouverai bien une solution, ajouta-t-il.

Elle hocha la tête.

— Oui, sans doute. Tu as bien réussi à venir jusqu’ici. Et même à trouver ce que tu cherchais.

Qu’est-ce que je cherchais en fait ? se demanda-t-il.

— Oui. C’est à peine croyable.

Elle tira un coussin vers elle.

— Tu pars donc demain ? Je peux appeler Xiao et lui dire de te conduire un bout de chemin. Si tu veux.

Ah bon ? Elle voulait se débarrasser de lui. Cela faisait mal, mais sans doute valait-il mieux accepter sa décision.

— En vérité, je pensais…

— Quoi ?

— C'est-à-dire… S'il doit arriver d'un moment à l'autre, je pourrais au moins voir notre bébé. Lui dire bonjour.

Amy-Lee fit non de la tête.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

— À mon sens, c'est le minimum.

— Peut-être, mais, moi, je ne veux pas.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que cela ne ferait que raviver je ne sais quels sentiments et, après, on risque de faire des bêtises.

Sa voix traduisait de la souffrance. Markus regarda par la fenêtre et suivit une nuée d'oiseaux aux reflets argentés.

— De toute façon, ils frémissent déjà, les sentiments. Même si on reste assis dans cette position.

— Oublie ça.

Il secoua la tête.

— Non. Je n'oublierai jamais. Comme je n'ai pas réussi à te chasser de mon esprit.

— Arrête ! lança-t-elle d'un ton sec.

— Je n'ai pas envie que ça s'arrête. Tu veux savoir de quoi j'ai envie ? J'ai envie de rester assis près de toi, jusqu'à ce que nous soyons tous les deux vieux avec des cheveux gris. Voilà de quoi j'ai envie.

Amy-Lee détourna la tête et éclata d'un rire amer.

— Ah, les hommes ! Ce n'est qu'une poussée d'hormones parce que tu vois mon gros ventre, c'est tout.

— Je te vois, toi. Et je n'arrive pas à comprendre comment j'ai réussi à te quitter à l'époque.

— Tu as eu raison. J'étais une pauvre imbécile. Une pétasse, et fière, en plus, que son décolleté attire le regard de tous les hommes.

Au souvenir de la légèreté dont il avait lui-même fait preuve le jour où tout s'était décidé, à New York, Markus eut le souffle coupé.

— Tout aurait pris un tour différent si j'étais resté…, murmura-t-il.

Puis il se rappela un autre facteur. Qui avait peut-être joué un rôle, lui aussi.

— Mais j'aurais dû trahir Block.

Amy-Lee hocha la tête avec lenteur.

— Oui. Block. La fameuse méthode.

Le silence régna pendant quelques instants. Un doux craquement prolongé, comme quand on casse du bois, provenait de quelque part. Puis, soudain, elle reprit :

— Mon père a exigé l'avortement.

Un frisson le parcourut.

— Quoi ?

— Il a dit qu'il…

Elle secoua la tête, les larmes aux yeux.

— Oh, non. Je préfère ne pas le répéter à présent.

Markus tendit le bras, toucha son omoplate, mais elle se retira.

— Et alors ?

Elle haussa les épaules.

— Ce fut la rupture. Nous ne nous sommes même pas franchement disputés. Je suis juste partie, à Seattle, où j'avais des amis. Bernice par exemple. Plus tard, nous avons convenu qu'il me céderait une partie de sa fortune et qu'en échange je garderais le contact. C'est à ce moment-là que j'ai emménagé ici.

Elle reprit sa respiration en tremblant.

— Peut-être la situation s'améliorera-t-elle après la naissance de l'enfant. Si je vois qu'il l'accepte. Mais ce ne sera plus jamais comme avant… Pourquoi, d'ailleurs ? Quand j'y repense, je n'arrive pas à comprendre comment j'ai pu être si sotte. Me faire violence à ce point. Pourtant, je me croyais très intelligente. La femme qui sait gérer sa vie. Quelle bêtise ! J'ai seulement commencé à comprendre quand j'ai senti l'enfant bouger en moi pour la première fois. Ce choc a tout changé.

Markus fixait le tapis rond, avec un vague motif sur fond rouge, et il sentit que le moment était venu de dire une chose qu'il n'aurait sinon jamais dite.

— Amy-Lee, j'aimerais rester près de toi. Ou t'emmener. Peu importe, l'essentiel, c'est d'être avec toi…

Elle secoua la tête en pinçant les lèvres.

— Non, dit-elle. Ça finirait mal.

— Pourquoi ça ?

Elle serra son ventre, inspira profondément, lentement, puis dit à voix basse, comme pour le conjurer :

— Parce que tu n'oublieras jamais que j'ai joué la comédie. Que je t'ai dragué pour conclure une affaire. Que je me suis servie de toi. Tu le sauras toujours – comment veux-tu pouvoir me faire confiance dans ces conditions ? Et si nous ne pouvons pas nous faire confiance, comment veux-tu que nous soyons heureux ?

Markus repensa à leur première rencontre, à leur discussion scabreuse sur les derricks et les liquides d'injection.

— Tu sais quoi ? Dans un sens, je devais le savoir. C'était trop dingue pour être vrai. Mais, au fond, je m'en moquais. Je voulais juste coucher avec toi. Pour être honnête, à l'époque, j'aurais couché avec n'importe quelle femme ; tu es tombée au bon moment. Cela faisait une éternité que je n'avais pas fait l'amour, j'étais rempli de testostérone jusqu'à la racine des cheveux… Je me fichais bien de savoir pour quelle raison tu me draguais. L'important, c'était que tu me dragues. En vérité, je concevais le sexe comme un jeu à cette époque-là, un jeu où il fallait surtout en imposer à l'autre. Le sexe, c'était de l'exploitation réciproque.

Cet aveu était sorti tout seul ; il s'en étonnait lui-même. Pourtant, c'était la vérité. Même si ce n'était plus vrai. Il l'observa d'un air gêné.

— Les hommes sont faits comme ça. Un réglage par défaut en usine, je suppose.

Elle l'examina d'un air sceptique.

— Je ne suis plus la femme que tu as connue.

— Moi non plus, je ne suis plus l'homme que tu as connu.

— Je vais sans doute consacrer mes prochaines années à ce bébé. Je vais devenir une maman poule. Une de ces bonnes femmes que je ne supportais pas.

— Je préfère ne pas imaginer comment je me comporterais avec un petit bout de chou de la sorte.

— Plus de soirées, plus de vernissages, plus de boîtes de nuit. J'ai renoncé à tout.

— De toute façon, on s'y ennuyait à mourir.

— Plus de pilules, plus de coke, plus d'alcool au-dessus du vin rouge.

— Le principal, c'est que tu aies gardé tes abominables vinyles.

Elle fut obligée de rire.

— Oui, je les ai encore.

— Dans ce cas, épouse-moi, dit-il en ressentant à l'intérieur de lui une tension délirante, capable de gravir des sommets, un espoir gigantesque qu'elle accepte.

— D'accord, dit Amy-Lee.

— Maintenant !

— Tu es fou.

— Autant t'y habituer tout de suite.

Bernice tomba des nues quand Amy-Lee lui annonça qu'ils allaient se marier le soir même. Dans l'instant, pour ainsi dire. Ils débloquaient complètement. Comment voulaient-ils s'y prendre ? Elle n'autoriserait Amy-Lee à quitter la maison sous aucun prétexte, surtout pour un trajet assez long ; il faudrait qu'ils lui passent sur le corps.

— Appelle Xiao, lui ordonna Amy-Lee. Qu'il déniche un officier

d'état civil et nous le ramène.

— Un officier d'état civil ? Et où veux-tu qu'il en trouve un à cette heure-ci ? On est vendredi soir !

— Tant mieux, répondit Amy-Lee. Il est donc forcément libre.

Bernice se retira en la maudissant dans ses moustaches et téléphona dans une autre pièce de la maison pendant qu'Amy-Lee déployait une activité folle. Elle mit deux bouteilles de champagne au frais, fit griller du pain de mie, ouvrit des boîtes de mousse et de pâté et entreprit de tartiner des toasts. Au bout d'un certain temps, Bernice revint et lui tendit le téléphone : elle avait réussi à joindre un juge de paix qui souhaitait lui parler en personne.

Elle lui expliqua la situation : elle prête à accoucher, le père de l'enfant qui surgit de manière inattendue, ne se doutant de rien, tous ravis – il ne manquait donc plus que lui pour éviter à l'enfant une naissance hors mariage.

— Tu es incroyable, lui susurra Markus à l'oreille.

— Il dit que, d'un point de vue juridique, c'est possible, lui répéta Amy-Lee, à condition que tu aies ton passeport…

— Dans ma veste.

— Que nous puissions débourser soixante-dix dollars…

— Nous pouvons, non ?

— Et que nous ayons deux témoins. Xiao n'a qu'à venir. Avec Bernice, ils seront deux. Cela te convient ?

Markus leva les mains.

— Moi, tout me convient !

— Mais nous n'avons pas d'alliances, songea-t-elle tout à coup.

Markus retint son souffle.

— C'est vrai. Nous n'avons pas d'alliances…

Il était curieux de la suite. Allait-elle également réussir à mettre la main sur un bijoutier ou renoncerait-elle à tout ? Ni l'un ni l'autre.

— Cela n'est pas grave, dit-elle dans le combiné. Les alliances ne sont pas le plus important. Venez vite !

Ensuite elle entraîna Markus derrière elle, ouvrit la porte d'une pièce qui sentait le renfermé et paraissait ne plus servir, puis elle lui dit :

— Il faut la ranger un peu.

Il passa donc l'aspirateur et déplaça les meubles – avant tout une table, cinq chaises, une plante de chaque côté de la table, un lampadaire ; naturellement, il fallait aussi aérer.

Le juge de paix arriva peu après neuf heures et demie. Il pénétra dans la maison visiblement de très mauvaise humeur ; la vue de la salle de mariage improvisée lui tira à peine un sourire. Après un bref hochement de la tête, il posa sur la table la mallette usée qu'il tenait sous le bras et en sortit les documents, tampons et ustensiles dont il

avait besoin.

— Vous êtes les mariés ? demanda-t-il brièvement à Markus et Amy-Lee, qui le lui confirmèrent. Bien. Dans ce cas, nous pouvons commencer.

Il avait le visage en biais, le dos bossu et une allure de paysan mal dégrossi, mais il maîtrisait son métier à la perfection. Il contrôla les passeports, n'eut aucun mal à déchiffrer celui de Markus, releva l'identité des témoins, remplit le contrat de mariage et, contre toute attente, prononça une allocution impressionnante. Toutes ces formalités, cette procédure qui se déroulait sous leurs yeux, emportaient Markus telle une tornade. Soudain, on lui demanda s'il consentait à prendre pour épouse mademoiselle Amy-Lee Wang ici présente, il la regarda droit dans les yeux, dans ses yeux jeunes et vieux à la fois, et dit oui, et la cérémonie continua, elle dit oui, et l'homme au costume sombre et au visage de travers les déclara unis devant la loi.

Un instant plus tard, avant même qu'ils aient eu le temps de s'embrasser, Amy-Lee poussa un cri et une mare de liquide clair se forma entre ses jambes sur le tapis.

— Ah, enfin ! s'écria Bernice avec une extrême satisfaction. Elle a perdu les eaux !

Elle prit par le bras la toute nouvelle Mrs. Westermann et l'emmena au-dehors en la rassurant par ses paroles.

Xiao garda son flegme asiatique et félicita Markus en termes choisis. Le juge accepta la coupe de champagne que le jeune époux lui servit, la vida d'un trait et conclut :

— J'ai déjà vu Dieu sait quoi, mais ça, jamais.

CHAPITRE 50

Markus prit congé de Xiao et du juge de paix et referma la porte. Amy-Lee avait déjà des contractions, un spectacle qui le dérouta. On aurait dit que des démons tiraient sur son corps ; tout à coup, il lui parut impossible qu'une naissance se déroule comme on le lui avait enseigné à l'école.

Par bonheur, Bernice était là, d'un calme olympien, un vrai rocher dans la tempête. Elle rassurait la future mère et occupait le père de plus en plus nerveux en lui confiant toutes sortes d'activités.

Il remarqua à peine que le jour se levait et que le soleil montait dans le ciel. Pendant ces quelques heures, il n'exista plus pour lui qu'Amy-Lee, qui transpirait, criait, jurait, secouée par des puissances plus fortes que sa volonté. Et Bernice qui répétait sans relâche :

— C'est excellent, Amy-Lee, excellent !

Enfin, le moment arriva, le miracle se produisit. C'était une petite fille. Minuscule, couverte de sang, toute plissée, laide et en même temps magnifique sur la poitrine de sa mère, un être humain en version miniature mais complet. Qui serrait ses petits poings et protestait de toutes ses forces pendant que la géante Bernice la maniait en fredonnant de satisfaction.

Alors seulement, Markus remarqua qu'il pleurait, reniflait, qu'il était épuisé. Pourtant, il n'avait rien fait ! Rien sinon soutenir Amy-Lee. Quelle ineptie d'appeler les hommes le sexe fort, pensa-t-il.

Le silence qui suivit fut un moment de paix parfaite. Ils étaient allongés tous les trois dans un lit propre, l'enfant lavée, allaitée et enveloppée dans de doux langes ; la fatigue pesait sur eux, aussi irrésistible que la pesanteur elle-même.

— Un miracle, murmura Markus, plongé dans la contemplation des doigts froissés et si minuscules de sa fille.

— C'est au moins la vingtième fois que tu le répètes, remarqua Amy-Lee d'une voix lasse.

Il sentit un sourire sur son visage. Une espèce de réflexe depuis un petit moment.

— J'aurais dit la centième.

L'air sentait le bébé. Le lait. La pommade, la poudre et le shampoing. Bernice l'avait aidé à baigner le nourrisson et, de fait, il n'avait rien cassé.

— Comment allons-nous l'appeler ? demanda Amy-Lee.

Markus réfléchit.

— Joy.
— Je pensais à Carolin. Le nom de ma mère.
— C'est bien aussi.
Il compara les deux en pensée, essaya de s'imaginer dans le jardin en train d'appeler l'enfant qui refusait d'aller au lit.
— Nous n'avons qu'à prendre les deux.
— Joy Carolin Westermann ?
— Ça sonne bien, je trouve, dit Markus.
— Oui, ça sonne bien.

Hung Wang vint leur rendre visite le surlendemain. Il resta sur le seuil, petit et silencieux, en attendant qu'on le prie expressément d'entrer. Il paraissait plus vieux que dans le souvenir de Markus. Sa peau tannée était devenue un rien plus sombre ; il avait l'air usé, comme quelqu'un qui travaille trop.
Mais peut-être avait-il toujours eu cette mine-là, et Markus ne s'en était pas aperçu.
On ne percevait aucune trace de brouille entre le père et la fille ; ils se saluèrent avec cette contenance asiatique que Markus ne parviendrait sans doute jamais à percer. Il nota toutefois que Hung Wang ne s'abandonna pas à un seul commentaire sur le mariage précipité dont Xiao l'avait pourtant sûrement informé.
En revanche, la vue de sa petite-fille l'émut visiblement et, lorsqu'il apprit son nom, il en eut la parole coupée. Il s'assit au chevet d'Amy-Lee, prit sa main dans la sienne, fixa le vide et finit par dire tout bas :
— Tu sais, ces derniers temps, je me suis rendu compte que je n'avais pas toujours agi correctement. C'est une révélation pour moi.
Il hocha la tête, plongé dans ses souvenirs.
— Oui, en vérité, j'ai commis une foule d'erreurs. Une foule…
Markus eut le sentiment qu'il valait mieux les laisser seuls un moment. Il proposa d'aller faire du thé et se rendit à la cuisine.
Au bout d'un certain temps, Wang vint le rejoindre.
— Elle dort, dit-il en prenant place sur un tabouret devant le bar. L'accouchement a dû beaucoup la fatiguer, n'est-ce pas ?
— Oui, confirma Markus.
Il remplit une coupelle de thé et la posa devant lui. Wang y trempa les lèvres.
— Qu'est-ce que c'est que cette invention dont Amy-Lee m'a parlé ?
Markus lui expliqua. Le vieil homme écouta avec attention.
— De l'alcool, lâcha-t-il pour finir. Hum…
Rien d'autre. Il but son thé à petites gorgées, posément, reposa la coupelle sur le bar et, pendant que Markus le resservait, lui demanda

comment il se faisait qu'il ait soudain ressurgi.

Markus raconta donc de nouveau son histoire par le menu. Cette fois, Wang demandait des précisions ; les renseignements fournis par Taggard au sujet d'Eurocontact l'intéressaient particulièrement.

— Oui, conclut-il, c'est bien vrai. Maintenant, ils combattent haut et fort le terrorisme dans le monde entier et restent aveugles aux problèmes de chez eux. Ils voient la paille dans l'œil du voisin mais pas la poutre dans le leur.

— Vous pensez que c'est la vérité ? Qu'il s'agit d'un complot ?

Wang secoua la tête.

— Ce serait trop beau. Un complot pourrait s'élucider ; on pourrait faire comparaître les conspirateurs devant un tribunal et le cauchemar serait fini. Non, je crains qu'il ne s'agisse de bien pire.

Il but une gorgée et réfléchit.

— C'est une sorte de mafia. Elle a une longue tradition dans ce pays. Les pères fondateurs, les idéaux inscrits dans la Constitution – la vie, la liberté, la recherche du bonheur –, c'est la face lumineuse de l'histoire américaine. Mais ce n'est malheureusement pas la seule. La mafia, la *Cosa nostra,* les triades chinoises en constituent la face obscure. On ne peut pas comprendre l'histoire de ce pays sans elle.

Markus souleva le couvercle pour vérifier s'il restait du thé.

— Avez-vous déjà eu affaire à ces… gens ?

— Je fais du commerce avec la Chine, répondit Hung Wang sur un ton presque amusé. Tu crois que c'est possible sans pots-de-vin ? Sans couteaux tirés ? Sans menaces ? Sans effusion de sang ?

Il balança sa coupelle d'un air songeur.

— Le plus vicieux, c'est que ce type de structure se développe pratiquement tout seul. J'en ai fait l'expérience moi-même. On peut rendre un petit service à un ami bien placé, alors on le fait ; puis un jour on rencontre une difficulté, alors on lui demande à son tour un petit service, juste une faveur, un tout petit peu illégale, et c'est parti… Ça commence toujours ainsi.

— Je comprends, dit Markus.

— Ce n'est pas un complot. C'est le symptôme « de-toute-façon-tout-le-monde-fait-pareil ». Un champignon qui gagne partout où les hommes n'ont pas le sens des valeurs, le sens de leur propre dignité.

Wang vida sa coupelle.

— Si seulement je savais comment le combattre…

Cette phrase mit fin au quart d'heure de méditation. Le battant, le Hung Wang débordant d'énergie, refit brutalement surface. Il se leva, fit quelques pas en direction de la porte-fenêtre, se retourna et dit :

— Cette invention de ton père… elle ne remplacera jamais le pétrole. J'espère que tu en as conscience ?

Markus haussa les épaules.

— Si elle remplace l'essence, ce sera déjà bien suffisant.

— Cela non plus n'est pas possible. Tu ne te rends pas compte des ordres de grandeur.

Il se mit à déambuler dans la cuisine en agitant les mains comme si ses doigts étaient un boulier.

— À l'heure actuelle, il existe au monde environ, allez, huit cents millions de véhicules. Par commodité, faisons comme s'il ne s'agissait que de voitures et admettons que chacune couvre, disons, vingt mille kilomètres par an. En prenant une consommation moyenne de sept litres au cent, on en arrive à un besoin en carburant d'un billion de litres par an. (Il s'arrêta.) Un billion, tu comprends ? Un million de millions de litres.

— Oui, je comprends, dit Markus, impressionné.

— Il y a quelques années, j'ai caressé l'idée d'acheter une société qui fabriquait de l'alcool industriel à partir de maïs. Soit dit en passant, surtout pour tenir lieu de carburant. Tu sais combien d'alcool on obtenait à l'hectare ? Trois mille litres à tout casser. Un hectare, je te rappelle, c'est dix mille mètres carrés. Et pour obtenir ces trois mille litres d'alcool, il fallait dix mille litres de carburant – rien que pour planter le maïs, le traiter et le récolter ; je ne te parle pas de la distillation.

Markus ravala sa salive malgré lui.

— Bouh !

Wang hocha la tête d'un air renfrogné.

— Voilà la réalité. Bien sûr, tu peux tenter l'aventure, mais sache que ton film ne sera jamais qu'un produit marginal. Le cours de l'histoire, ce n'est pas là qu'il coule.

Tout à coup, Markus retrouvait ce vieux sentiment de passer à côté de la vraie vie.

— Et où est-ce qu'il coule ? demanda-t-il.

Wang s'approcha de lui.

— Nous connaissons une crise. Partout, on répète que le signe chinois qui veut dire « crise » signifie également « chance ». C'est vrai d'ailleurs. On rebat les cartes. De nouvelles occasions, qu'on n'aurait jamais eues en temps normal, se présentent, et il s'agit de les saisir !

Il plissa les yeux.

— Avant le krach, j'ai investi à temps dans des entreprises qui construisent des centrales nucléaires. Le cours des actions s'est envolé dans les dernières semaines, un vrai régal. Et j'ai revendu les miennes avant que la majorité des gens ne se rendent compte que l'uranium non plus ne durera pas éternellement. Que nous allons revivre le même drame dans trente ou quarante ans – à ceci près que les déchets seront cette fois beaucoup plus dangereux que quelques gaz d'échappement dus au pétrole.

Il tapa du doigt sur la poitrine de son gendre.

— En un semestre, j'ai multiplié ma fortune par dix ! Un capital énorme, que je vais placer dans la recherche en fusion nucléaire. La fusion de l'hydrogène en hélium – l'énergie des étoiles. À l'échelle humaine, une ressource proprement inépuisable. Le premier qui maîtrisera cette énergie tiendra entre ses mains l'avenir de l'humanité.

Markus l'observa d'un air sceptique.

— Ne mène-t-on pas des recherches dans ce domaine depuis des décennies ?

— Un petit peu. Quelques millions par-ci, quelques milliards par-là. On a investi plus d'argent dans le développement des moteurs de Formule un, de la nourriture pour chats ou des lames de rasoir que dans la fusion nucléaire.

La main de Wang continua son ascension et se posa sur l'épaule de Markus.

— Vous formez maintenant une petite famille, vous devez d'abord trouver vos repères. Mais dans six mois ou un peu plus… Réfléchis bien. Je suis déjà en train de tout organiser. Et tu sais où ? En Chine ! Beaucoup de choses ont changé là-bas. Les vieilles bourriques sont mortes, les nouveaux leaders ne raisonnent qu'en termes d'économie. J'ai acheté un terrain sur un emplacement idéal – très peu de contraintes, des ateliers et des fournisseurs à portée de main… J'y retourne sous peu, il reste encore une foule de détails à négocier pour les contrats. Mais, crois-moi, ce sera le centre de recherches le plus important du monde. Où nous allons bâtir l'avenir.

Plus tard, Amy-Lee les rejoignit et ils ne parlèrent plus que du bébé, qui ne tarda pas à se réveiller et à réclamer le sein de sa mère. Puis Wang finit par s'en aller.

Et Markus sentit en lui cette vieille soif de grandeur, cette délicieuse soif de gigantesque qui brûlait dans ses veines comme une drogue.

Une semaine passa, des habitudes se mirent en place non sans mal. Le merveilleux petit bout de chou les arrachait au sommeil deux à trois fois par nuit, se rebellait quand ils changeaient ses couches ou l'habillaient, et faisait des cacas déconcertants, une substance noire et collante, une espèce de poix qui consommait des tonnes de lingettes et de lotions. À peine eurent-ils trouvé la bonne méthode qu'ils furent confrontés à des selles liquides qui s'étalaient sur tout le corps, répandaient une puanteur intenable et imposaient un bain immédiat.

La réserve de couches jetables, avec fixations velcro, matelas absorbant et barrière antifuite tendait rapidement vers sa fin. Il n'était plus guère possible d'en acheter, expliqua Amy-Lee, même pour une fortune. Il allait bientôt falloir en revenir aux couches en tissu.

— Je vais faire de la prospection téléphonique, répondit Markus dans un soupir, pour voir si on peut au moins obtenir des feuilles protège-couches en cellulose.

Ce furent des journées épuisantes. On aurait dit qu'un bébé représentait trop de travail pour trois adultes. Puis arriva aussi le moment où Bernice dut repartir à Seattle – un voyage à présent long et dangereux même si Xiao la conduisait à la gare routière et que des vigiles armés montaient la garde dans le car.

Pourtant, ils survécurent aux premières journées sans sage-femme. Un soir, une fois que Joy Carolin fut endormie, Amy-Lee vint retrouver Markus dans le vieux bureau où il avait étalé les plans et les dossiers dont il n'avait jusqu'à présent encore rien tiré.

— Bonsoir, mon mari, dit-elle en se laissant choir dans le vieux club en cuir.

— Bonsoir, ma femme.

Elle fixa le carnet ouvert devant lui, le téléphone, les plans.

— C'est ce que tu as toujours voulu, non ? Réaliser les idées des autres avec l'argent des autres ?

Markus hocha la tête.

— Oui, sauf que, cette fois, je n'y arriverai pas sans quelques bonnes idées personnelles. Et je commence à douter d'en trouver jamais.

Elle fronça les sourcils.

— Pourquoi cela ?

Il montra le téléphone.

— J'ai passé un grand nombre de coups de fil, tu l'as entendu. Et le résultat me paraît… Disons que le film à ostraction est un produit de haute technologie. Et la haute technologie est en train de mourir. À cause de la pénurie énergétique, de la réduction de la demande, de je ne sais quoi encore.

Il attrapa le carnet où il avait pris des notes.

— La société qui a fabriqué ce film pour mon père à l'époque a disparu depuis longtemps. Et il n'en existe pas une seule capable de le reproduire. Plus moyen d'obtenir les composants indispensables et, pour autant que je puisse voir, les machines avec lesquelles on les fabriquait ne sont plus disponibles non plus.

Amy-Lee plissa davantage le front.

— Ça m'a l'air mal parti.

— Le concept est génial, dit Markus, mais nous arrivons trop tard. Les moyens techniques sont si réduits aujourd'hui qu'on ne peut plus produire ce film.

CHAPITRE 51

Le ministre de l'Économie, suivant d'ailleurs en cela les recommandations de l'AIE, prit la décision de ne plus puiser dans les stocks stratégiques.

— Cela n'a aucun sens, expliqua-t-il à la meute de journalistes, de maintenir la consommation de carburant au niveau d'antan en continuant de brader nos réserves. Nous devons nous adapter à la nouvelle donne, il n'y a pas d'alternative.

Une tempête de questions s'abattit sur lui, dans laquelle on distinguait des mots comme « frontaliers », « chemin pour aller au travail », « frais de transport ».

— Je vais vous dire une chose, reprit-il. Si nous poursuivons de la sorte, nos dépôts souterrains seront vides d'ici la fin de l'année. Et après ? Que ferons-nous s'il ne reste même pas d'essence pour la police ? Pour les forces de l'ordre ? Si l'on veut construire une centrale et que nous ne disposons plus de gasoil pour faire tourner les machines sur le chantier ?

On ne pouvait plus renouveler ces stocks, dit-il encore. Il aurait fallu pour cela de telles quantités que cette mesure aurait pour le coup vraiment fait exploser le prix du pétrole encore disponible sur le marché.

— Cette situation ne durera pas, ajouta-t-il. Attendons de voir le résultat des différents projets lancés dans le monde entier. Au mois de juillet, au plus tard, nous aurons pour notre part du charbon liquéfié. Cela nous soulagera d'une partie des problèmes d'approvisionnement. Le Canada s'apprête à ouvrir à l'exploitation industrielle les sables bitumeux de l'Athabasca…

À vrai dire, il s'agissait d'un projet contesté. D'un point de vue purement quantitatif, les réserves de la province d'Alberta constituaient le deuxième gisement du monde, après celui d'Arabie Saoudite, et désormais peut-être même le premier. Mais l'extraction du pétrole retenu par le sable gluant demandait de telles quantités d'eau fraîche, de produits chimiques et d'énergie que les opposants parlaient de catastrophe écologique à grande échelle pour un rendement plus que douteux. Les images de gigantesques mines à ciel ouvert le long du fleuve Athabasca faisaient en effet penser à une autre planète ou à un cauchemar.

Le prix de l'essence continuait d'augmenter, ce que la presse à

sensation attribuait alternativement au gouvernement, aux grandes compagnies ou aux « princes du pétrole ». Lorsqu'il passa pour la première fois la barre des cinq euros, différents groupes altermondialistes organisèrent quant à eux sur la place du *Reichstag* une grande fête ayant pour slogan « Oubliez la mondialisation ! »

— La hausse du prix du pétrole marque la fin de la mondialisation, expliqua devant une foule de caméras l'attrayante porte-parole vêtue d'une tenue printanière. Seul le pétrole bon marché permettait de transporter les marchandises à moindre coût, ce qui anéantissait l'avantage géographique des petits producteurs locaux par rapport aux grands groupes. Si une pomme venant d'outre-mer peut valoir moins qu'une pomme récoltée par un paysan devant sa porte, cela détruit les structures économiques au niveau régional et renforce l'exploitation des individus. Dans ce cas, le gagnant est toujours le capital ; tous les autres sont perdants.

La plupart des journalistes se montrèrent satisfaits de cette déclaration et de la vue plongeante dans le décolleté de la porte-parole. Un reporter lui demanda toutefois ce qu'elle faisait des médicaments, des engrais et des autres produits à base de pétrole, qui étaient aussi devenus plus chers et donc inaccessibles pour les pays en voie de développement.

— Il faut vous demander qui est responsable de cette situation, répondit-elle. Les produits dérivés du pétrole bon marché ont en effet conduit à une croissance de la population justement dans les régions où régnaient depuis des siècles une forte natalité, mais aussi une mortalité infantile importante. Au fond, les gens mangeaient du pétrole – sous forme de denrées industrielles provenant pour l'essentiel des États-Unis et souvent moins chères que les récoltes des paysans autochtones, qui se retrouvaient d'ailleurs de ce fait au chômage. En d'autres termes, le pétrole à prix bas et la politique qui en découle ont privé de travail une énorme quantité de main-d'œuvre bon marché, qui n'a plus eu d'autre choix que de se mettre au service des grands groupes pour des salaires de misère. Au bout du compte, ces pays allaient déjà plus mal que par le passé avant le pic pétrolier. Cependant, la faute en revient aux responsables de ce développement économique. Et si les prix actuels du pétrole les privent de leurs moyens d'action, nous avons fait un premier pas vers une amélioration des rapports de forces.

L'été, étonnamment précoce et torride, amena avec lui son lot de sécheresses, de récoltes catastrophiques et de famines dans de nombreux pays de l'équateur. On appela les gens à faire des dons, qui rapportèrent des sommes étonnantes compte tenu des problèmes qui les guettaient eux-mêmes.

Puis le scandale éclata : avec l'argent récolté, une ONG avait acheté des denrées alimentaires destinées à une zone touchée par la famine au Soudan, mais celles-ci avaient pourri dans des entrepôts en Italie et en Espagne parce qu'on n'avait pas trouvé le moyen de les transporter dans la région concernée. L'opinion publique fut choquée par les images de sacs de céréales gonflés et d'hommes, équipés de masques à gaz, en train de fouiller dans des cartons noircis et endommagés.

Le président de l'association, qu'une équipe de télévision avait trouvé avec beaucoup de mal, expliqua que l'armée avait promis d'acheminer les vivres puis s'était rétractée sans donner de raisons. L'association elle-même ne disposait plus d'assez d'argent.

Pendant quelques jours, les bulletins d'information ne parlèrent plus d'autre chose. L'Union européenne allait-elle intervenir et envoyer les denrées alimentaires dans la région concernée ? La Commission répondit de manière évasive. On y réfléchissait. Il fallait vérifier. Un groupe d'experts allait s'occuper de ce problème.

Puis, du jour au lendemain, la famine en Afrique disparut des écrans de contrôle et un autre sujet domina les titres et les actualités : la libéralisation de la télé. Dans une lettre ouverte, un groupe d'hommes politiques influents avaient déclaré intolérable le fait que tout un ensemble de réglementations empêche d'adapter la grille des programmes aux désirs et aux besoins des téléspectateurs. Un tel corset n'existait dans aucune autre branche.

Comme d'habitude, le *Bild* résuma l'idée en une formule choc : « Les pornos bientôt à partir de 23 heures ? »

Partout dans le pays, on ne parlait plus que de cela. Fallait-il plus de chaînes ou moins ? Supprimer la redevance audiovisuelle ? Rendre la télévision payante ? Privilégier les canaux cryptés ? Toutes les chaînes partirent faire leurs emplettes pour s'approvisionner en films indiens, télénouvelles brésiliennes et séries mexicaines tant que ces productions demeuraient à un prix abordable. Avant même la fin de la discussion, plusieurs d'entre elles lancèrent quelques offensives dans des créneaux jusqu'alors tabous, furent attaquées en justice et déclenchèrent des protestations de la part de parents inquiets.

Dans la grille, il ne restait plus de place pour des reportages sur la famine.

L'acheminement du courrier se détériorait également. La lettre contenant les deux faire-part de Markus avait mis près de six semaines à arriver. De beaux faire-part, avec une photo. Même si les dates surprenaient Dorothea : ils s'étaient mariés et l'enfant était venu au monde le lendemain. Ils n'avaient pas traîné ! Enfin, bon, Markus avait toujours aimé être le plus rapide.

À en juger par la photo, cette Amy-Lee était jolie. Des traits asiatiques, évidemment, mais, d'une certaine manière, ils allaient bien ensemble, trouva-t-elle. Dorothea se réjouit de savoir que son frère semblait s'être casé. Elle le lui écrirait. Ou le lui dirait au téléphone, ça irait plus vite. Certes, les faire-part mentionnaient une adresse électronique, mais l'Internet manquait absolument de fiabilité en ce moment ; Werner avait raconté que, dans sa société, on avait ressorti les fax pour les documents importants.

Naturellement, ce qui la ravissait le plus, c'était la photo de la petite Joy Carolin. Quel bébé adorable ! Dorothea punaisa la photo au mur près de la caisse pour pouvoir la regarder toute la journée. Et quand un client demandait de qui il s'agissait, elle répondait : « Ma nièce. En Amérique. » Qu'est-ce que ça faisait bien !

Le magasin n'arrêtait pas de prospérer. Elle avait à présent deux employées pour le garder ouvert toute la journée et faire face aux heures d'affluence – oui, elle connaissait même cela maintenant ! Elle s'était procuré une deuxième caisse pour un bon prix sur Internet, à l'époque où il fonctionnait encore de manière correcte.

Et elle travaillait déjà à son prochain projet. Au cours du printemps, elle avait en effet remarqué que les gens avaient bêché leurs jardins d'agrément pour y planter des légumes. Parallèlement à cette observation, elle avait lu dans un journal où elle emballait une salade que les magasins de bricolage et de jardinage réalisaient désormais le gros de leur chiffre d'affaires grâce aux outils, aux semences, aux matériaux de construction pour serres et aux bâches pour plates-bandes.

Elle avait interrogé divers jardiniers du village pour savoir s'ils ne voulaient pas lui vendre une partie de leur récolte, qu'ils ne consommaient pas eux-mêmes, et avait ainsi appris que beaucoup de gens rencontraient des difficultés dans l'entretien de leur potager. Les limaces mangeaient les salades, les carottes poussaient de travers, le persil fanait, les radis étaient durs comme la pierre, etc.

Elle eut donc l'idée d'organiser des cours.

Pour cela, elle devait bien entendu dénicher l'enseignant adéquat, non seulement capable de répondre à toutes les questions concernant la culture des fruits et des légumes, mais aussi en mesure de transmettre son savoir. La plupart des paysans de sa connaissance ne faisaient pas l'affaire ; c'étaient des ours qui ne montreraient aucune patience envers les citadins.

Elle était en train d'emballer trois carottes et un petit concombre pour une cliente, une dame assez âgée qui venait tous les jours mais n'achetait qu'à dose homéopathique, quand le téléphone sonna. En temps normal, elle ne décrochait pas dans cette situation et laissait le répondeur se mettre en marche, mais elle attendait justement le coup

de fil d’un certain Tom Hannen, un jeune agriculteur qu’on lui avait recommandé parce qu’il écrivait des articles sur les produits bio. Elle demanda donc un instant à sa cliente.

— Excusez-moi, il faut que je réponde. C’est peut-être important.

— Faites, je vous en prie, répondit la femme d’un certain âge. Pendant ce temps-là, je vais voir si je prends encore une tomate.

Ce n’était pas Tom Hannen mais Gabi.

— Tu es au courant ?

— Au courant ? répéta Dorothea. Au courant de quoi ?

— Donc tu ne sais pas. Une cliente vient de me raconter que Fixkauf fermait à la fin du mois !

— Pas vrai ? s’exclama Dorothea.

— J’ai appelé la mairie de Duffendorf pour vérifier, et tu ne sais pas ce qu’ils m’ont dit ? Qu’EuroCenti aussi allait fermer. À partir du mois prochain, la zone industrielle sera déserte et complètement morte.

Elle éclata de rire.

— On leur a survécu, Doro !

— Mon Dieu, murmura Dorothea.

Elle, elle n’avait pas envie de rire. Les gens allaient la prendre d’assaut. En outre, il n’y aurait plus une station-service dans un rayon de trente kilomètres.

Chaque semaine apportait un progrès. Le sentiment d’état d’urgence diminuait. L’épuisement disparaissait. Et quand sa fille lui souriait, Markus était l’homme le plus heureux du monde.

Une sensation qui se refusait à lui, en revanche, dès qu’il s’enfermait dans le bureau. La plupart du temps, il restait assis à cogiter sur les mêmes plans et les mêmes schémas et éprouvait tout sauf une sensation de bonheur.

La situation paraissait sans issue. Il avait élaboré des projets, monté des dossiers comme on le lui avait appris, avec des listes, des plannings et la description des différentes étapes. Acheter un cheval, une charrue et une herse pour labourer un champ sur leur terrain. Ils avaient suffisamment de place et un paysan du voisinage pourrait lui montrer comment s’y prendre. Cultiver toutes sortes de plantes, du maïs, du blé, des légumes, des tournesols, etc., qu’il pourrait mettre à fermenter. Équiper l’atelier. Là, il ne fallait pas traîner car il était déjà difficile de se procurer certains outils de pointe, même pour une fortune.

Cependant, il n’avait jusqu’alors encore rien mis à exécution. Rien. Il n’était même pas entré dans l’atelier.

Bien sûr, il y avait la petite. Mais cela n’expliquait pas tout. Elle ne pourrait plus servir longtemps d’excuse.

Non, son inertie tenait à la crainte de perdre son temps sur ce projet. Il ne pouvait pas s'empêcher de repenser aux propos du vieux Wang. Au calcul qui avait débouché sur un billion de litres d'alcool. C'était absolument utopique, bien entendu. Il aurait pu y songer tout seul.

Oui, et puis il y avait l'autre idée de son beau-père. Construire l'avenir. Saisir les grandes opportunités. Marquer le cours de l'histoire. C'était tentant.

C'était tentant et, d'un autre côté, Markus n'arrivait pas à se débarrasser du sentiment contraire. Cette perspective ne lui servait-elle pas à nouveau à se shooter ? À se faire croire qu'avec Wang il allait changer le destin du monde ? Tout cela lui faisait l'effet d'une pâle répétition de ce qu'il avait déjà connu avec Block, comme s'il s'efforçait de redonner vie à la sensation d'antan, de renouer avec cette extase continue que lui procurait la vitesse, la folie, le frisson, avec cette existence démentielle, usante, sans repos…

Cela ne marcherait pas. Pas s'il pensait de la sorte. Il avait perdu la naïveté nécessaire pour mener cette vie-là. Il n'y croyait plus, et cette métamorphose paraissait irréversible.

En même temps, la perspective le tentait encore. Peut-être le tenterait-elle toujours, qui sait ? Peut-être devait-il apprendre à vivre avec cette tentation comme un ancien alcoolique avec l'alcool : rester vigilant, garder à l'esprit le risque de rechute.

Mais s'il ne s'agissait pas d'une dépendance, de quoi s'agissait-il ?

Il rangea. Tria. Réorganisa les classeurs. Essuya la poussière sur les étagères. Mit de l'ordre dans les papiers de son père, dans ses propres notes. Déposa les carnets de Block dans un tiroir…

Block. Il ressortit l'un des carnets, s'assit dans le fauteuil et ouvrit le journal intime au hasard, le feuilleta jusqu'au moment où son regard s'arrêta sur un passage : « Me souvenir de ne jamais faire confiance aux affirmations des experts. Ils posent des questions, normal. Mais, après, vérifier moi-même. Recalculer moi-même. Pour comprendre l'essentiel, pas besoin d'avoir la maturité. Penser par soi-même, tout est là. »

Hum. Markus leva les yeux. Il se remémora sa discussion avec Wang. Combien avait-il dit ? Trois mille litres par hectare.

Il reposa le carnet de Block, sortit du papier, un stylo et une calculatrice. Un hectare, combien cela faisait déjà ? Un kilomètre carré, c'était… cent hectares. Donc cela signifiait que, sur un kilomètre carré, on pouvait produire trois cent mille litres d'alcool.

Ça sonnait déjà mieux.

Il continua de calculer. Pour un billion de litres, il fallait par conséquent…

Près de 3,3 millions de kilomètres carrés. Cela faisait beaucoup.

Environ dix fois la superficie de l'Allemagne.

Il laissa retomber son stylo, se frotta les yeux. Sans doute Taggard avait-il raison. Même avec l'invention de son père, on ne pouvait pas sauver l'humanité.

Tout à coup, son erreur de raisonnement lui sauta aux yeux.

Il bondit, se précipita dans la salle de séjour, chercha dans la bibliothèque un dictionnaire, une encyclopédie, un livre quelconque qui contienne des chiffres et des données sur les pays et les continents.

Là ! Les États-Unis d'Amérique mesuraient 9,3 millions de kilomètres carrés. Presque le triple de la superficie nécessaire. Et le facteur décisif dans les réflexions de son père, c'était justement qu'on n'avait pas à cultiver les plantes pour produire l'alcool, vu qu'on les cultivait déjà pour manger. La partie comestible ne formait qu'une infime portion, tout le reste était des déchets. Jusqu'à présent, on les labourait, on en faisait du compost, on les brûlait, bref on les détruisait. L'idée de son père consistait à les récupérer pour en faire de l'alcool.

Dans ces conditions, les calculs de Markus relatifs à la quantité d'énergie nécessaire pour cultiver le maïs ou toute autre plante devenaient caducs. Cette dépense incombait aux producteurs de denrées alimentaires, pas au producteur d'alcool. Si on parvenait à fabriquer celui-ci sans distillation, le coût de revient approchait de zéro.

La superficie des terres émergées sur l'ensemble de la planète, lut-il, s'élevait à cent trente-cinq millions de kilomètres carrés, sans compter l'Antarctique. Bien entendu, une part importante de celles-ci constituait des déserts, des steppes, des montagnes… Mais, quand bien même l'ostraction fonctionnerait moitié moins bien que la distillation, il restait parfaitement possible de trouver six millions de kilomètres carrés, de toute façon déjà exploités pour les besoins alimentaires.

En d'autres termes : Wang s'était trompé.

— Penser par soi-même, murmura Markus, tout est là.

Le cadenas était grand, lourd, rouillé. Mais la clé convenait et tourna dans la serrure. Elle libéra le verrou dans un cliquetis. Markus poussa la porte et le jour pénétra dans la grange.

Il illumina une véritable salle au trésor. Il y avait là une charrue. Ainsi qu'une herse. Derrière, des étagères contenant du bois, du plexiglas, des rouleaux de métal, des tôles, des tuyaux. Des armoires pleines de vis et de clous. Un tour, une fraiseuse verticale, une scie électrique, diverses perceuses. Un chalumeau relié à une bouteille à gaz. Un établi assez grand pour une douzaine de personnes.

— L'atelier pour les gros travaux, constata Markus. D'accord.

Le rez-de-chaussée du bâtiment annexe contenait d'une part un

laboratoire dans lequel des éprouvettes, des becs bunsen, des fours et plusieurs appareils d'analyse prenaient la poussière, d'autre part un atelier pour la mécanique de précision, équipé d'un matériel impressionnant. La butte de terre abritait quant à elle un laboratoire hermétique pour mener des expériences sur des plantes, des champignons ou des bactéries. L'entrée comprenait un sas avec une douche de désinfection ; non seulement le système d'aération fonctionnait encore, mais il disposait même de filtres hautement performants, et six combinaisons de tailles différentes étaient accrochées dans le vestibule.

Enfin, l'ancien institut disposait d'un puits d'une centaine de mètres de profondeur et d'un groupe électrogène de secours.

Mon père aurait sacrifié son bras droit pour jouir de telles conditions de travail, pensa Markus, bouleversé. S'il n'y arrivait pas avec tout ce matériel, c'est qu'on ne pouvait vraiment rien pour lui.

De plus, il n'est écrit nulle part que je doive chercher tout seul, se dit-il.

Le numéro privé de Keith Pepper n'existait plus. La centrale des renseignements téléphoniques en charge de Paradise Valley ignorait où il habitait à présent, mais elle lui compta trois dollars cinquante pour cette réponse. Finalement, Markus appela son ancienne entreprise.

— Oh ! Lakeside & Rowe a aussi perdu des plumes, gémit l'homme au téléphone. On a licencié plus de quatre-vingt-dix pour cent du personnel et Dieu seul sait l'avenir qui nous attend… L'argent ne vaut plus rien ; aujourd'hui plus personne n'a besoin d'un conseiller financier et vous ne pouvez pas savoir combien de clients résilient tous les mois leurs contrats de maintenance…

— C'est-à-dire que vous ignorez ce qui est advenu de Keith Pepper ? insista Markus.

— Eh bien, je dois avouer que ce nom ne me dit rien du tout. Pourtant, cela fait longtemps que je travaille dans la boîte, mais on ne peut pas non plus connaître tous les employés par leur nom.

— Je cherche juste quelqu'un qui puisse m'aider. Pourrais-je parler à un collègue de son département ?

— Hum… C'est-à-dire… Oui, je peux vous mettre en relation avec le chef.

— Merci, répondit Markus.

Simon Rowe se souviendrait sûrement de lui. S'il se souvenait de Keith Pepper, c'était une autre question. Mais il saurait à coup sûr comment le…

— Murray, dit une voix grave et dépourvue de tout humour.

Involontairement, Markus ferma les yeux. Le chef du centre de

recherche et développement s'appelait Murray, c'était vrai. Il avait complètement oublié ce nom. Mais il lui suffisait d'entendre sa voix pour que cette phrase résonne dans sa tête, ce « je n'ai pas confiance en vous, vous savez pourquoi ».

Bon, il n'avait de toute façon pas le choix. Au pire, il échouerait.

Il s'efforça de sourire. Au cours de ses formations, on lui avait répété un nombre incalculable de fois qu'on entendait un sourire au téléphone. Un sourire rendait sympathique.

Dans le cas présent, ce n'était sûrement pas le cas.

— Bonjour, *mister* Murray, dit-il. Je suis Markus Westermann.

Il avait failli prononcer la version américanisée de son nom.

— Vous vous souvenez de moi ?

Une pause, un tel silence qu'on aurait cru que l'autre avait raccroché. Puis :

— Oui, parfaitement.

Oh là là, comme ça lui faisait mal !

— *Mister* Murray, j'ai un grand service à vous demander. Je cherche Keith Pepper, un ancien programmeur du département…

— Je me rappelle, lâcha Murray d'un ton sec.

À nouveau une pause.

— Il ne travaille plus pour nous.

Markus hocha la tête.

— Oui, c'est ce que j'ai entendu dire. Mais j'avais espéré que vous pourriez m'aider à le retrouver. C'est vraiment très, très important.

Murray hésita. Markus aurait juré qu'il était tenté de raccrocher.

— À ma connaissance, finit-il par dire (mais on sentait combien il se faisait violence), il travaille dans un garage à Reading. Il transforme des moteurs pour les faire marcher avec de la friture ou des carburants de cette nature.

Il inspira profondément.

— Je peux vous donner son numéro de téléphone.

— Ce serait merveilleux, *Sir*, dit aussitôt Markus.

Évidemment, Murray devait connaître le numéro de Keith. Il se présente toujours des situations où l'on doit interroger un programmeur, même licencié depuis longtemps, sur un des logiciels qu'il a conçus.

Murray lui dicta le numéro et ajouta :

— Saluez-le de ma part.

— Ce sera fait, promit Markus avec soulagement. Merci beaucoup, *Sir,* et bon courage !

— Merci, répondit l'autre sur un ton un peu moins bougon. À vous aussi.

Keith arriva une bonne semaine plus tard dans une grosse bagnole

rose qui répandit une terrible odeur de frites dans l'ensemble de la vallée.

Il rayonnait de joie de revoir Markus et faillit le prendre dans ses bras, mais il se retint à temps et se contenta d'une tape à lui démettre l'épaule. Il secoua ensuite la main d'Amy-Lee avec égards et lui adressa quelques compliments confus que vraisemblablement seul un mordu de technique était en mesure d'apprécier à leur juste valeur.

Il ne voulait rien manger ni boire mais voir aussitôt les plans dont Markus lui avait parlé au téléphone et comprendre le projet qui se cachait derrière.

— C'est génial, absolument génial !

Il tenait à la main le grand schéma représentant la structure moléculaire du film d'ostraction, qui rappelait vaguement l'architecture d'un logiciel particulièrement complexe, et en suivait les lignes avec l'index de l'autre main. En même temps, il se mordait intensément la lèvre inférieure.

— Si, ça peut fonctionner. Un filtre intelligent en quelque sorte. Je n'en reviens pas. Et c'est ton père qui a inventé ça ? Il y a déjà vingt ans ?

— Vingt et un pour être exact, confirma Markus avant de lui résumer les problèmes que posait la fabrication du film.

— Attends, doucement ! l'interrompit Keith au bout d'un moment. Donc ce qui est dessiné en lilas constitue la trame.

— Oui, il faut fixer dessus les éléments que mon père appelle les « substrats moléculaires » – aujourd'hui on dirait sans doute « nanoparticules ».

— Et comment sont-ils produits, au fait ? Je veux dire : ce ne sont que des molécules ? Par réaction chimique ?

— Ou par une espèce de procédé lithographique.

— Ah, je comprends ! Ensuite, on doit les polariser…

— Puis les fixer, confirma Markus. Et le tout, un jour, à l'échelle industrielle.

Keith poussa un sifflement consterné.

— Punaise, ce n'est pas facile.

— J'avais espéré que tu pourrais m'en apprendre un peu plus.

Son camarade aux cheveux roux, qui n'avait en tout cas pas maigri depuis leur dernière rencontre, éclata de rire.

— Évidemment ! Tu ne crois tout de même pas que je quitte une boîte les mains vides ?

Il sortit son ordinateur portable, l'ouvrit et le mit en marche. Malheureusement, celui-ci ne produisit qu'un bruit désagréable et l'écran resta éteint. Keith poussa un juron entre ses dents.

— Je crains qu'il ne soit fichu pour de bon. Juste au moment où ça devenait intéressant.

— Je dispose ici d'ateliers à l'équipement exceptionnel, dit Markus avec une fierté parfaitement illégitime.

— Tant mieux. Mais tu n'as sûrement pas de contrôleur 8219.

— Non, sans doute pas. De quoi s'agit-il, déjà ?

Keith soupira tout en commençant à dévisser la partie inférieure de son ordinateur avec le tournevis démontable attaché à son porte-clés.

— Un truc complètement neuf. Pas encore au point. Un machin d'enfer mais, depuis, mon portable déconne.

Une première tentative de réparation échoua ; ils se rendirent donc dans l'atelier de l'annexe pour un deuxième essai. Finalement, il s'avéra que l'appareil était bon à jeter.

— Il faut installer le disque dur sur un autre PC, déclara Keith.

Ils en trouvèrent un pas trop vieux et ils étaient en train d'ouvrir la carcasse quand Amy-Lee apparut pour demander s'ils souhaitaient maintenant boire ou manger quelque chose.

— Dans un instant, répondit Keith. Dès que j'aurai tiré les premières données de mon disque dur sur cet ordinateur démonté.

Amy-Lee observa le réseau de câbles et de boîtiers argentés.

— Quelle sorte de données ?

— Tous les employés du service technique extérieur de Lakeside & Rowe, expliqua Keith, avaient pour instruction de faire une sauvegarde sur leur propre ordinateur avant de commencer à travailler sur le logiciel d'un client. Cette copie était à son tour sauvegardée sur le *backup* de la société – que je me suis permis d'enregistrer. Pour me consoler de la perte d'un job tout à fait agréable.

Keith esquissa un large sourire.

— J'ai tout groupé sur un fichier que j'ai ensuite effacé. Le vigile à l'entrée a contrôlé mon ordinateur mais n'a rien trouvé.

Et, à la maison, j'ai récupéré le fichier grâce à une restauration. C'est tout simple.

— Incroyable, dit Amy-Lee en riant.

À l'intérieur de la maison, le téléphone sonna.

— Attends, j'y vais, dit-elle à Markus avant de disparaître.

Le PC se mit en route, reconnut le disque dur et y accéda.

— C'est bien parti, marmonna Keith d'un air satisfait. Bon. Qu'est-ce qu'il te faut ? Je n'ai pas ici l'ensemble de l'économie américaine, mais je devrais couvrir le secteur de haute technologie à peu près dans son intégralité.

— D'autant qu'il suffit d'une seule société capable de fabriquer le film, ajouta Markus en s'asseyant à côté de lui pour réfléchir. Nous cherchons des entreprises de nanotechnologie dont le bilan semble assez solide pour qu'elles aient encore une chance d'exister à l'heure

actuelle.

— D’accord.

Les doigts de Keith coururent sur les touches. Une liste apparut à l’écran.

— Tiens. Vingt-deux. Pas mal pour un début, non ?

— Splendide.

À cet instant, Amy-Lee revint, pâle comme un linge, s’efforçant à grand-peine de garder contenance.

Il est arrivé quelque chose à Joy ! se dit Markus en la voyant. D’un bond, il s’approcha d’elle, la retint et la fixa d’un air angoissé.

— Que se passe-t-il ?

Elle tremblait.

— C’est papa. Il a eu un accident.

— Un accident ?

— Son avion a sombré dans le Pacifique. Lui et Xiao sont… Oh, mon Dieu !

CHAPITRE 52

Proportionnellement, les gens riches et puissants – les capitaines d'industrie, les présidents, les chefs d'entreprise, les ministres – décèdent bien plus souvent dans des catastrophes aériennes que le reste de la population. L'explication évidente de ce phénomène est que ces personnes voyagent beaucoup plus et, même, sont obligées du fait de leurs activités de prendre beaucoup plus l'avion que le citoyen lambda. Par ailleurs, elles utilisent fréquemment des machines de petite taille qui représentent en soi un risque plus élevé : plus l'avion est grand, mieux il peut affronter les aléas de l'espace aérien. Vu sous cet angle, le fort taux de mortalité se résume donc à une simple question de statistiques.

On peut aussi avancer d'autres raisons. C'est un exercice inquiétant que de dresser la liste des responsables politiques ou des hommes d'affaires décédés lors d'un accident d'avion, de se renseigner sur les circonstances qui entourent leur mort et de se poser les deux questions suivantes : premièrement, à qui leur disparition profitait-elle le plus à l'époque ? Deuxièmement, qui avait les moyens d'abattre un avion et de donner au crash l'apparence d'un accident ?

PASSÉ ANTÉRIEUR

L'ingénieur français Ferdinand de Lesseps, qui avait conçu le canal de Suez, entreprit également de percer un canal dans l'isthme de Panama en Amérique centrale. Les travaux commencèrent en 1881, coûtèrent la vie à vingt-deux mille hommes et débouchèrent en 1889 sur un désastre financier. En 1902, les États-Unis rachetèrent le projet pour quarante millions de dollars.

À l'époque, Panama appartenait à la Colombie, qui refusa le projet du président Theodore Roosevelt, lequel lui avait suggéré de céder les terres entourant le canal à un consortium américain. Sur ces entrefaites, un bâtiment de la marine américaine, le *Nashville,* mouilla au large de Panama ; des soldats débarquèrent et imposèrent un gouvernement dirigé par l'ingénieur français Philippe Buneau-Varilla. Panama fut considéré comme libéré et déclaré nation indépendante tandis que le gouvernement approuvait la création d'une zone sous contrôle américain autour du canal. Détail intéressant, le contrat ne fut signé que par Buneau-Varilla et le ministre des Affaires étrangères des États-Unis, Hay, en l'absence de tout Panaméen.

On termina de percer le canal entre 1906 et 1914.

En 1968, un homme du nom d'Omar Torrijos prit le pouvoir à l'issue d'un putsch militaire. Il fut le premier homme d'État au Panama à s'intéresser aux questions sociales et aux problèmes des pauvres et à créer des difficultés aux nombreux groupes étrangers qui n'avaient jusque-là fait que profiter de la situation. Il ne cacha pas qu'il était résolu à faire respecter la liberté et la souveraineté de son pays sans se ranger ni du côté des États-Unis ni de celui de l'Union soviétique. Et, bien entendu, il considéra la zone entourant le canal comme inaliénable du territoire national, déclarant le contrat de 1903 nul et non avenu.

À l'époque de la présidence de Jimmy Carter, Torrijos se mit à expulser différentes institutions américaines en avançant qu'elles hébergeaient, dans la zone entourant le canal, des camps où l'on formait des agents secrets aux techniques d'écoute et aux méthodes de torture en vue d'opérations en Amérique du Sud. Carter ne s'opposa pas à ces expulsions ; malgré les protestations de l'opposition, il signa même en 1977 un traité accordant au Panama l'entière autonomie du canal à partir de l'an 2000.

Le 31 juillet 1981, quelques mois après l'entrée en fonction de Ronald Reagan, qui avait plusieurs fois diffamé le président panaméen en public, tout comme son futur vice-président George Bush et le ministre de la Défense Caspar Weinberger, Omar Torrijos périt lors d'un vol de routine. Il fut remplacé par Manuel Noriega, qui vit aujourd'hui en Floride.

Quinze pour cent de toutes les espèces d'oiseaux existant au monde vivent en Équateur, où l'on découvre par ailleurs pratiquement tous les jours de nouvelles espèces de plantes jusqu'alors inconnues. Néanmoins, on a déboisé une grande partie de la forêt équatoriale après que la compagnie Texaco y a découvert du pétrole en 1968. Depuis sa construction, l'oléoduc qui traverse la cordillère des Andes a perdu autant de pétrole du fait de fuites que *l'Exxon Valdez* lors de son naufrage ; du pétrole qui pollue l'environnement sur de larges étendues, tue les animaux et transforme les fleuves en canaux puants. On a tout simplement déversé dans le sol ou rejeté dans les rivières des eaux usées toxiques, chargées de métaux lourds et de substances cancérigènes.

Ainsi, le pétrole est rapidement devenu le premier produit exporté par le pays et l'Équateur l'un des principaux fournisseurs des États-Unis.

Au début de l'année 1981, le président Jaime Roldôs Aguilera, élu depuis deux ans, présenta un projet de loi visant à réorganiser le secteur de l'énergie. Il prévoyait de favoriser la construction de

barrages, tout à fait indiquée compte tenu du relief de l'Équateur ainsi que du nombre de rivières, et de redéfinir le rapport entre les compagnies pétrolières et l'État sur une nouvelle base juridique.

Les compagnies concernées entamèrent aussitôt une campagne visant à présenter Roldôs Aguilera sous les traits d'un nouveau Castro. De son côté, le président se mit à dénoncer les liens existant entre la politique américaine et le commerce du pétrole, n'hésitant pas à employer le terme de « complot ». Il menaça les grands groupes d'expulsion s'ils s'obstinaient à mener des projets incompatibles avec le bien du peuple équatorien et chassa quelques Américains indésirables.

Le 24 mai 1981, Roldôs Aguilera décéda, en même temps que sa femme, son pilote et plusieurs membres du gouvernement, dans le crash de son avion au-dessus de la province de Loja, au sud du pays.

Son successeur, le vice-président Osvaldo Hurtado Larrea, permit le retour des expulsés et, fin 1981, Texaco entreprit un gigantesque projet de mise en exploitation dans le golfe de Guayaquil.

Ou bien prenons la mort du deuxième secrétaire général des Nations unies, Dag Hammarskjöld, le 17 septembre 1961, au cours d'un mystérieux accident d'avion au Congo. Ses efforts pour mettre fin aux combats qui déchiraient l'ancienne colonie belge gênaient certaines entreprises britanniques, belges et américaines…

Ou encore le décès de John F. Kennedy Jr.…

Ou bien… Ou bien… Ou bien…

PRÉSENT

— Le prince Abu Mandhur Zayd, Majesté, votre fils.

Le roi Abu Jabr Faruq garda le silence à l'annonce de cette visite. Plongé dans la contemplation d'une mosaïque sur le sol – des guirlandes de fleurs en nacre et en obsidienne sur fond de lapis-lazuli –, il réfléchit à la charge que suppose une fonction telle que la sienne.

Il avait appris par le chef des services secrets que son fils était de retour. Il savait également un grand nombre de détails sur ses activités à Singapour. Il aurait aimé s'épargner cette rencontre, mais même le pouvoir d'un roi connaissait des limites, et cette obligation en faisait partie.

— Qu'il entre, dit-il.

La porte s'ouvrit. L'homme qui pénétra dans la salle d'audience ne ressemblait plus guère au fils dont il se souvenait. Il titubait plus qu'il

ne marchait. Toute trace du rayonnement d'un prince avait disparu. Il avait l'air épuisé, malade, usé par les drogues et d'autres excès dont son père ignorait le nom.

Pourtant, Zayd restait son fils. Abu Jabr s'avança vers lui, ouvrit les bras et dit :

— Sois le bienvenu.

Zayd s'arrêta à quelques pas de distance, l'observa et détourna aussitôt le regard. Un combat semblait faire rage en son for intérieur.

— Comment as-tu pu accepter ? lâcha-t-il enfin en articulant à peine. Te faire couronner par la grâce des Américains ?

Abu Jabr secoua la tête avec indulgence.

— Je ne suis pas roi par la grâce des Américains.

Zayd ne répondit rien ; on aurait dit qu'il n'avait pas entendu. Avait-il même encore tous ses esprits ? Il était au bout du rouleau. Il devait se faire soigner. Oui, exactement, Abu Jabr l'enverrait dans une clinique. Si leur entretien se terminait bien.

— Je me réjouis de ton retour, reprit-il. Nous avons besoin de toi. Nous avons convoqué une… disons, oui, une *divaniya* pour faire la lumière sur les événements de Ghawar et de Ras Tanura. Et nous souhaitons que tu…

— Je me suis juste occupé du sale boulot, lâcha Zayd en le foudroyant du regard. C'est toujours ce qui me revient. Le sale boulot.

Avec une rapidité inattendue, il sortit un pistolet de sa poche et le pointa dans la direction de son père. Puis il se raidit, comme incapable de faire un pas en avant ni en arrière. Son bras tendu qui tenait l'arme tremblait.

Abu Jabr n'avait pas bronché.

— Mon fils, dit-il avec calme en s'efforçant de capter le regard vacillant de Zayd, je suis sûr que tu n'as pas envie de commettre ce que tu t'apprêtes à faire.

Le prince claquait des dents. Ses lèvres palpitaient. Il prononça quelques paroles difficilement compréhensibles.

— Il ne fallait pas qu'ils s'en aperçoivent. Les *Amrikani* ne devaient pas savoir ce qui se passait…

Abu Jabr avança la main d'un geste lent.

— C'est du passé, cela n'a plus d'importance. Pense à ton fils, Zayd, et lâche cette arme. Tu n'as encore rien commis d'irréparable.

Enfin ! Il perçut une lueur d'intelligence dans ses yeux. Une prise de conscience. Zayd baissa le bras, se pencha et chancela en haletant.

Mais il garda l'arme à la main.

— Zayd, dit le roi, lâche-la. Préserve ton honneur.

En une fraction de seconde abominable, la tête de Zayd se releva ; son regard rencontra celui de son père. Une lueur effrayante, étrangère brillait dans ses yeux ; il leva l'arme et tira deux fois, deux

coups qui frappèrent le roi en pleine poitrine. Abu Jabr perdit l'équilibre, tomba à la renverse sur une table et s'effondra. Aussitôt, les hommes cachés derrière les rideaux s'emparèrent du régicide et le rouèrent de coups.

— Assez ! murmura finalement le roi dans une quinte de toux.

Il se releva, la main sur la poitrine. Deux hommes de la garde accoururent et l'aidèrent à se remettre sur pied.

— Je dois reconnaître l'efficacité d'un gilet pare-balles, commenta-t-il d'une voix essoufflée, mais je ne pensais pas que cela ferait aussi mal.

— Vous devez subir un examen médical, Majesté, le conjura un des gardes. Il se peut que vous ayez une côte cassée.

Abu Jabr esquissa un geste de refus.

— Oui, oui, bien sûr. Mais plus tard.

Il s'approcha de Zayd, son deuxième fils, depuis toujours l'enfant terrible. Il gisait à présent sur la mosaïque, les yeux vitreux, offrant l'image de la détresse et de l'échec.

— Je déplore la tournure des événements, mon fils, dit Abu Jabr à voix basse. Si seulement je savais avec qui tu t'es compromis…

Zayd ne répondit rien. Du sang coulait d'une petite plaie à son front.

Du sang, oui. L'idée de revoir son fils sur l'échafaud lui faisait mal. Mais l'issue paraissait inévitable.

— Emmenez-le, ordonna-t-il.

Plus tard, pendant que le chef des services secrets l'aidait à enlever son gilet en kevlar, le ministre de l'Énergie qu'il avait appelé arriva.

— Je ne sais comment vous dire, Majesté, fit-il pour commencer, combien je me réjouis…

— Oui, oui, merci, l'interrompit Abu Jabr. On m'avait assez prévenu que je prenais un risque inutile.

Il jeta un regard au chef des services secrets.

— C'était quand même mon fils.

Abu Jabr lissa son *kamis*.

— Appelez ce jeune Allemand et remerciez-le de nous avoir prévenus. Puis passez-lui commande pour le projet qu'il nous a proposé.

Le roi réfléchit un instant avant d'ajouter :

— Et envoyez-moi le ministre des Affaires étrangères. Beaucoup de travail nous attend.

Après le coup de téléphone provenant de Riyad, Frieder Westermann, bouleversé, garda le combiné à la main pendant encore un moment. Quand il songeait qu'il avait d'abord hésité à tirer les

conclusions qui s'imposaient des confidences de Markus et à prévenir le palais ! Or voilà qu'à présent ses indications avaient permis d'éviter un attentat.

Il regarda la cour de son usine par la fenêtre et se demanda s'il était en train d'écrire une page d'histoire ou sur le point de faire son malheur.

Il ouvrit un des tiroirs de son bureau et en sortit la lettre que son frère lui avait envoyée des États-Unis quelques mois plus tôt.

Cher Frieder,

Je t'écris cette lettre pour compléter notre conversation téléphonique. Il y a certaines vérités que tu devrais savoir mais que je ne pouvais t'apprendre de vive voix car je commence à me méfier des télécommunications. J'espère que la poste demeure un moyen plus sûr.

Je veux essentiellement te mettre au courant des confidences que, pour des raisons trop longues à t'expliquer ici, un ancien agent de la CIA m'a faites sur son lit de mort…

PASSÉ

Le jour où il avait envoyé son rapport sur l'Arabie Saoudite à Donald R. Hartfield, Charles W. Taggard y avait joint une lettre où il n'avait pu s'empêcher d'user de cet humour à base de jeux de mots qu'ils avaient l'habitude de pratiquer à l'université : « Diffuse-le ! Il faut absolument que quelque chose se passe. Sinon, il va se passer quelque chose. »

Une bonne semaine plus tard, le téléphone de son appartement avait sonné. C'était Donald, il était à Riyad.

— Il faut qu'on se voie. Disons à midi, au Globe. Je t'invite.

Le Globe était un restaurant de luxe qui occupait trois étages de la boule en verre située à deux cent quarante mètres d'altitude au sommet de la tour al-Faisaliah, un bâtiment ultramoderne en acier et en verre, dessiné par l'architecte anglais de renommée internationale Norman Foster.

L'ascenseur mettait seulement vingt-cinq secondes pour arriver à destination. Quand les portes s'ouvrirent, Taggard avait mal aux oreilles tant la variation de pression était brutale. Cela dit, on avait une vue spectaculaire sur la ville.

Pendant qu'un maître d'hôtel le conduisait à la table où Donald l'attendait, Taggard nota le nombre de couples visiblement mal à l'aise. De toute évidence, le restaurant servait de rendez-vous clandestin ; comme presque aucune femme ne portait le voile, il supposa que les gardiens de la morale n'avaient pas accès à l'établissement.

Donald Hartfield avait l'air vieilli, par rapport à ses souvenirs, et aussi plus dur. Il avait le visage anguleux, des cheveux gris coupés court et des yeux également gris, dont le regard trahissait la désillusion.

Les prix aussi étaient spectaculaires. Il n'y avait pas de menu à moins de cent dollars, par personne bien entendu. Mais la débauche connaissait des limites : on ne pouvait boire que du jus de fruit ou de l'eau.

— J'ai bien reçu ton rapport, dit Donald une fois qu'ils eurent clos l'inévitable chapitre sur leurs souvenirs de fac. Tu l'as envoyé à quelqu'un d'autre que moi ?

— Pas encore, répondit Taggard.

— Tant mieux.

On servit les entrées. Le Globe proposait une cuisine méditerranéenne, avec beaucoup de légumes et d'huile d'olive.

— Au fait, tu te trompes à propos de ceux qui mènent le monde.

Taggard avala une première bouchée.

— Ce n'est pas nous ? Je croyais.

— Si, c'est nous.

— Mais pas pour toujours ? Tu veux dire que les Saoudiens peuvent éteindre la lumière à tout moment ?

Donald secoua la tête avec un rire indulgent. Puis il observa Taggard pendant un moment, sans cesser de mastiquer, comme s'il se demandait s'il pouvait lui confier ce qu'il avait à lui apprendre.

— Tu as travaillé pour Eurocontact, n'est-ce pas ? finit-il par demander.

— Oui.

— Et vous ne vous arrêtiez pas aux affaires décrites sur les prospectus de votre société. Vous veilliez aussi à ce que les Européens ne nous mènent pas par le bout du nez et ne couchent pas avec les Soviétiques ?

Taggard but une gorgée d'eau. Seul un initié pouvait être au courant.

— Je n'ai pas le droit de parler de certains aspects de mes activités de l'époque, dit-il.

Donald sourit.

— Je sais. Nous sommes collègues. Je travaille chez Head, une autre société de conseil. Nous avons la même mission que vous, mais pour le reste du monde.

— Ah bon.

— Avec les pays pauvres, les règles du jeu diffèrent légèrement, bien entendu, expliqua Donald. Les occasions de piquer des inventions ou de renverser de grands patrons sont plutôt rares. Nous participons à la construction des pays. Des spécialistes dans mon genre établissent

des expertises destinées aux gouvernements pour démontrer le progrès stupéfiant que représente tel ou tel gigantesque projet d'infrastructures – des réseaux électriques, des routes, des barrages, des ports et ainsi de suite – ainsi que les avantages économiques que peuvent en retirer leurs pays. Dès que nous les avons convaincus, nous leur procurons les crédits nécessaires. Des crédits bon marché. La seule condition est, de manière tout à fait compréhensible, que l'ensemble des commandes soient passées auprès de sociétés américaines.

— C'est-à-dire que l'argent ne quitte pas les États-Unis ?

— Parfaitement. Il est viré par des banques de Washington sur le compte de bureaux d'ingénieurs à Boston ou Los Angeles. Naturellement, ce sont les pays qui doivent les rembourser, y compris les intérêts. Et nous élaborons des montages financiers si subtils que bien vite ils ne sont plus en mesure de le faire. Que se passe-t-il alors ? Eh bien, nous négocions des délais de paiement. En échange, nous demandons des contreparties. Une base militaire par exemple. Ou l'accès aux ressources naturelles. Ou même simplement qu'ils votent comme nous aux Nations unies.

— Et ça marche ?

— Depuis des décennies ! La seule précaution à prendre consiste à ménager la classe dirigeante. Nous la laissons baigner dans l'argent. Assez d'argent pour qu'elle puisse en redistribuer une partie et acheter le soutien dont elle a besoin.

Taggard repoussa son assiette à moitié vide. Ces révélations lui avaient coupé l'appétit.

— Ce n'est pas fair-play.

— Tu as raison, acquiesça Donald en continuant de mâcher sans se laisser impressionner. Mais nous ne sommes pas aux Jeux olympiques. Il ne s'agit pas de fair-play, il s'agit de gagner.

— Ce n'est pas la politique qu'auraient souhaitée les fondateurs de notre pays. C'est au contraire celle qu'ils combattaient, la politique de l'empire britannique.

Donald finit son assiette comme si de rien n'était.

— Gloire soit rendue aux fondateurs de notre pays, mais, à l'époque, il y avait encore de la place pour tous. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Aujourd'hui, l'alternative est simple : ou bien nous contrôlons le monde, ou bien le monde nous contrôle.

— Donc nous contrôlons le monde.

— Parfaitement. Tu n'as pas tort : notre comportement représente la variante la plus moderne de l'impérialisme. Une forme nettement moins sanglante que celle des anciens colons anglais.

Il sourit avec arrogance.

— Tout est dans la tête. Notre empire est si abstrait que la plupart

des gens ne se rendent pas compte de ce qui se passe.

— Certains doivent bien s'en rendre compte.

Donald éclata de rire. À ce moment-là, il rappelait de nouveau l'étudiant dégingandé aux notes brillantes et à l'entendement aigu, qui lui avait un jour confié, à l'issue d'une nuit très arrosée, que les décisions appartenaient évidemment aux esprits supérieurs et non au gros de la population.

— Que veux-tu qu'ils fassent, si les autres ne comprennent pas ce qu'ils racontent ?

Ils se turent le temps qu'un serveur débarrasse les assiettes et apporte une nouvelle bouteille d'eau.

— Et qu'est-ce que tout cela a à voir avec moi ? demanda ensuite Taggard.

— Je voulais t'empêcher d'envoyer prochainement ton rapport au, disons, *Washington Post.* Un agent de la CIA qui passe à table ! Dans de telles occasions, les journalistes se surpassent. C'est du stress inutile, si tu veux mon avis.

Il se frotta le lobe de l'oreille.

— Tu sais, les gens de Mikado existent toujours. Même si nous rechignons un peu à les appeler.

— Et qui allez-vous appeler le jour où les Saoudiens fermeront le robinet du pétrole ?

— Ils ne feront jamais ça. Jamais.

Le plat principal arriva. Du poisson. En plein désert ! Sans doute transporté par avion depuis la côte. C'est vrai que, vu les prix, ce n'était pas exagéré.

— Tout ce que tu viens de me raconter ne concerne pas les Saoudiens. J'ai du mal à croire qu'ils aient besoin d'un crédit.

— C'est vrai.

Donald examina ses ongles.

— Ce fut un problème. Avec l'essor du pétrole, les Saoudiens se sont tout à coup retrouvés à la tête d'une fortune qu'ils ne savaient pas gérer. Réussir à les coincer constituait un vrai défi, n'est-ce pas ? Nous leur avons donc proposé de gérer leur argent.

— Pardon ?

— De mener le même petit jeu que d'habitude mais avec leurs sous. Ce qui présentait en outre l'avantage que nous n'avions pas besoin de l'accord du Congrès et que personne ne pouvait exiger de contrôler nos livres de comptes. De cette manière, les affaires procurent beaucoup plus de plaisir.

Taggard observa son ancien camarade d'études. Jusque-là, il n'avait pas remarqué que Hartfield portait une tenue discrète mais onéreuse. Le costume devait être italien, la montre à son poignet coûter au bas mot cinquante mille dollars. Depuis toujours, plaisir,

pour Donald Hartfield, signifiait pognon.

— Nous leur avons dit qu'avec leur argent ils devraient acheter des emprunts d'État américains.

Il eut le plus grand mal à retenir un gloussement.

— Ils ont trouvé l'idée excellente. Comme tout le monde le sait, il s'agit d'un placement merveilleux, sûr. Et, avec les plus-values, ils ont financé toutes ces routes, ces immeubles, ces aqueducs, ces aéroports, ces villes dans le désert, le tout construit par des sociétés américaines. Nous appelions cela du recyclage de pétrodollars.

Il se ressaisit.

— Le but principal de la manœuvre consistait bien entendu à rendre les Saoudiens au moins aussi dépendants de nous que nous l'étions d'eux.

Taggard secoua la tête.

— Je ne comprends pas qu'ils aient pu accepter.

— Ils étaient bien obligés.

— Pourquoi ?

Donald esquissa un sourire sardonique.

— La famille royale craignait pour son pouvoir, depuis qu'elle s'était mise à goûter l'existence agréable que permet la fortune. Toutes ces fêtes, ces nuits passées dans les casinos, ces orgies avec une douzaine de prostituées. La vie de la jet-set. L'alcool.

Charles Taggard fixa son interlocuteur. Et comprit.

— Parce que toutes ces frasques ne sont pas… wahhabites !

— Parfaitement. Jusque-là, leur pouvoir reposait sur une alliance avec les puritains de l'islam. Pour le conserver sans nous, ils auraient dû retrouver une existence dont ils n'avaient plus aucune envie. De cette manière, nous sommes devenus les piliers de leur hégémonie. Tel était le marché conclu. L'Amérique protège la famille Saoud, si nécessaire contre les autres pays arabes. En échange, les Saoud nous garantissent le pétrole et nous le garantissent à un prix indispensable pour que la machine continue de tourner.

Donald s'adossa à sa chaise d'un air satisfait.

— En toute modestie, je dois reconnaître qu'il s'agit d'un coup de maître.

Taggard plantait sa fourchette dans son poisson d'un air songeur.

— Vous ne craignez pas que tout s'effondre un jour ?

Donald Hartfield secoua la tête.

— À long terme, nous gagnons toujours. Et celui qui s'oppose à nous finit par le payer.

Charles Taggard baissa les yeux vers son assiette et lut l'inscription *The Globe-Al-Faisaliah Tower*.

— Pourtant, le roi Fayçal s'est bien opposé aux États-Unis.

Donald hocha la geste.

— Justement.

— Que veux-tu dire ? l'interrogea Taggard.

— Tu sais sans doute ce qui lui est arrivé ?

— Il a été assassiné par un de ses neveux. Qui était, paraît-il, détraqué.

Donald joignit les mains avec circonspection et sourit d'un air supérieur.

— Parfaitement. C'était en 1975, peu après l'embargo. Comme tu le sais, Mikado se sert volontiers d'accidents. Mais il existe également une équipe spécialisée dans la manipulation des détraqués.

CHAPITRE 53

PRÉSENT
PRESQUE UN AN APRÈS

Werner rentra tard, comme d'habitude. Depuis qu'il prenait le train, le trajet durait deux fois plus longtemps que par le passé. Les voyages dans des rames bondées étaient épuisants, les correspondances prenaient un temps fou, mais, pour la plupart des gens, comme eux par exemple, les chemins de fer restaient le seul moyen de transport abordable pour les moyennes et longues distances.

— Quoi de neuf ? susurra-t-il en embrassant Dorothea sur la joue.

Il sentait la fumée. Pas la fumée de cigarette – peu de gens pouvaient encore se payer du tabac –, mais la fumée des grandes villes. On se chauffait de nouveau au bois et au charbon ; de gros nuages bruns enveloppaient les agglomérations, les cas d'asthme et de faux croup se multipliaient. Et l'essence synthétique se révélait être une véritable saloperie, même si les fabricants promettaient que le progrès technique permettrait d'éviter cet inconvénient dans un avenir très proche.

— Nous avons reçu une lettre de Markus, répondit Dorothea.

Elle avait déjà mis la table et le repas – une simple potée – était pratiquement prêt.

— Et alors ? Quoi de neuf ?

— Joy Carolin gambade à présent comme une vraie sauvage ; ils n'en sont pas maîtres. Tu regarderas la photo. Une belle gamine.

Werner ouvrit le réfrigérateur.

— On a encore de la bière ?

— Oui, une. Dans le bac à légumes.

— Ce soir, j'en ai besoin, dit-il en attrapant la canette. Et le procès ?

Dorothea souleva le couvercle de la cocotte et remua la potée.

— Fini.

— Et alors ? demanda Werner, l'ouvre-bouteille à la main.

— Le même verdict qu'en première instance. Son père était mêlé à des affaires louches, et patati et patata.

— Donc Amy-Lee n'hérite rien ?

— Non, pas un *cent*. De plus, les frais d'avocat étaient si élevés qu'ils ont dû lâcher l'affaire. Il leur reste la ferme, l'atelier et un tout petit peu d'argent. Maintenant, ils doivent s'en sortir avec ça.

Werner décapsula la bouteille d'un geste rageur.

— Pourtant, les preuves étaient falsifiées, à ce que disait ton frère. Il doit bien y avoir moyen de le démontrer.

— Apparemment, l'État n'a aucun intérêt à le démontrer si cela lui permet d'encaisser deux cents milliards de dollars.

Elle fit un mouvement de la tête pour désigner le couloir.

— Tu peux lire la lettre si tu veux ; je l'ai posée près du téléphone.

Werner s'assit en soupirant, appela Julian puis demanda :

— Et qu'en est-il de l'usine à TDP ? Toujours rien ?

— Non. Il n'y avait que la lettre et un prospectus pour une société qui récupère les vieux ordinateurs.

— Ah oui, la nouvelle mode. Les nouveaux sont devenus tellement chers… À cause des composants en argent. Il paraît que ça coûte une énergie folle à produire.

Les travaux sur le chantier de l'usine à TDP traînaient en longueur. On avait désormais passé la troisième date, à laquelle les installations auraient dû « à coup sûr être en état de fonctionner » et où l'on commencerait à livrer du fioul aux actionnaires.

Werner et Dorothea rencontraient, comme tout le monde, des difficultés d'approvisionnement. Et, sauf changement de situation rapide, ils seraient bel et bien obligés de modifier bientôt leur chaudière. Avec de l'argent qu'ils n'avaient pas.

Julian vint à table, se laissa tomber sur sa chaise et fronça le nez.

— Encore des patates !

— Oui, répondit Dorothea d'un ton ferme. Et demain ce sera à nouveau des pommes de terre. Nous mangeons ce que nous avons.

— Tu peux t'estimer heureux qu'il nous reste à manger, gronda Werner. Tu n'as pas vu les informations ? Ces enfants qui meurent de faim en Bulgarie.

— Ce n'était pas en Lettonie ? demanda Dorothea en commençant à servir.

— Mais non ! fit Julian. Tu confonds avec l'accident. Là où ils exploitent de l'hydrate de méthane ou je ne sais pas comment ça s'appelle. Ils n'ont pas encore vraiment le coup, il arrive sans cesse des catastrophes.

— Il s'est à nouveau produit des pillages et des bagarres quelque part, ajouta Werner. Au Mexique ou bien au Canada, est-ce que c'est possible ? Aucune idée. De toute façon, l'économie se casse la figure partout ; l'État ne prélève plus d'impôts, ne peut pas donner d'argent aux chômeurs… C'est le cercle vicieux.

— Avant, l'État contractait sans cesse des dettes, remarqua Dorothea.

Werner fit la grimace.

— Il ne se gênerait pas s'il le pouvait encore. Ils ont offert des bons du Trésor à onze pour cent. Mais personne n'en veut.

Dorothea s'assit.

— Bon appétit, dit-elle.

À présent, il était difficile de se procurer des vivres. L'hiver avait été rigoureux ; les guerres et les conflits dans le monde n'avaient rien arrangé. À écouter les informations, on ne se battait jamais pour du pétrole, mais, en réalité, il s'agissait bien de cela. On n'entendait parler des famines qu'au détour de brèves ; un journaliste avait même avoué à l'antenne qu'ils s'autocensuraient parce que les images étaient intenables. Par ailleurs, le prix de l'essence ne permettait plus d'envoyer un reporter dès qu'il se passait un événement quelque part.

— Ça devient carrément impossible, maugréa tout bas Werner à la fin du repas, une fois que Julian fut monté dans sa chambre. Nous ne connaissons plus que des problèmes. Aujourd'hui, nous avons appris la faillite de onze fournisseurs. Nous ne savons plus où nous procurer des pneus, tu imagines ? Et Madrid a annulé sa commande de cinq cars ; ils n'ont plus d'argent.

Dorothea hocha la tête.

— J'ai déjà une centaine d'inscriptions pour le prochain cours de jardinage. Je crois que, cette année, ça va vraiment décoller.

Elle regarda par la fenêtre et observa le paysage sombre dans la plaine, où brillaient nettement moins de lumières que deux ans plus tôt.

— C'est obligé, d'ailleurs. Bientôt, il n'y aura plus d'autre solution.

Un moment de silence suivit. Puis Werner se prit la tête entre les mains et la regarda.

— Ils m'ont proposé une indemnisation si je démissionne dans les quatre semaines.

Il fallait s'y attendre. Les yeux fixés dans le vide, Dorothea visualisa les décomptes.

— Combien ?

— Un an de salaire.

— J'aurais besoin de quelqu'un pour aller aux halles, lâcha-t-elle.

C'est seulement en le disant qu'elle se rendit compte combien ces paroles pouvaient être blessantes pour Werner.

— Bienvenue dans le meilleur des mondes ! grommela-t-il. C'est donc tout ce que je vaux encore.

Elle se pencha au-dessus de la table et lui caressa le bras.

— Excuse-moi, je ne voulais pas dire cela. Mais, regarde, ce travail t'use. Il ne rapporte presque plus rien et le trajet tous les jours…

— Non, tu as raison, s'obstina-t-il. Au fond, je ne sais rien faire.

Qui a besoin de programmation en java aujourd'hui ? De langage assembleur ? Des trucs inutiles, tout ça. Des connaissances superflues.

Il s'adossa brutalement à sa chaise.

— Ce qu'il faut, c'est savoir fabriquer une table. Traire une vache. Labourer un champ.

Werner donna donc sa démission.

Avec une partie de l'indemnisation, ils achetèrent une petite camionnette (pendant que le 4 × 4, absolument invendable, continuait joyeusement de rouiller) et, à dater de ce moment-là, Werner se leva tous les jours de très, très bonne heure pour arriver à temps aux halles. Il constata que repérer les produits de qualité et les bonnes affaires ainsi que nouer les contacts indispensables pour obtenir la marchandise en ces temps de pénurie constituait une tâche tout à fait ambitieuse. Il apprit, souvent à ses dépens, à qui se fier et à qui il ne le pouvait pas ; il acquit peu à peu le métier et, certains jours, se surprit même à éprouver du plaisir.

Tout compte fait, se dit-il, ils ne s'en tiraient pas mal. Un marchand de légumes turc lui raconta que son frère, qui possédait un grand hôtel à Antalya, allait bientôt devoir mettre la clé sous la porte faute de clients. Le tourisme s'était effondré, plus personne ne pouvant se payer de voyages. Les régions qui avaient jusque-là vécu grâce aux vacanciers souffraient à présent d'une terrible misère et du chômage ; les gens quittaient le pays pour aller n'importe où.

— Et mon frère n'est pas le plus malheureux, conclut le marchand. Tu as entendu parler de Crimée ? De Mer noire ? Il a l'épidémie !

En effet, on entendait dire de plus en plus fréquemment que des épidémies, et notamment des maladies que l'on croyait vaincues, telles que la diphtérie et la peste, sévissaient dans les anciens paradis touristiques.

Au cours du printemps, il apparut qu'acheter des chaussures ou même de nouveaux habits allait bientôt représenter une gageure en Allemagne. Comme on ne fabriquait quasiment plus de textile, que le transport des marchandises venant des pays où l'on avait délocalisé la production revenait à présent excessivement cher et que les magasins connaissaient déjà des difficultés financières sans cela, les clients en venaient de plus de plus souvent aux mains pour des T-shirts ou des sous-vêtements. Les cours de couture et le commerce du tissu florissaient ; les magazines proposant des patrons refirent leur apparition sur le marché.

La seule nouvelle un tant soit peu réjouissante était que les peuplements de poissons en danger d'extinction semblaient avoir de nouveau augmenté du fait que les bateaux à moteur de la pêche

industrielle étaient sortis plus rarement au cours de l'année écoulée et que de nombreuses sociétés avaient cessé leurs activités.

C'est alors que le projet TDP s'écroula.

Dehors, il pleuvait à verse, il tonnait, les éclairs gaspillaient véritablement de l'énergie tandis que Werner et Dorothea, assis dans la salle de séjour, lisaient le rapport envoyé par la banque et que l'eau coulait en cascade sur les baies vitrées.

Le taux d'efficacité de quatre-vingt-cinq pour cent maximum, estimait le spécialiste engagé par l'institut bancaire, ne serait jamais atteint dans la pratique. Le procédé de dépolymérisation thermique et le calcul de rentabilité reposaient en effet sur des prémisses désormais impossibles. Ainsi, le concept impliquait par exemple l'excédent d'une certaine catégorie de déchets, comme le plastique, les pneus, les rejets organiques issus de l'élevage industriel et ainsi de suite. Seulement, ces déchets provenaient de l'économie à forte dépense d'énergie, qu'on avait connue jusque-là mais qui était justement en train de disparaître. C'est pourquoi il fallait admettre que, dans un avenir proche, on ne disposerait plus de ces déchets-là. Par ailleurs, ils étaient d'ores et déjà recyclés, voire recherchés et convoités ; ils n'étaient donc pas gratuits et l'on ne pouvait pas non plus compter sur les bénéfices du ramassage des ordures, ce qui compromettait une fois pour toutes le calcul.

— En conclusion, lut Werner, la TDP ne constitue pas une source d'énergie mais simplement un mode de recyclage, et plus précisément un mode de recyclage assez mauvais dans les conditions actuelles.

Pour cette raison, la banque retirait son soutien à ce projet et réclamait les sommes prêtées en vertu de l'article numéro blablabla dans le contrat du tant, etc., etc.

Le teint blême de Werner tenait-il à l'étrange lumière ?

— Comment veulent-ils qu'on s'y prenne ? demanda-t-il d'une voix cassée. Du jour au lendemain. Ils sont complètement cinglés.

Dorothea garda le silence. Ce n'était sûrement pas le moment de lui rappeler que cette affaire ne lui avait jamais inspiré confiance. Werner posa la lettre.

— Je vais leur parler.

Dorothea ne fut pas surprise de le voir revenir de son rendez-vous à la banque les épaules tombantes et de l'entendre dire :

— Nous allons perdre la maison.

— Oui, dit Dorothea en le prenant dans ses bras et en le serrant si fort qu'elle sentait battre son cœur. Mais je sais déjà ce que nous allons faire…

C'est ainsi que, pour finir, ils emménagèrent dans le logement derrière l'épicerie. Ils louaient de toute façon l'ensemble de la maison, il n'y avait donc pas de frais supplémentaires, et les pièces donnaient

l'impression de se réjouir d'être à nouveau habitées.

Certes, ils avaient moins de place qu'avant. Mais cela signifiait aussi moins de frais de chauffage, moins de ménage, plus de temps pour le reste.

Ils donnèrent beaucoup de choses, vendirent même des objets dont autrefois personne n'aurait voulu et qu'il aurait fallu jeter. Pendant le déménagement, le printemps s'était installé pour de bon ; les premiers beaux jours étaient si chauds que, l'après-midi, ils pouvaient prendre le café dans l'arrière-cour. Les vieux rosiers à l'abandon depuis des années commençaient à fleurir.

— C'est très agréable aussi, constata Werner.

Était-ce la lumière ? On aurait dit que le nuage gris qui l'enveloppait et l'oppressait depuis bien trop longtemps avait enfin disparu.

— N'est-ce pas ? répondit Dorothea en souriant.

Il but une gorgée avec recueillement. Pouvoir se payer du vrai café était déjà presque un luxe.

— C'était une bonne idée, cette boutique, lâcha-t-il.

— Je trouve aussi.

Il se pencha vers la plate-bande près de lui, entourée d'un muret de brique et envahie par les mauvaises herbes.

— Dis-moi, qu'est-ce que ça sent ici ? L'aneth, non ?

Il tendit le bras vers la végétation luxuriante, arracha une tige verte et velue qu'il porta à ses narines et inspira.

— Oui, c'est ça, de l'aneth.

— Il faudrait planter de vrais légumes, observa Dorothea. Des herbes aromatiques, des haricots et tout ça.

Il hocha la tête, prit un des gros biscuits aux flocons d'avoine dont il raffolait depuis quelque temps et y mordit d'un air songeur.

— Ton cours de jardinage…, dit-il alors. Tu crois que je pourrais y participer ?

Tom Hannen était un homme de haute taille aux membres longs, aux épaisses boucles noires et aux gestes prudents. On ne voyait pas qu'il dispensait ce cours pour la cinquième fois et qu'il avait sans doute déjà répété les mêmes informations dans les séances précédentes.

Ce jour-là, vingt-deux participants l'écoutaient, tous chaussés de bottes en caoutchouc et groupés autour de lui dans son potager. Certains – Werner par exemple – étaient munis d'un bloc-notes, d'un stylo et d'un support, fournitures provenant encore de leur ancienne entreprise.

— En anglais ou en français, expliqua Tom Hannen, le mot qui désigne la production de végétaux et d'animaux est « agriculture ». On

y retrouve le terme de culture. Cela met en évidence le fait que cette activité suppose de nombreuses connaissances, compétences, règles et méthodes développées pendant des millénaires – et susceptibles de tomber dans l'oubli si nous ne prenons pas soin d'entretenir cet aspect de notre culture.

Il prit appui sur l'autre jambe.

— Vous avez sûrement vu des reportages sur les États-Unis, sur les banlieues à l'abandon, les quartiers résidentiels pareils à des bidonvilles, les champs dévastés… Peut-être l'un d'entre vous se demande-t-il si cet avenir nous attend aussi.

— Il ne faudra pas longtemps pour que ça arrive chez nous, marmonna un homme.

— Je crois que, dans le cas présent, vous avez tort, objecta Tom Hannen. Car, contrairement aux villes américaines, le centre des villes européennes, même encerclées d'immenses banlieues, demeure toujours habité, et non seulement par des personnes défavorisées, mais aussi par la classe moyenne et les gens fortunés. C'est donc un mélange sain. Par ailleurs, nos centres-villes ne sont pas occupés par des tours dont on ne pourra bientôt plus se servir ; la majorité des habitations se compose d'immeubles de moins de sept étages. Ajoutez à cela qu'il existe presque partout des réseaux de transport en commun relativement bons. Pour le dire simplement, dans les villes européennes, il reste possible, si nécessaire, de se déplacer à pied. C'est pourquoi la vie peut continuer même sans pétrole.

Une pie s'approcha, se posa sur une branche et inclina la tête comme pour l'écouter. Quelqu'un éclata de rire, attirant ainsi son regard.

— En ce qui concerne l'agriculture, poursuivit Tom Hannen, elle n'est pas, malgré tous les changements, dominée par les grands groupes et le gigantisme industriel comme c'était le cas aux États-Unis. Chez nous, vous pouvez toujours distinguer clairement la ville de la campagne ; les zones résidentielles sont entourées de champs et la petite agriculture reste relativement forte.

Il jeta un coup d'œil à la ronde.

— En d'autres termes, l'Europe garde d'assez bonnes chances de subvenir à ses besoins même à l'avenir.

Il frappa dans ses mains.

— Et pour qu'il en soit ainsi, nous allons maintenant nous attaquer à la première plate-bande. Veuillez tous prendre une de ces bêches là-bas…

CHAPITRE 54

PENDANT L'ÉTÉ DE L'ANNÉE SUIVANTE

Ils étaient sept en travers de la route. Ils portaient des chapeaux de soleil et tenaient des fusils à la main ; leurs chemises étaient trempées, et leur attitude reflétait une détermination inébranlable.

Keith Pepper pila au dernier moment, de sorte qu'il s'arrêta juste devant eux, et il laissa les mains bien en évidence sur le volant tandis que l'un des hommes s'approchait. Par cette chaleur, la vitre était de toute façon déjà baissée.

— Ne venez pas me déballer je ne sais quelle salade juridique, le menaça l'homme. Sinon, je vous fais sauter la cervelle, pèlerin.

— Loin de moi cette intention, lui assura Keith d'une voix calme.

L'homme frappa sa poitrine décharnée.

— C'est nous qui avons planté tout cela, et qui allons le récolter. Nous ne repartirons pas en ville pour voir nos familles mourir de faim parce qu'un bout de papier vous donne je ne sais quels droits, vous comprenez ?

Keith le frôla du regard et observa des deux côtés de la route les champs estompés par les vapeurs qui s'élevaient sous l'effet de la chaleur.

— Vous devez me confondre avec un autre.

L'homme avait des yeux renfoncés. Il ne s'était pas rasé depuis longtemps, mais sa barbe ne pousserait jamais vraiment. Des boucles de cheveux mouillés sortaient de son chapeau.

— Ce n'est pas eux qui vous envoient ?

— Je ne suis pas sûr de comprendre ce que vous voulez dire, signala prudemment Keith.

— Vous n'appartenez pas à la société immobilière ? Je pensais. À cause de la voiture.

— Non, certainement pas !

Il s'agissait donc de squatteurs. On entendait parler de ce phénomène de plus en plus souvent. Des gens qui fuyaient la ville et s'appropriaient des terres appartenant à de grosses sociétés immobilières qui avaient autrefois projeté d'y construire des zones pavillonnaires. Au début, la police était intervenue, il y avait eu des coups de feu et des morts ; à présent, l'État n'agissait presque plus. Ces hommes avaient de bonnes chances de l'emporter.

— Je ne suis qu'une sorte de représentant de commerce, expliqua

Keith. À la recherche d'une ville qui s'appelle Piersdale. Il paraît que c'est dans le coin, à ce qu'on m'a dit.

L'homme se tourna vers les autres et cria :

— Il veut juste aller à Piersdale.

Sous le soleil de plomb, aucun d'eux ne fit de geste inutile.

— C'est tout droit, brailla un autre. À environ quinze milles.

— Merci, répondit Keith.

— Elle sent bizarre, votre auto, remarqua le premier.

Keith hocha la tête.

— Oui, de temps à autre, je roule à la graisse à frire. Je veux dire, quand j'en trouve.

Son interlocuteur haussa les sourcils d'un air surpris.

— Et ça marche ?

— Il y a beaucoup de choses qui marchent quand il le faut.

— Là-dessus, je vous donne raison, laissa-t-il tomber avec amertume. Avant, j'étais maître de conférences en intelligence artificielle à l'université de Chicago. Docteur Robert Kurtzmann. Ça me paraît complètement irréel quand j'y repense.

Keith hocha la tête.

— Je vois ce que vous voulez dire.

Ils dégagèrent la route et le laissèrent passer.

Il ne restait plus, en fait, que quatorze milles pour arriver à Piersdale et, bien que la ville semblât délaissée, la société Edgar Miller & Son, qui fabriquait des toiles enduites depuis plusieurs générations, existait encore. Keith Pepper se gara devant le grand bâtiment vert foncé et y entra.

Il aborda un vieil homme au dos voûté, Edgar Miller Jr., le propriétaire et dirigeant de la société, qui lui décrivit d'une voix essoufflée la tradition vénérable et les grands moments de l'histoire de son entreprise. Elle s'était spécialisée dans les tissus enduits de toute nature, avait vendu dans le monde entier et satisfait les plus hautes exigences.

— Nous avons livré la NASA, jeune homme ! se vanta-t-il en haletant. Pour les combinaisons des astronautes. Nos toiles sont allées sur la Lune !

— Splendide ! le félicita Keith.

Hélas, on voyait que cette grande époque était à présent révolue. Il compta trois ouvriers dans le fond de l'atelier et une secrétaire qui tapait du courrier sur une machine à écrire mécanique dans un petit bureau en verre.

— Même les Russes achetaient chez nous. Pas beaucoup, mais quand même. Nous avons dans nos archives des factures adressées à Roskosmos. Tout le monde ne peut pas en dire autant. Et, naturellement, nous avons aussi équipé la station spatiale.

Il soupira.

— Vous êtes au courant, je suppose ? Elle s'est écrasée.

Keith hocha la tête.

— Oui, en janvier.

— Quel drame, hein ?

Keith acquiesça et en profita pour exposer enfin la raison de sa venue. Non sans un certain espoir, après tout ce qu'il venait d'apprendre.

— Une Kappelling-Supertex ? répéta le vieil homme. Oui, nous en avions une. C'était une bonne machine. On pouvait fabriquer beaucoup de tissus différents avec.

— Pourquoi « nous avions » ?

— Nous l'avons vendue l'an dernier. Au ferrailleur. Ça m'a fait mal au cœur, mais nous n'avions pas le choix.

Il secoua la tête.

— Nous ne produisons plus tous ces tissus. Rien que de la toile de tente. Imperméabilisée. La demande est forte en ce moment.

Revenu au volant de sa voiture, Keith prit sa liste et barra la mention « Edgar Miller & Son, Piersdale, IA ». Il n'en restait plus que deux.

Au retour, il emprunta un autre itinéraire et croisa des cars de police, partis en direction des squatteurs. Leur insurrection ne finirait peut-être pas si bien que ça.

Markus et Keith avaient passé une année à rechercher les vingt-deux entreprises spécialisées dans la fabrication de toiles enduites par procédé nanotechnologique. Il était vite apparu que le téléphone ne menait pas bien loin ; il fallait se déplacer, interroger les gens, suivre le moindre indice. Or seul Keith pouvait se charger de cette mission dans la mesure où Markus courait toujours le risque d'être arrêté. Par ailleurs, du fait de son ancien métier, Keith avait des contacts dans l'ensemble du pays, des gens qui pouvaient non seulement l'héberger, mais qui connaissaient aussi la région, avaient des relations et ainsi de suite. À cette occasion, il apprit d'ailleurs que Bruce, qui avait réussi à faire rouler une Coccinelle au kérosène, avait disparu dans l'explosion d'une Toyota sur laquelle il expérimentait un moteur à hydrogène.

Leurs efforts n'étaient pas restés totalement vains. Certes, la plupart des entreprises avaient déposé le bilan, mais souvent Keith avait pu s'entretenir avec les anciens patrons et, de cette manière, il avait recueilli un grand nombre d'informations sur les problèmes de fabrication et le potentiel des produits issus de la nanotechnologie. Il avait déniché à Portland une entreprise susceptible de leur livrer une toile utilisable comme trame – par précaution, ils avaient déjà acheté quelques ballots en stock – et, à l'université de Seattle, un laboratoire

disposait des instruments nécessaires à la fabrication des nanoparticules pour un film d'ostraction. Ils devaient ce contact à Bernice ; lors d'un voyage familial à Seattle, peu après le premier anniversaire de Joy Carolin, ils avaient découvert que le frère de la sage-femme travaillait à l'université et qu'il connaissait un collègue du département en question.

Le problème toujours non résolu restait la combinaison de tous ces éléments, c'est-à-dire la fabrication du film lui-même. Grâce à quelques notes lacunaires et aux renseignements collectés sur la fabrication du textile, ils avaient appris qu'à l'époque le père de Markus avait fait réaliser l'échantillon en leur possession sur une machine très précise, destinée à l'enduction de tissu, produite par une entreprise du sud de l'Allemagne, la Kappelling GmbH, installée à Kirchstadt an der Solm. Cette machine, une Kappelling-Supertex, avait été conçue pour donner aux tissus un brillant à la mode ou des propriétés particulières telles que la résistance à la poussière, la perméabilité à la vapeur, etc. Pour la fabrication du film d'ostraction, il avait fallu ajouter d'autres outils, notamment parce que les « substrats moléculaires », les nanoparticules donc, devaient être polarisés. Les plans de ces outils figuraient dans les dossiers archivés.

Bref, il ne manquait plus que ladite machine.

Ils eurent vite fait de découvrir que la Kappelling GmbH n'existait plus depuis belle lurette. Elle avait été rachetée par un concurrent dès les années 1990 et bientôt mise en liquidation. L'ancien représentant de commerce en Amérique leur avait révélé qu'on avait exporté en tout et pour tout quatorze machines de ce type et leur avait laissé la liste des clients, que Keith était en train de traiter.

Et où il ne demeurait plus que deux noms.

« À droite derrière l'école », disait l'itinéraire rédigé par son camarade Burt. Il s'était réjoui de le revoir. Burt gagnait sa vie en réparant toutes sortes de machines – un métier d'avenir désormais. Sa copine du moment reprisait des vêtements, qui étaient ensuite comme neufs. Ils avaient tous les deux la pêche, surtout compte tenu des circonstances. En tout cas, ils avaient passé ensemble une bonne soirée.

Ah ! Ça devait être l'école. Un bâtiment typique à deux étages, en briques rouges, avec, sur le toit du corps central, un mât au sommet duquel la bannière étoilée pendouillait tristement.

Au premier étage, une salle avait brûlé. Les vitres avaient explosé, les fenêtres étaient carbonisées, le mur tout autour noirci : on aurait dit deux yeux vides et sombres.

Pour le reste aussi, le bâtiment avait triste mine. Seule une classe était encore occupée par des élèves, qui tournèrent tous la tête au

passage de la voiture tandis que la maîtresse, un livre à la main, écrivait au tableau.

Keith prit à droite. Des rues larges, bordées de fleurs magnifiques derrière lesquelles la plupart des maisons étaient cependant désertées. Des vitres cassées, des portes béantes et, sur les pelouses, des meubles brisés.

Quelques pavillons toujours habités donnaient l'impression de faire de la résistance. Dans les jardins en façade, des chèvres broutaient, soigneusement attachées à un piquet, du linge séchait ; on avait placé des tonneaux sous les gouttières pour recueillir l'eau de pluie. Devant une maison, on voyait même un cheval à côté d'une carriole.

Keith dépassa la station-service comme prévu. Cela devait faire longtemps qu'elle était fermée. Des ordures jonchaient le sol, les pompes s'étaient envolées ; dans la guérite, un chat noir assis sous la porte grande ouverte semblait monter la garde sur ces vestiges.

Ce n'était peut-être pas une mauvaise idée de chercher, avant de repartir, un petit coin tranquille où faire le plein avec un des bidons qu'il transportait dans son coffre. Mieux valait que nul ne voie combien de carburant il possédait. À l'heure actuelle, une telle richesse éveillait des convoitises qui pouvaient vite devenir désagréables. Il était de plus en plus difficile d'obtenir du carburant, même en déboursant une fortune. Tout le monde avait sa petite explication à ce propos. Certains prétendaient que plusieurs autres grands gisements s'étaient taris car on avait voulu compenser les pertes en intensifiant leur production. Keith trouvait ce scénario plausible ; en outre, ne disait-on pas qu'un malheur n'arrivait jamais seul ? Quand votre machine à laver rend l'âme, vous pouvez être sûr que, dans les deux semaines qui suivent, votre réfrigérateur, votre téléviseur ou tout autre appareil ménager tombera également en panne. Pourquoi en irait-il autrement des champs pétrolifères ?

De plus, quand on importait du pétrole, l'armée se servait en priorité. Ces derniers temps, on entendait dire sans cesse que les armes nucléaires posaient un problème ; si on ne les entretenait pas comme il convenait, elles cesseraient d'être opérationnelles. Or il ne fallait surtout pas qu'on puisse nourrir un tel soupçon : on perdait l'effet dissuasif et une grande guerre ne serait plus exclue. Il fallait donc, en dépit des coûts et du poids d'un tel sacrifice pour le reste de la nation, investir une quantité considérable de pétrole dans l'infrastructure du bouclier atomique.

« Après la station-service, prendre la deuxième à gauche et continuer jusqu'au bout de la rue. » Keith relut le billet et releva les yeux. Bon. C'était bien ici, mais, en ce qui concernait l'entreprise Nu-Chem, fournisseur de films semi-perméables destinés à l'industrie

chimique, Burt n'était manifestement pas à la page.

Keith descendit de voiture. L'air sentait encore la fumée ; l'incendie qui avait ravagé le bâtiment ne pouvait pas remonter à bien longtemps. Il enjamba la clôture en grillage complètement écrasée. À en juger par l'état des poutrelles en acier, il avait dû se produire plusieurs explosions violentes.

Il se promena sur le terrain ravagé à la recherche d'un panneau qui lui apporterait la preuve qu'il était à la bonne adresse.

Un nombre frappant d'entreprises brûlaient en ce moment. Dans bien des cas, il s'agissait d'incendies d'origine criminelle ; les propriétaires tentaient de soutirer encore un peu d'argent aux assurances. Un geste désespéré, le plus souvent voué à l'échec.

De son pas traînant, Keith heurta de la pointe de sa chaussure un objet métallique caché sous les cendres. Il se pencha et le ramassa. Il connaissait le logo – un K rouge sur fond noir.

Il était à la bonne adresse. Mais trop tard.

Il n'était pas désagréable d'arracher les mauvaises herbes à l'ombre du champ de maïs. D'autant qu'une légère brise soufflait sans doute – quoique Markus ne la sentît pas – puisque les feuilles brûlées par le soleil faisaient entendre un bruissement.

Désherber les lignes de choux ne représentait pas une tâche ardue, il pouvait donc en même temps réfléchir. Et Dieu sait qu'il avait besoin de réfléchir. Il n'était pas encore satisfait de la construction de la machine. Ils tenaient certes les principes de base, mais l'ensemble réclamait encore trop de travail et ne marchait à vrai dire qu'en laboratoire. Il leur fallait un système viable dans la pratique. Solide, efficace, résistant. Accessible au premier imbécile venu.

En dehors du fait qu'ils n'avaient pas encore trouvé le moyen de produire le film d'ostraction, le procédé fonctionnait à merveille. Pour commencer, on jetait les plantes dans un hache-paille, qui les broyait en poudre. D'un point de vue technique, rien de plus simple ; et il serait sans doute très simple aussi de réaliser des progrès en termes de consommation d'énergie et de résistance.

Ensuite on jetait la poudre dans une cuve remplie d'eau chaude et de culture bactérienne. En ce qui concernait les bactéries, les archives du Farsight Institute avaient fourni un grand choix de souches avec, chaque fois, une description détaillée, des résultats de recherches et des comptes rendus d'expérience. Manifestement, on s'était consacré ici de manière intense à l'étude des bactéries et de leurs propriétés. Cela étant, on pouvait, si nécessaire, se procurer soi-même de tels micro-organismes – pour la plupart des levures –, par exemple grâce à la fermentation du vin.

Dans un troisième temps, on versait la décoction, qui ne tardait

pas à sentir le moût, dans un récipient dont le film d'ostraction constituait le fond. Il s'imposait de maintenir le liquide à une certaine température constante et de le remuer sans interruption. Au bout d'un laps de temps assez bref, de fines gouttelettes à l'odeur pénétrante – pas vraiment du Jack Daniel's bien que tout aussi alcoolisées – se formaient sur la face inférieure du film.

Le récipient était légèrement incliné de manière que le liquide s'écoulât d'un seul côté. Le rendement s'avérait très correct – ils produisaient désormais assez de carburant pour leurs allers et retours en ville – mais ne correspondait pas au résultat de leurs calculs. En dépit de tous leurs efforts, la décoction contenait toujours une quantité d'alcool trop importante.

Au bout d'un moment, quand il n'en sortait presque plus, il fallait donc transvaser le liquide et récupérer le reste par distillation. Finalement, on obtenait une substance granuleuse, qui pouvait servir d'engrais. Son père avait songé à cet aspect de la question, qui revêtirait un rôle essentiel dès qu'on exploiterait son procédé à l'échelle industrielle. Les déchets végétaux de l'agriculture contenaient des minéraux qu'on devait rendre à la terre pour éviter un appauvrissement du sol. L'alcool produit par ostraction, dont la formule chimique était C_2H_5OH, ne contenait que du carbone, de l'oxygène et de l'hydrogène ; son invention n'arrachait aucuns minéraux au cycle naturel.

Seulement, donc, ces différentes opérations manquaient de simplicité. Il s'agissait d'un procédé, pas d'une machine. De plus, Markus était gêné par le fait que le hache-paille, le moulinet et surtout le système de chauffe de la décoction et du film consommaient de l'énergie. Il fallait maintenir le tout à 40° Celsius – ce qui réduisait le bilan.

— Papa ! Papa ! cria la voix aiguë de sa fille derrière lui.

Il se redressa, se retourna et la regarda en souriant courir vers lui à toutes jambes, débordant de vivacité comme à l'ordinaire.

Puis il aperçut Amy-Lee sur le seuil de la porte donnant sur la terrasse, en train de lui faire le signe du téléphone avec la main.

— Keith ! hurla-t-elle.

— Je dois venir ?

Les téléphones sans fil avaient pratiquement disparu car les pièces électroniques coûtaient désormais trop cher.

Elle hocha la tête et agita le pouce vers le bas.

À nouveau un échec. Il ne restait plus qu'une adresse. Il y avait peu de chances que ce soit justement la bonne.

— Mince ! murmura Markus.

Il prit Joy Carolin par la main et l'entraîna vers la maison.

— Il fait chaud aujourd'hui, hein ?

— Chaud ! piailla-t-elle. Très chaud.

Elle ne parlait pas encore bien, ce qui inquiétait sa mère.

— Chaud soleil.

— Oui, acquiesça Markus. Chaud soleil.

Tout à coup, il s'arrêta. Fixa la serre construite près de l'annexe. Et leva les yeux vers le ciel.

— Chaud soleil, répéta-t-il. Mais c'est bien sûr !

Depuis que les sources de pétrole s'étaient taries, le pays semblait s'être agrandi.

À nouveau, Keith longeait l'un de ces champs interminables qui s'étendaient à perte de vue et même plus loin. À nouveau, il voyait ces chaînes de malheureux, penchés vers la terre, occupés à tailler les chaumes secs qui poussaient dans des sillons buttés. Parmi eux, beaucoup d'enfants qui travaillaient au lieu de fréquenter l'école comme ils l'auraient dû pour éviter que la prochaine génération n'ait tout oublié. Un nombre non négligeable d'hommes portaient les costumes déchirés qu'ils mettaient autrefois pour se rendre dans leurs bureaux de standing et dont ils n'auraient plus jamais besoin. Certaines femmes avaient attaché leurs nourrissons dans le dos avec des châles, une image qu'on ne voyait autrefois qu'en Afrique.

Il s'agissait de citadins qui n'avaient pas eu d'autre choix que de louer leurs services comme journaliers aux grands propriétaires terriens. Ils logeaient entre la route et les champs, les plus chanceux dans de misérables cabanes en bois, en tôle et en carton ondulé, les autres sous de simples bâches, à même le sol. Deux caravanes sanitaires et un réservoir d'eau étaient à leur disposition, mais ces installations dégageaient une telle puanteur que, même en passant en voiture, on devait se boucher le nez.

Et au bord de la route se dressait, telle une mauvaise plaisanterie, un antique panneau publicitaire avec une affiche déchirée par le vent et les intempéries, mais toujours bien lisible. Le slogan annonçait « Attendez-vous à être impressionné », une publicité pour le nouveau modèle Chevrolet de l'époque.

À quelque distance de là, Keith aperçut, à travers un rideau de petits arbres plantés depuis peu, le domaine du propriétaire terrien. Un logis seigneurial, entouré d'une vaste terrasse, de haies de rosiers et d'un jet d'eau brillant, protégé par une haute grille en fer. Des hommes armés de fusils montaient la garde.

Plus tard, il passa devant un grand chantier, vit des chevaux tirer des traverses et des rails, de nombreux ouvriers équipés de pelles et de houes, ainsi que deux bulldozers pitoyables et perdus au milieu de ce paysage. C'était une de ces nouvelles voies ferrées que le gouvernement avait décidé de construire.

Une grosse voiture le doubla, une limousine blindée à la carrosserie noire et chrome et aux vitres teintées. Il existait toujours des millionnaires qui se moquaient du prix d'un gallon d'essence et se réjouissaient d'avoir enfin la route pour eux.

Toutefois, la chaussée était déformée en maints endroits, ce qui ne risquait pas de s'arranger. L'asphalte aussi était un produit à base de pétrole. Pour l'instant, ce n'étaient que des ornières ou, de temps à autre, un nid-de-poule creusé par le froid en hiver.

Mais les trous se multiplieraient et, un beau jour, les routes ne seraient plus praticables. L'argent ne servirait plus à rien aux riches.

Et, alors, le pays deviendrait encore beaucoup, beaucoup plus grand.

— … et la dernière société, conclut Keith, était une base militaire. On ne m'a pratiquement pas laissé parler. On s'est contenté de me fournir un prospectus avec les instances où réclamer.

Il posa près de la liste un dépliant à l'insigne martial d'une unité militaire. Markus joignit les mains devant la bouche.

— Hum. Mauvais, tout ça.

La liste offrait un spectacle déprimant. Quatorze adresses, toutes barrées. Quatorze mentions, toutes les mêmes : trop tard, trop tard, trop tard…

Il y avait tant d'initiatives prises trop tard. Si l'on avait regardé la réalité en face ne serait-ce qu'un peu plus tôt, la fin du pétrole n'aurait pas été un problème aussi terrible.

À présent, on aurait dit qu'il existait une bouée de sauvetage mais qu'elle était hors de portée.

Amy-Lee resservit Keith et lui apprit que leurs tentatives pour intéresser des institutions publiques à leur projet avaient également échoué. Toutes leurs lettres, leurs démonstrations élaborées avec soin, s'étaient enlisées, étaient revenues, avaient été refusées. Elle ajouta en soupirant :

— Et moi qui croyais connaître beaucoup de monde !

Markus prit une tranche de pain.

— Ils croulent sûrement sous les propositions les plus délirantes en ce moment. Nous passons sans doute après l'« énergie du vide », la « fusion nucléaire à froid » ou les gens qui ont réinventé le mouvement perpétuel.

Keith enfourna une copieuse bouchée.

— Et si quelqu'un venait voir sur place à quoi ça ressemble ? suggéra-t-il, la bouche pleine.

Amy-Lee répondit en coupant les pommes de terre de Joy Carolin en petits morceaux :

— La question ne se pose même pas. Déjà que, pour tout ce qui

relève des concepts énergétiques, ils répondent par des lettres de refus type !

Keith secoua la tête.

— Et qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— On continue ! déclara Markus.

Désormais, dès qu'on abordait ce sujet, il pensait par réflexe aux carnets de Block. Il les avait feuilletés très souvent ces derniers mois. Il se demandait toujours ce que le vieil homme avait eu en tête en écrivant ces chiffres, en traçant ces diagrammes et ces dessins, mais, quand il lisait ses réflexions, ces « ils auront beau faire des pieds et des mains, je ne renoncerai pas », il sentait monter en lui un amour du défi qui lui faisait du bien.

— Au fait, j'ai bricolé un nouveau schéma, poursuivit-il en regardant Keith. Je suis curieux de savoir ce que tu vas en penser.

Son ami aux cheveux roux, qui avait perdu un peu de poids au cours de ses voyages éprouvants, leva les sourcils.

— Fais voir.

Markus sortit le schéma qu'il avait préparé. Il représentait un cylindre vertical posé sur des pieds assez courts. Un entonnoir était fixé à l'extrémité supérieure tandis qu'un embout également conique fermait le bas.

— On introduit les plantes par le haut. Le hache-paille se trouve en dessous de l'entonnoir – ici, tu vois ?

Keith hocha la tête.

— D'accord. Et ensuite ?

— Le facteur essentiel consiste à exploiter l'énergie solaire. Le cylindre est en verre, avec une surface noire directement derrière la paroi. De cette manière, nous obtenons un effet de serre qui chauffe l'intérieur du récipient. Nous devrions atteindre sans problème les quarante degrés nécessaires.

— Celsius ? s'enquit Keith par précaution.

— Bien sûr.

— Je finirai bien par m'y habituer. Et après ?

— Le film est placé à l'intérieur du cylindre de telle sorte qu'une surface maximale entre en contact avec la décoction, mais que l'extrait d'alcool puisse en même temps s'écouler sans obstacle. Il faudra améliorer la forme pour éviter que le moût ne se tasse trop vite. Je pense à une structure hélicoïdale, tu vois ce que je veux dire ?

Keith fixait le schéma d'un air songeur, en oubliant comme d'habitude de manger.

— D'accord. Bien. Et le cône en bas ?

— Il conduit l'alcool dans le réservoir. Et le moût utilisé s'écoule par ce tuyau pour être distillé dans une unité externe…

Keith désigna aussitôt un rectangle.

— Ce machin-là ?

— Exact. Note qu'on peut récupérer la chaleur, par exemple pour alimenter le hache-paille.

— Bien ! Ça me plaît, ton truc.

Keith lui rendit sa feuille.

— Il ne manque plus que le film, quoi !

— Oui. Il ne reste plus que ce petit détail.

— Super !

Markus planta sa fourchette dans un bout d'oignon.

— Qu'est-ce que tu en penses ? Tu crois qu'ils ont encore la Kappelling dans leur caserne ?

— En tout cas, le bâtiment avait l'air en parfait état. Pas comme les usines que j'ai visitées avant. Pas du tout.

Amy-Lee ramassa le dépliant.

— Et ça, de quoi s'agit-il au juste ?

Keith haussa les épaules.

— Une liste de noms, y compris celui d'une sénatrice qui dirige je ne sais quel comité parlementaire en charge de ces questions.

— Je connais peut-être quelqu'un, lâcha-t-elle en ouvrant le dépliant.

Markus lut par-dessus son épaule. Il n'avait jamais compris grand-chose aux grades et aux subdivisions de l'armée américaine… Sauf que…

— Je peux ? demanda-t-il en lui arrachant le prospectus.

Il se leva et courut chercher le téléphone.

— Qu'est-ce qui te prend ? se plaignit sa femme. Qui appelles-tu ?

— La sénatrice, répondit-il en lui rendant la liste.

Elle le dévisagea.

— La sénatrice Maria Damiano ? Tu la connais ?

— Non, fit-il.

Ça sonnait. Tant mieux. Ce n'était pas toujours évident à l'heure actuelle.

Keith leva les yeux.

— Tu n'imagines tout de même pas que tu peux joindre aussi facilement une sénatrice ?

Markus n'eut même pas besoin de recourir à son expérience dans l'art de déjouer les antichambres. Comme partout ailleurs, les événements récents avaient grandement simplifié les formalités. Il expliqua au secrétaire qu'il souhaitait parler à la sénatrice et celui-ci la lui passa après lui avoir brièvement demandé son nom.

— Bonjour, madame la sénatrice, dit Markus. Je m'appelle Markus Westermann.

— Bonjour, *mister* Westermann. Que puis-je pour vous ?

Markus inspira profondément.

— J'aurais une question au préalable. Vous ne seriez pas par hasard parente avec un certain Silvio Damiano ?

Il l'entendit pouffer d'un rire surpris.

— Non, je ne suis pas parente, répondit-elle. Mais je suis sa femme.

CHAPITRE 55

Silvio vint le chercher à la gare de Washington, DC. Il avait à peine changé ; son visage s'était juste un peu émacié, mais c'était finalement le cas de presque tout le monde.

— La meilleure chose qui me soit arrivée dans la vie, c'est d'avoir été mis à la porte de Lakeside & Rowe, raconta-t-il tandis qu'ils descendaient prendre le métro. Même aujourd'hui, je pourrais encore baiser les pieds de Murray. Au fait, tu sais ce qu'il est devenu ?

Markus esquissa un sourire furtif.

— Je l'ai eu au bout du fil il y a une bonne année. Il gardait encore bravement la boutique.

Dans la capitale, les gens prenaient le métro comme jamais auparavant ; et, contrairement aux autres villes, les stations ici étaient spacieuses, lumineuses et propres, les rames superbes et les horaires clairs.

— Ils m'avaient pris un billet en première classe parce que le vol était complet et qu'ils voulaient absolument se débarrasser de moi le jour même, reprit Silvio d'un ton jovial. Je me suis retrouvé assis à côté d'une femme qui avait l'air assez italienne, et, cassé comme je l'étais, je lui ai aussitôt adressé la parole. Je ne sais plus ce que je lui ai dit, mais, en tout cas, nous nous sommes mis à bavarder comme si c'était la chose la plus naturelle au monde et nous avons discuté pendant les huit heures que durait le vol. En réalité, elle avait du travail.

— Laisse-moi deviner, dit Markus. Elle s'appelait Maria ?

Silvio éclata de rire.

— Je n'ai rien vu, tu comprends ? Elle parlait si bien l'italien… Je n'ai pas fait attention à son nom. Thompson ! Pas franchement italien comme nom de famille. Quoi qu'il en soit, à l'arrivée, nous nous sommes donné rendez-vous pour le lendemain soir. Et c'est alors seulement que j'ai compris qu'elle était américaine. Et qu'elle m'a expliqué qu'elle se présentait au siège de sénateur du New Hampshire. Seulement, les jeux étaient déjà faits, je pense.

Markus constata avec surprise qu'il n'était plus habitué à l'animation d'une grande ville. Cette cohue, tous ces gens qui couraient…

— Et pourquoi était-elle venue en Italie ?

— Pour un enterrement. Rien de tragique, sa grand-mère, morte à l'âge de cent un ans.

— Ensuite vous vous êtes mariés ?

— Oui, trois semaines plus tard, juste avant la phase vraiment chaude de la campagne électorale.

Il sourit d'un air gêné.

— J'ai toujours voulu te faire signe, mais je n'ai jamais trouvé le temps. Tu n'imagines pas le stress lors d'une campagne.

Il s'arrêta.

— Du moins à l'époque. J'imagine que ces temps-là aussi sont révolus.

Quelques minutes plus tard, ils gravirent côte à côte les marches du Capitole, que Markus trouva impressionnant, bien que moins grand qu'il ne se l'était imaginé. Maria les attendait. C'était une petite femme alerte au sourire renversant. Elle les conduisit dans son bureau, épargnant ainsi à Markus le moment délicat où il aurait dû montrer ses papiers. Il ne savait toujours pas quel était son statut et, lorsqu'il avait dépeint sa situation à la sénatrice, elle lui avait promis de prendre les précautions nécessaires.

— Votre machine fonctionne vraiment ? demanda-t-elle, une fois qu'ils furent assis dans un petit bureau entièrement jaune.

— Cela reste une toute petite machine tant que nous ne pouvons pas fabriquer le film, mais, oui, elle fonctionne, répondit Markus. Hier, par exemple, je me suis rendu à la gare dans une voiture qui roule à l'alcool – l'alcool produit par cette machine.

Elle hocha la tête, joignit les mains.

— Et vous avez sur vous tout ce qu'il faut pour une présentation ?

— Oui.

— Bien. J'ai tâté un peu le terrain pour savoir qui, au gouvernement, était susceptible de s'intéresser à votre projet.

Elle sourit. Un sourire victorieux.

— Le président nous attend à la Maison Blanche dans une heure.

À partir de là, un scénario comme seule l'Amérique en est capable se mit en place.

Lorsque le président eut connaissance du principe de l'ostraction, il convoqua immédiatement ses ministres, auxquels Markus dut répéter ses explications. Ceux-ci appelèrent à leur tour des spécialistes, des dizaines, des centaines de spécialistes, devant lesquels il tint son discours un grand nombre de fois. Dans l'intervalle, le prototype était arrivé à Washington, où il avait été examiné, testé, évalué. On analysa les plans, on fit traduire les descriptions en anglais. Et, finalement, on décida de passer à l'action.

Une mécanique monstrueuse se mit en marche.

Dans son allocution télévisée, le président déclara entre autres :

— La baisse de la production de pétrole a eu des répercussions

dramatiques sur les économies nationales du monde entier, y compris la nôtre. Désormais, nous disposons d'un procédé permettant de renverser la vapeur si nous le mettons en œuvre sans tarder.

Il décrivit à grands traits le principe de l'ostraction et l'engagement des États-Unis : il s'agissait ni plus ni moins que d'équiper tous les pays de la terre d'appareils susceptibles de fournir ce nouveau carburant et de rétablir les moyens de transport, le trafic et le commerce international.

À cette occasion, le président reprit de manière tout à fait délibérée une phrase prononcée par le secrétaire d'État George C. Marshall dans son fameux discours du 5 juin 1947 à l'université de Harvard, entré dans l'histoire sous le nom de « plan Marshall » : « Il est logique que les États-Unis fassent tout ce qu'ils peuvent pour aider à rétablir la santé économique du monde, sans laquelle la stabilité politique et la paix assurée sont impossibles. »

Malgré la référence au plan Marshall et à d'autres exploits similaires dans le passé – le pont aérien à Berlin, le premier homme sur la Lune –, la plupart des gens se référèrent plutôt au projet Manhattan, c'est-à-dire à la création de la bombe atomique, car tout le monde parla d'emblée du projet Westerman tandis que le nom officiel et terne (une expression contenant les mots *New Fuel*) tomba aussitôt dans l'oubli.

Ce rapprochement n'était pas dénué de fondement. Il s'agissait en effet d'une opération d'une envergure gigantesque. Les États-Unis attaquaient la reconversion du monde entier à l'alcool – un projet d'autant plus ambitieux que la situation de départ était catastrophique – avec la même détermination et les mêmes moyens logistiques que la bataille d'artillerie lors de la Seconde Guerre mondiale et la conquête de l'espace.

Pour commencer, on avait besoin de quantités faramineuses de film d'ostraction. Ensuite, il fallait construire un nombre suffisant de machines et les conduire à destination. Il fallait modifier les moteurs des véhicules et apprendre aux paysans à se servir des nouveaux appareils. Enfin, il fallait mettre sur pied toute une infrastructure pour collecter, entreposer et distribuer le carburant.

Il ne fut pas nécessaire de démonter et de copier la dernière Kappelling-Supertex existante puisqu'il apparut qu'un des services secrets en possédait les plans. On put donc lancer sans attendre une série de dix mille machines. En revanche, il s'avéra nécessaire de construire plusieurs usines pour obtenir des pièces désormais introuvables. On les construisit.

Il s'imposait d'améliorer le procédé de fabrication des nanoparticules pour produire la quantité nécessaire dans de meilleurs délais. On l'améliora.

Il était indispensable de se mettre d'accord avec tous les gouvernements, toutes les administrations et tous les organismes de tous les pays qui participeraient au nouveau système. On se mit d'accord.

On ne manquait pas d'ingénieurs ni de constructeurs. En un temps record, des centaines de techniciens se penchèrent sur la machine conçue par Markus pour étudier et, si possible, améliorer chaque pièce.

Des gestionnaires firent la liste de toutes les exploitations agricoles, de leur superficie et de leur production pour régler les machines de manière optimale. On rédigea, imprima, distribua des modes d'emploi, des documents pédagogiques et des manuels de réparation dans toutes les langues. On organisa des séminaires pour former des spécialistes. Des publicitaires réalisèrent des spots, rédigèrent des annonces, organisèrent des campagnes d'information pour que les gens s'adaptent le plus vite possible à la nouvelle technologie.

Cela étant, la faute d'orthographe devait rester. Les appareils cylindriques qui envahirent bientôt les États-Unis et qui, quelque temps plus tard, firent également partie du paysage agricole dans le monde entier se voyaient obstinément qualifiés de Westermans. Et, quoi que Markus entreprît pour imposer le deuxième *n*, rien n'y fit.

Pour être tout à fait honnête les Westermans ne conquirent pas l'ensemble du monde. Quelques pays musulmans, l'Arabie Saoudite en tête, interdirent formellement l'usage de ces machines. L'islam interdisait l'alcool, fin de la discussion.

Ce fut un autre Westermann qui conquit les pays arabes…

Frieder comprit enfin ce qui le troublait autant dans cette cérémonie : l'absence totale de musique. On n'entendait pas de marche, pas d'hymne national, rien. On ne voyait pas un seul instrument. Juste ces chapiteaux déployés sous un ciel brûlant, ce nombre stupéfiant de tapis précieux, ces rangées de chaises et le cercle formé par les mâts de drapeau en haut desquels flottait le symbole de toutes les nations ayant participé au projet. Il y en avait un paquet. Non seulement l'ensemble des voisins arabes mais aussi la plupart des pays européens, y compris la Slovénie.

Les femmes, au contraire, n'étaient pas nombreuses. Sauf erreur, le Premier ministre grec était la seule dans les personnalités de haut rang. Elle donnait l'impression d'attendre la fin de la cérémonie avec impatience.

Dans un premier temps, les musulmans s'étaient rassemblés sous un des grands chapiteaux pour la prière de midi pendant que les Européens attendaient avec les journalistes du monde entier en

s'accrochant à leur verre de jus de fruit. Au cours de toutes les années qu'avait duré le chantier, l'arme secrète de Frieder pour lutter contre la fournaise avait consisté à boire de l'eau avec une larme de jus de pomme ou de citron et une pincée de sel.

À présent, les groupes se mélangeaient à nouveau, les tenues arabes se mêlaient aux costumes. Les chaises portaient des étiquettes avec des noms ; des diplomates avaient déterminé avec soin la répartition des sièges.

Malgré la disparition récente du roi Faruq, que tout le monde pleurait – il s'était endormi paisiblement à un âge élevé, destin rare chez les souverains –, le drapeau saoudien n'était pas en berne. Il ne l'était jamais, avait appris Frieder, car l'inscription blanche sur fond vert désignait la profession de foi musulmane, le mot Dieu donc, qui ne s'inclinait devant aucun mortel, pas même devant un roi.

Le régent en place, Talal al-Rasheed, s'approcha du pupitre, attendit que le silence se fit et salua ses hôtes venus pour l'inauguration de la centrale solaire Roi-Faruq.

Peut-être serait-il bientôt roi lui-même. Les règles de succession n'avaient jamais été simples dans ce pays. Cette fois, la *majlis al-shura,* une sorte de conseil des anciens, devait s'entendre sur le nom d'un candidat. Libre ensuite à celui-ci d'accepter ou d'exiger un vote. Jusqu'à présent, il y avait eu deux candidats, l'un issu du conseil consultatif, l'autre non. Tous deux s'étaient soumis à la volonté populaire – et avaient échoué. Néanmoins, après le règne de Faruq, il paraissait difficile de faire autrement, et al-Rasheed avait donc lui aussi exigé des élections. Le vote avait lieu deux semaines plus tard. D'ici là, il n'était encore qu'un régent aux pouvoirs limités.

— … donner maintenant la parole à l'architecte, concepteur et constructeur de la centrale, monsieur Frieder Westermann, conclut-il avec un geste d'homme d'État.

On disait qu'il avait de bonnes chances de remporter les élections. Si c'était le cas, il serait le premier roi à ne pas descendre de la famille Saoud.

Frieder se leva, monta sur l'estrade sous des applaudissements polis et se planta devant le pupitre. Il se recueillit un instant, observa la mer de visages tournés vers lui, la mer de sable qui s'étendait derrière l'assistance et, au milieu, telle une île de lumière, magique, la centrale. Des centaines de kilomètres carrés de miroirs polis, luisants comme de l'argent liquide, évoquant un mirage.

— J'accepte avec plaisir le titre d'architecte, dit-il en guise d'introduction, et je suis également constructeur. Mais je ne suis qu'un des trente-six mille constructeurs qui ont collaboré à ce projet et y ont tous apporté leur contribution.

Applaudissements polis. Bon, d'accord. Peut-être avait-il lu trop

de Brecht.

— Quant à concepteur, je ne l'aurais jamais été sans les conseils et l'aide précieuse de mon collègue Ahmad al-Mansour, qui m'a appris comment construire dans le désert.

Le vieil ingénieur bourru, assis au troisième rang, avait l'air heureux comme… peut-on dire un pape en Arabie Saoudite ?

Frieder aborda quelques explications techniques, un passage surtout destiné aux journalistes. Les hommes politiques présents connaissaient ses arguments par cœur ou décrocheraient une fois de plus.

— Avant le pic pétrolier, la consommation d'énergie dans le monde se montait à environ seize térawatts, soit seize mille gigawatts ou encore seize milliards de kilowatts. Cette énergie provenait pour l'essentiel de ressources fossiles telles que le pétrole et le charbon, mais aussi de la fission nucléaire et, enfin, pour une part infime, de l'eau, du vent et du soleil.

Tiens, il y en avait déjà un qui somnolait. Ce n'était pas le sultan d'Oman ?

— Tout se passait comme si, poursuivit Frieder sans se laisser troubler, nous vivions de quignons de pain sec alors qu'une table opulente se dressait derrière nous. Car que représentent seize malheureux térawatts, comparés aux cent quatre-vingt mille térawatts dont le soleil arrose notre planète ? Ses rayons nous offrent plus de dix mille fois la quantité d'énergie que nous arrachions péniblement à la terre. Et, mieux encore, ils n'offrent pas seulement une quantité plus grande, mais surtout une énergie inépuisable à notre échelle, une énergie sans fin. Le roi Faruq a pris la décision d'accepter ce don du ciel.

À nouveau des applaudissements, cette fois assez forts pour faire tressaillir le sultan.

— L'Arabie Saoudite a ainsi choisi une voie qui fera d'elle à l'avenir l'un des principaux producteurs d'énergie au monde – même le jour où ses réserves de pétrole seront complètement épuisées. Nous sommes ici rassemblés aujourd'hui car la mise en service de la section soixante-quatre marque la fin du projet tel qu'il avait été conçu à l'origine. Mais, au fond, rien n'est fini. La centrale peut être agrandie à tout moment ou l'on peut en construire d'autres – le désert est grand.

Il était temps de rendre la parole au régent, qui abaisserait le levier. Lequel ne servait en réalité à rien, sinon à allumer des ampoules. Cela faisait longtemps que la centrale fonctionnait, fournissait du courant à l'ensemble du golfe et livrait même déjà une quantité importante d'énergie à l'Europe. Malgré les pertes inévitables dans les câbles. Et malgré les pertes engendrées par les centrales réservoirs, nécessaires à un approvisionnement stable. Il existait deux

centrales de ce type dans les montagnes d’Asir : le jour, on remontait au moyen de pompes des quantités d’eau phénoménales de bassins inférieurs vers des bassins supérieurs, et, la nuit, cette eau redescendait en faisant tourner des turbines. Il existait aussi des réservoirs à air comprimé dans des mines souterraines au nord de la centrale solaire.

La manœuvre la plus habile du roi Faruq avait consisté à négocier et fixer par écrit toutes les alliances avec les Etats voisins, tous les contrats de distribution et toutes les participations avant le début du chantier. De cette manière, le risque d’attentats – en soi faciles à perpétrer – se trouvait diminué dans la mesure où toute attaque aurait impliqué une réponse collective des pays de l’alliance.

Et maintenant, le grand moment. Après quelques mots en arabe, sans doute à contenu religieux, le régent baissa le grand levier, et le logo de la nouvelle entreprise nationale, Saudi Solar, apparut en lettres lumineuses.

Markus, au fond de son lit, émergea en l’espace d’un instant. Il faisait encore nuit ; les premières lueurs gris bleuté de l’aube pointaient à la fenêtre. Amy-Lee dormait d’un sommeil profond, Joy Carolin ne se manifestait pas non plus.

Qu’est-ce qui avait bien pu le réveiller ? Qu’avait-il perçu ? Il tendit l’oreille. Non, rien. Les premiers oiseaux, bien sûr, mais c’était normal. La harpe éolienne qui tintinnabulait sur la terrasse également.

Pourtant, pas moyen de se calmer. Il se faufila hors du lit et descendit l’escalier sur la pointe des pieds. Le calme régnait. Les meubles et les jouets disséminés dans la salle semblaient encore dormir dans la lumière vaporeuse du jour qui s’annonçait.

Il ouvrit la porte donnant sur la terrasse et frissonna dans la fraîcheur matinale. De l’autre côté de la cour, près de la grange, se dressait sa machine à ostraction. On l’avait livrée la veille, avec des salutations cordiales, une carte signée par le président en personne.

C’était peut-être cela qui l’avait réveillé. Pendant que les hommes la déchargeaient et la posaient à l’emplacement prévu, Markus avait repensé à son séjour à Washington. Au moment où la tornade s’était mise à tourbillonner.

Par un biais ou un autre, on avait trouvé le moyen de le laver de tout soupçon. On lui avait même accordé la nationalité sans autre forme de procès : pour pouvoir prétendre que la solution venait d’un Américain, avait déclaré plus tard un journaliste moqueur.

Donc il était désormais citoyen américain. Il vivait ici. Tout ce dont il avait toujours rêvé. Quoique différent de ce qu’il s’était imaginé.

Il s’avança à tâtons sur les dalles fraîches et baignées de rosée,

traversa l'herbe mouillée et s'approcha de la machine. En fait, elle était trop grande pour une petite ferme. Mais on n'avait sans doute pas voulu offrir à l'inventeur le plus petit modèle.

Elle était belle. Élégante. On avait ajouté un paquet d'innovations mûrement réfléchies, depuis le mécanisme à visser de l'enveloppe extérieure jusqu'au support robuste à équilibrage automatique en passant par le tapis roulant, fixé sur le côté et extrêmement futé, pour hisser les végétaux et déchets agricoles de toute nature.

Ce constat lui causa une légère douleur. On l'avait dépossédé. Ce n'était plus sa machine. Ce qui n'était sans doute que justice, vu qu'il s'agissait finalement de l'invention de son père.

Mais bon. La vie suivait son cours.

Il s'arrêta, jouissant de l'air frais du matin qui sentait la résine et la terre humide. Comme il faisait vite clair à présent ! Il tourna le regard vers les montagnes, au-dessus desquelles le soleil rougeoyant faisait son apparition, et cligna des yeux. On pouvait suivre le jour qui se répandait dans la vallée, les ombres qui reculaient, la lumière chaude qui les rattrapait, d'abord sur le faîte de la grange, puis sur le toit, le pignon, le versant extérieur de la nouvelle machine…

Soudain, Markus comprit ce qu'il venait de remarquer.

Sa vision !

Ce qui se dressait devant lui, c'était la tour Westermann. Un cylindre entouré de verre, qui se dressait dans le ciel et où se reflétait le soleil levant. C'était bel et bien l'image qu'il avait toujours eue, qui l'avait toujours dirigé.

Un frisson le parcourut.

Puis il distingua un petit autocollant, tout en bas, sur un des éléments en verre. Sans doute à l'adresse de livraison. Mais, sur cet autocollant, il était seulement écrit en grosses lettres noires : Westermann.

Quand Amy-Lee descendit, Markus était assis dans l'herbe, en train de rire, incapable de s'arrêter. Et, quand elle lui demanda ce qui pouvait bien se passer, au nom du ciel, il lui sauta au cou.

— Je suis arrivé ! Je suis arrivé ! Je suis à ma place…

DEUX ANS PLUS TARD

L'avion de tourisme surgit dans l'espace aérien au-dessus de Washington, DC, sans crier gare et ne répondit à aucun message radio.

Contrairement à ce qui s'était produit quelques années plus tôt, cette fois, tout fonctionna. On respecta les procédures prescrites. Après un troisième appel sans résultat et une ultime mise en demeure, les avions d'interception décollèrent et s'approchèrent de l'appareil, un Piper Saratoga III de couleur rouge, pour le contraindre à rebrousser

chemin. Les tireurs d'élite sur le toit et dans le jardin de la Maison Blanche repérèrent l'objectif et s'apprêtèrent à ouvrir le feu dès que la distance de sécurité serait franchie.

— J'aperçois un homme coiffé d'une cagoule noire, signala l'un des pilotes.

— O.K., ce n'est donc pas un paumé, beugla l'officier dans son micro. Forcez-le à se poser.

À cet instant, toute l'attention se portait sur le petit avion de tourisme. De ce fait, le missile de croisière qui s'approchait également de Washington à une altitude légèrement plus basse passa inaperçu.

Le petit Piper rouge poursuivait obstinément sa route bien que l'un des chasseurs le frôlât déjà de ses ailes. L'un des autres pilotes se plaça derrière lui en haussant les épaules et ôta la sécurité du bouton de mise à feu. C'était un sale boulot, mais il fallait bien que quelqu'un le fasse. Il attendit que l'avion de tourisme survole une zone moins peuplée pour tirer, et le Piper explosa, telle une boule de feu dont seuls quelques éclats de métal brûlant retombèrent en pluie sur la terre.

— Bon sang, quelle merde ! s'écria l'officier en songeant au rapport qui l'attendait.

L'instant d'après, quelqu'un d'autre hurla un ordre aux radars de contrôle.

Mais il était déjà trop tard. Le missile de croisière, connu pour atteindre son objectif préprogrammé à une altitude qui échappait aux systèmes radar et avec une précision de quelques mètres, frappa la Maison Blanche et éclata. Le président, sa famille, huit membres du gouvernement ainsi que la plupart des collaborateurs et des employés présents furent tués sur le coup. L'aile ouest fut complètement détruite, le bureau ovale s'effondra et, dans le reste du bâtiment, des blocs de béton gigantesques tombèrent du plafond. Les rares survivants à l'explosion furent victimes de l'incendie qui se propagea à toute vitesse.

Nul ne revendiqua cet attentat dévastateur. Le missile de croisière était de fabrication américaine, l'enquête ne laissait aucun doute là-dessus, mais qu'est-ce que cela prouvait ? Partout dans le monde, des armes de ce type avaient été implantées, volées, peut-être même vendues.

On débattit longuement pour savoir s'il fallait reconstruire la Maison Blanche à l'identique ou sous une autre forme, sans parvenir à aucune décision. Dans l'intervalle, les mauvaises herbes envahissaient déjà les ruines. Le vice-président avait installé le siège de son gouvernement provisoire à Philadelphie, sa ville natale, et il n'en bougea plus. Au bout de quelque temps, le Congrès le suivit, officiellement à titre provisoire, mais il y demeura également.

Washington, DC, devint alors une ville hantée. Le gouvernement y était le principal employeur. Après son départ, beaucoup d'habitants quittèrent la capitale. Les maisons vides se dégradaient, ce qui poussa encore plus de gens à déménager. À la fin, il ne resta plus que ceux qui ne pouvaient aller nulle part et qui élevèrent du bétail dans les jardins abandonnés.

Un beau jour, Silvio et Maria débarquèrent à l'improviste, tirant derrière leur voiture une remorque pleine à craquer. Pendant le café, ils racontèrent qu'ils avaient quitté Washington pour aller s'installer à Vancouver, où Maria avait obtenu un poste de maître de conférences en sciences politiques et en histoire.

— Je n'avais plus envie de poser ma candidature au Sénat, expliqua-t-elle. Les voyages permanents à Philadelphie me fatiguaient de plus en plus. À chaque fois qu'il gèle, les routes se dégradent encore un peu, et même les sénateurs ont du mal à obtenir des billets d'avion à présent – sans parler de l'état de beaucoup d'appareils…

— Alors, nous nous sommes dit, continua Silvio, tant qu'à quitter Washington, autant la quitter vraiment. Et puis il est temps de penser à avoir des enfants !

Ils acceptèrent de rester pour la nuit et, au cours du dîner, ils rapportèrent que, depuis l'attentat, de plus en plus d'habitants faisaient comme eux, c'est-à-dire quittaient Washington. Dans un sens, ce n'était plus la même ville.

— Beaucoup de gens croient que le projet Westerman était une erreur, confia Maria. Ils prétendent que les États-Unis se sont ruinés pour rien, que l'économie mondiale ne s'est pas suffisamment redressée pour permettre notre sauvetage. Qu'on aurait mieux fait d'occuper les champs pétrolifères du Venezuela. Qu'on ne remplacera jamais le pétrole.

— Mais Washington demeure la capitale ! s'exclama Amy-Lee. On ne peut quand même pas renoncer !

La bûche dans la cheminée claqua bruyamment. Quelque chose dévala le toit – une pomme de pin sans doute. C'était un an avant les grandes émeutes.

Silvio et Maria échangèrent un regard. Puis Silvio répondit tout en caressant du doigt le bord de son verre à vin en produisant une petite musique triste :

— Je ne sais pas. Il s'est déjà produit tant d'événements étranges au cours de l'histoire. Prends Rome, par exemple. Rome, la capitale du plus grand empire que le monde ait jamais connu jusqu'à présent, d'un empire qui a duré plus longtemps qu'aucun autre avant ou après lui et qui continue de marquer le monde jusqu'à aujourd'hui. En l'an 100, Rome comptait un million d'habitants – ce qui correspond, rapporté à

la population mondiale actuelle, à une mégapole de quarante millions. C'était une ville incroyablement riche et splendide. C'était le centre de l'univers.

Il leva le doigt et la musique cessa.

— Or, en l'an 1100, c'est-à-dire mille ans plus tard, Rome ne comptait plus que quinze mille habitants. Et, au dix-huitième siècle, à l'heure où, ailleurs, la révolution industrielle s'amorçait, des vaches paissaient encore sur le forum romain.

ÉPILOGUE

TRENTE ANS PLUS TARD

Il se rendit sur le pont pour suivre l'entrée du paquebot dans le port de Hambourg. L'air sentait le varech, le ciel était pur. Quelle vue splendide – les mâts des bateaux et les grues flottantes, les entrepôts et les débarcadères dans la lumière du soleil levant.

Un voilier passa à toute allure, un catamaran avec le drapeau basque fixé à la poupe. Le remorqueur crachait d'épais nuages blancs dont l'odeur d'alcool piquait les narines de Markus.

N'avait-il rien oublié ? Il tâta son blouson, sentit le passeport dans la poche au niveau de sa poitrine et son étui à lunettes dans une autre. Il fallait espérer que, pour les bagages, tout se passerait comme on le lui avait promis.

Il observa l'accostage. Des hommes sur le quai attrapèrent les câbles qu'on jetait du bord et les nouèrent autour de bittes d'amarrage. L'imposant corps d'acier du RMS *King William* s'avançait avec tant de force vers le mur de soutènement qu'il semblait devoir le défoncer. Mais les marins connaissaient leur métier. Les moteurs du paquebot hurlèrent, l'eau bouillonna et, sur le pont des passagers, on attendait avec calme la fin de la manœuvre.

À peine eut-il posé un pied à terre, sur le vieux continent, qu'il aperçut Julian. Il ressemblait exactement à la photo.

— Ah, tu es déjà là ! s'exclama-t-il.

Il lui tendit la main.

— Bonjour, mon neveu.

— Bonjour, oncle Markus, répondit Julian avec un sourire. Ne me dis surtout pas que j'ai grandi !

— Je n'oserais jamais, dit Markus. Même si j'en ai bien l'impression. C'est sans doute qu'avec l'âge on rapetisse.

— Une question de perspective, paraît-il.

Quel âge avait-il à présent ? Une bonne quarantaine, non ? La fleur de l'âge, comme on dit. Pour un professeur d'université, il restait néanmoins étonnamment jeune. Et normal.

Pendant qu'ils attendaient les bagages, Julian lui demanda comment s'était passé le voyage.

— Un bâtiment de la marine nous a accompagnés sur la moitié du chemin. En même temps qu'un cargo qui partait pour l'Irlande, raconta Markus. Au départ, nous avons eu mauvais temps.

— J'étais surpris que tu ne prennes pas l'avion. Quand j'ai entendu dire qu'ils avaient remis en service la ligne New York-Paris, j'ai pensé que tu changerais ton ticket.

— Ah, tu sais, j'ai si souvent pris l'avion autrefois… Et puis, quand on connaît les machines d'antan, ce n'est pas pareil. Celles qu'ils construisent aujourd'hui vous semblent passablement… aventureuses.

Il tendit le bras.

— Tiens, voici mes valises !

Quand ils eurent passé la douane, Julian l'emmena sur un parking et se dirigea vers un véhicule rouge foncé.

— Tu as fait toute la route en voiture ? s'étonna Markus.

Julian sortit de sa poche une carte à puce.

— Non. Hier soir, j'ai pris le train. Il s'agit d'une voiture de dépôt. J'appartiens à une association, tu sais ? C'est très pratique.

Ils déposèrent les bagages dans le coffre et s'installèrent.

— Qu'est-ce que c'est, cette association ? demanda Markus.

Son neveu lui expliqua pendant qu'ils quittaient le port et sortaient de la ville.

— C'est une grande entreprise qui possède un dépôt d'automobiles sur tous les sites importants. Quand on est membre de l'association, on paie une cotisation mensuelle et on peut emprunter n'importe quelle voiture disponible. Avec une carte à puce en guise de clé. Le prix du trajet dépend de la distance, mais il est décompté en fin de mois.

— Je comprends, dit Markus. Autrefois, on appelait cela du *car-sharing.*

— Excuse-moi, mon anglais est terriblement mauvais, avoua Julian. *To share,* ça veut dire… quoi déjà ?

— Partager.

— Ah oui, c'est vrai. *Car-sharing.* Oui, tout à fait.

Il s'engagea à toute vitesse dans un virage.

— Ça existe aussi chez vous ?

Markus secoua la tête.

— Non, le pays est trop grand.

Il regarda par la vitre.

— Dis-moi, on n'a pas pris le chemin de la gare, il me semble ?

— Non, répondit Julian, radieux. J'ai réussi à obtenir des billets pour le dirigeable qui remonte la vallée du Rhin. J'ai pensé que ça te

plairait sûrement.

— Un dirigeable ?

— Oui, il dessert tous les jours Hambourg, Brème, Düsseldorf, Coblence. Et, bien entendu, il continue vers le sud.

Il était le plus excité des deux à cette perspective.

— Dès que j'ai appris que tu arrivais d'aussi bonne heure, j'ai téléphoné et, tu vois, ça a marché.

Le voyage en dirigeable se révéla en effet très agréable, même si Markus s'était réjoui à l'idée de prendre les trains européens. D'un autre côté, il y passerait suffisamment de temps. Il avait l'intention d'aller en Autriche, entre autres pour se recueillir sur la tombe de Block, et, évidemment, il rendrait d'abord visite à Dorothea.

— Comment va ta mère maintenant qu'elle est seule ? demanda-t-il.

Julian soupira.

— Oh… La mort de papa l'a beaucoup atteinte, tu t'en doutes.

— Quel âge avait-il au juste ?

— Presque soixante-dix ans.

Il jeta un regard de côté, où la rage se mêlait à la douleur.

— Il n'aurait jamais dû continuer à travailler à la porcherie après les mises en garde. Cette nouvelle fièvre aphteuse est tout simplement trop dangereuse pour les personnes âgées.

— Oui, j'en ai entendu parler.

Markus baissa le regard vers la terre. Le dirigeable survolait la plaine au nord de l'Allemagne ; on pouvait presque distinguer l'intérieur des maisons.

— Il y a des siècles que je n'ai pas parlé à ta mère. J'ai toujours espéré qu'on réparerait l'Internet. Au lieu de ça, les câbles téléphoniques n'ont pas cessé de se dégrader.

— Il paraît qu'ils veulent en installer de nouveaux, dit Julian avec un sourire triste. Je me rappelle vaguement l'époque d'Internet. Des images en couleur sur un écran d'ordinateur. Qu'est-ce que papa a pu râler quand ça s'est cassé la figure, je m'en souviens encore.

Ils suivirent une ligne de chemin de fer. Markus espérait apercevoir un train, mais il n'en venait aucun.

— Il s'est passé la même chose avec les chemins de fer. Les pionniers croyaient pouvoir relier l'ensemble de la planète. Puis tout s'est effondré, avec ces guerres, ces crises… Et c'est seulement à ce moment-là que le réseau s'est mis en place pour de bon. Vu comme ça, on peut garder espoir.

Le steward apporta enfin le café.

— Vous voulez le journal ? demanda-t-il en bon commerçant.

Markus chercha sa monnaie jusqu'à ce qu'il se rende compte que ses dollars ne lui serviraient pas à grand-chose.

— Quels sont les grands titres ?

Le jeune homme, qui avait teint sa fine moustache, haussa les épaules.

— Comme d'habitude. Les dernières nouvelles de la guerre d'Australie. La violence et l'anarchie en Amérique du Sud. Ainsi que les résultats de la coupe du Moyen-Orient. Israël a battu le Liban un à zéro après prolongation et rencontrera la Syrie en finale.

— On vous en prend un, dit Julian.

Ils se partagèrent le journal. Markus commença par les nouvelles internationales. Comme souvent depuis quelques années, il y avait eu des affrontements entre forces de l'ordre chinoises et australiennes. L'Australie avait à nouveau emprisonné des centaines de citoyens originaires de Chine. Et, comme toujours, des émeutes avaient eu lieu au Venezuela, qui semblait avoir du mal à surmonter l'assèchement de ses gisements de pétrole.

— Contre la Syrie, ils n'ont aucune chance, lâcha Julian. Pas sans Ben Scholem, leur avant-centre. Ils disent qu'il est blessé.

— En matière de foot, je ne suis plus dans le coup, déclara Markus en repliant ses pages. Et, en ce qui concerne le football américain, j'ai renoncé à en comprendre les règles.

Julian posa à son tour les pages sport.

— Dis-moi, où est-ce que vous en êtes maintenant, au juste ? Parfois, on entend dire que les États-Unis ne sont plus unis ; parfois, que tout cela est exagéré…

Markus soupira.

— Non, hélas. Le dollar a cours encore partout, du moins pour le moment. Et nous avons toujours un président. Mais, la plupart du temps, il a le cul entre deux chaises. En plus de cela…

Il regarda par la vitre. On voyait à intervalles de plus en plus rapprochés des rangées de Westermans. Et il venait d'apercevoir une scène désormais classique, mais qu'il n'avait encore jamais vue sous cet angle : une automobile arrêtée devant la pompe d'une ferme, venue faire le plein directement chez le producteur. Deux hommes discutaient pendant que le réservoir se remplissait.

— *De facto,* j'habite à présent dans un État indépendant, le Northwest Pacific, qui comprend l'ancien Oregon, Washington – l'État, pas la ville – et le nord de la Californie. C'est nous qui nous en sortons le mieux, quoique les réfugiés du Sud et, sur la côte, les pirates venus d'Asie nous causent de sérieux problèmes. La situation ne cesse d'empirer.

Julian le fixait d'un air grave.

— Et le Sud, c'est… ?

— D'une part le Sud-Ouest, c'est-à-dire le sud de la Californie, l'Arizona, le Nouveau-Mexique, le Nevada, l'Utah et le Colorado. Des

territoires aujourd'hui à peu près inhabitables. Il n'y a presque plus d'agriculture, donc il manque de carburant. Et cela dans une zone où, sans climatisation et sans approvisionnement en eau, on meurt de chaleur et de soif.

Sans parler des affrontements de plus en plus fréquents avec le Mexique. Un sujet délicat depuis que les États de la Nouvelle-Angleterre avaient refusé de continuer à financer la défense militaire de la frontière.

— Et d'autre part le Sud-Est, qui constitue désormais un État de droit divin. Les femmes doivent porter le foulard, il est interdit de parler d'évolution sous peine de prison, et la messe du dimanche est obligatoire. En tout cas, à ce qu'on rapporte.

Là, les hauts plateaux, qui fournissaient le carburant, devenaient plus secs d'année en année. Dans les États de North Mountain, seuls les trappeurs et les bergers parvenaient à survivre. Et ainsi de suite. Cela dit, on pouvait à présent traverser le pays en train, par le nord, sans courir trop de danger.

Julian poussa un profond soupir.

— À t'entendre, on dirait que nous avons de la chance ici.

— En effet.

— Pourquoi es-tu resté, alors ?

Markus le dévisagea d'un air songeur.

— C'est difficile à expliquer. Un jour, une force irrésistible m'a attiré là-bas. Et j'ai le sentiment d'y être à ma place…

Il songea aux montagnes, à la côte du Pacifique, aux horizons sans fin, à l'odeur de l'été, et il ajouta :

— Et je continue, malgré tout, à trouver ce pays magnifique.

— Nous avions espéré que ta femme t'accompagnerait. Nous aurions aimé faire enfin sa connaissance.

Markus prit sa tasse et avala le reste de café, déjà froid.

— C'était prévu. Mais nous avons eu un contretemps.

Une dispute, comme si souvent. Une de ces disputes stupides, impitoyables, blessantes. Son mariage faisait partie des inconvénients sous-entendus dans le « malgré tout ». Amy-Lee et lui n'avaient pas réussi à gérer leur vie comme ils l'avaient imaginé.

Le trajet au-dessus de la vallée du Rhin était d'une émouvante beauté. Les péniches qui descendaient ou remontaient le fleuve, les vieux châteaux forts, les vignobles… Ils atteignirent Coblence bien trop vite. Là, le dirigeable s'arrêta à la station Ehrenbreitstein, où la famille de Julian les attendait.

— Je te présente Maïa, ma femme. Et voici Arvin, notre benjamin, et Meinhard, le cadet. Notre grande fille, Irmina, n'est malheureusement pas là ; elle est chez sa correspondante à Avignon.

Markus hocha la tête.

— Je comprends parfaitement, c'est beaucoup plus important qu'un vieil oncle qu'elle ne connaît même pas.

Les deux garçons observèrent tout d'abord leur oncle d'Amérique d'un air intrigué. Arvin devait avoir treize ans et Meinhard quinze. Leur mère était une femme mince et au premier abord assez insipide, jusqu'au moment où l'on remarquait ses yeux d'un bleu céleste. Elle lui posa quantité de questions sans la moindre gêne et lui tira du nez tout ce que Julian n'avait pas osé demander.

Oui, raconta Markus, ils vivaient toujours à Crooked River Pass. Les enfants allaient bien. Ses deux fils étaient des garçons superbes et l'aînée, elle, était la plus belle fille du monde. Mariée, bien entendu. Mais les petits-enfants se faisaient attendre.

Au bout d'un moment, ses neveux se dégelèrent.

— Et c'est quoi, ton métier ? demanda Arvin.

Markus sourit.

— Je dirige un institut qui archive les méthodes et les techniques d'antan. Si tu as envie de savoir comment on fabrique la Cellophane, tu peux nous contacter. Ou bien, si tu trouves une vieille machine, nous saurons peut-être te dire comment la réparer. Et, si jamais tu tombes sur une disquette ou une clé USB, nous serons vraisemblablement en mesure de lire ce qu'il y a dessus.

— Qu'est-ce que c'est, une clé uessebé ?

— Markus te l'expliquera après le repas, intervint Julian.

Ils étaient arrivés. Ils s'arrêtèrent dans une vieille ruelle charmante, devant une maison étroite, en réalité beaucoup plus grande qu'on ne l'aurait dit de l'extérieur. Une délicieuse odeur de rôti et d'épices flottait dans l'air. En entrant dans la salle de séjour, Markus nota qu'on avait sorti la belle vaisselle en son honneur.

La vaisselle en plastique.

Il ne put s'empêcher de rire.

— Oh, dis donc !

— Ah oui, j'avais oublié ! dit Maïa en rougissant. Ma mère aussi éclate toujours de rire. Il paraît qu'avant vous jetiez cette vaisselle, n'est-ce pas ?

Markus prit une assiette en main. Elle était aussi légère et blanche qu'une feuille de papier.

— Oui, enfin, celle-ci est quand même plus solide que celles de l'époque. Mais ça reste du plastique…

— C'est super, le plastique ! s'exclama Arvin. Pour mon anniversaire, j'ai eu un stylo à bille tout en plastique !

Il tourna le regard vers son père pour l'appeler à la rescousse.

— C'est à base de pétrole, le plastique, c'est ça ?

— Oui, confirma Julian.

Meinhard osa enfin prendre la parole.

— C’est vrai, ce que papa raconte toujours ? voulut-il savoir. Qu’autrefois, vous brûliez le pétrole, tout simplement ?

Markus le fixa, fixa ces yeux qui ne connaissaient pas le monde où lui-même avait grandi. Un monde où l’on trouvait encore du pétrole et où on le jugeait aussi précieux que l’or.

— Oui, dit-il. On le brûlait, tout simplement. Nous l’aurions brûlé jusqu’à la dernière goutte s’il n’y avait pas eu un contretemps.

Maïa signala que le repas n’était pas encore tout à fait prêt et que, jusque-là, ils pouvaient disposer. Julian entraîna donc son oncle dans son bureau, aménagé sous les combles, où régnait une odeur de tabac et où des étagères en bois teinté, bricolées par ses soins, croulaient sous les livres.

— Tu te souviens ? demanda-t-il en prenant une chemise d’où il sortit quelques photocopies jaunies. Tu m’as envoyé cela il y a quelques années.

Markus s’arracha à la contemplation des couvertures en cuir – beaucoup de livres portaient des titres en russe – et se concentra sur les feuilles de papier.

— Tu as gardé ça ?

Il s’agissait de quelques pages tirées des carnets de Block, qu’il avait envoyées à son neveu vu qu’il avait un jour promis au téléphone de lui montrer les documents s’il parvenait à remettre la main dessus.

Julian s’assit dans son fauteuil tendu de cuir vert et se mit à bourrer sa pipe.

— Je ne l’ai pas seulement gardé, fit-il, je l’ai même étudié.

— Étudié ?

Markus consulta les tableaux impressionnants mais dénués de sens.

— Qu’est-ce que tu veux étudier là-dedans ? À sa mort, Block avait perdu la raison. C’est du pur délire.

— Non, erreur.

— Pardon ?

— Tu t’es occupé d’exploration de données dans ta jeunesse, non ? *Datamining,* comme on disait à l’époque, je crois.

Son accent en anglais était catastrophique.

Markus hocha la tête.

— Oui, mais je ne faisais que vendre des logiciels. Je ne comprends rien aux processus qui se cachent derrière.

— Peu importe.

Julian craqua une allumette et l’approcha du tabac avec précaution.

— En tout cas, les modèles mathématiques sur lesquels repose l’extraction de connaissances ont évolué de manière spectaculaire au cours des trente dernières années. Dans mon institut, nous ne faisons

pratiquement plus rien d'autre : reconnaissance de schémas, classification automatique et ainsi de suite, ajouta-t-il en tirant sur sa pipe.

— Reconnaissance de schémas, répéta Markus, gagné par un pressentiment. Laisse-moi deviner. Tu as découvert un schéma dans ces notes.

— Ce sont tout sauf des textes rédigés de manière arbitraire.

Il expira un cercle de fumée vers le plafond.

— Cette histoire me fascine depuis le jour où j'en ai entendu parler pour la première fois. Sais-tu que le forage de Block près de Steyr donne toujours du pétrole ? J'y suis allé. C'est vrai.

Julian sortit des photos de la chemise et les tendit à son oncle. On y voyait un derrick perdu dans un paysage de collines, entouré d'un grillage et de maigres buissons.

— Non, je n'étais pas au courant, avoua Markus.

— La quantité de pétrole n'a pas baissé depuis plus de quarante ans. Et le plus extraordinaire, poursuivit Julian en fumant avec délice, c'est que personne ne sait d'où vient ce pétrole.

— On en extrayait déjà dans cette région d'Autriche il y a plus de cent ans, répliqua Markus en s'efforçant de se rappeler les détails. Le pétrole doit provenir de la zone molassique ou du bassin viennois.

— Non, justement ! Ni le site ni la profondeur du forage ne permettent cette hypothèse. En outre, on a analysé récemment sa composition biochimique. Il ne peut pas provenir des gisements en question.

Julian se pencha au-dessus de son bureau.

— C'est pourquoi je voulais te prier de mettre à ma disposition l'ensemble des carnets. Bien sûr, des photocopies me suffisent amplement.

Markus détaillait les clichés, quelque peu bouleversé. Il n'avait jamais vu le puits de pétrole de Block, il en avait seulement entendu parler.

Il fut obligé de se remémorer la promesse qu'il avait faite à son associé.

Grand Dieu ! Jamais il n'aurait imaginé être confronté à un tel dilemme.

— Tu sais, Julian, finit-il par dire, pour être franc, je ne suis pas sur que ce soit une bonne idée de s'obstiner.

Quelle horreur ! Il parlait comme un vieux. Comme un homme qui avait fini par s'arranger de son existence et n'avait plus envie du moindre changement.

— Block soutenait une théorie que je trouvais convaincante à l'époque mais qui, aujourd'hui, m'effraie.

— Laquelle ?

— Il y aurait eu, au début de l'histoire de la Terre, une époque où la densité de CO_2 dans l'atmosphère était cinq fois supérieure au chiffre actuel. Où est passé ce CO_2 ? Ou, plus exactement, le carbone qu'il contenait ? Selon Block, il serait descendu dans les strates les plus profondes grâce à des processus de décomposition bactérienne et s'y serait transformé en pétrole et en charbon.

Markus se frotta la poitrine, qui le serrait tout à coup comme un étau.

— Si sa théorie devait s'avérer juste, cela signifierait qu'il existe encore assez de pétrole et de charbon pour multiplier par cinq la quantité de CO_2 contenue dans l'atmosphère. Tu comprends ce que cela voudrait dire ? Cette découverte ne porterait pas seulement le coup de grâce au climat. Elle entraînerait la fin de l'humanité. Nous créerions un monde dans lequel nous ne pourrions plus vivre.

À cet instant, une lourde cloche en laiton, fixée à la poutre, retentit sous l'action du câble qui descendait le long du mur et disparaissait dans le plancher.

— Le repas est prêt, dit Julian en souriant.

Il éteignit sa pipe.

— Tu sais, je n'ai pas l'intention de me lancer dans le commerce du pétrole. Je suis simplement tenté par le défi.

— Oui, dit Markus. Mais ça commence toujours ainsi. Au début, ça paraît petit et inoffensif.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier : le docteur Gabriel Frahm de l'université de Cologne ainsi que le conseiller financier André Kunze pour leurs explications détaillées en matière de banque d'investissement ; mon vieil ami Max Gapp pour ses mises au point essentielles sur les questions d'agriculture ; ma collègue Que Du Luu pour l'aide apportée dans le choix des noms chinois ; Olaf Schilgen, de la firme Audi, pour son introduction aux procédés actuels de production nanotechnologique ; Maik Schönefeld pour ses informations sur le déroulement des études commerciales ; et, comme d'habitude, mon collègue Timothy Stahl pour ses informations fiables sur la vie quotidienne aux États-Unis.

Comme toujours, il est évident qu'aucun d'eux n'est responsable de ce que j'ai fait des renseignements donnés. Toute erreur doit être imputée à moi seul.

FIN

---

[1] « La vie telle qu'on la connaît n'est qu'une version bêta. Si c'était la version stable, on aurait fourni un manuel avec. » (Toutes les notes sont du traducteur.)

[2] « Possibles impossibles – L'avenir de l'humanité est sur le point de commencer. »

[3] « Les idées des autres » et « l'argent des autres ».

[4] Police aux frontières.

[5] Le « ruisseau des mains nues ».

[6] Le taz (Tageszeitung) est un quotidien de gauche fondé à Berlin en 1979, qui tire aujourd'hui à presque quatre-vingt mille exemplaires.